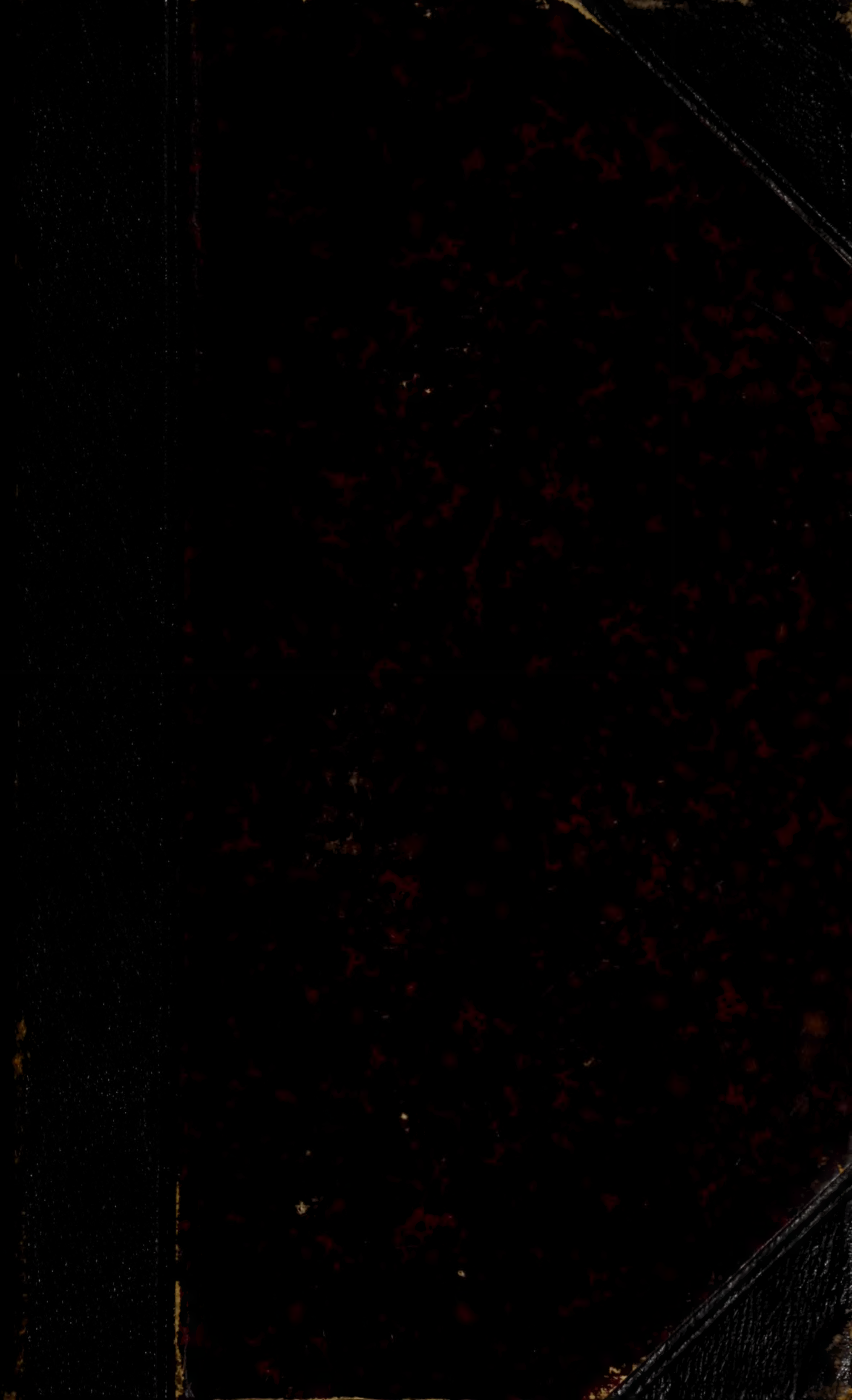



Convent
S. H. C. J.
Sharon.
D 1
Ulrich Middeldorf



LA

GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST

PARIS-AUTEUIL
IMPRIMERIE DESAPPRENTIS-ORPHELINS. — ROUSSEL.
40, rue la Fontaine, 40

LA GRANDE VIE
DE
JÉSUS-CHRIST

PAR

LUDOLPHE LE CHARTREUX

NOUVELLE TRADUCTION INTÉGRALE

AVEC NOTES

PAR

LE P. DOM FLORENT BROQUIN

Religieux du même Ordre

TOME SIXIÈME

Deuxième édition.

PARIS

C. DILLET LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DE SÈVRES 15

—

1883

LA

GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE LI

DE LA PAQUE ET DES DIVERSES SIGNIFICATIONS DE CE NOM.

Matth. xxvi.

« Voici, dit saint Jérôme, le temps de tremper notre plume dans le sang, d'en arroser les pages de notre livre, et, à l'exemple des Israélites, d'en marquer les portes de notre demeure ; maintenant, comme Rahab, attachons à nos fenêtres le cordon d'écarlate, et, comme Zara, tenons en nos mains le ruban de couleur rouge, afin que nous puissions raconter convenablement le sacrifice sanglant de la victime sans tache immolée hors du camp. » Nous arrivons enfin à la Passion du Sauveur que nous devons considérer avec amour et imiter avec courage, suivant cette recommandation de Dieu même : *Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne* (Exod. xxv, 40). Jésus-Christ, en effet, est comme un livre modèle, d'après lequel nous devons régler et corriger toute notre vie. Dans la sainte Écriture il est souvent désigné sous la

figure d'une montagne, à raison de sa grandeur divine et de sa sublime perfection ; mais c'est surtout lorsqu'il nous apparaît élevé sur la croix qu'il mérite ce nom de montagne, à cause des mérites excellents de sa très-sainte Passion. En lui donc, comme sur le sommet éminent de toutes les vertus, nous est proposé le type que nous devons non-seulement examiner, mais reproduire avec soin. Car il ne suffit pas au Chrétien de contempler Jésus accablé de douleurs et d'ignominies, comme le virent ses bourreaux ; mais il faut en outre qu'il s'efforce de lui ressembler en ses sentiments et en ses actes. C'est ce que signifient les paroles précédentes appliquées à chaque fidèle : *Regarde et fais ;* comme si le Seigneur lui disait : Considère la Passion du Sauveur, afin de la graver profondément en ton cœur par une vive compassion ; puis essaie de la retracer exactement en ta conduite par une continuelle imitation. Tel est le double devoir que saint Pierre nous rappelle en ces termes : *Le Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses traces* (1 Ep. II, 21).

Relativement au premier devoir, si nous entreprenions de raconter en détail tout ce que Jésus-Christ a souffert en ce monde, nous ne pourrions y suffire, puisque toute sa vie mortelle fut une Passion continuelle. Si, comme le dit saint Augustin (Serm. 2, *de Verbis Dom.*), la vie entière du Chrétien, quand elle est conforme à toutes les prescriptions de l'Évangile, est une croix permanente et un martyre prolongé, à plus forte raison en fut-il ainsi de la vie du Sauveur qui institua et accomplit parfaitement cet Évangile. Remontant jusqu'à sa naissance, remarquez l'extrême indigence à laquelle il est réduit : il n'a ni demeure ni vêtement ; il est né en une étable, il est couché dans une crèche sur un peu de foin, et au milieu de grossiers animaux ; il

est emmailloté de viles langes. Au huitième jour, en la circoncision, il commence à répandre son sang précieux pour notre salut ; bientôt après, pour échapper à la persécution d'Hérode, il est transporté en Égypte ; puis au retour de son exil, il passe toute son enfance et son adolescence dans une complète soumission et sans doute aussi dans une grande pauvreté. Plus tard, quand vint le temps où il devait se manifester au monde, il alla par la plus froide saison se plonger dans le Jourdain pour y recevoir le baptême ; il jeûna ensuite sans prendre aucune nourriture pendant quarante jours et quarante nuits. Quelles tentations il soutint contre Satan dans le désert ! que d'injures et d'affronts il subit de la part des Juifs qui le traitèrent de samaritain, de démoniaque, d'homme livré à la bonne chère, de blasphémateur et de séducteur du peuple ! Non contents de vomir contre lui toutes sortes d'outrages, ses compatriotes attentèrent plusieurs fois à sa liberté et à sa vie, ils voulurent souvent l'arrêter, tantôt le lapider et tantôt le précipiter d'un rocher. Observez à combien de pénibles labeurs il s'est condamné pendant tout le cours de sa carrière publique : chaque jour il prêche dans le temple ou dans les synagogues, et il va de ville en ville, de contrée en contrée ; il passe des nuits entières en oraison, guérit d'innombrables infirmes, délivre les possédés, ressuscite les morts, nourrit miraculeusement des multitudes affamées ; au milieu de toutes ces fatigues, lui-même n'en est pas moins assujéti à tous les besoins de notre nature, à la faim, à la soif et à toutes les autres faiblesses humaines, excepté toutefois le péché. Voilà comment toute la vie de notre divin Sauveur fut remplie de travaux et de souffrances jusqu'aux derniers jours de sa Passion qui doit seule nous occuper maintenant ; arrêtons-nous donc à considérer toutes les principales cir-

constances dans lesquelles il a daigné endurer alors pour nous les plus horribles tourments.

Selon la remarque de saint Augustin (Serm. de Vigilia Pentec.), nous devons trouver une règle de conduite non-seulement en tout ce que Jésus-Christ a fait de bien, mais aussi en tout ce qu'il a supporté de mal. Ainsi sa douloureuse Passion renferme en elle seule toutes les vertus que l'homme peut pratiquer ici-bas ; car le Sauveur accomplit alors de la manière la plus excellente tout ce qu'il enseigne dans son Évangile, relativement à la perfection. Sa croix est la fin de la Loi et de l'Écriture, sa Passion est l'abrégé de toutes ses vertus, sa mort la consommation de tous ses enseignements. Voilà pourquoi saint Paul disait aux Corinthiens (I Ep. II, 2) : *Je n'ai point estimé savoir autre chose parmi vous que Jésus et Jésus crucifié*, parce qu'en lui est renfermé tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour arriver au salut. — S'agit-il de la pauvreté volontaire ? fut-il jamais un homme plus dépouillé que Jésus-Christ, suspendu tout nu sur l'arbre de la croix où il ne pouvait pas même reposer sa tête endolorie ? Voulez-vous parler de l'obéissance et de l'humilité ? Quelqu'un s'est-il abaissé et anéanti comme le Fils de Dieu qui, prenant la forme d'esclave, s'est soumis à la mort de la croix et s'est exposé à toutes sortes d'opprobres ? Si vous faites mention de la chasteté virginale, qui peut-on comparer à Celui dont la mère est toujours restée vierge et dont le père est la pureté même ? S'il est question de la charité, personne a-t-il jamais surpassé ou même égalé le Rédempteur, qui a donné sa vie non-seulement pour ses amis mais aussi pour ses ennemis, en souffrant les plus cruels supplices lorsqu'il pouvait s'en délivrer par un seul acte de sa volonté suprême ? Ainsi dans la Passion du Seigneur, nous voyons briller le modèle parfait de toutes les

vertus, comme nous l'avons déjà dit ; de plus, nous y rencontrons un remède efficace contre toutes nos maladies spirituelles. — En effet la mort ignominieuse qu'il consent à subir n'est-elle pas un puissant correctif pour notre orgueil ? En se laissant condamner avec les scélérats, ne doit-il pas nous guérir de l'envie ? Son silence en face de ceux qui l'accablent d'insultes n'est-il pas bien propre à réprimer en nous la colère ? En le voyant s'étendre sur la croix où il se laisse clouer, ne devons-nous pas secouer la paresse qui nous empêche d'embrasser la pénitence ? Par sa nudité et sa pauvreté, ne nous détourne-t-il pas de l'avarice et de la cupidité ? Si nous le considérons abreuvé de fiel et de vinaigre, pourrons-nous nous abandonner à la gourmandise et à l'intempérance ? Enfin, ne combat-il pas en nous la luxure par toutes ses plaies et ses douleurs ? Ainsi dans sa Passion Jésus-Christ a rompu les sept sceaux qui nous fermaient le livre de vie, et par ce moyen il nous a ouvert l'entrée du ciel.

Si maintenant nous venons à l'examen de la patience, toute la Passion du divin Sauveur en est la plus admirable démonstration. Si nous recherchons quelque part le mépris du monde et le renoncement à tous ses biens, où les trouverons-nous dans un degré aussi éminent que dans Jésus-Christ élevé sur la croix au-dessus de la terre et séparé de toutes les choses inférieures ? S'agit-il d'abstinence, de jeûne ou d'autres semblables privations ? Jésus sur le Calvaire n'eut que du fiel, du vinaigre, ou du vin mêlé de myrrhe pour étancher sa soif. Est-il question des macérations de la chair ? Quel corps fut traité aussi cruellement que celui du Sauveur sur la croix ? Désirez-vous voir une prière efficace ? En est-il une pareille à celle de Jésus qui, dans la ferveur de son oraison répandit une sueur de sang ? Voulez-vous

parler de l'aumône et des autres œuvres de miséricorde? Qui jamais les pratiqua plus libéralement que Notre Seigneur? Pour assister jusqu'à la fin des siècles les mortels indigents, il leur a donné son corps comme nourriture et son sang comme breuvage ; il a fortifié les cœurs abattus de ses faibles disciples, il a guéri beaucoup de malades, il a délivré les Justes captifs dans les limbes, et ressuscité plusieurs morts des tombeaux. S'agit-il de l'amour des ennemis? Entendez-le sur la croix prier pour ses propres bourreaux en conjurant son Père céleste de leur faire miséricorde. S'agit-il du pardon des injures? Quel homme se montra aussi généreux que Jésus-Christ à remettre leurs dettes à ses débiteurs? Non-seulement il rendit sa grâce au larron pénitent, mais encore il lui promit son paradis. Si nous parcourrions également toutes les œuvres de surérogation, nous les trouverions toutes surabondamment accomplies dans la Passion de Jésus-Christ. Si donc nous voulons être ses parfaits imitateurs, nous devons à notre tour les accomplir ou en réalité ou par le désir. Suivant la remarque de saint Jérôme (in Matth.), quoique les Juifs et les autres qui ont pris part à la Passion du Sauveur aient agi avec des intentions bien différentes, tout ce qu'ils ont fait n'en est pas moins rempli d'instructions mystérieuses. Ainsi Caïphe ne savait ce qu'il disait quand il prononça ces paroles (Joan. XI, 50) : *Il faut qu'un seul homme meure pour tout le peuple*, et cependant il prophétisait. De même en est-il de toutes les circonstances de cette Passion que nous devons méditer attentivement, afin d'y conformer notre conduite.

Après avoir achevé tous ces discours, relatifs à son second avénement, comme nous les avons rapportés, (Matth. XXVI, 1), après avoir prédit qu'il devait un jour paraître avec majesté pour juger le genre humain, Jésus annonce qu'il

doit auparavant souffrir beaucoup pour le racheter. Il veut montrer par ce rapprochement que le mystère de la croix est intimement lié à la gloire de l'éternité, en sorte que quiconque consent à partager sa Passion, ne craindra point de subir son jugement, car le mérite de la souffrance et la récompense du ciel ont ensemble les mêmes rapports que la cause et l'effet. Ayant donc décrit les pompes de son futur triomphe, le Sauveur exposa les ignominies de son prochain trépas qui devaient en être la cause, selon cette déclaration de l'Apôtre (Philip. II, 8 et 9) : *Il s'est abaissé lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix ; voilà pourquoi Dieu l'a exalté, en lui donnant un nom supérieur à tout autre nom*. Jésus commença donc le récit de sa Passion, en laquelle lui-même devait être sacrifié comme notre véritable Pâque. Ainsi en ce jour qui était le mardi soir, au lieu même où sa prédiction devait s'accomplir, sur le Mont des Oliviers, *il dit à ses disciples* : *Vous savez que dans deux jours*, c'est-à dire le jeudi soir, *se fera la Pâque*, où l'agneau pascal doit être immolé. Mais voici ce que vous ignorez : C'est que, durant cette même solennité, *le Fils de l homme*, ou autrement de la Vierge, *sera livré pour être crucifié*, et il fera la Pâque en passant du monde à son Père (Matth. XXVI, 2). Ces paroles prouvent clairement que le Sauveur ne fut point livré par surprise et contre son gré, mais qu'il avait prévu et accepté d'avance sa Passion. Il s'appelle justement alors *Fils de l'homme*, puisqu'il fut saisi et crucifié comme homme et non comme Dieu, car en cette dernière qualité il est immortel. Il dit aussi avec raison, sans déterminer aucune personne, qu'*il sera livré* (*tradetur*), exprimant par ce seul mot des volontés très-diverses. En effet, Dieu le Père a livré son Fils par un motif de charité, pour le salut du monde ; Judas au contraire a livré son Maître

aux Juifs par un sentiment d'avarice et pour l'amour du gain. Le Saint-Esprit le livra par un effet de sa bonté, mais les Juifs le mirent aux mains de Pilate par malice et par jalousie. Jésus-Christ s'est livré lui-même pour accomplir la volonté de son Père céleste, et Pilate le fit mourir sur la croix pour satisfaire la haine des Juifs déicides. Enfin le démon le livra dans la crainte de perdre la domination qu'il exerçait depuis si longtemps sur le genre humain ; mais il ne prévoyait pas que son propre empire serait détruit par la Passion et la mort, bien plus encore que par les miracles et les enseignements du Christ. Ainsi toutes ces personnes différentes concouraient à produire le même œuvre, mais avec des vues tout opposées. C'est pourquoi nous devons aimer et glorifier à jamais le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui ont agi pour des fins excellentes ; tandis que nous devons détester et abhorrer Judas, les Juifs, Pilate et le démon, qui ont agi d'après les desseins les plus pervers. Jésus prédit donc aux Apôtres qu'il serait prochainement arrêté et crucifié, afin qu'ils fussent moins surpris et moins troublés quand l'heure serait venue.

Comme le nom de *Pâque* se rencontre en divers endroits de la Sainte-Écriture avec des significations différentes, pour éviter les équivoques il ne sera pas inutile d'exposer ici les acceptions variées dans lesquelles cette expression doit être prise. Ainsi, afin de résoudre bien des difficultés, il faut savoir que, sous le nom de Pâque on désignait premièrement les sept jours des azymes, c'est-à-dire toute la semaine durant laquelle les Juifs n'usaient point de pain fermenté, mais seulement de pain azyme ou sans levain ; et c'est en ce sens que cette expression est employée aux Actes des Apôtres (XII, 4). *Volens post Pascha producere eum populo*. Le premier et le dernier jour de cette même

semaine étaient néanmoins plus solennels que les autres. — Secondement, ce mot de *Pâque* signifiait l'heure du soir à laquelle l'agneau pascal devait être immolé, et alors seulement commençait le premier jour des azymes qui était le plus solennel; c'est en ce sens que le Seigneur disait à ses disciples (Matth. xxvi) : *Scitis quia post biduum Pascha fiet.* Aussi l'Église chante dans la lecture du Martyrologe : *Quartadecima die ad vesperam, Pascha Domini est.* Mais le jour qui précédait cette heure de l'immolation ne faisait point partie de la fête et n'était point appelé Pâque. — Troisièmement, le nom de Pâque indiquait le premier jour des azymes, le plus célèbre de tous; car en ce jour qui était le quinzième du premier mois lunaire les Israélites étaient sortis de l'Égypte. C'est en ce sens qu'il est pris par saint Luc (xxii, 1). *Appropinquabat dies festus azymorum, qui dicitur Pascha*, et par saint Jean (xiii, 1) *Ante diem festum Paschæ.* — Quatrièmement, on donnait aussi ce nom au festin solennel que l'on faisait en ce jour, comme nous le voyons dans le second livre des Paralipomènes (xxxv, 18). *Non fuit Phase simile huic in Israël.* — Cinquièmement, on appelait *Pâque* l'agneau lui-même que l'on mangeait en cette fête, d'après les prescriptions légales; nous en trouvons des exemples en saint Matthieu (xxvi, 17) : *Ubi vis paremus tibi comedere Pascha?* et en saint Luc (xxii, 7): *Venit dies azymorum in qua necesse erat occidi Pascha.* — Sixièmement, ce nom désignait encore les pains azymes et les autres mets que l'on devait manger durant toute l'octave de la fête, en évitant les souillures défendues par la Loi; c'est ce que nous voyons en saint Jean (xviii, 28) : *Non introierunt prætorium, ut non contaminarentur, sed manducarent Pascha.* — Septièmement enfin, Jésus-Christ lui-même, figuré par l'agneau pascal, est appelé *la Pâque*,

suivant ces paroles de saint Paul (I Cor. v, 7): *Pascha nostrum immolatus est Christus.* Toutes ces différentes significations du mot *Pâque* sont exprimées dans les vers suivants :

Hebdomas, hora, dies, epulæ, agnus, azyma, Christus
Pascha solent dici : velut exemplis patefeci.

Cependant le nom de *Pâque* désignait plus ordinairement le jour où l'on immolait l'agneau propre à la solennité; et ce mot ne vient point de Passion, mais bien de *passage*, car il est tiré originairement du mot hébreu *Phase* qui signifie *passage.* Or la Pâque des Juifs s'appelait passage pour deux raisons : 1° parceque dans la nuit mémorable où ils immolèrent l'agneau, l'Ange exterminateur, voyant les portes marquées du sang de cette victime, passa outre sans faire aucun mal aux Israélites; 2° parce que les Hébreux, échappés en cette même nuit à la servitude des Égyptiens, passèrent bientôt la Mer-Rouge pour conquérir la terre qui leur avait été promise comme un héritage de paix. La fête instituée en mémoire de ce double passage est donc nommée avec raison la *Pâque* ; de plus, elle figurait d'avance pour le Christ son passage de la mort à la vie, et pour nous notre passage du vice à la vertu et de la terre au ciel. Aussi, selon le sens mystique, la Pâque des Chrétiens est pareillement la célébration d'un double passage ; car en ces mêmes jours le Christ, par sa mort et sa résurrection passa de ce monde à son Père; et à son exemple, tous les fidèles qui veulent suivre leur divin Chef, doivent par la vertu de son sang précieux passer de ce lieu d'exil à la possession de l'éternelle patrie, soit en embrassant la pénitence et le martyre, selon cette parole du Psalmiste : *Nous avons passé par l'eau et le feu* (Ps. LXV, 12), soit en

soupirant après les biens célestes, suivant cette invitation de la Sagesse : *Passez jusqu'à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur* (Eccli. XXIV, 26). Dans ce but, de même que les Israélites teignirent avec le sang de l'agneau les deux poteaux de leurs portes, ainsi les Chrétiens doivent imprimer le sang du Christ sur leur intelligence par un pieux souvenir de sa Passion, et sur leur cœur par la pratique fervente de la mortification dont il nous a donné l'exemple. Le signe de la croix, dit saint Augustin (Tract. 50 in Joan.), éloigne de nous l'exterminateur qui est le démon, si toutefois le Christ habite en nous ; car en traçant ce signe sacré sur nos fronts, nous appliquons à nos âmes son sang préservateur, en sorte que, affranchis de la captivité du monde corrompu, nous passons heureusement de l'esclavage de Satan sous l'empire de Jésus, et de ce siècle inconstant dans le royaume éternel. « Chez les Juifs, dit le Vénérable Bède (in cap. 22 Luc.), la fête de Pâque se célébrait en mangeant des pains azymes pendant sept jours consécutifs à partir du soir où l'on immolait l'agneau ; de même, après avoir été une fois immolé pour notre salut, Jésus passant de ce monde à son Père, nous a commandé de vivre avec les azymes de la sincérité et de la vérité, pendant toute la durée du temps que compose la répétition successive des sept jours de la semaine ; il nous a prescrit ainsi de célébrer comme une Pâque continuelle, en nous éloignant toujours davantage de ce monde dépravé, de fuir avec grand soin les désirs de la terre qui nous rappellent les faux biens de l'Égypte. »

Après tout ce que nous venons de rapporter, Notre-Seigneur revint à Béthanie avec ses douze Apôtres. Retiré dans la maison de Lazare, de Marthe et de Marie, il continua d'y instruire et d'y encourager ses disciples, selon sa

coutume ; mais il ne reparut plus à Jérusalem, comme d'habitude, jusqu'au moment de la Cène ; c'est ainsi qu'il laissa aux Juifs tout le temps et toute la liberté nécessaires pour tramer sa mort.

Prière.

Seigneur Jésus, qui, trois jours avant votre Passion et votre mort, avez prédit à vos disciples votre Pâque et votre passage de ce monde, faites que, durant tout le cours de ma vie, je nourrisse mon âme avec les azymes de la sincérité et de la vérité. Ne me laissez pas sortir de ce monde avant d'avoir effacé tous mes péchés par les trois actes de la pénitence, qui sont comme les trois jours de préparation au dernier passage ; savoir par la contrition intérieure, la confession orale et la satisfaction extérieure. Donnez-moi de participer à la communion de votre corps et de votre sang adorables, de recevoir l'onction de l'huile sainte et d'arriver au terme de la perfection par l'accomplissement de votre volonté souveraine. Faites enfin que comblé de mérites je parvienne heureusement à la possession de votre royaume, ô mon très-doux Seigneur béni par-dessus toutes choses ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE LII

QUAND ET POURQUOI JUDAS VENDIT LE SEIGNEUR JÉSUS.

Matth. XXVI — Luc. XXII.

Le mercredi suivant, les princes des prêtres qui avaient entendu dire à Jésus : *Vous ne me verrez plus désormais* (Matth. XXIII, 39), ne le voyant plus paraître, pensèrent qu'il s'était enfui pour se dérober à leurs poursuites. *Ils se réunirent donc dans la salle du grand prêtre nommé Caïphe avec les anciens du peuple. Là, ils tinrent conseil ensemble pour inventer quelque prétexte de le saisir et de le mettre à mort* (Matth. XXVI, 3, 4) ; ils étaient ainsi forcés de recourir à la ruse, parcequ'ils ne découvraient en lui aucune raison plausible de le condamner. Précédemment ils avaient délibéré et résolu de le faire périr ; maintenant ils cherchaient le moyen secret d'exécuter leur infâme dessein, de manière à ne point exciter de sédition parmi le peuple. Les insensés ! au lieu de se purifier suivant les prescriptions légales pour se rendre dignes de manger l'agneau pascal, ils s'arment avec fureur contre le véritable Agneau sans tache, et de peur que la multitude ne l'arrache de leurs mains, ils songent à l'arrêter par surprise. *Mais que ce ne soit point durant la fête*, disent-ils. S'ils parlaient ainsi, ce n'était point assurément pour observer avec plus de respect la grande solennité, mais *pour ne point occasionner de tumulte public* (Ibid. 5) ; car la foule était très-partagée au sujet du Sauveur ; les uns l'aimaient, et les autres le haïssaient. Parmi les nombreux Juifs assemblés pour célébrer la Pâque prochaine, plusieurs regardaient

Jésus comme le Messie, en sorte que s'ils l'avaient vu maltraité, ils auraient pu se lever pour le défendre, et l'innocent pouvait échapper ainsi à la violence de ses ennemis. *Ils craignaient donc le peuple* (Luc. XXII, 2), parce qu'ils redoutaient non point de le scandaliser, mais de le révolter ; encore appréhendaient-ils moins de provoquer une émeute générale que de voir leur victime délivrée ; c'est pourquoi ils voulaient attendre que la fête fût passée. Ils changèrent ensuite d'avis, lorsqu'ils eurent rencontré l'occasion favorable de s'emparer secrètement de Jésus par la trahison d'un de ses disciples. Ainsi ce sont les chefs des Juifs qui conspirèrent la perte du Sauveur ; déjà Daniel avait dit (XIII, 5) : *L'iniquité est sortie de Babylone par les anciens et les juges qui semblaient conduire le peuple* ; aujourd'hui encore ce sont les grands qui s'élèvent principalement contre le Christ et qui donnent les plus grands scandales. O bon Jésus ! s'écrie saint Bernard (in ea verba : *Qui vult venire post me*), le monde entier paraît être conjuré contre vous, et ceux qui devraient diriger les nations sont les premiers à vous persécuter.

Cependant le démon entra dans Judas, surnommé Iscarioth, à cause du lieu de sa naissance (Luc. XXII, 3). Pour pénétrer dans l'âme de cet homme, Satan n'avait pas eu besoin d'employer la violence ; car il avait trouvé la porte ouverte par l'avarice à laquelle s'abandonnait le malheureux disciple, oubliant toutes les œuvres merveilleuses dont il avait été témoin. Le démon était entré en lui, non point en vertu de son essence ; car Dieu seul, dit saint Augustin (de Dogmat. eccles. c. 83), peut s'introduire ainsi dans l'âme dont il est le créateur ; mais il était entré d'abord par l'effet de la suggestion, lorsqu'il lui avait inspiré la funeste pensée de trahir et de vendre le divin Maître. Il entra

ensuite par l'effet d'une possession complète, quand après la dernière Cène, il s'empara absolument de ce criminel devenu son esclave. Ainsi par tout péché mortel le démon pénètre dans l'homme dont il se rend maître d'une manière nouvelle ou plus spéciale. Judas, ayant donc appris que les princes des prêtres étaient assemblés pour tramer la mort du Sauveur, fit en lui-même ce raisonnement : Puisque cet homme doit être crucifié durant la prochaine Pâque, comme lui-même l'a prédit, si je le livrais je pourrais retirer un grand bénéfice. Conduit par cette pensée *il s'en alla*, quittant non-seulement de corps mais plus encore de cœur la compagnie du Christ. L'apostat vint alors trouver les anciens réunis chez Caïphe, et leur dit : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai* sûrement et sans bruit ? (Matth. XXVI, 15, 16). A cette nouvelle ils furent remplis de joie, car cette manière de s'emparer du Christ avec l'aide d'un de ses disciples leur parut plus convenable et plus cachée; c'est pourquoi ils renoncèrent à leur première résolution de différer sa mort jusqu'après la fête de Pâque. La divine Providence avait ainsi disposé tous les événements, comme le remarque saint Léon (Serm. 7 de Passione). Ne fallait-il pas en effet que les diverses circonstances de la Passion fussent accomplies alors manifestement d'après les figures et les prophéties qui en avaient paru depuis longtemps ?

Judas convint avec les princes des prêtres de leur livrer Jésus Christ pour trente pièces d'argent ; c'était au même prix que Joseph, image du Messie futur, avait été vendu par ses frères. A l'exemple du traître qui se rendit dans une assemblée où il vendit son Maître, hélas ! combien de Chrétiens se rendent dans des réunions mondaines où ils vendent leur Sauveur pour une légère satisfaction, pour un plaisir momentané ! Ainsi que le dit encore Saint Léon (serm. 9 de

Passione), l'âme avide de gain ne craint pas de se perdre pour la moindre chose et il ne reste aucune trace de justice dans un cœur dominé par la cupidité. O trafic insensé de Judas, qui échangea un si grand bien pour un si petit, qui céda Dieu pour un peu d'argent, qui sacrifia la vérité pour la vanité, l'éternité pour le temps ! Comme il portait la bourse où l'on mettait l'argent dont il volait une partie, il voulait recouvrer la somme qu'il croyait avoir perdue, quand Marie-Madeleine avait embaumé les pieds et la tête du Seigneur ; car il prétendait qu'au lieu de répandre le parfum on aurait dû le vendre trois cents deniers, pour lui en remettre le prix destiné aux pauvres (Joan. xii, 5, 6). Afin de compenser le dommage qu'il pensait avoir éprouvé, il résolut donc de vendre son Maître trente pièces d'argent, qui équivalaient justement à trois cents deniers ordinaires. C'est peut-être la raison pour laquelle Saint Matthieu, avant de rapporter la trahison de Judas, rappelle l'action de Madeleine, afin de joindre ainsi l'effet à la cause ; car l'effusion du parfum servit précisément d'occasion à la vente du Seigneur. — Judas cependant *était un des douze* principaux disciples (Matth. xxvi, 14); mais il participait à leur société sans participer à leurs mérites, il portait le titre d'apôtre sans en remplir le devoir, il l'était de corps et non de cœur. Bien qu'il ne soit ni invité, ni forcé par les princes des prêtres, il va les trouver sans aucune nécessité ou contrainte, de son propre mouvement ; et sa malice seule lui fait concevoir un infâme projet. Pour prix de la personne de son Maître il ne réclame point une somme fixe, comme on a coutume de le faire pour un objet très-estimable ; mais il laisse à la volonté des acheteurs de lui donner ce qu'ils voudront, comme s'il leur livrait une vile matière ou qu'il mît en vente un esclave. En effet, lorsqu'un marchand expose des choses peu

recherchées, il a coutume de demander à l'acheteur : Combien en donnerez-vous ? et si au contraire ce sont des choses précieuses, il lui dit : Vous en donnerez tant.

Selon le sens mystique, Judas nous représente ici ces juges, ces prélats et ces prêtres cupides qui osent vendre la justice, les bénéfices et les sacrements; ils disent souvent, sinon en paroles, du moins par leurs actes : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ?* « Hélas ! s'écrie saint Bernard, nous ne pouvons le dire sans d'amers gémissements, combien, parmi ceux qui sont chargés de conduire les âmes, combien qui préparent dans le creuset de l'avarice les opprobres, les verges, les clous, la lance et la croix pour faire souffrir et mourir le Sauveur ! Semblables à Judas dans le fond, ils n'en diffèrent que dans la forme. Celui-ci se contenta de quelque pièces d'argent pour prix de son infâme trahison; mais eux pour satisfaire leur insatiable cupidité extorquent des sommes immenses, ne soupirent qu'après les richesses, ne craignent rien tant que de les perdre, et se reposent avec complaisance dans leur possession. Ils sont insensibles au salut comme à la perte des âmes; une fois engraissés du patrimoine de Jésus-Christ, il ne compatissent pas plus aux maux de leurs frères que les enfants de Jacob ne compatirent à l'affliction de Joseph.» Ainsi s'exprime saint Bernard.

La conduite de Judas envers le Sauveur nous fournit trois grands enseignements, dont nous devons profiter. Le premier est de nous précautionner nous-mêmes pour éviter uu pareil crime, dans lequel nous pouvons tomber de plusieurs manières. « Aujourd'hui, dit le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), beaucoup ont en horreur l'abominable trahison de Judas qui, pour un peu d'argent, vendit son Seigneur, son Maître et son Dieu; mais dans la pratique ils ne

craignent point de commettre une semblable félonie. En effet, lorsque corrompus par des présents, ils portent contre quelqu'un un faux témoignage, en niant ainsi la vérité pour de l'argent, ne vendent-ils pas Jésus Christ qui a dit de lui-même : *Je suis la Vérité* (Joan. XIV, 6)? Lorsqu'ils sèment la discorde parmi leurs frères, ne trahissent-ils pas Dieu qui est la charité même (I Joan. IV, 8) ? Quoique personne alors ne leur donne d'argent, ils n'en vendent pas moins le Seigneur, parceque, rejetant l'image de Dieu à la ressemblance duquel ils ont été créés, ils préfèrent l'image du prince de ce siècle, en imitant les détestables exemples de cet antique ennemi.» Selon la remarque de saint Jérôme (in Marc.), de même que saint Jean-Baptiste, quoiqu'il n'ait pas succombé directement pour la foi du Christ mais pour la défense de la justice, ne fut pas moins pour cela martyr du Christ, qui est la justice en personne ; de même, en sens contraire, celui qui foule aux pieds les droits de la charité et de la vérité, trahit par là même Jésus-Christ, qui est la vérité et la charité par essence Bien plus, on peut dire généralement avec Origène (tract. 35 in Matth.), que quiconque abandonne la justice pour des intérêts ou des avantages temporels vend Dieu, la justice souveraine. Ils vendent aussi Dieu tous ceux qui, au mépris de sa crainte et de son amour, livrent de préférence leurs affections et leurs soins aux biens terrestres et périssables, ou même aux choses criminelles. Ils vendent Dieu d'une manière plus particulière les simoniaques qui prétendent échanger, pour de l'argent, la grâce divine que renferme le sacrifice de la messe, les sacrements et les autres choses sacrées ou spirituelles. Et comme la tache de simonie souille celui qui donne et celui qui reçoit, les Juifs, en achetant le Christ, se rendirent non moins coupables que Judas, en le vendant. —

Pareillement, il achète de moi le Christ, celui qui me l'enlève en me cédant quelque chose de temporel. Par exemple, si un flatteur me donne de fausses louanges qui enflent mon cœur de vanité, il me ravit le Christ que je lui vends en les recevant avec plaisir. Il me prive également du Christ, celui qui, pour m'entraîner au péché, m'offre de l'argent que j'accepte par mon consentement au mal. Néanmoins, en achetant ainsi le Christ, il ne le possèdera pas, quoique je l'ai perdu moi même en le lui vendant ; mais il n'appartient ni à l'un ni à l'autre. C'est justement ce qui arriva à Judas et aux Juifs ; car aucun d'eux ne put garder le Christ, qui est devenu le partage des Chrétiens. Réjouissez-vous donc, Chrétiens, dit Raban-Maur (in cap. 26 Matth.) ; c'est vous qui avez recueilli tout le profit du commerce entrepris par vos ennemis ; c'est vous qui avez acquis Celui que Judas a vendu et que les Juifs ont acheté. Le Christ est à nous et non point aux Juifs qui payèrent pour s'emparer de lui.

Le second enseignement que nous trouvons ici, c'est que pour la gloire de Dieu nous devons supporter qu'on nous vilipende, qu'on nous vende en quelque sorte. Celui qui vend un objet, préfère le prix qu'il en retire à l'objet lui-même. Si donc quelqu'un montre par ses actes qu'il vous estime moins que vous ne le méritez peut-être, n'en soyez point troublé, surtout si c'est pour la cause de Dieu qu'on vous méprise. Notre divin Maître, le souverain bien et la bonté infinie, en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse, a voulu, pour notre salut, être injustement méprisé et indignement vendu ; pourquoi donc, nous qui sommes en réalité vils et méprisables, ne supporterions-nous pas d'être, pour Jésus-Christ, traités avec dédain et comptés pour rien ? Considérons sérieusement

toutes les misères de notre faible nature, et nous accepterons volontiers toutes les humiliations en ce bas monde, à l'exemple du Roi-Prophète qui disait à Dieu : *Pour vous j'ai enduré les opprobres* (Ps. LXVIII, 8). — Un troisième enseignement, c'est que l'homme doit se vendre lui-même pour acheter le royaume éternel. Le ciel en effet, qui est mis à prix, l'emporte en valeur sur tout ce qu'il y a de plus estimable au monde. Or vous n'avez rien ici-bas de plus cher que vous-mêmes ; c'est donc vous-mêmes qu'il faut sacrifier pour l'acquérir, à l'imitation de Jésus-Christ qui, pour nous le mériter, consentit à être vendu.

D'après toutes ces considérations, ô hommes, reconnaissez votre bassesse et votre néant. Si vous étiez estimés chacun à votre juste valeur, que vaudriez-vous ? à peine une obole, et même rien, en comparaison du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, qui a été vendu à si vil prix. Descendez au fond de votre conscience, voyez si vous n'avez jamais vendu Jésus-Christ en abandonnant son service, en violant sa loi pour obtenir quelque avantage temporel et goûter une délectation passagère. Rappelez-vous qu'après avoir été vendu par l'infâme Judas, le Sauveur s'est livré gratuitement à vous par un pur effet de sa clémence. Et comme il est encore mis à l'encan, efforcez-vous de le racheter par vos aumônes ; si vous n'avez rien à céder en échange, donnez-lui votre cœur pour paiement ; car c'est là ce qu'il désire par-dessus tout, comme lui-même le déclare en disant : *Mon fils, donne-moi ton cœur* (Prov. XXIII, 26). Mais en voyant un Apôtre du Christ trahir aussi criminellement son divin Maître, Créateur et Rédempteur du monde entier, apprenons que nul homme, quelque parfait qu'il puisse être, ne doit jamais présumer de lui-même.

Ce fut un mercredi que le Sauveur a été vendu, comme

ce fut un vendredi qu'il a été crucifié ; en mémoire de ces deux grands événements, les Chrétiens ont consacré spécialement ces deux jours au jeûne et à la pénitence. Le mercredi également, beaucoup ont coutume de s'abstenir de viande, parce qu'alors la chair du Christ fut livrée entre les mains de ses ennemis pour être immolée. En souvenir de cette trahison détestable, l'Eglise, durant les trois jours qui suivent le mercredi saint, omet le commencement et la conclusion ordinaires des Heures canoniales, pour rappeler qu'en ce temps nous a été enlevé Jésus-Christ, l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toutes choses. Après avoir fait son pacte avec les princes des prêtres, le perfide Judas *cherchait une occasion favorable*, par rapport au lieu, à l'heure et à la compagnie, *pour leur livrer Jésus sans émouvoir la foule* (Luc, XXII, 6). Il attendit donc que la nuit fût venue ; et il le fit saisir au moment où, après la Cène, il se trouva avec les seuls disciples dans le jardin des Oliviers, comme nous le verrons bientôt.

Considérons maintenant comment le Seigneur Jésus n'a cessé jusqu'à ce jour de travailler, pendant toute sa vie pour les Juifs opiniâtres qui ne le paient que d'ingratitude. Pour les bienfaits dont il les a comblés, ils ne savent lui rendre que des maux ; après l'avoir persécuté de toutes manières, ils vont jusqu'à l'acheter pour le faire mourir parmi les plus cruels tourments. « O bon Sauveur ! s'écrie saint Anselme (in Medit.), vous avez daigné venir vers les brebis perdues de la maison d'Israël ; vous avez fait briller à leurs yeux le flambeau de la doctrine céleste qui doit éclairer toute la terre ; vous leur avez annoncé le royaume de Dieu qui doit être la récompense de la foi ; vous avez confirmé vos sublimes enseignements par de nombreux miracles qui ont fait éclater votre puissance divine en faveur de tous les

infirmes ; et afin de les gagner tous, vous leur avez prodigué gratuitement les différents secours qui étaient nécessaires à leur salut. Mais *leur cœur insensé resta comme aveuglé* (Rom. I, 21). O Seigneur très-clément ! ils rejetèrent vos instructions et méprisèrent vos prodiges, excepté toutefois quelques généreux athlètes que vous avez choisis, parmi des hommes faibles et méprisables selon le monde, pour vaincre merveilleusement par leur moyen les forts et les superbes. Non contents de se montrer ingrats pour tant de faveurs que vous leur aviez octroyées, les Juifs vous ont accablé d'outrages, vous le Maître de l'univers, et ils vous ont traité suivant toute leur malice. Tandis que vous opériez en leur présence des œuvres inouïes jusqu'à cette époque, que disaient-ils de vous ? *Cet homme ne vient point de Dieu. C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. — Il séduit le peuple. — C'est un homme de bonne chère, ami des publicains et des pécheurs.* O Chrétiens ! pourquoi donc gémir et pleurer lorsque vous essuyez des affronts et des injures ? Ne voyez-vous pas de quels opprobres a été chargé pour vous le Seigneur votre Dieu ? *S'ils ont donné le nom de Béelzebub au Père de famille, à quoi ne doivent pas s'attendre ses serviteurs ?* (Matth. x, 25). Mais vous, ô bon Jésus, vous avez supporté avec la plus parfaite résignation ceux qui osaient vomir contre vous d'aussi horribles blasphèmes et qui essayèrent même plusieurs fois de vous lapider ; vous êtes resté devant eux comme un homme sans défense et sans voix, lorsque d'un mot vous eussiez pu les confondre et les anéantir (Ps. xxxvii, 15). Enfin pour mettre le comble à votre patience, vous avez souffert d'être vendu trente pièces d'argent par votre infâme disciple, ce fils de perdition, et d'être ainsi livré entre les mains de vos bourreaux afin de subir injustement le dernier supplice. »

Si nous méditons attentivement ces pieuses pensées de saint Anselme, nous comprendrons combien nous devrions être couverts de confusion en voyant notre impatience dans l'adversité. Jésus, quoique innocent, a enduré pour nous sans se plaindre toutes sortes d'insultes et de tourments, la Passion la plus cruelle, la mort même la plus horrible ; et nous coupables de tant de crimes, dignes de tout châtiment, nous ne pouvons supporter pour son amour les moindres contradictions et les plus légères incommodités, pas même une parole piquante ! Le Seigneur, dit saint Chrysostôme (de Proditione Judæ), se soumet à tant de douleurs et d'ignominies, vous, au contraire, vous refusez d'être humilié quelquefois et vous prétendez être partout honoré. — Considérons encore ici combien il est dangereux de donner entrée au péché dans son âme et de ne pas résister au mal dès le principe. Souvent le démon commence par suggérer des fautes légères et finit par nous conduire aux plus graves désordres. Si Judas se fût mis en garde contre l'avarice et la cupidité, il n'eût jamais consenti à trahir son divin Maître; si les Juifs ne se fussent point abandonnés à l'orgueil et à la jalousie, ils n'en fussent jamais venus jusqu'à faire crucifier le Messie, qui leur avait été promis ; mais parce qu'ils négligèrent d'étouffer leurs moindres passions, ils furent entraînés dans les crimes les plus affreux, selon cette sentence du Sage : *Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à peu* (Eccli. XIX, 1).

Prière.

O très-miséricordieux Jésus, qui avez supporté tant de travaux dans vos prédications, tant de fatigues dans vos marches, tant d'outrages et d'affronts, d'injures et d'an-

goisses pour notre salut ; vous qui, trahi par un de vos disciples et estimé trente pièces d'argent par les princes des Juifs, avez bien voulu être vendu à vil prix, accordez-moi d'imiter un si grand exemple de patience et d'humilité, que, par votre grâce et suivant votre précepte, j'endure avec courage toutes les insultes et les persécutions auxquelles je puis être en butte. Ne permettez pas que jamais j'aie l'audace d'échanger votre adorable personne pour aucune chose passagère ; mais faites que je souffre avec égalité d'âme les mépris et les afflictions pour la gloire de votre saint nom. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LIII

MANDUCATION DE L'AGNEAU PASCAL DANS LA DERNIÈRE CÈNE DU SAUVEUR.

Matth. XXVI. — Marc, XIV. — Luc. XXII.

Le temps approchait, où le Seigneur allait manifester ses grandes miséricordes ; bientôt devait paraître le jour mémorable qu'il avait déterminé pour sauver son peuple, en le rachetant, non par des choses corruptibles comme de l'or ou de l'argent, mais par son sang très-précieux (I Pet. I, 18, 19). Toutefois, avant que la mort le séparât de ses disciples, il voulut célébrer avec eux une Cène solennelle, pour laisser un souvenir perpétuel de ses nombreux bienfaits et assurer le parfait accomplissement de ses divers mystères. Les pains de proposition, que le grand-prêtre Abimélech distribua jadis à David poursuivi avec ses fidèles

serviteurs, étaient la figure de cette Cène qui fut vraiment magnifique (I. Reg. XII). Pour considérer avec attention les merveilles qu'y opéra le Seigneur, transportez-vous en esprit à ce festin suprême ; si vous vous montrez plein de respect et de vigilance, le bon Maître ne vous laissera pas aller sans vous y avoir fait participer. Dans cette admirable Cène nous devons examiner cinq particularités principales : premièrement la réfection corporelle des assistants, secondement le lavement des pieds des Apôtres par le Seigneur Jésus, troisièmement la réprimande charitable adressée au traître Judas, quatrièmement l'institution du très-saint Sacrement, cinquièmement enfin le discours sublime qui termina cette grande solennité. Méditons d'abord la première de ces circonstances.

Le premier jour des azymes, au soir duquel on devait immoler l'agneau pascal et le manger avec des pains sans levain, c'est à-dire le quatorzième jour du mois, qui était un jeudi, veille de la solennité pascale chez les Juifs, les disciples demandèrent à Jésus : *Où voulez-vous que nous allions vous préparer la Pâque,* ou l'agneau prescrit pour cette fête d'après la loi de Moïse ? (Marc XIV, 12). Alors il envoya Pierre et Jean vers un de ses amis qui habitait sur le mont Sion, où il avait une grande salle toute meublée ; c'est en ce lieu qu'il leur commanda de préparer la Pâque, montrant ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il se soumettait aux observances légales. Pierre est ici la figure de la bonne conduite, et Jean l'emblême de la prière fervente qui disposent à recevoir dignement l'adorable Eucharistie. Le Chrétien est le cénacle où le Christ fait sa Pâque, cénacle qu'élève la dévotion, qu'agrandit la longanimité, qu'élargit la charité et qu'ornent les différentes vertus. — Le Seigneur, en députant ses deux disciples, leur dit : *Lorsque*

vous entrerez dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau (Luc. XXII, 10). Selon le sens littéral, cet homme portait un vase rempli afin de se procurer l'eau nécessaire aux purifications exigées pour la grande fête ; et dans le sens moral, il signifiait que le cœur où Jésus veut célébrer la cène mystique doit être préalablement purifié par le baptême ou par les larmes de la pénitence. D'après le Vénérable Bède, cet homme, qui portait une cruche d'eau au lieu même où les deux Apôtres allaient préparer la Pâque du Sauveur, nous montre qu'elle devait être célébrée pour la sanctification du monde ; car l'eau désigne la grâce qui nous purifie de nos péchés, et la cruche marque la fragilité des ministres qui étaient destinés à communiquer la grâce à nos âmes.

Jésus ajouta, en parlant aux deux disciples : *Suivez cet homme dans la maison où il entrera ; dites alors au père de famille* (Luc. XXII, 10, 11) : *Le Maître vous mande : Voici que mon temps,* ou ma Passion, *est proche ; c'est chez vous que je fais ma Pâque* (Matth. XXVI, 18). Comme s'il lui eût fait dire : Je veux que vous me prépariez dans votre maison tout ce qui est requis pour manger l'agneau pascal ; ayez soin de disposer les lieux et les vivres à cet effet. Nous devons conclure d'une telle recommandation que cet homme était vraiment, quoique secrètement, disciple du Sauveur ; aussi lui fournit-il toutes les choses nécessaires pour accomplir les cérémonies légales. Nous apprenons aussi par là combien grande était la pauvreté de Jésus-Christ, puisqu'il n'avait ni demeure pour célébrer le festin, ni argent pour acheter l'agneau ; et voilà pourquoi ses Apôtres lui avaient demandé où ils devaient préparer la Pâque. Entendez ceci et rougissez, ô vous Chrétiens orgueilleux et cupides qui mettez toute votre application et votre complai-

sance à vous construire de superbes habitations et à rassembler de nombreuses richesses ; remarquez que le Christ, maître souverain du ciel et de la terre ne possédait ni domicile pour prendre son repas ou pour reposer sa tête, ni aliments pour se nourrir, ni argent pour s'en procurer. Vous, au contraire, combien vous différez peu des infidèles qui se prosternent devant les idoles, ouvrages de leurs mains ! En effet se plaire à demeurer en de somptueux édifices, s'appliquer à entasser des trésors , n'est-ce pas, comme les païens, adorer le bois et la pierre, l'or et l'argent ?

Dociles aux ordres de leur divin Maître, les deux disciples s'en allèrent à Jérusalem ; *ayant trouvé toutes choses comme il leur avait dit, ils préparèrent la Pâque,* c'est-à-dire le festin pascal dans le cénacle qui leur fut montré sur le mont Sion (Luc XXII, 12, 13). C'est là que tous ensemble mangèrent la Pâque, là qu'ils se réunirent par crainte des Juifs après la résurrection du Sauveur et qu'ils reçurent le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, en ce même lieu où le Seigneur opéra plusieurs grandes merveilles. Cette montagne de Sion est vraiment *la montagne grasse et fertile, où il a plu à Dieu d'habiter* et d'opérer tant de choses admirables (Ps. LXVII, 17); elle est comme une ruche féconde qui distille la douceur du miel, comme un jardin embaumé d'où s'exhale le parfum des fleurs ; les fruits excellents de sainteté, qu'elle a produits, nourrissent et délectent les cœurs pieux; son simple souvenir les touche, les ranime et réconforte.

Lorsque le jour penchait sur son déclin, Jésus entra lui-même dans la ville avec ses Apôtres et se rendit au lieu désigné pour y célébrer la Pâque à l'heure accoutumée ; car l'agneau pascal devait être immolé à l'approche de la nuit,

pour figurer que le véritable Agneau de Dieu devait être sacrifié dans le dernier âge du monde, sur la fin des siècles. Remarquons ici que les solennités des Juifs commençaient la veille au soir et se terminaient également au soir le lendemain, parce qu'ils comptaient les jours d'après la lune qui se montre d'abord vers le coucher du soleil. Comme les fêtes comprenaient ainsi tout le temps d'un soir à l'autre, une chose faite la veille d'une fête était censée faite le jour même de cette fête. En ce sens trois Évangélistes ont dit que la Cène avait été célébrée *le premier jour des azymes*, parce qu'elle l'avait été la veille au soir qui appartenait déjà au premier jour des azymes ; aussi dès ce même soir, les Juifs, après avoir éloigné de leurs maisons tout pain fermenté, avaient coutume d'immoler l'agneau pascal. En disant que la Cène fut célébrée *avant le jour de la fête de Pâque*, saint Jean (XIII, 1), ne contredit point réellement les autres Évangélistes ; car tandis que ceux-ci parlent du premier jour légal de la fête, lui parle du premier jour naturel qui était tout entier solennel. C'est donc la veille au soir où l'on mangeait l'agneau pascal avec des azymes, que Jésus-Christ institua la sainte Eucharistie ; d'où il suit qu'il consacra son corps adorable, non point avec du pain fermenté mais avec du pain sans levain. En effet, à partir de ce moment, c'est-à-dire depuis le soir du quatorzième jour du premier mois jusqu'au soir du vingt et unième jour du même mois inclusivement, les Juifs ne devaient plus avoir chez eux de pain fermenté et ne pouvaient user que de pain sans levain.

Jésus voulut ainsi jusqu'à sa dernière heure observer la Loi, afin de ne pas lui paraître opposé ; c'est pourquoi il voulut célébrer la Pâque, selon la coutume des Juifs, en mangeant l'agneau pascal avant de sacrifier sa propre vie.

Quoique cet agneau le représentât, lui-même ne fut pas néanmoins immolé en la même nuit que celui-là ; mais l'immolation de l'agneau figuratif précéda celle de l'Agneau véritable, afin que la vérité succédât immédiatement à la figure en y correspondant parfaitement. Jésus-Christ ne fut crucifié, il est vrai, que le jour suivant; mais toutefois en cette même nuit où l'agneau pascal était immolé, il confia à ses disciples le pouvoir d'offrir le sacrifice mystérieux de son corps et de son sang, puis il fut saisi et garrotté par ses ennemis acharnés, en sorte qu'il commença dès lors à offrir les prémices de sa Passion et de sa mort. Le lendemain, à savoir le Vendredi-Saint, dans lequel le véritable Agneau fut immolé sur la croix, n'est point pour nous Chrétiens un jour de réjouissance mais de deuil, à cause des douleurs et des humiliations dont notre divin Sauveur fut accablé ; c'est pourquoi au lieu de solenniser la fête de Pâque en ce jour, l'Église en diffère la célébration jusqu'au dimanche suivant; le Seigneur étant alors ressuscité glorieux, elle chante avec l'Apôtre : *Le Christ notre Pâque a été immolé* (I Cor. v, 7).

Contemplons à cette heure le Seigneur Jésus retiré dans quelque partie de la maison, où il s'entretient pieusement avec ses Apôtres. Pendant ce temps, quelques-uns des soixante-douze disciples disposent dans le cénacle tout ce qui est nécessaire pour la Pâque. On rapporte en effet que parmi ces derniers saint Martial, futur évêque de Limoges, se trouva présent à la Cène où il servit le Seigneur ; ce fut lui spécialement qui apporta l'eau pour le lavement des pieds. Quant tout fut prêt dans la salle du festin, Jésus y entra avec ses Apôtres. Lorsque tous eurent lavé leurs mains, on apporta l'agneau pascal qui était rôti ; le Sauveur le bénit, et tous ensemble le mangèrent avec des lai-

tues sauvages. Quatre choses étaient prescrites pour ce repas solennel : l'agneau pascal, les pains azymes, le vin et des herbes amères, pour signifier que nous ne devons point célébrer la Pâque sans éprouver les amertumes d'un repentir sincère et d'une véritable pénitence. Ainsi que Pierre Comestor le fait remarquer en son Histoire Scolastique, il n'est écrit nulle part que le Seigneur ait mangé de la chair, si ce n'est celle de l'agneau pascal ; encore le faisait-il à cause de la signification que renfermait cette manducation. Voilà donc Jésus à table avec ses douze Apôtres, le Seigneur avec ses serviteurs, le Maître avec ses disciples, le Père avec ses enfants qu'il traite comme ses égaux et ses amis ; c'est alors qu'on peut lui appliquer ces paroles du Prophète royal : *Vos fils se pressent autour de votre table comme les rejetons de l'olivier* (Ps. cxxvii, 3). Ce festin représente le banquet éternel où seront réunis tous les élus au soir de cette vie, à la fin du monde. Heureux mille fois ceux qui seront jugés dignes de prendre part à cette réfection céleste! — Mais comment l'Évangéliste a-t-il pu dire que Jésus et ses Apôtres étaient couchés pour prendre le souper, puisque la Loi ordonnait de se tenir debout pour manger la Pâque? On peut répondre avec saint Théophile qu'ils mangèrent d'abord l'agneau selon les prescriptions légales, et qu'ensuite ils se couchèrent selon l'usage ordinaire pour continuer leur repas. C'est pourquoi l'Évangéliste ajoute qu'*après la Cène Jésus se leva de table* (Joan. xiii, 2, 4).

Pendant qu'ils soupaient, le Sauveur leur dit : *J'ai vivement souhaité de manger avec vous cette Pâque* figurative et légale, *avant de souffrir la mort* (Luc. xxii, 15). Par cette répétition de mots, *desiderio desideravi*, il voulait exprimer la double intention de ses vœux les plus ardents qui étaient de voir la fin de l'Ancien Testament et le commencement

du Nouveau. Remarquez comme ses désirs ont été longtemps différés, et ne vous découragez point si les vôtres ne sont pas promptement exaucés. Dévoré par la soif de notre salut, il n'a cessé de courir après nous pendant sa vie entière ; de notre côté, ne nous lassons point de répéter comme le Roi-Prophète : *Seigneur, mon âme a désiré s'attacher en tout temps à vos justes ordonnances* (Ps. CXVIII, 20). Et si nous ne pouvons toujours ressentir ces bons désirs, ayons du moins la volonté de les former et Dieu nous en tiendra compte. Le Sauveur parla comme nous venons de l'entendre, pour montrer qu'il allait subir volontairement sa Passion figurée par l'immolation de l'agneau pascal, et qu'il soupirait principalement après l'heureux moment où les prescriptions légales seraient abolies et les vérités évangéliques propagées dans l'univers entier. Selon le Vénérable Bède (in cap. 22, Luc.), Jésus-Christ désire d'abord manger cette Pâque symbolique avec ses disciples, afin de révéler ensuite au monde les grands mystères de sa Passion prochaine ; de la sorte, il témoigne qu'il ne désapprouve pas la Pâque ancienne, mais qu'elle doit être remplacée désormais par la Pâque spirituelle dont elle est une figure grossière. Comme pour signifier d'avance cette importante substitution, *la manne autrefois cessa de tomber dès que les enfants d'Israël commencèrent à manger les fruits de la Terre promise, en sorte qu'ils n'usèrent plus de la nourriture précédente* (Josue, v, 12).

En conséquence le Seigneur ajoute (Luc. XXII, 16) : *Dorénavant, je ne mangerai plus cette Pâque jusqu'à ce qu'elle reçoive son perfectionnement dans le royaume de Dieu*, c'est-à-dire jusqu'à ce que le sacrement de l'Eucharistie, représenté par la cérémonie de la Pâque, soit institué dans l'Église militante. Comme s'il disait : Je ne mangerai plus

cette Pâque en signe et en figure, mais bien en réalité et en vérité. C'est ce qu'il fit bientôt après en prenant lui-même son propre corps sous les apparences sacramentelles. Aujourd'hui encore il célèbre dans l'Église le festin mystique, qui était figuré jadis par avance dans la Synagogue ; car il continue d'accomplir spirituellement par ses membres, les fidèles Chrétiens, ce que la Loi commandait aux Juifs grossiers d'observer matériellement. Il ne cesse donc point de manger dans le royaume son propre corps, c'est-à-dire il nous le fait manger dans l'Église ; s'il est dit pareillement qu'il ne cesse de demander pour nous, c'est parce qu'il nous fait demander. Ainsi, tandis que nous participons spirituellement par la foi au sacrement de l'Eucharistie, il y participe lui-même avec nous en nous incorporant à lui par ce sacrement. Voilà pourquoi saint Augustin s'écriait transporté d'admiration : Seigneur, vous êtes la nourriture des grandes âmes ; vous n'êtes point changé en moi, mais vous me changez en vous (Confes. lib. 7, cap. 17).

Jésus prenant ensuite le calice qui renfermait le vin destiné à la Pâque judaïque, *rendit grâces* à son Père *et dit* à ses Apôtres : *Prenez ceci et le distribuez entre vous* (Luc XXII, 17). Il rend grâces à Dieu en ce moment suprême, parce que ses désirs vont être accomplis par l'immolation de l'Agneau véritable qui doit succéder immédiatement à celle de l'agneau symbolique, et parce que les cérémonies anciennes vont être remplacées par les sacrements nouveaux, quand sa bénédiction changera le pain et le vin en son corps et en son sang précieux. C'est pourquoi il ajoute : *Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne*, de ce vin matériel qui a été jusqu'à présent un breuvage figuratif, *jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu* (Ibid. 18). « Jésus-Christ, dit le Vénérable Bède (in cap. 21 Luc.), pro-

teste qu'il ne boira plus le breuvage figuratif de la Pâque, comme il avait déjà protesté qu'il ne mangerait plus l'agneau figuratif, jusqu'à ce que, après avoir manifesté la gloire de sa résurrection, il établisse dans le monde la foi au royaume de Dieu. En changeant ainsi d'une façon mystique les deux principales prescriptions de la Loi, relativement à la manducation et à la boisson de la Pâque, il nous apprend que toutes les ordonnances et cérémonies mosaïques, dont l'objet semblait tout charnel, allaient être transformées et observées d'une manière spirituelle. » Voilà pourquoi, d'après saint Augustin (de consensu Evang. lib. I), saint Luc rapporte que le Sauveur prit deux fois le calice : d'abord, lorsque ce calice renfermait le vin destiné à la Pâque judaïque ; puis, lorsqu'il renfermait le vin changé en son sang adorable. C'était une coupe d'argent, pourvue de deux petites anses et pouvant contenir un setier. Dès ce jour, la Pâque légale fut abrogée par l'institution de la Pâque véritable, établie dans l'Église, alors que la Sagesse divine prépara ce banquet mystérieux où elle donna pour pain son propre corps et pour vin son propre sang. Les rites anciens demeurèrent obligatoires jusqu'à la Passion du Christ, dans laquelle fut offert un sacrifice parfait qui rendait inutiles tous les précédents. C'est pour cette raison que le Sauveur observa durant toute sa vie les cérémonies légales qu'il fit également observer par les autres. Aussi saint Augustin a dit (Lib. de littera et spiritu) : La loi mosaïque ne conserva de vie que jusqu'à la Passion du Seigneur où elle perdit sa force ; quoique morte dès lors, elle ne fut ensevelie qu'après la prédication de l'Évangile parmi toutes les nations. Il n'en est pas de même des sacrements du Christianisme qui doivent rester en vigueur jusqu'à la fin du monde.

Les différentes dispositions qui étaient requises pour le festin de l'agneau pascal, d'après le livre de l'Exode (XII), représentent celles qui sont nécessaires pour la communion de l'Agneau véritable. Ainsi pour participer à la Pâque légale, les Juifs devaient être circoncis de corps, user de laitues amères et de pains azymes, avoir les reins ceints, les pieds chaussés et tenir un bâton à la main. De même pour participer à la sainte Eucharistie, les Chrétiens doivent être circoncis de cœur par le retranchement des vices, éprouver une vive contrition de leurs fautes passées, et avoir la conscience pure de tout levain de péché mortel, réprimer leurs passions par la chasteté et détacher leurs affections de la terre, comme le Seigneur l'a voulu signifier en lavant les pieds à ses Apôtres avant de les nourrir de sa chair sacrée; ils doivent enfin veiller attentivement sur leur propre conduite. — Ces conditions sont exigées pour éviter le mal; d'autres non moins indispensables ont été figurées également dans l'ancienne loi. Ainsi l'agneau pascal devait être mangé dans une seule maison par les voisins réunis; il devait être rôti au feu et non pas cuit dans l'eau, dévoré promptement et entièrement en y comprenant la tête, les intestins et les pieds, sans rompre aucun os. De même la sainte Eucharistie ne doit être reçu que dans l'Église catholique par des personnes animées d'une charité fraternelle; en outre elle doit être reçue avec une dévotion fervente excitée par l'amour divin, avec une pieuse avidité accompagnée de délectation spirituelle, et avec une foi complète qui nous fasse reconnaître Jésus-Crist présent tout entier, quant à son corps, son âme et sa divinité, dans cet auguste sacrement; c'est pourquoi nous ne devons point approcher de la table sainte sans une profonde vénération.

Prière.

Seigneur Jésus, qui sur le soir avez fait une dernière cène avec vos disciples assemblés dans une salle spacieuse et bien meublée, où vous les avez nourris de votre corps sacré et de votre sang précieux ; faites de mon cœur un cénacle vaste et bien orné, décorez-le des différentes vertus chrétiennes, augmentez en lui l'espérance et la charité, la patience et l'humilité. Vous que le ciel et la terre ne peuvent contenir, daignez descendre dans l'étroite demeure de mon cœur contrit et humilié. Que votre grâce réside en moi pour me faire connaître et acccomplir tout ce qui vous est agréable, haïr et éviter tout ce qui vous est contraire ; accordez-moi de persévérer ainsi dans votre service et votre amour jusqu'à la fin, de manière que je puisse dignement alors recevoir votre corps et votre sang adorables. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LIV

LAVEMENT DES PIEDS DES APÔTRES.

Joan, XIII.

Méditons maintenant avec attention la seconde partie de cette Cène mémorable. Saint Jean en commence le récit par la remarque suivante (XIII, 1) : *Jésus savait que son heure était venue*, non point d'une manière fatale, mais par une

disposition mystérieuse de la divine Providence pour l'accomplissement des plus grands mystères ; car c'était l'heure *où il devait passer de ce monde à son Père,* sans toutefois changer de lieu. En effet, comme nous disons que le Christ est sorti de son Père, en se revêtant de notre nature mortelle, de même on peut dire qu'il est retourné à son Père, en faisant participer cette même nature à la gloire divine par l'immortalité qu'il lui a communiquée dans sa résurrection. Pendant toute sa vie, *il avait aimé les siens qui étaient dans le monde,* à savoir ses disciples qui lui appartenaient non-seulement comme ses créatures mais surtout comme ses élus privilégiés ; *il les aima jusqu'à la fin* (*in finem dilexit eos*), c'est-à-dire il leur donna dans ses derniers moments des marques plus particulières et plus signalées de l'extrême affection qu'il leur portait, en sacrifiant pour eux sa propre vie. Ou bien *il les aima jusqu'à la fin,* c'est-à-dire avec persévérance jusqu'à la mort, non point en ce sens que son affection cessa dès lors, mais au contraire en ce sens qu'elle continua encore ; il montra de cette manière à tous les Chrétiens qu'ils doivent se maintenir jusqu'à leur trépas dans les sentiments de charité à l'égard de Dieu et du prochain. Ou bien encore *il les aima pour la fin*, c'est-à-dire pour lui-même qui est le terme suprême de la perfection et de la félicité; car il voulait qu'attirés par son amour ils pussent en sortant de ce monde parvenir jusqu'à leur Chef, alors près de les quitter. — Jésus, dont le nom signifie Sauveur, nous apparaît ici comme le type du pasteur des âmes ; or les âmes ont pour fin dernière la béatitude céleste, qui consiste dans la vision intuitive et la parfaite jouissance de Dieu ; et quoique tout homme doive aimer son prochain relativement à cette fin, le pasteur comme représentant de

Jésus-Christ est spécialement obligé de conduire vers ce bonheur éternel les sujets qui lui sont confiés.

Le souper, où Jésus avec ses disciples avait mangé l'agneau pascal, *était terminé et déjà le démon avait inspiré à Judas le dessein de livrer* son divin Maître à ses mortels ennemis (Joan. XIII, 2). Le démon agissait ainsi sur la volonté du traître d'une manière non point directe mais seulement indirecte, en le pressant d'exécuter le pacte qu'il lui avait fait conclure la veille. Le diable, en effet, est plutôt l'instigateur que l'auteur des mauvaises pensées de l'homme. Celui-ci commence à les concevoir par lui-même et quant celui-là parvient à les découvrir d'après quelques signes ou actes extérieurs, il les entretient et les fomente de plus en plus; mais il ne peut nous entraîner dans le mal à moins que nous ne voulions y tomber, et il ne peut nous vaincre à moins que nous ne lui rendions les armes, en consentant à ses insinuations perfides; car, d'après Saint Augustin (Tract. 55 in Joan.), le démon s'efforce de faire pénétrer ses suggestions perverses dans notre cœur, en les mêlant à nos propres pensées. — Au milieu des circonstances que nous venons d'exposer, Jésus, dit l'Évangéliste (Joan. XIII, 3), *savait que son Père lui avait remis toutes les choses entre les mains*, que par conséquent il pouvait disposer de son traître disciple et de ses criminels persécuteurs, car il possède en lui-même la plénitude de la science et de la puissance; *il savait aussi qu'il était sorti de Dieu* pour venir en ce monde sans quitter son Père, *et qu'il allait retourner à Dieu* sans nous abandonner, en ramenant à son Père tout ce qu'il devait acquérir par son propre sang; il n'oubliait pas qu'il était le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; il n'ignorait pas non plus qu'il était le Fils unique du Très-Haut et

qu'il était Dieu lui-même. Néanmoins, pour nous donner une grande preuve de sa tendresse et un grand exemple d'humilité, il daigna remplir un office qui appartient non pas au Maître du ciel et de la terre mais au dernier des hommes et des esclaves ; il voulut exercer le plus vil des ministères, afin de prouver qu'il était venu non pour recevoir mais pour rendre des services (Matth. xx, 28). Avant de raconter cet acte prodigieux, l'Évangéliste commence par proclamer la souveraine grandeur de Jésus-Christ, pour faire mieux ressortir le profond abaissement auquel s'est réduit ce divin Sauveur, et pour nous apprendre que plus nous sommes élevés, plus nous devons être humbles et ne jamais nous enorgueillir des dons célestes. Ne semble-t-il pas nous dire en effet : Si le Fils de Dieu égal à son Père, n'a pas craint d'abaisser sa majesté suprême jusqu'à se prosterner aux pieds de pauvres mortels, que ne devez-vous pas faire, hommes misérables qui n'êtes que cendre et poussière ?

Foulant donc aux pieds tout orgueil, Jésus *se lève de table* (Joan. XIII, 4) ; ses disciples se lèvent également aussitôt, sans savoir où il voulait aller, ni ce qu'il voulait faire. Il descend alors avec eux dans une pièce située au-dessous du cénacle dans la même maison ; car les Juifs en Palestine plaçaient la salle à manger dans la partie supérieure de leurs habitations et les chambres à coucher dans la partie inférieure. Il y avait autrefois sur cette montagne de Sion deux chapelles, desservies par des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin sous la conduite d'un abbé. La chapelle supérieure était dans le lieu même où Notre-Seigneur fit la Cène et où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres ; la chapelle inférieure occupait l'endroit où le Sauveur lava les pieds de ses disciples et leur apparut

après sa résurrection, les portes étant fermées. Auprès de ce dernier sanctuaire se trouvait le cimetière où avaient été ensevelis saint Étienne, Nicodème, Gamaliel et son fils Abibon, ainsi que plusieurs autres saints personnages. Non loin de là on voyait aussi les tombeaux de David, de Salomon, et de plusieurs bons rois de Juda et de Jérusalem. — Jésus, étant donc arrivé dans cette chambre basse, y fit asseoir tous ses Apôtres ; puis s'étant fait apporter de l'eau, quitta ses vêtements afin d'être plus dispos pour la fonction qu'il allait accomplir. Nous voyons dans la vie du Sauveur quatre circonstances où il fut dépouillé de ses habits : dans la Cène il les déposa et les reprit un instant après ; avant de l'attacher à la colonne, les soldats les lui ôtèrent et, après l'avoir flagellé, les lui rendirent ; ils les lui enlevèrent de nouveau pour se jouer de lui et les lui remirent pour le conduire au Calvaire ; enfin les bourreaux les lui arrachèrent pour l'attacher à la croix et dès lors il n'en fut plus revêtu. Les habits du Sauveur figurent, dans le premier cas, les Apôtres qu'il laissa quelque temps pour les rejoindre bientôt ; dans le second cas, ils figurent tous ceux qu'il s'attacha le jour de la Pentecôte ou qu'il s'attache peu à peu dans le cours des siècles ; dans le troisième cas, ceux qui se convertiront à la fin du monde ; et dans le quatrième cas enfin, les hommes pervers qui se sépareront de lui pour toujours.

Notre-Seigneur, ayant déposé ses vêtements, *se ceignit d'un linge. Puis*, de ses propres mains et sans l'aide de personne, *il versa de l'eau dans un bassin* de pierre ; alors tout prêt à remplir d'une manière convenable son charitable office, *il commença à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint* (Joan. XIII, 5.) Assurément, nous devrions être étonnés de le voir agir de cette

façon, s'il n'avait pas daigné faire encore bien davantage. « En effet, selon la remarque de saint Augustin (Tract. 55 in Joan.), il quitte ses vêtements, Celui qui, *ayant la nature de Dieu, s'est anéanti lui-même*; il se ceint d'un linge. Celui qui, *prenant la forme d'un esclave, s'est montré comme homme* (Phil. II, 7); il verse de l'eau dans un bassin pour laver les pieds de ses disciples, Celui qui a répandu son sang sur la terre pour laver les souillures de nos crimes ; il essuie avec le linge dont il est ceint les pieds qu'il vient de laver, Celui qui a raffermi les pas des messagers de l'Évangile en les nourrissant de la chair dont il s'était revêtu. Pour se ceindre d'un linge, il déposa les habits qu'il portait ; mais quand il s'incarna, il prit une nature qu'il n'avait pas, sans abandonner toutefois celle qu'il possédait. »

Agissant toujours selon l'ordre et la raison, comme aussi pour nous donner une leçon et un exemple, *Notre Seigneur vint donc à Simon-Pierre* en premier lieu ; car il voulait commencer par exercer son ministère à l'égard de celui qui était le chef des Apôtres (Joan. XIII, 6.) Considérant alors avec épouvante la divine majesté de Jésus-Christ, Pierre fut saisi d'étonnement comme l'eût été tout autre disciple, et frappé de stupeur, il refusait de se prêter à une action qui lui paraissait si inconvenante. *O Maître!* s'écria-t-il, ce que voulez faire ne convient en aucune sorte ; vous êtes le Seigneur souverain et je ne suis qu'un indigne serviteur ; vous êtes le Dieu tout-puissant et je ne suis qu'un homme faible ; vous êtes le Créateur et je ne suis qu'une créature. Quoi ! vous-même Fils unique du Très-Haut, avec ces mains sacrées qui ont rendu la vue aux aveugles, la santé aux malades, la vie aux morts, *vous laveriez mes pieds* couverts de poussières, ces membres abjects d'un misérable, d'un

pauvre et vil pêcheur ? Non, non, je ne saurais le souffrir. C est ainsi qu'au début de sa conversion, saint Pierre avait dit à Jésus : *Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je ne suis qu'un homme pécheur* (Luc. v, 8.) Si le Maître montrait son extrême humilité en voulant rendre un très bas service, le disciple en refusant de l'accepter témoignait sa modestie sincère. D'après le Vénérable Bède, l'Apôtre semblait dire : Vous le Dieu des dieux, le Roi des Anges, le miroir sans tache de la Majesté suprême, vous qu'adorent les Puissances célestes, vous enfin l'Être éternel, *vous me laveriez les pieds*, à moi chétif ver de terre? Vous vous courbez devant moi, vous devant lequel s'inclinent ceux qui portent le monde ! Vous vous prosternez devant moi, vous au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers !

Dans la circonstance présente, Pierre nous représente ces disciples ignorants qui, dans leur indiscrétion, se permettent de blâmer la conduite de leur supérieur, sans connaître les motifs qui le font agir. Souvent, en effet, parce que nous ne découvrons pas les causes secrètes des actions, nous taxons comme déraisonnables ou injustes des choses qui en réalité sont très-conformes à la raison et à la justice. Aussi le Sauveur dit à Pierre (Joan. XIII, 7) : *Tu ne sais pas maintenant ce que je fais*. Cet acte que j'accomplis, renferme tout à la fois un exemple manifeste de l'humilité que vous devez exercer extérieurement et un signe mystérieux de la pureté que vous devez posséder intérieurement. Considérées sous ces deux rapports, les paroles du Sauveur peuvent recevoir une double interprétation, dont voici la première : L'exemple que je veux donner, *tu ne le comprends pas présentement, mais tu le comprendras bientôt*. C'est ce qui arriva aussitôt après le lavement des pieds, quand le divin Maître en expliqua le but. Il fallait que, pour

guérir l'enflure de notre superbe, le Rédempteur des hommes se réduisît à cet excès d'abaissement, et encore après un exemple aussi suprenant, combien ne voyons-nous pas de disciples et même de ministres de Jésus-Christ se rendre les imitateurs de l'orgueilleux Lucifer? Voici une seconde interprétation : Le mystère que je veux représenter, *tu ne le comprends pas à cette heure*, *mais tu le comprendras dans la suite*, lorsque tu auras reçu le Saint-Esprit. Cette action contient un sens caché qui sera révélé en temps opportun pour l'instruction de l'Église ; car elle signifie la purification spirituelle que moi seul je puis opérer. Apprenons par là à juger et à parler favorablement de ce que fait un bon supérieur, à moins que, par une permission divine, il ne tombe en quelque faute ou erreur manifeste.

Pierre cependant, toujours épouvanté de voir le profond abaissement du Fils de Dieu, ne pouvait consentir à ce qu'il s'humiliât en sa présence et il persistait dans son refus, non par obstination mais par respect. *Non*, *jamais*, *vous ne me laverez les pieds*, disait-il ; je ne supporterai point que vous, mon Maître, mon Seigneur et mon Dieu, vous me rendiez un pareil service. Pierre parlait ainsi par l'effet d'un zèle pur sans doute mais indiscret ; puisque Jésus Christ ne pouvait se tromper, l'Apôtre ne devait résister aucunement à sa volonté. C'est pour cela que Jéus lui fit cette menace : *Si je ne te lave*, *tu n'auras pas de part avec moi* dans l'éternelle béatitude (Joan. XIII, 8). Ces paroles peuvent s'entendre soit de la purification intérieure des affections, soit de la purification extérieure des pieds ; la première est commandée parce qu'elle est nécessaire, et la seconde n'était alors nécessaire que parce qu'elle était présentement commandée. Le Sauveur ne pouvait mieux convaincre son disciple qu'en lui faisant une telle menace ; l'Apôtre en effet

fut saisi de frayeur à cette parole, et craignant pour nos salut, changea sagement sa détermination (Ibid. 9). *Seigneur*, s'écria-t-il, *lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête*, c'est-à-dire purifiez non-seulement mes affections, mais encore mes œuvres et mes pensées. Il offrait ainsi tout son corps à laver, en offrant ses pieds qui en sont la partie inférieure, ses mains qui en sont la partie moyenne et sa tête qui en est la partie supérieure. Dans le trouble que lui causait la crainte et l'amour, il semblait dire : Ce n'est point par entêtement que j'ai refusé votre service, mais la vue de ce que vous voulez faire m'a jeté dans la stupeur. Cependant si tel est votre bon plaisir, je suis votre serviteur dévoué ; et s'il ne peut en être autrement, je me soumets pleinement à votre sainte volonté ; je consens donc à ce que vous me laviez, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête, le corps même tout entier s'il le faut, plutôt que de vivre éloigné de vous. Ne me menacez donc plus de ne me donner aucune part avec vous, puisque je ne refuse plus de vous laisser laver toutes les parties de mon corps. Sans doute il était pénible pour Pierre de voir son Maître ainsi abaissé, mais il lui était encore bien plus pénible d'en être séparé.

L'homme tout entier est purifié dans le baptême, dit saint Augustin (Tract. 56 in Joan.); et nous devons éviter l'erreur où tomba Pierre, en s'offrant lui-même à Dieu pour qu'il le purifiât tout entier ; aussi Dieu le reprit, en lui faisant comprendre que celui qui a été baptisé une fois, ne doit pas l'être de nouveau. Jésus lui dit donc (Joan. XIII, 10) : *Celui qui sort du bain* ou du baptême *n'a besoin que de se laver les pieds*, c'est-à-dire de se purifier des affections sensuelles et des mouvements désordonnés; *car il est net entièrement*, excepté dans les parties pa lesquelles il

touche la terre. De ces paroles on conclut que les Apôtres avaient reçu le baptême; quoique Jésus-Christ ne l'administrât point au peuple par lui-même, il l'administra néanmoins à ses disciples les plus familiers et les plus intimes, afin que, par leur intermédiaire, il conférât aux autres ce sacrement. Mais, direz-vous peut-être, si le baptême nous purifie de toutes nos souillures, celui qui l'a reçu n'a donc pas même besoin de se laver les pieds? On répond à cela que celui qui sort de ce monde aussitôt après avoir été baptisé, n'a pas besoin d'être lavé autrement, puisqu'étant net entièrement il entre au ciel sans obstacle. Mais celui qui, après avoir été baptisé, reste encore sur la terre, ne peut atteindre tout d'un coup à un si haut degré de perfection qu'il n'éprouve plus de mouvements désordonnés ni d'affections sensuelles; pour qu'il puisse monter au ciel, il doit donc auparavant se purifier, soit par le martyre qui est le baptême de sang, soit par la pénitence qui est le baptême de l'esprit.

Remarquons ici que, dans l'homme intérieur, la tête c'est l'intelligence supérieure par laquelle l'âme s'unit à Dieu, ou la partie contemplative qui s'applique aux choses célestes et éternelles; les mains sont les œuvres diverses de la vie active dans lesquelles s'exerce la raison inférieure; les pieds sont les sensations corporelles ou les affections terrestres qui souvent nous entraînent hors de nous-mêmes. Par suite de la condition de notre faible nature, ces affections font contracter dans le commerce du monde de fréquentes souillures que nous devons souvent laver par les larmes du repentir; car celui qui, après le baptême, ne se purifie point par la pénitence n'aura point de part avec Jésus-Christ. Selon saint Augustin (Tract. 56 in Joan.), les sentiments humains, dont nous ne saurions nous affran-

chir complétement pendant cette vie mortelle, sont comme des pieds qui nous attachent à la terre ; de telle sorte que, *si nous prétendons être sans péché, nous nous trompons nous-mêmes* (I Joan. I, 8.) Le Sauveur savait donc que ses Apôtres étaient purs quant à la tête, puisqu'ils étaient unis à Dieu par la foi et la charité ; purs aussi quant aux mains, puisque leurs œuvres étaient saintes ; mais il n'ignorait pas que leurs pieds ou leurs sentiments étaient souillés par le contact du monde et que conséquemment sous ce rapport ils avaient besoin d'être purifiés. — Saint Bernard dit également à ce sujet (Serm. in Cæna Dom.) : « Il est pur celui qui est exempt de péché mortel ; sa tête et ses mains, c'est-à-dire son intention et ses actions sont pures ; mais ses pieds qui sont ses affections, ne peuvent se conserver entièrement nets en marchant dans la poussière de ce siècle, et l'esprit, ne fût-ce qu'un moment, se laisse aller plus qu'il ne faudrait, tantôt à la vanité, tantôt aux plaisirs, tantôt à la curiosité; *car tous nous commettons de nombreuses fautes* (Jac. III, 2). Gardons-nous cependant de négliger ou de mépriser ces fautes légères ; car nous ne pouvons entrer au ciel avec ces souillures que Jésus Christ seul peut effacer en nous, de telle sorte que, s'il ne nous en purifie, nous n'aurons point de part avec lui. Que nul toutefois ne se désespère à cause de ses fréquentes infidélités ; car si le Seigneur voit que nous en sollicitons humblement le pardon, il nous l'accordera facilement et même avec joie. Dans son infinie sagesse, Dieu permet que nous ne soyons pas absolument garantis des péchés véniels ; il veut nous montrer que, si nous ne pouvons pas éviter tous les moindres manquements, nous pouvons bien moins encore nous préserver des chutes plus graves par nos propres forces ; il nous apprend ainsi à vivre continuellement dans

la crainte et la vigilance pour ne point perdre sa grâce, dont nous sentons l'indispensable nécessité sous tant de rapports. » Telles sont les paroles de saint Bernard.

Le Sauveur ajouta : *Vous*, mes disciples, parce que je vous ai purifiés, *vous êtes purs*. Ils l'étaient quant à la tête et aux mains, non toutefois quant aux pieds, comme le fait observer saint Augustin (Tract. 56 in Joan.). *Mais vous ne l'êtes pas tous*, dit encore Jésus-Christ. Il y a en effet deux choses principales qui purifient l'homme de ses péchés : ce sont l'aumône et la charité. Or Judas n'avait le mérite ni de l'une ni de l'autre : il n'avait point celui de l'aumône, puisqu'*il était voleur* (Joan. XII, 6); ni celui de la charité, puisqu'il trahissait son Maître ; et voilà pourquoi il restait souillé. Ainsi Jésus-Christ, avant d'admettre ses disciples à la participation de la divine Eucharistie, voulut leur laver les pieds, afin de nous apprendre quelles saintes dispositions sont nécessaires pour recevoir dignement cet auguste sacrement. Dans cette Cène mystérieuse, dit saint Anselme (in Serm. Evang.), Notre-Seigneur lava humblement les pieds à ses Apôtres, pour montrer qu'on doit se disposer à la célébration des sacrés mystères par une grande pureté et une profonde humilité de cœur. En versant de l'eau dans un bassin, le Sauveur représentait l'effusion de son propre sang ; il figurait ensuite la purification de nos péchés, en lavant les pieds de ses Apôtres ; il signifiait aussi qu'il prenait sur lui nos châtiments, en essuyant leurs pieds avec un linge, symbole de son corps immaculé, car *lui-même a porté nos péchés en sa chair sur la croix* (I Pet. II, 24). — Cependant les autres Apôtres, témoins de la réprimande sévère adressée à Pierre parce qu'il refusait de se laisser laver les pieds, n'osèrent opposer aucune résistance à leur divin Maître.

Considérons attentivement chaque circonstance de cette action merveilleuse qui ne respire qu'amour et humilité ; tout ce qui s'y passe est bien propre à nous pénétrer d'admiration et à nous remplir de dévotion. Le Seigneur de l'univers incline sa majesté suprême en présence de misérables pêcheurs ; il se tient courbé à deux genoux devant eux lorsqu'ils demeurent assis ; de ses mains bénies, il lave leurs pieds poudreux qu'il essuie et baise ensuite. Ainsi le Maître de tous, dans la posture d'un suppliant, accomplit l'office d'un esclave à l'égard de ses disciples, afin de nous recommander et enseigner l'humilité par ses exemples aussi bien que par ses paroles. Mais ce n'est pas tout encore; Jésus veut mettre le comble à ses humiliations en s'abaissant pour rendre le même service au disciple infâme qui a résolu de le trahir ; et il ne dédaigne pas de laver les pieds de celui dont les mains criminelles vont le livrer à ses cruels persécuteurs, comme il le prévoit déjà. De cette manière le Sauveur nous préparait un puissant motif de consolation dans nos peines : si quelquefois en effet nous sommes trahis, maltraités, injuriés par nos amis, nos proches ou nos serviteurs, n'en soyons point consternés et scandalisés; rappelons-nous l'exemple de Judas qui, comblé d'innombrables bienfaits, ne répondit que par la plus monstrueuse ingratitude à son Bienfaiteur, son Seigneur et son Maître. O cœur pervers de Judas ! tu es donc plus dur que le bronze, puisque tant de faveurs ne sauraient t'attendrir ; sans affection ni crainte à l'égard du Dieu très-bon et très-puissant, tu oses livrer à la mort Celui qui te fit toujours du bien et ne fit jamais de mal à personne ! Malheur à toi ! ton cœur endurci consommera le crime qu'il a conçu ; mais ce sera toi qui périras et non celui que tu veux perdre.

En voyant ici l'humilité et la bénignité prodigieuses du

Seigneur Jésus, nous devons être saisis d'un profond étonnement. De là vient que saint Anselme s'écrie : « O mon Sauveur, vous connaissiez toute la malice de votre perfide disciple, lorsque, dans la dernière Cène, prosterné à deux genoux devant lui, vous avez daigné toucher, laver et essuyer de vos mains sacrées ces pieds maudits prêts à courir pour répandre votre sang précieux. Après un tel exemple, homme mortel, toi qui n'es que cendre et poussière, comment peux-tu lever encore la tête, t'abandonner à des sentiments d'orgueil et de colère ? Considère le parfait modèle de douceur et d'humilité dans le Créateur du ciel et de la terre, dans le Juge terrible des vivants et des morts qui s'abaisse aux pieds d'un apostat, d'un traître. Apprends de lui qu'il est vraiment doux et humble de cœur ; rougis en même temps de ce que tu es encore plein de superbe et d'impatience. » Ailleurs le même saint Docteur ajoute : « Quand vous le verrez se lever de table, se ceindre d'un linge, verser de l'eau dans un bassin, pensez à la majesté, à la puissance et à la bonté de Celui qui ne refuse pas de toucher, de laver et d'essuyer les pieds de pauvres mortels et même de l'infâme Judas. Regardez et attendez jusqu'à la fin, et après tous les autres présentez-lui vos pieds à laver ; car celui qu'il n'aura pas purifié, n'aura point de part avec lui. »

Après avoir accompli cette fonction d'extrême humilité pour préparer ses disciples à la communion de son corps sacré, Jésus *reprit ses habits* et retourna à la salle du festin (Joan XIII, 12). Changeant de rôle, il change aussi de vêtements ; il les avait déposés pour servir, il les reprend pour enseigner et s'assied de nouveau ; car selon la maxime du Sage : *On reconnaît ce qu'est un homme à son vêtement* (Eccli. XIX, 27). Le divin Maître nous apprend aussi par là qu'un supérieur, après avoir exercé quelques œuvres d'hu-

milité, doit reprendre les insignes du pouvoir et montrer son autorité. Le célèbre Alcuin explique cette même action dans un sens spirituel, en disant : Après avoir purifié le monde racheté par l'effusion de son sang précieux, le Sauveur reprit ses vêtements, lorsque, sortant du tombeau le troisième jour, il réunit de nouveau son âme à son corps devenu glorieux et immortel : ainsi revêtu, il remonta dans le ciel où il est assis à la droite de Dieu le Père, en attendant qu'il revienne sur la terre pour juger le monde.

S'étant remis à table pour célébrer le banquet eucharistique, Jésus voulut révéler à ses disciples le motif qui l'avait porté à s'abaisser lui-même jusqu'à laver leurs pieds. Prenant donc la forme interrogative pour les rendre plus attentifs à la leçon importante qu'il allait donner, *il leur dit : Comprenez-vous ce que je viens de vous faire?* en d'autres termes : Savez-vous pourquoi j'ai fait paraître tant d'humilité en votre présence ? *Vous m'appelez Maître et Seigneur, vous avez raison, car je le suis* comme étant la sagesse et la puissance même de Dieu (Joan. xiii, 13). Je suis Maître par la sagesse que je vous enseigne dans mes paroles, et Seigneur par la puissance que je vous montre dans mes miracles (I Cor. i, 24). Si Jésus-Christ déclare ici son excellence et sa souveraineté, ce n'est point assurément par jactance, mais par charité, pour manifester à ses auditeurs une vérité qui devait leur être utile ; et c'est aussi ce que fit plus tard saint Paul en racontant ses travaux et ses ravissements (II Cor. xi). D'après saint Augustin (Tract. 51 in Joan.), on doit blâmer quiconque ose parler avantageusement de lui-même, quand il s'expose de la sorte à concevoir de l'orgueil ; mais s'il n'a rien à craindre de ce côté, il peut dire du bien de lui-même sans mériter de reproche. Or Jésus-Christ n'avait point à redouter la vanité ; puisqu'il

surpasse toute créature, il ne peut jamais trop s'exalter lui-même. De plus, il est bon quelquefois que l'homme fasse son propre éloge, lorsque les fidèles peuvent en retirer quelque profit, comme nous le voyons par l'exemple de l'Apôtre. Mais quoi de plus nécessaire pour nous que de connaître Dieu ? Il fallait donc que, dans notre intérêt, Dieu lui-même nous révélât ses grandeurs suprêmes et que par conséquent il célébrât ses louanges. Ainsi, il ne faut pas toujours taire la vérité, sous prétexte d'éviter l'ostentation. « Ils sont faussement humbles, dit saint Grégoire (in cap. I Reg.), ceux qui se souillent d'un mensonge pour fuir la vaine gloire, car ils s'élèvent contre la vérité qu'ils abandonnent. Celui au contraire qui, par nécessité, découvre le bien caché dans sa personne, est d'autant plus sincèrement humble qu'il s'attache plus étroitement à la vérité. »

De la déclaration honorable qu'il venait de faire en sa faveur, Jésus-Christ s'empressa de tirer pour notre instruction une conséquence pratique, en disant à ses Apôtres (Joan. XIII, 14) : *Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître,* de qui vous ne pouviez attendre un pareil service que je ne vous devais pas, à plus forte raison *devez-vous vous laver aussi les pieds les uns aux autres*, comme à des collègues et à des frères; car puisque je suis votre Maître, vous devez recevoir ma doctrine, et puisque je suis votre Seigneur, vous devez observer mon commandement. En ne spécifiant ici qu'un seul service et encore le plus bas, le Sauveur a voulu désigner par synecdoche toutes sortes de bons offices; comme s'il disait : Vous devez remplir tous les devoirs que la charité et l'humilité réclament de vous, vous prêter assistance mutuelle, vous pardonner vos offenses réciproques, prier les uns pour les autres. En cette circonstance, comme le fait remarquer

saint Chrysostôme (Hom. 70 in Joan.), Jésus-Christ ne nous a pas ordonné seulement de nous laver les pieds les uns aux autres, mais encore d'exercer à l'égard de nos semblables toutes les bonnes œuvres qu'il a daigné lui-même exercer à notre égard. — Aussi il ajoute (Joan. XIII, 15) : *Je vous ai effectivement donné l'exemple, afin que, comme j'ai agi envers vous*, en m'abaissant au-dessous de vous qui êtes mes inférieurs, *vous agissiez de même,* surtout dans le cas de nécessité, envers les autres qui sont vos égaux. Par là il semble leur dire : Ce que je viens de faire n'est pas pour vous rendre la netteté extérieure, mais pour vous apprendre l'humilité, en vous montrant comment vous devez la pratiquer. Ainsi, selon la remarque de saint Chrysostôme (loc. cit.), la piété chrétienne considère moins la chose qu'elle fait que la manière dont elle la fait, parce que Dieu apprécie plutôt l'excellence de nos dispositions que la grandeur de nos œuvres. Ce n'est point sans beaucoup de raison que Notre-Seigneur a voulu nous enseigner l'humilité par son exemple ; car dans les choses morales qui regardent la conduite, les actions sont beaucoup plus puissantes que les paroles. En effet, comme l'homme accomplit ordinairement de préférence ce qui lui paraît le meilleur, il montre mieux par ses actes que par ses discours ce qu'il estime bon ; c'est pourquoi si quelqu'un fait le contraire de ce qu'il prêche, les autres sont plus portés à imiter ses œuvres qu'à suivre ses exhortations ; il importe donc souverainement de donner le bon exemple par une conduite vertueuse.

En vérité, en vérité, je vous le dis, continua le Sauveur, *le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'Apôtre* ou l'envoyé *plus grand que celui qui l'envoie* (Joan. XIII, 16). Comme s'il disait : Puisque moi, votre Sei-

gneur et votre Maître, j'ai daigné m'humilier devant vous, mes serviteurs et mes Apôtres, pourquoi refuseriez-vous de vous humilier devant vos pareils? En d'autres termes, selon saint Chrysostôme (loc. cit.): Ce que j'ai fait envers vous, à plus forte raison devez-vous le faire les uns envers les autres. Lorsqu'en effet Dieu nous donne l'exemple, il nous impose l'obligation de l'imiter. Voilà comment il nous a recommandé la pratique de l'humilité par ses actions et par ses paroles ; mais avant de nous en intimer le précepte, il a voulu nous en offrir le modèle dans sa personne ; car selon qu'il est écrit, *Jésus commença à faire puis à enseigner* (Act. I, 1), pour nous montrer par cette sage conduite la meilleure manière d'instruire les autres. Alors aussi le Sauveur fournit à saint Pierre l'explication qu'il lui avait annoncée en disant : *Vous le saurez plus tard.* Saint Augustin dit à ce sujet (Tract. 58 in Joan.) : « C'est là, bienheureux Apôtre, ce que vous ne saviez pas, quand vous refusiez de donner vos pieds à laver ; c'est là ce que votre Maître et Seigneur avait promis de vous faire comprendre, quand, par ses menaces, il vous avait contraint de le laisser agir. Nous aussi, mes frères, recevons avec docilité la leçon que nous donne le Très-Haut ; faisons-nous humblement les uns aux autres ce qu'il a fait si miséricordieusement à ses disciples.

Nous devons accomplir de deux manières ce commandement de Jésus-Christ, selon la lettre et selon l'esprit. Nous devons l'accomplir littéralement, de sorte que nous servions nos frères par charité, non-seulement en leur lavant les pieds, mais aussi en les assistant dans leurs divers besoins et en exerçant à leur égard toutes les œuvres de miséricorde. Si nous ne le pouvons effectivement, désirons du moins sincèrement remplir ces devoirs extérieurs, afin

d'être rangés parmi ceux auxquels s'adresse cette invitation : *Bénissez le Seigneur, vous qui êtes saints et humbles de cœur* (Dan. III, 87). « Il vaut beaucoup mieux sans doute, dit saint Augustin (loc. cit.), rendre ces bons services en réalité de nos propres mains, afin que nous ne dédaignions pas de faire ce que Jésus-Christ a bien voulu faire lui-même ; car lorsque notre corps s'abaisse aux pieds de notre frère, notre cœur s'établit ou s'affermit de plus en plus dans les sentiments d'humilité. » — Mais outre la signification morale qui vient d'être exposée, le susdit commandement en contient une mystique, de façon que nous devons aussi l'accomplir spirituellement. Ce lavement des pieds figure en effet la purification des péchés ; ainsi vous lavez spirituellement les pieds de votre frère, lorsque, à l'exemple du Sauveur, vous effacez autant qu'il est en vous les taches de son âme. C'est ce qui peut se pratiquer de trois manières différentes : premièrement, en lui remettant les offenses qu'il a commises à votre égard, comme Jésus-Christ nous pardonne les fautes dont nous sommes repentants ; secondement, en priant pour qu'il soit absous de ses péchés, de même que le Rédempteur, nous a délivrés des nôtres en suppliant son Père en notre faveur. Ces deux manières de contribuer à la justification du prochain sont communes à tous les Chrétiens ; la troisième appartient aux prêtres qui purifient les consciences en les déliant de leurs fautes par la vertu du pouvoir des clefs. A nous donc, avec l'aide du Seigneur, d'exercer l'humilité et la charité envers nos semblables ; à Dieu d'exaucer nos demandes et de nous nettoyer de toutes les souillures contractées par nos crimes.

Le Sauveur confirma la leçon et l'exemple qu'il venait de donner, en y ajoutant la promesse de la récompense par les

paroles suivantes ; *Si vous comprenez et accomplissez* ce que j'ai fait et enseigné, *vous serez heureux* en cette vie par l'espérance et dans l'autre par la possession des biens éternels (Joan. XIII, 17). Car *heureux ceux qui écoutent et gardent la parole de Dieu* (Luc. XI, 28) ; *ceux qui la mettent en pratique sont remplis d'une intelligence salutaire* (Ps. CX, 10). Mais que sert à l'homme de savoir la règle s'il ne veut pas y conformer sa conduite ? *Celui qui connaît le bien et qui ne le fait pas*, dit saint Jacques (IV, 17), *se rend coupable de péché* et par conséquent de damnation. D'après saint Chrysostôme en effet (Hom. 70 in Joan.), la béatitude n'est pas promise à la science, mais aux bonnes œuvres qui doivent en être les fruits excellents.

Prière.

O doux Jésus, modèle d'humilité parfaite, qui avez lavé les pieds de vos disciples, je vous supplie de laver aussi les pieds de mes affections, pour que, conduit par les purs sentiments de la double charité, je puisse approcher avec plus de confiance de vous qui êtes mon sanctificateur. A la fin de mes jours, rendez mon âme entièrement nette, en effaçant toutes ses souillures ; après m'avoir ainsi pardonné toutes mes négligences et mes fautes, faites qu'au moment de ma mort je voie s'éloigner confus les adversaires attentifs à épier toutes mes démarches. Seigneur très-clément, dirigez mes pas dans la voie de la paix, afin qu'après avoir échappé aux piéges de mes ennemis, je vous bénisse de concert avec tous vos élus dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LV

REPROCHE CHARITABLE ADRESSÉ AU TRAITRE JUDAS ; SON DÉPART.

Matth. XXVI. — Marc. XIV. — Luc. XXIV. — Joan. XIII.

Considérons maintenant dans le récit de la Cène une troisième circonstance, qui est bien propre à exciter nos gémissements et nos larmes. *Après avoir cessé de parler* à ses disciples, *Jésus se troubla*, c'est-à-dire il s'affligea vivement non point selon la chair, mais *selon l'esprit,* par un effet de sa réflexion (Joan. XIII, 21) ; car lui-même excita volontairement dans la partie sensitive de son âme cette émotion qui n'était point contraire mais plutôt conforme à la raison. N'est-ce pas en effet le propre de l'homme vertueux de se sentir troublé à la vue des vices et des crimes ? Ce trouble spirituel porte à la miséricorde et à la pitié, tandis que le trouble charnel pousse à la fureur ou à la colère. Le Sauveur fut donc ému spirituellement de compassion pour le malheureux disciple qui allait se perdre en le trahissant. Il voulait par là nous apprendre ce que nous devons ressentir et faire quand nous voyons notre prochain se précipiter en de graves désordres ; il voulait surtout enseigner aux prélats ou supérieurs ecclésiastiques qu'ils ne doivent point, sans éprouver une profonde douleur, retrancher les plus grands pécheurs de la communion de notre mère la sainte Église. Ainsi, les justes sont émus de charité lorsqu'ils se trouvent dans la nécessité de séparer l'ivraie du froment avant le temps de la moisson. Saint Augustin dit à ce sujet (Tract. 60 in Joan.) : « Que le Chrétien soit troublé non par la misère mais par la misé-

ricorde ; il doit appréhender que les hommes ne périssent et désirer que tous se sauvent ; il doit aussi s'affliger quand les uns se perdent, et se réjouir quand les autres se convertissent. Mais en même temps qu'il craigne d'être condamné éternellement à l'enfer, qu'il gémisse d'être exilé si longtemps sur la terre, qu'il soupire sans cesse après le royaume céleste et que cette espérance seule fasse ici-bas toute sa consolation. »

Saisi donc de tristesse, pendant que les disciples étaient à table, Jésus leur dit (Matth. XXVI, 21) : *En vérité, je vous déclare qu'un de vous*, mes douze compagnons les plus habituels et les plus intimes à qui j'ai lavé les pieds et promis des récompenses magnifiques, un de vous *me trahira*, moi qui suis son Seigneur, son Maître et son Sauveur ; il est *un de vous*, quant au nombre mais non quant au mérite, de corps et non d'esprit, en apparence et non en réalité par les vertus. O monstrueuse ingratitude de Judas qui osa livrer à la mort son Pasteur, son commensal, son nourricier ! Aussi Jésus-Christ dit d'après saint Luc (XXII, 21) : *Voici que la main de celui qui doit me trahir est avec moi à cette table.* Cette même plainte, hélas ! ne pourrait-il pas l'exhaler encore aujourd'hui à l'égard de tant de ministres perfides, qui ne craignent pas d'approcher indignement du saint autel et de livrer autant qu'ils le peuvent par leurs péchés, le Fils de Dieu pour être crucifié ? N'est-ce pas en effet un crime bien plus énorme de trahir le Christ maintenant qu'il règne dans les cieux, que de l'avoir trahi pendant qu'il vivait sur la terre ? « Malheur dès cette vie et durant l'éternité ! » s'écrie le Vénérable Bède (in cap. 22, Luc.) ; malheur à l'homme assez téméraire pour prendre place au banquet eucharistique et participer aux divins mystères avec un cœur rempli de sentiments hypocrites ou avec une

conscience souillée de quelque péché mortel ! à l'exemple de l'infâme Judas, il livre le Fils de Dieu, non plus il est vrai à des Juifs pécheurs, mais néanmoins à des membres coupables, à ses propres membres qui, par leur contact impur, profanent le Corps immaculé du Sauveur. Malheur, dis-je, à cet homme dont Jésus est forcé de se plaindre aux Anges qui l'assistent et le servent dans l'oblation du sacrifice où lui-même consacre le pain et le vin ! *Voilà*, leur dit il, *que la main d'un traître est avec moi à cette table.* Suivant Origène (Tract. 35 in Matth.), ils encourent une semblable malédiction tous ceux qui, dans l'Église, tâchent de nuire à leurs frères, en la société desquels ils participent à la communion du Corps adorable de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur annonça d'avance la trahison d'un de ses disciples qu'il signala de quelque manière pour trois raisons : premièrement, afin de prouver que lui-même était Dieu, puisqu'il révélait les choses futures dépendantes d'une volonté libre ; secondement, pour montrer qu'il allait souffrir spontanément, puisqu'il aurait bien pu se préserver d'une mort qu'il avait su prévoir ; troisièmement, pour que le traître abandonnât son infâme dessein en le voyant découvert. Saint Jérôme dit à ce sujet (in cap. 26, Matth.) : « Le Sauveur prédit qu'il serait livré par un traître, afin de le porter au repentir en lui faisant comprendre que ses sinistres projets étaient déjà connus ; pourtant il ne le désigna point nommément, de peur que ce reproche manifeste ne le rendît plus audacieux ; mais il dénonça le crime d'une manière générale, afin que le coupable, se reconnaissant lui-même, revînt secrètement à résipiscence. » — Remarquons ici qu'il y a quatre moyens de détourner un pécheur du mal, et que, dans son extrême miséricorde, le divin Maître n'en omit aucun à l'égard de son disciple

perfide. Le premier procédé est d'inspirer de la confusion pour le crime ; aussi le Seigneur tâcha d'inspirer ce sentiment à Judas, lorsqu'il dit : *Un de vous me trahira. Voilà qu'il est à table avec moi.* Le second procédé consiste à corriger par la crainte celui qu'on n'a pu vaincre par la honte ; ainsi Jésus menaça le traître de la damnation en disant : *Malheur à l'homme par qui sera livré le Fils de l'homme* (Matth. XXVI, 24). Le troisième est de prodiguer les bienfaits ; le Sauveur ne les épargna pas au coupable qu'il reçut à sa table et dont il lava les pieds. Le quatrième enfin consiste à témoigner de l'affection ; c'est ce que fit le Seigneur en disant avec douceur à l'apostat qui le livrait par un baiser : *Mon ami, qu'es-tu venu faire ici?* (Matth. XXVI, 50.) A l'exemple de Jésus-Christ, le pasteur charitable ou supérieur ecclésiastique doit user de condescendance et de bonté envers ses sujets même rebelles, afin de les ramener de leurs égarements autant qu'il dépend de lui.

Judas néanmoins ne fut ébranlé par aucun moyen, et il persista dans l'horrible dessein de livrer cet homme incomparable qu'il savait être le Fils même de Dieu. Aussi, dès que nous voulons considérer pieusement la Passion du Sauveur, le premier trait qui fixe douloureusement notre attention, c'est la perfidie de Judas. Il fut rempli d'une fourberie si pernicieuse qu'il trahit son Seigneur et son Maître ; il fut dévoré d'une avarice si aveugle qu'il vendit son Dieu à prix d'argent et ne craignit point d'échanger le sang précieux du Rédempteur contre quelques viles pièces de monnaie ; il poussa l'ingratitude jusqu'à livrer à la mort Celui qui lui avait confié l'administration de tous ses biens et qui l'avait élevé aux suprêmes honneurs de l'apostolat; son cœur endurci resta insensible à toutes les faveurs et prévenances du Sauveur qui l'admit à sa familiarité et à sa

table, qui lui rendit les plus bas services, lui adressa les plus charitables reproches, lui donna même le doux nom et le tendre baiser d'ami. O bénignité admirable du Christ pour le plus inique des serviteurs ! Quelque inexplicable que soit la malice de ce traître, plus incompréhensible encore est à son égard la mansuétude du divin Agneau. Après un tel exemple donné au monde entier, quel mortel pourra se plaindre de l'infidélité d'un ami en disant (Ps. LIV, 13 et seq.) : *Si celui qui était mon ennemi m'avait chargé de malédiction, je l'aurais plutôt supporté.* Mais voilà cet homme qui vivait dans l'intimité du Christ, qui paraissait un de ses principaux ministres et confidents, et qui dans cette Cène sacrée se nourrissait avec lui de mets délicieux, le voilà qui trame contre lui une insigne trahison. Le Christ cependant le souffre, afin que, comme lui-même le déclare, cette parole de l'Écriture fût accomplie : *Celui qui mange du pain avec moi lèvera le pied contre moi*, en s'efforçant de me supplanter (Joan. XIII, 18).

Lorsque Jésus dit à ses Apôtres : *Un de vous me trahira*, cette parole pénétra leur cœur comme un glaive acéré, et une affreuse tristesse s'empara de cette sainte assemblée. Frappés de stupeur, ils cessèrent de manger et ils se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il voulait parler. Ce qui les affligeait profondément, ce n'était pas seulement la pensée que leur Maître allait bientôt mourir, mais c'était aussi la crainte qu'éprouvait chacun d'eux d'être celui qui devait le trahir. La terrible déclaration qu'ils venaient d'entendre les remplissait d'un extrême étonnement, parce que tous, excepté Judas, se sentaient bien fermement établis dans des dispositions toutes contraires, et chacun jugeait des autres comme de lui-même. Cependant parce que le Seigneur avait parlé d'une manière très-positive, ils s'en

rapportaient plutôt à son témoignage qu'à leur propre conscience ; et certains que l'événement arriverait comme il était annoncé, ils étaient inquiets uniquement pour savoir lequel d'entre eux se rendrait coupable d'un forfait aussi horrible. *Vivement contristés, ils commencèrent à demander tour à tour,* chacun parlant pour lui-même : *Serait-ce moi, Seigneur,*qui vous trahirais? (Matth. xxvi, 22). Assurément, onze des Apôtres savaient bien qu'ils n'avaient point conçu un si noir dessein, mais ils croyaient plus encore à leur Maître qu'à eux-mêmes; et se défiant de leur fragilité, ils l'interrogeaient avec anxiété sur un crime dont ils n'avaient pas le sentiment. Le Prophète royal a dit en effet (Ps. xviii, 13) : *Qui est-ce qui connaît bien ses fautes?* et tout homme ici-bas, quelle que soit sa sainteté, doit toujours trembler pour l'avenir, à cause de sa faiblesse naturelle.

Jésus leur répondit (Matth. xxvi, 23) : *Celui qui porte avec moi la main au plat est celui-là même qui me trahira.* Admirons ici l'humilité et la charité du divin Maître qui admet le perfide disciple à partager son festin et même son plat. Voilà, selon saint Jérôme (in cap. 26 Matth.), comment se révèle la patience du Sauveur ; il avait dit d'abord : *Un de vous me trahira;* puis comme le coupable persistait néanmoins dans sa funeste résolution, il le reprend d'une manière plus manifeste, sans toutefois le désigner par son nom propre. D'après cette déclaration nouvelle les Apôtres ne pouvaient pas encore distinguer quel était précisément le traître ; car tous les douze mangeaient au même plat avec le Seigneur, tandis que les autres disciples inférieurs étaient assis à une table séparée. C'est donc comme s'il leur eût dit : Un de vous douze me trahira ; et ces paroles prouvent qu'il y avait d'autres assistants à la dernière Cène.— En employant le mot *paropsis* saint Mat-

thieu désigne la forme, et saint Marc par le mot *catinus* indique la matière du plat dans lequel Jésus-Christ mangeait : car on appelait *paropsis* un vase carré et *catinus* un vase d'argile, propre à recevoir du liquide ou autres choses semblables.

Considérez maintenant les Apôtres avec attention, et compatissez à la vive douleur dont ils sont accablés ainsi que leur bon Maître. Cependant l'infâme Judas, comme pour montrer que les dernières paroles ne le regardaient pas, continuait de manger. Tandis que les autres Apôtres, absorbés par la tristesse, laissaient tomber leurs mains et n'osaient plus prendre de nourriture, lui, avec cette effronterie et cette impudence qu'il devait apporter à la trahison de son Seigneur, mit la main au plat, pour faire croire par son audace que sa conscience ne lui reprochait rien. — Remarquons ici que la table était étendue par terre et que, selon l'usage antique, les convives, assis par terre dans la salle couverte de tapis, étaient couchés pour manger. Cette table, d'après la tradition, était carrée mais composée de plusieurs planches ; et suivant la relation d'une personne qui l'a mesurée dans l'Église de Latran à Rome, elle a deux brasses et trois doigts de large sur deux brasses et un palme de long. On croit que trois disciples étaient placés sur chaque côté, quoique bien à l'étroit, et que le Seigneur se tenait humblement à un angle, ayant à côté de lui saint Jean, de telle sorte que tous pouvaient manger au même plat. Contemplons ce repas de l'humilité et de la charité, où le Maître et Seigneur est assis à une table commune avec ses pauvres disciples et le perfide Judas ; tous mangent la même nourriture dans le même plat et boivent le même vin dans la même coupe.

Le Sauveur ensuite révéla la grandeur de la peine ré-

servée au traître, en disant (Matth. xxvi, 24) : *Le Fils de l'homme s'en va* de plein gré à sa Passion, *selon ce qui a été écrit de lui ;* car le prophète Isaïe a dit : *Il a été immolé parce qu'il l'a bien voulu* (LIII, 7). *Mais malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme sera trahi.* Malheur à lui, parce qu'il périra éternellement ; car dans les Saintes-Écritures l'expression *væ* désigne spécialement la malédiction ou damnation éternelle. Judas, il est vrai, se repentit de son crime après l'avoir commis, mais ce fut inutilement parce qu'*il se pendit* de désespoir (Matth. xxvii, 5). Judas, dit saint Jérôme (in cap. 26, Matth.), avait résisté aux deux premiers avis de son divin Maître, en sorte que la patience exercée à son égard loin de vaincre son obstination avait servi à augmenter son audace. Aussi, afin de convertir par la crainte celui que la honte n'avait pu corriger, le Seigneur le menaça d'un châtiment terrible, et pour en montrer l'effroyable gravité il ajouta (Matth. xxvi, 24) : *Il eût été avantageux à cet homme de n'être pas né*, c'est-à-dire de n'avoir pas été conçu. En effet, d'après saint Jérôme (loc. cit.), il eût mieux valu pour lui ne point exister que d'exister pour subir des supplices sans fin. Ainsi l'anéantissement est bien préférable à la réprobation, et c'est un moindre mal de n'être aucunement que d'être éternellement damné.

Comme les autres Apôtres consternés avaient tous interrogé le Seigneur pour se rassurer eux-mêmes, Judas, qui se sentait bien coupable, l'interrogea cependant aussi, de peur que, en se taisant, il ne parût avouer son crime ; car s'il eût gardé le silence, alors que ses collègues témoignaient leur inquiétude, il se fût rendu suspect à leurs yeux. Il dit donc à son tour (Matth. xxvi, 25) : *Est-ce moi, Maître.* Il ne l'appelle pas Seigneur, ainsi que les autres Apôtres avaient

fait, car il avait déjà secoué le joug que ceux-ci continuaient à porter; mais, suivant ce que remarque saint Jérôme (loc. cit.), il l'appelle simplement *Maître*, comme s'il cherchait une excuse à la grandeur de son crime, puisque, le reniant pour son Seigneur, il ne trahissait en lui que son Maître. *Tu l'as dit*, *lui repartit Jésus*. En d'autres termes, d'après Raban-Maur, tu t'es déclaré toi-même, ce n'est pas moi qui t'ai dénoncé. Ainsi le perfide disciple était confondu par ses propres paroles, comme le fut ensuite le juge inique Pilate. Le Sauveur s'abstient encore de prononcer le nom et de dévoiler la culpabilité de Judas devant ceux qui étaient présents; car ses paroles purent être entendues de Judas sans l'être des assistants. Elles peuvent signifier : Ce n'est pas moi, mais c'est toi qui le dis ; ou bien : Tu m'interroges de bouche, comme si tu ne savais rien de ce que tu demandes; mais tu réponds en ton cœur, et tu confirmes la résolution que tu as prise de me trahir. Misérable Judas! ne vois-tu pas que le Seigneur connaît tout et qu'il pénètre les secrets replis de ta conscience bourrelée de remords ! Cesse donc de feindre et confesse ton crime pour en recevoir le pardon. — Apprenons ici que nous devons d'abord reprendre le pécheur avec mansuétude ; puis, s'il persiste dans son péché, le lui reprocher avec plus de force ; et enfin user de rigueur, s'il s'obstine dans le mal. C'est ce que Jésus-Christ a voulu nous enseigner par sa conduite envers Judas. Il se contente de dire premièrement : *Un de vous me trahira ;* ensuite il ajoute : *Celui-là me trahira qui met la main au plat avec moi ;* en dernier lieu il répond au traître lui-même : *Tu l'as dit*.

Or un des disciples, Jean *que Jésus aimait*, pouvant à peine se soutenir tant il était effrayé de tous ces discours, *était penché sur le sein de Jésus*, et ainsi incliné il appuya

sa tête sur la poitrine du Seigneur, comme pour se reposer sur son bien-aimé (Joan. XIII, 23). Dans cette position, proche de la bouche de Jésus, il lui était facile de l'interroger de manière à recevoir sa réponse sans que d'autres pussent l'entendre. *Pierre lui fit alors signe de s'enquérir de qui leur Maître voulait parler* (Ibid. 24). Remarquons ici l'humilité de Pierre ; bien qu'il soit le premier et le chef des Apôtres, il n'ose interroger le Seigneur par lui-même, mais il le fait interroger par un disciple inférieur à lui : *Celui-ci s'approchant donc plus près de la poitrine de Jésus, lui dit* à voix basse : *Seigneur, qui est-ce?* (Ibid. 25). *Jésus lui répondit* à voix basse également pour n'être pas entendu des autres : *C'est celui auquel je vais présenter un morceau de pain trempé* (Ibid. 26). Ainsi le Sauveur révéla familièrement à Jean comme à son intime confident celui qui devait le trahir ; mais il le lui indiqua secrètement par un signe manifeste, sans toutefois le désigner par son nom et le découvrir aux autres. Selon saint Chrysostôme (Hom. 40 in Joan.), Jésus-Christ n'a pas voulu divulguer la trahison de Judas, afin de nous apprendre par là que nous ne devons pas publier les fautes cachées du prochain ; car on se rend grièvement coupable non-seulement en attribuant un crime à celui qui ne l'a point commis, mais aussi en rendant notoire un crime qui était ignoré.

Jésus ayant trempé du pain le donna à Judas (Joan XIII, 26). Ce morceau n'avait point été consacré pour être changé au corps adorable du Sauveur ; car le traître infâme qui s'apprêtait perfidement à livrer le Pain vivant descendu du ciel ne pouvait être convenablement signalé au moyen du pain eucharistique. Pour ce motif, comme aussi pour combattre l'hérésie d'après laquelle Jésus-Christ ne serait point

contenu tout entier sous chaque espèce consacrée mais seulement sous les deux réunies, l'Église a cessé d'administrer aux fidèles la sainte Hostie trempée dans le précieux Sang. En trempant le pain commun qu'il offrit à Judas, le Sauveur voulait peut-être signifier la dissimulation de ce traître. En effet, de même que le pain trempé dans un liquide prend extérieurement une couleur et un goût qu'il n'a pas à l'intérieur, ainsi Judas paraissait disciple du Christ, tandis qu'il en était l'ennemi ; il semblait aimer son Maître, lorsqu'il se disposait à le livrer. Jean alors terrifié avait l'âme percée d'un glaive de douleur ; et comme pour se rassurer, il se rapprochait davantage du Seigneur sur la poitrine duquel il était couché. Mais ni l'un ni l'autre ne découvrirent le secret à Pierre, malgré le vif désir qu'il éprouvait de le connaître. Dans l'excès de son zèle, cet Apôtre pleinement dévoué à son Maître se serait aussitôt élevé contre le traître et l'aurait mis à mort ; ce que Jésus voulait éviter pour ne pas entraver l'accomplissement des desseins de son Père.

Dans la commission que saint Pierre donna à saint Jean d'interroger le Seigneur, nous trouvons encore une raison mystique. De ces deux disciples, en effet, le premier désigne la vie active et le second la vie contemplative ; or saint Pierre sollicite les instructions de Jésus-Christ par l'entremise de saint Jean, parce que la vie active apprend les choses divines par le moyen de la vie contemplative. D'après l'exemple que nous montre ici en sa propre personne le disciple bien-aimé, nous voyons que le contemplatif ne se mêle point des affaires extérieures et ne demande pas même vengeance des offenses commises contre Dieu ; mais il en gémit intérieurement, se tourne vers le Seigneur par la prière, s'approche de lui par la contem-

plation, et se tenant fortement uni à lui, il s'en remet pour tout à sa volonté souveraine. Ainsi se comporte le contemplatif dans le temps du repos, lorsqu'il peut jouir en paix de l'Époux céleste ; parfois cependant il se montre agissant au dehors, soit pour procurer la gloire de Dieu ou le salut des âmes, soit pour remplir les devoirs de sa charge. Il arrive aussi que l'Époux, voulant être recherché avec plus d'ardeur et retenu avec plus de soin, se retire pour un temps ; le contemplatif, n'éprouvant plus alors les consolations accoutumées, doit se livrer aux exercices extérieurs de la vie active, afin de travailler du moins pour l'Époux dont il ne ressent plus la présence, car il ne convient pas qu'il demeure oisif. En outre, du silence que garda saint Jean à l'égard de saint Pierre, nous pouvons déduire que le contemplatif ne doit pas révéler le secret du Seigneur, à moins d'y être engagé pour l'utilité spirituelle du prochain ou déterminé par un ordre exprès du ciel.

Considérons maintenant avec quelle bonté Notre-Seigneur laisse reposer près de son cœur le disciple bien-aimé ; admirons la grande humilité dont il donne la preuve en cette circonstance. O qu'ils s'aimaient tendrement tous les deux ! En ce cœur, sanctuaire le plus auguste de la Sagesse éternelle, l'Apôtre privilégié puisait les secrets de la Divinité qu'il nous a largement communiqués dans le livre de son Évangile ; et il fut alors rempli d'une sainte ivresse : « Quel est donc, s'écrie saint Anselme (de Passione Dom.), celui qui appuie sa tête sur la poitrine de Jésus ? Fortuné mortel, quel qu'il soit ! Mais je le reconnais ; c'est le disciple bien-aimé, c'est Jean lui-même. O bienheureux Apôtre ! quelle abondance de douceur, de grâce et de suavité, de lumière et d'amour vous puisiez à cette source divine ! En elle sont cachés tous les trésors de la sagesse et

de la science de Dieu ; c'est la fontaine de la miséricorde, le siége de la bonté. Glorieux Jean ! d'où vous vient donc une si honorable privauté ? Êtes-vous plus élevé que Pierre, plus vertueux qu'André, plus considéré que tous les Apôtres ? Ce privilége spécial vous le devez à votre virginité ; c'est à cause de cette qualité particulière que le Seigneur vous a choisi et vous chérit entre tous les autres. Réjouissez-vous maintenant, ô vierges du Seigneur, approchez-vous davantage, allez avec saint Jean partager les douceurs ineffables qu'il goûta en reposant sur le cœur sacré de Jésus.» Après avoir entendu parler ainsi saint Anselme, considérons aussi les autres Apôtres. Consternés de la triste déclaration que le divin Maître leur a faite, ils ont cessé de manger et, se regardant les uns les autres, ils ne savent quel parti prendre.

Dès que Judas eut pris le morceau trempé, *Satan* qui le vit ainsi désigné *entra dans lui* ; il avait déjà pénétré dans son cœur, comme dans un fonds étranger pour le tenter et le gagner, puisqu'il l'avait poussé et même déterminé à vendre le Seigneur ; mais il y vint alors comme dans son propre domaine, pour posséder et assujétir plus complétement celui qui s'était constitué tout entier son esclave, afin de l'entraîner à exécuter tout le mal qu'il lui avait persuadé de faire précédemment. Par son ingratitude pour les bienfaits du Sauveur, Judas mérita de tomber plus profondément sous l'empire du démon, de même qu'en sens opposé les Apôtres, après avoir reçu d'abord le Saint-Esprit par le souffle du Seigneur ressuscité, méritèrent par leur fidélité de le recevoir plus pleinement au jour de la Pentecôte. — Remarquons à ce sujet qu'il y a diverses manières d'entrer dans l'homme. Ainsi le démon peut entrer par son essence dans le corps humain, comme nous le voyons dans les dé-

moniaques; mais Dieu seul peut entrer par son essence dans l'âme humaine, parce que lui seul peut occuper et remplir une nature ou substance spirituelle créée par sa puissance. En effet, l'âme humaine n'ayant point les dimensions de l'étendue, une autre chose ne peut être en elle comme renfermée en sa capacité ; rien ne peut être en elle sinon Dieu qui, lui ayant donné l'existence, s'y trouve par sa puissance ou vertu et conséquemment par son essence, car la puissance et l'essence ne sont en Dieu qu'une même chose. Si cependant on dit que le démon s'insinue dans l'âme humaine, c'est seulement parce qu'il la porte à des affections ou à des actions coupables ; il habite ainsi par sa malice et sa fourberie dans l'homme qu'il séduit et qu'il trompe. C'est de cette manière qu'il entra dans Judas pour exercer sur lui une pleine domination, en l'amenant à consommer le crime auquel il l'avait fait artificieusement consentir, après lui en avoir suggéré le projet. Nous pouvons expliquer cette tactique infernale par un exemple sensible. Lorsqu'une porte est tellement solide que le voleur ne peut entrer ni de force ni en cachette, il fait glisser adroitement par une fenêtre quelque complice qui vient ensuite lui ouvrir la porte, et il entre ainsi dans la maison où il exerce le pillage. Ce voleur, c'est le démon, qui a pour complice toute pensée ou délectation mauvaise ; lorsqu'il l'a fait pénétrer par la fenêtre des sens, elle ne tarde pas à lui ouvrir la porte du consentement ; et une fois introduit dans la demeure de l'âme, il la dépouille de ses biens les plus précieux. Veillons donc attentivement, dit Origène (in Joan.), de peur que le diable n'enfonce dans notre cœur quelqu'un de ses traits enflammés ; car s'il y réussit, il ne cesse d'assiéger la place, jusqu'à ce qu'il parvienne à s'en emparer entièrement.

Le Seigneur ensuite donna au traître la permission d'agir; car sans cette permission il n'eût rien pu faire contre lui. Il lui dit donc (Joan. XIII, 27) : *Ce que tu fais, fais-le bientôt*, ou en d'autres termes : Ce que tu veux exécuter, tu ne tarderas point à l'accomplir. Il dit justement : *Ce que tu fais* ; car un crime qui est résolu est censé déjà fait. Ce que Judas allait faire devait assurément tourner à sa perte, mais en même temps à l'avantage commun de tous les fidèles. Ainsi par leurs actions, beaucoup d'hommes procurent aux autres d'heureux résultats sans en retirer pour eux-mêmes aucun profit, parce qu'ils agissent avec des intentions mauvaises, en obéissant à leurs passions criminelles. Par les paroles qu'il vient d'adresser au disciple perfide, le Seigneur ne l'engage pas sans doute à consommer son attentat, mais il témoigne combien il désire vivement assurer notre salut qui devait en être la suite. Il ne commande pas et ne conseille pas la trahison, car Dieu ne peut ni commander ni conseiller le mal ; mais il prédit et permet l'événement, en donnant au traître le pouvoir d'agir contre lui; car il voyait que l'esprit de cet homme ne pouvait trouver de repos, tant il était tourmenté par l'impatience de réaliser l'infâme entreprise qu'il ne pouvait néanmoins effectuer sans une permission divine. Ces dernières paroles du divin Maître expriment tout à la fois un reproche et un souhait ; elles attestent l'ingratitude du coupable qui, au moment même où il recevait tant de bienfaits, tramait la mort de son Bienfaiteur ; elles montrent aussi l'ardeur et la soif que le Seigneur éprouvait pour l'œuvre de notre rédemption, car il brûlait non pas de se venger par le châtiment du traître mais de se sacrifier pour le bonheur du monde.

Ayant donc mangé le morceau de pain que Jésus lui avait présenté, *Judas sortit aussitôt* pour aller chercher la co-

horte qui devait arrêter le Seigneur (Joan. XIII, 30). De même le prêtre aveugle qui ose recevoir indignement le corps du Sauveur s'éloigne de plus en plus de Dieu, parce qu'il fait un mauvais usage d'un bien excellent; cette témérité le rend coupable d'un grand crime, en sorte qu'au lieu de se montrer reconnaissant des bienfaits, il finit par se séparer ouvertement de son Bienfaiteur. — *Or il était nuit*, ajoute l'Évangéliste, comme pour indiquer que le moment était favorable à l'affreux accomplissement du plus noir projet, et qu'une obscurité profonde avait enveloppé l'âme sombre du disciple perfide. La circonstance était donc en rapport avec l'événement dont elle empêchait la manifestation ; car celui qui sortait clandestinement de la Cène était un fils de la nuit qui allait exécuter des œuvres ténébreuses et se précipiter dans des abîmes éternels. — Ainsi, au lieu de devenir meilleur dans la plus sainte compagnie Judas y était devenu pire, de sorte qu'il encourut pour cette raison la plus rigoureuse damnation. En effet, selon la remarque de saint Chrysostôme (Serm. de virtutibus et vitiis), comme les justes méritent une double récompense, parce qu'ils sont devenus bons et qu'ils ne se sont point laissé corrompre par la contagion des méchants ; de même en sens opposé, les méchants méritent une double punition, parce qu'ils sont devenus mauvais et qu'ils n'ont pas voulu profiter de leurs relations avec les bons.

Quand Judas fut sorti pour livrer son Maître à la mort, Jésus dit à ses autres Apôtres (Joan. XIII, 31) : *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié*. Comme s'il disait : Le disciple impur en se retirant me laisse avec ceux-là seuls que j'ai purifiés ; à présent donc que les ténèbres et les ombres ont fui loin de leur société, je suis glorifié en eux, car il ne reste plus parmi eux que lumière et vérité. « Seigneur

Jésus! s'écrie saint Anselme (de Passione Domini), quel ne fut pas l'excès de votre mansuétude à l'égard du traître! Vous n'avez pas voulu le désigner et le confondre en présence des autres Apôtres, mais vous vous êtes contenté de l'avertir avec modération, en lui disant d'exécuter promptement ce qu'il avait résolu; néanmoins tous vos ménagements ne purent calmer la fureur dont il était animé contre vous, et sorti du cénacle, il s'empressa d'accomplir ses criminels desseins. C'est alors, ô Jésus! que vous fûtes glorifié dans votre famille devenue pure comme une société angélique. » — On peut entendre les paroles du Sauveur en cet autre sens : *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié* en lui-même, non pas encore quant à l'effet, mais du moins quant à la cause; car dès cette heure commence le drame de sa Passion qui doit lui mériter la gloire de sa résurrection et de son ascension; *et Dieu est glorifié en lui* parce qu'il n'a cherché en tout que la gloire de son Père. De plus, *maintenant le Fils de l'homme est glorifié* non seulement en sa propre personne, mais aussi en son corps mystique; car ce départ de Judas quittant la compagnie du Seigneur et des Apôtres figure la réprobation des méchants, qui à la fin des siècles seront rejetés de la société du Sauveur et des élus. Alors Jésus-Christ apparaîtra dans tout l'éclat de sa gloire, et tous les bons seront réunis à lui comme les membres à leur divin Chef, tandis que tous les damnés seront précipités comme la paille dans les flammes éternelles. Selon saint Augustin (Tract. 63 in Joan.), Jésus-Christ prévoyait ce grand jour du jugement général, quand, à la sortie du traître qui se séparait de lui comme l'ivraie, il dit à ses saints Apôtres qui restaient près de lui comme le pur froment : *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié*; il semblait ainsi dire : Voilà l'image de ce qui arrivera au

moment suprême de mon glorieux triomphe; nul pécheur n'y participera et aucun juste ne périra éternellement.

Prière.

Seigneur Jésus, bon Pasteur qui avez employé tous les moyens pour rappeler à une pénitence salutaire votre disciple égaré, retirez-moi de mes erreurs et de mes désordres. Donnez-moi, doux Sauveur, la vertu et la force de vaincre le démon qui veille et combat sans cesse contre moi; qu'il ne m'entraîne pas par ses funestes artifices dans les ténèbres de l'enfer, mais que, soutenu par votre grâce miséricordieuse, je parvienne aux splendeurs de la gloire; faites enfin que je sois admis dans la céleste patrie, où, semblables aux Anges, *les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père* (Matth. XIII, 43.). Ainsi soit-il.

CHAPITRE LVI

INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE.

Matth. XXII. — Marc. XIV. — Luc. XXII.

Maintenant que nous allons méditer sur la quatrième circonstance de cette Cène mystérieuse, admirons la condescendance inouïe et l'ineffable charité qui porta notre divin Sauveur à se donner lui-même à nous, en nous laissant son Corps sacré pour nourriture et son Sang adorable pour breuvage. Ce qu'il devait bientôt offrir à Dieu comme sa-

crifice d'agréable odeur et rançon d'un prix inestimable, il commença par en faire notre viatique et notre soutien pendant le triste pèlerinage de cette vie mortelle. Ce divin Sacrement, en effet, qui est appelé par excellence Eucharistie, c'est-à-dire *bonne grâce*, ne cesse pendant la suite des siècles de fortifier et de restaurer les cœurs pieux et fervents. Voulant donc mettre fin aux victimes grossières de l'Ancien Testament pour en fonder un Nouveau beaucoup plus parfait, Jésus-Christ se constitua lui-même notre unique victime ; et après avoir achevé la Cène légale des Juifs, il institua immédiatement la Cène spirituelle des Chrétiens ; c'est alors qu'il nous fit passer d'un testament provisoire à un autre éternel, de la Loi à l'Évangile, des figures aux réalités, des idées de la chair à celles de l'esprit. Le Vénérable Bède dit à cette occasion (in cap. 22 Luc) : « Notre-Seigneur accomplit d'abord les cérémonies de la première Pâque, qui était solennisée dans la Synagogue pour rappeler aux Israélites leur délivrance de l'Égypte ; il établit ensuite les rites de la seconde Pâque, qui devait être célébrée dans l'Église pour rappeler aux hommes leur affranchissement de l'enfer. Dans ce but, étant consacré *prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech* (Ps. CIX, 4), il substitua à la chair et au sang de l'agneau symbolique, le Sacrement de sa chair et de son sang sous les apparences du pain et du vin.

Pendant que les Apôtres soupaient, c'est-à-dire lorsqu'ils achevaient leur repas, ou du moins tandis qu'ils étaient encore à table après avoir mangé l'agneau, avant qu'ils se fussent levés, *Jésus prit du pain* azyme ou sans levain (Matth. XXVI, 26) ; puis levant les yeux vers son Père céleste, *il lui rendit grâces* de ce que la loi ancienne allait finir et la nouvelle commencer (Luc. XXII, 19). Ensuite

il bénit ce pain en prononçant les paroles sacramentelles : *Ceci est mon corps* ; après l'avoir ainsi consacré, *il le rompit et le donna à ses disciples, en disant* : *Prenez et mangez : Ceci est mon corps* (Matth. ibib.). Saint Luc ajoute : Mon corps *qui est donné pour vous*, et saint Paul : Mon corps *qui sera livré pour vous* (I Cor. xi, 24). Dans la formule de la consécration que le prêtre doit prononcer, l'Église a inséré le mot *enim*, qui pour cette raison ne peut jamais être omis à la messe. *Prenant de même le calice*, non plus celui de l'ancienne Pâque dont nous avons parlé précédemment, mais celui de la nouvelle, *il rendit grâces* encore et, après l'avoir béni, *il le leur donna en disant : Prenez et buvez-en tous : car ceci est mon sang, qui sera répandu pour un grand nombre* (Matth. xxvi, 27, 28). C'est ainsi que Notre-Seigneur institua le sacrement de l'Eucharistie, en abolissant d'une manière tacite tous les rites antérieurs. Au moment où il dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, il changea le pain et le vin en son corps et en son sang ; alors aussi il communiqua à ces paroles mémorables la même efficacité pour l'avenir, en sorte qu'elles produisent toujours ce qu'elles signifient. Quand donc le prêtre les prononce dans le canon de la messe, à l'instant même, par leur vertu, s'opère le miracle de la transsubstantiation. Si la parole de Dieu fut assez puissante pour tirer du néant toutes les créatures, quoi de surprenant qu'elle puisse changer une créature en une autre? Saint Chrysostôme dit à ce sujet (Serm. de proditione Judæ) : « De même que, après avoir été proférées une fois, les paroles de la création : *Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre* (Gen i, 28), produisent leur effet naturel dans tous les temps par la génération successive des êtres corporels ; de même aussi, après avoir été proférées une fois, les paroles de la

consécration perpétuent le divin sacrifice sur tous les autels de l'Église jusqu'au dernier avénement de Jésus-Christ. »

Un autel a été dressé dans le lieu même où Notre-Seigneur institua le sacrement de l'Eucharistie. En mémoire de cette institution importante, le Jeudi-Saint qui en est le jour anniversaire, on chante la messe avec solennité, quoiqu'on célèbre dans le deuil les autres parties du service divin. En ce même jour, où les Juifs marquaient leurs portes du sang de l'agneau pascal, l'évêque consacre le saint-chrême, dont il doit oindre le front des Chrétiens en leur administrant la confirmation.

Considérons avec quelle gravité, quelle attention et quelle affection le Sauveur accomplit la principale fonction de cette dernière soirée, comment il communia lui-même de ses propres mains sa famille bien-aimée. Il ne faut pas croire, en effet, que les Apôtres s'administrèrent eux-mêmes le corps du Seigneur, mais bien plutôt qu'il leur fut administré par Celui-là même qui l'avait consacré. Pour représenter cette grande action, tous les religieux devraient, au Jeudi-Saint, recevoir la sainte communion des mains de leur supérieur. Jésus-Christ prit aussi lui-même le Sacrement de son corps et de son sang, non pas qu'il en eût besoin ou qu'il pût en retirer quelque profit, mais uniquement pour nous donner l'exemple. En participant ainsi peu de temps avant sa mort non-seulement au festin de l'agneau pascal, mais encore au Sacrement de son propre corps avec ses Apôtres, il vous apprend que tout Chrétien exposé à un danger prochain de mort doit, s'il le peut, communier sacramentellement, et s'il ne le peut, communier du moins spirituellement en s'unissant à Jésus-Christ par la foi ; car, comme le dit saint Augustin (Tract. 25 in Joan.), si tu crois, tu l'as reçu.

Pour mieux apprécier la dignité de ce Sacrement, considérons le respect et l'ordre que Notre-Seigneur apporte dans son institution. D'abord *il rendit grâces* à son Père, pour un si grand mystère dans lequel la puissance divine agit d'une manière plus spéciale, et pour le grand bienfait par lequel il se donne lui-même tout entier. Il nous montre ainsi qu'avant de recevoir et en recevant cet auguste Sacrement nous devons prier avec ferveur et élever notre cœur vers Dieu ; il nous apprend aussi par là que nous ne devons entreprendre ou exécuter aucun bien sans rendre gloire au Très-Haut. Selon la remarque du Vénérable Bède (in cap. 22 Luc.), nous voyons Jésus-Christ remercier son Père des anciennes institutions qu'il allait abroger, comme aussi des nouvelles qu'il allait établir ; et il nous donne ainsi l'exemple de glorifier notre Père céleste, soit au commencement soit à la fin de toutes les bonnes œuvres que nous entreprenons. — Ensuite *il bénit* le pain en disant : *Ceci est mon corps. (Hoc) Ceci*, c'est-à-dire ce que vous voyez ici sous les apparences du pain, ce que je vous donne et ce que vous prenez actuellement, *est mon corps qui, pour vous*, pour votre rédemption, *sera livré* afin d'être flagellé et crucifié. D'où il résulte que le mot *ceci (hoc)* ne désigne pas simplement l'espèce du pain, ni simplement le corps de Jésus-Christ, mais l'un et l'autre conjointement. Il en résulte aussi que la bénédiction donnée par Jésus-Christ n'est autre que la prononciation des paroles sacramentelles. La transsubstantiation ne s'opère qu'au moment où elles sont entièrement proférés. Par conséquent le premier mot (*hoc*) *ceci* démontre le corps de Jésus-Christ, non pas à l'instant où il est proféré, mais au moment où la phrase est terminée, comme lorsqu'on dit : Ceci est une bonne maxime, Craignez Dieu. — Puis *il rompit* ce pain, pour indiquer, suivant le Véné-

rable Bède (loc. cit.), que le brisement de son Corps ou sa Passion n'aurait pas lieu sans son consentement et sa coopération. Nous rompons aussi la sainte hostie, en souvenir de ce que fit le Sauveur, mais cependant son corps sacré reste tout entier sous chaque partie; car il n'y a de rompu que les accidents ou les apparences sous lesquelles il demeure caché. Cette division de l'Eucharistie se fait en trois parties, pour rappeler les trois manières différentes dont le Christ a été déchiré avant, pendant et après son crucifiement, par des fouets, par des clous et par une lance. Ce fractionnement de l'hostie se fait encore pour représenter les trois parties de l'Église qui composent le corps de Jésus-Christ : la première fraction de l'hostie désigne les Saints qui règnent dans le ciel ; la seconde indique les prédestinés qui souffrent dans le purgatoire ; et la troisième, trempée dans le précieux Sang, figure les vivants qui combattent encore sur cette terre. — Après avoir rompu le pain, *il le donna à ses disciples* pour leur usage, afin que, s'assimilant les espèces sacramentelles, ils fussent eux-mêmes transformés en Jésus-Christ; car, selon la remarque de saint Augustin (Confes. lib. 7, c. 10), le Seigneur a dit : Vous ne me changerez pas en vous, comme vous faites de la nourriture que vous donnez à votre corps ; mais c'est vous qui serez changés en moi. — *Prenez et mangez*, dit-il, indiquant ainsi à ses disciples qu'ils devaient recevoir le pain eucharistique de deux manières, sacramentellement et spirituellement. Il le leur donnait à prendre par l'esprit et par le corps, à manger par la foi et par la bouche, afin que, remplis de dévotion, ils goûtassent et vissent *combien doux est le Seigneur* (Ps. XXXIII, 9), lui qui est une manne renfermant en elle toutes les délices et les saveurs les plus excellentes (Sap. XVI, 20). Il voulait enfin qu'ils se l'incorpo-

rassent par un souvenir constant, de manière à conserver toujours dans leur cœur le pain de leur rédemption. Pour bien entendre ce passage, il ne faut pas croire que le Seigneur rompit et donna le pain avant de prononcer les paroles de la consécration ; il commença tout au contraire par les prononcer, car le pain était déjà consacré quand il fut distribué.

Jésus *prit aussi le calice*, image de sa Passion, dans lequel était du vin mêlé avec de l'eau. Alors *il rendit grâces* à Dieu son Père pour la rédemption que cette même Passion allait opérer ; il le remercia ainsi au milieu de ses angoisses et même pour ses souffrances qu'il allait endurer en notre considération ; il nous apprenait par cette conduite à louer le Seigneur dans nos peines et à le glorifier dans toutes les tribulations, figurées ici par le calice. En rendant grâces, dit saint Chrysostôme (Hom. 71 in Matth.), le Sauveur nous enseigne comment nous devons célébrer ce mystère et supporter l'adversité. Selon la remarque du Vénérable Bède (in cap. XXII Luc.), si Celui qui n'avait commis aucune faute et qui n'avait mérité aucune punition, accepte avec tant de gratitude et d'humilité les maux qui lui sont infligés pour nos crimes, avec quelle résignation et quelle reconnaissance ne devons-nous pas souffrir les châtiments que nous avons encourus par nos péchés ? et si le Fils de Dieu, égal à son Père, lui rend grâces des épreuves qu'il en reçoit, avec quelle profonde soumission l'inférieur ne doit-il pas subir les corrections de la part de son supérieur ? — Puis *il bénit* le calice, en disant : *Ceci*, ou ce que vous voyez sous l'espèce du vin, *est mon sang, celui de la nouvelle alliance*. L'Ancien-Testament avait été scellé par le sang des animaux immolés, le Nouveau a été confirmé par le sang de Jésus-Christ lui-même ; ce qui nous montre

combien ce dernier est plus excellent que le premier. Notre-Seigneur ajoute : *mon sang qui sera répandu pour vous et pour plusieurs*, qu'il rachètera de la damnation éternelle et introduira dans le céleste héritage, *en procurant la rémission des péchés*. Le sang du Sauveur a été répandu pour plusieurs d'une manière efficace et il l'a été d'une manière suffisante pour tous, car il est plus que suffisant pour racheter le monde entier ; si néanmoins il ne sauve pas tous les hommes, c'est qu'il ne les purifie pas tous ; mais il aurait assez de vertu pour les purifier tous, s'ils voulaient s'en appliquer les mérites par la foi, la charité et la réception des sacrements. — Ensuite *il donna* le calice à ses Apôtres *en disant : Buvez-en tous*, afin que vous reproduisiez en vous ma Passion, en devenant mes imitateurs ; car si vous ne souffrez pas avec moi, vous ne régnerez pas non plus avec moi (II Tim. II, 12). Notre-Seigneur but lui-même le premier pour leur donner l'exemple. Dans l'Écriture, comme nous l'avons dit, le calice est le symbole des persécutions ; lors donc que nous les supportons patiemment, nous prenons ce calice salutaire, et nous le donnons aux autres en les exhortant à faire de même. Dans la primitive Église ainsi que dans le cénacle, tous ceux qui assistaient au saint sacrifice recevaient la sainte Eucharistie, comme gage d'union entre tous. Mais dans la suite, comme tous les Chrétiens n'étaient pas dignes de s'approcher de la sainte Table, ils se donnèrent mutuellement un autre signe d'union ; c'est le baiser de paix que le prêtre donnait le premier en disant : Recevez le lien de la paix, comme s'il disait : Prenez le tous *(Sumite ex hoc omnes)*, ou bien : Recevez-le et communiquez-le entre vous *(Accipite et dividite inter vos)*.

Remarquons que ce Sacrement a été institué sous les

deux espèces du pain et du vin, parce qu'il est destiné à opérer le salut de l'âme et du corps, comme aussi pour montrer qu'il est la nourriture parfaite de l'âme, de même que le pain et le vin servent à la réfection complète du corps. Néanmoins, la consécration du pain et du vin se fait séparément sur l'autel, pour rappeler que dans la Passion du Sauveur son sang fut séparé de son corps adorable ; et comme ce Sacrement a été institué afin d'être un mémorial perpétuel de cette divine Passion, c'est pour cela que le corps et le sang y sont consacrés sous deux espèces distinctes. Cependant, sous chaque espèce, Jésus-Christ demeure tout entier d'une manière indivisible, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, en sorte que des deux côtés, il n'y a qu'un très-simple et unique sacrement, quoique de deux manières différentes. En effet, sous l'espèce du pain, le corps seul de Jésus-Christ y est produit en vertu de la consécration, mais les autres parties de lui-même s'y trouvent par l'effet d'une concomitance réelle, naturelle et inséparable; le sang par suite de sa connexion avec le corps, l'âme à cause de sa liaison intime avec les membres vivants, et la divinité en conséquence de l'union hypostatique; car ces quatre choses ne peuvent plus être divisées ou séparées les unes des autres. De même, sous l'espèce du vin, le sang seul de Jésus-Christ y est produit en vertu de la consécration, mais les autres parties s'y trouvent également par l'effet de leur concomitence. Dans la primitive Église, les fidèles communiaient sous les deux espèces ; mais dans la suite, on a sagement réglé qu'ils ne communieraient plus sous l'espèce du vin, à cause du danger de répandre le précieux sang, et parce qu'ils reçoivent aussi le sang de Jésus-Christ sous l'espèce du pain qui le contient véritablement. Ainsi dans l'Eucharistie il n'y a

substantiellement au fond qu'un seul sacrement, bien que extérieurement quant aux signes il y en ait deux ; voilà pourquoi elle est désignée quelquefois par le pluriel, comme dans cette post-communion : *Nous vous en prions, Seigneur, que les Sacrements que nous avons pris nous purifient;* et d'autrefois par le singulier, comme dans la suite de cette même oraison, où l'on dit : *Faites aussi que le Sacrement de votre corps ne soit pas pour nous un sujet de condamnation mais de pardon*, etc. Le pain est en effet le sacrement du corps de Jésus-Christ, comme le vin est le sacrement de son sang. L'eau, qui est ajoutée au vin dans le calice, nous représente l'eau qui, après la mort du Sauveur, coula de son côté ouvert par la lance ; ou bien encore la foi de l'Église, tellement unie à la chair et à l'âme du Christ qu'elle ne doit pas être sans lui ni lui sans elle. Le prêtre offre donc à l'autel le vin mêlé d'eau, pour montrer que le Christ et l'Église sont réunis comme la tête et les membres pour former un seul corps mystique.

Trois choses surtout doivent être considérées dans l'Eucharistie : d'abord ce qui est purement sacramentel ou signe sensible, savoir les espèces ou apparences du pain et du vin ; ensuite ce qui est tout à la fois sacrement et réalité, savoir le corps naturel et le propre sang de Jésus-Christ ; enfin ce qui est réalité mais non pas sacrement, telle est la chair mystique du Sauveur ou l'unité de son Église. La chose signifiée et contenue dans l'Eucharistie est donc le corps véritable de Jésus-Christ, qui a été formé dans le sein de la Vierge ; la chose seulement signifiée mais non contenue dans l'Eucharistie est le corps mystique de Jésus-Christ, qui est uni à son Chef par la charité. Nous avons parlé de ce corps mystique ou de l'unité de l'Église, en expliquant les paroles du Seigneur qui éloignèrent de

lui plusieurs disciples. — En outre, le corps véritable du Seigneur est le signe sensible de la Divinité incarnée. « Ce corps visible et palpable, dit saint Augustin (in Epist. 23), est le sacrement de la substance invisible, de ce pain céleste qui nourrit les Anges ; car puisque l'âme du Christ ne fait rien en son corps sans être inspirée du Verbe auquel elle est hypostatiquement unie, ne doit-on pas regarder ce même corps comme le sacrement de la Divinité demeurant en lui ? Ainsi la substance sensible du Christ, bien que maintenant invisible pour nous, est l'objet même signifié par le sacrement visible de l'autel ; tandis que la substance invisible du pain céleste, nourriture des Anges, est l'objet signifié par la substance sensible du Christ. Le Christ est donc tout à la fois, mais sous différents rapports, le sacrement ou signe d'un objet spirituel et l'objet d'un sacrement. »

L'Eucharistie renferme plusieurs merveilles, bien dignes d'exciter notre admiration : 1° Elle contient le corps du Christ avec toutes ses parties, tel qu'il était attaché sur la croix et tel qu'il est glorifié dans le ciel ; et cependant il n'excède pas les dimensions et l'étendue d'une petite hostie ; or, n'est-il pas bien surprenant qu'un homme tout entier soit compris en un si étroit espace ? — 2° Dans ce Sacrement, les accidents subsistent sans sujet, parce qu'il ne peut y avoir d'accidents en Dieu ; c'est pourquoi les accidents, qui avant la consécration se trouvaient dans le pain, existent sans sujet après la consécration. — 3° Le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ, de façon toutefois que ce pain et ce vin ne deviennent pourtant point la matière du corps et du sang de Jésus-Christ. — 4° Ce Corps adorable n'est point augmenté par la consécration de nombreuses hosties, pas plus qu'il n'est diminué par leur con-

sommation dans la communion. — 5° C'est le même corps qui se trouve en même temps en plusieurs lieux, dans toutes les hosties consacrées. Il est propre exclusivement à Dieu d'être présent partout en même temps, tandis que la créature ne peut être naturellement présente qu'en un seul endroit : mais le corps du Christ tient le milieu entre les deux ; étant une créature, il ne peut être tellement semblable au Créateur qu'il existe comme lui partout à la fois ; mais parce qu'il est uni à la Divinité, il doit l'emporter sur les autres corps, de sorte qu'il puisse être en plusieurs lieux à la fois, et c'est ce qui se produit sous les voiles du Sacrement. — 6° Quand l'hostie est rompue, le corps du Christ n'est cependant point divisé, mais demeure tout entier en chaque partie ; car la fraction se fait seulement dans les apparences du pain et non dans le corps du Christ que l'on reçoit intégralement en chacune des parcelles. Ainsi un miroir intact réfléchit une seule fois l'image de l'objet que vous lui présentez ; si vous brisez le miroir, chacun de ses fragments réfléchira encore l'image de ce même objet tout entier. — 7° Quand on touche de ses mains ou que l'on voit de ses yeux la sainte hostie, les sens n'atteignent que les apparences du pain et non point le corps du Christ, comme il arrive dans la fraction de l'Eucharistie. — 8° Quoiqu'il n'y ait plus dans le Sacrement ni pain ni vin, leurs accidents néanmoins conservent les qualités qu'ils avaient auparavant et produisent les mêmes effets naturels, qui sont de rassasier ou de désaltérer, etc. — 9° Lorsque les espèces cessent d'être, le corps et le sang de Jésus-Christ disparaissent également. Tant que nos sens peuvent percevoir les apparences, dit Hugues de Saint-Victor, nous possédons la présence corporelle du Sauveur ; mais lorsqu'ensuite il passe de notre bouche dans notre cœur, nous

ne jouissons plus que de sa présence spirituelle et des effets salutaires du Sacrement. Toutefois, celui qui vient de communier doit bien se garder de cracher peu de temps après avoir reçu la sainte hostie, afin d'éviter le péril de profanation et par respect pour un si auguste Sacrement.

Enfin pour perpétuer le souvenir de son amour, le Seigneur ajouta (Luc. xxii, 19) : *Faites ceci en mémoire de moi*, c'est-à-dire consacrez et célébrez, recevez et distribuez ce Sacrement en mémoire de ce que j'ai souffert pour vous. Le sacrifice de l'Eucharistie est en effet un mémorial de la Passion du Sauveur, comme le déclare l'Apôtre en ces termes (I Cor. xi, 26) : *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne* au grand jour du jugement dernier. La Pâque légale des Juifs était la figure de la Pâque future des Chrétiens ; la Pâque évangélique au contraire est la commémoration d'un événement passé, à savoir la Passion du Christ. C'est donc afin de nous rappeler le bienfait inestimable de notre rédemption que le Seigneur a institué le Sacrement de l'autel. Par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, il conféra le sacerdoce à ses Apôtres, en leur donnant le pouvoir de reproduire le Sacrement de son Corps et de son Sang. Aussi dans la célébration de ce mystère l'Église honore et retrace la Passion du Sauveur ; par exemple, l'élévation de la sainte hostie à la messe représente l'élévation de Jésus-Christ sur la croix. Sur l'autel en effet c'est le même Corps que lui-même a consacré, qui a souffert et qui est mort pour nous. Ce souvenir ineffable doit enflammer d'amour, enivrer de dévotion et transformer tout en Jésus-Christ l'âme reconnaissante qui le reçoit par la sainte communion ou qui l'attire par une fervente méditation. Pouvait-il nous laisser rien de plus

grand, de plus précieux, de plus doux et de plus utile que lui-même ? Celui que nous recevons dans le Sacrement de l'autel, c'est Celui-là même qui a daigné se revêtir de notre faible nature dans le sein de Marie et se nourrir de son lait virginal ; qui a bien voulu sacrifier sa vie pour notre rédemption, et qui, après avoir été crucifié et enseveli, est ressuscité et monté glorieux dans le ciel où il est assis à la droite de son Père ; c'est lui qui par sa toute-puissance a créé de rien le monde entier, qui maintient et régit l'univers par sa providence souveraine ; c'est lui dont notre salut éternel dépend et qui seul peut nous accorder la gloire du paradis ; ce Seigneur Jésus qui s'offre et se montre à nous sous l'humble apparence d'une petite hostie, c'est *le Fils du Dieu vivant* (Matth. xvi, 16). C'est donc à juste titre que ce sacrement est appelé Eucharistie, c'est-à-dire *bonne grâce*, puisque nous y trouvons non-seulement une augmentation de grâces excellentes, mais que nous y recevons tout entier l'auteur même et la source de toute grâce.

« Lorsqu'un homme se dispose à partir pour un lointain voyage, dit saint Jérôme, il laisse à ses amis quelque gage signalé de sa tendresse, afin qu'ils n'oublient pas les témoignages précédents de son affection ; et si ses amis lui sont étroitement attachés, ils ne pourront regarder ce précieux souvenir sans verser des larmes, ou sans désirer le retour de celui dont ils regrettent l'absence. Ainsi notre divin Sauveur, avant de quitter la terre, nous a laissé le sacrement de l'Eucharistie, afin de nous rappeler continuellement qu'il a souffert la mort pour nous. Aussi, quand nous recevons ce legs divin, le prêtre nous avertit que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, afin d'exciter notre vive reconnaissance pour un si grand bienfait. » Le sacrement de l'Eucharistie a donc été institué : 1° En mémoire de la Passion par la-

quelle Jésus-Christ nous a délivrés de l'enfer; 2° comme signe de l'amour qu'il a voulu nous témoigner et que nous devons lui rendre; 3° pour nous prémunir contre les chutes fréquentes auxquelles nous expose la faiblesse humaine; 4° pour conserver en nous la vie spirituelle en purifiant notre cœur; 5° pour nous servir de viatique pendant le pèlerinage de ce monde; 6° comme un gage assuré de l'héritage éternel qui nous est réservé; 7° comme un remède efficace pour la satisfaction de nos péchés. De même que les Hébreux échappèrent aux ravages de l'Ange exterminateur, en marquant les poteaux de leurs maisons avec le sang de l'agneau pascal; de même aussi nous éviterons les poursuites de notre ennemi infernal, en lavant notre corps et notre âme dans le sang de Jésus-Christ, le véritable Agneau sans tache.

En celui qui s'approche du Sacrement de l'autel deux dispositions sont requises: un désir ardent de s'unir à Jésus-Christ, et un profond respect pour cet auguste Sacrement. Le désir, excité par l'amour, nous porte à la communion quotidienne; mais le respect, causé par la crainte, nous détourne de cette fréquente réception. Si quelqu'un reconnaît par sa propre expérience que la communion quotidienne augmente l'ardeur de son amour, sans diminuer en rien son respect pour le Sacrement, il doit s'approcher tous les jours de la sainte Table; mais celui qui sent qu'une réception si fréquente diminue sa vénération, sans accroître notablement sa ferveur, doit s'éloigner de temps en temps du banquet eucharistique, afin d'y retourner ensuite avec plus de révérence et de dévotion. Chacun doit en cela se guider d'après ce qu'il éprouve lui-même.

Il y a trois manières différentes de recevoir Jésus-Christ : la communion sacramentelle par laquelle on le

reçoit uniquement de bouche; la communion spirituelle qui consiste à s'unir à lui seulement de cœur ; enfin la communion complète, par laquelle on le reçoit de cœur et de bouche en même temps. La communion simplement sacramentelle est celle des mauvais Chrétiens qui, sous les espèces visibles du Sacrement, reçoivent le corps de Jésus-Christ sans se nourrir du pain céleste, parce qu'ils manquent d'une foi vive ou d'une véritable charité. La communion purement spirituelle est le partage des bons qui, lors même qu'ils ne reçoivent pas le corps du Christ sous les espèces visibles du Sacrement, se nourrissent néanmoins du pain céleste en s'unissant à lui par la foi et la charité. Pour manger cette divine viande, dit saint Augustin (Tract. 25, in Joan.), il n'est pas besoin d'avaler et de digérer, il suffit de croire et d'aimer. La communion est en même temps spirituelle et sacramentelle, quand, sous les apparences des éléments, nous recevons le corps du Sauveur avec les dispositions nécessaires pour participer au pain de vie ; car alors, par la vertu de sa chair et de son sang, Jésus-Christ demeure en nous et nous demeurons en lui, comme il l'a promis (Joan. VI, 57). Ainsi donc, les uns reçoivent ce Sacrement pour leur propre condamnation, parce qu'ils ne profitent pas de la nourriture divine ; les autres le reçoivent pour leur salut, parce qu'ils s'unissent au Verbe éternel.

Saint Chrysostôme dit à ce sujet (Hom. de proditione Judæ) : « L'Eucharistie est véritablement la Cène à laquelle Jésus-Christ présida ; entre l'une et l'autre il n'y a nulle différence ; c'est le même Homme-Dieu qui agit également dans les deux. Lors donc que vous voyez un prêtre vous donner la sainte hostie, croyez que Jésus-Christ vient vous la présenter. De même que, dans le baptême, ce n'est pas le ministre mais le Seigneur lui-même qui

vous purifie de vos péchés. Qu'il n'y ait donc ici aucun Judas ; que nul n'ose approcher s'il est avare et inhumain, impitoyable et cruel, ou souillé de tout autre vice ; si quelqu'un n'est pas vraiment disciple du Sauveur, qu'il s'éloigne. Ceux qui sont fidèles sont seuls admis à cette table sacrée, et le Sauveur lui-même a dit : *Je fais ma Pâque avec mes disciples* (Matth. XXVI, 18). C'est ici la même table qui ne le cède en rien à celle des Apôtres ; c'est ici le même cénacle où ils étaient réunis et d'où ils sortirent pour se rendre à la montagne des Oliviers. A leur exemple, sortons nous aussi du festin eucharistique pour aller vers la multitude des pauvres, qui est pour nous comme la montagne des Oliviers. Les pauvres sont en effet des oliviers plantés dans la maison de Seigneur ; si nous en prenons soin, ils distillent l'huile salutaire dont nous avons un si pressant besoin ; car l'aumône que nous leur faisons, nous rend Dieu propice, en nous méritant de magnifiques récompenses. » Ainsi s'exprime saint Chrysostôme.

Peut-être vous demanderez : Pourquoi devons-nous être à jeun pour recevoir le corps et le sang du Sauveur, tandis que lui-même les présenta à ses Apôtres après avoir mangé avec eux ? Écoutez la réponse du Vénérable Bède (in cap. 22 Luc.). Il fallait alors que Jésus-Christ commençât par accomplir la Pâque figurative pour passer ainsi à la Pâque véritable, et qu'il observât les cérémonies anciennes avant de leur substituer des sacrements nouveaux. Maintenant, au contraire, par respect et par honneur pour la divine Eucharistie, l'Église nous a imposé l'obligation de la recevoir à jeun. Ne convient-il pas, d'ailleurs, que nous cherchions la nourriture spirituelle de notre âme, en participant au sacrement de la Passion, avant de donner à notre corps la nourriture grossière?

En outre, pour la réception de l'Eucharistie, distinguons trois sortes de sacrifices : le premier est celui du corps de Jésus-Christ ; le second, la contrition du cœur ; le troisième, la mortification de la chair. Or, nous devons offrir d'abord à Dieu un cœur humilié et une chair pénitente, afin de recevoir et de consacrer avec dévotion le corps de Notre-Seigneur. Approchez maintenant, âme pieuse, présentez-vous comme mendiante à cette Cène divine, afin d'obtenir quelque aumône. C'est saint Anselme qui vous y exhorte en ces termes (de Passione Domini) : « Montez avec Jésus à ce cénacle orné et spacieux, allez avec joie prendre part aux délices de ce festin salutaire. Que l'amour en vous triomphe de la honte, que le désir bannisse la crainte. Sollicitez au moins quelques-unes des miettes qui tombent de cette table sacrée. Ou bien, tenez-vous à quelque distance, et comme un pauvre, fixant les yeux sur le Maître libéral qui préside à ce banquet magnifique, étendez vers lui vos mains suppliantes ; que vos larmes décèlent la faim qui vous presse, et ce Maître compatissant ne vous renverra pas sans vous avoir rassasié généreusement. »

La Cène du Seigneur fut autrefois figurée par la manne que Dieu fournit dans le désert aux enfants d'Israël. En cette nourriture matérielle et temporelle, il donna aux Juifs un symbole du pain surnaturel et éternel qu'il destinait aux Chrétiens. La manne tombait du ciel aérien où elle était formée, mais Jésus-Christ est descendu du ciel empyrée pour être notre véritable aliment. — La Cène du Seigneur fut également figurée par l'agneau pascal. Dieu ordonna pour la première fois aux Israélites de manger cet agneau, lorsqu'il eut résolu de les délivrer de la captivité d'Égypte ; et Jésus-Christ institua le sacrement de l'Eucharistie, lorsqu'il voulut nous arracher à la tyrannie du dé-

mon. Quand les Juifs mangeaient l'agneau pascal, ils se tenaient debout, les reins ceints, un bâton à la main ; de même les Chrétiens qui s'approchent de la sainte Table doivent être ceints de la chasteté corporelle et spirituelle, prendre la foi pour règle de conduite, et persévérer constamment dans la vie pure qu'ils ont embrassée, sans retomber dans la fange des vices d'où ils se sont relevés. L'agneau pascal se mangeait avec des laitues sauvages qui sont amères, nous devons aussi recevoir la sainte communion avec un repentir sincère de nos fautes passées. Les Juifs, pour manger l'agneau, devaient avoir les pieds chaussés ; ainsi les Chrétiens, pour participer au banquet eucharistique, doivent préserver de toutes souillures leurs affections et leurs désirs. L'agneau pascal n'était pas cuit dans l'eau mais rôti au feu, comme pour signifier que le corps du Sauveur ne doit servir de nourriture qu'aux hommes embrasés de l'amour divin. — Melchisédech, roi et pontife du Très-Haut, par l'oblation du pain et du vin, avait aussi figuré le Sacrement que Notre-Seigneur a institué sous les espèces du pain et du vin ; voilà pourquoi Jésus-Christ a été justement annoncé dans l'Écriture comme *prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech* (Ps. CIX, 4).

Cependant il s'éleva une contestation ou discussion *parmi les disciples pour savoir lequel d'entre eux devait passer pour le plus grand* (Luc. XXII, 24). Comme ils avaient entendu Jésus-Christ prédire qu'il allait être livré à la mort, ils commençaient à se demander mutuellement qui d'eux était le plus grand, c'est-à-dire qui était le plus capable et le plus digne de le remplacer et de leur servir de maître. Le Sauveur profita de cette occasion pour leur enseigner que le plus apte à leur commander, c'était celui qui était véritablement le plus humble. Afin donc de réprimer ces

désirs orgueilleux de domination et de primauté, il leur recommanda de ne point ressembler aux princes superbes de la terre et de la gentilité. *Les rois des nations*, *dit-il*, *les traitent avec hauteur, et ceux qui exercent la puissance sur elles*, *sont appelés bienfaisants* par leurs sujets qui cherchent à les flatter (Ibid. 25). *Quant à vous, n'agissez point ainsi ; que celui au contraire qui est le plus grand parmi vous* par l'excellence de ses vertus, *devienne comme le plus petit* par l'humilité de ses sentiments ; *et que celui qui est supérieur* aux autres par sa dignité ou même par sa sainteté, *devienne comme serviteur* de tous, en concevant de lui-même une basse opinion et en remplissant les dernières fonctions suivant les diverses circonstances (Ibid. 26). Mais aujourd'hui, hélas ! combien portent le nom de Chrétiens et imitent la conduite des Païens ; comme ceux-ci ils briguent les premières places, recherchent de vaines louanges, se plaisent à être nommés maîtres et seigneurs. Ne voyons-nous pas en effet dans le monde, dans l'Église et même dans la religion de fréquentes contestations pour obtenir des préséances, des prérogatives ou des prélatures ? Ne pourrait-on pas comparer tous ces concurrents ambitieux à des chiens affamés qui se disputent un os garni de chair et de moelle ; plus misérables encore que ces vils animaux, ils se combattent avec acharnement pour acquérir des dignités et des charges qui ne leur procureront souvent que sollicitudes et chagrins.

Non content d'avoir détourné ses disciples de l'orgueil propre aux gens du siècle, Jésus-Christ les exhorta à pratiquer l'humilité en leur proposant son exemple. *De celui qui est à table ou de celui qui sert*, leur dit-il, *quel est le plus grand*, non point au jugement de Dieu mais aux yeux des hommes ? *N'est-ce pas celui qui est à table ? Eh bien !*

moi, dont les maximes et les actions sont opposées à celles du monde, quoique je sois réellement le plus grand, *je suis au milieu de vous comme celui qui sert* (Ibid. 27). C'est en effet ce qu'il venait de montrer en s'abaissant jusqu'à leur laver les pieds. Or de la manière dont le Seigneur en avait usé à leur égard, les Apôtres devaient conclure que le plus fidèle à le suivre dans la voie de l'humilité était aussi le plus apte à lui succéder dans le gouvernement de son Église ; car ils ne pouvaient prendre de meilleur modèle que leur divin Maître. Ainsi donc, afin de guérir notre orgueil par son humiliation, Dieu lui-même a daigné descendre vers nous jusqu'au plus profond degré d'abaissement ; et il a voulu prouver par sa conduite sur la terre que, pour lui ressembler ici-bas, nous devions nécessairement nous humilier. « O homme ! s'écrie saint Augustin, comment oserais-tu t'enorgueillir, en voyant un Dieu s'anéantir pour toi ? Peut-être rougirais-tu d'imiter un homme humble, mais tu ne dois pas rougir d'imiter un Dieu humilié. » Humilions-nous donc en servant notre prochain ; et quand l'occasion s'en présente, embrassons avec joie les offices les plus abjects que les autres dédaignent de remplir.

Prophétisant ensuite ce qui allait arriver, Jésus dit à ses disciples : *Cette nuit même, je serai pour tous une occasion de scandale ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées* (Matth. XXVI, 31). Il annonce ainsi leur chute prochaine, afin que, sans désespérer de leur propre salut, ils pussent se relever par une prompte pénitence. Les Apôtres tombèrent en effet dans le doute, lorsqu'ils virent les soldats se saisir de leur Maître, le garrotter et l'amener comme un homme impuissant et faible. Le Seigneur dit justement que ce scandale

devait avoir lieu *pendant la nuit ;* car ceux qui se scandalisent sont dans les ténèbres, comme les Apôtres qui abandonnèrent le Seigneur au milieu de l'adversité. *Cependant Pierre*, plus ardent que les autres, osa nier dans son amour ce que Jésus venait de prédire en sa prescience, et il *répondit : Quand bien même vous seriez pour tous les autres un sujet de chute, vous ne le serez jamais pour moi* (Ibid. 33). L'imprudent ! il vante sa volonté dont il ne connaît pas la faiblesse. Selon la Glose, Pierre qui sentait la grandeur de son affection, sans prévoir le malheur de sa défection, ne croyait pas qu'il pût abandonner son bon Maître. Comptant sur l'amour qu'il éprouvait pour lui, il ne considérait point la foi qu'il devait ajouter à la parole infaillible de l'Homme-Dieu, ni la défiance qu'il devait concevoir relativement à la fragilité naturelle de sa propre chair. Pourtant il ne proférait point un mensonge en parlant de la sorte, parce qu'il croyait sincèrement qu'il tiendrait sa promesse ; mais il commet un mensonge celui qui, ayant la volonté et l'intention de tromper, assure comme vrai ce qu'il sait être faux. Pierre néanmoins disait une chose fausse, puisqu'il arriva tout le contraire de ce qu'il avait protesté ; ainsi arrive-t-il souvent que ceux-là font de plus lourdes chutes qui s'estiment plus vertueux que les autres.

Jésus lui repartit : Je te dis en vérité, que toi-même dès aujourd'hui et en cette nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renonceras trois fois (Marc. XIV, 30). Selon la remarque de saint Jérôme (in cap. 26 Matth.), Pierre promettait ce qu'il espérait fermement pouvoir exécuter, mais le Sauveur prédisait ce qu'il savait certainement devoir s'accomplir. Que personne donc ne se confie en soi-même et ne s'appuie sur ses propres forces, parce que toute constance, toute vertu et toute persévérance dans le

bien viennent de Dieu et non pas de l'homme. Aussi, d'après le Vénérable Bède (in cap. 22 Luc), pour nous apprendre à ne point présumer imprudemment de notre fidélité et à ne point nous décourager plus imprudemment encore après nos chutes, Jésus-Christ, qui seul connaît le cœur humain, a déclaré comme Dieu à Pierre quand et comment et combien de fois il devait le renier. Suivant Remi d'Auxerre (in cap. 26 Matth.), retirons de là cette instruction morale : plus la vivacité de notre foi nous inspire de confiance, plus aussi l'infirmité de notre nature doit nous pénétrer de crainte. — Pierre néanmoins, toujours présomptueux, répondit : *Lors même qu'il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point* (Matth. XXVI, 35). Il avait compris que son Maître prédisait ce triple renoncement comme devant être causé par la frayeur de la mort ; c'est pourquoi il affirmait qu'au péril même de la vie il ne voudrait en aucune manière lui manquer de fidélité. *Tous les autres disciples,* enflammés d'un pareil amour, *firent la même protestation* et montrèrent un courage intrépide ; car la ferveur de la charité leur faisait mépriser le danger de la mort. Mais ils ne persévérèrent pas longtemps, et ils éprouvèrent bientôt que la présomption humaine est trompeuse quand elle n'est pas fondée sur la protection divine. Nous devons recueillir ici une grande leçon, dit saint Chrysostôme (Hom. 42 in Matth.): c'est que le désir de l'homme est impuissant, si la grâce de Dieu ne vient à son secours.

Remarquons que Dieu a permis la chute de saint Pierre pour plusieurs raisons : 1° pour nous apprendre que personne ne doit se confier en soi-même ; 2° que chacun de nous doit s'en rapporter à Jésus-Christ plutôt qu'à ses propres sentiments ; 3° pour réprimer la témérité de cet

Apôtre ; 4° pour instruire les autres par son exemple en leur rappelant la faiblesse de l'homme et la véracité de Dieu ; 5° pour montrer à Pierre et à tous les autres supérieurs qu'ils doivent compatir aux misères de leurs sujets; 6° enfin pour confondre l'erreur de ces hérétiques qui prétendent que la charité une fois acquise ne peut plus être perdue, et qu'une fois perdue elle ne peut être recouvrée : nous voyons en la personne de saint Pierre une preuve évidente du contraire.

Prière.

O bon Jésus, avant de passer de ce monde à votre Père, après avoir mangé la Cène légale, vous avez laissé comme souvenir et donné comme nourriture à vos disciples bien-aimés votre Corps et votre Sang précieux ; vous avez même voulu que, restaurés par votre Corps et abreuvés par votre Sang, nous fussions l'os de vos os et la chair de votre chair. Je vous en supplie donc, Seigneur, et je vous en conjure par la vertu de cet ineffable Sacrement, rendez-moi digne de votre grâce, afin que je ne sois point frustré de la rédemption que vous nous avez méritée. Par votre infinie miséricorde, rendez-moi participant de ce grand mystère, et que, par cette salutaire participation, j'obtienne le pardon tant désiré de mes nombreux péchés. Accordez-moi la grâce de croître ainsi dans la foi, l'espérance et la charité, jusqu'à ce que vous m'associiez enfin à la possession éternelle des joies célestes. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LVII

DISCOURS ET PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST EN LA DERNIÈRE CÈNE.

Joan. XIV, XV, XVI, XVII.

Nous arrivons à la cinquième circonstance qui, dans la Cène du Sauveur, mit le comble aux marques de sa tendresse. Après la sortie du traître Judas, il était resté seul avec les Apôtres qu'il avait lui-même purifiés en leur lavant les pieds. Lors donc qu'il leur eut laissé l'Eucharistie comme legs suprême, il leur adressa pour dernière consolation un discours admirable, dont toutes les expressions sont comme autant de charbons étincelants de lumière et brûlants de charité ; car elles sont remplies d'une céleste douceur et d'une clarté divine. C'est Jean, le disciple bien-aimé, qui nous a transmis dans son Évangile ce sermon pathétique, dont il avait ressenti plus que tout autre la sublime onction. Alors enfin, Seigneur, dit saint Anselme (in Medit.), la sainte compagnie de vos Apôtres se désaltéra pleinement à la source sacrée de l'amour, en recueillant avec une pieuse avidité les suaves paroles qui découlèrent abondamment de votre bouche divine, après qu'eut été rejeté dehors le vase immonde, indigne de recevoir une liqueur si pure.

Dans ce grand discours, dont la beauté le dispute à l'utilité, cinq points principaux doivent successivement fixer notre attention. Considérons en premier lieu comment Notre-Seigneur, annonçant à ses disciples attristés qu'il va bientôt les quitter, cherche à les fortifier contre cette terrible épreuve. *Mes petits enfants*, leur dit-il, *je n'ai plus*

que peu de temps à demeurer avec vous (Joan. XIII, 33). Il veut dire jusqu'à son arrestation et sa mort, parce qu'alors il devait leur être enlevé, ou bien selon quelques interprètes jusqu'à son Ascension, puisque jusqu'à ce jour il leur apparut corporellement. En les appelant ainsi ses petits enfants (*filioli*), il manifeste la tendre et paternelle affection qu'il leur portait; car, suivant Priscien, les diminutifs s'emploient d'ordinaire pour marquer l'attachement et la familiarité. A cette heure suprême, il se plaît donc à les nommer ses petits enfants ; car c'est surtout au moment de leur séparation que les amis ressentent et témoignent toute la force de leur dilection. *Encore un peu de temps*, répéta-t-il plus loin (Joan. XIV, 19), *et le monde ne me verra plus*, c'est-à-dire ses partisans ne jouiront plus de ma présence ; *mais vous*, ainsi que les autres justes, *vous me verrez encore*. Jésus-Christ en effet ne se montra qu'aux vrais fidèles après sa résurrection.

Que votre cœur ne se trouble point de ce que je vais vous quitter ; car si je meurs, c'est pour me préparer un triomphe complet et pour vous envoyer le Saint-Esprit (Ibid. 1). Apprenons par là à ne point trop nous affliger touchant la perte de nos amis qui sortent de cette vie en de saintes dispositions ; car la mort ne fait que les conduire au bonheur éternel, sans nous priver de leur salutaire assistance ; et lorsqu'ils reposent dans le sein de Dieu, ils peuvent nous aider bien plus efficacement que s'ils restaient sur cette terre d'exil. — *Donc que votre cœur ne se trouble point et ne s'épouvante point*, ajouta le Sauveur (Ibid. 27) ; c'est-à-dire ne vous attristez point de ma Passion imminente, mais affermissez-vous dans l'espérance de ma résurrection prochaine ; ne vous effrayez point non plus des tribulations futures qui vous menacent, mais réjouissez-vous plutôt des

récompenses éternelles qui vous attendent. — *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* qui suis son Fils, comme vous-mêmes l'avez hautement proclamé (Ibid. 1). C'était dire : Ayez-en moi la même foi et la même confiance que vous avez en Dieu ; car je suis véritablement Dieu et non simplement homme. Selon saint Augustin (Tract. 67 in Joan.), de peur que les disciples n'appréhendassent la mort de Jésus-Christ comme celle d'une pure créature, lui-même les consola en les assurant de sa divinité qui pouvait ressusciter son humanité.

Ne craignez par conséquent ni pour moi, ni pour vous, semble-t-il conclure. *Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures* ou divers degrés de béatitude, parce que les récompenses y sont proportionnées aux mérites (Ibid. 2). Comme s'il disait : Vous ne doutez point de ma Passion prochaine, attendez cependant de moi la vie éternelle. Les Apôtres, ainsi que le remarque saint Augustin (loc. cit.), avaient été justement alarmés en entendant prédire au plus fervent d'entre eux qu'il renierait le Seigneur ; mais ils sont réconfortés en entendant parler des demeures célestes ; car cette perspective leur donne la certitude qu'après avoir été éprouvés en cette vie passagère, ils seront éternellement réunis à leur divin Maître. — En effet il leur dit aussitôt : *Je vais*, par ma mort, ma résurrection et mon ascension dans les cieux, *vous préparer la place* dans ces demeures si belles et si désirables (Ibid. 2). Ensuite *je reviendrai*, avec éclat au jour du jugement, *et je vous prendrai avec moi*, en communiquant ma gloire à votre corps et à votre âme, *afin que vous soyez là où je serai*, dans la béatitude éternelle (Ibid. 3). Ces demeures leur étaient déjà préparées en vertu de la prédestination, mais elles devaient l'être encore du côté du Sauveur par l'œuvre de la

rédemption, et du côté des Apôtres par l'accomplissement des actions méritoires. O Seigneur tout-puissant et miséricordieux, achevez de disposer ce que vous avez commencé de préparer : rendez-nous dignes de vous, et montrez-vous généreux envers nous, afin que les divers mérites soient récompensés par différentes demeures ; tous alors, les uns plus et les autres moins, nous aurons part à votre gloire.

Aussi, pour montrer qu'il était véritablement un père, Jésus-Christ ajouta : *Je ne vous laisserai point orphelins ; je viendrai à vous* en vous envoyant le Saint-Esprit, car il ne viendra pas sans moi (Ibid. 18). Mais en attendant, *je vous laisse la paix* du cœur, cette triple paix de l'homme avec lui-même, avec Dieu et avec le prochain ; en outre, *je vous donne ma paix*, qui est celle de l'éternité, si toutefois vous persévérez dans la première (Ibid. 27). Le Sauveur, dit saint Augustin (Tract. 77 in Joan.), nous laisse en ce monde la paix qui nous fait triompher des démons, en nous aimant les uns les autres ; dans le ciel il nous donnera sa paix, lorsque nous régnerons avec lui sans crainte de nos ennemis et sans discorde avec nos frères. Il dit justement : *Je vous donne ma paix*, pour distinguer celle des justes de celle des impies, qui n'est point véritable mais apparente et trompeuse. Voilà pourquoi il ajoute : *Je ne vous la donne pas comme le monde la donne ;* celle du monde est charnelle, passagère et extérieure ; la mienne, au contraire, est spirituelle, éternelle et intérieure. — Au lieu donc de vous affliger de mon départ, *si vous m'aimiez* raisonnablement, *vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père ; car mon Père est plus grand que moi* comme homme, et il ne m'appelle à lui que pour m'associer à son trône (Ibid. 28). Félicitons notre humanité, dit encore saint Augustin (Tract. 78 in Joan.), de ce que le Verbe, Fils unique

de Dieu, a daigné s'en revêtir pour la placer immortelle dans les cieux, en sorte que la poussière tirée de la terre a été élevée à l'honneur sublime de siéger incorruptible à la droite du Père céleste. Celui dont la charité est vraiment éclairée, pourrait-il ne pas tressaillir d'une vive allégresse, en considérant la gloire dont sa nature a été déjà comblée en Jésus-Christ et à laquelle lui-même espère être un jour associé par le même Jésus-Christ?

C'est pour cela que le Sauveur dit à ses Apôtres profondément attristés (Joan. XVI, 7) : *Il est de votre intérêt que je m'en aille* en remontant vers mon Père, afin que vous commenciez à me connaître spirituellement et que vous cessiez de m'aimer selon la chair, de peur que la jouissance de mon humanité ne soit pour vous comme du lait dont vous vous contentiez, sans aspirer à la contemplation de ma divinité comme à une nourriture plus excellente. Oui, mon départ vous est vraiment utile: *car si je ne m'en vais point, le Paraclet ne viendra point en vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.* Il faut qu'en vous sevrant pour un temps de ma présence visible, je vous guérisse de cette affection trop naturelle, qui empêche le divin Consolateur de venir en vous ; car tant que vous éprouverez des sentiments charnels à mon égard, vous ne serez pas dans les dispositions convenables pour recevoir parfaitement le Saint-Esprit. Sans quitter la terre, Jésus-Christ aurait pu le donner à ses Apôtres ; mais il ne voulut pas le leur communiquer alors, parce qu'ils n'étaient pas encore assez dignes de le recevoir. Cet Esprit infiniment pur ne se repose, en effet, avec complaisance, que dans les âmes entièrement spirituelles, détachées de toute consolation sensible. La consolation divine est si délicate, comme le fait observer saint Bernard, qu'elle ne se communique point à ceux qui en

recherchent d'étrangères. Hugues de Saint-Victor dit aussi : « Le Seigneur Jésus se déroba corporellement à la vue de ses disciples, afin qu'ils apprissent à l'aimer spirituellement ; il monta dans les cieux pour attirer les cœurs après lui, afin que l'amour se portât où est le Bien-aimé. Jusqu'à ce jour encore, Jésus-Christ console ses amis par une sorte de présence corporelle dans les Saintes-Écritures, les Sacrements et les autres exercices extérieurs des vertus ; mais quelquefois aussi il leur retire sagement ces diverses consolations sensibles, afin qu'ils goûtent d'une manière d'autant plus pure la douceur ineffable de l'amour spirituel, qu'ils ne trouvent rien au dehors, même dans la pratique de la vertu, où ils puissent reposer leurs cœurs. » Concluons de là que, si la présence corporelle du Fils de Dieu mettait obstacle à la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, à plus forte raison l'affection charnelle des choses terrestres s'oppose à la réception de ses dons excellents. C'est par de semblables réflexions que le Sauveur cherchait à relever le courage de ses disciples ; car ils ne pouvaient songer à son absence prochaine sans une douleur amère.

Le second point de ce discours, sur lequel nous devons méditer, ce sont les exhortations pressantes que Notre-Seigneur adressa à plusieurs reprises à ses chers disciples sur la pratique de la charité. *Je vous donne un commandement nouveau,* qui vous disposera à marcher sur mes traces, leur dit-il ; *c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés* (Joan. XIII, 34). Telle est la voie par laquelle nous devons suivre notre divin Maître. Ce commandement n'est pas nouveau quant à sa substance, car il existait dans l'ancienne loi qui prescrivait d'aimer son prochain, non toutefois jusqu'à mourir pour lui ; mais il est *nouveau*

quant au mode, car Jésus-Christ nous ordonne de nous aimer réciproquement comme lui-même nous a aimés, en daignant sacrifier sa vie même pour nous. Ainsi, quand un vin vieux a perdu sa couleur et son goût, on le renouvelle en y mêlant du vin nouveau très-fort qui lui rend bientôt sa teinte et sa saveur. De même aussi, le commandement de la charité avait tellement vieilli qu'il semblait tombé en désuétude ; mais la Passion du Sauveur, comme un ferment très-énergique de l'amour le plus généreux, est venue lui rendre toute sa vigueur. Il est également appelé *nouveau* à cause de ses effets, parcequ'il renouvelle l'âme en détruisant le vieil homme ; car une ardente charité consume les passions vicieuses qu'elle remplace par des affections plus pures.

Par là, c'est-à-dire par l'accomplissement de ce précepte, comme à un caractère qui m'est propre, ajouta le Sauveur (Ibid. 35), *tous connaîtront* clairement *que vous êtes mes disciples,* instruits par mes leçons et formés par mes exemples ; ils vous jugeront tels, non point en vous voyant chasser les démons ou opérer d'autres merveilles, mais *si vous avez de l'amour les uns pour les autres,* car c'est là ce que le Seigneur désire de vous principalement. Quiconque s'enrôle sous les drapeaux d'un roi n'en doit-il pas porter les insignes ? Or les insignes du Christ sont celles de la charité ; celui donc qui veut se ranger parmi les soldats du Christ, doit se revêtir des livrées de la charité. D'après saint Augustin (Tract. 65 in Joan.), c'est comme si le Sauveur eût dit : « Ceux-là mêmes qui ne sont pas mes disciples ont part avec vous à mes autres dons : comme vous, ils possèdent non-seulement la nature, la vie, la sensibilité, la raison et cette santé qui est commune aux hommes et aux bêtes, mais encore les sacrements, les

Écritures, la science et la foi ; comme vous aussi ils peuvent distribuer leurs biens aux pauvres et livrer leurs corps aux bourreaux ; mais parce qu'ils n'ont pas la charité, ils ne sont que des cymbales retentissantes, ils ne sont rien et leurs œuvres sont perdues pour la vie éternelle. La charité est une fontaine à laquelle nul étranger ne saurait se désaltérer ; elle seule sert à distinguer les enfants de Dieu des enfants du démon. Si tous également se marquent du signe de la croix, répondent *amen*, chantent *alleluia ;* si tous reçoivent le baptême, entrent dans les églises, construisent des basiliques; si les uns et les autres se ressemblent sous ces différents rapports, comment discerner les vrais enfants de Dieu? Uniquement par la charité. Ayez toutes les autres vertus possibles, si vous n'avez pas la charité, elles vous seront inutiles ; quand vous seriez au contraire dépourvu de tout le reste, si vous possédez la charité, vous avez accompli la loi. » Telles sont les paroles de saint Augustin.

C'est là mon commandement, dit encore le Seigneur (Joan. xv, 12), *que vous vous aimiez mutuellement*, *comme je vous ai aimés,* c'est-à-dire en faisant aux autres ce que vous voudriez qu'on fît à votre égard, et ne leur faisant point ce que vous ne voudriez pas qu'on fît à vous-mêmes. — Or dans l'amour de Jésus-Christ envers nous il faut remarquer trois qualités que nous devons reproduire dans notre amour pour le prochain. 1° Il nous a aimés gratuitement, en nous prévenant de son affection ; car il a commencé à nous aimer avant que nous commencions à l'aimer. Nous devons pareillement aimer nos semblables, sans attendre qu'ils veuillent nous prévenir par des bienfaits ; et à combien plus forte raison nous devons rendre à Dieu amour pour amour. En effet, d'après saint Augustin (Tract. 5

in Epist. Joan.), il n'y a point d'invitation plus pressante pour s'attirer de l'affection que d'en témoigner soi-même le premier ; car il est bien dur le cœur qui, non content de ne pas offrir d'avance son amour à quelqu'un, refuse même de payer de retour celui d'autrui. La charité de Dieu pour nous est donc la cause de notre charité pour lui, mais non pas réciproquement ; car si Dieu nous aime, ce n'est point parce que nous l'aimons; mais si nous l'aimons, c'est parce qu'il nous aime d'abord, et en l'aimant nous aimons aussi le prochain. Puisque Jésus-Christ est venu nous racheter par un effet de sa charité, appliquons-nous à la pratique de cette vertu, afin de monter vers lui, en suivant cette même voie de l'amour qui l'a fait descendre jusqu'à nous. 2° Le Sauveur nous a aimés effectivement, comme il l'a montré par ses œuvres, en se donnant lui-même et sacrifiant sa vie pour nous ; car les œuvres sont la meilleure preuve de l'amour. A son exemple, aimons-nous donc aussi les uns les autres d'une manière utile et profitable pour notre prochain, suivant cette recommandation de l'Apôtre saint Jean (I, Ep. III, 18) : *N'aimons pas seulement de bouche et en paroles, mais aussi par actions et en vérité.* Mais surtout aimons Dieu si efficacement que nous observions ses préceptes et ses conseils. 3° Jésus-Christ nous a aimés sagement afin de nous attirer à Dieu et de nous conduire à la béatitude, non pas comme ces hommes qui s'aiment d'une manière charnelle et en vue de quelque avantage temporel. Nous devons par conséquent aimer notre prochain, non pas précisément à cause du bien qu'il nous fait ou de l'affection qu'il nous témoigne, mais à cause de Dieu, afin que nous nous aidions mutuellement à le servir et à le posséder. Ainsi, parmi les trois sortes d'amitiés qui ont pour motif, soit la nature, soit la fortune, soit la grâce, cette

dernière seule est approuvée de Dieu. Puisque nous devons aimer le prochain uniquement en vue de Dieu, l'amour du prochain renferme celui de Dieu qui en est le principe supérieur. Néanmoins le Sauveur recommande expressément ici l'amour du prochain plutôt que celui de Dieu, en répétant : *Aimez-vous les uns les autres (invicem).* Son intention en cela était d'engager ses Apôtres à procurer l'édification et la consolation des fidèles, comme aussi à supporter les tribulations de la part des persécuteurs ; ce qui est impossible sans la charité fraternelle.

Pour montrer jusqu'à quel degré de perfection doit aller cette charité fraternelle, le Seigneur ajouta (Joan. xv, 13) : *Le plus grand amour que l'on puisse témoigner à ses amis, c'est de leur donner sa vie.* Ce sacrifice suprême de soi-même est, en effet, le signe le plus éclatant d'un amour sincère. Or l'amour peut se manifester de quatre manières : premièrement par les paroles ; car il ne remplit point un cœur de ses sentiments sans remplir aussi la bouche de ses expressions, puisque, comme l'assure Jésus-Christ, *la bouche parle de l'abondance du cœur* (Matth. xii, 34) ; secondement par les bienfaits, et ce signe est supérieur au premier ; car tous ceux qui assisteraient le prochain par leurs paroles ne l'assisteraient pas volontiers de leurs biens. L'amour se prouve encore par les services personnels, et cette marque d'affection l'emporte sur les deux précédentes ; car plusieurs qui aideraient les autres de leurs biens ne voudraient point s'employer pour eux de leur personne. Il se prouve enfin par le dévouement dans l'adversité, lorsque, par exemple, on s'expose à la mort pour son ami ; cette dernière marque d'une vraie charité est bien plus excellente que toutes les autres ; car beaucoup qui consentiraient à servir de leur personne, ne consentiraient

jamais à donner leur vie pour ceux qu'ils aiment. Jésus-Christ nous a donc montré une charité infinie en daignant souffrir et expirer pour nous sur la croix. Mais puisque le Seigneur était venu mourir pour ses ennemis eux-mêmes, pourquoi disait-il qu'il allait donner sa vie pour ses amis ? C'est, répond saint Grégoire (Hom. 27 in Evang.), afin de nous montrer que les persécuteurs sont pour nous des amis, si nous savons tirer avantage de nos ennemis au moyen de la charité. Par conséquent, comme Jésus-Christ n'a pas craint de sacrifier sa vie pour nous racheter, nous devons également être prêts à sacrifier la nôtre pour sauver nos frères. En effet, parmi les quatre objets sur lesquels la charité doit s'exercer, nous devons garder l'ordre suivant : aimer Dieu d'abord, ensuite notre âme, puis notre prochain et enfin notre propre corps. Ainsi donc, pour Dieu qui mérite une affection souveraine il est juste que nous sacrifiions tout le reste, comme on sacrifie une chose moindre pour une plus grande. Nous devons ensuite préférer le salut de notre âme aux intérêts de notre prochain et au bien-être de notre corps ; enfin nous devons endurer la mort même de notre corps, si elle est nécessaire, pour procurer le salut du prochain.

Ce que je vous ordonne, répéta le Sauveur (Joan. xv, 17), *c'est de vous aimer les uns les autres,* afin de vous consoler réciproquement ; car sans cette charité mutuelle vous ne trouverez en ce monde aucun soulagement au milieu des peines nombreuses que vous essuyerez. Ainsi Jésus-Christ s'efforçait d'inculquer le précepte de la charité, et il ne cessait de recommander cette vertu, comme si elle était nécessaire uniquement ; elle a son prix en effet indépendamment de plusieurs autres vertus, tandis que toutes les autres n'ont aucune valeur sans elle. Selon la remarque de saint Gré-

goire (Hom. 27 in Evang.), Notre-Seigneur parle de la charité comme si elle était le seul commandement, parce que tous les autres se résument en celui-ci comme en leur principe et ne font qu'un avec lui. Tout ce qui est ordonné n'a de force que par la charité; elle est la racine unique d'où naissent les diverses prescriptions. Le divin Maître ajouta beaucoup d'autres choses propres à exciter dans les cœurs l'amour du prochain, ainsi que saint Jean les rapporte dans ce long discours. Aucun Apôtre n'a insisté sur la charité fraternelle autant que ce disciple bien-aimé l'a fait, soit dans son Évangile, soit dans ses Épîtres. Aussi, dans son extrême vieillesse, quand ses disciples le portaient à l'Église pour instruire les fidèles, il ne se lassait point de leur répéter : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ; c'est en cela que consiste toute la perfection chrétienne. Ainsi saint Jean a mérité l'affection spéciale du Seigneur, non-seulement pour le privilége de sa virginité, mais encore pour la tendresse de sa charité.

En troisième lieu, méditons comment dans ce discours le Sauveur engage ses Apôtres à observer ses préceptes. *Si vous m'aimez*, leur dit-il (Joan. XIV, 15), *gardez mes commandements* en les accomplissant par vos œuvres. Comme s'il leur disait : L'amour que vous avez pour moi, ne le montrez pas seulement par vos larmes, mais plutôt par votre obéissance. Ainsi les puissants de ce monde reconnaissent leurs serviteurs fidèles au zèle que ceux-ci apportent pour exécuter leurs ordres ; car, selon saint Grégoire, les œuvres sont la preuve de l'amour. Donc, ajouta le Seigneur (Ibid. 21), *celui qui reçoit et observe mes commandements, c'est celui-là qui m'aime* véritablement et efficacement, non pas simplement de bouche et en paroles. Ou en d'autres termes, d'après saint Augustin (Tract. 75 in Joan.),

celui qui retient en sa mémoire et garde dans sa conduite mes commandements, celui qui les a sur les lèvres et les traduit dans ses mœurs, celui qui les écoute et les pratique constamment, c'est celui-là qui m'aime ; car l'amour, pour n'être pas un vain mot, doit se manifester par des actes. *Celui qui se vante d'aimer Dieu et qui n'accomplit pas ses préceptes est un menteur*, comme l'assure saint Jean (I, Ep. II, 4). En effet le Sauveur a dit (Joan. XIV, 23) : *Si quelqu'un m'aime*, s'il aspire à m'aimer, *il gardera ma parole* pour la mettre en pratique, parce que l'obéissance est le résultat de l'amour. Or garder la parole de Dieu, c'est faire ce qu'elle ordonne, et désirer ce qu'elle promet. Mais celui qui se contente de la conserver dans son souvenir, et qui ne s'applique point à y conformer sa vie, n'en retirera aucun profit spirituel et n'y trouvera que sa propre condamnation. « Nous aimons Dieu véritablement, dit saint Grégoire (Hom. 35 in Evang.), si nous résistons à nos inclinations déréglées ; mais celui qui s'abandonne encore à des désirs illicites ne l'aime certainement point, puisqu'il lui refuse l'obéissance pour suivre sa passion. Ne nous laissons donc pas vaincre en acquiesçant à des délectations coupables ; car plus nos affections s'abaissent vers les choses terrestres, plus elles s'éloignent des choses célestes. »

Si vous observez mes préceptes, ajouta Jésus-Christ (Joan. XV, 10), *vous demeurerez dans mon amitié* ou dans ma grâce ; c'est-à-dire vous saurez que vous ne cessez point de m'être agréables et chers. Cette observation des préceptes est tout à la fois l'effet et le signe de l'amour divin, non-seulement de cet amour que nous lui portons, mais encore de celui qu'il nous porte ; car c'est en vertu de cet amour qu'il nous détermine et nous aide à pratiquer ses commandements, que nous ne pourrions accomplir sans sa grâce.

Par ces paroles, dit saint Augustin (Tract. 82 in Joan.), le Sauveur nous montre non pas quel est le principe, mais quelles sont les marques de l'amour, afin que nul ne puisse s'abuser en disant qu'il aime Dieu, tandis qu'il n'observe point ses préceptes. Selon qu'on l'aime plus ou moins, on les observe aussi plus ou moins, de telle sorte qu'on ne saurait les observer si on ne l'aimait et qu'on ne saurait l'aimer si on ne les observait. Toutefois notre fidélité à garder sa loi n'est point le motif qui porte le Seigneur à nous aimer, car nous ne pourrions la garder si lui-même ne commençait d'abord à nous aimer.

Jésus-Christ ajouta encore (Joan xv, 14) : *Vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous ordonne*, c'est-à-dire si vous prouvez par votre obéissance l'affection que vous avez pour moi. L'obéissance est en effet le signe de notre affection, de même que le commandement est le signe de la volonté divine. Si donc nous n'exécutions pas ce que Dieu commande, notre volonté ne serait pas d'accord avec la sienne, et par conséquent nous ne serions point ses amis. Selon saint Grégoire (Hom. 27 in Evang.), puisque le nom d'ami (*amicus*) signifie d'après son étymologie *gardien de la volonté* (*animi custos*), celui qui garde la volonté de Dieu, en accomplissant ses préceptes, mérite justement d'être appelé son ami. Cette amitié qui nous élève à une dignité sublime, nous la devons à la grande miséricorde du Rédempteur, qui nous en a rendus capables. Vous comprenez quel degré de gloire il nous promet en disant : *Vous serez mes amis* ; mais comprenez aussi quelle condition de travail il nous impose en ajoutant : *Si vous faites ce que je vous ordonne.* « Ainsi, selon la remarque de saint Augustin (Tract. 85 in Joan.), comme nul ne peut être bon serviteur à moins d'accomplir les ordres de son maître, Notre-

Seigneur a voulu que les hommes pussent devenir ses véritables amis en agissant comme de bons serviteurs. O bénignité ineffable de notre Dieu! Par la condition de notre nature, nous lui devons toutes les marques possibles de la plus profonde soumission, comme des esclaves à leur Seigneur, des créatures à leur Dieu, des sujets à leur Roi, des affranchis à leur Libérateur ; eh bien! afin de nous forcer à lui rendre l'obéissance que nous lui devons déjà à tant de titres, il daigne encore nous promettre son amitié avec toutes les récompenses qui en sont la suite ; c'est ainsi qu'il s'efforce de gagner par de magnifiques promesses ceux qui refuseraient de le servir de plein gré. »

Saint Grégoire dit à cette occasion (Hom. 30 in Evang.) : Lorsqu'on demande à quelqu'un s'il aime Dieu, il s'empresse de répondre sans hésiter : Oui, je l'aime ; mais c'est par le témoignage des œuvres qu'il faut prouver la sincérité de l'affection. Voulez-vous donc savoir si vous aimez Dieu véritablement, examinez vos pensées, vos paroles et vos actions. D'abord interrogez votre cœur, car il est occupé sans cesse de ce qu'il affectionne particulièrement ; ainsi le voluptueux pense continuellement à ses plaisirs, l'avare à ses trésors, l'ambitieux aux honneurs et l'homme spirituel aux choses divines. Si donc votre cœur est plus souvent occupé du monde que de Dieu, il est évident que vous aimez plus le monde que Dieu lui-même. Scrutez ensuite votre langage, car *la bouche parle de l'abondance du cœur* (Luc. vi, 45). La langue se plaît à exprimer au dehors les sentiments que l'âme commence par concevoir en elle-même, et l'objet ordinaire des pensées devient celui des paroles. Si donc vous parlez plus volontiers du monde que de Dieu, vous montrez ainsi que vous aimez plus le monde que Dieu. Sondez enfin votre conduite. Comme le

feu ne peut exister quelque part sans y brûler, de même l'amour divin ne peut se trouver dans un homme sans se manifester par des actions vertueuses. La charité n'est jamais oisive ; l'homme qui la possède ne se lasse point d'opérer le bien, et s'il cesse d'agir, c'est un signe qu'il ne la possède plus. Que personne ne s'imagine donc qu'il aime Dieu véritablement, s'il n'en garde le souvenir habituel dans son cœur, s'il n'en a souvent les louanges sur ses lèvres et s'il n'en observe fidèlement la loi dans sa conduite.

Les paroles de Jésus-Christ que nous venons de méditer, *vous serez mes amis,* peuvent s'entendre en deux sens : car on est ami de deux manières, ou parce qu'on aime, ou parce qu'on est aimé. Les paroles suivantes : *Si vous faites ce que je vous commande,* sont vraies également dans ces deux sens. En effet, ceux qui aiment Dieu gardent ses commandements, comme les gardent aussi ceux que Dieu aime ; car il les aide en leur accordant les grâces nécessaires pour observer ses préceptes. Cependant, comme nous l'avons dit, l'observation des préceptes n'est point la cause de l'amitié divine ; elle est seulement le signe que Dieu nous aime et que nous aimons Dieu. Jésus-Christ ajouta beaucoup d'autres choses sur ce même sujet.

En quatrième lieu, méditons comment Notre-Seigneur cherche à fortifier ses disciples contre les épreuves qu'il leur a prédites, en leur inspirant de la confiance, et comment il les exhorte à la patience, de peur qu'ils ne succombent dans les tribulations. *Si le monde vous hait*, leur dit-il (Joan. xv, 18), si les mondains avides de plaisirs, d'honneurs et de richesses vous détestent, n'en soyez pas surpris ; *sachez* pour votre consolation *que j'en ai été haï avant vous,* suivant ce que le Prophète a écrit de moi : *Ils m'ont poursuivi injustement de leur haine* (Ps. xxiv, 19).

Selon saint Chrysostôme (Hom. 76 in Joan.), c'est comme si le Sauveur disait : Je sais bien qu'il est dur et difficile de supporter de pareilles persécutions ; mais ne vous attristez pas, réjouissez-vous au contraire en pensant que vous souffrez alors pour moi ; n'est-il pas consolant pour des disciples fidèles de partager les peines de leur Maître chéri ? Pourquoi, dit saint Augustin (Tract. 87 in Joan.), les membres s'élèveraient-ils au-dessus de leur Chef ? Si vous ne vouliez pas supporter la haine du monde avec Jésus-Christ, vous refuseriez de faire partie de son corps mystique. — Jésus-Christ indique ensuite à ses disciples le motif de cette haine (Joan. xv, 19) ; c'est qu'ils ne sont point du monde ou de son parti ; ils n'ont plus rien de commun avec la terre eux qui sont devenus citoyens du ciel, et c'est encore une raison d'endurer cette haine avec patience. Si vous êtes odieux au monde, dit saint Chrysostôme (Hom. 76 in Joan.), c'est pour vous une occasion de devenir meilleur ; il faudrait vous attrister si vous en étiez aimé, car ce serait une preuve que vous n'êtes pas bon. Saint Grégoire dit également (Hom. 9 in Ezech.) : Le blâme des méchants fait l'éloge de notre vie ; et nous pouvons croire que nous ne manquons pas de vertu, si nous déplaisons à ceux qui ne plaisent point à Dieu. — Jésus-Christ montra ensuite à ses Apôtres pourquoi ils devaient supporter la haine des mondains principalement par la considération de son exemple (Joan. xv, 20). *Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître ; s'ils m'ont persécuté*, moi qui suis le Maître, *ils vous persécuteront aussi*, vous qui êtes les serviteurs ; et en vous persécutant ils me persécuteront encore, parce que je suis en vous. Ceux en effet qui détestent le maître ne peuvent aimer le serviteur. Comme s'il leur disait, d'après saint Chrysos-

tôme (Hom. 76 in Joan.) : Ne vous troublez point si vous participez à mes souffrances, car vous ne pouvez m'être préférés et être mieux traités que moi.

Le Sauveur dit encore (Joan. XVI, 20) : *En vérité, en vérité je vous le déclare : vous pleurerez et vous gémirez ; tandis que le monde sera dans la joie,* comme s'il avait triomphé de moi, *vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se changera en joie.* En effet, à la mort du Christ, les Juifs mondains se félicitèrent d'avoir détruit en lui tous ses partisans, les Apôtres au contraire s'affligèrent d'avoir perdu en lui leur divin Maître ; mais ils furent bientôt consolés par sa résurrection victorieuse, par son admirable ascension et surtout par la descente merveilleuse du Saint-Esprit ; car c'est ainsi qu'aux chagrins et aux larmes Dieu fait succéder l'allégresse et le bonheur. Si un personnage digne de foi, assez puissant pour faire ce qu'il dit, nous promettait de changer en or toutes les pierres que nous lui apporterions, avec quelle ardeur nous rassemblerions de tous côtés les plus grosses que nous trouverions et dans le plus grand nombre possible ! Eh bien ! le Seigneur tout-puissant, qui est la vérité infaillible, nous assure que les peines se changeront pour nous en consolations, si nous les supportons patiemment pour son amour ; nous devons donc souffrir très-volontiers toutes les tribulations et les épreuves, même les plus nombreuses et les plus considérables, afin d'augmenter nos mérites et nos récompenses. Aussi, pour montrer que la félicité sera proportionnée à l'affliction précédente, Jésus-Christ ne dit pas simplement : Après votre tristesse vous serez dans la joie ; mais il dit bien : Votre tristesse sera changée en joie.

Pour mieux faire comprendre à ses disciples la grandeur des peines et des consolations qui les attendaient, le Sau-

veur employa la comparaison suivante (Joan. XVI, 21) : *Une femme, lorsqu'elle enfante, souffre, parce que son heure est venue ; mais à peine a-t-elle enfanté qu'elle oublie ses douleurs, à cause de la satisfaction qu'elle ressent d'avoir mis un homme au monde.* Appliquant cette similitude aux Apôtres, le Seigneur ajouta (Ibid. 22) : *De même, vous êtes maintenant dans la tristesse*, comme si vous étiez dans le travail de l'enfantement, parce que c'est le temps de ma Passion ; *mais ensuite je vous reverrai, et alors vous éprouverez une joie que personne ne vous ravira.* En effet, lorsqu'après sa résurrection Jésus-Christ se montra doué d'une vie immortelle, ses disciples furent comblés d'une joie qui ne put leur être ravie. Ils eurent à subir ensuite, il est vrai, des persécutions et des tourments pour leur divin Maître ; mais soutenus par l'espérance de ressusciter comme lui et de le revoir dans le ciel, ils supportèrent volontiers toutes les adversités; bien plus, ils regardèrent comme un bonheur d'endurer toutes sortes d'épreuves pour son amour.

Nous pouvons considérer comme adressées à toute l'Église dans la personne des Apôtres les paroles précédentes de Notre-Seigneur, ainsi que les suivantes : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (Matth. XXVIII, 20). Les amateurs du monde se réjouissent, parce qu'ils se complaisent dans les choses présentes, sans espérer aucune félicité pour la vie future. Les bons, au contraire, s'affligent parmi les nombreuses peines de cette vie ; ils pleurent sur leurs propres péchés et sur ceux d'autrui, sur leur exil en ce monde et sur le retardement de leur entrée dans la patrie ; ils s'efforcent ainsi de mériter les récompenses éternelles au moyen des souffrances temporelles, car *c'est par la voie des tribulations que nous devons entrer dans le royaume de Dieu* (Act. XIV, 21). En disant

donc : *Je vous verrai de nouveau*, Jésus-Christ nous promet son second avénement, qui procurera à l'Église entière la rémunération parfaite de tous les justes. Comme s'il nous disait : Je vous apparaîtrai de nouveau afin que vous me contempliez par la vision béatifique ; en vous associant alors à ma gloire, je vous délivrerai de vos ennemis, et en vous couronnant après vos triomphes, je vous prouverai que j'assistais comme témoin à tous vos combats. Suivant Alcuin, cette femme, dont le Sauveur vient de parler, figure la sainte Église, qui est féconde en bonnes œuvres et qui engendre à Dieu des enfants spirituels. Tandis qu'elle enfante, c'est-à-dire tandis qu'elle s'applique à augmenter les fruits de ses vertus au milieu des tentations et des épreuves, elle ressent de la tristesse, parce que son heure de souffrir est venue, *car personne ne hait sa propre chair* (Ephes. v, 29). Mais lorsqu'elle a engendré, c'est-à-dire lorsque, après avoir remporté la victoire, elle reçoit la couronne, elle ne se souvient plus de ses maux passés, parce qu'elle se réjouit des biens célestes qui procurent l'immortalité. Car de même qu'une femme s'applaudit d'avoir mis un homme au monde, ainsi l'Église se félicite d'avoir assuré la vie éternelle à ses fidèles enfants. Or, selon la remarque du Vénérable Bède (Hom. Dominica *Jubilate*), comme on dit communément qu'un homme est né lorsque, quittant le sein de sa mère, il paraît au jour, ne peut-on pas dire également qu'il est né celui qui, rompant les liens de sa chair, parvient à la lumière de l'éternité ? Voilà pourquoi les solennités des Saints sont appelées fêtes, non pas de leur mort, mais de leur naissance.

Comme conclusion principale des exhortations qu'il adressait à ses disciples pour les fortifier contre les persécutions futures, le Sauveur ajouta (Joan. xvi, 33) : *Je vous*

ai dit toutes ces choses afin que vous ayez en moi la paix au milieu des tribulations ; car comme un corps pesant ne peut rester en équilibre que sur son centre de gravité, ainsi le cœur humain ne peut trouver de repos qu'en Dieu seul. De là vient que les mondains éloignés de Dieu sont privés de consolation dans l'adversité, tandis que les justes unis à Dieu sont comblés de joie parmi les contradictions. Ainsi, Notre-Seigneur, comme un tendre père, termina son discours par ce qu'il avait de plus utile pour ses chers enfants, en leur promettant la paix qu'il offre instamment à tous les hommes. En effet, d'après la Glose, tout ce qu'il a dit non seulement en cette circonstance, mais encore depuis le commencement de sa prédication et surtout durant cette Cène, tendaient à cette fin unique, qui était de procurer aux hommes la paix véritable en lui-même, celle du cœur en cette vie et celle de l'éternité dans l'autre. C'est pour la mériter et l'obtenir que nous sommes devenus chrétiens, que les sacrements nous sont donnés, que nous sommes éprouvés par les châtiments et instruits de différentes manières, que nous avons reçu le Saint-Esprit et que nous nous exerçons aux sentiments de foi, d'espérance et de charité. Cette paix divine est notre consolation dans les diverses angoisses qu'elle nous fait surmonter courageusement, pour que nous puissions régner heureusement avec Jésus-Christ. Le Sauveur conclut donc par là son discours, parce qu'il est lui-même le terme de ce pèlerinage et le bonheur de la patrie. Cette paix qu'il donne n'aura jamais de fin, dit saint Augustin (Tract. 104 in Joan.) ; elle est elle-même la fin de toutes nos pieuses intentions et de nos bonnes actions.

Dans le monde, dit encore Jésus-Christ (Joan. XVI, 33), *vous souffrirez beaucoup* de la part des hommes qui vous persécuteront, mais vous aurez la paix en moi. Comme s'il

disait, selon saint Grégoire (Moral. lib. 16, c. 12) : Vous recevrez intérieurement de moi les consolations propres à vous soutenir dans les maux que vous subirez extérieurement de la part du monde. Les justes, en effet, n'éprouvent point de tribulations sans quelque adoucissement, parce que Dieu leur ménage des consolations ; les mondains au contraire qui ne ressentent point ces consolations endurent les tribulations dans toute leur amertume. — *Rassurez-vous*, confiez-vous en moi, ajouta le Sauveur ; car *j'ai vaincu le monde* pour vous, en sorte qu'il ne prévaudra point contre vous. Comme s'il disait : Au milieu de vos peines ayez recours à moi et vous aurez la paix en moi. Jésus-Christ a vaincu le monde, en le dépouillant et en lui arrachant les armes dont il se sert pour combattre contre nous; et ces armes sont tout ce qui, en lui, excite notre concupiscence. En effet, comme l'enseigne l'apôtre saint Jean (I Ep. II, 16), *tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie.* Or Jésus-Christ a réprimé la première de ces trois funestes passions par ses travaux et ses souffrances, il a dompté la seconde par sa pauvreté et il a terrassé la troisième par son humiliation. Cette victoire du Sauveur doit stimuler le courage des justes : qu'ils considèrent leur divin Modèle ; animés par son exemple et aidés par sa grâce, ils surmonteront comme lui et avec lui toutes les tentations de ce monde pervers. *Puisque Jésus-Christ a souffert en son corps*, dit saint Pierre (I Ep. IV, 1), *armez-vous de cette pensée* pour résister au mal. Celui qui, en marchant sur ses traces, foule aux pieds les objets de la concupiscence, celui-là triomphe du monde. Ce triomphe, d'après saint Jean (I Ep. V, 4), c'est notre foi qui nous le fait remporter; car la foi, étant le fondement des choses que nous devons

espérer, des biens spirituels et éternels, nous fait par conséquent mépriser les biens corporels et passagers.

Le cinquième point que nous devons encore méditer, c'est la touchante prière qui suivit immédiatement le discours adressé aux Apôtres. Selon le Vénérable Bède, Jésus-Christ leur parla assis durant la Cène jusqu'à ces mots : *Levez-vous, partons d'ici* (Joan. XIV, 31) ; puis il continua debout jusqu'à la fin de l'hymne qui commence à l'endroit où nous sommes arrivés. Alors *levant les yeux au ciel,* il tourna toutes ses pensées vers le Père éternel, auquel il adressa d'instantes supplications (Joan. XVII, 1). S'il pria, ce ne fut pas seulement pour obtenir quelque faveur, mais surtout afin de nous donner l'exemple ; c'est pourquoi nous allons considérer les circonstances remarquables qui ont précédé, accompagné et suivi sa prière. — 1° C'est après avoir instruit ses disciples dans un long discours que Jésus-Christ se met en prière. Il nous montre par là que nous devons demander à Dieu le parfait accomplissement de toutes nos bonnes œuvres, et aussi qu'il ne suffit pas d'enseigner le prochain par nos leçons, mais qu'il faut encore l'assister de nos prières ; car, pour porter des fruits abondants dans les cœurs des auditeurs, la parole divine doit être fécondée par la grâce céleste qu'attire l'oraison fervente ; il importe donc de terminer nos pieuses exhortations par quelque prière. — 2° Notre-Seigneur en priant leva les yeux vers le ciel pour indiquer qu'en priant nous devons élever nos pensées vers Dieu ; car, suivant saint Jean Damascène (de Fide, l. III, c. 24), l'oraison est une élévation de notre cœur vers Dieu. Les sentiments intérieurs de l'âme se réfléchissent dans les yeux plus que dans les autres parties de notre corps ; et là où est l'objet de notre amour, là sont aussi fixés nos regards. Si donc Jésus-Christ leva les yeux

au ciel, selon saint Chrysostôme (Hom. 79 in Joan.), c'est afin qu'en nous tenant debout nous dirigions en haut les yeux non seulement du corps mais surtout de l'esprit. Ainsi les justes prient quelquefois debout, les regards attachés au ciel, non point avec orgueil mais avec humilité, pour marquer que leurs demandes s'adressent au Très-Haut et que leurs désirs se portent vers les biens supérieurs. C'est pourquoi le Psalmiste disait : *J'ai élevé mes yeux vers vous, Seigneur, qui habitez dans les cieux* (Ps. CXXII, 1). Nous devons diriger vers le Seigneur non seulement nos regards mais encore nos actions en les rapportant à sa gloire, selon cette recommandation du prophète Jérémie : *Élevons nos cœurs et nos mains*, c'est-à-dire nos affections et nos œuvres, *vers le Dieu du ciel* (Thren. III, 41). — 3° Aux approches de sa Passion, après avoir prédit aux Apôtres les persécutions qui les attendent, Notre-Seigneur invoqua son Père. Il voulait nous apprendre par là qu'au milieu des épreuves et des tribulations nous devons recourir à Dieu par la prière, comme le firent Moïse, Susanne et beaucoup d'autres saints personnages ; dans leurs angoisses ils crièrent vers le Seigneur qui les délivra de leurs maux.

Jésus-Christ prie d'abord pour lui-même et ensuite pour ses membres. Il prie pour lui-même selon la nature humaine et selon la nature divine (Joan. XVII, 1, 5). Quant à la nature humaine, il demande qu'elle soit glorifiée dans sa Passion, sa résurrection et son ascension, comme aussi dans le jugement général qu'il exercera à la fin du monde sous la forme de cette humanité. Quant à la nature divine, il demande la manifestation ou glorification extérieure du Père et du Fils et par là même du Saint-Esprit, puisqu'il est le lien et l'amour qui les unit ; car ces trois personnes ont la même nature, la même essence, la même splendeur,

comme elles sont égales en puissance, en science et en bonté. Il demande donc que la gloire éternelle qu'il a reçue de Dieu son Père avant la création de l'univers soit reconnue des hommes; car si ses disciples le considéraient comme un simple mortel, ils ne pourraient que rougir de l'ignominie de sa Passion, désespérer de la victoire de sa résurrection, et perdre ainsi toute foi en leur Maître. — Jésus-Christ prie ensuite pour ses membres mystiques qu'il distingue en deux classes : premièrement pour ceux qui lui sont unis déjà, secondement pour ceux qui lui seront unis plus tard comme à leur Chef par la foi (Ibid. 6-26).

Jésus-Christ prie donc en premier lieu pour ses disciples actuels qu'il recommande à son Père en disant (Ibid. 11) : *Père saint, en votre nom, conservez ceux que vous m'avez donnés;* c'est-à-dire par votre puissance et pour votre gloire, préservez du mal et maintenez dans le bien ceux que vous m'avez unis par une amitié toute spirituelle pour devenir les premiers fondements de ma nouvelle Église. *Qu'ils soient un* par l'union de la charité, *comme nous sommes un* par l'unité de nature. De même que vous êtes mon Père et que je suis votre Fils par essence, qu'ils soient aussi vos enfants et mes frères par adoption. La comparaison indiquée ici par le mot latin *(sicut)* ne marque pas l'identité ou l'égalité parfaite, mais une certaine similitude et une imitation éloignée ; car la perfection de la créature consiste dans sa ressemblance avec le Créateur, de sorte que plus nous ressemblons à Dieu, plus nous participons à sa bonté. Selon saint Augustin (Tract. 108 in Joan.), comme le Père et le Fils ne sont qu'un, non seulement par la divinité mais encore par la volonté, Jésus-Christ demande que ses disciples soient un non seulement par l'humanité, mais encore par l'amour. — *C'est pour eux que je prie* d'une manière

efficace, dit le Sauveur (Joan XVII, 9), *parce qu'ils sont à vous*, ô mon Père, par votre prédestination éternelle ; *mais je ne prie point ainsi pour le monde*, pour ceux qui lui sont attachés et qui sont réprouvés suivant votre prescience infaillible. En elle-même, la prière du Sauveur est efficace pour tous ; si cependant les méchants n'y ont aucune part, c'est qu'ils y mettent obstacle par leur malice. Quoique ses disciples ne fussent déjà plus du monde par l'esprit, il fallait néanmoins qu'ils y demeurassent encore ; c'est pourquoi il ajoute (Ibid. 15) : *Je ne vous prie point de les retirer du monde ;* car il est nécessaire qu'ils y restent quelque temps, soit pour le salut des autres hommes, soit pour l'augmentation de leurs propres mérites. Comme s'il disait, selon le Vénérable Bède (in cap. 17 Joan) : Je vais être enlevé du monde prochainement, mais ceux-ci ne doivent pas en être ôtés maintenant, afin qu'ils puissent annoncer votre nom et le mien. Apprenons de là que les justes ne doivent pas demander à sortir de cette vie, si leur mort n'est pas encore opportune, comme ne l'eût pas été alors celle des Apôtres. — *Mais*, continua Jésus-Christ, *je vous prie de les garder du mal*, de les délivrer des tentations et des périls, en leur donnant la persévérance dans la foi et la constance dans les épreuves. *Sanctifiez-les dans la vérité*, c'est-à-dire affermissez-les dans la croyance qu'ils ont à votre parole ; car *votre parole est la vérité même* (Ibid. 17). Donnez-leur donc la grâce de la pratiquer avec fidélité, et inspirez-leur le courage de la prêcher avec force, comme ils y sont obligés. Les Apôtres furent ainsi confirmés par Dieu le Père, lorsqu'au jour de la Pentecôte il leur envoya le Saint-Esprit.

En second lieu le Sauveur prie pour l'Église catholique de tous les siècles en disant (Ibid. 20) : *Je ne prie pas seulement pour ceux* qui croient déjà, *mais encore pour tous ceux*

qui croiront en moi sur leur parole. Cette parole est celle de la foi et de l'Évangile que les Apôtres ont reçue de leur divin Maître et qu'ils ont communiquée à tous les Chrétiens. Elle est appelée parole des Apôtres, non pas qu'eux seuls l'aient annoncée dans l'univers entier, puisqu'elle l'a été par beaucoup d'autres prédicateurs, mais parce qu'ils en ont été les premiers et principaux ministres. Notre-Seigneur, dit saint Augustin (Tract. 109 in Joan.), a voulu comprendre ici tous les fidèles présents et futurs ; car tous ceux qui ont cru en lui depuis lors, comme toux ceux qui doivent croire en lui jusqu'au dernier jour, ont été ou seront amenés successivement à la foi par la parole des Apôtres. — Je vous demande donc, ô mon Père, ajouta Jésus-Christ, *que tous ensemble ne soient qu'un* par l'union de la foi et de la charité, *que, comme vous êtes en moi et moi en vous* par l'unité de nature et de substance, *ils ne soient aussi qu'un en nous* d'esprit et de cœur (Ibid. 21). D'après saint Augustin (loc. cit.), Notre-Seigneur a voulu dire : *De même que vous êtes en moi, ô Père, et que je suis en vous* par l'amour, faites *qu'ils soient pareillement un en nous* par l'amour. Ou, en d'autres termes : De même que le Père aime le Fils, et que, réciproquement, le Fils aime le Père, qu'ainsi mes disciples aiment l'un et l'autre. Le fruit salutaire de cette union intime, c'est *afin que le monde* entier, converti par leurs prédications, *croie* et reconnaisse *que vous m'avez envoyé* et que je leur ai annoncé votre doctrine. Rien, en effet, ne manifeste mieux la vérité divine dé l'Évangile que la charité mutuelle des fidèles. Si rien n'est plus scandaleux pour tous, dit saint Chrysostôme (Hom. 82 in Joan.), que de voir les Chrétiens divisés entre eux, rien aussi n'est plus édifiant que de les voir unis comme des frères par les liens étroits d'un affection cordiale.

Et, dit encore Jésus-Christ, *pour qu'ils soient un comme nous sommes un*, pour qu'ils restent inséparablement unis dans la véritable Église, *je leur ai communiqué la gloire que vous m'avez donnée*, en leur conférant cette puissance merveilleuse qui fait éclater aux yeux des hommes ma filiation divine (Joan. XVII, 22). D'après saint Chrysostôme (loc. cit.), le Seigneur appelle ici clarté (*claritas*), la gloire que produisent pour lui comme pour ses disciples l'opération des miracles, l'enseignement des dogmes et surtout l'accord des sentiments et des volontés ; car la gloire qui résulte de cette parfaite unanimité est supérieure à celle même qui pourrait venir des œuvres prodigieuses. Aussi Jésus-Christ ajouta (Joan. XVII, 23) : *Je suis en eux* par la grâce et l'esprit d'amour, *et vous êtes en moi* par l'unité d'essence et de substance ; vous êtes donc aussi en eux par le même esprit d'amour. Ou bien, comme l'explique saint Hilaire (de Trinit., l. 8), *je suis en eux* au moyen de l'Incarnation qui me fait participer à leur humanité, et au moyen de l'Eucharistie en leur donnant mon corps pour nourriture ; *vous êtes également en moi* à raison de la consubstantialité qui me fait participer à votre divinité ; *qu'ainsi ils soient consommés dans l'unité.* Jésus-Christ, en effet, a réuni toutes les créatures à leur Créateur, en réunissant dans sa personne la nature humaine à la nature divine. Il demande donc à son Père que ses disciples *soient consommés dans l'unité*, c'est-à-dire, qu'ils soient parfaitement unis sur la terre par les liens de la grâce et de la charité fraternelle que produit la foi catholique, et au ciel par la possession de la gloire et de la félicité divine que procure la vision intuitive. Tel est le but auquel tend toute sa prière, comme il nous le fait sentir en répétant plusieurs fois cette même demande *ut sint unum*. A son exemple, nous devons tous prier pour obte-

nir que cette union parfaite commence en ce pèlerinage et se complète éternellement dans la patrie. Aussi la perfection de la religion chrétienne consiste en cette union d'amour surnaturel qui relie les membres de l'Église, non seulement entre eux, mais encore avec Jésus-Christ leur chef comme homme, et enfin par lui avec Dieu même, car *celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui* (I Cor. VI, 17). De cette manière, Dieu, premier principe de toutes choses, se trouve joint intimement à l'homme, abrégé de toute la création. La fin de cette union intime, c'est *que le monde* converti, devenant ami d'ennemi qu'il était, *reconnaisse* dès ici-bas par la foi *que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé moi-même* (Joan. XVII, 23). Ainsi, dit saint Augustin (Tract. 110 in Joan.), le Père nous aime dans son Fils, parce qu'il nous a élus en lui ; et comme il ne hait aucune de ses créatures (Sap. XI, 25), qui pourrait dire combien il aime les membres de son propre Fils, et combien plus encore il chérit ce Fils unique lui-même?

Notre-Seigneur demande ensuite l'union de tous ses membres à leur Chef, quand il dit (Joan. XVII, 24) : *Mon Père, ceux que vous m'avez donnés* par votre prédestination en les appelant à la foi, *je veux*, ou plutôt je désire *qu'ils soient avec moi* dans la béatitude *où je suis déjà* quant à l'âme. Je le souhaite, *afin qu'ils contemplent ma gloire que j'ai reçue de vous,* celle de ma divinité et de mon humanité; car vous m'avez donné cette double gloire, *parce que vous m'avez aimé* d'un amour de prédilection, *avant même la création du monde*. Ainsi, de toute éternité, le Père a aimé Jésus-Christ, non seulement comme Dieu, mais encore comme homme en le prédestinant à une gloire souveraine; de toute éternité aussi il nous a aimés en nous prédestinant

comme membres futurs de son Fils unique. Nous sommes donc aimés en Jésus-Christ, parce que lui-même est aimé tout entier dans son corps mystique ; car nous lui sommes unis comme à notre Chef, et il habite en nous comme dans son temple. Saint Augustin dit à ce sujet (Tract. 111 in Joan.) : « Notre-Seigneur s'efforce d'inspirer à ses chers disciples la plus sublime espérance ; écoutez donc avec joie, afin que vous puissiez supporter les tribulations avec patience ; entendez ces paroles consolantes de votre divin Maître : *Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi.* Mais quels sont ceux que le Père céleste a donnés à son divin Fils, sinon ceux dont il dit ailleurs : *Nul ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire lui-même* (Joan. vi, 44)? Or, cette récompense glorieuse que Jésus-Christ réclame pour tous ses membres leur sera sûrement accordée ; car le Père tout puissant ne peut refuser à son Fils aussi tout puissant la faveur que celui-ci déclare vouloir expressément. »

« Dans cette prière sacrée, dit saint Anselme, Jésus prend congé de ses disciples bien-aimés en disant : *Mon Père, conservez-les en votre nom.* Maintenant inclinez la tête pour recevoir la bénédiction qu'il leur donne en ajoutant : *Je veux que là où je suis ils y soient avec moi.* Il fait bon pour vous être ici en cette sainte compagnie, mais voici l'heure de se retirer avec elle. » O quelle admirable onction dans toute cette prière touchante ! Nous y trouvons un préservatif contre le péché et un remède efficace à tous nos maux ; depuis le commencement jusqu'à la fin, elle respire la paix et l'amour que Notre-Seigneur se proposait surtout d'y recommander. Il ajouta beaucoup d'autres exhortations qui pénétraient les cœurs dévoués de ses Apôtres profondément émus. Si vous examinez attentivement et si vous re-

passez doucement toutes les paroles de ce sublime discours, vous sentirez votre cœur s'embraser en voyant tant de bénignité, de condescendance, d'affabilité, d'affection de la part de Dieu, comme aussi en considérant les actions mystérieuses qu'il accomplit en cette soirée à jamais mémorable. Vous pourrez ainsi vous composer un bouquet de pensées salutaires, qui vous serviront d'antidote contre toutes les tentations et de consolation dans les diverses épreuves de cette vie misérable.

Entre tous les souvenirs que Jésus-Christ nous a laissés, le plus digne d'une éternelle mémoire est le banquet sacré de cette dernière Cène, où l'Agneau divin, immolé pour effacer les péchés du monde, est devenu l'aliment des âmes sous les apparences du pain et du vin. Dans ce merveilleux festin, Notre-Seigneur fit éclater toute sa bonté, en daignant s'asseoir à la même table et manger au même plat que ses pauvres disciples et que le perfide Judas. C'est là que le Roi de gloire fit paraître son humilité prodigieuse, en s'abaissant jusqu'à laver les pieds de vils pêcheurs et même d'un malheureux traître. C'est là qu'il manifesta sa libéralité infinie, en donnant aux premiers prêtres du Nouveau-Testament et par suite à l'Église universelle de tous les siècles son corps adorable pour nourriture et son sang précieux pour breuvage. C'est alors qu'il montra l'excès de son amour pour ses disciples qu'il aima jusqu'à la fin, en cherchant à les consoler par ses tendres exhortations, spécialement pour saint Pierre auquel il obtint de ne pas défaillir dans la foi, en lui recommandant d'affermir ses frères, et aussi pour saint Jean auquel il permit de se reposer doucement sur sa poitrine sacrée. O quelle ineffable suavité renferment tous ces souvenirs, mais seulement pour le Chrétien fidèle qui, invité à ce festin délicieux, s'empresse d'accou-

rir, de sorte qu'il peut s'écrier avec le Prophète royal : *Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu* (Ps. XLI, 2) ! Contemplez donc le divin Maître tandis qu'il prononce son discours pathétique ; voyez comme sa parole persuasive s'insinue doucement dans les esprits pour y graver de salutaires enseignements ; ne vous lassez point de le regarder et de l'écouter avec une pieuse avidité. Considérez aussi les disciples affligés qui versent des larmes et poussent des soupirs ; car ils sont profondément désolés, comme le témoigne le Sauveur lui-même en leur disant : *Parce que je vous ai parlé ainsi* de mon départ prochain, *la tristesse remplit vos cœurs*, et vous gémissez de ce que bientôt vous ne jouirez plus de ma présence corporelle (Joan. XVI, 6). Entre autres, remarquez Jean, son intime confident; comme il tient les yeux attentivement fixés sur son bon Maître, comme il recueille avec une tendre émotion toutes ses paroles affectueuses que lui seul nous a soigneusement conservées et rapportées dans ses écrits! O bienheureux disciple qui, penché sur le cœur de Jésus, avez puisé à cette source féconde tous les secrets de l'amour divin dont vous avez été le fidèle dépositaire ! Aucun Apôtre ne fut attaché aussi constamment et aussi familièrement que lui au Seigneur. Quoique le plus jeune de tous, il était assis à côté de lui pendant la Cène ; il le suivit jusque dans la cour du grand-prêtre et l'accompagna jusqu'au sommet du Calvaire; il assista à son crucifiement, à sa mort, et ne le quitta qu'après avoir aidé à le mettre dans le tombeau.

Cependant les disciples étaient saisis de terreur et d'effroi, d'abord à cause du temps, parce qu'il était nuit, et ensuite à cause du lieu de leur réunion, parce qu'ils se trouvaient dans la ville de Jérusalem au su de tout le monde. Souvent

leurs regards se tournaient vers la porte du cénacle, comme s'ils eussent craint de se voir entourés et pris par des ennemis. Jésus, voyant leur préoccupation et leur anxiété, avait interrompu son discours pour leur dire : *Levez-vous, sortons d'ici* (Joan. XIV, 31). Comme s'il voulait dire : Allons en un endroit plus sûr et plus secret, où croyant être à l'abri du danger, vous puissiez prêter une attention plus grande à toutes mes paroles ; rendons-nous au lieu où je dois être livré aux Juifs et séparés de vous corporellement. *Quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* (Luc. IX, 23). Ame fidèle, conjurez avec larmes votre Sauveur de ne pas souffrir que vous soyez séparée de lui ; demandez-lui la grâce de le suivre à la vie, à la mort. Oh ! dans quelle consternation furent alors plongés les Apôtres, qui, ne sachant où ils devaient aller, craignaient à chaque instant de perdre leur bon Maître !

Mais il était bien juste de remercier Dieu après un festin si solennel. C'est pourquoi, avant de sortir de la salle, Notre-Seigneur récita l'hymne ou cantique par lequel il rendit grâces à son Père, comme il avait fait avant la Cène; et par là il nous enseigna que nous devons aussi bénir et louer Dieu, soit avant soit après nos repas. « Qu'ils s'instruisent à cet exemple, dit saint Chrysostôme (Hom. 83 in Matth.), les hommes qui, semblables à des animaux immondes, quittent la table où ils viennent de se rassasier, quelquefois même outre mesure, sans songer à témoigner à Dieu leur gratitude. Qu'ils profitent de cette leçon, les Chrétiens qui sortent de l'église avant d'avoir entendu les dernières oraisons de la sainte messe, destinées à rappeler le cantique du Sauveur. Il rendit donc grâces avant de distribuer l'Eucharistie à ses Apôtres, et après qu'il les y

eut fait participer, il prononça une hymne, pour nous montrer que nous devons faire pareillement. » Selon le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), en bénissant son Père au moment où il allait être abandonné entre les mains de ses ennemis, Jésus-Christ prouve qu'il s'exposait volontairement à la mort pour notre rédemption ; il nous enseigne aussi à ne point nous laisser abattre par les difficultés que nous pouvons trouver en travaillant au salut du prochain, mais plutôt à louer Dieu qui, par le moyen de nos tribulations, veut procurer l'avantage de plusieurs.

Après avoir achevé l'hymne de reconnaissance pour l'institution de l'auguste Sacrement et pour l'établissement de la loi nouvelle (Matth. xxvi, 30), le Sauveur sortit du cénacle et de la ville, à l'heure même des complies, avec ses disciples. Pour faire voir encore une fois qu'il sacrifiait spontanément sa vie et combien il désirait ardemment notre rédemption, il se dirigea vers l'endroit où il savait que le traître devait venir afin de le livrer. Ce lieu, étant situé hors de Jérusalem, était par là même très-favorable au dessein criminel de ses ennemis, qui cherchaient à l'arrêter secrètement sans exciter d'émeute populaire. Ame chrétienne, ne laissez pas de suivre votre divin Sauveur ; il s'avance le premier, accompagné de ses disciples qui se pressent en foule autour de lui comme des poussins autour de leur mère. Désireux de l'approcher davantage et de le mieux entendre, ils le touchent, ils le heurtent successivement dans leur marche ; Jésus supporte leur importunité avec patience et bonté, et chemin faisant, il continue de les instruire jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans le jardin des Oliviers. Le Seigneur avec ses disciples, étant sorti vers l'orient de la ville, *passa le torrent de Cédron,* ainsi appelé à cause des cèdres nombreux qui ombrageaient ses rives

(Joan. xviii, 1). Ce torrent coule dans la vallée de Josaphat, qui s'étend du nord au midi, entre la cité de Jérusalem et le mont des Oliviers. Cette vallée tire son nom du roi Josaphat, dont le sépulcre s'élevait en forme de tour; près de là un monument creusé dans le roc renfermait les deux tombeaux du saint vieillard Siméon et de saint Joseph, époux de la Bienheureuse Vierge Marie. *Jésus*, traversant cette vallée couverte d'arbres et pleine d'agréments, *vint avec ses disciples vers une maison de campagne appelée Gethsémani*, située au pied de la montagne des Oliviers (Matth. xxvi, 36). On y construisit plus tard une église adossée à la roche sous laquelle les disciples s'endormirent pendant cette nuit terrible; cette église était occupée par des chanoines réguliers qui servaient Dieu sous la conduite d'un abbé dans l'ordre de saint Augustin.

Le Sauveur entra donc avec ses disciples dans le jardin attenant à cette maison de campagne, pour y attendre le traître qui allait venir avec des gens armés s'emparer de lui; car *Jésus savait bien tout ce qui devait lui arriver*, suivant les dispositions secrètes de la divine Providence (Joan. xviii, 4). *Lui à qui son Père a donné toute puissance*, même sur ses propres persécuteurs (Joan. xiii, 3), il va néanmoins se laisser prendre de plein gré, sans aucune résistance. *Le perfide Judas connaissait aussi ce lieu; car Jésus y venait souvent avec ses disciples*, soit afin d'y vaquer plus secrètement à la prière, soit afin d'y donner plus tranquillement des instructions familières (Joan. xviii, 2). En effet, d'après saint Chrysostôme (Hom. 84 in Matth.), au lieu de s'étendre doucement sur le lit pour y goûter le sommeil, le Seigneur sortait fréquemment à l'écart pour y passer la nuit dans l'oraison; et aux jours de solennité surtout après le souper, il avait coutume de conduire ses

Apôtres dans un endroit retiré, où, loin de tout bruit, ils pouvaient écouter avec une attention plus grande les sublimes enseignements sur chaque fête, qui n'étaient pas destinés à tout le monde. — C'était, avons-nous dit, l'heure des complies; car en ce moment le jour avait accompli son cours ; et le Seigneur aussi avait accompli son cours de prédication, lorsqu'après avoir institué l'adorable Eucharistie dans la dernière Cène, il vint au mont des Oliviers où ses ennemis devaient l'arrêter. C'est là qu'allaient s'accomplir les paroles du Prophète : *Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées* (Zach. XIII, 7). Ame fidèle, suivez partout votre divin Maître, ne l'abandonnez jamais de peur que lui-même ne vous abandonne également.

Selon le sens mystique, Jésus sortant de la ville nous apprend ainsi à quitter les sociétés et les occupations séculières, quand nous voulons offrir à Dieu plus convenablement nos prières et nos sacrifices ; il nous apprend aussi à fuir le tumulte du monde, quand nous voulons traiter des choses spirituelles avec nos amis. Étant sorti, il passa le torrent de Cédron qui signifie *tristesse profonde* ; c'était une image de la voie douloureuse que le Sauveur voulait bien parcourir. De même, en effet, qu'un torrent exposé aux ardeurs du soleil roule avec impétuosité les eaux de la montagne, ainsi Jésus, rempli des flammes de la charité et des lumières de la vérité, s'abandonna avec empressement aux flots des tribulations et des souffrances. En allant de lui-même traverser ce torrent, à l'heure où devait commencer sa Passion, il montrait que le Chrétien pour se disposer prochainement au martyre doit y songer d'avance et s'armer de patience ; car, d'après saint Grégoire (Hom. 35 in Evang.), les coups que l'on prévoit blessent moins cruellement, et les maux auxquels on s'attend sont plus faciles

à endurer. — Il vint donc en un lieu appelé Gethsémani, c'est-à-dire *vallée fertile*, pour marquer par la signification de ce nom, combien sa prière fut humble et fervente ; car l'humilité est désignée par la vallée et sa fertilité indique la ferveur ou la dévotion. A l'approche de sa Passion, dit Remi d'Auxerre (in cap. 26 Matth.), Notre-Seigneur pria dans une vallée fertile pour nous faire comprendre la profondeur de son humilité et l'abondance de sa charité ; car il s'est humilié jusqu'à souffrir la mort et il nous a aimés jusqu'à donner sa vie. — Il voulut être saisi par ses ennemis dans un jardin, pour signifier qu'il était venu réparer le péché commis par nos premiers parents dans un jardin de délices ou paradis terrestre ; ou bien encore pour faire entendre que par sa Passion il devait nous ouvrir les portes du paradis céleste.

Aussitôt après la Cène, le Sauveur avec ses disciples se dirigea vers le mont des Oliviers pour y faire sa prière ; c'est ce que représentent les religieux, lorsqu'après leur repas ils se rendent processionnellement à l'Église pour y offrir à Dieu leurs actions de grâce. Ce n'est pas sans mystère, dit Origène (Tract. 35 in Matth.), qu'après l'hymne de reconnaissance ils sortirent de la ville pour aller sur la montagne des Oliviers ; car le Chrétien qui a reçu le sacrement de l'Eucharistie ne doit plus rester occupé des choses terrestres dans la vallée de ce monde ; mais, selon la remarque de saint Jérôme, il doit tendre vers le sommet des vertus ; c'est là qu'il trouvera la récompense de ses travaux, la consolation de ses peines et les lumières de la vérité. — Si donc Jésus-Christ prie sur le mont des Oliviers et aussi dans le jardin de Gethsémani, il nous fournit, dans ces circonstances particulières, des instructions très-utiles. Quand il prie sur la montagne, il nous enseigne que dans l'oraison nous devons

détacher nos cœurs de la terre pour les porter vers le ciel; et quand il prie dans le jardin ou la vallée fertile, il nous apprend que nos prières doivent être accompagnées d'une humilité profonde, et que nos âmes ne doivent point être dépourvues d'une charité efficace. A l'approche de sa Passion, le Seigneur alla justement sur cette même montagne d'où il devait bientôt s'élever à la droite de son Père ; il voulait nous montrer par là que la patience dans les tribulations temporelles doit nous conduire à la béatitude des demeures éternelles. C'est sur le mont des Oliviers, dit saint Jérôme (in cap. 14 Marc.), que Jésus veille et prie, qu'il est saisi et garrotté; c'est aussi de là qu'il monte ensuite au plus haut des cieux pour indiquer que nous le suivrons dans le séjour de la gloire, si nous sommes ici-bas appliqués aux veilles et aux prières, résignés aux souffrances et aux humiliations. — Cette montagne des Oliviers est bien digne de toute vénération, puisque le Seigneur aimait à venir et à prier en ce lieu privilégié, et qu'il daigna même y opérer de nombreuses merveilles. Aussi, plus tard, on y construisit une église célèbre qui fut occupée par des moines bénédictins, sous la conduite d'un abbé.

Comme conclusion pratique de cet important chapitre, rappelons-nous les cinq grandes vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans cette soirée mémorable. Il nous a recommandé 1° l'humilité, quand il lava les pieds de ses Apôtres; 2° la charité, quand il institua le Sacrement auguste de son corps et de son sang, et qu'il prononça ce touchant discours d'adieu suprême; 3° la prière, lorsque dans le jardin des Oliviers il se prosterna trois fois pour supplier son Père ; 4° la patience, en supportant la trahison de son perfide disciple et les mauvais traitements de ses cruels ennemis, qui l'emmenèrent lié comme un criminel ;

5° l'obéissance, en se soumettant à la volonté de son Père, jusqu'à se livrer lui-même à la mort la plus douloureuse et la plus honteuse. Efforçons-nous de marcher sur les traces de notre divin Modèle, dans le sentier des vertus excellentes qu'il a pratiquées de la manière la plus parfaite.

Prière.

O très-doux Jésus, qui, à l'approche de votre Passion, avez supplié instamment votre Père pour tous ceux qui croyaient alors ou qui devaient croire plus tard en vous, j'implore, Seigneur, votre clémence et votre miséricorde pour tous ces Chrétiens et pour moi-même, comme aussi pour tous ceux qui sont chers à mon cœur ou qui me sont unis de quelque manière, pour mes parents et mes proches, mes supérieurs et bienfaiteurs, amis et ennemis, pour les personnes spécialement recommandées à mes prières, et généralement pour tous les fidèles vivants ou morts. A nous qui vivons encore, accordez la grâce en ce monde et la gloire en l'autre ; aux défunts qui souffrent dans le purgatoire, donnez le repos éternel. Vous qui êtes le Rédempteur de tous, montrez que vous êtes vraiment aussi le Sauveur de ces âmes. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LVIII

POURQUOI ET COMMENT IL FAUT MÉDITER LA PASSION DU SAUVEUR

Voici le moment de traiter de la Passion du Seigneur, que tout Chrétien devrait sept fois le jour rappeler à sa mémoire. L'étude continuelle du pieux fidèle, dit saint Bernard (serm. de Passione), doit être de se rappeler la Passion du Sauveur; car rien n'est propre à ranimer dans le cœur de l'homme le feu sacré de l'amour divin comme la méditation assidue des souffrances que Jésus-Christ a supportées pour notre amour. Voulez-vous, à l'exemple du grand Apôtre, ne vous glorifier que dans la croix du Rédempteur, mettez-la souvent devant vos yeux, gravez-la profondément dans vos cœurs. Comme Jésus-Christ conserve pour toujours dans son corps les cicatrices de ses plaies, nous devons aussi les tenir imprimées dans notre âme par un constant souvenir, sans les oublier jamais. Si les circonstances mystérieuses de cette Passion salutaire étaient l'objet de nos considérations les plus attentives, nous entrerions assurément dans une voie nouvelle. Les aperçus nouveaux que nous rencontrerions à chaque pas produiraient en nous des sentiments de plus en plus vifs de compassion et de charité; nous y trouverions des consolations inespérées, nous y goûterions des douceurs ineffables qui seraient comme un avant-goût et un gage assuré de la gloire éternelle. C'est ce qu'avait expérimenté une sainte religieuse, si fortement touchée de la Passion du Sauveur qu'elle ne pouvait jamais regarder un crucifix sans tomber à terre comme ravie en extase

Celui qui veut méditer utilement la Passion du Seigneur doit s'en représenter avec soin toutes les circonstances comme s'il en était lui-même spectateur, et pour y appliquer toutes ses pensées et ses affections, bannir les sollicitudes et préoccupations étrangères. Désirez-vous avancer dans cette science qui surpasse toutes les autres, abstenez-vous de recherche excessive et bornez-vous au simple nécessaire dans le boire et le manger ; il faut éviter, autant que possible, les repas prolongés dans la nuit, parce qu'ils sont très-opposés à l'oraison et à la contemplation. Fuyez aussi la délicatesse et la mollesse soit pour le coucher soit pour le vêtement ; contentez-vous des choses les plus communes et les plus modestes dans les habits comme dans la nourriture. Gardez-vous également des paroles inutiles et des joies folâtres ; conviendrait-il en effet que celui qui veut participer aux douleurs et aux humiliations de Jésus-Christ, s'abandonnât à des conversations oiseuses, à des rires immodérés ? En un mot, il faut vous sevrer de toutes les délectations sensibles ; il faut que les choses dures et amères à la nature nous deviennent douces et suaves, pour trouver des consolations spirituelles dans les souffrances salutaires de l'Homme-Dieu, et dans sa Passion une manne délicieuse pour notre âme. En effet, la chair et l'esprit ne peuvent être satisfaits en même temps, puisqu'ils *sont ennemis l'un de l'autre*, comme saint Paul l'assure (Galat. v. 17).

Saint Bernard dit à ce sujet (serm. 6 in Quadrag.): «La croix de Jésus-Christ est essentiellement contraire à la volupté, de même que la volupté l'est à la croix. Comment donc les amateurs des plaisirs peuvent-ils s'excuser en disant qu'ils ne sont pas les persécuteurs du Christ? Ils sont vraiment coupables de sa mort, parce qu'ils la rendent inutile pour leur salut, à cause du mépris qu'ils font d'un si grand sa-

crifice. Bien différents étaient les sentiments du grand Apôtre, lorsqu'il s'écriait : *Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour lui* (Galat. VI, 14). Il ne dit pas simplement qu'il est mort au monde, mais qu'il est crucifié ; ce qui est le genre de mort le plus ignominieux. En d'autres termes : Tout ce qu'aime le monde est une croix pour moi, comme sont les plaisirs, les richesses, les honneurs et les louanges des hommes ; mais tout ce que le monde abhorre comme une croix, je l'accepte, je l'embrasse, je m'y attache de tout cœur. Ces paroles de l'Apôtre peuvent bien s'entendre aussi en ce sens que, d'après son appréciation, le monde lui paraissait crucifié, et que, par sa compassion, lui-même semblait crucifié pour le monde ; car il voyait le monde déchiré par les vices, et lui-même se sentait tourmenté par la douleur qu'il en éprouvait. » Ainsi parle saint Bernard.

D'après saint Grégoire (Moral., l. 18, c. 6), l'âme, ne pouvant rester sans quelques jouissances, les recherche ou dans les biens terrestres ou dans les biens célestes ; voilà pourquoi, hélas ! beaucoup de ceux qui sont privés des consolations divines se tournent aussitôt vers les consolations humaines et se rendent ainsi tout à fait indignes des premières. Si, au contraire, dédaignant et méprisant toutes les autres, ils ne cessaient point de désirer et de solliciter celles-ci, ils ne manqueraient point de les obtenir et de les recevoir ; les portes de la miséricorde finiraient par s'ouvrir aux coups réitérés de la prière. « Mais, comme le dit saint Bernard (loc. cit.), la consolation divine est si jalouse qu'elle ne souffre point de partage ; elle n'entre point dans un cœur qui en admet d'étrangères. Il ne mérite pas les bénédictions célestes, celui qui les cherche avec une affec-

tion équivoque et les demande avec une intention double, en se préparant un autre appui pour le cas où elles ne lui seraient point accordées. » — La manne fit défaut aux enfants d'Israël, quand ils eurent mangé des fruits de la terre. Cette manne, qui renfermait en elle-même tous les goûts, toutes les saveurs les plus agréables, nous représente la douceur qui se trouve en Jésus; cette douceur fait défaut aux personnes religieuses, dès qu'elles soupirent après les satisfactions mondaines. Selon saint Augustin (Serm. 17 de Verbis Apost.), l'âme ne peut jouir en même temps des consolations intérieures et extérieures. L'homme vraiment spirituel doit donc dire avec le Prophète (Ps. LXXVI, 4): *Mon âme a refusé d'être consolée* par les créatures, aussi *je me suis souvenu de Dieu et j'ai été rempli de joie.* Suivant Richard de saint Victor (lib. 2 de Statu interior. hom.), l'esprit ne peut être parfaitement attiré à la contemplation des biens célestes, à moins que la chair ne soit courageusement réduite à l'usage des choses nécessaires. Si nous renonçons aux délectations de la chair, dit saint Grégoire (loc. cit.), nous ne tarderons pas à goûter les joies de l'esprit.

Compatissez donc aux souffrances du Sauveur et ne perdez point le souvenir de ses plaies, certains que si vous participez dans ce monde à ses douleurs, vous participerez dans l'autre à ses récompenses. Ce bon Maître qui daigna manifester sa résurrection à Madeleine affligée de sa mort, pourrait-il ne pas communiquer sa gloire aux pieux fidèles qui pleurent sur sa Passion? N'est-ce pas ce qu'a voulu faire entendre le Psalmiste en disant: *Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans l'allégresse* (Ps. CXXV, 5). C'est pourquoi saint Paul déclare que si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous régnerons avec lui (Rom. VIII, 17). Toutefois cette participation aux souffrances du Sauveur ne

doit pas avoir lieu seulement dans notre cœur, mais aussi dans notre corps. D'après saint Ambroise, celui qui veut compatir véritablement aux tribulations du Christ doit les ressentir en sa propre chair, à l'exemple de saint Paul (Colos. I. 24). C'est ce que signifient les paroles mystérieuses de l'Époux des Cantiques (VIII, 6) : *Placez-moi comme un sceau sur votre cœur et aussi sur votre bras* ; c'est-à-dire aimez-moi d'une manière non seulement affective mais encore effective, en vous rendant conforme à moi par les sentiments et aussi par les actions ; ainsi le sceau imprime son image à l'objet sur lequel il est apposé. Il est juste qu'à mon exemple vous m'aimiez de ces deux manières, *parce que l'amour est fort comme la mort et le zèle inflexible comme l'enfer* ; en effet, j'ai poussé l'amour jusqu'à subir pour vous la mort, et tous les efforts des démons ne m'ont point empêché d'accomplir l'œuvre de votre salut. C'est donc *par la voie des tribulations que nous devons parvenir au royaume des cieux* (Act. XIV, 21), comme l'indique la place qu'occupe la croix dans l'église. Elle est placée entre le chœur et la nef, de façon que, pour pénétrer dans le sanctuaire, il faut passer sous la croix ; de même ce n'est que par la croix que nous pouvons passer de l'Église militante à l'Église triomphante.

On raconte qu'un saint ermite avait supplié instamment le Seigneur de lui montrer ce qui dans son service pouvait lui plaire davantage. Il aperçut alors un personnage nu, transi de froid, les épaules chargées d'une croix énorme. Lui ayant demandé qui il était, il reçut cette réponse : Je suis Jésus-Christ. Tu m'as prié de te manifester ce qui dans mon service pouvait m'être le plus agréable ; je viens te l'apprendre : c'est que l'homme m'aide à porter ma croix. En parlant ainsi il disparut. Pour plaire à Jésus-Christ,

nous devons donc porter avec lui sa croix, et cela de plusieurs manières : dans notre cœur, par le souvenir et le sentiment de ce qu'il a enduré ; dans notre bouche, par de continuelles et ferventes actions de grâces ; dans notre corps, par la mortification et la souffrance ; c'est ainsi que nous témoignerons notre sincère reconnaissance au divin Sauveur par nos pensées, nos paroles et nos œuvres. — On raconte encore qu'une sainte dame recluse, désirant savoir combien de blessures Notre-Seigneur avait reçues dans sa Passion, priait Dieu avec larmes de le lui découvrir. Elle entendit une voix du ciel qui lui dit : Mon corps a été couvert de cinq mille quatre cent quatre-vingt-dix plaies. Pour les vénérer, récitez chaque jour en mémoire de ma Passion quinze fois l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique ; par ce moyen vous honorerez convenablement chacune de mes blessures dans le courant de l'année. Cette prière est en effet très-agréable à Dieu, comme il fut révélé dans la suite à un pieux solitaire. Nous connaissons ainsi le nombre vraiment prodigieux des plaies du Sauveur, en comptant chaque meurtrissure de la flagellation et chaque piqûre d'épine pour autant de blessures.

Quiconque médite sérieusement et assidûment la Passion du Sauveur en retire d'immenses et nombreux avantages. En effet, si vous désirez arriver à connaître la Divinité, vous devez commencer par considérer l'humanité sainte du Christ souffrant, afin de vous élever peu à peu par cette voie royale à une plus sublime contemplation ; car nul ne peut parvenir à trouver dans le service de Dieu des lumières et des douceurs extraordinaires, s'il n'y est attiré par les vifs sentiments de foi et d'amour qu'excite la méditation des douleurs de Jésus-Christ. Plus une âme s'élèverait sans cette méditation, plus elle s'exposerait à une chute pro-

fonde. Telle est la voie qu'il faut suivre, telle est la porte par où il faut passer pour atteindre le but tant désiré. Cette adorable et salutaire Passion du Rédempteur est la source véritable de tous les dons spirituels qui nous sont largement accordés. En effet, où placer ici-bas notre gloire, notre espérance, notre joie, notre consolation, sinon en Jésus-Christ qui est le souverain bien, et en sa Passion qui est le plus précieux trésor ? Aimons donc à conserver dans notre cœur ce trésor inestimable, ne nous lassons point d'y penser et d'en parler ; ne cessons de nous occuper de lui intérieurement et extérieurement ; plaise à Dieu qu'il ne s'épuise et ne se flétrisse jamais dans notre âme, mais qu'il y renaisse et croisse toujours ! Heureux Apôtre, glorieux docteur des nations ! pénétrant les secrets de la Divinité, vous aviez aperçu des clartés célestes, vous aviez entendu des choses merveilleuses que nulle bouche ne saurait rapporter (II Cor. xii, 4), et néanmoins, appréciant à sa juste valeur la Passion de votre divin Maître, vous n'avez pas craint de vous abaisser lorsque vous disiez aux fidèles convertis par vos soins : *Parmi vous je n'ai point fait profession de savoir autre chose que Jésus-Christ, celui-là même qui a été crucifié* (1 Cor. ii, 2). O douces paroles, que devraient savourer continuellement les pieux Chrétiens ! car il en découle une suave onction qui fait goûter par avance les joies de la patrie aux malheureux habitants de l'exil. Voulez-vous obtenir le salut éternel avec les magnifiques récompenses qui l'accompagnent, voulez-vous pratiquer les plus excellentes vertus, acquérir la science et la sagesse véritables, recevoir avec égalité d'âme les adversités et les prospérités, participer au calice amer des souffrances du Sauveur comme aussi à la coupe délicieuse de ses consolations, portez sans cesse dans votre cœur Jésus-Christ, cet Homme-Dieu cru-

cifié. Le souvenir fréquent de sa Passion transforme les ignorants en docteurs habiles et les hommes simples en sages, remplis non de la science qui enfle, mais de la charité qui édifie (I Cor. VIII). La Passion est comme un livre de vie où l'on trouve tout ce qui importe au salut, et ce livre, qui renferme toutes les instructions nécessaires, procure aussi toutes les douceurs spirituelles. Heureux celui qui s'applique sérieusement à l'étudier ! il y apprendra de plus en plus à mépriser le monde et à aimer Dieu, il ne cessera de progresser en grâces et en vertus.

La méditation des souffrances du Sauveur ne doit point se faire par manière d'acquit, à la hâte et comme en courant, surtout lorsqu'on peut disposer d'un temps favorable, mais bien plutôt avec une grande application d'esprit et de cœur, avec une tendre compassion. C'est un bois solide et dur, qu'il faut triturer et broyer longtemps sous les dents, avant de pouvoir en sentir le goût et la saveur ineffables. Si vous ne pouvez encore pleurer et gémir avec Jésus-Christ, vous devez au moins avec une sincère affection le louer et le remercier pour tant de bienfaits dont il vous a comblé gratuitement par sa Passion. Que si vous ne pouvez même exciter en vous aucun sentiment soit de compassion, soit de reconnaissance, ne vous rebutez point, malgré l'insensibilité et la dureté de votre cœur, et pour la gloire du Seigneur, n'abandonnez point le souvenir de sa Passion salutaire, mais remettez à sa volonté sainte le soin de vous accorder ce que vous ne pouvez avoir de vous-même. Frappez deux fois le rocher, c'est-à-dire aux exercices de l'esprit joignez les exercices du corps pour vous exciter à la componction ; étendez vos mains et tournez vos regards vers le crucifix, jetez-vous à genoux et prosternez-vous à terre, frappez votre poitrine, flagellez votre corps, continuez

de semblables pratiques de piété et de pénitence jusqu'à ce que jaillisse de vos yeux une source abondante de larmes ; ainsi l'esprit pourra se désaltérer aux eaux fécondes de la dévotion, tandis que le corps touché par cette heureuse expérience deviendra plus propre à recevoir l'impression de la grâce.

Parmi les innombrables avantages que procure la méditation assidue des souffrances du Sauveur, voici les quatre principales : elle nous aide à triompher des trois grands vices qui règnent dans le monde, elle adoucit la tribulation et la pénitence, elle chasse la tristesse désordonnée, elle diminue les peines que nous devrions subir dans le purgatoire. — Le Seigneur lui-même nous indique le premier avantage, quand il dit par la bouche du Prophète : *Souvenez-vous de ma pauvreté, de mon abaissement, de l'absinthe et du fiel* dont j'ai été abreuvé (Thren. III, 19). La convoitise de la chair sera réprimée par la considération des douleurs amères de Jésus crucifié, la concupiscence des yeux par la vue de son extrême misère, et l'orgueil de la vie par le spectacle de ses profondes humiliations. Aussi la croix du Sauveur trouve des adversaires dans les voluptueux, les ambitieux et les avares, parce qu'il y fut rassasié d'amertume, couvert d'opprobres et réduit à la dernière indigence. — Le second avantage n'est pas moins certain que le premier ; car de même qu'un aliment fade devient savoureux si on y joint du sel ou quelque autre condiment ; ainsi la tribulation et la pénitence, qui sont d'elles-mêmes insipides, deviennent douces et agréables quand elles sont assaisonnées avec le sel de la Passion si amère de Jésus-Christ. — Le troisième avantage ressortira mieux par un exemple que par des explications. Un religieux récemment converti du monde tomba dans une mélancolie si profonde

qu'il ne pouvait ni lire, ni prier, ni rien faire de bien. Un jour que, retiré dans sa cellule, il était accablé d'ennui et tourmenté de chagrin, il entendit une voix d'en-haut qui lui disait intérieurement : Pourquoi rester ainsi dans l'oisiveté, et te consumer vainement de souci ? Lève-toi ; médite dévotement sur ma Passion, et la compassion te fera surmonter ton désespoir. Docile à cet avis, le religieux se mit aussitôt à considérer les douleurs et les ignominies du divin Maître ; il y trouva un remède efficace contre sa dangereuse tentation ; et goûtant toujours de nouvelles consolations dans cette sainte méditation, il y persévéra toute sa vie, en sorte qu'il n'éprouva plus jamais aucune atteinte de tristesse déréglée. — En quatrième lieu, montrons que les peines du Purgatoire peuvent être diminuées par le même moyen. Comme la divine Providence ne laisse rien de désordonné dans la nature, la justice divine ne laisse aussi rien d'impuni, mais elle inflige en ce monde ou dans l'autre le châtiment que chaque faute mérite. Le pécheur, qui, après s'être souillé de mille crimes, n'aurait pas satisfait suffisamment pour la millième partie de la dette qu'il a contractée envers le Seigneur, serait donc obligé de payer après sa mort jusqu'à la dernière obole dans le purgatoire. Mais combien de temps devrait-il rester dans ce lieu d'expiation avant d'entrer au ciel ? O quelle serait longue l'attente de cette pauvre âme ! O quelles seraient la durée et la continuité, la rigueur et l'intensité de ses tourments et de ses douleurs, puisque tous les maux et les supplices de la terre ne pourraient leur être comparés ! Eh bien ! il pourrait néanmoins facilement échanger ces peines si terribles et si prolongées contre une satisfaction très-légère et très-courte, celui qui s'empresserait de recourir au trésor de la Passion ; car ce trésor est d'un prix infini,

à cause de la dignité souveraine, de la charité extrême, des souffrances, des mérites immenses de l'Agneau sans tache qui a satisfait abondamment et surabondamment pour tous les péchés du monde. L'homme donc, qui saurait puiser avec dévotion à cette source intarissable de biens spirituels, serait promptement libéré de toutes ses dettes, quand bien même il aurait dû souffrir mille ans dans les flammes du purgatoire. Pour y parvenir voici ce que vous avez à faire.

Premièrement, le cœur brisé par une vive componction, pesez et comptez en gémissant vos énormes iniquités ; confessez devant le Seigneur leur multitude et leur gravité ; considérez avec une douleur profonde les fautes que vous avez commises, les châtiments que vous avez mérités, la grandeur et la bonté de Celui que vous avez offensé ; dites alors avec amertume : Mes péchés, Seigneur, ont surpassé en nombre les grains de sable de la mer. — En second lieu, profondément abaissé en présence du Juge suprême, vous devez être tellement convaincu de votre misère et de votre néant que vous n'osiez pas même lever vers le ciel vos yeux impurs, ni prononcer avec vos lèvres souillées le nom très-saint du Seigneur ; mais vous devez vous regarder comme un ver immonde dont toutes les œuvres satisfactoires ne sont absolument d'aucune valeur. Ainsi pauvre et misérable, implorez la miséricorde de Dieu par vos larmes et vos sanglots, en répétant les paroles de l'enfant prodigue: *O mon Père, j'ai péché contre le ciel et en votre présence, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; daignez du moins me traiter comme l'un de vos mercenaires* (Luc, xv, 18 et 19). — Vous vous relèverez ensuite et vous glorifierez avec une grande affection les mérites de la Passion du Sauveur, en pensant à la surabondance de la Rédemption. Car la plus pe-

tite goutte de son sang précieux, qui sortit à flots par toutes les parties de son corps déchiré de plaies, eût suffi pour racheter et délivrer le monde entier ; mais il voulut le répandre sur la croix jusqu'à la dernière goutte, afin de montrer son amour extrême et son immense libéralité, comme aussi pour servir de soulagement efficace à tous les affligés. — Enfin, avec humilité sans doute, mais avec ferveur aussi, conjurez le divin Sauveur de vous tendre une main secourable et de vous communiquer quelque parcelle de ses mérites infinis ; recourez avec confiance et sans crainte à cette fontaine de grâces toujours jaillissante, car il est lui-même plus disposé à vous exaucer que vous n'êtes prompt à l'invoquer. Ce qui doit remplir d'espérance et de joie les malheureux pécheurs, c'est de savoir que, dans la Passion du Rédempteur, nous trouvons à notre portée les secours nécessaires pour obtenir le pardon de tous les péchés et la rémission des peines temporelles, pour acquérir la grâce sanctifiante et mériter la gloire éternelle. — Ayez donc toujours présente à l'esprit cette Passion salutaire ; rapportez-y toutes les angoises et les tribulations que vous endurez ; tâchez de la reproduire en vous autant que possible. Lorsque, par une secrète disposition de la Providence, vous êtes abandonné à une sécheresse désolante et privé de consolation intérieure, vous devez, comme un homme vraiment crucifié, n'en point chercher ailleurs mais attendre patiemment, élever vos regards vers le Père céleste et vous jeter entre ses bras miséricordieux avec une entière confiance. Plus vous serez dépourvu de soulagement spirituel et soumis à la volonté divine, plus alors certainement vous serez semblable au Sauveur crucifié et agréable à votre bon Maître ; car ce degré d'épreuve est la marque assurée à laquelle le Seigneur reconnaît les plus vaillants soldats de

l'armée chrétienne. Vous abandonnant ainsi à la clémence de Dieu pour toutes les adversités qui peuvent vous survenir, tenez-vous toujours dans une complète liberté d'esprit comme un homme qui est tout prêt à partir de ce monde. Semblable à la colombe qui cherche un asile dans les trous de la pierre, réfugiez-vous aussi dans les plaies sacrées de Jésus-Christ et surtout dans la blessure profonde de son cœur si aimant ; c'est là que vous trouverez toujours une protection infaillible contre tous les dangers et une source inépuisable de grâces excellentes.

Abordons par conséquent le récit tragique que nous avons entrepris. Si vous avez prêté une grande attention à la vie antérieure de Jésus-Christ, redoublez maintenant de pieuse application ; car ici surtout brille sa charité qui devrait consumer entièrement nos cœurs. Ce qui doit exciter en nous les plus vifs sentiments de compassion et d'amertume, ce n'est pas seulement ce douloureux crucifiement dans lequel il expira, mais encore les tortures multipliées qui ont préparé ce dénoûment terrible. Combien il est touchant, en effet, de penser que Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce Dieu digne d'être béni par-dessus tout, a été en butte à de continuelles douleurs, rassassié d'opprobres et de souffrances, depuis le moment où ses ennemis, munis de torches et d'armes, le cherchèrent et l'arrêtèrent comme un larron durant la nuit, jusqu'à la sixième heure du jour où il fut mis en croix. Pendant tout ce temps on ne lui laissa pas un seul instant de repos ; écoutez et voyez vous-même cette suite de vexations et d'outrages. Celui-ci le trahit et celui-là le saisit ; on l'enchaîne, on l'entraîne, on le pousse avec imprécations et menaces ; il est chargé de coups et d'injures. On suscite contre lui de faux témoins, on dépose contre lui d'injustes accusations, on vomit contre lui mille

blasphèmes. On le couvre de crachats, on lui voile les yeux, on le frappe au visage, on lui donne des soufflets. Méprisé et insulté de diverses manières, il est revêtu d'une robe blanche comme un insensé et conduit au prétoire comme un criminel. Ceux-ci l'accablent de mauvais traitements durant le trajet, ceux-là poussent des cris de rage ; les uns et les autres se précipitent sur lui avec violence, lui arrachent ses vêtements et le lient à la colonne. Il est battu de verges, affublé d'un manteau de pourpre et couronné d'épines. L'un lui met à la main, en guise de sceptre, un roseau qu'un autre reprend avec fureur pour en frapper sa tête couronnée d'épines ; celui-ci fléchit ironiquement le genou devant lui et celui-là le salue par dérision roi des Juifs ; il sert ainsi de jouet non pas seulement à quelques soldats mais à une cohorte tout entière. On le mène et ramène de tribunaux en tribunaux, on ajoute outrages sur outrages, supplices à supplices ; on le bafoue, on le condamne, on le tourne et retourne de droite et de gauche comme un imbécile et un fou, et même comme un voleur et un insigne malfaiteur. On le conduit d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate, et dans la cour de ce dernier, que d'allées et de venues on le contraint de faire dedans et dehors ! O mon Dieu, qu'est-ce donc que tout cela ? N'est-ce pas, ô âme chrétienne, le combat le plus pénible, le plus amer et le plus opiniâtre ? Mais attendez un peu et vous verrez pis encore. Les princes des prêtres, les Scribes, les Pharisiens et la multitude du peuple s'élèvent contre lui avec acharnement ; tous crient à l'envi : Qu'il soit crucifié. Sur ses épaules ensanglantées on place une croix pesante. Une foule immense, composée de citoyens et d'étrangers, de petits et de grands, accourt de toutes parts, non pour compatir mais pour insulter à ses douleurs ; personne ne

lui témoigne de sympathie, beaucoup au contraire le couvrent de boue et d'ordures. Tandis qu'il porte l'instrument d'ignominie, il devient un objet de railleries ; ceux qui étaient assis aux portes de la ville parlaient contre lui et ceux qui buvaient du vin faisaient sur lui des chansons. (Ps. LXVIII, 13). Ses bourreaux ne cessent de le tourmenter et de le harceler. Il est tout brisé et meurtri, poursuivi par les sarcasmes, épuisé de fatigues ; on ne lui donne pas un instant pour respirer jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur le sommet du Calvaire. C'est donc là qu'il va trouver enfin le terme à tant de souffrances et d'humiliations, oui, mais sur le bois infâme de la croix, sur ce lit affreux de là mort. Il a pu dire en vérité par la bouche du Roi-Prophète : les eaux des tribulations ont pénétré jusqu'au plus profond de mon âme ; j'ai été assailli par une multitude de chiens féroces qui m'ont déchiré de leurs dents cruelles. (Ps. XXI et LXVIII).

Trois sortes de souffrances furent portées à leurs dernières limites dans la Passion du Sauveur, de manière à montrer en sa personne divine le plus parfait modèle de la véritable patience. Ces souffrances extrêmes qui résument tous les exercices de la pénitence la plus complète, furent d'abord le dénûment et la nudité, ensuite les mépris et les dérisions, enfin les supplices et les tourments divers qu'endura Jésus-Christ. Les bourreaux le dépouillèrent entièrement sans lui laisser le moindre vêtement, ce que nous ne lisons point avoir été pratiqué même à l'égard des larrons ; mais on peut croire que son corps fut couvert de quelques pauvres lambeaux par les soins de Marie. En prenant son sépulcre pour la terre qui est la mère commune de tous les corps, on peut bien lui appliquer à la lettre ces paroles du saint homme Job (I, 21) : *Je suis sorti nu du sein de ma mère et j'y ren-*

trerai nu. « Considérons, dit saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), en quel état Notre-Seigneur est monté sur la croix ; il y était dépouillé de tout. Ainsi doit y monter quiconque veut triompher du monde; il ne doit attendre aucun secours de la part du siècle. Adam vaincu cherchait à se couvrir; le Christ se laissa dépouiller pour devenir vainqueur, il monta sur la croix tel que le Créateur nous a fait naître en ce monde. Le premier homme était nu dans le paradis terrestre, et le nouvel Adam est entré nu dans le ciel. » Ainsi parle saint Ambroise.

Mais, hélas ! qui pourrait raconter les humiliations et les douleurs que Jésus-Christ a souffertes dans le cours de sa Passion ? Voulez-vous en avoir une idée ? Considérez-les en elles-mêmes, puis dans celui qui en fut l'objet et dans ceux qui en furent les instruments. — Pour connaître ce qu'il endura d'opprobres, voyez-le, comme nous l'avons déjà montré, continuellement exposé à de nouveaux affronts, depuis le jardin des Olives, où il fut saisi comme un brigand, jusqu'au sommet du Calvaire, où il fut crucifié comme un scélérat; il s'est ainsi soumis à toutes sortes d'ignominies pour donner à l'homme un exemple accompli d'humilité. Qui pourra comprendre combien il supporta d'outrages ? car, pour abréger leur récit, les Évangélistes n'en ont point exprimé la quantité innombrable, mais seulement la variété effrayante. Qui peut, en effet, savoir par combien de personnes et combien de fois il fut insulté au milieu de la multitude extraordinaire alors assemblée ? Remarquons comment le lieu et le temps de sa Passion contribuèrent à augmenter sa honte et sa confusion. Où a-t-il souffert ? Parmi ses parents et ses connaissances ; à Jérusalem, capitale célèbre et populeuse; hors des murs, sur le Calvaire, endroit infect et immonde où l'on exécutait les

homicides et les autres criminels; c'est là qu'il fut élevé sur une croix entre deux voleurs comme pour être donné en spectacle à ses amis consternés et à ses ennemis triomphants. Quand a-t-il souffert ? Le jour même de la solennité principale des Juifs, qui attirait dans leur ville une foule nombreuse, venue non-seulement des contrées voisines, mais aussi des nations étrangères ; c'est alors que Notre-Seigneur fut abandonné à toutes les moqueries de la populace accourue pour être témoin du grand événement. — Que dire maintenant des douleurs dont son corps fut affligé? Plus la chair immaculée du Christ était exempte de tache, plus elle devait être sensible aux tourments. Aussi fait-il entendre cette plainte par la bouche du prophète Jérémie (Thren. I, 12) : *O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne.* Non assurément, semble-t-il dire. Il est vrai que plusieurs Martyrs ont subi des tourments multipliés et affreux ; aucun cependant n'a souffert en son corps autant que Jésus-Christ, parce que leur chair, ayant été souillée par le péché, était moins sensible à la douleur. D'ailleurs le Sauveur lui-même non-seulement soutenait et fortifiait ses courageux athlètes, mais encore il adoucissait et tempérait leurs souffrances, souvent même il les changeait en rafraîchissements et en délices. Mais quoique, par sa puissance divine, Jésus-Christ ait secouru, consolé si généreusement ses Martyrs, nous croyons pieusement et nous affirmons hardimen qu'il n'en usa pas de même envers son humanité sainte ; mais il livra cette chair si pure à toute la violence des supplices qu'elle pouvait naturellement supporter jusqu'à ce que son âme fût séparée de son corps, et pour résister à tant de maux excessifs il ne s'arma que d'une patience invincible.

Considérons maintenant la dignité de Celui qui a souffert de telles indignités. N'est-ce pas l'innocence, la pureté même, Celui qui n'a jamais commis d'actions coupables, ni proféré de paroles trompeuses, Celui qui est, par excellence, doux et humble de cœur ? N'est-ce pas Celui qui a créé le ciel, la terre, la mer et toutes les choses qui y sont contenues, Celui qui, dans ses mains, porte l'univers, le soutient, le gouverne et le dirige à son gré ? N'est-ce pas Celui à qui rien n'est caché en ce monde, Celui dont les regards pénètrent les abîmes et qui connaît les choses futures comme si elles étaient présentes ? N'est-ce pas Celui qui voit les pensées des Anges et des Saints, comme aussi celles des méchants et des démons, Celui qui veut le salut de tous les hommes, et désire que tous parviennent à la connaissance de la vérité ? Oui, c'est le Fils bien-aimé du Très-Haut, c'est vraiment Dieu lui-même, dont la puissance, la sagesse et la bonté sont sans bornes.

Considérons enfin de la part de qui il souffre tant d'ignominies. Pour comble de douleur et de honte, ce ne sont pas des étrangers, ce sont ses concitoyens qui le tourmentent; non pas des voisins ou des proches quelconques, mais ses fils et ses frères dont il a dit lui-même (Matth. xv, 26) : *Il n'est pas bon d'arracher le pain aux enfants pour le jeter aux chiens.* Les enfants dont il parle ici, ce sont les Juifs, tandis que les chiens ce sont les Gentils. Il a dit aussi à son Père par la bouche de David (Ps. xxi, 23) : *Je ferai connaître votre nom à mes frères*, c'est-à-dire aux Juifs dont il est le frère selon la chair. Mais il montre ce qu'étaient à son égard ces fils et ces frères, lorsqu'il dit par son Prophète (Is. I, 2) : *J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé.* Il ajoute dans le Cantique des Cantiques (I, 5) : *Les enfants de ma mère ont combattu contre moi.* Aussi, dans l'Évan-

gile, il se déchaîne souvent contre eux, en les menaçant de la damnation éternelle, parce qu'ils ont résisté à la vérité.

Voilà comment le souverain Seigneur a souffert d'être méconnu et maltraité par des fils ingrats et rebelles. Ces diverses circonstances de la Passion nous font bien comprendre tout ce que chaque Chrétien doit à cet aimable Sauveur qui a bien voulu subir tant d'outrages horribles pour nous, esclaves révoltés. Celui qui ne serait pas attendri par de telles considérations, serait réduit à une insensibilité mortelle ; il aurait un cœur plus froid que la glace et plus dur que le bronze. Mais pour prendre goût à méditer la Passion du Sauveur, efforcez-vous d'abord, autant que vous le pourrez, de vous unir par un ardent amour à un Dieu qui nous a tant aimés lui-même le premier. Car, plus vous l'aimerez avec ferveur et plus vous compatirez à ses souffrances, comme aussi plus vous participerez à ses douleurs et plus vous vous remplirez de ses sentiments ; l'amour et la compassion s'aideront ainsi à croître mutuellement dans votre cœur, jusqu'à ce que vous arriviez à la perfection, à moins que vous n'y mettiez obstacle par quelque défaut. Appliquez-vous spécialement à rejeter toute présomption, toute défiance et toute négligence ; car l'homme doit entreprendre un si grand ouvrage avec humilité, confiance et ferveur en y joignant une très-grande pureté de cœur. Son indignité même ne doit point le décourager, puisque le divin Rédempteur a daigné mourir sur la croix pour les pécheurs. Attachez-vous donc d'abord intimement à lui par la charité, de telle sorte que votre cœur se perde tout entier en lui ; que tout ce qui est hors de lui ne soit rien à vos yeux, et n'ayez pas plus souci de vous-même sans lui que d'un vil néant. Occupez-vous uniquement du Sauveur qui a souffert pour vous, et ne réservez

point pour un autre quelque partie de vous-même, car vous lui appartenez tout entier. Ainsi parfaitement transformé en lui, vous serez, à coup sûr, frappé de ses blessures et de ses douleurs, profondément affecté de ses ignominies et de ses opprobres. A l'amour joignez la prière, et conjurez le Seigneur Jésus de graver lui-même ses plaies sacrées dans votre âme attendrie, dirigez vers elles toutes vos affections ; ne craignez point de l'importuner par vos instances, continuez de le solliciter jusqu'à ce que vous ayez obtenu de sa miséricorde la grâce désirée.

Quant aux divers exercices que nous pouvons pratiquer relativement à la Passion du Sauveur, on peut en distinguer six principaux. Nous devons en effet considérer Jésus souffrant pour retracer ses vertus ou compatir à ses douleurs, pour exciter soit notre admiration, soit notre joie, pour nous transformer ou nous reposer en lui. 1° Nous devons retracer ses vertus, parce que dans son imitation consiste la véritable perfection chrétienne. Que la Passion du Sauveur soit donc la règle de notre conduite; car plus nous nous éloignons de ce modèle, moins nous approchons de notre fin. Ainsi, autant que nous le pouvons, aimons à être humiliés, méprisés, vilipendés, foulés en quelque sorte aux pieds de tous ; aimons à souffrir les persécutions, les outrages et les opprobres pour le service de Dieu. Soyons nus et dépouillés de tout avec Jésus-Christ ; ne désirons rien en ce monde, et si nous y possédons quelque chose, éprouvons-en un vif regret. Fuyons également les douceurs et les satisfactions sensuelles ; contentons-nous d'une nourriture vile et grossière ; Notre-Seigneur n'a-t-il pas été abreuvé de fiel et de vinaigre ? En un mot, considérons tout ce que Jésus a souffert pour nous et comment il a souffert, puis efforçons-nous de reproduire ses divins exemples.

2° Nous devons compatir à ses douleurs. Pour cela, représentons-nous les peines, les tourments, les ignominies et les outrages que Jésus supporta dans son âme et dans son corps pour nos péchés. Quel sujet de larmes et de gémissements pour nous, si nous réfléchissons que, par nos crimes, nous avons causé la mort du Fils de Dieu et qu'ainsi nous nous sommes rendus coupables de lèse-majesté divine ! Comprenons de quelle amertume fut alors rempli le cœur de Celui qui fait le bonheur des anges ; combien il fut accablé non-seulement par la violence des supplices et par la vue de nos ingratitudes, mais encore par l'affliction de sa Mère chérie qu'il voyait absordée dans un abîme de désolation au pied de la croix. En face d'un spectacle aussi lamentable, aussi déchirant, pourrions-nous ne pas être émus d'une tendre pitié, et touchés d'une compassion profonde ?

3° Nous serons saisis d'admiration, si nous considérons quel est Celui qui souffre, ce qu'il souffre, pour qui et de la part de qui il souffre. Celui qui souffre, c'est le Fils de Dieu, vrai Dieu lui-même, dont la puissance est immense, la sagesse souveraine et la bonté infinie. Que souffre-t-il ? La fuite et l'abandon, la faim et la soif, le froid et la chaleur, les persécutions et les calomnies, les chaînes et les fouets, les outrages et les tourments les plus affreux. Celui qui est la gloire et la justice par excellence est conspué, méprisé ; le Juge suprême des vivants et des morts est jugé et condamné ; la douceur, l'innocence même est diffamée, maltraitée ; Dieu est blasphémé, le Christ est foulé aux pieds, l'Auteur de la vie est mis à mort, le vrai Soleil est obscurci. Mais pour qui souffre-t-il ? Pour ses cruels ennemis, pour de vils esclaves, pour les contempteurs audacieux de la majesté divine, pour des créatures ingrates envers

leur bienfaiteur universel. Mais encore de la part de qui souffre-t-il ? De la part de ses amis qu'il a comblés de faveurs ; ce sont des hommes vils, insensés et impies qui insultent à sa sagesse et à sa bonté sans bornes. Quel sujet pour nous d'étonnement et de surprise !

4° La Passion du Sauveur doit être aussi pour nous un sujet de joie et d'allégresse. Qui pourrait rester froid et insensible, en voyant que les souffrances de Jésus-Christ ont produit la rédemption des hommes, ont réparé la ruine des Anges et manifesté la clémence de notre Dieu ? Félicitons-nous de ce que, par la mort de notre aimable Rédempteur, nous avons été délivrés de la damnation éternelle, de la honte de nos péchés et de la tyrannie des démons. Applaudissons aussi à la glorieuse restauration qui a été opérée par le même moyen dans les hiérarchies célestes ; car ne devons-nous pas regarder comme un insigne honneur d'être appelés à remplir les places vacantes parmi les esprits bienheureux, en sorte que nous formions tous ensemble un seul troupeau sous un seul pasteur et que nous soyons également ses brebis chéries ? Réjouissons-nous surtout de ce que, dans sa Passion, le Seigneur a prouvé spécialement sa bonté; car pouvait-il faire éclater davantage sa miséricorde qu'en daignant supporter tant de maux pour élever à la gloire céleste ses propres ennemis, dignes uniquement de la mort éternelle ?

5° Considérons sans cesse la Passion du Seigneur afin de nous transformer et fondre, pour ainsi dire, en lui. Cette transformation s'opère quand l'homme, non content d'avoir fait de Jésus crucifié l'objet de son imitation, de sa compassion, de son admiration et de sa joie, s'identifie avec lui de manière à en faire l'objet de ses pensées et de ses affections à toute heure et en tout lieu. Détaché alors de lui-même et

de toute créature, il est uni si intimement à son Rédempteur que son esprit et son cœur sont continuellement appliqués à le contempler et à l'aimer ; car il ne veut plus vivre qu'en Celui qui a voulu souffrir et mourir pour nous.

6° Considérons enfin cette bienheureuse Passion pour y trouver un doux repos. L'homme transformé en Jésus-Christ, comme nous venons de le dire, ne se lasse point de méditer les souffrances salutaires de son divin Maître, en s'efforçant de pénétrer dans ce riche trésor de tous les biens spirituels avec humilité et piété ; il se liquéfie par l'ardeur de son amour, par la ferveur de sa dévotion, et se renonce lui-même jusqu'à ce qu'étant mort à tout il soit entièrement consumé dans la Passion du Sauveur, comme dans une fournaise de charité. L'âme alors ravie hors d'elle-même se repose dans les embrassements de l'Époux céleste, qui redit à ses compagnes : *Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, de ne point réveiller ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle-même le veuille* (Cant. II, 7).

Ainsi, en méditant la Passion du Sauveur, nous devons imiter ses vertus afin de régler notre conduite, et compatir à ses souffrances pour accroître notre charité ; nous devons aussi nous livrer à l'admiration afin d'élever notre esprit, et à la joie pour dilater notre cœur ; nous devons enfin nous transformer et nous reposer en Jésus crucifié pour lui devenir entièrement semblables et parfaitement dévoués.

Dans la Passion de Notre-Seigneur nous trouvons encore trois grands enseignements ; nous y apprenons combien les péchés sont abominables aux yeux de Dieu, combien sont affreux les supplices de l'enfer et combien sont immenses les joies du paradis. Jésus-Christ en effet a souffert afin d'effacer tous nos crimes, nous délivrer des châtiments éternels

et nous mériter les récompenses célestes. Ce que nous venons de rappeler en général, nous allons maintenant l'examiner en détail; car serait-il convenable que nous nous lassions de méditer les peines que notre aimable Rédempteur ne s'est point lassé de supporter? Bien plus, ce qu'il a souffert une fois pour le monde entier, il était disposé à le souffrir de nouveau pour chaque pécheur en particulier, s'il l'eût fallu. O miséricorde infinie de mon Dieu! Pourquoi tant d'amour? Qui ne serait surpris de tant de bonté? A ce propos voici le fait remarquable que saint Denis raconte (Epist. ad Demophilum). Un saint homme nommé Carpus était transporté d'indignation en apprenant qu'un infidèle avait entraîné un Chrétien dans l'apostasie. Le serviteur de Dieu, s'étant mis en prière, conjurait instamment le Seigneur de faire descendre le feu du ciel pour consumer sans miséricorde les deux coupables. Jésus-Christ lui apparut tout à coup revêtu de son humanité et entouré de ses Anges dans les cieux. Carpus, Carpus, lui dit-il, je suis prêt à mourir encore pour sauver les hommes.

Prière.

O très-doux Jésus, je vous supplie de me remplir, moi pauvre pécheur, de votre immense charité, afin que je ne désire plus rien de terrestre ou de charnel. Que vous aimant par-dessus tout, mon âme ne trouve de consolation qu'en vous seul, ô Seigneur plein de bonté! Tracez de votre doigt divin, sur les tablettes de mon cœur, le souvenir de vos douleurs, afin que je les aie toujours devant les yeux; qu'il me soit doux non-seulement de les méditer, mais encore de les supporter, s'il est nécessaire, selon mon faible pouvoir. Faites que non-seulement je vous serve de toutes mes

forces, mais qu'en outre je sois disposé à subir pour vous toutes sortes d'outrages et même à souffrir la mort la plus ignominieuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LIX

(PREMIÈRES COMPLIES DE LA PASSION)

AGONIE DU SEIGNEUR ET TRAHISON DE JUDAS DANS LE JARDIN

Matth. XXVI. — Marc. XIV. — Luc. XXII. — Joan. XVIII.

Ame chrétienne, revenez sur la Passion du Sauveur, et méditez-en successivement toutes les circonstances depuis le commencement jusqu'à la fin, considérant chaque chose comme si vous en étiez témoin. Regardez avec attention le Seigneur qui sort du cénacle à l'heure des complies et qui marche avec ses disciples vers le jardin des Olives. Vous joignant à eux pour ce dernier voyage, écoutez les paroles affectueuses, amicales et familières que leur adresse le divin Maître afin de les exhorter à la prière. Lorsqu'il fut entré dans le jardin, il dit à ses Apôtres (Matth. XXVI, 36) : *Restez ici, pendant que j'irai là pour prier*, ou en d'autres termes, attendez sans changer ni de sentiment, ni de place; priez vous-mêmes à mon exemple, afin que vous ne succombiez pas à la tentation. Ainsi, selon la remarque de saint Jérôme (in cap. 14 Marc.), Jésus n'adjoignit pas à son oraison ceux qu'il n'adjoignait pas encore à sa Passion. Il avait coutume de prier séparément de ses disciples, comme le dit saint Chrysostôme (Hom. 84 in Matth.), afin de nous

apprendre à rechercher la solitude et à nous établir dans le recueillement pour vaquer à l'oraison. Il prie à l'écart, dit également saint Cyrille, afin de nous enseigner que nous devons avoir l'esprit attentif et le cœur tranquille pour converser avec la Majesté divine. Toutefois l'ordre de s'arrêter que reçurent les Apôtres ne s'adressait qu'à huit; car Judas était alors absent, et Jésus prit aussitôt avec lui les trois autres, Pierre, Jacques et Jean, pour marquer les trois qualités qui doivent accompagner une prière convenable. Pierre, en effet, dont le nom signifie *qui connaît*, représente la fermeté de la foi; Jacques, dont le nom signifie *qui supplante*, figure la générosité du renoncement par lequel nous foulons aux pieds les biens temporels en les méprisant; et Jean, dont le nom signifie *qui possède la grâce*, désigne l'état de ferveur. *Jésus emmena Pierre et les deux fils de Zébédée*, comme ses plus intimes confidents et ses plus familiers amis (Matth. xxvi, 37); car il voulait rendre spectateurs de son agonie douloureuse ceux qui l'avaient été de sa transfiguration éclatante, afin qu'après avoir été admis à contempler sa gloire sublime, ils fussent admis à contempler de près son humiliation extrême.

Alors Celui duquel dépend l'univers entier et qui n'avait commis aucun péché, voyant approcher la mort, *commença à être saisi de frayeur et accablé d'ennui* (Marc. xiv, 33). Nous autres créatures coupables, que ferons-nous donc? Saint Jérôme nous répond (in cap. 26 Matth.) : Apprenons ici à craindre et à nous affliger avant le jugement que nous devons subir à la mort, nous qui ne pouvons pas dire par nous-mêmes comme lui : *Le prince de ce monde vient, mais il n'y a rien en moi qui lui appartienne* (Joan. xiv, 30). En ce moment la tristesse du Seigneur fut excessive, comme il le déclara en disant à ses trois témoins : *Mon*

âme est triste jusqu'à la mort (Marc. xiv, 34). C'était une manière de parler qui signifiait : Mon âme est oppressée d'une tristesse aussi intense que possible. Ou bien : Mon âme est triste jusqu'à craindre la mort et par appréhension de la mort; car son âme tremblait naturellement d'être séparée de son corps. Ou encore : *jusqu'à la mort*, c'est-à-dire jusqu'à ce que par ma mort je sois délivré avec les miens; car, en expirant, le Sauveur mit fin à ses douleurs et rendit l'espérance à ses disciples. Ou enfin : *jusqu'à la mort,* c'est-à-dire jusqu'à ce qu'après ma mort je voie mes disciples confirmés dans ma foi. — Saint Anselme, s'adressant au Sauveur, lui dit (in Medit.) : « Après avoir donné le précepte salutaire de la patience et de la charité, après avoir préparé pour vos frères le royaume de votre Père, vous vous êtes rendu avec eux au lieu bien connu de votre perfide disciple, quoique vous fussiez certain de tout ce qui devait vous arriver. Là vous n'avez pas rougi d'avouer à vos frères la tristesse à laquelle vous assujétissiez spontanément votre âme aux approches de votre Passion. » Le même saint Docteur ajoute : « Jésus nous a précédés au mont des Oliviers, marchons à sa suite ; et bien qu'il se retire à l'écart avec Pierre et les deux fils de Zébédée, considérons de loin comment il s'est soumis à nos infirmités, voyons comment le Maître de l'univers s'abandonne aux angoisses de la mort. Mais pourquoi, mon Dieu, vous réduire à cet état pitoyable ? Par compassion pour notre misère, vous vous montrez tellement semblable à l'homme que vous semblez oublier que vous êtes Dieu. »

Jésus a voulu ressentir ainsi la tristesse et la frayeur pour plusieurs raisons.

En premier lieu, d'après saint Jérôme (in cap. 26 Matth.), il voulait prouver par là qu'il s'était revêtu véritablement

de notre humanité ; car il est naturel à l'homme de craindre la mort, comme d'éprouver la faim et la soif ou d'autres souffrances. Si des interprètes prétendent que le Christ fut exempt de crainte, ils veulent parler de celle qui renverse la raison, de manière à précipiter l'homme dans le péché, en lui faisant violer le précepte divin. Cett crainte vicieuse, qui poussa Pierre à renier le Sauveur, ne put jamais ébranler Celui-ci ; car il n'était venu en ce monde que pour s'offrir lui-même en sacrifice. Aussi avait-il blâmé vivement la témérité de Pierre qui avait voulu le détourner de sa Passion, en lui disant : *A Dieu ne plaise*, *Seigneur*, *cela ne vous arrivera pas* (Matth. XVI, 22). Le Sauveur néanmoins eut naturellement horreur de la mort et des tourments affreux qu'il prévoyait devoir subir bientôt. Mais de telles impressions, quoique non coupables, n'étaient point en lui de la même manière qu'elles sont en nous. Ces passions, qui chez nous préviennent souvent la raison et la volonté, les suivaient toujours au contraire en Jésus-Christ. Ainsi, il éprouva la soif et la faim, comme aussi il ressentit la crainte et la tristesse, parce qu'il le jugea bon et le voulut bien ; car nous ne pouvons rien voir de forcé ou de désordonné en lui, mais nous devons croire que tout y était pleinement raisonnable et spontané. Pour montrer que les passions ne le dominaient pas, mais plutôt qu'il les dominait en les soumettant à l'ordre de Dieu, les Évangélistes ne disent point absolument de Jésus-Christ : Il fut attristé et effrayé, mais seulement : *Il commença à être attristé et effrayé*, (*cœpit contristari et pavere*) ; car autre chose d'éprouver les premières atteintes de la tristesse et de la crainte, autre chose d'en subir les influences progressives. En disant donc : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, le Seigneur voulait parler de la partie inférieure et non point de la partie su-

périeure de son âme ; car la tristesse commença à émouvoir sa sensibilité sans atteindre sa raison ou son esprit, et c'est dans le même sens qu'il avait dit précédemment : *Voilà que mon âme est troublée.*

Remarquons ici que les passions peuvent troubler l'âme de trois manières : soit à l'insu de la raison, par des mouvements subits qui préviennent la réflexion ; soit malgré la raison, par des mouvements impérieux qui lui font perdre sa rectitude ou sa tranquillité ; soit d'après la raison, par des mouvements réglés qu'elle-même excite et dirige, comme sont les émotions causées par la compassion ou la contrition. Les premiers mouvements de trouble dont nous avons parlé se rencontrent dans tous les simples mortels et même dans les plus parfaits ; les seconds ne se trouvent que dans les hommes méchants ou imparfaits. Jésus-Christ n'a été sujet ni aux premiers ni aux seconds, mais seulement aux troisièmes mouvements que nous avons signalés ; car en lui la sensibilité était totalement soumise à la raison, la partie inférieure à la supérieure, et son âme entière à Dieu seul, en sorte toutefois qu'aucune de ses facultés ou puissances ne gênait les autres dans leurs opérations naturelles. — Ce qui prouve, par exemple, que la crainte de la mort était volontaire en Jésus-Christ, c'est qu'en lui la mort même, objet de sa crainte, était aussi volontaire. En effet, de même qu'Adam avant sa chute pouvait ne point mourir, Jésus-Christ l'eût pu également s'il l'eût voulu, puisqu'il n'y avait en sa personne aucune dette de péché ni aucune trace de faute. Mais en prenant notre véritable nature humaine, le Sauveur l'a prise avec toutes ses infirmités présentes, hormis celles qui séparent de Dieu, comme sont l'ignorance, l'impuissance et la concupiscence.

Selon saint Jérôme, la tristesse de Jésus-Christ fut causée,

non pas seulement par la crainte de la mort affreuse qu'il voyait naturellement avec horreur prête à séparer son âme de son corps, mais encore par le sentiment de pitié profonde avec lequel il considérait le malheur du traître Judas, le scandale de ses disciples infidèles, la dispersion des Juifs et la ruine de Jérusalem. A ces causes de chagrin qu'il éprouvait, nous pouvons ajouter la terrible prévision que beaucoup de pécheurs misérables et endurcis ne profiteraient point de sa douloureuse Passion et de sa mort ignominieuse.

En second lieu, Jésus-Christ s'est abandonné à la crainte et à la tristesse, à cause de nous qui sommes ses membres, pour triompher en lui-même de nos passions, comme il a détruit notre mort par la sienne ; c'est ainsi qu'il a éprouvé les tentations et les souffrances afin de nous en délivrer.

En troisième lieu, notre divin Maître a voulu ressentir la crainte et la tristesse, pour nous servir de modèle parfait en contribuant à notre instruction morale. Sa conduite présente nous offre, en effet, plusieurs enseignements très-utiles. 1° Apprenons de lui à réprimer par la raison les mouvements des diverses passions, afin qu'elles ne pénètrent pas jusqu'à la partie supérieure, mais qu'elles soient refoulées dans la partie inférieure de l'âme sous l'empire de la volonté, comme l'a fait Notre-Seigneur. 2° Apprenons encore à son exemple à ne point nous décourager, lorsque nons éprouvons des désolations et des dégoûts dans le service de Dieu ou la pratique de la vertu. Saint Augustin dit à ce sujet (Serm. de Passione) : Le Sauveur s'attriste en face de la mort, pour montrer à ses martyrs qu'ils ne doivent point se désespérer, si, à l'heure suprême de leur sacrifice, ils sont en proie à la tristesse, mais qu'ils doivent la surmonter avec générosité. 3° Sachons nous

attrister pour notre prochain qui est dans le besoin, comme notre Rédempteur s'est attristé pour les autres plutôt que pour lui-même. 4° Quand nous sommes troublés par quelque passion empressons-nous de recourir à Dieu, pour imiter le Seigneur qui, après avoir dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, ne différa point de vaquer à l'oraison. 5° Voulons-nous prier avec plus de ferveur, retirons-nous loin des hommes dans un lieu secret, ainsi qu'à fait Jésus-Christ pour nous donner l'exemple. 6° Si nous demandons à être délivrés de nos tribulations, de nos peines et de nos infirmités, comme Jésus-Christ l'a fait aussi lui-même, nous devons toujours finir par nous abandonner à la volonté divine. Plaçons-les de la sorte dans le cœur de notre Sauveur, en le suppliant de les unir à sa Passion,afin qu'il les sanctifie et les perfectionne, et en le conjurant de les offrir à son Père pour qu'elles tournent à son honneur et à sa gloire. De cette manière, nos épreuves et nos souffrances acquerront une immense valeur. En effet, de même que la Passion du Sauveur produisit des fruits infinis au ciel et sur la terre, ainsi nos douleurs et nos angoisses, confiées au cœur de Jésus, deviendront tellement salutaires et fécondes, en les associant aux siennes, qu'elles procureront des joies nouvelles aux Anges, de nouveaux mérites aux justes, le pardon aux pécheurs et le soulagement aux âmes du purgatoire.

En méditant cette scène touchante du jardin des Olives, appliquons-nous à gémir et à nous affliger nous-mêmes, en compatissant à la tristesse que Jésus-Christ a bien voulu ressentir à cause de nous. Et si nous sommes en proie au trouble ou à l'adversité, joignons nos douleurs à celles de notre Rédempteur, afin que, par cette union, elles deviennent douces pour nous et agréables à Dieu. en nous

conservant dans une patience inaltérable. Disons alors : Seigneur Jésus, qui avez bien voulu vous attrister pour moi misérable, faites que je ne manque jamais de vous offrir mes tristesses, et daignez les supporter avec moi en les unissant à celles de votre agonie.

Jésus, voulant ensuite se séparer même des trois Apôtres qu'il avait emmenés avec lui, leur dit (Matth. XXVI, 38) : *Restez ici* en m'attendant, *et veillez,* non point avec le monde ou le démon, mais *avec moi,* comme des amis spéciaux qui doivent assister leur ami affligé (*sustinete hic et vigilate*). Soutenez le poids de cette épreuve et gardez-vous du sommeil de l'infidélité ainsi que de la torpeur de l'esprit, afin que vous ne succombiez point sous les efforts de Satan. J'ai ordonné aux autres disciples plus faibles de s'arrêter là-bas, pour leur épargner les dangers de cette lutte. Quant à vous, vous estimant plus forts, je vous ai amenés jusqu'ici pour vous associer aux labeurs de mes veilles et de mes prières ; mais je ne veux pas que vous avanciez davantage, parce que vous n'êtes pas encore assez affermis. Arrêtez-vous donc ici, en continuant de veiller avec moi, de sorte que chacun se contente du degré de grâce où il est appelé ; car toute grâce, quelque grande qu'elle soit, en a encore au-dessus d'elle de plus excellentes.

Et s'en allant un peu plus loin, il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre ; puis s'étant mis à genoux, il se prosterna la face contre terre, pour témoigner ainsi par la posture de son corps l'humilité de son esprit. *Il priait* alors de cœur *et disait* de bouche : *Mon Père, s'il est possible,* si le genre humain peut être sauvé convenablement sans que je subisse la mort temporelle, *détournez de moi ce calice* amer de ma Passion, ne m'obligez point à souffrir tant de maux (Matth. XXVI, 39. Marc. XIV, 35 et 36. Luc. XXII, 41 et 42).

Ainsi, Jésus remettait déjà son esprit entre les mains de Dieu son Père. Cette prière qu'il lui adressait était vraiment parfaite de tous points : 1° elle était faite dans la solitude, parce que le cœur s'élève d'autant mieux vers Dieu qu'il se sépare davantage des créatures ; 2° elle était humble, puisqu'il avait alors la face contre terre ; 3° elle était pieuse, car il avait recours à son Père céleste ; 4° elle était résignée, parce qu'il soumettait sa volonté à celle de Dieu même ; 5° elle était accompagnée de la charité, puisqu'il revint en même temps visiter ses disciples avec tendresse.

En disant *Abba*, *Pater*, d'après saint Marc, Jésus nous donne à entendre que Dieu est le Père et le Sauveur des deux peuples, savoir des Juifs et des Gentils ; car *Abba* en hébreu a la même signification que *Pater* en grec et en latin. Jésus donc le premier invoque Dieu par ces deux mots synonymes, pour nous montrer que les deux peuples réunis dans une même foi devaient prier Dieu de concert dans leurs langues respectives ; car devant le Seigneur il n'y a plus maintenant de distinction entre le Juif et le Gentil. — Les paroles que Jésus ajoute : *Si c'est possible,* se rapportent également à la puissance et à la justice de Dieu ; car pour l'Être suprême qui possède ces deux attributs nécessairement, il n'y a de possible que ce qui est juste. Ainsi, Notre-Seigneur comme vraiment homme appréhendait la mort, de telle façon que, suivant le mouvement de la sensibilité, il aurait désiré l'éviter, s'il avait pu s'en dispenser sans blesser la justice. Mais la Passion du Rédempteur était réclamée par la justice de son Père qui, depuis le commencement du monde, avait souvent annoncé ce mystère de notre salut. La mort et la Passion, avec ce qu'elles ont d'humiliant et d'horrible, ne plaisaient donc point à Jésus-Christ par elles-mêmes et comme une fin que

l'on recherche pour elle-même ; sous ce rapport, à proprement parler, il ne voulait point souffrir ; il y consentit néanmoins par obéissance et par charité, pour satisfaire son Père céleste et racheter le genre humain ; c'est ainsi qu'un malade prend volontiers une potion amère, non point pour elle-même, mais pour la santé qu'il en attend. Ce qui fait justement la gloire des Martyrs, c'est de surmonter généreusement la répugnance qu'ils éprouvent pour la mort. Comme la chair en effet souhaite ce qui est agréable, si la mort leur était agréable, elle ne leur serait pas très-méritoire ; mais parce qu'ils soumettent au Seigneur toute leur répugnance, et qu'ainsi ils embrassent courageusement pour son amour ce qu'ils repoussent naturellement, ils acquièrent par là beaucoup de mérites.

Aussi Jésus-Christ, pour servir de modèle aux Martyrs, ajouta (Matth. xxvi, 39) : Mon Père, qu'il en soit *néanmoins*, *non comme je le veux, mais comme vous le voulez.* Ainsi ce qu'il refusait conditionnellement par crainte, il l'acceptait résolument par obéissance ; comme s'il disait : Qu'il m'arrive, non point selon le sentiment que j'éprouve et que j'exprime en ma chair, mais selon la fin pour laquelle vous m'avez député et pour laquelle je suis venu sur la terre. N'a-t-il pas dit, en effet, ailleurs (Joan. vi, 38) : *Je suis descendu des cieux pour faire, non point ma volonté*, celle de la nature infirme que j'ai prise dans le sein de la Vierge, *mais la volonté de Celui qui m'a envoyé*, celle qui m'est commune de toute éternité avec mon Père, et à laquelle mon âme est toujours parfaitement soumise en sa partie supérieure. Je ne suis donc point venu faire ma volonté propre, celle qui est particulière au Fils de l'homme, ou celle qui serait contraire à l'ordre de Dieu. Sans doute, la volonté de Jésus-Christ n'était point opposée à celle de

son Père ; néanmoins, parce qu'il ne se serait point montré vraiment obéissant s'il avait fait purement la sienne, il déclare, pour nous donner l'exemple, qu'il est venu faire celle de son Père. A plus forte raison ne pourrons-nous être regardés comme obéissants, si nous ne faisons que notre volonté. De là cette remarque de saint Augustin (Tract. 23 in Joan.) : Le Fils unique du Très-Haut a dit : *Je ne cherche point ma volonté* (Joan. v. 30) ; les hommes cependant ne cherchent que la leur. Celui-ci qui s'humilie profondément est égal à son Père céleste, et ceux-là qui s'élèvent orgueilleusement sont des êtres tombés dans la fange, d'où ils ne peuvent sortir si Dieu ne leur tend la main. » Le même saint Docteur ajoute : « Par son exemple Jésus-Christ transforme ses disciples ; car en ne voulant que ce que veut son Père, il leur apprend à corriger leur volonté pour la conformer à celle de Dieu même. » Jusqu'à la fin, dit saint Jérôme (in cap. 14 Marc.), Notre-Seigneur ne cesse de nous enseigner l'obéissance que nous devons à nos parents ou supérieurs ; il nous recommande de préférer leur volonté à la nôtre. D'après le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), « le Sauveur nous montre que, si nous sommes menacés de la mort ou de quelque autre fâcheux accident, nous pouvons en demander la délivrance, eu égard à notre infirmité ; toutefois nous devons conserver assez de courage pour être résignés à la volonté de notre Créateur, alors même qu'elle serait contraire à la nôtre. Car si nous ne devons pas être tellement confiants et présomptueux que nous paraissions compter sur nos propres forces, nous ne devons pas non plus être tellement défiants et pusillanimes que nous semblions douter de la puissance divine à notre égard. » Le même écrivain ajoute : « Beaucoup qui sont encore faibles s'affligent à la vue de la mort ; pourvu qu'ils aient une in-

tention droite, qu'ils l'évitent autant qu'ils peuvent ; mais s'ils ne le peuvent, qu'ils disent avec le Seigneur : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi.* Ainsi parle la sensibilité naturelle, puis l'intention droite ajoute aussitôt : *Cependant qu'il soit fait, non comme je le veux, mais comme vous le voulez.* »

Revenant de l'endroit où il avait prié, Jésus rejoignit ses trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, qu'il trouva endormis (Marc. XIV, 37). A l'approche de la tentation leurs yeux commençaient à s'appesantir, en sorte que leur assoupissement était comme un présage de leur défection. Ce sommeil du corps, dit le Vénérable Bède (loc. cit.), présageait qu'ils seraient bientôt accablés par le sommeil de l'infidélité. Il dit alors à Pierre avec ironie : *Simon, tu dors!* Comme s'il lui eût dit : Est-ce donc là ce que tu devais faire pour remplir ta promesse? Tu avais juré de mourir pour moi, *et tu n'as pu veiller seulement une heure avec moi!* Ta façon d'agir ne répond guère à ta manière de parler. Tu paraissais fervent et maintenant tu te montres faible. — En disant à Pierre : *Tu n'as pu veiller une heure,* Notre-Seigneur a voulu signifier combien courte est la peine de la tentation, si on la compare à l'éternité de la récompense. Bien que les trois disciples fussent endormis, il adresse cependant le reproche à Pierre de préférence, parce que celui-ci le méritait davantage pour s'être vanté plus que les autres. C'était aussi, parce qu'étant leur chef, le blâme qui lui était infligé retombait sur tous ; et encore, parce que le supérieur doit être réprimandé plus fortement que ses inférieurs, quand il commet la même faute qu'eux. Comme cet Apôtre perdait déjà sa fermeté, le Sauveur ne l'appelle plus Pierre ou Céphas, mais Simon comme autrefois.

Jésus dit ensuite à tous (Marc. XIV, 38) : *Veillez* attentivement des yeux de l'esprit et du corps, *et priez* dévotement de cœur et de bouche, *afin que vous ne succombiez point à la tentation* de me renoncer et de m'abondonner. Il ne dit pas : Priez afin que vous ne soyez point tentés, car il est impossible à l'homme de ne pas l'être ; mais il dit : *Priez afin que vous ne tombiez point en la tentation ;* ou en d'autres termes, de peur que vous ne subissiez son influence fatale, en lui donnant un coupable acquiescement ou en accomplissant l'acte mauvais. La tentation, en effet, suggère d'abord la pensée du mal, puis elle entraîne le consentement de la volonté, et enfin elle produit la consommation du péché. Or, pour échapper ou résister à la tentation, il faut recourir à la prière ; car la prière étant une élévation de l'âme vers Dieu, plus l'âme se porte vers Dieu, et plus elle se détourne facilement de la tentation. De même que le cri d'alarme met le voleur en fuite et attire les voisins au secours, de même le cri de la prière fait fuir le démon et fait accourir les Saints à notre défense. Aussi, d'après saint Isidore, voilà le remède dont doit user l'homme tourmenté par quelque vice ; chaque fois qu'il en éprouve l'atteinte, qu'il emploie l'oraison ; car l'habitude de ce saint exercice réprime les assauts des plus violentes passions. Comme le serviteur qui sait le voleur dans la maison, s'il ne donne pas l'éveil aussitôt, favorise le larron et trahit son maître ; de même celui qui se sent assailli par la tentation, se rend complice du démon et infidèle au Seigneur, s'il n'appelle Dieu promptement à son aide par la prière. Et puisque le démon ne cesse de nous tenter, nous devons toujours prier, sans nous lasser jamais. Nous devons demander, non pas de ne point ressentir la tentation, mais bien de n'y point succomber. Or, un moyen puissant de la repousser, c'est la

pensée effrayante de la mort éternelle. La crainte de ce malheur, dit saint Augustin (in Ps. CXVIII), frappe si fortement notre esprit qu'il cloue en quelque sorte tous les mouvements de notre orgueil sur l'arbre de la croix.

Jésus-Christ, parlant à ses discipies, ajouta (Ibid) : *L'esprit* de lui-même et par sa nature *est prompt* en vous, comme en moi, pour confesser la vérité ; *mais la chair est faible* en vous, et non pas en moi, pour supporter la tentation. Car la chair corrompue affaiblit et même domine quelquefois l'esprit, et c'est pour cela qu'il faut toujours prier. Ainsi, naguère vous prouviez la promptitude de votre esprit quand vous promettiez de souffrir pour moi la mort même, et maintenant qu'il faut endurer l'épreuve vous montrez la faiblesse de la chair ; car le sommeil qui captive votre corps est le signe précurseur de la défaillance où votre âme tombera bientôt, parce que vous n'êtes pas encore revêtus de la force d'en haut. D'après saint Jérôme (in cap. 26 Matth.), Notre-Seigneur parle ici contre les hommes téméraires qui croient pouvoir accomplir tout ce qu'ils conçoivent. Mais autant l'ardeur de notre esprit nous donne de confiance, autant la fragilité de notre chair doit nous inspirer de crainte. Seigneur, qui nous avez recommandé de veiller et de prier, accordez-nous la grâce nécessaire pour mettre en pratique votre recommandation ; car bien que notre esprit soit très-prompt, notre chair est si faible qu'elle est plongée dans la paresse et la somnolence ; c'est à peine si elle peut soutenir une heure entière de veille parfaite avec vous, pour prier comme vous, afin de ne pas succomber à la tentation.

Jésus s'en alla prier une seconde fois en disant : Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite (Matth. XXVI, 42). Il nous montre

par là, dit saint Chrysostôme (Hom. 84 in Matth.), qu'il est parfaitement soumis à la volonté divine, et qu'à son exemple nous devons chercher à la connaître pour la suivre. Parce qu'il est homme, il désirerait voir passer ce calice ; mais parce qu'il est obéissant, il consent néanmoins à le boire. Cette parole de notre Chef suprême, ajoute saint Léon (Serm. 7 de Passione), opère le salut de son corps entier ; elle instruit tous les fidèles, encourage tous les Confesseurs et couronne tous les Martyrs. Qui pourrait, en effet, affronter la haine du monde, surmonter les flots des tentations, braver les menaces des persécuteurs, si Jésus-Christ ne disait à son Père en nous et pour nous : *Que votre volonté soit faite?* Que tous les enfants de l'Église apprennent donc à répéter cette parole, afin que, dans les épreuves même les plus rudes, ils sachent dominer la crainte en acceptant la peine avec courage.

Jésus revint de nouveau vers ses disciples qu'il trouva encore endormis, *tant ils avaient les yeux appesantis* (Matth. xxvi, 43). Leurs yeux extérieurs étaient fatigués par la longueur de la veille, et leurs yeux intérieurs étaient accablés davantage par le poids de la tristesse (Luc. xxii, 45) ; car leur chagrin était tellement profond qu'ils ne pouvaient rester plus longtemps éveillés, inquiets qu'ils étaient pour leur Chef et pour eux-mêmes. Ils dormaient donc d'esprit et de corps ; c'est ainsi que la torpeur de l'âme produit souvent le sommeil naturel. *Et il leur dit : Pourquoi dormez-vous ?* Maintenant que vous êtes exposés à de si grands périls, vous devriez au contraire veiller avec le plus grand soin. *Levez-vous* pour sortir de votre assoupissement, *et priez pour ne point entrer en la tentation*, de peur que vous ne tombiez dans le péché (Luc. xxii, 46).

Et les quittant de nouveau, il s'en alla prier pour la troi-

sième fois, disant les mêmes paroles (Matth. xxvi, 44). Notre-Seigneur, conjurant son Père céleste jusqu'à trois fois dans les mêmes termes, nous donne un exemple remarquable de l'oraison fréquente et d'un confiance persévérante. Il réitère son humble demande, afin de nous montrer que nos supplications doivent être continuelles. Il visite également à plusieurs reprises ses chers disciples, parce que les œuvres de charité doivent accompagner les actes de religion ; il enseigne ainsi aux pasteurs ou supérieurs à veiller sur eux-mêmes et sur leurs troupeaux, à joindre ensemble les exercices de la vie contemplative et de la vie active. Cette conduite de Jésus-Christ n'est point contraire à la recommandation du Sage qui a dit dans le livre de l'Ecclésiastique (vii, 15) : *Ne réitérez point les mots de votre prière.* Cette sentence signifie en effet : Appliquez-vous à prononcer les paroles de votre prière si intégralement et si dévotement, que vous ne soyez point obligés de les répéter pour réparer quelque négligence ou quelque omission. Il est bon cependant de répéter les mêmes demandes au Seigneur, soit pour exciter notre ferveur, soit pour lui faire plus d'instance.

Tandis que le Seigneur Jésus priait en proie à de cruelles angoisses, *un Ange*, que l'on dit être le glorieux saint Michel, descendit *du ciel ; il apparut* corporellement sous une forme humaine *pour le conforter*, c'est-à-dire pour raffermir en lui cette partie sensitive de l'âme qui avait une horreur naturelle de la mort (Luc. xxii, 43) ; car sous ce rapport l'Homme-Dieu s'était rendu inférieur aux Anges (Ps. viii, 6). Ainsi, lorsque le Christ se fut soumis à la volonté divine, un esprit céleste fut envoyé à son aide. Apprenons de là que, si nous n'obtenons pas toujours du ciel l'objet même de nos demandes, parce que sans doute il n'est pas expé-

dient, nous retirons cependant toujours de nos prières quelque consolation intérieure. Pour montrer, dit saint Théophile, combien l'oraison est un remède efficace dans tous les maux, le Seigneur fut assisté d'en haut, pendant qu'il s'appliquait à ce saint exercice. Et dans son humilité, il accepta avec respect le secours de la part même d'une de ses créatures ; car il se considérait en cette vallée de larmes comme rabaissé un peu au-dessous des esprits célestes. D'après le Vénérable Bède (in cap. 22 Luc.), quand nous lisons ailleurs que les Anges le servirent et ici qu'un Ange le fortifia, nous reconnaissons ses deux natures, dont l'une fut servie et l'autre fortifiée. Ne pensons pas néanmoins que cet Ange ou tout autre ait été établi pour être son gardien ; car cette tutelle n'était point nécessaire à son humanité et n'eût pas été digne de sa Majesté. Le Créateur, en effet, n'a pas besoin d'être soutenu par sa créature ; et le Seigneur s'était suffisamment réconforté lui-même en disant à son Père : *Qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez.* Cependant, de même qu'il avait été contristé pour nous et à cause de nous comme homme, il a été également assisté comme tel à cause de nous et pour nous. L'assistance qu'il reçut alors, sans en avoir besoin lui-même, servait à consoler ses disciples qui étaient présents ; elle les confirmait dans la croyance qu'il était supérieur aux Anges, à raison de sa divinité; elle prouvait que ces esprits célestes viennent en aide à ceux qui recourent à la prière ; elle montrait enfin que Dieu ne manque pas de consoler ceux qui consentent à souffrir patiemment. Le Prophète royal avait fait l'heureuse expérience de cette dernière vérité, lorsqu'il disait au Seigneur : *Vos consolations ont rempli mon âme de joie, à proportion des grandes douleurs qui ont pénétré mon cœur* (Ps. XCIII, 19).

D'après certains auteurs, saint Michel, s'étant approché de Jésus-Christ pendant sa prière, lui dit qu'il en avait porté l'expression au Père éternel et que tous les Anges prosternés y avaient joint leurs supplications pour faire agréer sa demande. Le Père avait alors répondu : Mon Fils bien-aimé n'ignore pas que la rédemption du genre humain, objet de nos plus ardents désirs, ne peut s'accomplir d'une manière convenable que par l'effusion de son sang précieux. C'est pourquoi l'Archange confortait le Sauveur, soit par sa présence, en se tenant à ses côtés comme un serviteur fidèle et un ami dévoué, soit par sa parole, en lui adressant quelques mots propres à le consoler, tels que ceux-ci : Par votre Passion, Lucifer sera vaincu sur la terre comme il l'a été dans les cieux... Il est d'un grand cœur de supporter de grands travaux... Vos souffrances seront passagères, mais les fruits en seront éternels; elles opèreront le salut des hommes et répareront la chute des Anges. — D'après plusieurs écrivains, tels que saint Théophile, les encouragements que l'Ange donnait au Christ étaient des louanges; car il le glorifiait en disant : A vous, Seigneur, appartient la toute-puissance ; vous seul pouvez soustraire le monde entier à la mort et à l'enfer, etc... Pour réprimer l'impatience que nous avons d'être promptement exaucés, remarquons que Notre-Seigneur pria plusieurs fois avant de recevoir une réponse de son Père avec l'assistance du ciel. Comme il avait été tenté trois fois en trois lieux différents, il pria trois fois aussi en trois divers endroits, distants les uns des autres d'un jet de pierre. On voit encore, dit-on, les traces de trois oratoires qui y furent construits. En nous y transportant par la pensée, disons : O Jésus, qui avez bien voulu être fortifié par un Ange pendant votre prière, faites qu'en vertu de cette prière salutaire je sois toujours

soutenu dans mes oraisons par vos messagers célestes.

Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières (Luc. XXII, 43) ; il nous apprenait ainsi que, soit à la dernière extrémité, soit dans toute autre nécessité, nous devons recourir à l'oraison, et que nous devons y vaquer avec d'autant plus de ferveur et d'assiduité que les dangers sont plus grands et les besoins plus pressants. Mais que faut-il entendre par cette agonie du Sauveur ? C'était le combat entre la vie et la mort ; car les angoisses qu'il éprouvait et les douleurs qu'il pressentait avaient réduit Jésus-Christ à un état voisin du dernier trépas. C'était aussi le combat entre la sensibilité et la raison, qui se livraient dans son âme une lutte terrible : la sensibilité repoussait par un mouvement d'horreur les souffrances excessives de la Passion prochaine, tandis que la raison soumise à la volonté céleste les désirait pour le salut du monde ; car la puissance divine laissait chaque partie exercer les actes et ressentir les impressions qui lui étaient propres. Notre-Seigneur, néanmoins, résolu dès lors à sacrifier sa vie, triomphait déjà par l'esprit, de la mort dont il triompha bientôt par le fait même, quand il sortit glorieusement du tombeau. Mais, hélas ! qu'il en arrive différemment parmi les autres hommes ! L'opposition, la résistance de la chair à l'esprit en fait reculer ou dévier un grand nombre qu'elle précipite dans le péché mortel ; elle en arrête ou retarde beaucoup d'autres qu'elle entraîne à des fautes vénielles. Dans cette guerre à outrance, il faut prier sans relâche, pour que notre oraison ne s'attiédisse point et que notre courage ne s'affaiblisse pas, afin d'assujétir la sensibilité à la raison et la raison à Dieu même, de façon à lui dire toujours : *Que votre volonté soit faite et non la mienne.* D'après saint Grégoire (Moral. lib. 24), à l'approche de la mort, notre

Sauveur voulut tomber en agonie pour soutenir lui-même le combat que la frayeur livre à l'âme, au moment où elle va quitter son corps, afin de paraître devant le souverain Juge. Certes, ce n'est pas sans raison que l'âme est alors glacée d'effroi, puisque bientôt son sort sera fixé pour l'éternité. Nous sommes justement réduits à la dernière extrémité, si nous considérons que nous ne pouvons parcourir la carrière de cette vie sans commettre quelque péché, et même que nos bonnes actions ne sont pas irréprochables.

Tandis que le Seigneur priait avec plus d'instance, une sueur, sortant de ses membres comme du sang par suite de ce combat ou de cette agonie, dégouttait avec abondance jusqu'à terre. La ferveur de sa longue oraison, l'appréhension du péril imminent, et l'anxiété violente à laquelle sa sensibilité était abandonnée, avaient enflammé de telle façon son cœur et son corps tout entier, que les pores entr'ouverts laissèrent échapper une sueur rouge, mêlée de sang. Ce sang était véritable quant à sa substance, puisqu'il provenait de la chair très-pure de Jésus-Christ; mais il était miraculeux quant à la manière dont il en découlait, car, comme l'a dit le Vénérable Bède (in cap. 22 Luc.), il n'est pas naturel de suer du sang. Il faut dire la même chose de l'eau et du sang qui, après la mort du Sauveur, jaillirent véritablement et miraculeusement de son côté transpercé sur la croix. Hâtez-vous, Chrétien, de vous appliquer le baume salutaire de cette sueur merveilleuse; ne tardez point afin que vous méritiez d'être guéri de vos infirmités. « Qu'attendez-vous? dit saint Anselme (in Speculo evangelici sermonis), empressez-vous de recueillir les gouttes de ce sang précieux et d'essuyer la poussière de ses pieds sacrés. Ne vous endormez pas comme Pierre, de peur

que vous n'encouriez comme lui ce terrible reproche : *Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi.* »

Jésus tout trempé de sang se lève donc pour la troisième fois de la prière, pendant laquelle il était demeuré prosterné (Luc. XXII, 45). Voyez-le s'essuyant le visage, peut-être même se lavant dans le torrent ; son affliction est extrême. Considérez avec respect combien son âme fut alors accablée, comme l'attestent les gouttes de sang qui tombent jusqu'à terre ; compatissez vivement à sa douleur, car les plus cruelles souffrances furent seules capables de le réduire à cet état pitoyable. Il éprouva dans sa Passion une si grande amertume, que cette seule pensée bouleversa toute sa nature, au point de lui arracher une sueur sanguinolente. Cette lutte terrible, cette affreuse anxiété de Jésus-Christ, qui présageaient les combats et les tourments des Martyrs, sont bien propres à consoler et à fortifier les pusillanimes et les faibles, à exciter le feu de l'amour divin dans les cœurs tièdes et ingrats. « O Seigneur Jésus, souverain Maître du monde ! s'écrie saint Anselme (loco cit.), d'où vient à votre âme une si violente tristesse, une oppression si grande ? Pourquoi cette prière que vous répétez avec angoisse ? *Mon père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi !* N'est-ce pas de votre plein gré que vous avez offert votre sacrifice à Dieu le Père ? Sans doute, vous n'avez rien enduré que vous n'y ayez librement consenti. Mais nous pensons, Seigneur, que vous avez daigné subir cette agonie pour la consolation de vos membres infirmes, afin qu'ils ne se désespèrent pas, si leur chair repousse la souffrance que leur esprit embrasse avec ardeur. En outre, pour exciter davantage notre amour et notre reconnaissance à votre égard, vous avez voulu montrer en votre personne la faiblesse naturelle de la chair ; car les marques

sensibles que vous en avez données nous ont prouvé que vous avez pris véritablement nos langueurs, et que ce n'est point sans ressentir les impressions déchirantes de la douleur que vous avez parcouru les sentiers épineux de la Passion. La supplication anxieuse que vous faisiez entendre alors venait de la chair et non de l'esprit, comme vous-même l'avez déclaré en disant : *L'esprit est prompt à la vérité, mais la chair est faible.* » Ainsi parle saint Anselme.

Plusieurs raisons ont déterminé Notre-Seigneur à répandre une sueur de sang. D'abord, suivant saint Augustin, il figurait ainsi que son corps mystique, c'est-à-dire l'Église, devait verser des flots de sang par le martyre des Saints. Secondement, d'après le Vénérable Bède (in cap. 22 Luc.), en arrosant la terre de son propre sang, il montrait que les hommes formés de cette terre devaient être lavés par son sang très-pur. En troisième lieu, selon la Glose, il laissait découler de son corps jusqu'à terre une sueur sanguinolente, afin de rendre au monde la vie que le péché lui avait enlevée. — Comme le fait remarquer saint Bernard (Serm. de Passione), le Sauveur a pleuré non-seulement de ses yeux, mais pour ainsi dire de tous ses membres, afin de purifier par les larmes sorties de son corps entier toutes les parties de l'Église, son corps mystique. De plus, en laissant tomber sur la terre son sang réparateur, il montrait qu'il le versait pour elle, qu'il priait pour elle, c'est-à-dire pour l'Église militante, afin de la féconder par cette rosée salutaire. Reconnaissons dans la sueur de Jésus un signe de sa ferveur et voyons dans son sang notre rançon. L'effusion de ce sang précieux marque la surabondance de notre rançon ; il tombe goutte à goutte, car bien qu'il soit plus que suffisant pour racheter le monde entier, il ne sera cependant efficace que pour un certain nombre.

De cette sueur sanglante ressort un enseignement salutaire. En effet, à l'exemple du Sauveur agonisant, nous devons prier avec une application si forte qu'elle nous arrache comme une sueur de sang. C'est ce qui arrive, lorsque dans l'oraison on est embrasé d'une telle dévotion qu'on ne craindrait pas, s'il le fallait, de verser son sang pour l'amour de Dieu. L'esprit alors s'échauffe au point que tout le sang, comme pour rivaliser avec lui, bouillonne dans le corps, et s'échappe promptement par la transpiration. Mais, comme la chair, à cause de sa faiblesse naturelle, ne peut supporter une ferveur aussi intense, elle rend de la sueur au lieu du sang, ou du moins elle laisse couler de ses yeux des larmes brûlantes. Si cependant nous ne sommes pas capables de ces vives affections, joignons nos oraisons à celle de Jésus-Christ, afin que, comme médiateur suprême, il ne cesse d'intercéder pour nous auprès de son Père. La prière ainsi offerte en union avec celle du Rédempteur est très-efficace et très-agréable à la divine Majesté. Pour montrer combien sont puissantes les larmes répandues dans l'oraison, surtout au souvenir de la Passion du Sauveur, il suffit de rapporter la révélation faite à une pieuse personne. Elle vit en esprit le Seigneur qui lui dit : Si quelqu'un verse de pieuses larmes en se rappelant ce que j'ai souffert pour lui, je le regarderai avec autant de complaisance, que s'il avait lui-même souffert pour moi.

Voulons-nous par conséquent méditer sur l'agonie de Jésus-Christ, prosternons-nous comme lui la face contre terre, en priant avec instance ; pensons qu'un Ange se tient à nos côtés pour nous prêter secours, et songeons qu'avant notre dernière heure nous devons soutenir un terrible combat. Faisons alors tout notre possible pour que la compassion et l'amour envers le Christ souffrant arrachent

de nos yeux, ou du moins de notre cœur, des pleurs d'attendrissement et de componction. Et comme le Fils de Dieu, pressé par les angoisses de la mort aux approches de sa Passion, se soumettait néanmoins à la volonté de son Père pour accomplir l'objet de sa mission ; ainsi, malgré les répugnances de la nature, le Chrétien en proie à l'adversité ou éprouvé par la tribulation doit s'abandonner courageusement à la disposition de la Providence pour endurer toutes sortes de maux. O bon Jésus, qui tombé en agonie avez miraculeusement sué des gouttes de sang, faites donc qu'enflammé par le souvenir de votre Passion, je puisse du moins, au lieu de sang, verser avec amour des larmes en votre présence.

Considérez maintenant comment les disciples se livrent lâchement au sommeil, tandis que le Seigneur les excite à l'oraison de différentes manières. Si vous voulez prier à son exemple, comme vous le devez, prosternez-vous, abaissez-vous jusqu'à terre en reconnaissant votre indigence et votre infirmité ; car vous devez témoigner l'humilité de votre âme par la posture de votre corps. Tombez devant Dieu sur le visage et non point sur le dos à la renverse ; c'est-à-dire ayez présent sous les yeux et à l'esprit ce que vous lui demandez des lèvres, que votre cœur ne pense point à une chose pendant que votre bouche en dit une autre. Quoi que vous désiriez, préférez toujours la volonté divine à la vôtre. Dirigé par ce sentiment de soumission, priez non point avec tiédeur mais avec une grande ferveur, comme l'a fait Jésus-Christ. Que vos prières ne soient point trop brèves ou trop rapides, mais distinctes et prolongées suffisamment, comme il convient ; n'imitez pas ceux qui, s'acquittant avec précipitation de l'office divin, semblent dire, sinon par leurs paroles, du moins par leurs actes : Débar-

rassons-nous de ces prières pour accomplir des œuvres plus nécessaires. Ils se hâtent donc comme s'ils devaient vaquer à des occupations plus utiles et plus importantes. Néanmoins, ce fut pour notre instruction qu'un Ange vint conforter le Sauveur pendant son oraison ; car dans ce saint exercice nous sommes également assistés et consolés par les esprits célestes qui présentent nos vœux au Seigneur et qui nous rapportent ses grâces.

Il faut prier souvent ; car, en réitérant son oraison dans le jardin des Olives, Jésus-Christ nous apprend à ne point cesser nos supplications avant d'avoir obtenu du ciel ce que nous lui demandons. Implorons ainsi fréquemment la miséricorde divine, soit pour les morts, soit pour les vivants, et tant pour les pécheurs que pour les justes. Ce n'est pas sans raisons mystérieuses que le Sauveur, comme étant notre modèle, a prié jusqu'à trois fois en cette circonstance mémorable. C'était afin que nous conjurions Dieu de nous remettre nos fautes passées, de nous corriger de nos défauts présents, et de nous préserver de nouveaux péchés ; c'était aussi afin que nous le suppliions de nous accorder le pardon, la grâce et la gloire ; c'était encore pour que nous réclamions assistance contre les trois tentations de la concupiscence ou cupidité ; c'était enfin pour que nous rendions hommage aux trois adorables personnes de la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. De plus, par sa triple oraison, le divin Maître nous enseigne à prier d'une manière parfaite ; car la perfection de toute œuvre consiste en trois points qui sont le commencement, le milieu et la fin. En compatissant ici à votre Sauveur, admirez d'abord sa profonde humilité ; car bien que consubstantiel et coéternel à son Père, il se prosterne devant sa majesté suprême et s'abaisse au niveau de la plus faible créature. Il est vrai que comme

homme il a pu le supplier, parce qu'en cette qualité il lui est inférieur ; mais en tant que Dieu lui-même il n'a pu l'invoquer, parce que sous ce rapport il lui est égal en tout. Considérez ensuite la très-parfaite obéissance de Jésus-Christ, qui, pour accomplir la volonté céleste, accepte la mort la plus cruelle avec une respectueuse soumission. Contemplez enfin l'ineffable charité que nous témoignent et le Père et le Fils ; car c'est pour notre salut et notre rédemption que le Père ordonne à son Fils de mourir et que le Fils consent généreusement à sacrifier sa propre vie.

Le Seigneur Jésus vint ensuite pour la dernière fois vers ses disciples, et il leur dit avec une miséricordieuse tendresse : *Dormez maintenant et reposez-vous* (Matth. xxvi, 45). Comme s'il leur disait : Vous pouvez le faire un moment, et c'est ce qu'ils firent en effet. S'il leur recommande alors de dormir un peu, c'était afin de montrer la compassion qu'il leur portait, car ils étaient accablés d'assoupissement ; c'était en outre pour leur faire comprendre leur faiblesse, puisqu'ils n'avaient pas le courage de veiller avec lui ; c'était aussi afin que, après s'être délassés par le sommeil, ils fussent mieux en état d'échapper aux mains de ceux qui venaient le prendre ; c'était enfin pour figurer qu'ils allaient tomber bientôt dans le sommeil de l'infidélité. Considérez ici la douceur de Jésus ; plus approche l'heure de sa mort, et plus il révèle la mansuétude de son cœur. O sollicitude touchante ! Ce bon Pasteur veillait attentivement à la garde de son petit troupeau ; il aima vraiment les siens jusqu'à la fin, puisque, au milieu de si terribles angoisses, il profita des quelques instants qui lui restaient pour les faire reposer. Ils n'agissent point ainsi tous ces pasteurs qui s'endorment et se reposent mollement, tandis que leurs sujets veillent et travaillent en

proie à la douleur. En voyant au contraire les disciples dormir et le Seigneur veiller près d'eux, à l'approche du péril, si vous avez un peu de dévotion, vous trouverez bien des choses à dire tant à votre charitable Maître qu'à ses Apôtres affligés. Il voyait venir de loin ses ennemis avec des torches et des armes ; il ne troubla point cependant le repos de ses disciples, jusqu'à ce que les sbires fussent arrivés près d'eux. Réveillant alors ceux-ci, il leur dit (Marc. XIV, 41) : *C'est assez*, ou en d'autres termes : Vous êtes à présent reposés et vous avez suffisamment dormi. Concluons de là qu'il ne faut pas prolonger le sommeil ; aussi pour l'abréger plus facilement, de saints personnages avaient coutume de le prendre debout ou assis et non point couchés. Trois fois les disciples s'endorment, et trois fois le Seigneur les réveille après sa triple prière ; ce qui rappelle les trois morts que Jésus avait ressuscités.

Ensuite il ajouta (Matth. XXVI, 45). *Voici l'heure où le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs.* « Maintenant encore, dit Origène (Tract. 35 in Matth.), Jésus est livré entre les mains des pécheurs, lorsque ceux qui paraissent croire en lui le tiennent entre leurs mains criminelles, c'est-à-dire sans s'être lavés de leurs fautes avant la communion. De plus, toutes les fois que l'homme juste possédant Jésus en son cœur tombe au pouvoir des méchants, on peut dire que Jésus est livré aux mains des pécheurs. » Le Seigneur finit par dire (Ibid. 46) : *Levez-vous, allons* au-devant du traître et de ses complices ; *car celui qui me livrera est proche*, et je ne veux pas l'éviter, quoique je puisse le faire. Il semble dire à ses Apôtres : Qu'ils ne nous trouvent point cachés comme des hommes timides et fugitifs. Allons de nous-mêmes à leur rencontre et marchons à la mort, afin qu'ils voient l'assurance joyeuse de celui qui

doit la subir et qu'ils sachent que la Passion est de sa part toute volontaire. Nous devons, à son exemple, nous offrir spontanément à la mort, lorsqu'il n'est pas expédient de la fuir. Le Sauveur montre bien ici le désir ardent qu'il avait de nous racheter, puisque non-seulement il daigne attendre le traître, mais qu'il va même se présenter à lui. Il nous apprend par là que, si nous sommes en butte à la tribulation, nous devons la supporter avec confiance et allégresse. Pour notre conduite, il nous avertit encore de trois choses : 1° de nous préparer aux tentations, lorsqu'il dit : *Levez-vous* ; 2° de progresser dans la pratique des bonnes œuvres, quand il ajoute : *Allons ;* 3° d'être à toute heure comme dans l'expectative d'une prochaine tentation, ainsi qu'il le fait entendre par ces dernières paroles : *Voilà que le traître est tout près.*

Comme il parlait encore à ses disciples, ils virent arriver Judas, cet abominable trafiquant, *l'un des douze,* lequel était compris dans leur nombre sans être participant de leurs mérites (Ibid. 47). L'Évangéliste signale cette dernière circonstance pour faire ressortir l'horrible culpabilité de ce disciple infâme, qui d'Apôtre était devenu un apostat, un traître. Il s'avançait *avec une cohorte* de soldats païens qu'il avait reçue du gouverneur romain, et *avec une foule* de serviteurs juifs que lui avaient donnés les pontifes et les sénateurs, comme pour saisir un insigne malfaiteur (Joan. XVIII, 3). Judas marchait donc à la tête de cette troupe impie et cruelle, comme le chef de ceux qui voulaient arrêter Jésus. Ils vinrent le chercher à Gethsémani, *avec des flambeaux et des lanternes,* afin de le trouver s'il voulait se cacher dans les ténèbres, *et avec des armes et des bâtons,* pour l'emmener de force s'ils rencontraient de l'opposition. Ainsi, dit saint Jérôme (in cap. 14 Marc.),

celui qui ne compte plus sur l'assistance divine recourt à la puissance séculière. Le perfide, feignant d'accomplir les ordres de l'autorité légitime, s'était fait appuyer par les deux pouvoirs, celui de l'empereur et celui des pontifes, et afin que personne n'osât ou ne pût empêcher l'arrestation de Jésus, il la faisait exécuter par la milice du gouverneur et par les ministres des Pharisiens, qui passaient pour les docteurs de la loi et les principaux personnages de la nation. Ils se présentaient de nuit à l'improviste, pour éviter un soulèvement dans le peuple qui, durant le jour, accourait entendre Jésus. Mais avant d'arriver au jardin où se trouvait le Seigneur avec ses disciples, le traître avait dit à ses satellites (Marc. XIV, 44) : *Celui que je baiserai, c'est lui-même*, le Christ, *saisissez-vous-en et emmenez-le avec précaution ;* c'est-à-dire prenez garde que la multitude très-attachée à sa personne ne l'arrache de vos mains. Judas leur avait donné ce signal, soit à cause des soldats romains qui ne connaissaient pas le prévenu, soit pour les autres, de peur qu'au lieu du Christ ils ne s'emparassent de Jacques le mineur, son cousin. Ce dernier lui ressemblait, en effet, beaucoup de figure, et on l'appelait pour cette raison spécialement frère du Seigneur. Judas craignait aussi que son Maître ne changeât de visage, et n'échappât secrètement aux poursuites de ses ennemis, comme il était arrivé déjà plusieurs fois ; il voulait donc l'embrasser, afin de le retenir ainsi plus sûrement.

Et lorsqu'ils furent entrés dans le jardin, *Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver*, d'après les décrets divins, *s'avança* de lui-même à leur rencontre. Ses Apôtres le suivaient en tremblant, mais lui les encourageait à ne pas craindre. Cette démarche montre bien qu'il a été pris et qu'il a souffert de plein gré. O bon Jésus ! s'écrie saint An-

selme (in Speculo evang. serm.), vous avez clairement manifesté combien votre esprit était empressé de subir la Passion, lorsque, pendant la nuit, vous êtes allé spontanément au-devant d'une horde sanguinaire conduite par votre perfide disciple. Jésus les ayant rejoints, leur dit en se présentant à eux : *Qui cherchez-vous ?* (Joan. XVIII, 4). Il les interrogeait, non point pour connaître le dessein qu'ils avaient formé de le perdre, mais pour se déclarer lui-même prêt à mourir. Ils lui répondirent : *Jésus de Nazareth* (Ibid. 5). Auraient-ils dû rechercher avec des intentions aussi criminelles et meurtrières Celui qu'ils appelaient de cette sorte auteur du salut et fleur de gloire *Jesum Nazarenum ?* Jésus leur répartit sans hésiter : *C'est moi.* Comme s'il leur disait : Qu'avez-vous besoin d'attendre pour signal le baiser d'un traître ? Pourquoi me chercher avec des lanternes et des flambeaux comme si j'étais caché ? Me voici. Bien loin de s'enfuir ou de se dérober, lui-même s'offre et se découvre à ses persécuteurs acharnés. « Il en agit ainsi, dit saint Chrysostôme (Hom. 82 in Joan.), pour montrer que non-seulement ils n'auraient pu le saisir, mais qu'ils n'auraient pu même le voir, bien que présent au milieu d'eux, s'il ne l'avait permis. » Car, par un miracle évident, ceux qui venaient pour le prendre et son disciple lui-même qui venait pour le livrer, ne le reconnurent pas d'abord. Ce fait prodigieux démontre sa puissance divine et prouve en même temps qu'il se laissait arrêter très-librement, puisque n'étant point reconnu il aurait pu s'esquiver s'il l'avait voulu. Ce qui suit le prouve encore plus clairement.

La Parole souveraine qui est commune au Verbe ainsi qu'au Père et au Fils, produisit l'effet du tonnerre ; car *dès que Jésus eut prononcé ces mots : Ego sum, tous tombèrent par terre à la renverse,* comme foudroyés par la vertu

de la divinité ; tant cette voix était accablante pour Judas et ses satellites (Joan. xviii, 6). Ils tombèrent à la renverse comme des impies, et non sur le visage comme les justes. Les impies tombent pour ainsi dire en arrière, parce qu'ils ne voient pas les suites funestes où aboutissent leurs chutes déplorables ; mais les justes tombent comme en avant, parce qu'ils remarquent combien leurs chutes sont dangereuses. Une crainte prudente produit en ceux-ci une salutaire componction, et ils consentent à être humiliés présentement en ce monde, afin d'être exaltés éternellement en l'autre. D'après l'exemple précédent, nous pouvons concevoir combien la voix du Seigneur irrité sera formidable aux méchants, puisqu'ils n'ont pu entendre sans consternation une parole proférée par sa bouche avec douceur. Si tous ses agresseurs insolents furent alors renversés, ce fut, d'après une disposition providentielle, afin de leur faire sentir sa suprême puissance. « Où est maintenant cette cohorte de soldats ? s'écrie saint Augustin (Tract. cxii in Joan.). Où sont les serviteurs des princes et des Pharisiens? Que sont devenues leurs armes si redoutables ? Le Christ a dit : *C'est moi* (*Ego sum*) ; et sans autre trait que cette simple parole il a frappé cette tourbe furieuse et menaçante, il l'a repoussée et terrassée par la vertu de la divinité que cachait l'enveloppe de la chair. Si, étant près de subir la condamnation et la mort, il exerce néanmoins une telle autorité et inspire une pareille épouvante, que sera-ce donc quand il viendra juger le monde entier et posséder le royaume éternel ?» Si Jésus-Christ avait voulu se défendre, il aurait pu exterminer ses persécuteurs, mais il ne voulut que les renverser pour un moment, afin de montrer qu'il consentait à souffrir la Passion de leur part. Cette victoire du Christ sur ses ennemis avait été figurée dans plusieurs

anciens personnages remarquables par leur force. Samson avec une mâchoire d'âne tua mille Philistins (Jud. XV, 15) ; Samgar avec un soc de charrue en abattit six cents autres (Jud. III, 31), et Jesbaham en un seul combat coucha dans la poussière jusqu'à huit cents hommes (II Reg. XXIII, 8). Si ces vaillants personnages avec le secours de Dieu purent tailler en pièces tant d'ennemis, est-il étonnant que tous ceux du Christ soient tombés devant lui ?

Le Seigneur avait terrassé d'un seul mot tous ses agresseurs, afin de leur fournir par ce miracle occasion de rentrer en eux-mêmes, autant qu'il était en lui. Et lorsqu'ils se relevèrent tout tremblants, *il leur demanda de nouveau*, comme pour éprouver leur repentir : *Qui cherchez-vous ? Mais eux*, persévérant dans leur malice, lui répondirent : *Jésus de Nazareth* (Joan. XVIII, 7) ; car ils ne pouvaient ni le reconnaître, ni le prendre, avant qu'il le voulût lui-même. C'est pourquoi il ajouta : *Je vous ai dit déjà que c'est moi*, je m'abandonne librement à vous. Alors seulement ils purent le distinguer et le saisir ; aussi il leur dit encore : *Puis donc que vous me cherchez* pour m'arrêter, accomplissez votre dessein si vous l'osez, mais *laissez aller ceux-ci*, car il n'est pas temps encore qu'ils soient enlevés de ce monde (Ibid. 8). Nouvelle preuve qu'il accorda à ses ennemis la faculté de s'emparer de sa propre personne ; car s'il put sauver ses disciples, à plus forte raison pouvait-il se sauver lui-même. C'est donc comme s'il disait : Je vous permets de me saisir, mais de telle sorte que vous ne fassiez aucun mal à mes disciples. Il fallait, en effet, que ses Apôtres lui survécussent pour répandre dans l'univers l'Évangile du salut. Ainsi, jusqu'à sa dernière heure, il témoigna le soin affectueux qu'il prenait de leur conservation. Il montrait par cet exemple que les supérieurs doivent être

fidèles à secourir leurs sujets, et même qu'ils doivent pour leur défense s'exposer au danger de mort, comme saint Augustin le fait observer à ce propos. Les soldats firent ce que Jésus leur recommandait, et ils laissèrent aller ceux qu'il désirait sauver. Selon la remarque de l'Évangéliste (Joan. xviii, 9), ainsi fut accomplie la parole qu'il avait dite peu auparavant à son Père : *De ceux que vous m'avez donnés, je n'en ai perdu aucun.*

Judas alors s'approchant de Jésus : *Maître, dit-il, je vous salue ; et il le baisa* (Matth. xxvi, 49). Il s'approche comme un serviteur, et il est un voleur ; il le salue comme un Apôtre, et il est un apostat ; il l'embrasse comme un ami, et il est son ennemi. C'était la coutume chez les Juifs de baiser ceux qu'on abordait pour leur témoigner de la bienveillance ; et le Sauveur accueillait ainsi les disciples qui revenaient auprès de lui, après avoir accompli quelque mission. Aussi, pour livrer Jésus à la troupe des gens qu'il conduisait à l'accomplissement du crime, Judas leur avait donné ce baiser comme signal. S'avançant devant eux, il alla donc se présenter hypocritement au Seigneur, comme pour lui dire : Je ne suis point avec ces hommes armés ; mais à mon retour je viens vous embrasser, selon notre usage, en vous disant : *Salut, Maître.* A ce traître infâme ressemblent les prélats ou pasteurs qui entraînent les autres par leurs exemples et leurs discours pernicieux ; ils les précèdent dans le mal, et ils les précèderont aussi dans les enfers. Judas, abusant des bienfaits de Jésus-Christ, rendait ainsi le mal pour le bien ; tous ceux qui ne rougissent pas de faire de même doivent lui être assimilés. Selon le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), le Seigneur reçut le baiser de Judas, non point sans doute pour nous apprendre la dissimulation, mais afin de ne pas fuir le traître et de le tou-

cher davantage, en ne lui refusant pas cette marque d'amitié ; il accomplissait de la sorte cette parole du Psalmiste: *Je gardais un esprit de paix avec ceux qui haïssaient la paix* (Ps. cxix, 7).

Après avoir embrassé Judas, Jésus lui dit : *Mon ami, que viens-tu faire ici?* (Matth. xxvi, 50). Il l'appelle *ami*, afin de lui rappeler ce qu'il avait été précédemment ; car en le choisissant pour Apôtre, le Seigneur lui avait accordé la plus insigne faveur, de sorte qu'il semble lui dire alors : Dans quel crime tu es tombé, toi qui, après m'avoir suivi comme un disciple privilégié, me livres maintenant comme un persécuteur acharné ! Pense à ce que tu vas faire et songe à la fin malheureuse qui t'attend. Ou bien, le Seigneur a voulu dire : Tu es mon ami, parce que je te chéris ; mais aussi tu es mon ennemi, parce que tu me trahis. Ou bien encore, il lui donne ironiquement le nom d'ami pour lui reprocher son hypocrisie. Selon saint Augustin (Serm. de Passione), c'est comme si Jésus avait dit à Judas : Tu me donnes un baiser et tu me dresses un piége, car je n'ignore point tes intentions ; tu feins d'être un ami et tu n'es qu'un fourbe ; tu montres de l'affection et tu consommes une trahison. Aussi Notre-Seigneur lui dit ouvertement (Luc. xxii, 48) : *Quoi! Judas, par un baiser tu livres le Fils de l'homme!* En d'autres termes, d'un signe de paix et de charité tu fais un signal de guerre et de meurtre! D'après saint Ambroise (in cap. 22 Luc.) cette parole était bien propre à confondre Judas en le convainquant d'ingratitude ; car elle lui reprochait de trahir Celui qui, étant fils de Dieu, avait daigné devenir également fils de l'homme pour nous. Ingrat, semblait-il dire, tu abandonnes hypocritement à la mort cette même nature que j'avais prise miséricordieusement pour ton salut! C'est ainsi que le divin Maître adres-

sait une affectueuse réprimande à son perfide disciple. Suivant la remarque de saint Chrysostôme, il ne dédaigna point d'appeler le coupable par son nom propre, pour lui témoigner de la compassion plutôt que de la colère, et pour lui faire sentir combien il désirait sa conversion.

Saint Anselme dit à ce sujet (in Speculo serm. evang.) : « Vous avez consenti, Seigneur, à vous faire reconnaître par le signe que le chef du complot avait donné aux Juifs ; car vous n'avez point repoussé cette bête cruelle qui s'approchait pour baiser votre face adorable, et vos lèvres qu'aucune parole trompeuse n'avait jamais souillées, vous les avez doucement appliquées sur cette bouche pleine de malice. O Agneau de Dieu, l'innocence même ! qu'y a-t-il donc de commun entre vous et ce loup féroce ? *Quel rapport entre le Christ et Bélial ?* (II Cor. VI, 15). Mais, par un effet de votre clémence, vous vouliez ne rien omettre de ce qui pouvait attendrir un cœur endurci. Ainsi, vous lui avez représenté son ancienne amitié, en lui disant : *Mon ami, pourquoi es-tu venu ici ?* Puis, pour frapper son âme impie de l'horreur de son crime, vous avez ajouté : *Quoi ! Judas, tu livres par un baiser le Fils de l'homme.* » Ainsi s'exprime saint Anselme.

A ceux qui reçoivent indignement le corps du Christ peuvent être adressées ces mêmes paroles : *Quoi ! Judas, tu trahis par un baiser le Fils de l'homme !* De plus, suivant un sens moral, Judas, c'est le monde ; quand il nous prodigue des richesses, il nous sourit ; quand il nous procure des délassements et des délices, il nous baise ; quand il nous comble d'honneurs, il nous embrasse. Mais par toutes ces caresses il nous trompe et nous précipite dans la mort éternelle, comme l'atteste le saint homme Job, lorsqu'il dit des impies (XXI, 13) : *Ils passent leurs jours dans*

les plaisirs et en un moment ils descendent dans les enfers. — Admirez ici la douceur ineffable de notre divin Sauveur : il donne un baiser à son perfide disciple, il lui parle dans les termes les plus tendres, il l'appelle même son ami. Oh ! combien d'hommes aujourd'hui qui paraissent être les amis du Seigneur sans l'être véritablement ! En effet, à ses vrais amis il apprend à mépriser le monde, à dompter la chair, à vaincre le démon avec ses tentations. Mais beaucoup retournent en arrière pour suivre leurs désirs déréglés et tombent dans les supplices avec le traître Judas. Combien d'hommes encore aujourd'hui qui paraissent amis entre eux et qui sont pires que des ennemis ! car un ennemi déclaré vaut mieux qu'un faux ami ; on évite facilement le premier dont on craint la malice, mais on est supplanté tout-à-coup par le second dont on ne connaît pas la fourberie.

Dans cette odieuse trahison, trois choses augmentaient singulièrement la douleur de Jésus et aggravaient beaucoup la culpabilité de Judas. 1° Selon la remarque de saint Ambroise (in cap. 22 Luc.), le Seigneur était livré par son serviteur, le Maître par son disciple, par un des douze qu'il avait choisis entre tous les autres hommes pour la sublime dignité de l'apostolat. 2° Il fut livré avec astuce et fourberie par le signe de la paix et de l'amitié. Misérable Judas ! s'écrie saint Ambroise, en offrant un gage d'amour tu infliges la plus cruelle blessure, en exerçant un devoir de charité tu répands le sang, et tu causes la mort en demandant la paix. 3° Pour comble d'horreur, le traître infâme dont Satan avait rempli l'âme d'immondices, osa coller sa bouche infecte et criminelle sur la bouche si suave et si affectueuse du Verbe éternel. Alors, dit saint Chrysostôme (Hom. 84 in Matth.), l'Agneau plein de douceur reçut du loup un baiser plein de fiel.

Cette détestable trahison renferme pour nous trois enseignements salutaires. 1° Prenons garde que nous ne devenions aussi des traîtres envers Notre-Seigneur. Car, d'après Origène (Tract. 35 in Matth.), tous ceux qui abandonnent la vérité, en feignant de l'aimer, cachent dans leur âme la malice de Judas sous l'apparence d'un baiser. Ainsi, tous les hérétiques ressemblent à cet apostat ; ils disent au Seigneur : *Maître, je vous salue,* tandis qu'ils falsifient sa doctrine. Ils trahissent aussi Jésus-Christ en eux-mêmes comme par un baiser, ceux qui confessent de bouche ses enseignements et qui les renient par leur conduite, ou bien qui reçoivent son corps sacré avec un cœur souillé de quelque péché mortel. Ils trahissent encore Jésus-Christ dans leur prochain, ceux qui flattent les autres pour les tromper, ou qui leur font des promesses sans les accomplir, ou qui leur témoignent de l'affection pendant qu'ils trament contre eux quelque mal ; dans ces divers cas la perfidie s'attaque à Jésus-Christ qui a dit: *Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* (Matth. xxv, 40). — 2° Apprenons à supporter patiemment les trahisons des méchants, comme le Sauveur a souffert celle d'un disciple prévaricateur. — 3° Apprenons enfin à ne point maudire nos calomniateurs, mais à les reprendre charitablement, à l'exemple du divin Maître.

En méditant sur ce baiser perfide de Judas, le Chrétien, animé d'un sentiment tout contraire, pourra baiser, avec une foi sincère et une ardente dévotion, les pieds du Crucifix, en se réputant indigne d'approcher de cette bouche divine que le traître ne craignit point de profaner par son contact impur. Si le pieux Chrétien n'a pas devant lui l'image du Crucifix, qu'il baise la terre dans la même intention ou qu'il produise toute autre action que Dieu lui inspirera,

en disant par exemple : Seigneur Jésus, qui avez souffert que Judas vous trahît par un baiser, ne permettez pas que je vous trahisse jamais, ni dans mon prochain ni dans moi-même, et faites que je ne refuse point les bons offices de la charité fraternelle à mes persécuteurs ou calomniateurs.

La fourberie dont Jésus fut victime avait été figurée jadis dans la conduite de Joab à l'égard d'Amasa. Joab saluait Amasa qu'il appelait insidieusement son frère, et Judas salue le Christ qu'il nomme hypocritement son Maître ; Joab feignait de baiser Amaza qu'il frappait de son glaive, et Judas feint d'embrasser le Christ qu'il livre à ses ennemis. — Judas et les Juifs qui rendaient le mal pour le bien avaient été figurés aussi dans Saül qui ne fit pas autre chose à David son gendre. David, en effet, avait rendu de nombreux services à Saül, surtout lorsqu'il avait terrassé Goliath ; et Saül, en retour, lui dressa différents piéges, jusqu'à vouloir lui arracher la vie. De même, le Seigneur avait comblé des plus éclatantes faveurs les Juifs qu'il avait délivrés souvent de leurs ennemis et principalement de Pharaon ; les Juifs néanmoins cherchaient les moyens de mettre à mort le Seigneur lui-même. Ils étaient encore semblables à Caïn qui porta envie à son frère sans raison, et qui le tua, bien qu'il n'en eût reçu aucun mal. Caïn, par des paroles caressantes, avait attiré son frère qu'il fit cruellement périr ; et Judas, avec des paroles doucereuses, salua le Christ, notre frère et notre père, qu'il livra méchamment à ses ennemis mortels.

Cependant Malchus, serviteur du grand-prêtre, se signalait entre tous par l'audace avec laquelle il s'approchait du Sauveur pour s'emparer de lui (Joan. XVIII, 10). Pierre alors plus ardent que les autres disciples tira le glaive qu'il portait, et coupa l'oreille droite de l'insolent agresseur. Il

voulait sans doute le blesser plus gravement ou même le tuer en lui fendant la tête, mais Dieu détourna le coup qu'il fit porter seulement sur l'oreille. Le Seigneur s'empressa de réprimer le zèle de Pierre en lui disant (Ibid. 11) : *Remettez votre épée dans le fourreau*, ou, selon que le rapporte un autre Évangéliste, *dans son lieu* (Matth. xxvi, 52). Comme s'il disait : Ce n'est pas le lieu ni le moment de frapper, mais de souffrir patiemment. Ne vous servez point pour ma défense d'un glaive matériel, car il ne convient pas à des hommes apostoliques d'employer des armes meurtrières. Selon la remarque de saint Chrysostôme (Hom. 85 in Matth.), Jésus-Christ avait déjà dit précédemment à ses disciples : *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche ;* mais le discours du Sauveur après la Cène avait embrasé Pierre d'un tel amour que, oubliant cette recommandation, il ne pensait plus qu'à défendre son Maître par la force. Jésus, empêchant de le défendre, nous montre combien il était disposé à souffrir ; il ordonne de rengaîner le glaive, pour nous enseigner la patience et non la vengeance. Il fallait, dit Raban-Maur (in cap. 26 Matth.), que l'Auteur de la grâce, par son exemple, apprît la patience à ses fidèles disciples, afin qu'ils cherchassent moins à tirer vengeance qu'à supporter courageusement l'adversité. Et par cet ordre qu'il donne au premier de ses Apôtres, il interdit aux ecclésiastiques l'usage des armes. Aussi saint Ambroise dit à ce sujet (Serm. 85) : Mes armes sont les larmes et les prières ; je ne puis ni ne dois résister autrement.

Le Seigneur ajouta (Matth. xxvi, 52) : *Tous ceux qui useront de l'épée périront par l'épée* ; ou en d'autres termes : Tous ceux qui répandront le sang humain, de leur propre autorité, sans l'ordre ou la permission d'une puissance

supérieure et légitime, ou bien d'une manière cruelle par un sentiment de vengeance et non par amour de la justice, tous ceux-là mériteront que leur sang soit aussi répandu. Quiconque s'efforce de nuire à quelqu'un se perce de son propre trait, et tombe dans la fosse qu'il a creusée pour autrui. — Le Seigneur dit encore à Pierre (Ibid. 53) : *Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas aussitôt plus de douze légions d'Anges ?* Il semble dire par là : Je pourrais, si je le voulais, échapper de leurs mains par une autre voie ; car ai-je besoin d'être secouru par mes douze Apôtres, moi qui pourrais l'être, si je le voulais, par plus de douze légions d'Anges ? Pouvant donc être délivré par toute la milice céleste, il ne le voulut pas cependant, afin d'accomplir par sa Passion les Écritures, d'après lesquelles il devait souffrir ainsi pour notre rédemption (Ibid. 54). Il y avait sans doute d'autres moyens de nous sauver, mais aucun n'était aussi convenable que celui de la Passion ; il ne fallait donc plus résister avec violence, mais plutôt s'armer de patience. — Le Sauveur réprima l'ardeur de Pierre non-seulement par des menaces mais aussi par des exhortations ; car il ajouta (Joan. XVIII, 11) : *Le calice que mon Père m'a donné, ne faut-il pas que je le boive?* Comme s'il lui disait : Si vous êtes sage, vous devez conformer votre volonté à celle du Seigneur ; autrement, vous ressembleriez à Satan qui ne goûte point les choses de Dieu. Selon la remarque de saint Chrysostôme (Hom. 82 in Joan.), en donnant le nom de calice à la mort qu'il va souffrir, le Rédempteur montre clairement qu'il consent volontiers à la subir pour le salut du monde.

Jésus alors guérit le serviteur du grand-prêtre en lui touchant l'oreille, pour accomplir lui-même le précepte qu'il avait enseigné : *Faites du bien à ceux qui vous*

haïssent (Matth. v, 44). Admirons ici la mansuétude charitable, la clémence miséricordieuse de notre divin Sauveur, qui guérit son agresseur au moment où celui-ci allait s'emparer de lui. Il engageait ainsi ses cruels persécuteurs à croire en lui en même temps qu'il confirmait dans la foi ses propres disciples, et il nous apprenait à faire du bien à nos ennemis ; il manifestait de nouveau sa puissance et sa vertu, et montrait qu'il se laissait prendre, non point malgré lui, mais volontairement. Le Vénérable Bède dit à ce sujet (in cap. 22 Luc.) : Jamais le Seigneur ne mit en oubli sa bonté, même envers les Juifs qui attentaient à sa vie ; car il guérit leurs blessures lorsqu'ils cherchaient à causer sa mort. Par le miracle opéré en faveur de Malchus, il leur marquait que, s'ils se convertissaient, il pouvait les délivrer des maux qu'ils s'attiraient en coopérant à son supplice.

Jésus alors, se tournant vers la foule, essaya de la rappeler à la raison avec calme et sans impatience ; d'une voix plaintive, comme pour provoquer ses auditeurs au repentir, il leur dit (Matth. xxvi, 55) : *Vous êtes venus ici munis d'épées et de bâtons pour me prendre, comme si j'étais un voleur.* Vous n'aviez aucune raison d'en agir ainsi, et voici pourquoi : *Tous les jours j'étais assis parmi vous, enseignant dans le temple*, où vous pouvez exercer votre puissance. Puisque j'étais sans défense, vous auriez pu me saisir alors sans recourir à la force armée, *mais vous ne m'avez point arrêté*, parce que je ne le voulais pas ; et maintenant encore vous ne me prendriez point, si je ne vous le permettais et si je ne me livrais spontanément entre vos mains. D'après Remi d'Auxerre (in Matth.), c'est comme s'il disait : Le métier d'un voleur est de nuire et de se cacher ; pour moi, je n'ai fait tort à personne, j'ai tout au

contraire guéri beaucoup d'infirmes et j'ai toujours enseigné dans les synagogues. Suivant saint Chrysostôme (Hom. 85 in Matth.), les Juifs ne s'emparèrent point de Jésus dans les lieux publics où il se montrait fréquemment, parce qu'ils craignaient de soulever le peuple; aussi, pour leur donner toute facilité d'accomplir leur dessein à son égard, le Seigneur se rendit hors de la ville, à l'heure qui leur était plus favorable. Remarquons, avec saint Anselme (in Medit.), la grande bonté du Sauveur qui parle avec tant de douceur à ses persécuteurs; par les reproches si modérés qu'il leur adresse, il tâche de réprimer leur malice, et il nous porte à imiter sa mansuétude.

Le Seigneur finit par dire aux Juifs (Luc. XXII, 53) : *Mais voici votre heure,* celle qui vous est accordée pour m'enchaîner; *et voici l'empire des ténèbres.* En effet, le démon, prince des ténèbres, excitait à ce crime les Juifs, amis des ténèbres, qui avaient reçu le pouvoir de s'élever contre le Christ, à ce moment. Voilà pourquoi, selon le Vénérable Bède, ils s'assemblèrent contre lui dans l'obscurité, et exercèrent durant la nuit la puissance avec laquelle ils s'armaient contre la lumière. Suivant saint Théophile, après avoir essayé de retirer ses ennemis de leur aveuglement, Jésus, voyant qu'ils restaient sourds à ses réprimandes, se livra entre leurs mains pour être traité comme ils l'entendaient. — Alors donc la cohorte et le tribun qui la commandait, ainsi que les serviteurs des Juifs, se jetèrent tous ensemble avec fureur sur Jésus, comme des loups sur un agneau; et portant leurs mains sacriléges sur sa personne adorable, ils s'emparèrent de lui par sa permission (Joan. XVIII, 12). Plusieurs fois auparavant, dit Remi d'Auxerre, ils avaient tenté de l'arrêter sans pouvoir y réussir; et ils n'y seraient point parvenus davantage cette fois, s'il n'y avait

consenti ; car, comme il les avait renversés par terre d'une seule parole, il eût pu tout aussi facilement d'un seul mot les mettre en fuite ou les réduire au néant, s'il l'eût voulu. Ce qui fait ressortir toute leur obstination, c'est que, loin de renoncer à leur infâme projet à la vue de ses derniers prodiges, ils les attribuèrent à l'art magique. Assurément, il est dur à un homme de devenir prisonnier et captif ; car il perd ainsi la liberté, soit de sa condition, soit de sa conduite, en sorte qu'il n'est plus le maître de faire ce qu'il veut et qu'il est l'esclave de celui qui l'a pris. Combien donc dut-il être pénible pour le Seigneur de l'univers, pour Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, de voir des hommes impies le saisir et le retenir avec violence, autant qu'il était en leur pouvoir ?

De cette arrestation et détention résultent pour nous deux enseignements pratiques. — Premièrement, de même que Jésus-Christ s'est livré volontairement aux Juifs pour notre amour, ainsi, pour son amour, nous devons assujétir à son service tout notre être et d'abord tous nos sens : nos yeux, en les détournant des objets dangereux ; nos oreilles, en les fermant aux discours mauvais ; notre langue, en nous abstenant de toute parole oiseuse ou nuisible ; nos mains, en ne les appliquant point à des œuves défendues ; nos pieds, en évitant les démarches et courses inutiles ou illicites. Car comme le Sauveur s'est rendu captif de telle sorte que naturellement il ne pouvait plus aller où il voulait, ainsi l'homme doit se captiver lui-même, afin de ne point suivre les désirs de la chair et les appétits de la sensualité qui le poussent au mal. Qu'il garde aussi son cœur des pensées coupables, son esprit des erreurs pernicieuses, sa volonté de tout ce qui est contraire à la volonté divine. De là vient que saint Paul disait (II Cor. x, 5) : *Nous réduisons en ser-*

vitude toute intelligence pour la soumettre à l'obéissance du Christ. Par cette expression, *toute intelligence*, on peut entendre tous les sens et toutes les facultés de l'âme qui concourent aux opérations de l'intellect.

Le second enseignement que nous trouvons ici, c'est que nous devons nous estimer heureux d'être assujétis au divin Sauveur pour échapper à la mort éternelle. Un soldat privé de tout secours dans un combat se rend volontiers prisonnier de quelque généreux personnage, pour ne pas être tué par des ennemis cruels : de même, nous qui sommes en ce monde comme dans une guerre, puisque *la vie de l'homme sur la terre est une milice* (Job VII, 1), abandonnons-nous au Christ pour être captifs de ce bon Maître, de peur que les démons ne nous précipitent dans la mort éternelle. Figurez-vous, en effet, que vous êtes exposés sur un champ de bataille, et, qu'assaillis de tous côtés par de féroces adversaires vous ne pouvez éviter leurs coups meurtriers, à moins de vous constituer esclaves du Seigneur des seigneurs qui est aussi le meilleur des maîtres. Témoignez alors par quelque signe extérieur que vous vous donnez tout entiers à cet aimable Rédempteur, en lui disant : O Jésus, qui vous êtes laissé volontairement prendre et tenir par les Juifs, accordez-nous de réduire fidèlement sous votre joug tous nos sens et toutes nos facultés, afin que, par votre bonté, nous méritions d'être préservés de la mort éternelle.

S'étant donc emparés de Jésus, les Juifs chargèrent de chaînes ses mains innocentes ; ils le lièrent ignominieusement comme un voleur ou un malfaiteur, tandis qu'ils auraient dû plutôt désirer être déliés par lui-même ; car il venait briser les chaînes de tous les péchés et de toutes les maladies, de la mort et de l'enfer. Peut-être même y en

avait-il parmi eux qui plus tard, après avoir été délivrés par ses souffrances, lui dirent avec actions de grâces : *Seigneur, vous avez rompu mes liens* (Psal. cxv, 16). Maintenant, voilà le vrai Samson attaché par Dalila, c'est-à-dire par la Synagogue, voilà le vrai Joseph garrotté et vendu par ses frères. « Des Juifs impies tiennent leur Seigneur enchaîné, dit saint Anselme, ils serrent violemment ses mains bienfaisantes. Qu'avait-il donc fait? je vois que votre cœur s'attendrit et que votre zèle s'enflamme. Ah ! laissez souffrir Celui qui va souffrir pour vous. Pourquoi chercher une épée ? pourquoi vous irriter et vous indigner ? » —Les Juifs lièrent le Sauveur pour trois raisons: d'abord, de peur qu'il n'échappât de leurs mains, car Judas leur avait recommandé de le tenir et de l'emmener avec précaution ; en second lieu, pour montrer qu'il méritait le dernier supplice, car c'était leur coutume de livrer enchaîné au gouverneur romain ceux qu'ils jugeaient dignes de mort ; en troisième lieu, pour signifier un mystère qui leur était caché. Jésus-Christ, en effet, devait être lié à cause de nous, afin que par ses liens nous fussions affranchis de nos péchés et que les âmes détenues dans les limbes fussent délivrées de leurs chaînes.

Jésus-Christ s'est ainsi laissé prendre et garrotter comme un larron, parce que le premier homme avait commis un larcin insigne en dérobant le fruit défendu ; car le larcin est l'enlèvement furtif d'une chose contre la volonté du maître auquel elle appartient. En punition de cette faute originelle, Satan retenait le genre humain captif et enchaîné ; enfin, pour l'acquittement de cette ancienne dette, le Rédempteur du monde voulut être saisi, quoique nul ne pût le prendre sans sa permission, et même il voulut être lié, lui qui venait délivrer les captifs et briser leurs chaînes.

Afin donc de payer ce que lui-même n'avait point ravi, le Christ Fils de Dieu fut arrêté comme un larron avec le larron Barabbas, crucifié entre deux larrons, mis à mort par des larrons et pour des larrons. — Remarquons avec le Vénérable Bède que notre Sauveur fut lié trois fois : d'abord aussitôt qu'il fut arrêté pour être emmené chez Anne, puis quand il fut conduit à Caïphe, et ensuite lorsqu'il fut traîné devant Pilate ; car il est probable qu'on le déliait pour un moment pendant qu'on l'interrogeait, et qu'on le liait de nouveau après l'interrogatoire. Quand il fut flagellé, il fut sans doute attaché à la colonne, quoique l'Évangile ne mentionne point cette circonstance. Enfin, il fut attaché sur la croix avec des clous, en sorte qu'il fut lié de quelque manière jusqu'à cinq fois. De cette considération nous pouvons retirer cinq enseignements salutaires.

1° Puisque Notre-Seigneur a bien voulu être attaché pour briser les chaînes de nos crimes, soyons reconnaissants de notre délivrance, et prenons garde de ne pas le lier de nouveau par nos iniquités ; car nous le lions chaque fois que nous commettons une faute mortelle. Ceux-là attachent aussi les mains du Christ avec les liens de leurs péchés, qui, ne se confiant point en Dieu, n'espèrent pas obtenir de lui les choses nécessaires. 2° Notre-Seigneur a voulu aussi être lié pour nous rattacher à lui par les nœuds de la charité : efforçons-nous donc de lui être si étroitement unis par l'amour que nous ne puissions aucunement en être séparés, car la charité est le lien qui attache l'âme à Dieu. 3° Sachons retenir par les chaînes des préceptes divins tous nos membres et notre langue elle-même, afin de ne rien dire ou rien faire qui puisse offenser le Seigneur ou le prochain. 4° Soyons attachés à nos semblables par les sentiments de la charité fraternelle, et appliquons-nous à les faire parti-

ciper à toutes les grâces que nous recevons d'en haut, à l'exemple de l'Apôtre qui désirait communiquer à tous les fidèles ses biens spirituels. 5° Nous qui voulons suivre Jésus-Christ, nous devons nous lier par la profession de l'obéissance, pour l'amour de Celui qui a bien voulu être lié pour nous ; il faut qu'ainsi nous ne puissions plus agir suivant notre volonté, mais qu'attachés avec Isaac et placés sur l'autel où notre volonté doit être immolée, nous soyons offerts chaque jour au Seigneur en holocauste vivant. — Pour produire un acte de conformité à l'état du Sauveur enchaîné, le pieux Chrétien peut aussi s'enchaîner lui-même à Dieu par quelque bon propos ou même par quelque vœu. S'il est engagé déjà dans la vie religieuse ou dans quelque autre condition, qu'il demande au ciel les secours nécessaires afin d'accomplir ses obligations pour la plus grande gloire de Dieu, et qu'il dise : O Jésus, qui avez bien voulu être lié par les mains des impies, je vous en supplie, brisez les chaînes de mes péchés, resserrez-moi tellement, par le nœud de votre amour et par les liens de vos commandements, que jamais les membres de mon corps et les forces de mon âme ne puissent se porter à des choses contraires à votre divine volonté.

Voyant Jésus aux mains de ses ennemis, les disciples épouvantés laissèrent conduire leur Maître au supplice comme un criminel ; car *tous l'abandonnèrent et s'enfuirent* (Matth. xxvi, 56) ; c'est ce que lui-même avait annoncé, en s'appliquant la parole du Prophète (Zach. xiii, 7) ; *Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées* (Matth. xxvi, 31). Selon le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), alors fut accompli ce que le Sauveur avait prédit, savoir que tous ses disciples seraient scandalisés à son sujet cette nuit-là même. D'après saint Jérôme, en cette même nuit fut

réalisé cet oracle : *Vous avez éloigné de moi mes amis et mes proches, et ceux qui me connaissaient m'ont quitté à cause de ma misère* (Ps. LXXXVII, 19). Saint Théophile dit que Notre-Seigneur permit la défection de ses Apôtres pour leur ôter toute confiance en eux-mêmes. Remi d'Auxerre ajoute (in Matth.) : Cette fuite met à découvert la faiblesse des Apôtres , dans l'ardeur de leur foi ils avaient promis de mourir avec leur Maître, et ils fuient saisis de crainte sans se rappeler leur promesse. C'est ce que nous voyons se renouveler en ceux qui, après avoir promis de faire de grandes choses pour Dieu, ne les accomplissent point ensuite. Ils ne doivent pourtant pas se livrer au désespoir, mais se relever avec les Apôtres en se fortifiant par la pénitence. D'après l'explication mystique donnée par Raban-Maur (in Matth.), comme Pierre, qui effaça la faute de son reniement par les larmes de son repentir, montre le chemin de la conversion à ceux qui en face du martyre abandonnent la voie de la justice ; ainsi les autres disciples, qui fuient avant qu'on les saisisse, enseignent à ceux qui ne se sentent point assez forts pour braver les supplices à s'en garantir par la fuite, puisqu'il est plus sûr pour eux de se cacher que de s'exposer aux dangers du combat.

Mais pourquoi les Juifs ne s'emparèrent-ils point des Apôtres et surtout de Pierre qui avait frappé de son épée l'un d'entre eux ? Ils n'en furent empêchés que par la puissance divine qui venait de les renverser à terre. Néanmoins, tous les disciples commirent alors une grande faute, car ils perdirent la foi durant les trois jours qui suivirent. Pendant ce temps la Bienheureuse Vierge seule conserva la foi inébranlable de la sainte Église. C'est pour figurer cette circonstance que, dans l'office des ténèbres de ces trois jours, on éteint successivement toutes les lumières, excepté

une seule qui reste allumée jusqu'à la fin. Les autels sont alors dépouillés de leurs ornements pour représenter Jésus-Christ abandonné de ses disciples. En même temps, l'office de la nuit se chante à haute voix, pour rappeler que les Prophètes ont annoncé ouvertement la Passion du Sauveur; les heures de l'office du jour au contraire se récitent à voix basse pour signifier le silence des Apôtres qui n'osaient parler de Jésus-Christ ; on cesse aussi de sonner les cloches, parce que la voix des prédicateurs resta muette. — Sur le penchant du mont Sion en descendant dans la vallée de Josaphat, on voit les cavernes où les Apôtres, après avoir abandonné leur divin Maître, demeurèrent cachés durant sa Passion.

Or un jeune homme couvert seulement d'un linceul, ou habit de toile, *suivait Jésus* (Marc. XIV, 51). On peut croire, dit le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), que c'était l'apôtre saint Jean, comme nous le donne à penser la longue vie qu'il mena encore sur la terre. Les soldats ayant voulu l'arrêter, il rejeta son linceul et, s'échappant de leurs mains, il s'enfuit tout nu. Ainsi, il s'éloigna des impies dont il détestait la compagnie et la conduite ; mais il ne s'éloigna point du Seigneur, dont il garda l'amour profondément imprimé dans son cœur, quoique séparé de lui corporellement. Il n'avait point sans doute cette parfaite charité qui bannit la crainte, et cependant il manifestait plus d'amour que les autres disciples ; car il suivait encore son Maître, tandis que tous l'abandonnaient. D'après le Vénérable Bède, en laissant son habit entre les mains des persécuteurs, il figure ceux qui, pour mieux se préserver des attaques de leurs ennemis, rejettent tout ce qu'ils possèdent en ce monde ; ils préfèrent servir Dieu dans le dénuement, plutôt que de rester attachés aux biens terrestres, afin de ne point

donner occasion à leurs adversaires de les porter au mal et de les détourner de Dieu. Ils imitent en cela le patriarche Joseph qui sortit précipitamment de la maison, laissant son manteau entre les mains de l'adultère ; car il aimait mieux se dépouiller pour demeurer fidèle au Seigneur que de satisfaire une femme impudique pour conserver son propre vêtement. Ainsi, Paul, premier ermite, voyant des Chrétiens apostasier au milieu d'affreux tourments, s'enfuit et se retira dans la solitude. Renonçons également aux vanités du siècle pour voler sous l'étendard de la croix, ne nous laissons pas retenir par des richesses trompeuses qui nous empêcheraient d'imiter Jésus-Christ. Quiconque, dit saint Jérôme, veut échapper aux mains des méchants, doit abandonner de cœur toutes les choses du monde pour marcher sur les traces du Sauveur. Après avoir repris un autre vêtement, saint Jean revint bientôt à la suite de son Maître; car, à la faveur des ténèbres, il put vraisemblablement se mêler à la troupe de ceux qui conduisaient Jésus, comme s'il en faisait partie, et il put pénétrer ainsi jusque dans le vestibule du grand-prêtre qui le connaissait.

Cette fuite des Apôtres renferme pour nous quatre enseignements. 1° Prenons garde qu'il ne nous arrive jamais de fuir loin de Jésus-Christ. Il fuit loin de Jésus-Christ celui qui, par la crainte des hommes, par la tentation des démons, ou par toute autre passion et affection mauvaises, abandonne la justice et la vérité ; car Jésus-Christ est justice et vérité. En général tout homme qui commet un péché mortel fuit loin de Dieu. 2° S'il nous arrive par suite de notre faiblesse, de nous séparer un moment de Jésus-Christ par le péché, gardons-nous bien de désespérer ; mais relevons-nous avec les Apôtres en revenant à lui par la pénitence. 3° Comme nous l'avons déjà fait observer, la fuite

des Apôtres apprend à ceux qui se sentent trop faibles pour endurer les supplices et les tribulations, à s'y soustraire par la fuite ; de même que la conversion de Pierre nous montre comment doivent réparer leur faute ceux qui ont succombé en face du martyre. 4° Si nous voyons quelquefois ceux qui paraissaient nos amis et nos proches nous délaisser au temps de la nécessité et de l'adversité, supportons-le avec égalité d'âme, nous ressouvenant que dans une pareille occasion les Apôtres délaissèrent leur divin Maître. — Pour s'appliquer cette circonstance de la Passion, que le Chrétien pense combien il s'est éloigné de Dieu par le péché ; qu'il répète intérieurement ces paroles du Psalmiste : *Ceux qui s'éloignent de vous, Seigneur, périront : vous avez résolu de perdre tous ceux qui vous abandonnent. Mais pour moi, il m'est bon de demeurer attaché à Dieu* (Ps. LXXII, 27 et 28). Qu'il prie en disant : O Jésus qui avez souffert la désertion générale des disciples choisis par vous-même, recevez votre serviteur fugitif qui revient humblement à vous ; retenez-moi par la vertu de votre toute-puissance, et ne permettez pas que je me sépare encore de vous en suivant le caprice de ma propre volonté.

Considérez maintenant avec attention comment le Seigneur Jésus, abandonné de ses Apôtres, se laissa prendre, enchaîner et conduire à la mort, comme s'il était un vil malfaiteur, impuissant à se défendre. Avec quels cris féroces les soldats et les Juifs le saisissent ! avec quelle cruauté ils le garrottent ! comme ils lui serrent les mains avec violence ! comme ils le traînent avec ignominie ! Considérez aussi la vive compassion du Sauveur pour ses pauvres disciples errants et dispersés, et la consternation profonde de ces mêmes disciples chéris quand ils sont contraints de se séparer de leur bon Maître. Oh ! qu'il leur en

coûte de s'éloigner ! qu'ils sont tristes et désolés ! comme ils pleurent et gémissent ! que de soupirs, que de sanglots s'échappent de leurs poitrines ! Ils sont comme des orphelins privés de ressources et transis de frayeur. Vous pouvez supposer qu'ils disaient en se retirant : O tendre Père, ô doux Seigneur, qu'il nous est dur d'être séparés de vous ! Où vos serviteurs et vos enfants iront-ils sans vous ? Combien de fois ne regardèrent-ils pas en arrière pour voir comment leur divin Maître était honteusement traîné, chargé de liens ? Combien de fois ils se prosternèrent la face contre terre et exhalèrent leurs plaintes vers le ciel ? car leur affliction croissait toujours, en voyant leur bien-aimé Seigneur suivre sans résistance comme un paisible agneau les chiens dévorants qui le menaient au supplice. Quel glaive de douleur dut alors transpercer le cœur des Apôtres témoins de cette scène déchirante, puisque le perfide Judas en fut bientôt rempli d'une telle amertume que la mort lui sembla préférable à la vie ? Pensez à ce qu'eût éprouvé la Mère de Jésus si elle eût été présente. O ma Souveraine, que le jour qui va luire sera cruel pour vous, quand demain vous assisterez à l'horrible spectacle qui se prépare ! O Jésus, quel cœur ne se briserait de douleur à cette pensée effrayante ?

Considérez donc comment les misérables sbires entraînent le Seigneur avec violence et précipitation, en remontant vers Jérusalem. Ses mains sont liées derrière le dos, et comme on le rapporte, une chaîne est suspendue à son cou; il est dépouillé de son manteau, sa robe est retroussée et sa tête nue ; il marche tout courbé et haletant de fatigue, il s'avance comme un innocent agneau au milieu de loups affamés. Oh ! comme ils le poussaient rudement dans la vallée de Josaphat et sur le chemin de la montagne ! Que

de mauvais traitements il subit lorsqu'il traversa le torrent de Cedron, comme pour accomplir cette parole du Prophète (Ps. CIX, 7) : *Il boira sur sa route de l'eau du torrent*, qui figurait l'amertume de sa Passion. Pour presser sa course, les soldats se jettent sur lui avec rage comme sur un brigand, le frappent à coups redoublés en le conduisant par la porte dorée, qui avait vu son triomphe quelques jours auparavant. Ils l'amènent garrotté comme un criminel digne de mort chez Anne (Joan. XVIII, 13). Ils avaient plusieurs raisons de le présenter premièrement à ce personnage. La maison d'Anne se trouvant la première sur le chemin, ils auraient paru ne point lui témoigner de respect et d'honneur, s'ils eussent passé devant sa demeure sans y entrer. Peut-être aussi s'y arrêtèrent-ils de peur que dans un plus long trajet le peuple ne formât des attroupements séditieux. Ou bien encore, les serviteurs de Caïphe agissaient ainsi d'après l'intention de leur maître qui voulait donner cette marque de déférence à Anne, son beau-père ; car Dieu permettait que ces hommes alliés par le sang fussent unis pour le crime. En outre, comme Anne était plus âgé que Caïphe, ce dernier lui fit présenter Jésus tout d'abord, afin d'être plus excusable de condamner ensuite celui que son collègue aurait préalablement condamné ; car pour faire paraître le jugement plus juste aux yeux des hommes, on commençait par le soumettre aux plus anciens.

Quoique tous deux grands-prêtres (Luc. III, 2), Anne et Caïphe n'avaient point l'autorité suffisante pour faire mourir Jésus ; car les Romains s'étaient réservés le droit de porter des sentences capitales, et ne leur avaient laissé que le droit d'examiner les causes religieuses ; de sorte que, après avoir instruit un procès, il fallait toujours en référer au gouverneur établi par l'empereur. D'ailleurs, Anne et

Caïphe n'étaient point des pontifes légitimes. En effet, d'après la Loi, le même grand-prêtre devait exercer seul le souverain sacerdoce pendant toute sa vie ; et quand il était mort, il avait pour successeur son propre fils. Mais plus tard l'ambition et l'envie changèrent cet ordre régulier et traditionnel. Le suprême pontificat cessa d'être héréditaire et devint vénal ; le même homme ne pouvait l'exercer chaque année qu'en payant une certaine somme d'argent. Ainsi, Anne et Caïphe achetèrent des Romains cette charge, qu'ils gérèrent successivement ; Anne en remplissait les fonctions quand Jésus fut baptisé ; mais quand il fut crucifié, c'était le tour de Caïphe, son gendre. Faut-il donc s'étonner si ces pontifes intrus se sont montrés des juges iniques, et s'ils ont exercé criminellement une autorité qu'ils avaient acquise illicitement ? Souvent en effet celui qui s'introduit par avarice ou cupidité dans quelque dignité s'y maintient par des violences ou des injustices, de sorte que, après avoir mal commencé, il finit plus mal encore. Ainsi, ce fut par la simonie, l'ambition et le schisme que le sacerdoce se perdit dans la Synagogue ; puisse l'Église se garantir de pareils vices pour ne point s'exposer à des maux semblables !

Remarquons qu'aujourd'hui même, dans le cours de sa Passion, Jésus-Christ a été conduit neuf fois différentes : 1° aussitôt qu'il eut été pris et enchaîné, il fut mené chez Anne ; 2° d'Anne chez Caïphe ; 3° de Caïphe chez Pilate ; 4° de Pilate chez Hérode ; 5° d'Hérode il fut ramené chez Pilate ; 6° les soldats le firent entrer dans le vestibule du prétoire, où il leur servit de jouet ; 7° Pilate le fit sortir du prétoire pour le montrer à la foule, en disant : *Voilà l'homme* ; 8° ce même gouverneur le fit comparaître une seconde fois devant son tribunal ; 9° enfin Jésus fut conduit

sur le Calvaire pour y être attaché à la croix. Dans chacune de ces circonstances il eut à souffrir des tourments et des opprobres particuliers, comme nous l'expliquerons en son lieu. Notre-Seigneur fut alors conduit d'une manière brutale par une troupe furieuse qui l'escortait à main armée, d'une manière ignominieuse comme un malfaiteur enchaîné qui mérite la mort, et d'une manière douloureuse; car bien qu'il suivît très-volontairement ses barbares conducteurs, ils ne laissaient pas de le pousser avec rage, de le traîner avec une corde en l'accablant de coups réitérés, de sorte qu'il pouvait bien dire comme David : *Je suis pressé de toutes parts par des maux extrêmes* (1 Paral. xxi, 13). — Le Vendredi-Saint jusqu'à none, de pieux fidèles visitent neuf églises, en mémoire de ce que Notre-Seigneur fut conduit en neuf endroits différents, depuis le moment de son arrestation jusqu'après midi. En ce jour mémorable, où la Passion du Sauveur mérita aux Saints la grâce de la rédemption éternelle et la possession du royaume céleste, c'est une dévotion bien entendue de visiter ainsi leurs églises, afin d'obtenir leurs faveurs signalées; car les Saints doivent naturellement agir comme des princes qui font éclater leur joie et leur libéralité, spécialement à l'anniversaire du jour où ils ont été délivrés de la captivité et élevés à l'empire.

De la manière indigne dont Jésus-Christ fut conduit de différents côtés, nous pouvons tirer quatre conclusions pratiques. 1° Si nous le pouvons, au jour du Vendredi-Saint, visitons neuf églises, en méditant sur ce que le Sauveur a souffert dans les neuf endroits où il fut mené pendant sa Passion. 2° S'il nous arrivait d'être conduits au supplice pour la cause de Dieu, sachons le supporter avec patience, pour l'amour de Notre-Seigneur qui a bien voulu être con-

duit à la mort pour nous, comme un agneau à la boucherie. 3° Quoi qu'il puisse nous arriver d'être livrés à des tourments, à des maux corporels, ne nous laissons point entraîner à des fautes, à des maux spirituels ; et lorsque nous sommes forcément exposés à la tentation ou à l'occasion de pécher, gardons-nous bien d'y succomber, en consentant au mal. 4° Laissons-nous au contraire diriger facilement dans les voies de la justice, à l'exemple de Jésus-Christ qui se laissait conduire très-volontiers à sa Passion, et qui, excité par un grand désir de la souffrir, y marchait sans résistance ni murmure, gardant le silence comme une brebis devant celui qui le tond. — Pour produire un acte de conformité avec son divin Sauveur, que le Chrétien dévoué fasse cette prière : O Jésus, qui avez consenti à être conduit ignominieusement d'un lieu à un autre par des misérables comme un malfaiteur, ne permettez pas que je sois jamais entraîné au péché mortel par l'esprit malin ou par un homme pervers, mais que votre Esprit-Saint me dirige toujours vers le parfait accomplissement de votre volonté sainte.

Or Simon Pierre suivait Jésus, ainsi qu'un autre disciple qui était Jean (Joan. XVIII, 15) ; mais ils le suivaient de loin avec frayeur (Matth. XXVI, 58). La crainte les avait d'abord chassés comme les autres Apôtres, mais l'affection les avait bientôt ramenés sur les pas du Sauveur ; car tous deux, étant plus zélés que leurs collègues, étaient aussi plus attachés à leur divin Maître et plus étroitement unis l'un à l'autre. Pierre et Jean, qui suivaient le Seigneur allant à sa Passion, signifiaient que l'Église formée de Juifs et de Gentils devait suivre, c'est-à-dire imiter le Sauveur en sa Passion, mais seulement de loin et avec une différence notable. Jésus-Christ en effet a souffert pour l'Église,

tandis que l'Église souffre pour elle-même, et les souffrances des Saints ne ressemblent qu'imparfaitement à celles du Christ, parce qu'il n'est point de douleur égale à la sienne. Selon le sens mystique, ces deux disciples qui suivent Jésus-Christ désignent les deux sortes de vie spirituelle ; Pierre, la vie active, et Jean, la vie contemplative : la première suit le divin Maître par l'obéissance, et la seconde par l'oraison.

Comme Jean était connu du Pontife, *il entra dans la cour de son palais avec Jésus* (Joan XVIII, 15). Cette connaissance lui pouvait venir de ce que, étant fils de pêcheur, son père l'avait envoyé plusieurs fois porter du poisson chez le grand-prêtre, ou bien de ce qu'il y avait quelqu'un de sa parenté parmi les serviteurs de cette maison. *Ayant parlé à la portière, il fit entrer Pierre*, qui se tenait extérieurement à la porte, peu rassuré, comme s'il eût pressenti son prochain reniement (Ibid. 16). Il accomplissait alors cette parole du Psalmiste : *Ceux qui me voyaient dehors me fuyaient* (Ps. XXX, 12). Selon le sens mystique, Jean entre avec Jésus, parce que le contemplatif pénètre dans les secrets divins ; mais Pierre reste dehors, parce que l'homme actif s'occupe davantage des œuvres extérieures. Jean qui introduit Pierre nous fait entendre que la vie contemplative ramène au Christ la vie active ; car celle-ci doit être dirigée par celle-là, comme la raison inférieure doit l'être par la raison supérieure. Suivez aussi vous-même Jésus jusque dans la cour du grand-prêtre, et tâchez d'y pénétrer, afin d'y considérer tout ce qui va s'y passer. *L'atrium* était une cour découverte entre la première et la seconde porte de la maison, où les serviteurs étaient assis autour du feu ; et c'est là que Pierre prit place au milieu d'eux pour se chauffer (Joan. XVIII, 18 — Matth. XXVI, 58). Dans l'intérieur du palais, les

princes des prêtres, les scribes et les sénateurs étaient réunis en conseil ; et le Seigneur était devant eux comme un agneau parmi les loups. Tandis qu'il restera là exposé à une guerre acharnée et à une lutte terrible, vous vous arrêterez et vous dormirez un peu, si vous le pouvez, sans que votre cœur cesse de gémir et de souffrir avec lui.

Prière.

Seigneur Jésus, qui, dans votre cruelle agonie, avez répandu une sueur de sang, faites que, parmi les labeurs de ce pèlerinage, j'unisse mes fatigues aux vôtres, afin de ne pas languir dans un lâche repos. Qu'à la sueur de mon front je mérite de me nourrir de vous, ô Pain vivant ! Que votre sueur sanglante, comme un baume salutaire, guérisse mes blessures et m'introduise purifié dans la cour céleste ! Vous qui vous êtes laissé livrer par le baiser de Judas entre les mains des impies, ne permettez pas que je sois abandonné au pouvoir des démons ; et puisque, pour m'affranchir de la mort éternelle, vous vous êtes laissé conduire garrotté chez Anne, votre ennemi principal, daignez briser les liens de ma conscience coupable ; je pourrai chanter alors en parfaite sécurité le cantique de la délivrance : *Vous avez rompu mes chaînes ; je vous offrirai un sacrifice de louanges* (Ps. cxv, 17), Ainsi soit-il.

CHAPITRE LX

MATINES DE LA PASSION

JÉSUS CHEZ ANNE, PUIS CHEZ CAIPHE. RENIEMENT DE PIERRE.

Matth. XXVI. — Marc. XIV. — Luc. XXII. — Joan. XVIII.

Au matin de la Passion, dès votre premier réveil, vous vous lèverez les larmes aux yeux et la douleur dans le cœur, en pensant aux scènes lamentables que vous avez considérées la veille au soir. Représentez-vous alors et contemplez le Sauveur assis au milieu de ses ennemis qui l'accablent d'insultes et de railleries. O Jésus, en quel état de mépris et d'abandon vous êtes réduit ! Où sont donc vos disciples et vos amis ? O mon unique bien ! O seule joie de mon âme ! Que ferai-je en vous voyant traité aussi indignement ? Ah ! Seigneur, je veux du moins m'asseoir à vos pieds et m'associer à vos souffrances pour vous tenir compagnie ; car je n'aperçois ici personne qui vous aime, vous n'êtes entouré que de persécuteurs acharnés dont la rage va jusqu'au délire.

Jésus, chargé de chaînes, comparut donc devant le pontife Anne (Joan. XVIII, 19). Celui-ci l'interrogea insidieusement *sur ses disciples*, pour savoir en quel lieu ils étaient allés et dans quel but ils avaient été réunis ; car des réponses qu'il attendait à ce sujet, il espérait tirer la preuve que Jésus les avait séduits. Il le questionna également *sur sa doctrine*, non par le désir d'en connaître la vérité, mais dans l'espoir d'y découvrir quelque énonciation fausse, calomnieuse, ou contraire à la loi, afin d'avoir quelque prétexte pour l'accuser et le perdre en le livrant au gouverneur romain. Les Juifs, en effet, reprochaient au Christ d'enseigner

une doctrine nouvelle et pernicieuse, puis de tromper et d'entraîner ainsi le peuple. Voilà pourquoi le grand-prêtre le sonda touchant ces deux sortes de délits. Anne est ici qualifié de *pontife* ou grand-prêtre, non qu'il le fût encore de fait, mais parce qu'il l'avait été précédemment.

Relativement à ses disciples, Jésus garda le plus complet silence par une prudente charité ; leur fuite, hélas ! l'avait mis dans l'impossibilité d'en dire quelque bien. Il nous apprenait de la sorte à ne dire aucun mal des autres et à ne point révéler leurs fautes. Mais quant à sa doctrine, il répondit catégoriquement ; car, afin de prouver que, loin d'être suspecte ou mauvaise, elle était au contraire bonne et salutaire, il en appela au témoignage de ses auditeurs et à la nature des lieux où il l'avait prêchée. *C'est ouvertement*, dit-il, *que j'ai parlé au monde*, devant un public nombreux ; *j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple même où s'assemblent tous les Juifs ; mais je n'ai rien dit en cachette*, ou qui fût destiné à rester secret et inconnu (Ibid. 20). *Pourquoi m'interrogez-vous*, puisque vous ne désirez point apprendre de moi la vérité ? *Interrogez ceux qui m'ont entendu*, et à l'égard desquels vous ne concevez ni haine, ni soupçon. Ou en d'autres termes : Je suis prêt à subir le témoignage de ceux dont les dépositions vous paraissent plus croyables que ma propre déclaration. D'après saint Chrysostôme (Hom. 82 in Joan.), c'est comme si le Sauveur disait : Pourquoi m'interrogez-vous touchant mes disciples ? Interrogez plutôt mes ennemis ; faites parler ceux qui cherchent à me perdre. Un signe incontestable d'innocence, c'est lorsqu'on peut invoquer pour témoins en sa faveur ses ennemis eux-mêmes. Admirable modération de notre divin Maître, qui, pour ne point paraître se défendre, sut taire modestement la vérité ! Il nous apprenait

de la sorte à répondre à nos adversaires avec de tels ménagements que, sans trahir la vérité, nous évitions cependant de les exaspérer davantage par nos paroles.

Alors un des serviteurs qui était à côté de Jésus lui donna un soufflet en disant: Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre (Joan. XVIII, 22)? Si, comme on le rapporte, ce valet brutal était Malchus, dont le Sauveur avait guéri miraculeusement l'oreille, il représentait en sa personne les hommes pervers qui savent uniquement rendre le mal pour le bien. Par cet affront, il prétendait punir la faute supposée d'une réponse qu'il regardait comme une injure faite au pontife; car le soufflet est ordinairement appliqué pour tirer vengeance de paroles outrageuses. Alors fut accomplie cette prophétie (Jerem. III, 30) : *Il présentera sa joue à celui qui le frappe.* Bien loin de rendre le mal pour le mal, Jésus, plein de longanimité, souffrit pour nous cette insulte, comme tant d'autres qui suivirent, avec la plus grande douceur. Il nous donna une leçon sublime de patience, lorsque, avec un visage calme et d'un ton modeste, il montra la parfaite convenance de sa réponse précédente. Se contentant donc de reprendre avec une charitable mansuétude l'insolent ministre auquel il pouvait par sa seule volonté infliger une punition bien méritée, il lui dit sans s'émouvoir (Joan. XVIII, 23) : *Si j'ai mal parlé, prouvez-le ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* Quoi de plus vrai, de plus raisonnable qu'une telle réplique ? De cet exemple, nous pouvons conclure qu'il nous est bien permis de réprimander ou de réfuter ceux qui nous injurient ou nous calomnient, pourvu que nous restions dans le calme et la modération. Quelquefois, en effet, il est nécessaire de faire sentir à l'insensé sa folie, de peur qu'il ne s'estime sage lui-même (Prov. XXVI, 5).

O Jésus, source de justice et de miséricorde ! quelle âme pieuse pourrait être témoin d'un pareil spectacle sans être touchée jusqu'aux larmes ? Un valet ose souffleter le Sauveur qui venait de réclamer simplement un droit ; n'est-ce pas le comble de la démence ? s'écrie saint Chrysostôme (Hom. 82 in Joan.). Le ciel et la terre ne doivent-ils pas être saisis d'étonnement et de stupeur en contemplant la longanimité de leur souverain Seigneur et l'impiété de ses plus vils esclaves ? « Si, comme le fait observer saint Augustin (Tract. 113 in Joan.), nous considérons la dignité infinie de Celui qui reçut le soufflet, ne ressentons-nous pas le désir de voir le malheureux qui lui infligea cet affront, ou dévoré par le feu du ciel, ou englouti dans les abîmes de la terre, ou livré aux fureurs du démon, ou frappé de quelqu'autre châtiment non moins grave ? Si Celui qui a créé le monde eût voulu exercer sa vengeance, est-il un châtiment si terrible qu'il n'eût pu envoyer au coupable ? Mais il a préféré nous apprendre à tous la patience, par laquelle nous pouvons dominer le monde. »

Mais, ajoute le même saint Docteur : Puisque *Jésus a commencé par pratiquer avant d'enseigner*, pourquoi n'a-t-il pas observé dans cette occasion sa propre doctrine, en présentant l'autre joue ? Nous répondons que les préceptes et les maximes de l'Écriture doivent être interprétés d'après les actions et les faits du Sauveur et des Saints. Si Jésus-Christ, qui a daigné prendre notre nature pour nous servir de modèle et qui certes n'a jamais manqué de conformer sa conduite à sa doctrine, n'a cependant point présenté l'autre joue à celui qui l'avait souffleté ; si saint Paul ne l'a point fait non plus, lorsque le grand-prêtre Ananie ordonna de le frapper au visage (Act. XXIII, 2), c'est pour nous montrer que nous devons, non point nous exposer

effectivement, mais plutôt nous disposer sincèrement à subir cette nouvelle insulte, s'il est nécessaire. Du reste, il pourrait arriver qu'un homme, dans sa colère même, présentât son autre joue avec ostentation. Mais heureux l'homme qui, dans tout ce qu'il souffre injustement pour la justice, peut dire en toute vérité comme le Prophète royal : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt* (Ps. LVI, 8)! Ce précepte de présenter l'autre joue, comme celui de ne point résister au mal qu'on nous fait, et plusieurs autres, ne doivent point s'entendre d'une manière littérale et matérielle, mais spirituellement, en ce sens que l'homme doit être résolu à faire et à souffrir de telles choses, quand la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église sembleront le demander ; autrement, non. Et certes, on doit dire qu'en cela le Sauveur fut fidèle ; car il était bien disposé à présenter l'autre joue, s'il eût été expédient, lui qui allait livrer son corps tout entier aux plus cruels tourments et à la mort même. Ajoutons qu'il est quelquefois utile de répondre aux injures pour l'instruction de ceux qui les commettent ou qui les connaissent ; c'est ce que nous voyons ici par l'exemple de Jésus-Christ, ainsi que par celui de saint Paul en pareille circonstance. Quelquefois aussi il est utile de résister de fait, pour enlever aux autres l'occasion de faire mal.

Selon toute apparence, Notre-Seigneur essuya chez Anne beaucoup d'insultes que les Évangélistes n'ont point mentionnées ; mais ils signalent le soufflet qui lui fut alors donné, car de cet affront sacrilége résulte pour nous une triple leçon. 1° Jésus-Christ a voulu le recevoir à cause de nous, afin que nous réprimions notre bouche en ne lui laissant jamais rien dire contre l'honneur divin, et afin de nous exciter à procurer le bien par nos discours comme par

nos œuvres ; c'est ainsi qu'un coup qui nous est donne sert quelquefois à nous réveiller de notre torpeur. — 2° Nous devons supporter avec patience les injures et les outrages des hommes acrimonieux ou violents, à l'imitation de Notre-Seigneur et pour l'amour de ce doux Rédempteur qui, pour l'amour de nous, en a supporté de bien plus pénibles en cette nuit terrible de sa Passion. — 3° D'après la conduite présente du divin Maître, apprenons que les conseils évangéliques ne doivent pas être toujours observés à la lettre, mais selon l'esprit ; car ils n'ont souvent en vue que de nous indiquer comment notre cœur doit être disposé. — Afin de se conformer en quelque manière à l'humiliation du Sauveur, on peut modérément se frapper soi-même au visage pour se punir de toutes paroles oiseuses, ou même mensongères et méchantes, en proférant cette prière : Bon Jésus, qui avez consenti à être souffleté par un serviteur d'Anne, accordez-moi, je vous en supplie, le secours de votre grâce pour que ma bouche ne cesse de vous louer et se garde de vous offenser jamais.

Anne envoya Jésus enchaîné, comme un coupable digne de mort et déjà condamné à son tribunal, *au grand-prêtre Caïphe* (Joan. XVIII, 24). C'était à celui-ci principalement qu'il appartenait d'instruire le procès ; aussi ce fut chez lui que *se réunirent tous les prêtres*, c'est-à-dire tous leurs chefs, *avec les Scribes* ou docteurs, *et les anciens* ou sénateurs, dans le but d'examiner, juger et condamner Jésus (Marc. XIV, 53). Lorsqu'il comparut devant ce conseil, les membres iniques qui le composaient tressaillirent d'allégresse, comme des vainqueurs enfin maîtres d'une proie longtemps convoitée. Il est facile de s'imaginer avec quels dédains ils l'accueillirent, et comment ils le firent asseoir honteusement à terre devant leurs siéges.

Pierre de son côté, poussé par une tendre compassion pour son Maître en péril, *le suivit jusque dans la cour de la maison du grand-prêtre, mais de loin*, parce qu'il avait peur (Matth. XXVI, 58). Son amour l'attirait et la frayeur le retenait. D'après le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), la conduite de Pierre est ici d'autant plus louable qu'il n'abandonnait pas son Maître, quoiqu'il craignît beaucoup. *Lorsqu'il eut pénétré dans l'intérieur de la cour, il s'assit avec les serviteurs pour voir quel serait le dénouement.* En attendant le jugement que le pontife allait porter sur le Seigneur, *il se chauffait* avec les domestiques réunis autour du feu ; *car il faisait froid,* comme il arrive ordinairement au mois de mars, surtout après minuit (Marc. XIV, 54. — Joan. XVIII, 18).

Pendant ce temps-là *les princes des prêtres et tout le conseil cherchèrent quelque faux témoignage contre Jésus pour le faire mourir* en le livrant à Pilate. *Mais ils n'en trouvèrent point* qui fût assez concluant pour l'accuser avec quelque apparence de vérité (Matth. XXVI, 59). Beaucoup de témoins subornés se présentèrent néanmoins pour l'incriminer ; mais *les dépositions qu'ils firent ne s'accordaient point* (Marc. XIV, 56). Comme l'a dit le Prophète (Ps. LXIII, 7), *ils s'épuisèrent inutilement à rechercher des iniquités* pour les lui imputer, en sorte que *leur iniquité se trahit elle-même* (Ps. XXVI, 12) ; ainsi la flamme s'éteint faute d'aliment. C'est ce qui était arrivé à la femme de Putiphar à l'égard de Joseph, et aux vieillards vis-à-vis de la chaste Susanne. Origène dit justement à cette occasion (Tract. 35 in Matth.): « Les faux témoignages ne peuvent subsister que sous quelque couleur de vérité ; mais dans ceux qui furent allégués contre Jésus il n'y avait pas même une teinte de vraisemblance. C'est là une preuve évidente de sa sain-

teté très-parfaite; car toutes ses paroles et ses actions étaient tellement à l'abri du moindre reproche que ses ennemis les plus rusés n'y purent trouver l'ombre même du mal pour lui en faire un grief. »

Enfin, après beaucoup d'autres qui s'étaient présentés, *vinrent deux faux témoins qui déposèrent en ces termes: Nous l'avons entendu dire: Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours* (Matth. xxvi, 60, 61); ou, d'après la relation de saint Marc (xiv, 58): *Je détruirai ce temple fait par la main des hommes, et, dans trois jours, j'en rebâtirai un autre qui ne sera point fait par la main des hommes.* Ils s'efforçaient de prouver par là qu'il s'attribuait une puissance divine, afin de passer lui-même pour Dieu. Mais le Sauveur ne leur répondit rien, parce qu'ils mentaient ouvertement; car ils altéraient le sens et la lettre de ses paroles, en appliquant au temple de Jérusalem ce qu'il avait affirmé du temple de son propre corps. — A ce sujet voici comment s'exprime saint Jérôme (in cap. 26 Matth.): « On est faux témoin, si l'on ne rapporte pas les paroles de quelqu'un dans le sens où il les a proférées. Or les deux dénonciateurs, pour appuyer leurs calomnies contre Jésus-Christ, dénaturaient ses paroles, parce qu'ils y ajoutaient ou changeaient quelques mots. Ainsi en parlant de son corps sacré, il n'avait pas dit comme ils le supposaient: *Je détruirai* ou *je pourrai détruire le temple de Dieu*; mais il avait dit: *Détruisez ce temple* (Joan. ii, 19); ce qui est assurément bien différent, car il n'est point permis de s'ôter la vie à soi-même. En outre, pour faire croire qu'il parlait du temple de Jérusalem, ils lui faisaient dire: *Et dans trois jours je le rebâtirai;* mais au contraire pour montrer qu'il s'agissait d'un temple vivant et animé, lui-même avait dit: *Et dans trois jours je le ressusciterai.* Or ressusciter, c'est

tout autre chose que rebâtir. » — Ajoutons que Notre-Seigneur en disant aux Juifs *(solvite) détruisez*, ne leur donna point un ordre, mais leur prédit simplement un fait qu'ils devaient eux-mêmes bientôt réaliser; comme s'il leur disait : Par la mort que vous allez me causer, vous détruirez mon corps qui est le temple de la divinité ; mais le troisième jour, je le ressusciterai. Ressusciter ou revenir à la vie doit en effet s'entendre du temple spirituel de son corps, tandis que rebâtir s'entend proprement d'un temple matériel. Ce n'eût pas été cependant un plus grand miracle de rebâtir en trois jours un temple matériel que de ressusciter son propre corps le troisième jour. — Remarquons enfin que les susdits témoins peuvent aussi justement être appelés *faux*, à cause de la fausse intention qu'ils se proposaient par leurs dépositions ; car ils ne cherchaient qu'à faire périr un innocent.

En voyant les faux témoignages rendus contre notre divin Sauveur, retirons de ce fait trois conclusions pratiques. 1° Nous devons souverainement détester les faux témoignages et les mensonges, puisqu'ils ont fait condamner et crucifier injustement le Seigneur. C'est pourquoi chaque fois que nous proférons quelque faux témoignage ou mensonge contre notre prochain, nous condamnons et nous crucifions Jésus-Christ autant qu'il est en nous. Aussi, saint Isidore, faisant ressortir l'énormité de ce crime, dit : Le faux témoin se rend coupable envers trois sortes de personnes : envers Dieu qu'il méprise par le parjure, envers le juge qu'il trompe par le mensonge, et envers l'innocent qu'il blesse ou perd complétement par la calomnie. — 2° Apprenons à supporter avec patience pour l'amour de Dieu les incriminations dont nous pouvons être l'objet ; c'est ainsi que Jésus-Christ a souffert en silence pour l'a-

mour de nous toutes les accusations dont il fut chargé, car les mensonges patents ne méritent point de réponse, d'après saint Augustin. — 3° Efforçons-nous néanmoins de nous soustraire, autant que nous le pouvons avec l'aide de Dieu, aux tromperies des méchants ; car le Sauveur a subi le faux témoignage afin de nous en délivrer, de même qu'il a enduré la mort afin de nous en affranchir. — En conséquence, remercions Notre-Seigneur de ce qu'il a voulu ressentir en sa personne la malice du parjure pour établir solidement en nous le règne de la vérité, et disons-lui : ô Jésus, qui avez laissé les Juifs perfides produire contre vous-même de faux témoignages, accordez-moi de ne jamais proférer de calomnies contre le prochain, et de supporter patiemment pour votre honneur celles dont je pourrais être victime à mon tour.

Caïphe, voyant que tout ce qu'on alléguait contre Jésus n'était pas de nature à le faire condamner, s'inquiétait beaucoup de ce qu'il ne trouvait pas matière suffisante d'accusation contre lui. Agité par l'impatience et transporté de colère, il se lève brusquement au milieu de l'assemblée qu'il présidait, et interpelle le prévenu en ces termes : *Tu ne réponds rien à ce que ces gens-là déposent contre toi* (Matth. XXVI, 62). Le mouvement extraordinaire dont il accompagnait cette interpellation dénotait assez la fureur extrême qui troublait son esprit ; car un supérieur, un juge qui se possède lui-même doit au contraire montrer de la modération, du calme et de la gravité dans ses paroles, ses actions et ses gestes. Selon le Vénérable Bède, le grand-prêtre cherchait à provoquer une réponse dans l'espoir d'y trouver quelque chose de répréhensible, *mais Jésus se taisait* (Ibid. 63). Par ce silence vraiment éloquent, 1° il faisait éclater son innocence, car ni les témoins ni les faits

dont ils déposaient ne méritaient de réponse. 2° Il montrait sa miséricorde, puisqu'il voulait leur éviter l'occasion de devenir plus coupables, en ne les exposant point au péril de soutenir leurs allégations méchantes. 3° Il manifestait sa sagesse, car il savait, comme Dieu, que quoi qu'il eût répondu, ses ennemis le lui auraient reproché, et que sa justification n'étant point écoutée aurait été inutile. 4° Il prouvait sa patience, afin de nous apprendre à nous taire avec courage plutôt que de nous défendre sans profit. A son exemple, méprisons les faux rapports des calomniateurs qui crient après nous comme des chiens furieux, et n'aggravons point par un essai de justification le danger de la situation où nous ont réduit des ennemis acharnés.

Mais plus Jésus continuait de garder le silence, et plus Caïphe irrité persistait à provoquer une réponse. S'obstinant donc à lui tendre un piége pour le perdre, le prince des prêtres interrogea de nouveau le Sauveur en ces termes: *De la part du Dieu vivant, je t'adjure de nous dire si tu es le Christ, Fils de Dieu* (Ibid. 63). Ainsi, après l'avoir fait arrêter clandestinement comme un larron, il examine maintenant s'il se faisait passer pour Dieu. Mais bien loin de chercher la vérité par cette sommation, il ne désirait que trouver un prétexte à la calomnie. Cette fois pourtant, par respect pour le nom adorable qui venait d'être invoqué, Jésus crut devoir répondre: *Vous l'avez dit; oui, je le suis* (Ibid. 64). Par cette déclaration qu'il fit juridiquement, il voulait qu'ils ne pussent s'excuser d'ignorance ou le taxer de mépris pour le nom divin. *Mais de plus*, ajouta le Seigneur, *je vous proteste qu'un jour*, à la fin du monde, *vous verrez* de vos propres yeux, *ce même Fils de l'homme*, que vous maltraitez aujourd'hui comme un vil criminel, *assis* comme juge suprême *à la droite de la majesté divine*,

c'est-à-dire partageant la puissance souveraine du Père et la gloire éternelle de son règne. *Vous le verrez*, sous sa forme humaine, *descendre* pour le jugement général, *sur les nuées du ciel*, comme il était monté précédemment ; alors tout œil le verra, et ceux mêmes qui l'auront transpercé. Comme s'il disait à ses persécuteurs : Vous me méprisez et vous me condamnez comme le dernier des hommes et des criminels ; mais c'est précisément à cause de cela que vous me verrez exalté par-dessus tous les cieux comme juge des vivants et des morts.

A ces mots, *le grand-prêtre*, qui déjà hors de lui-même s'était élancé de son trône, dans l'excès de sa rage, *en vint jusqu'à déchirer ses vêtements* (Ibid. 65). Et par ce fait, Caïphe prophétisa sans le savoir. Il fut ainsi deux fois prophète à son insu : la première fois, par sa parole, quand il dit : *Il est expédient qu'un homme meure pour le peuple* (Joan. XVIII, 14) ; la seconde fois, par son action dans la circonstance présente. En effet, selon saint Jérôme (in cap. 26 Matth.), en déchirant les habits pontificaux dont il était couvert, il déchira le voile de la Loi dont il était le ministre principal, et il montra par là que la Synagogue avait perdu pour toujours la gloire du sacerdoce. Le Vénérable Bède dit également (in cap. 14 Marc.) : « Ce n'est pas sans un profond mystère que, durant la Passion du Sauveur, on voit le grand-prêtre des Juifs lacérer l'éphod sacerdotal, tandis que les soldats qui crucifièrent le Seigneur ne purent eux-mêmes partager sa tunique sans couture. C'était pour figurer que la nation juive allait être dispersée partout, et son sacerdoce mis en pièces, à cause des crimes des pontifes ; tandis que l'Église chrétienne, appelée quelquefois la robe du Seigneur, ne doit point être détruite, ni sa foi altérée, parce qu'elle est fondée sur la pierre d'une ma-

nière inébranlable. Voilà la double prophétie dont nous voyons aujourd'hui le merveilleux accomplissement. »

Les Juifs avaient coutume de déchirer ainsi leurs vêtements en signe de douleur et de détestation, lorsqu'ils entendaient proférer quelque blasphème contre Dieu. Voilà pourquoi saint Paul et saint Barnabé déchirèrent leurs vêtements, quand ils se virent décerner les honneurs divins. Or c'est ce même crime si énorme que le grand-prêtre imputa au Sauveur, lorsqu'il s'écria : *Il a blasphémé*, en s'arrogeant ce qui convient à Dieu seul ; car qu'est-ce que blasphémer, sinon attribuer à la créature ce qui revient uniquement à Dieu, ou bien attribuer à Dieu ce qui est propre à la créature ? *Qu'avons-nous encore besoin de témoins* (Matth. XXVI, 65) ? En d'autres termes, c'est se donner une peine inutile que d'en chercher désormais. *Vous venez d'entendre le blasphème* sortir publiquement de sa bouche. O misérable pontife, juge inique ! Jésus n'a point proféré de blasphème, il n'a dit que la vérité ; c'est toi-même qui blasphèmes, toi qui n'accordes point à Dieu ce qui appartient à Dieu, toi qui regardes le Fils de Dieu comme une simple créature ; c'est pourquoi que ton blasphème périsse avec toi ! — Comme Jésus-Christ, traduit devant Caïphe, n'abandonna point la vérité malgré le danger de mort, mais confessa avec constance, quoique avec modestie, qu'il était Fils de Dieu ; ainsi le Chrétien sincère ne doit pas renoncer à sa foi par crainte de quelque dommage temporel, mais y persévérer courageusement jusqu'à la dernière extrémité.

En voyant imputer à Notre-Seigneur un horrible blasphème, apprenons à nous conserver purs d'un pareil crime ; car bien qu'il n'en fût pas plus coupable que de tout autre péché, notre divin Sauveur a souffert néanmoins d'en être

accusé pour nous mériter la grâce d'en être préservés. Gardons-nous donc de jamais proférer ou occasionner quelque parole de blasphème et d'injure contre Dieu même, ce qui peut arriver de différentes manières, soit qu'on parle contre ses attributs ou ses Saints, contre ses enseignements et ses préceptes, contre les sacrements ou les lois de son Église. Évitons aussi de jamais prononcer aucune parole de blasphème ou de malédiction contre notre prochain, lors même qu'il en serait digne. Caïphe se rendit donc coupable d'un blasphème impie, en osant charger d'un tel crime le Seigneur lui-même. Jésus-Christ certes eût bien répondu : Le blasphémateur, ce n'est pas moi, mais toi-même ; néanmoins pour nous servir d'exemple, il ne voulut point que l'ombre d'un blasphème ou d'une malédiction sortît alors de sa bouche divine. Nous trouvons sur ce sujet une leçon remarquable dans l'Épître de saint Jude (9). Il est écrit en effet : *Lorsque l'archange Michel contestait avec le diable touchant le corps de Moïse, il n'osa point porter contre lui une sentence de malédiction ; mais il se contenta de dire : Que le Seigneur te commande lui-même.* Suivant la remarque de saint Jérôme (in Apologia adversus Rufin.), « si le glorieux prince de la milice céleste ne voulut pas condamner avec exécration Satan qui certainement le méritait très-bien, quelle réserve ne devons-nous pas garder, nous autres simples mortels ? Le démon méritait d'être maudit, mais il ne convenait pas qu'il le fût par une bouche angélique. » Ainsi donc un esprit céleste s'abstint de maudire un esprit infernal, pour ne pas manquer envers une créature de Dieu, mauvaise sans doute par sa volonté, mais bonne néanmoins en sa nature, puisqu'elle est l'œuvre du Créateur. A combien plus forte raison les hommes doivent-ils s'abstenir de tout blasphème ou imprécation, à l'égard

de n'importe quelle créature et surtout à l'égard du Créateur ? — En conséquence, pour témoigner l'horreur que nous inspire le blasphème, habituons-nous à répéter cette invocation : *Que le nom du Seigneur soit béni, maintenant et à jamais* (Ps. CXII, 2). Ou bien, redisons quelque prière comme la suivante : O Jésus, qui avez souffert qu'on vous imputât le crime de blasphème, ne permettez pas que jamais par mes paroles ou mes actes je le fasse commettre à quelqu'un, ni que ma bouche ose proférer aucune malédiction ou imprécation contre qui que ce soit.

Après avoir dit : *Vous venez d'entendre le blasphème*, le prince des prêtres ajouta : *Que vous en semble ? Et eux de répondre : Il a mérité la mort* (Matth. XXVI, 66). Cependant il n'avait dit que la vérité. Ainsi, comme saint Chrysostôme le fait observer, c'étaient les mêmes hommes qui l'accusaient, l'examinaient, le jugeaient et le condamnaient tout à la fois. Mais selon le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), par leur propre sentence ils se condamnaient eux-mêmes, en livrant à la mort Celui que, d'après le témoignage de ses œuvres et de ses paroles, ils pouvaient et devaient reconnaître comme Dieu. La sentence qu'ils prononçaient aurait été légitime en supposant vrai le fait sur lequel portait l'accusation ; car, selon la Loi (Lev. XXIV, 16), quiconque blasphème le nom du Seigneur doit être puni de mort et lapidé par le peuple ; mais, comme le fait sur lequel reposait la question était faux, leur réponse était également fausse, inique et sacrilége. — Dans cette condamnation de Jésus-Christ nous trouvons un double enseignement. 1° Prenons garde que la sentence injustement prononcée contre le Sauveur innocent ne puisse être justement prononcée contre nous autres coupables ; car de tout homme en état de péché mortel, on doit dire en toute vérité qu'il

est digne de mort. 2° S'il arrivait que des persécuteurs nous condamnassent à mort pour la cause du Christ, ne nous en troublons point, réjouissons-nous en plutôt par la perspective de la récompense qui nous attend au ciel. — D'après ce qui précède, pensons que par nos péchés nous avons souvent mérité la mort, mais que par sa miséricorde Dieu nous a jusqu'à présent conservé la vie pour nous laisser le temps de faire pénitence. Dans ce but, adressons-lui quelque prière qu'il nous inspirera, comme celle-ci : O mon Sauveur ! qui avez laissé les Juifs impies vous proclamer digne de mort, ne souffrez pas que j'encoure jamais de votre part la terrible sentence de la mort éternelle.

En ce moment, tous ceux qui étaient présents se ruèrent à l'envi sur le Seigneur, pour l'insulter de différentes manières (Matth. XXVI, 67). *Les uns lui crachèrent au visage*, comme s'ils avaient affaire à l'être le plus vil et le plus abominable, mille fois digne du dernier supplice, pour s'être déclaré égal à Dieu ; alors fut accompli ce qu'il avait dit par la bouche d'Isaïe (L, 6) : *Je n'ai point détourné ma face pour éviter l'ignominie des crachats.* Afin de témoigner leur profond mépris et leur extrême aversion à l'égard de ceux qu'ils excommuniaient et qu'ils retranchaient de leur société, les Juifs avaient ainsi coutume de leur cracher au visage. Peut-on rien concevoir de plus dégoûtant, de plus honteux, de plus dégradant que de subir une telle flétrissure ? Comment a-t-on pourtant osé l'infliger à Celui dont les Anges ne se lassent point de contempler le visage ravissant (I Pet. I, 12) ? O aveugle jalousie des malheureux Juifs, qui n'ont point eu horreur de souiller une face si aimable de leurs infâmes crachats ! c'est ainsi que cette face adorable devint hideuse et méconnaissable à force de crachats et de coups, car *on le frappa avec le poing sur le visage*,

comme ajoute l'Évangéliste. Créatures frivoles, voilà comment votre divin Sauveur expie cette vanité pernicieuse qui vous fait farder vos figures de couleurs empruntées !

En voyant les Juifs conspuer ainsi le visage sacré de Notre-Seigneur, tirons de ce fait deux conclusions pratiques. En premier lieu, évitons de nous rendre coupables d'un crime semblable, que l'on peut commettre de plusieurs manières. 1° En effet, d'après saint Jérôme (in cap. 14 Marc.), ils crachent à la face du Christ, ceux qui la souillent dans leur conscience par des pensées ou des actions sales et criminelles, car le Christ habite dans la conscience pure où son image se reflète comme dans un miroir ; aussi est-ce pour en laver toutes les taches qu'il a voulu recevoir sur son propre visage tant de sordides crachats. 2° D'après Raban-Maur (in cap. 26 Matth.), ils crachent également à la figure du Sauveur, ceux qui rejettent la présence de sa grâce et nient le bienfait de son incarnation par des paroles exécrables provenant d'un esprit dépravé. 3° Selon saint Grégoire, il en est de même de ceux qui insultent ici-bas les Saints et les amis de Dieu, en les couvrant, pour ainsi dire, de leur bave venimeuse par des discours outrageants. 4° C'est littéralement cracher à la face de Jésus que d'approcher indignement de l'Eucharistie, car ceux qui reçoivent son corps sacré avec une conscience impure touchent l'adorable sacrement de leur salive infectée par le péché. 5° On crache en quelque sorte à la figure du Seigneur, quand on ne respecte pas les supérieurs qui sont ses représentants sur la terre. 6° On en peut dire autant de ceux qui négligent de remercier Dieu pour chaque grâce qu'ils reçoivent de sa libéralité.

En second lieu, apprenons à voir des titres de gloire, des sources de mérite pour nous dans tous les crachats

ignobles et semblables opprobres que notre Sauveur a bien voulu supporter. « Remarquez, dit saint Chrysostôme (Hom. 86 in Matth.), comment l'Évangéliste nous rapporte avec un soin extrême les détails qui paraissent les plus ignominieux, sans rien omettre ni voiler, mais regardant comme un honneur insigne que le Dominateur de l'univers ait daigné souffrir pour nous de pareils traitements. Ne nous lassons point de les relire, efforçons-nous de les graver dans notre esprit et ne cessons de nous en glorifier. » Ces réflexions de saint Chrysostôme peuvent s'appliquer à chaque détail de la Passion de Notre-Seigneur, mais surtout à celui que nous venons de considérer comme étant un des plus répugnants à la nature. — Pour produire des actes en rapport avec cette dernière circonstance, représentons-nous Jésus-Christ couvert d'horribles crachats, et remercions-le de la gloire sublime qu'il nous a méritée par de telles humiliations. Rappelons-nous que nous avons souvent conspué son aimable visage dans le fond de notre âme, et peut-être, hélas ! profané son corps adorable par le contact de notre salive impure en communiant d'une manière indigne. — O Jésus ! qui avez laissé les Juifs souiller par d'immondes crachats votre face si ravissante, ne permettez pas que je ternisse jamais en moi la splendeur de votre image par des pensées ou des actions déshonnêtes.

D'autres lui mirent un voile sur le visage (Marc. XIV, 65) ; et jusqu'à ce jour ce voile est resté sur leur propre cœur, parce qu'il leur a caché son aimable présence. O fol aveuglement et aveugle folie des misérables Juifs ! cette face si attrayante, après laquelle les Patriarches et les Prophètes avaient ardemment soupiré depuis tant de siècles, les insensés ! ils la voilent outrageusement aujourd'hui qu'elle s'offrait miséricordieusement à leurs regards ! En

bandant les yeux du Sauveur, dit le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), ils l'ont moins empêché de voir leurs crimes énormes, qu'ils ne se sont rendus incapables eux-mêmes de reconnaître les traits divins de sa personne et de percevoir les rayons lumineux de sa grâce. Par leur conduite, ils ont montré, sans le savoir, que pour tout infidèle comme aussi pour tout homme qui se détourne de Dieu, fût-il même chrétien, la face du Christ demeure invisible, comme recouverte d'un voile ; *et ce voile*, comme l'assure l'Apôtre (II Cor. III, 16), *ne sera ôté que pour celui qui se convertira de tout cœur à Dieu.*

Si nous ne voulons pas imiter les Juifs dans leur funeste aveuglement, nous devons tirer deux conclusions pratiques du fait qui nous occupe maintenant. 1° Gardons-nous de voiler la face du Sauveur, comme le font encore, malheureusement, beaucoup de Chrétiens. Tels sont ceux qui pèchent sans pudeur, comme s'ils n'étaient pas exposés à la vue de Dieu, ou qui pèchent sans frein, comme s'ils étaient abrités sous un masque de liberté; tels sont aussi ceux qui, par leurs fautes et leurs ignorances volontaires, font disparaître de leur âme obscurcie l'image et la connaissance de Dieu ; aussi d'après saint Jérôme (in cap. 14 Marc.), notre divin Sauveur a souffert qu'on mît un bandeau sur ses propres yeux pour enlever de nos cœurs le bandeau de l'erreur et du péché qui les enveloppait. C'est voiler enfin la figure du Christ que de rejeter la grâce de la foi. — 2° Nous devons, en certaines occasions, voiler prudemment ou du moins baisser modestement nos yeux, afin qu'ils ne soient point séduits par les appas de la vanité et pris dans les filets de la concupiscence. — A l'occasion de ce qui précède, pensez, ô homme, comment toutes choses sont à nu et à découvert sous les regards de Dieu; et puisse cette réflexion salu-

taire vous préserver ou vous retirer du péché. En outre, souvenez-vous comment par le péché vous avez terni et effacé en vous la brillante image de Dieu; dites alors : O bon Jésus, qui avez laissé voiler votre visage plein de grâces, faites luire sur votre indigne serviteur la lumière de votre face, et ne laissez pas obscurcir en moi votre image ; daignez aussi enlever de mon cœur le bandeau de mes fautes et de mes ignorances.

D'autres le frappèrent à coups de poing, c'est-à-dire sur la nuque, comme on a coutume de faire aux insensés et aux personnes les plus viles (Matth. xxvi, 67). Par cette sorte d'outrages, les Juifs cherchaient moins à lui causer quelque grave douleur qu'à lui témoigner leur profond mépris. Quant à nous, 1° afin de ne point ressembler à ces Juifs persécuteurs, évitons de frapper ainsi Jésus-Christ par derrière. D'après le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), c'est ce que font les faux Chrétiens qui de bouche confessent le Seigneur, tandis qu'ils le renoncent dans leur conduite; car ils le louent par de belles paroles comme en face, mais, au lieu de marcher à sa suite dans le sentier de la vertu, ils l'offensent par de mauvaises actions. Selon saint Augustin (lib. I de Quæst. evang. c. 44), ils frappent également le Seigneur comme par derrière, ceux qui mettent au-dessus de lui les honneurs mondains, ou bien encore ceux qui diffament le prochain en son absence. — 2° Afin de ressembler au Sauveur qui a reçu des coups de poing à cause de nous, tâchons de supporter avec patience et prudence les coups de l'adversité qui nous arrivent souvent de sa part. Ainsi faisait l'Apôtre, quand il disait : *L'aiguillon de ma chair m'a été donné comme un ange de Satan pour me frapper honteusement* (II Cor. xii, 7). — En mémoire des coups humiliants qu'a reçus Notre-Seigneur, ne craignons

pas de nous en infliger de pareils à nous-mêmes ; et disons-lui : Doux Jésus, qui avez souffert d'être frappé par les Juifs à coups de poing, accordez-moi de vous glorifier par mes paroles, de telle manière que je ne vous offense jamais par des œuvres contraires à ma foi.

D'autres le frappaient sur le visage avec leurs mains etendues (Matth. XXVI, 67). Ces sortes de coups lui causèrent une douleur plus vive que les autres appliqués sur la nuque ; car la figure, étant le siége de tous les sens, contient les organes les plus délicats qu'il est très-facile de blesser. Aussi quoique les Évangélistes n'en parlent point, il est bien vraisemblable que cette sorte de percussion fit couler le sang de Jésus par la bouche et par les narines. O Juifs impies, comment n'avez-vous pas craint de frapper cette face adorable de la façon la plus cruelle ! D'après saint Jérôme (in cap. 26 Matth.), le Sauveur a voulu être ainsi outragé par leurs mains, pour qu'en compensation il fût applaudi par les nôtres, c'est-à-dire loué par nos bonnes œuvres.

De cette douloureuse percussion que subit Notre-Seigneur tirons des conclusions morales. 1° Supportons patiemment à son exemple l'insolence de ceux qui nous frappent au visage ; c'est cet exemple admirable qu'imitaient les Chrétiens mentionnés par saint Paul (II Cor. XI, 20). Une pareille recommandation doit être observée non-seulement d'une manière littérale, comme notre divin Sauveur l'a fait présentement, mais aussi d'une manière spirituelle, comme il l'a souvent pratiqué et toutes les fois qu'on lui a jeté à la face des injures grossières. De même donc que Notre-Seigneur, loin de détourner son visage des reproches, des blasphèmes, des coups et des crachats, est allé au-devant de tous ces affronts pour l'amour de nous, ne refusons pas dans l'occasion de souffrir de sem-

blables insultes pour l'amour de lui. 2° Gardons-nous de frapper à notre tour Jésus-Christ au visage; selon saint Augustin (lib. I de Quœst. evang. c. 44), c'est ce qui arrive à ces incrédules et à ces hérétiques aveugles qui nient l'incarnation ou qui rejettent la présence de Jésus-Christ soit dans le monde, soit dans l'Eucharistie. Ils se rendent coupables d'un crime analogue ces malheureux prêtres qui prennent avec des mains impures le corps du Sauveur. Ils frappent aussi le Seigneur au visage ceux qui insultent le prochain en face. — En conséquence pour la pratique, que chacun examine combien de fois il a blessé l'image de Dieu dans l'intérieur de son âme, et qu'en réparation il soit disposé à recevoir des coups en face non-seulement par des paroles mais encore par des actions injurieuses. Que le prêtre examine à son tour s'il ne lui est jamais arrivé de porter une main sacrilége sur son Sauveur, en le touchant indignement à l'autel. — O Jésus, qui avez laissé les Juifs criminels frapper votre visage vénérable, accordez-moi de conserver toujours en moi votre image intacte, avec un tel soin que je ne la profane jamais par des œuvres coupables.

Et les valets lui donnaient des soufflets, en le frappant sur les joues (Marc. XIV, 65). Ici rappelez-vous les réflexions que nous avons déjà faites à l'occasion d'un semblable traitement qui fut infligé à notre divin Sauveur devant le pontife Anne. Après lui avoir bandé les yeux, pendant qu'ils frappaient de différentes manières son chef sacré, les uns sur la nuque, les autres sur le front et d'autres sur les joues, ils répétaient à l'envi : *Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé ?* Par ces paroles dérisoires, ils voulaient se moquer de Celui que le peuple regardait comme un grand prophète, comme le Christ lui-même ; et ils pré-

tendaient prouver qu'il était un imposteur incapable de deviner de quelle main partait chaque coup asséné sur sa propre tête. Ainsi, dit saint Théophile, le Maître des Prophètes voulut être traité comme faux prophète. Et à cause des railleries mêmes dont ses ennemis l'accablaient, le Seigneur ne daigna pas leur répondre; car répondre à ceux qui se jouaient de lui eût été se manquer à lui-même. Selon la remarque de saint Jérôme (in cap. 26 Matth.), il n'eût pas été sage de satisfaire la vaine curiosité de ceux qui le frappaient avec une fureur aussi évidemment insensée.

En voyant Notre-Seigneur sommé avec insulte de prophétiser, tirons de ce fait quatre conclusions pratiques. 1° N'allons pas également nous moquer de Jésus-Christ, dans la fausse persuasion qu'il ne voit pas nos péchés; car d'après le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), tous ceux qui l'offensent par des actes coupables, en s'imaginant qu'il ignore leurs pensées secrètes et leurs œuvres ténébreuses, semblent lui dire avec dérision : *Qui est-ce qui t'a frappé ?* 2° Faisons un retour sur nous-mêmes, afin d'examiner si nous avons vraiment frappé Jésus-Christ par de mauvaises actions ; puis, si nous en doutons, adressons-lui la même question que les Juifs, mais avec une intention bien différente ; et demandons-lui sérieusement, avec une pieuse confiance, qu'il nous fasse connaître nos propres fautes. 3° Gardons-nous de tenter Notre-Seigneur en réclamant des miracles ou des prophéties; disons plutôt avec saint Augustin (in Soliloq.): Vous voyez, Seigneur, quels piéges me tend l'ennemi pour m'engager à vous demander des signes et des prodiges ; mais comme votre grâce m'a empêché de consentir à cette suggestion téméraire, je vous prie d'en éloigner toujours davantage de moi la pensée elle-

même. 4° Ne prodiguons pas inutilement les dons de Dieu à ceux qui en sont indignes. Ainsi, quoique vrai prophète, Jésus-Christ ne voulut cependant point prophétiser en faveur de ceux qui le raillaient. Les prédicateurs doivent également savoir, en temps et lieu, ne point dispenser la parole de Dieu à des auditeurs mal disposés. — D'après ce que nous venons de considérer, tâchons de comprendre combien il dut être amer à notre divin Sauveur d'être devenu en cette circonstance le jouet des Juifs, qui le traitèrent comme s'il eût été un insensé ou un enfant. Adressons-lui cette prière : O Jésus, qui pour l'amusement des Juifs impies avez été frappé à la tête et sommé de prophétiser, je vous en supplie, puisque, étant vrai prophète, vous connaissez le fond des âmes comme l'avenir des choses, daignez m'apprendre ce que je suis et combien je suis misérable, moi qui si souvent, hélas ! vous ai frappé de ma propre main par des actions iniques.

Représentez-vous en outre la multitude d'insultes toujours croissantes, dont ces barbares ne cessaient de charger le Seigneur au milieu de leurs blasphèmes. Excités par leur méchanceté et leur corruption personnelles, encouragés par des chefs plus cruels et plus dépravés encore auxquels ils voulaient plaire, ils ne lui ménagèrent aucun mauvais traitement. Les uns frappaient du revers de la main cette bouche adorable d'où étaient sorties tant de paroles salutaires ; d'autres l'accablaient de coups de poing. Ceux-ci le traînaient par ses cheveux sacrés, ceux-là lui arrachaient sa barbe vénérable ; d'autres renversaient ignominieusement à terre et foulaient aux pieds le Roi des Anges. Et vous, que feriez-vous si vous étiez témoins de ces scènes brutales ? Ne vous jetteriez-vous pas sur votre divin Maître pour le couvrir de votre corps, en criant : Cessez de maltraiter ainsi

mon Seigneur et mon Dieu ; me voici, c'est moi qu'il faut frapper ; épuisez sur moi votre rage, mais épargnez mon Sauveur. Prosterné ensuite à ses pieds adorables et les tenant étroitement embrassés, vous vous estimeriez heureux de pouvoir le défendre et de recevoir à sa place les coups qui lui étaient destinés.

Considérez attentivement toutes ces choses comme si elles se passaient actuellement sous vos yeux, et faites par le désir ce que vous eussiez fait alors dans la réalité. Rappelez-vous en détail les divers outrages qu'inventent de féroces persécuteurs pour tourmenter le Juste par excellence ; admirez la patience inaltérable qu'il montre au milieu d'innombrables injures ; en pensant qu'il a souffert ainsi pour notre salut, soyez touché de compassion ; et ne cessez de laver de vos pleurs sa face auguste, à mesure que ces impies la souillent de leurs crachats. Qui pourrait, en effet, retenir ses larmes abondantes, s'il examine comment le Seigneur des Anges, le Fils de Dieu est devenu *l'opprobre des hommes et le rebut du peuple* (Ps. xxi, 7) ? C'est ce souvenir douloureux qui porte saint Anselme à s'écrier (in Speculo sermon. evang. 9) : « O très-doux Jésus ! que d'indignités vous avez essuyées de la part de votre propre nation ! Traduit devant le tribunal des pontifes acharnés à votre perte, vous avez été jugé digne de mort comme blasphémateur, pour avoir confessé la vérité. Ce visage adorable que les Anges ne se lassent point de contempler, qui remplit tous les cieux d'allégresse et auquel les princes de la terre adressent leurs hommages, ce visage auguste, des bouches infectes l'ont souillé, des mains sacriléges l'ont frappé, un sale voile l'a couvert comme instrument de railleries ; et vous avez été meurtri de coups comme un vil esclave, ô vous Maître souverain de toute créature ! » Mais, selon la

remarque du Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.), par une disposition ineffable de Celui qui endure tous ces affronts, il n'en est aucun qui ne tourne à notre avantage. De là cette recommandation de saint Pierre (I Epist. IV, 1) : *Puisque le Christ a souffert en sa chair, armons-nous de cette pensée*, afin qu'en retour nous soyons disposés à subir pour son amour toutes les humiliations.

Les Juifs contempteurs du Christ ont été figurés d'avance dans les Philistins ennemis de Samson. Cet homme fameux s'étant un jour laissé lier, les Philistins qui le prirent lui ôtèrent la vue et en firent leur jouet. De même Notre-Seigneur s'étant un jour laissé trahir, les Juifs qui le saisirent lui bandèrent les yeux et s'en servirent comme d'amusement. Mais une autre fois, lorsque Samson le voulut, il se vengea d'une manière terrible de ses cruels adversaires ; le même sort est réservé aux persécuteurs du Christ, quand à la fin des siècles il viendra juger le monde dans tout l'éclat de sa puissance. — En attendant ce jugement suprême, considérez que Jésus qui souffre les outrages et les dérisions mérite justement tout honneur et toute gloire. Apprenez à son exemple à supporter les ignominies, et à mépriser les louanges et les faveurs humaines. Si les hommes, qui voient seulement les apparences, vous tiennent pour vil à leurs yeux, estimez-vous plus vil encore aux yeux du Seigneur ; et loin de vous en fâcher et d'en murmurer, prenez-en occasion de vous humilier et de vous confondre devant Celui qui découvre les choses les plus cachées. Enfin ne nous laissons point entraîner par l'exemple des méchants ; efforçons-nous d'imiter la patience du Sauveur, et gardons-nous de la mettre à l'épreuve, comme firent autrefois par leurs blasphèmes les Juifs infidèles, et comme font encore les faux Chrétiens par leurs impiétés.

Imaginons-nous maintenant la tristesse, l'affliction de Pierre et de Jean, lorsqu'ils eurent connaissance des traitements injurieux infligés à leur bon Maître, et dont peut-être ils furent témoins oculaires. Mais *Pierre,* engourdi déjà par le froid de l'incrédulité, *était assis en bas dans la cour où il se chauffait* extérieurement, tandis que le feu de la charité s'éteignait intérieurement dans son âme (Matth. xxvi, 69 — Marc. xiv, 66 — Joan. xviii, 25). Faut-il s'étonner si la tentation s'est approchée de cet Apôtre qui s'était éloigné du Sauveur ? Aussi la peur qui ne tarda pas de le dominer lui fit renoncer le Seigneur jusqu'à trois fois. La première fois, ce fut en cette même cour, sur l'interpellation de la portière. Effrayé à la voix d'une simple servante, il renia l'Auteur de la vie, parce qu'il redoutait la mort, comme le fait remarquer saint Grégoire (in 3 Psal. pœnit.). Mais pourquoi Dieu permit-il que Pierre fût dénoncé par une servante avant de l'être par d'autres personnes ? La raison qui suffirait seule, c'est qu'il fallait confondre sa présomption, en le laissant surmonter d'abord par ce que la nature a de plus faible et le monde de moins imposant, par une femme et non par un homme, par une esclave et non par une femme libre. Une seconde raison, c'est pour montrer que les diverses personnes de tout sexe et de toute condition ont contribué à la mort de Notre-Seigneur et ont été rachetées par sa Passion. — Après son reniement, Pierre, craignant de rester trop longtemps parmi les Juifs, *se retira dehors, devant la cour, et le coq chanta* (Marc. xiv, 68). *Comme il sortait, une autre servante l'aperçut et dit à ceux qui étaient présents : Cet homme-là était aussi avec Jésus de Nazareth* (Matth. xxvi, 71). *Peu de temps après* Pierre étant rentré, *quelqu'un dit en le voyant : Vous êtes aussi de ces gens-là* (Luc. xxii, 58). Plusieurs ré-

pétèrent : *N'êtes-vous pas aussi de ses disciples* (Joan. XVIII, 25). *Quant à lui, il le nia avec serment* (Matth. XXVI, 72). Ceci nous fournit une triste preuve comment une première faute conduit souvent à une seconde plus grave. Ainsi le péché s'accroît, quand on s'y arrête, dit Raban-Maur. Et selon saint Grégoire (Hom. 11 in Ezech.), le péché qui n'est pas détruit par la pénitence entraîne bientôt par son propre poids dans un autre abîme. — Pierre, effrayé de plus en plus, sortit de nouveau ; et *environ une heure après*, il fut encore interpellé par plusieurs, selon saint Matthieu et saint Marc ; mais, suivant saint Luc et saint Jean, il paraît qu'il le fut spécialement, d'une manière plus expresse et plus forte, comme au nom de tous, par un d'entre eux, domestique du grand-prêtre et parent de Malchus. *Pierre alors se mit à dire avec serment et imprécation : je ne connais point cet homme dont vous parlez* ; *et aussitôt le coq chanta* (Marc. XIV, 71 et 72).

Ainsi, une fois avant le premier, et deux autres fois avant le second chant du coq, le Chef des Apôtres renia son Maître ; il ne jura pas pourtant que Jésus n'était point le Christ, mais que lui-même n'était point son disciple et qu'il ne le connaissait point. Néanmoins, déclarer qu'on n'est pas son disciple, ou en d'autres termes qu'on n'est pas chrétien, c'est renier le Sauveur, comme si l'on déclarait qu'il n'est point le Christ ou le Messie. Aussi, le Seigneur avait dit précédemment à Pierre : *Tu me renieras*, et non pas : Tu nieras d'être mon disciple. Alors s'accomplit la juste prévision du Médecin, comme le remarque saint Augustin (Tract. 113 in Joan.) ; alors se manifesta la folle présomption du malade. Il arriva donc, non point ce que le disciple avait promis par ces belles paroles : *Je donnerai ma vie pour vous*, mais ce que le Maître avait annoncé par

ces mots terribles : *Tu me renonceras trois fois*. La marche progressive que suivit l'Apôtre en ce triple reniement aggrava considérablement sa culpabilité : car il commença par un mensonge ; puis il y ajouta le parjure ; enfin il y joignit des exécrations, des anathèmes ou imprécations contre lui-même, c'est-à-dire il se voua à tous les supplices si ce qu'on lui reprochait était vrai ou si ce qu'il protestait était faux. — Les interprètes, embarrassés pour concilier les diverses relations des quatre Évangélistes, ne s'accordent pas tous sur l'endroit précis où aurait eu lieu le triple reniement de Pierre. Il est arrivé tout entier chez Anne, d'après les uns, en admettant que saint Matthieu le raconte par manière de récapitulation, après avoir dit que Jésus fut conduit chez Caïphe. D'après les autres, en supposant que saint Jean a rapporté par anticipation le premier reniement, tous les trois sont arrivés chez Caïphe. D'autres au contraire, persuadés que cet Évangéliste a suivi l'ordre naturel des reniements, pensent que le premier eut lieu chez Anne et les deux derniers chez Caïphe. Selon cette opinion, Pierre aurait été introduit également chez les deux pontifes par le disciple qui pouvait être connu de l'un comme de l'autre.

Maintenant représentez-vous comment Jésus, ce bon Maître, *se retourna* de la justice vers la miséricorde, *et regarda* avec des yeux de compassion *Pierre*, son disciple chéri, qui venait de le renier pour la troisième fois (Luc. XXII, 61). Ce retour et ce regard ne furent point extérieurs et corporels, mais tout intérieurs et spirituels ; car tandis que Notre-Seigneur se trouvait dans la salle d'audience avec les princes des prêtres, l'Apôtre infidèle se tenait plus bas dans la cour du palais avec les serviteurs, de manière que, humainement parlant, l'un ne pouvait apercevoir l'autre.

En effet, d'après saint Léon (Serm. 9 de Passione), pendant que le Sauveur était retenu comme homme devant le tribunal du pontife, de là il vit seulement comme Dieu la frayeur de son disciple placé hors de la maison ; et aussitôt par un coup d'œil tout-puissant, il releva le courage de cette âme abattue qu'il toucha d'un amer repentir. Suivant saint Augustin (Lib. III de Consensu Evang. c. 6), le regard divin tombé sur Pierre, ce fut le souvenir excité dans lui de la faute qu'il avait commise et de la prédiction qu'il avait entendue auparavant. Ainsi le Seigneur jeta sur lui des yeux compatissants, parce qu'il le pénétra d'une salutaire componction et qu'il le retira d'une chute dangereuse. C'est dans ce même sens que nous prions souvent Dieu de nous regarder favorablement. Or ce souvenir suggéré au disciple coupable fut l'heureux commencement d'une parfaite conversion ; car, selon saint Chrysostôme, il n'y a point de meilleur remède au péché que la pensée continuelle de Dieu. « Sous l'œil propice de son Maître, dit le Vénérable Bède (in cap. 22 Luc.), Pierre, rentrant en lui-même, effaça les taches de son reniement par les larmes de la pénitence ; car la grâce divine est nécessaire non-seulement pour accomplir la pénitence, mais même pour l'embrasser. De là vient que le Prophète royal s'écriait : *Jusques à quand mon ennemi s'élèvera-t-il contre moi ? Daignez me regarder et m'exaucer, Seigneur, mon Dieu ;* c'est-à-dire ayez pitié de moi, et venez à mon secours. »

Pierre, sentant donc que son cher Maître l'avait entendu et regardé, fut ému et bouleversé ; *il sortit* aussitôt de la cour, où il l'avait renoncé dans la compagnie des méchants, et se retira dans une grotte appelée le *chant du coq*. C'est là *qu'il pleura amèrement* (Matth. XXVI, 75). Les larmes de la contrition qui proviennent d'un cœur affligé sont vraiment

ameres ; les larmes de la dévotion sont au contraire si douces qu'elles servent d'aliment continuel aux plus saintes pensées, comme l'avait éprouvé le Prophète royal quand il disait : *Mes larmes furent ma nourriture pendant le jour et la nuit* (Ps. XLI, 4). A l'endroit même où l'Apôtre repentant pleura d'abord son péché, pour rappeler sa pénitence, on bâtit plus tard en son honneur une église située entre la montagne de Sion et la ville de Jérusalem. Depuis ce moment, Pierre prit l'habitude de se lever chaque nuit au premier chant du coq, qui lui rappelait le souvenir douloureux de sa chute ; il restait alors en prières jusqu'au matin, ne cessant de pleurer sa faute, non point seulement parce qu'il avait mérité une peine terrible, mais plutôt parce qu'il avait renié le meilleur Maître. Ce souvenir était pour lui le plus cruel supplice, comme l'atteste saint Chrysostôme. Des larmes brûlantes coulaient si abondamment sur ses joues qu'elles y creusèrent un sillon toujours humide ; ce qui l'obligeait à porter continuellement dans son sein un linge pour les essuyer.

Considérez à présent le lieu qui fut un écueil pour le Prince des Apôtres, et apprenez de là à fuir toute assemblée qui pourrait devenir pour vous une occasion de scandale. « Où donc Pierre renia-t-il le Sauveur ? se demande saint Ambroise (in cap. 22 Luc.). Ce ne fut point sur la montagne, ni dans le temple, ni dans sa maison ; mais dans le prétoire des Juifs, dans la demeure des princes, là où Jésus était enchaîné et la vérité captive. » Comme le fait observer saint Jérôme, « Pierre se tenait dans la cour, près du foyer, avec les serviteurs. Cette cour représente le monde, la concupiscence en est le foyer et les démons en sont les serviteurs ; or celui qui ne s'en éloigne pas avec soin ne peut pleurer ses propres péchés. » Remarquons à ce propos

combien il est dangereux de vivre dans la cour des grands. Pierre n'entra qu'une fois dans un palais, et il y perdit toute son énergie jusqu'à renoncer Jésus-Christ. Que serait-il arrivé, s'il y fût resté plus longtemps? Aussi, ce ne fut point là, mais seulement dehors, qu'il se repentit. De même, l'étoile du Messie s'éclipsa aux yeux des Mages, dès qu'ils furent arrivés dans le palais d'Hérode; mais à peine en furent-ils sortis qu'elle reparut brillante. — O combien est funeste la conversation des méchants! s'écrie le Vénérable Bède (in cap. 14 Marc.). Pierre parmi les Juifs n'osa pas avouer même comme homme Celui qu'il n'avait pas craint de proclamer Fils de Dieu parmi les disciples. Comme il ne pouvait non plus pleurer sa faute en restant dans la cour de Caïphe, il se retira à l'écart afin que, séparé des impies, il pût librement effacer par des larmes abondantes les souillures contractées par sa lâche défection. » C'est ainsi qu'aujourd'hui beaucoup d'hommes admis dans les palais renient Jésus-Christ par leurs œuvres coupables; et c'est à peine si jamais ils en font pénitence, parce que ces lieux n'y sont point propres; celui donc qui veut éviter le péché et réparer le mal qu'il a commis doit fuir les sociétés dangereuses ou mondaines. Aussi saint Bernard dit: « Il est très-difficile de faire pénitence sans quitter le siècle : dans ce milieu corrompu, tout devient achoppement pour le vice et obstacle pour la vertu; les uns par leurs maximes empoisonnées, les autres par leurs exemples pernicieux vous entraînent dans le péché; ceux-ci par leurs flatteries vous portent à la vaine gloire; ceux-là par leurs détractions vous font tomber dans l'impatience. »

Nous qui avons audacieusement renié le Christ notre Rédempteur par des pensées, des paroles ou des actions criminelles, imitons la pénitence de Pierre. Reconnaissant sa

faute, il en a de la douleur et du regret, il laisse la compagnie, occasion de sa chute, et gagne la solitude, amie de la componction ; c'est là qu'il pleure amèrement, bien convaincu qu'un esprit brisé par le repentir est un sacrifice agréable à Dieu, et que le Seigneur ne rejette point un cœur contrit et humilié, comme le Prophète royal l'a déclaré (Ps. L, 19). Faisons de même à l'égard du Sauveur, en nous rappelant ses douleurs et nos péchés ; allons dehors avec Pierre pour y pleurer amèrement sur nous-mêmes ; Celui qui daigna regarder le disciple infidèle ne manquera pas de nous regarder aussi miséricordieusement. Suivons ainsi la route de la pénitence que nous a tracée le Chef des Apôtres ; et puisque nous avons péché comme lui, repentons-nous avec lui, pour mériter le pardon. Abreuvés, à son exemple, d'une absinthe doublement amère, versons des larmes abondantes de contrition sur nous-mêmes et de compassion sur le Christ souffrant ; de cette manière nous serons, comme Pierre, affranchis de la dette du péché et remplis de l'esprit de sainteté. Quant à Pierre converti, dit saint Ambroise (in cap. 22 Luc.), je ne trouve point qu'il ait parlé mais qu'il a pleuré ; on mentionne bien ses larmes mais non point ses œuvres de pénitence. Sa contrition paraît avoir été si parfaite qu'elle lui a tenu lieu de toute autre satisfaction. O Prince des Apôtres ! s'écrie saint Léon (serm. 9 de Passione), heureuses sont vos larmes qui, pour effacer le crime d'un triple reniement, eurent tout l'efficace du saint baptême ! D'où l'on doit conclure que la contrition peut s'élever à un tel degré qu'elle suffise pour enlever toute peine.

Arrêtons-nous à considérer l'ordre des événements relatifs à la conversion de Pierre. Elle eut pour occasion d'abord le chant du coq, puis pour cause le regard du Sei-

gneur, et pour résultat le repentir de l'Apôtre. Ainsi se passent les choses encore aujourd'hui dans la conversion du pécheur. D'après saint Grégoire en effet (lib. 30 Moral. c. 4), la voix du prédicateur qui excite nos cœurs à la componction est pour nous comme le chant du coq. Mais il faut en outre que le regard du Seigneur fasse sentir au coupable quelque rayon de la grâce ; car ce dernier restera misérablement dans les ténèbres, jusqu'à ce qu'il soit éclairé par la véritable lumière du monde. Enfin, les larmes du repentir commencent à couler de nos yeux, quand notre âme est enflammée par une étincelle secrète de l'amour divin ; et nous allons aussitôt dehors, en sortant de l'état déplorable où nous étions tombés. Le Vénérable Bède dit à ce sujet (in cap. 22 Luc.) : « Pierre, qui avait renié son Maître au milieu de la nuit, se repentit au chant du coq ; ainsi les ombres de l'oubli qui avaient causé son égarement furent dissipées par les premières lueurs d'espérance que fit briller le souvenir de la bonté divine. Le coq qui donne le signal de ce retour salutaire me semble figurer tout docteur ou pasteur vigilant qui nous arrache au sommeil et nous retire de la paresse en disant : *Réveillez-vous, justes, et gardez-vous de pécher* (I Cor. xv, 34). »

L'Apôtre ainsi réveillé et converti se mit à pleurer sur son divin Maître et sur son propre péché, en songeant aux biens qu'il avait reçus et à l'ingratitude qu'il avait montrée. Faut-il s'étonner si les regards du Seigneur ont fait alors couler les larmes de Pierre ? Les yeux du Seigneur ne sont-ils pas comme la flamme ardente (Apoc. I, 14), tandis que ceux de Pierre étaient comme de glace ? rien donc de surprenant que cette flamme rencontrant cette glace l'ait fondue ; et celui que le Soleil de justice daignait frapper de son éclat ne pouvait rester dans la nuit de l'infidélité. O

doux Sauveur! combien votre coup d'œil est efficace pour réchauffer le cœur froid et pour illuminer l'esprit obscurci, en sorte que l'homme voie son Créateur et reconnaisse son erreur! ah! comme il vous faut peu de temps pour amollir la dureté de l'âme, de manière à en faire jaillir une source abondante de pieuses larmes! « Admirons, dit saint Anselme (de Redempt. gen. hum.), avec quelle clémence miséricordieuse, avec quelle force attractive, le Sauveur regarda son disciple trois fois infidèle, quand il le fit rentrer en lui-même et pleurer avec un regret amer. O bon Jésus! veuillez me regarder avec une semblable compassion, moi malheureux qui si souvent, hélas! vous ai renié par des affections et des œuvres coupables, à la voix d'une servante effrontée, savoir de ma propre chair. »

Envisagée selon le sens moral, la première servante qui fit renier Jésus à Pierre représente la cupidité; la seconde figure la volupté charnelle; et dans la personne des assistants on peut voir une image des démons qui concourent à la chute des hommes. La cupidité ou avarice sert, en effet, aujourd'hui de concierge principale chez la plupart des grands; car, comme une portière, elle introduit dans leurs palais tous ceux qu'elle veut, par le moyen de l'argent. De là cette maxime consignée au livre des Proverbes (XVIII, 16): *Le présent que l'on fait ouvre la voie et fraie les avenues auprès des princes.* Oh! combien il est à craindre que la charité, reine des vertus, ayant été chassée des maisons de ceux qui gouvernent, une servante vénale ne commence à y régner en maîtresse; car dès que la cupidité y est admise la charité en est bannie, parce qu'elles sont toutes deux inconciliables. L'avarice a pour complice la luxure qui, d'accord avec les démons, porte à renoncer également Jésus-Christ. Pierre, dont le nom signifie *connaissant*, est

ici le symbole des clercs qui, connaissant le Seigneur, ne le suivent néanmoins que *de loin*, parce qu'ils le recherchent, non point pour lui-même, mais pour leur intérêt personnel; aussi vaincus par l'avarice, ils finissent souvent par le renier lâchement. En somme, combien de malheureux courtisans qui fréquentent les palais, et qui, tant qu'ils y sont, n'arrivent jamais ou ne pensent pas même à faire une sérieuse pénitence.

De la défection momentanée de Pierre ressortent plusieurs enseignements. Le premier, c'est que les pasteurs de l'Église doivent compatir aux faiblesses de leurs ouailles ; car selon saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.), le Seigneur permit que son principal disciple succombât d'abord afin qu'il se relevât bientôt plus fort par une généreuse pénitence, et que, devant être le Chef de l'Église, il apprît par l'expérience de sa fragilité à supporter miséricordieusement les infirmités des autres. Aussi, comme saint Chrysostôme le fait justement observer (Hom. 83 in Matth.), les fonctions du sacerdoce n'ont point été réservées à des Anges, parce qu'étant eux-mêmes innocents et impeccables, ils auraient pu traiter leurs sujets avec trop peu de ménagement et de miséricorde ; mais elles ont été confiées à de simples mortels, fragiles et pécheurs, afin qu'ils se montrent doux et indulgents pour les fautes de leurs semblables.

Le second enseignement est que nul ne doit se prévaloir de ses qualités, ou se confier en ses forces. « Le Seigneur a laissé tomber le Prince des Apôtres, dit saint Léon (Serm. 9 de Passione), afin de montrer à l'Église, par l'exemple de son Chef futur, combien est salutaire le remède de la pénitence ; c'était aussi afin que personne n'osât compter sur sa propre vertu, en voyant que le plus fervent des disciples n'avait pu éviter le péril de l'instabilité. » D'après saint Chrysos-

tôme (Hom. 83 in Matth.), les Évangélistes s'accordent à rapporter cette chute mémorable pour nous apprendre le danger de présumer de soi-même, au lieu de s'appuyer uniquement sur Dieu. Selon saint Ambroise (in cap. 22 Luc.), ces détails nous ont été transmis pour nous prémunir contre l'écueil ordinaire de la présomption ; car qui osera se vanter encore, après qu'il a vu tomber Pierre pour avoir dit : *Et quand tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne le serai jamais* (Matth. xxvi, 33)? David avait dit pareillement dans sa prospérité : *Non, je ne serai jamais ébranlé* (Ps. xxix, 7). Mais il ne tarda pas à se reprocher cette jactance comme lui ayant été très-funeste, ainsi qu'il l'avoue en ces termes : *Seigneur, vous avez détourné de moi votre face, et je suis tombé dans le trouble* (Ibid. 8).

La troisième leçon que renferme pour nous la chute de Pierre, c'est que nous devons, dès le principe, résister au péché, parce qu'une première faute en entraîne souvent une plus grave. Nous en avons ici un exemple terrible : l'Apôtre commença à renier son Maître par un mensonge, puis il continua par un parjure et finit par des imprécations. D'après l'explication de saint Jérôme (in cap. 14 Marc.), la première servante qui fit tomber Pierre représentait l'hésitation dans le bien, la seconde servante figurait l'adhésion au mal, et l'homme qui vint l'interpeller en dernier lieu signifiait l'acte qui réussit enfin à consommer le crime. Telle fut la marche progressive de cette triple négation qu'effacèrent les larmes répandues au souvenir de la prédiction du Seigneur.

La quatrième leçon, c'est que, si nous avons le malheur de tomber, nous devons nous relever aussitôt ; car, d'après la Glose, persévérer dans une faute, c'est l'aggra-

ver. L'Esprit-Saint a dit : *Celui qui méprise les petites chutes en fera bientôt de plus grandes* (Eccli. XIX, 1); et saint Grégoire ajoute (Hom. 11 in Ezech.): Le péché que la pénitence ne vient pas détruire ne tarde pas à en produire un autre. C'est ainsi qu'après avoir succombé à une première tentation, le Prince des Apôtres se vit exposé à de nouvelles tentations de plus en plus fortes.

La cinquième leçon, c'est de ne jamais nous décourager, quelle que soit l'énormité de nos crimes, mais de les pleurer, à l'exemple de saint Pierre qui se purifia des souillures de son reniement par les larmes de son repentir. Admirons ici l'efficacité de la pénitence et, quelque coupables que nous soyons, conservons toujours l'espérance du pardon ; car la gravité de ses chutes n'a point empêché Pierre de recevoir les clefs du ciel et de devenir le modèle des pénitents.

La sixième leçon, c'est que nous prenions garde de jamais renier Jésus-Christ. Ce malheur arrive en quelque sorte à quiconque commet un péché mortel ; car toutes les fois qu'on adhère ainsi au démon, on renonce au Sauveur en s'éloignant de lui pour s'attacher à son ennemi.

Pour faire à nous-mêmes une application de l'événement que nous venons de rapporter, représentons-nous Jésus-Christ jetant sur notre âme un regard plein de bonté. A cette vue, rappelons-nous sommairement nos péchés ; pleurons-les autant que nous le pouvons, du moins avec des larmes du cœur, et disons-lui : O Jésus ! qui, après avoir été renié trois fois par votre principal disciple, l'avez amené à résipiscence en le regardant avec miséricorde, daignez aussi me regarder avec clémence, afin que, comme lui, je pleure amèrement mes péchés, et que je ne vous renonce jamais plus par mes paroles ou mes actions.

Fatigués enfin de leur excès, tous les Juifs, ministres d'iniquité, se retirèrent pour aller dormir. Mais auparavant, ils jetèrent le Seigneur Jésus dans un cachot souterrain, où ils l'attachèrent à une colonne de pierre. Afin de le garder plus sûrement, ils laissèrent auprès de lui quelques sbires armés, qui le tourmentèrent toute la nuit, comme si le jour ne suffisait pas à ses ennemis pour assouvir sur lui leur méchanceté. Ces geôliers impitoyables l'accablèrent de railleries et de malédictions, en lui disant : Tu te croyais plus sage que nos princes et plus juste que les Pharisiens : maintenant on reconnaît ta folie et ta perversité. Tu as bien mérité cette affreuse prison, en attendant que tu subisses bientôt une mort cruelle. Aux paroles injurieuses ces vils stipendiés ne cessaient de joindre les plus indignes traitements. « Durant toute la nuit, dit saint Anselme (in Speculo), on ne laissa pas à Jésus un seul instant de repos ou de sommeil ; la tourbe scélérate des valets ne se lassa point d'insulter et de frapper l'innocent Agneau. Contemplez donc votre divin Maître confus de tant d'opprobres et néanmoins toujours patient au milieu des tourments ; il tient les yeux baissés et garde un continuel silence, comme s'il était réellement coupable ; témoignez donc à votre Créateur ainsi outragé la plus vive compassion. »

Pendant que le Seigneur reste ainsi lié à la colonne et debout jusqu'au matin, saturé de douleurs et d'ignominies, transi de froid et exténué de fatigue, vous irez le trouver pour lui prouver que vous êtes profondément affligé de ses extrêmes souffrances, vous baiserez pieusement ses mains et ses pieds vénérables ainsi que ses liens cruels ; vous vous prosternerez devant lui et vous lui direz en pleurant et en gémissant : O mon bon Jésus ! en quelles mains barbares vous êtes tombé ! Que votre patience est admirable ! car

voici vraiment l'heure des ténèbres que vous avez annoncée. Puisqu'il ne m'est pas donné de vous délivrer, ah ! reposez du moins sur mon épaule votre tête divine. Vous lui recommanderez alors votre personne avec tous ceux que vous aimez spécialement ; et ne doutez point que vos prières ne soient exaucées. Vous ajouterez en finissant : O doux Seigneur, que faudra-t-il que je dise demain à votre très-digne Mère ? Enfin, vous essaierez de vous endormir quelques instants à ses pieds sacrés, si toutefois l'état lamentable dans lequel vous voyez votre aimable Sauveur vous permet de goûter quelque repos.

Prière.

Seigneur Jésus, qui vous êtes laissé souffleter chez Anne par un valet insolent, puis traîner comme un criminel enchaîné devant Caïphe, et accabler de coups et d'affronts pendant toute cette nuit de votre Passion, je vous en supplie, accordez à un pauvre pécheur, tel que je suis, de souffrir patiemment de pareils outrages pour la gloire de votre nom, afin d'obtenir en compensation les joies éternelles. Et puisque j'ai eu le malheur de vous renoncer souvent par des pensées, des paroles, des œuvres et des omissions coupables, miséricordieux Sauveur, daignez me regarder avec clémence comme vous avez regardé Pierre, afin que, comme lui, je parvienne à connaître et à pleurer mes infidélités, et que je mérite ainsi de trouver auprès de vous grâce et indulgence. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXI

PRIME DE LA PASSION.

JÉSUS DEVANT LE CONSEIL DES JUIFS, DANS LE PRÉTOIRE DE PILATE, ET A LA COUR D'HÉRODE. DÉSESPOIR DE JUDAS.

Matth. XXVII. — Marc. XV. — Luc. XXII, XXIII. — Joan. XVIII, XIX.

Méditez avec tristesse et douleur sur le conventicule d'iniquité que Caïphe, pontife de cette année, présida le vendredi matin ; car ce fut chez lui que se réunirent, *dès la pointe du jour*, les personnages les plus considérables par leur dignité comme *les princes des prêtres*, par leur ancienneté, tels que *les sénateurs*, et par leur science de la Loi, c'est-à-dire *les Scribes* ; tous ensemble *tinrent conseil contre Jésus pour le faire mourir* (Matth. XXVII, 1). Les geôliers ayant reçu l'ordre de l'amener, lui dirent avec une cruelle ironie : Eh bien ! Jésus, qu'allons-nous faire? irons-nous là, ou resterons-nous ici? Il faut bien se rendre, car nos chefs et nos prêtres vous mandent devant leur tribunal; ils vous y attendent, afin de vous livrer à Pilate qui vous condamnera à la peine capitale. — Quant à vous, Chrétien fidèle, qui êtes demeuré en esprit devant le Sauveur, vous lui direz avec une tendre compassion : Hélas! mon doux Seigneur, voilà donc le moment où ils veulent consommer votre perte et trancher votre vie si précieuse ! Et moi malheureux, que puis-je faire pour vous secourir ? Quelles barbares, quelles effrayantes clameurs s'élèvent de toutes parts ! O mon bon Maître, quand ces bruits lugubres parviendront jusqu'à votre tendre Mère, quel spectacle lamentable se présentera devant elle ? Que ferai-je donc ? Resterai-

je pour vous accompagner, ou bien courrai-je pour l'avertir afin qu'elle vienne vous trouver ? — Considérez ensuite votre Sauveur amené comme un agneau pacifique que l'on conduit à l'autel du sacrifice. Lorsqu'il arrive au milieu de l'assemblée, ayant les mains attachées derrière le dos et l'affliction peinte sur le visage, tous les regards sont fixés sur sa personne et les sarcasmes ne lui sont point épargnés. On lui disait, par exemple, avec une amère dérision : Te voilà donc ici, Jésus ! si tu étais prophète, comment n'as-tu pas prévu le piége, afin de l'éviter ?

Comme des tigres altérés, les ennemis de Jésus avaient une telle soif de son sang que, pour être plus assurés de le répandre, ils semblaient vouloir devancer le jour ; car ils ne pouvaient avoir aucun repos, qu'ils n'eussent obtenu la sentence désirée. Dans ce but, ils avaient déjà tenu un premier conseil avant le chant du coq, et ils en tinrent un second au lever du soleil. N'ayant point trouvé dans les dépositions précédentes des charges capables de le faire condamner au supplice, ils continuaient à rechercher des accusations suffisantes pour le dénoncer à Pilate comme ayant mérité la mort. Ils lui dirent donc : *Si tu es le Christ*, c'est-à-dire roi et sacré, *ne nous le cache point* (Luc. XXII, 66). Leur intention, ainsi que le Vénérable Bède le fait remarquer (in cap. 22 Luc.), n'était point de découvrir la vérité, mais d'ourdir une calomnie. A leur avis, en effet, le Christ qu'ils attendaient ne devait être qu'un pur homme héritier et successeur de David son père ; si donc Jésus se déclarait le Christ, ils prétendaient qu'il devait être châtié par l'autorité régnante pour s'être arrogé la puissance royale. Mais il leur répliqua : *Si je vous le déclare*, si je vous affirme que je suis le Messie promis, *vous ne me croirez pas*, de même que vous n'avez point voulu croire à mes

paroles et à mes œuvres. *Que si je vous interroge moi-même, vous ne me répondrez point*, ainsi qu'il vous arriva le jour où je vous demandai comment le Christ pouvait être le Fils de David; *et vous ne me renverrez pas*, bien que je sois innocent (Luc. XXII, 67, 68). Sachez pourtant, ajouta-t-il (Ibid. 69), que, *dès à présent,* à partir de ce temps de ma Passion, *le Fils de l'homme prendra place à la droite de la majesté divine,* comme associé dans son humanité même à la puissance souveraine de son Père céleste, auquel il est égal en sa divinité. Lui-même s'appelle justement ici *Fils de l'homme*, parce que, comme fils de Dieu, il avait toujours été assis à la droite de son Père, en sorte qu'il voulait dire : Dans cette même nature humaine, où vous me voyez comparaître avec faiblesse en votre présence, je ne cesserai, après ma résurrection, de régner avec une autorité suprême pendant toute l'éternité. D'après saint Théophile, il semblait dire par là : Désormais le temps de l'enseignement va finir pour vous, et l'heure du jugement va sonner, parce que vous me verrez assis comme Fils de l'homme à la droite de Dieu tout-puissant.

A peine eut-il prononcé ces paroles, que *tous s'écrièrent à la fois : Vous êtes donc le Fils de Dieu* (par nature, bien entendu)? *Jésus répondit : Vous dites vous-mêmes que je le suis* (Ibid. 70). Comme s'il disait : Quant à moi, je ne l'affirme, et je ne le nie point ; mais vous le déclarez vous-mêmes, quoique vous ne le croyiez pas. Ils prononçaient par conséquent une sentence contre eux-mêmes. D'après le Vénérable Bède (in cap. 22 Luc.), le Sauveur sut si bien tempérer sa réponse, que, sans déguiser la vérité, il évita pourtant de donner prise à la malignité ; de la sorte, il ne laissait à ses juges iniques aucune raison plausible de le condamner, puisqu'ils lui donnaient eux-mêmes le titre

dont ils lui faisaient un crime. Quelque prudente que fût la réponse du Sauveur, elle n'en fut pas moins taxée de blasphème ; car à l'exemple de Caïphe, ils répliquèrent : *Qu'avons-nous encore besoin de témoignage*, pour prouver qu'il se dit le Christ et le Fils de Dieu ? Or, à leurs yeux, c'étaient là deux points d'une gravité capitale, parce qu'ils attentaient l'un aux attributs de la Divinité et l'autre aux droits de l'empire romain. *Nous venons de l'entendre de sa propre bouche*, ajoutent-ils (Ibid. 71). Insensés ! jusqu'à quel point votre méchanceté vous a rendus aveugles ! Toutes les paroles que vous avez entendues sortir de sa bouche auraient dû vous porter à l'honorer comme Dieu et non point à le faire crucifier comme un blasphémateur. Ainsi donc, conclut le Vénérable Bède (loc. cit.), ils se condamnent eux-mêmes par leur sentence, en livrant à la mort Celui qu'ils devaient reconnaître pour le Tout-Puissant d'après le témoignage réuni de ses paroles et de ses œuvres merveilleuses.

Il y a tout lieu de penser que ce jugement inique fut accompagné de scènes semblables à celles de la nuit précédente. Après avoir fait essuyer à leur innocente victime les plus brutales insultes, ils l'envoyèrent du palais de Caïphe au prétoire du gouverneur romain, auquel il appartenait exclusivement de décider les affaires entraînant la peine capitale. Ils croyaient ainsi se décharger eux-mêmes, en rejetant toute la responsabilité sur Pilate. *Ils amenèrent donc Jésus lié*, en le poursuivant de coups et d'outrages (Matth. XXVII, 2). Ses mains étaient attachées derrière son dos ; et, comme le rapporte la tradition, son cou était entouré d'une chaîne que l'on montra plus tard à Jérusalem avec une grande vénération ; car de nombreux pèlerins se la faisaient mettre au cou par dévotion. Représentez-vous

avec quelle ignominie le Sauveur fut traîné dans les rues de cette grande ville, au milieu des invectives et des reproches de ses ennemis attroupés qui lui criaient : Venez, larron et séducteur du peuple ; suivez-nous, nous allons bientôt faire cesser vos maléfices et vos impostures. Horrible impiété des Juifs déicides qui ne se lassaient point d'insulter le doux Sauveur ! leur rage infernale ne pouvait être apaisée qu'ils n'eussent livré la vie du Juste en pâture à un juge sanguinaire, comme à une bête féroce.

Comme les Juifs avaient coutume d'envoyer au gouverneur romain celui qu'ils jugeaient digne de mort, Judas comprit que Jésus était condamné sans retour par l'assemblée des pontifes et des sénateurs qui le livraient à Pilate. *Poussé par le repentir*, mais en vain, puisqu'il n'était point soutenu par l'espérance du pardon, il reporta le prix de sa trahison aux princes des prêtres et aux anciens du peuple, comme s'il eût été en son pouvoir de changer la sentence des persécuteurs, ou de racheter son Maître avec la même somme pour laquelle il l'avait vendu. Mais que de fois on est parvenu facilement à persuader le mal ; puis, quand le repentir arrive, il n'y a plus moyen d'arrêter ce mal ou de le tourner en bien. Si néanmoins Judas lui-même a restitué l'argent illicitement acquis, comment un usurier, un simoniaque ou tout autre possesseur injuste s'excuseront-ils de retenir ce qui ne leur appartient pas ? Selon toute vraisemblance, lorsque la sentence contre Jésus eut été prononcée, ceux qui en avaient été les principaux instigateurs retournèrent au temple. Ce fut alors que Judas vint les trouver ; il y était attiré par les angoisses de sa conscience bourrelée de remords, et cependant remords infructueux, parce qu'ils ne provenaient point de l'amour d'un Dieu offensé, mais plutôt de l'énormité du crime

commis. Ce fut inutilement aussi qu'il *rendit les trente pièces d'argent, en disant : J'ai péché pour avoir livré le sang innocent ;* par cette confession stérile il ne pouvait obtenir le pardon qu'il n'espérait point. « Voyez comme la vérité éclate de toutes parts, dit saint Chrysostôme (Hom. 86 in Matth.) ; le traître porte témoignage contre lui-même et ferme la bouche à ceux qui ont condamné le juste. »

Mais ceux-ci, se moquant de Judas, *lui répondirent* : *Que nous importe* ton péché ? *à toi de voir* si tu es coupable ; quant à nous, nous ne sommes pas responsables de ce que tu as fait (Matth. XXVII, 3 et 4). Protestation aussi effrontée qu'aveugle. Quoi donc ! ils entendent déclarer qu'ils ont acheté le sang du Juste, et néanmoins ils se proclament innocents en faisant retomber tout le crime sur le vendeur ! Ce qui met le comble à la culpabilité des prêtres, dit encore saint Chrysostôme (loc. cit.), c'est qu'en face de leur complice repentant, ils restent eux-mêmes impénitents. Judas, se voyant ainsi raillé de ceux auxquels il avait livré son Maître, tomba dans le plus profond désespoir ; *et après avoir jeté les pièces d'argent au milieu du temple*, où il les avait reçues, *il sortit et alla se pendre* (Ibid. 5). Voilà ce que lui valut son infâme avarice : il avait préféré d'abord l'argent à son salut et maintenant il perd tout ; il abandonne l'argent au temple, son corps au lacet, son âme au démon. De ce tragique événement tirons une double conclusion : 1° L'avarice est un véritable lacet dont l'ennemi des âmes se sert pour faire périr les malheureuses victimes de la plus tenace des passions ; 2° la dureté avec laquelle certains prêtres accueillent les pauvres pécheurs plonge dans le désespoir ceux que le repentir portait à confesser leurs fautes.

Judas se pendit entre le ciel et la terre, comme s'il eût senti que, par son odieuse trahison, il s'était rendu indigne de l'un et de l'autre. Indigne, en effet, de la société des hommes et moins digne encore de celle des Anges, sa place naturelle était la compagnie des démons, auxquels cette atmosphère inférieure a été assignée comme prison jusqu'au jour du jugement. — Ce genre de mort dont Judas périt lui convenait pour trois raisons. La première, c'est qu'étant élevé ainsi dans l'air, il prenait place visiblement parmi les habitants diaboliques de ces régions nébuleuses. La seconde, c'est que, d'après une loi divinement établie, *on est puni par où on a péché* (Sap. xi, 17); aussi le canal de la voix dont Judas avait abusé pour conclure son marché abominable devint l'instrument même de son supplice. La troisième raison, c'était afin de montrer qu'il était repoussé et abhorré du ciel et de la terre pour s'être donné la mort à lui-même, après avoir causé celle d'un Dieu. — Cette fin épouvantable du disciple apostat fait ressortir la dureté surprenante des Juifs déicides qui n'ont été touchés ni de son repentir, ni de son désespoir, ni de son suicide ; ce fut en vain qu'ils le virent confesser son crime, rapporter son salaire et se faire justice à lui-même en s'infligeant le plus honteux châtiment. Comme Judas finissent ceux qui ne veulent ni demander pardon, ni offrir satisfaction au Seigneur ; ils se détruisent de leurs propres mains.

Dieu voulut que la mort si infâme du traître fût suivie d'un accident qui la rendit encore plus ignominieuse ; car, comme le rapporte saint Pierre (Act. i, 18), le misérable *étant suspendu creva par le milieu du ventre, et toutes ses entrailles se répandirent.* Il était tombé apparemment, parce que le lacet s'était rompu. De cette manière, son âme

impure prit la même voie que ses entrailles pour sortir de son corps maudit; car elle n'était point digne de passer par sa bouche qu'avaient touchée les lèvres divines du Sauveur. Souvent le mode du châtiment dénote le caractère du crime; il convenait donc que ce sein cruel qui avait conçu la plus noire trahison s'entr'ouvrit avec violence, et que cette gorge perfide qui l'avait stipulée fût à jamais fermée par la corde. Malheureux Judas, qui n'a pas su revenir à la source de la miséricorde par l'espérance du pardon, mais que la grandeur effrayante de son crime a précipité pour toujours dans l'affreux abîme du désespoir! Aussi saint Jérôme (in cap. 27 Matth.) assure qu'en se tuant lui-même, il a offensé davantage le Seigneur qu'en livrant son divin Maître.

Les scélérats sont quelquefois scrupuleux sur les bienséances. Ainsi *les princes des prêtres*, *ayant ramassé l'argent* qu'ils avaient donné, *dirent*: *Il ne nous est point permis de le reverser dans le trésor*, *parce que c'est le prix du sang* (Matth. XXVII, 6). Les hypocrites! ils craignent de souiller les dons offerts au temple par le contact de ces pièces qu'ils avaient destinées au crime. « Vraiment, dit saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), ils ont peur d'avaler un moucheron, tandis qu'ils avalent un chameau, comme le Seigneur le leur avait fait observer (Matth. XXIII, 24). S'ils redoutent, en effet, de mêler aux sommes sacrées celle qu'ils avaient sacrifiée pour acheter le sang innocent, comment ne s'effraient-ils point davantage de répandre ce sang lui-même? » Singulier scrupule! ajoute saint Augustin; ils n'osent mettre dans leur caisse le prix du sang, et ils n'ont point horreur de mettre sur leur conscience la responsabilité de ce même sang! *Après avoir tenu conseil* entre eux sur l'usage qu'ils devaient faire de cet argent, *ils en ache-*

tèrent le champ d'un potier, pour servir de cimetière aux étrangers qui n'avaient point de sépulcre en propre ; *et il fut appelé Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang*, pour rappeler la trahison de Judas et la Passion du Christ (Matth. XXVII, 7 et 8). En consacrant cet argent comme salaire de mort à la sépulture des étrangers, les Juifs agissaient non point par un sentiment de miséricorde, mais plutôt par un motif de haine à l'égard du Sauveur ; sous le masque de la charité, ils cachaient un dessein d'iniquité ; car par le nom même qu'ils imposaient à ce cimetière, ils prétendaientfaire connaître de tous côtés et rappeler à chaque instant que Jésus avait été honteusement vendu par un de ses disciples. On bâtit plus tard un monastère avec une église dédiée à tous les Saints dans *le champ du sang*, qui se trouvait sur le penchant du mont Sion, en descendant vers la vallée de Josaphat et en longeant au sud la piscine de Siloé.

Au point de vue mystique, ce champ, acheté à un potier, avec l'argent du sang et pour la sépulture des étrangers, figurait que, par la vertu de son sang, Jésus-Christ nous a mérité, à nous étrangers, le repos éternel dans la joie du paradis ; car comme la Glose le remarque, la Providence cache de profonds mystères dans les actes accomplis par les méchants eux-mêmes. Ainsi le potier, c'est Dieu dont la main sait façonner avec la même argile différents vases d'honneur ou d'ignominie ; le champ, c'est le monde que le Sauveur a racheté tout entier par son propre sang, afin de procurer la paix du ciel à tous ceux qui, repoussés comme lui par les Juifs, meurent dans la foi de leur rédemption. Nous qui étions étrangers à la Loi et aux Prophètes, dit saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), nous recueillons pour notre salut le fruit des spéculations crimi-

nelles des Juifs déicides, et dans la mort du Christ nous trouvons le gage de la vie bienheureuse. « Enfin, ajoute saint Augustin (Serm. 128 de Tempore), le sang du Rédempteur a valu le repos du paradis aux étrangers qui erraient dans tout l'univers comme des exilés sans patrie et sans maison. Ces heureux pèlerins sont les pieux Chrétiens qui, renonçant au siècle et ne possédant rien sur la terre, mettent toute leur confiance dans le sang précieux de Jésus-Christ. »

Cependant le bruit se répandait de tous côtés dans la ville de Jérusalem que Jésus venait d'être saisi et allait être crucifié. Ces sinistres rumeurs ne tardèrent pas à confirmer les cruels pressentiments de sa Mère désolée. On croit qu'elle avait été intérieurement avertie de son arrestation; mais aussitôt qu'elle fut extérieurement informée de sa condamnation, elle éclata en sanglots et en gémissements. Quoique mourante de douleur, elle se fit conduire par ses sœurs et ses amies fidèles sur le théâtre où se passaient les scènes lamentables. Tandis qu'elle parcourait ainsi les différentes rues, elle ne cessait d'exhaler des plaintes déchirantes comme celles-ci : Infortunée que je suis, où est maintenant mon Jésus? O mon fils très cher, où es-tu ? Et où te trouverai-je ? Qui a osé t'enlever à mon amour ? Pourquoi n'ont-ils pas voulu croire à ton innocence? Hélas ! elle dut ajouter beaucoup d'autres plaintes touchantes qu'aucune plume ne saurait retracer, et ces accents douloureux durent inspirer de la pitié aux cœurs des infidèles eux-mêmes. Il semble qu'on les entende se dire entre eux : Ah ! combien doit souffrir cette pauvre Mère? Vit-on jamais pareille affliction? Mais quand Elle et la troupe pieuse dont elle était accompagnée le rencontrèrent enfin, lorsqu'elles l'aperçurent ainsi chargé de

liens, meurtri de coups, souillé de crachats, poursuivi d'insultes, abandonné de ses disciples, dénué de tout secours et de toute consolation, ne proférant aucune parole et n'alléguant aucune excuse, conduit ignominieusement comme un criminel dangereux au milieu d'une brutale soldatesque, et traîné de la sorte devant un juge inique pour être livré au dernier supplice ; en face de cet horrible spectacle, les saintes femmes furent remplies d'une amertume et frappées d'une consternation qu'on ne peut ni exprimer, ni comprendre. N'est-il pas à penser qu'elles tombèrent en sa présence comme anéanties ?

Notre-Seigneur, voyant sa tendre Mère et ses compagnes dévouées qui étaient profondément abattues, sentait redoubler ses propres douleurs ; car il était pénétré de la plus vive compassion pour ces personnes si chères qu'il voyait accablées d'une tristesse mortelle à cause de lui. Elles ne pouvaient le suivre que de loin, parce qu'on ne leur permettait pas d'approcher. Néanmoins, les yeux de Jésus et de Marie s'étaient rencontrés, et les sentiments de l'un et de l'autre s'étaient identifiés par la communication mutuelle de leurs souffrances. Leur affliction toujours croissante, par l'effet réciproque de leur parfaite sympathie, était devenue comme un immense océan, qui avait son flux et son reflux soit pour donner, soit pour recevoir les pénibles impressions. Ame chrétienne, si vous n'êtes pas insensible, arrêtez-vous quelques instants à considérer cet abîme de désolation où sont plongés le Fils et la Mère de Dieu même ; et puisque vous ne pouvez en sonder la profondeur, tâchez du moins d'en concevoir quelque idée.

Jésus garrotté est donc amené devant Pilate pour servir de proie à sa cruauté ; et il est introduit *dans le prétoire,*

c'est-à-dire dans le tribunal où le gouverneur présidait pour rendre la justice (Joan. XVIII, 28). Les Juifs livrèrent alors leur captif à l'autorité romaine, afin de paraître étrangers à sa mort qu'ils désiraient passionnément; mais ils montraient par là leur folie, et non point leur innocence, comme ils se l'imaginaient. *Et ceux qui conduisaient Jésus n'entrèrent pas dans le prétoire, de peur de contracter quelque souillure et de ne pouvoir manger la Pâque,* c'est-à-dire les pains azymes ; car, pendant les huit jours que durait la fête déjà commencée, on devait user de cette nourriture légale en évitant tout contact profane. Or, dans la circonstance présente, les Pharisiens craignaient de devenir impurs en pénétrant dans la demeure d'un Gentil, et non point en coopérant à la mort du Christ ; mais c'était là une nouvelle preuve de leur vaine superstition. « O aveuglement impie ! s'écrie saint Augustin (Tract. 114 in Joan.). Ils appréhendaient de se souiller en mettant le pied dans le palais d'un juge incirconcis, et non point en versant le sang de leur frère innocent, comme s'ils ne pouvaient trouver de tache dans leur propre crime, tandis qu'ils prétendaient en trouver dans une maison étrangère. » A ces Juifs hypocrites ne ressemblent pas mal tous ceux qui se font grand scrupule des plus petites choses et qui n'ont aucune frayeur d'en commettre de beaucoup plus graves.

Lorsque Jésus parut dans le prétoire, *Pilate*, pour s'accommoder aux observances de ces Juifs qui n'osaient entrer chez lui, *sortit vers eux dehors.* Se constituant comme intermédiaire, il voulut savoir quel grief ils déféraient à son tribunal contre Celui qu'ils jugeaient digne de mort : car, en les voyant si nombreux lui livrer un prisonnier enchaîné, il comprit aussitôt qu'ils venaient lui demander

une sentence définitive. Mais, comme il était envoyé des Romains, il tenait à suivre les formes ordinaires de leur procédure, qui consistait à ne condamner personne sans connaître sa cause et sans lui fournir préalablement le moyen de se défendre. Il vint donc dire aux Juifs : *Quelle plainte apportez-vous contre cet homme ?* Mais ils lui répondirent : *S'il n'était pas un malfaiteur*, que la loi divine nous ordonne d'exterminer comme indigne de vivre, *nous ne vous l'aurions point présenté*, nous dont la religion est si sainte et l'autorité si respectable (Joan. XVIII, 29 et 30). Ce qui revenait à dire : Ne devrions-nous pas être crus sur une simple parole, sans autre enquête, nous qui tenons tant à la justice et à la vérité ? Vous pouvez donc supposer que nous avons suffisamment instruit l'affaire et que nous avons condamné justement le coupable ; il ne vous reste par conséquent qu'à sanctionner notre jugement sans examen ultérieur, et à en assurer l'exécution par votre puissance suprême. C'est ainsi que les hommes pervers de tous les temps savent se justifier devant les tribunaux, afin de pouvoir plus sûrement perdre l'innocent. Ces misérables Juifs osent donc qualifier de malfaiteur Celui qui a passé en prodiguant les bienfaits, et en guérissant les malheureux opprimés des démons (Act. x, 38) ; ces persécuteurs ingrats réalisent ainsi ce que le Seigneur avait lui-même annoncé par la bouche de son Prophète, en disant : *Ils me rendaient des maux pour des biens* (Ps. XXXVII, 21).

Pilate, sachant bien qu'ils lui avaient livré Jésus par haine, fut indigné de leur réponse ; *il leur dit donc : Prenez-le et jugez-le vous-mêmes selon votre Loi.* C'était leur dire équivalemment : Si votre examen suffit, que votre sentence suffise également ; quant à moi, je n'entends point confirmer une semblable condamnation. Par cette réplique,

il leur défendait en réalité de condamner Jésus à mort ; car les Romains n'avaient laissé aux Juifs que les causes moins importantes et s'étaient réservé les affaires majeures qui pouvaient entraîner la peine capitale. Voilà pourquoi les Juifs repartirent : *Il ne nous est point permis de faire mourir quelqu'un*, puisqu'on nous a enlevé ce droit pour le transporter à d'autres (Joan. XVIII, 31). Mais ils parlaient ainsi contre eux-mêmes, sans y penser ; n'est-ce pas faire mourir quelqu'un, que de le livrer injustement avec cette intention ? et n'est-ce pas verser le sang innocent que de le faire répandre par d'autres ? Ainsi, ceux qui, par leur approbation ou par leur influence, par leur silence ou leur dissimulation, contribuent à la perte du prochain, ressemblent aux Juifs perfides qui cherchaient à déguiser l'énormité de leur attentat sous un prétexte de justice. Ils imitent trop ces prêtres déicides, les ecclésiastiques scandaleux qui affectent de dire : *Il ne nous est point permis de faire mourir quelqu'un ;* ils prétendent ainsi montrer combien ils ont horreur de causer la mort corporelle à leur prochain ; mais ils ne font point de difficulté de commettre des meurtres beaucoup plus affreux, en causant la mort spirituelle des nombreux fidèles qu'ils portent au péché par leurs exemples.

Ou bien encore par la manière dont les Juifs répondirent à Pilate, ils voulaient peut-être dire : *Il ne nous est point permis de faire mourir quelqu'un* en ces jours, à cause de la solennité et de la sainteté des fêtes pascales. Car, afin de les célébrer suivant les prescriptions mosaïques, ils avaient déjà craint de contracter quelque souillure légale en passant le seuil du prétoire. Saint Augustin, prenant leur parole en ce sens, les interpelle de la sorte (Tract. 114 in Joan.) : « Si c'est un malfaiteur, comme vous l'assurez, pourquoi n'est-il pas permis de le faire mourir ? Et si c'est à cause

de la fête, que vous ne l'avez pu légitimement, pourquoi avez-vous crié en ce même jour: *Crucifiez-le, crucifiez-le?* » — Un autre motif de la réponse que les Juifs adressèrent à Pilate, c'était peut-être qu'ils avaient l'intention de faire crucifier Jésus-Christ par les Romains pour rendre sa mémoire plus odieuse. La loi de Moïse leur défendait, en effet, d'infliger eux-mêmes ce genre de supplice, le plus douloureux et le plus infâme de tous. Ils pouvaient néanmoins faire mourir autrement les blasphémateurs tels que le Sauveur était à leurs yeux; c'est ce qu'on vit plus tard quand ils lapidèrent saint Étienne. — Quels que fussent leurs motifs, *tout* ce que firent les Juifs *arriva de manière à vérifier l'oracle de Jésus qui avait annoncé comment il devait mourir* (Joan. XVIII, 32); car il avait prédit qu'il serait livré aux Gentils pour être raillé, flagellé et crucifié; ce furent précisément les trois sortes d'outrages qu'il reçut des Gentils. Les Juifs, en effet, leur avaient livré le Seigneur, afin de paraître étrangers à sa mort, quoiqu'ils en fussent les principaux auteurs; et ce fut ainsi qu'ils contribuèrent, sans le savoir, à l'accomplissement de sa prophétie.

Comme Pilate ne se hâtait point de condamner Jésus sur une simple demande, ses ennemis *commencèrent à l'accuser* de plusieurs crimes prétendus, dont trois sont indiqués par saint Luc (XXIII, 2). *Cet homme,* dirent-ils, *nous l'avons trouvé qui bouleversait notre nation, qui défendait de payer le tribut à César, et qui se donnait pour le Christ Roi.* Ainsi, ils lui reprochaient d'être un novateur qui semait une doctrine opposée à la loi mosaïque, un séditieux qui soufflait la révolte contre la puissance romaine, et un usurpateur qui s'arrogeait un titre souverain. Les Juifs appelaient, en effet, leurs rois christs, c'est-à-dire *oints*, parce qu'ils étaient sacrés avec l'huile; mais les Gentils

n'avaient point cet usage. Aussi, de peur que Pilate ne comprît pas suffisamment le dernier grief, les dénonciateurs l'expliquèrent en ajoutant au nom de Christ celui de Roi. Or, toutes ces accusations étaient de pures fictions, de sorte qu'ils auraient dû dire, non point : *Nous avons trouvé*, mais plutôt : Nous avons inventé ; car au lieu de trouver des réalités, ils n'avaient inventé que des mensonges. En effet, il ne détournait point leur nation de la Loi, Celui qui était venu non pour détruire mais pour accomplir cette Loi, de telle façon qu'au lieu de pervertir cette nation il la convertissait en la ramenant de ses égarements. Il ne défendait point non plus de payer le tribut à César, Celui qui avait recommandé de rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu, Celui qui de plus, afin de ne point scandaliser les faibles, avait acquitté le cens pour lui-même et pour Pierre, quoiqu'il n'y fût point obligé. Enfin, s'il a déclaré qu'il était le Christ Roi, il n'a dit que la vérité, mais il n'a point voulu posséder de royaume en ce monde ; aussi, quand eux-mêmes lui offrirent la royauté, ne s'enfuit-il pas afin de n'en point exercer l'autorité ? Ainsi donc, conclut le Vénérable Bède (in cap. 23 Luc.), les Juifs sont manifestement convaincus d'impiété ; car non-seulement ils osèrent accuser à faux le Sauveur, mais en outre ils ne purent rien trouver de vraisemblable contre lui.

Quant à la première accusation, Pilate la dédaigna comme une question sans importance et hors de sa compétence ; car lui, qui était païen, s'inquiétait peu de l'observation ou de la violation de la Loi mosaïque. Il méprisa davantage encore la seconde accusation qu'il regardait comme fausse et calomnieuse ; car il avait pu facilement apprendre par la renommée publique ou par le rapport de ses agents, que Jésus avait dit : *Rendez à César ce qui est à César*. Passant

donc sur les deux incriminations précédentes, le gouverneur ne s'arrêta qu'à la troisième qui le touchait de plus près comme intéressant l'autorité suprême ; car en s'avouant Christ ou Roi, Jésus semblait attaquer indirectement l'empereur qui avait assujéti les Juifs et les avait rendus ses tributaires ; aussi, pour briser leur orgueil et empêcher leur rébellion, les Romains leur avaient enlevé jusqu'au nom de royaume et au titre de roi. Voulant examiner à loisir et avec calme le dernier grief, *Pilate rentra dans le prétoire où il appela Jésus* (Joan. XVIII, 33). Après l'avoir ainsi isolé du tumulte et du vacarme que les dénonciateurs faisaient au dehors, *le gouverneur l'interrogea en ces termes : Tu es le Roi des Juifs* (Matth. XXVII, 11)? Comme s'il lui disait : Est-il vrai que tu veuilles revendiquer le royaume en prétendant être le Roi des Juifs? Pilate demandait simplement s'il était roi de droit; car il voyait clairement qu'il ne l'était pas de fait. Aussi, d'après saint Théophile, la question avait été posée d'une manière ironique, afin de tourner en dérision les Juifs qui accusaient un homme pauvre, humble et nu d'aspirer à une souveraineté pour laquelle il fallait des richesses, des forces et des ressources considérables. Cependant à la question du gouverneur, *Jésus répondit : Parlez-vous ainsi, d'après l'opinion que vous avez conçue, ou d'après le rapport qu'on vous a fait de moi* (Joan. XXVIII, 34)? C'était dire : Puisque vous ne m'avez jamais vu tenter de pareilles entreprises, vous pouvez juger par vous-même si l'accusation portée contre moi est fondée. Mais *Pilate répliqua : Suis-je donc Juif*? c'est-à-dire : comme je ne suis point Juif, je ne parle point d'après mon propre sentiment de ces affaires que je ne puis connaître par moi-même. *Tes compatriotes et les pontifes* qui devraient te défendre contre les étrangers

t'ont remis entre mes mains comme un criminel; dis-le donc toi-même : *Qu'as-tu fait* (Ibid. 35) ?

Juridiquement interrogé sur sa royauté, Jésus répondit à Pilate, en l'élevant à des idées supérieures par ces paroles sublimes (Ibid. 36) : *Mon royaume n'est pas de ce monde ;* c'est-à-dire, ainsi que l'explique saint Chrysostôme (Hom. 82 in Joan.), la puissance ou l'autorité par laquelle je suis roi ne viennent point de ce monde ni des hommes, mais du ciel et de mon Père qui est Dieu lui-même. Comme s'il disait : Je suis vraiment Roi, et ma royauté, bien qu'elle ne soit pas apparente et sensible, n'en est pas moins réelle ni moins grande ; elle ne consiste point en une puissance purement extérieure que je n'ai jamais cherchée et que j'ai même fuie autrefois. « En effet, ajoute saint Chrysostôme (loc. cit.), il n'avait autour de lui, ni soldats, ni princes, ni chevaux, ni équipages brillants, ni aucun des attirails ordinaires de la royauté terrestre ; mais il menait une vie humble et pauvre dans la compagnie de douze hommes obscurs et faibles. » — En sa qualité de Dieu, Jésus-Christ tenait tout assujéti à son empire absolu ; néanmoins en sa qualité d'homme, il n'est point venu une première fois sur la terre pour dominer et gouverner temporellement, mais plutôt pour servir et souffrir. Il ne nie donc pas qu'il soit roi ; il l'avoue au contraire, puisqu'en réalité il est le Roi des rois ; cependant, pour écarter toute occasion d'élargissement, il voulut mitiger sa réponse, en disant qu'il ne prétendait point exercer une domination temporelle, parce que sa royauté n'était pas de ce monde. Elle ne préjudiciait donc nullement aux droits des Juifs ou des Romains qui songeaient uniquement, les uns et les autres, aux avantages de ce monde. C'est donc sans raison, semblait-il leur dire, que vous me craignez et que vous me poursuivez ; bien

loin de vous dépouiller d'un royaume terrestre, je viens vous inviter à un royaume céleste ; car tel est le but de ma prédication, et telle serait la récompense de votre foi.

Le Sauveur ajouta : *Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs ne manqueraient pas de combattre pour ne point me laisser tomber aux mains des Juifs ;* car la force d'un roi en ce monde lui vient des secours qu'il reçoit de ses sujets contre ses ennemis. *Mais, quant à présent, mon royaume n'est point d'ici-bas*, quoiqu'il soit ici-bas puisqu'il s'étend partout d'une extrémité à l'autre. Comme le fait remarquer saint Augustin (Tract. 115 in Joan.), « Notre-Seigneur ne dit pas que son royaume n'est point ici, car il contient sur cette terre le bon grain mêlé à l'ivraie, jusqu'au temps de la moisson qui aura lieu à la fin des siècles ; mais il n'est point *d'ici*, car il passe en ce monde comme un pèlerin sans s'y arrêter. » Selon saint Théophile (in cap. 18 Joan.), Jésus-Christ ne dit pas que sa royauté n'est point ici, mais *d'ici* ; car elle ne provient point de la terre, mais du ciel ; elle ne commence point avec le temps, mais elle date de l'éternité. Elle s'exerce néanmoins dans ce monde, où elle dispose tout pour son service et règle tout suivant sa volonté. D'après saint Chrysostôme également (Hom. 82 in Joan.), en disant que son règne n'est point *d'ici*, le Sauveur ne déclare point que le monde soit étranger à sa providence et à sa souveraineté ; mais il montre que sa puissance est bien supérieure à celle des hommes par son origine divine et sa nature incorruptible.

Pilate lui dit alors : Tu es donc Roi, puisque ton royaume n'est pas d'ici. *Vous dites vous-même que je suis Roi, reprit Jésus* (Joan. XVIII, 37). En d'autres termes, je ne le nie point, ni ne l'affirme ; mais c'est vous qui le dites, quoique sous une forme interrogative. Ainsi Notre-Seigneur répondit au

gouverneur de la même manière qu'aux princes des prêtres, pour les forcer à se condamner eux-mêmes de leur propre bouche. Il ne voulut pas dire : Je ne suis point Roi, parce que c'eût été mentir ; il ne voulut pas dire non plus : Je suis Roi, parce que c'eût été fournir prétexte à la calomnie ; mais il sut ménager sa réponse, de façon à avouer la vérité sans donner prise à la méchanceté de ses accusateur qui nepurent découvrir en lui l'apparence mêmes, d'un délit. Après avoir déclaré le principe surnaturel de sa royauté, Jésus - Christ en détermina la fin spirituelle, quand il ajouta : *Je suis né* dans le temps, *et je suis venu dans le monde,* par mon incarnation, *pour rendre témoignage à la vérité* en faisant connaître et goûter les choses divines aux cœurs fidèles. Comme Dieu est la vérité première, *quiconque aime la vérité* ou Dieu même, en tâchant de l'imiter et de lui obéir, *écoute ma voix* dont il accepte avec foi et dont il accomplit avec zèle les enseignements salutaires, de telle sorte que je règne en lui spirituellement.

Entendant parler de la vérité, Pilate demanda : *Qu'est-ce que cette vérité* à laquelle tu rends témoignage (Ibid.38)? Mais il n'attendit pas la réponse à sa question ; car voyant clairement la malice des Juifs et l'innocence de Jésus, il se hâta de préparer l'élargissement de l'accusé. Peut-être aussi ce juge inconstant ne mérita-t-il pas d'entendre l'explication qu'il avait demandée; car, après avoir commencé à juger suivant la vérité, il finit par prononcer lâchement contre elle. Toutefois, si nous en croyons l'Évangile des Nazaréens d'accord avec saint Augustin, Jésus répondit que la Vérité venait du ciel, et qu'elle n'était pas sur la terre. Mais préoccupé davantage du tumultequi retentissait au dehors, Pilate sortit promptement du prétoire même sans prêter

l'oreille à cette déclaration. Ainsi, beaucoup d'hommes paraissent chercher la vérité en théorie, mais en pratique combien peu veulent la connaître, quand il s'agit de corriger leurs défauts, dans l'intérêt même de leur salut éternel ?

Aussitôt donc qu'il eut posé sa question, *Pilate revint trouver les Juifs* pour proclamer l'innocence de l'accusé. *Je ne trouve en lui, leur dit-il, aucun sujet de condamnation.* Le gouverneur, en effet, comme l'empereur son maître, ne se souciait naturellement que de la royauté terrestre ; aussi Jésus était pleinement justifié à ses yeux, en assurant que son royaume n'était point de ce monde. Les Juifs au contraire, devenus plus furieux contre le Juste, recommencèrent à multiplier les accusations ; car c'est la tactique ordinaire des méchants qui s'évertuent à écraser l'innocent à force de mensonges. Mais voyant que par leurs calomnies ils n'aboutissaient à rien, ils eurent recours aux cris ; et comme ils manquaient de preuves, ils redoublèrent leurs vociférations. *Ils insistèrent donc bruyamment en disant : Il soulève le peuple par la doctrine qu'il prêche dans la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici* (Luc. XXIII, 5). C'était faire passer le Sauveur pour un séducteur public qui semait le trouble en plusieurs provinces. Selon la remarque du Vénérable Bède (in cap. 23 Luc.), une telle accusation ne fait que manifester davantage l'innocence de l'accusé et la perversité des accusateurs ; car enseigner le peuple, n'est-ce pas un mérite plutôt qu'un crime ? et pouvait-on dénoncer comme un perturbateur de la nation Celui qui venait fonder le testament de la paix. Oui, il a remué les masses, il a troublé les foules, mais dans un sens mystique et d'une manière salutaire, en leur apprenant les voies de la vérité ; aussi c'est de cette commotion spirituelle

que le Prophète a dit : *Vous avez ébranlé la terre par les transformations que vous lui avez fait subir, délivrez-la des funestes révolutions qui l'agitent* (Ps. LIX, 4). Le tumulte allait donc croissant de la part de ceux auxquels la justice faisait défaut ; car ils tâchaient d'arracher par la violence ce qu'ils ne pouvaient obtenir par la raison. Ainsi procèdent ordinairement les hommes passionnés ; quand ils n'ont pas la vérité de leur côté, ils se tirent d'affaire en suscitant des débats.

Considérez maintenant combien s'est humilié, en comparaissant devant un simple juge de la Judée, Celui que Dieu le Père avait établi le souverain Juge de toute créature ; et de même que ce divin Sauveur, chargé des plus iniques accusations devant un tribunal terrestre, ne s'est pas départi un seul instant de la mansuétude et de la patience la plus admirables, de même aussi le parfait Chrétien ne doit pas murmurer, ni réclamer, ni contredire lorsqu'il est attaqué ou lésé par des rivaux ou des ennemis. — En voyant Jésus-Christ faussement accusé, prenons garde de nous rendre coupables d'un pareil crime, c'est-à-dire de lui imputer des faussetés, comme font les Juifs, les païens, les hérétiques qui professent des opinions erronées à son égard ; ou de lui imputer à tort des choses vraies, comme font les mauvais Chrétiens qui rejettent sur le Seigneur lui-même la responsabilité de leurs fautes, en disant par exemple : Dieu l'a voulu. Enfin, il y a de mauvais Chrétiens qui accusent Dieu faussement d'une autre manière ; ce sont ceux qui le connaissent par la foi, mais qui ne le glorifient pas par leur vie, de telle sorte qu'ils sont une occasion de blasphèmes pour les infidèles ou les impies. — Quant à nous, au contraire, qui voulons être sincèrement disciples de Jésus-Christ, considérons comment Celui

qui est la Vérité même a souffert qu'on le chargeât de calomnies pour nous mériter d'être confirmés dans la vérité ; et adressons-lui cette prière : O Jésus, qui n'avez pas dédaigné d'être faussemeut accusé devant Pilate, apprenez-moi à éviter les tromperies des méchants, et à professer véritablement la foi chrétienne par mes bonnes œuvres.

Dès que Pilate entendit parler de la Galilée, il demanda si cet homme était Galiléen ; et apprenant qu'il était sujet d'Hérode, pour avoir été élevé en ce pays et y avoir demeuré longtemps, il crut avoir trouvé l'occasion de le relâcher ou de s'en décharger. Il renvoya donc Jésus au tétrarque qui, en ces mêmes jours, se trouvait à Jérusalem, à cause des fêtes de Pâques (Luc. xxiii, 6, 7). Hérode était né juif ; car son père, par amour pour sa femme qui était juive, avait embrassé le judaïsme et reçu la circoncision. Pilate, en envoyant Jésus à Hérode, prétendait faire honneur à ce prince, parce qu'il remettait à son jugement un homme soumis à sa juridiction. En cela, il donna l'exemple de ne pas empiéter sur les droits d'autrui et même d'un ennemi ; il croyait d'ailleurs qu'Hérode éprouverait du plaisir à mettre en liberté un homme de sa nation, surtout un homme de bien ; et lui, de son côté, échapperait ainsi à la nécessité de condamner un innocent qu'il reconnaissait lui avoir été livré par envie. Pendant le trajet, il se fit un concours immense de peuple qui se mit à la suite de Jésus. Et vous, Mère désolée, vous n'aviez garde d'abandonner votre divin Fils ; mais parmi cette foule compacte, qui vous soutenait, ô ma Souveraine ? Ah ! votre douleur excitera éternellement la compassion de ceux qui aiment ardemment Jésus. Et vous, âme pieuse, pensez combien il vous serait doux de lui tenir compagnie et de partager son affliction !

En voyant arriver Jésus, Hérode fut très-satisfait ; *car*

depuis longtemps il souhaitait de l'entretenir, parce qu'il avait beaucoup entendu parler de lui, de ses miracles et de ses prédications ; *et il espérait que devant lui Jésus opérerait quelque effet merveilleux* de sa puissance, ou qu'il exposerait devant lui quelque point particulier de sa doctrine (Luc. XXIII, 8). *Il lui adressa donc plusieurs questions*, non point par zèle de la vérité afin d'en retirer quelque profit spirituel, mais plutôt par amour de la nouveauté afin de contenter sa frivole curiosité. C'est pourquoi *Jésus ne lui fit aucune réponse* et n'accomplit aucun prodige en sa présence (Ibid. 9) ; mais il comparut devant la cour comme un agneau très-doux, sans voix ni défense. D'après la Glose, ce prince incrédule et orgueilleux ne méritait pas d'entendre la parole divine ni de contempler la vertu souveraine de Celui qu'il regardait non point comme le Sauveur mais plutôt comme un enchanteur fameux. D'ailleurs, selon saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), Notre-Seigneur voulait éviter la jactance et l'ostentation, comme aussi il voulait ne point mettre obstacle à sa Passion et à sa mort. En ne disant rien et ne faisant rien devant un incestueux et un homicide, Jésus-Christ nous apprend que de tels hommes et les impies en général ne sont pas dignes d'être témoins de ses œuvres ni favorisés de ses réponses. Du silence que Jésus garda devant Hérode, saint Grégoire (Moral. l. 22, c. 12) conclut que, si nous remarquons les auditeurs disposés à nous écouter non point pour se corriger mais pour nous applaudir, nous devons nous taire absolument, de peur que, annonçant la parole de Dieu par un motif de vanité, nous ne commettions une faute nouvelle, sans faire cesser leurs fautes précédentes. Or, parmi les différents signes qui révèlent les dispositions des auditeurs, le principal, c'est de les voir louer toujours ce qu'ils entendent et

ne pratiquer jamais ce qu'ils louent. — Rappelons-nous souvent cette circonstance de la Passion, en faisant la prière suivante : O bon Jésus, qui avez daigné subir de la part du roi Hérode une longue série de questions dérisoires, sans vous mettre en peine d'y donner aucune réponse, accordez-moi d'écouter patiemment pour votre amour les discours moqueurs qui pourraient m'être adressés, et de rester dans un modeste silence pour éviter toute parole prétentieuse.

Cependant les princes des prêtres et les scribes persistaient opiniâtrément dans leurs accusations (Luc. XXIII, 10). Que reprochaient-ils encore au Sauveur ? Quoique l'Évangile ne l'indique point, ils alléguaient probablement les mêmes griefs que devant Pilate ; mais devant Hérode ils insistaient sans doute sur ce que l'inculpé avait commencé par soulever la Galilée ; comme cette province appartenait à ce prince, ils espéraient que celui-ci prendrait plus à cœur le trouble suscité dans ses propres États. Mais Jésus ne répondit pas plus à ses accusateurs qu'à Hérode lui-même ; par ce silence il montra le mépris qu'il faisait de leurs incriminations, et il témoigna l'estime qu'il professait pour la patience ; aussi le Prophète avait dit de lui : *Il restera muet comme l'agneau devant celui qui le tond* (Is. LIII, 7). — D'après l'exemple qui nous est donné ici, apprenons à nous taire à propos ; car il n'est pas bon de manifester la vérité en tout temps, en tout lieu et devant toutes sortes de personnes. Voulons-nous profiter de cette leçon salutaire, adressons au divin Maître la prière suivante : O doux Jésus, qui avez dédaigné d'ouvrir la bouche pour réfuter les calomnies dont vous étiez chargé devant Hérode, accordez-moi la force de supporter tranquillement les injures des méchants, et donnez-moi la discrétion pour ne point exposer aux personnes indignes les sacrés mystères.

Voyant que Jésus demeurait comme sourd et insensible aux interrogations et aux accusations, qu'il ne produisait aucun miracle et ne prononçait pas une seule parole, Hérode le prit pour un idiot ou un insensé; *aussi le méprisa-t-il de concert avec ses courtisans* qui ne manquèrent pas de paraître ses complices (Luc. XXIII, 11). Aujourd'hui pareillement les méchants ne s'accordent-ils pas à regarder comme des fous les vrais Chrétiens? Et combien d'hommes présomptueux se joignent à Hérode pour mépriser Jésus, en se plaignant qu'il ne fait plus de prodiges, comme si ce n'était pas aujourd'hui le temps des œuvres et non point des miracles? Des Juifs trop curieux on pouvait dire autrefois : *Ils ont Moïse et les Prophètes*, *qu'ils les écoutent* (Luc. XVI, 29); mais à présent que nous avons de plus l'Évangile et les Apôtres, exiger encore des miracles, ce serait mépriser leurs enseignements qu'il faut suivre avec docilité. — Si nous désirons ressembler à Notre-Seigneur, apprenons à préférer les dédains des méchants aux éloges des flatteurs; car, selon la remarque de saint Grégoire (Moral. l. 10, c. 17), notre divin Modèle a mieux aimé être publiquement méprisé par les orgueilleux que d'être inutilement loué par des incrédules. Disons-lui donc : O Jésus, qui avez bien voulu essuyer les dédains d'Hérode et de sa cour, accordez-moi de fouler aux pieds tout le faste de la terre, et d'affronter courageusement les mépris des mondains pour l'amour de la justice.

En outre, par moquerie, *Hérode fit revêtir Jésus d'une robe blanche*, pour le signaler comme un homme stupide ou imbécile (Luc. XXIII, 11); car il paraît qu'alors on ne pouvait porter cette sorte d'habillement extérieur sans s'exposer au ridicule, parce qu'il servait au travestissement des fous. Ce vêtement singulier avait, dit-on, la forme du

scapulaire que portent les religieux ; il pendait du cou par devant et par derrière, mais il n'avait point de capuchon. On s'était peut-être contenté de pratiquer une ouverture à coup d'épée dans une pièce d'étoffe que l'on jeta avec dérision sur les épaules de Jésus, en y faisant passer sa tête. Quoique Hérode ait ainsi cherché uniquement à tourner Notre-Seigneur en risée, la manière dont il le traita, comme tout ce qui arriva dans la Passion, ne fut point sans mystère. Cette robe blanche, en effet, indiquait en Jésus-Christ l'innocence très-pure de l'humanité qu'il a revêtue par son incarnation, comme aussi la gloire éclatante de la royauté qu'il a conquise par sa mort. C'est pourquoi, selon l'explication de saint Ambroise (in cap. 22 Luc.), l'Agneau sans tache a reçu justement cet habit, symbole de candeur, au moment où il allait immoler sa chair très-sainte pour les péchés de tout le monde.

Remarquons que dans sa Passion notre divin Pontife reçut à divers reprises tous les ornements sacerdotaux et pontificaux ; et d'abord l'amict, quand il eut les yeux voilés chez Caïphe ; puis l'aube, lorsqu'il fut affublé d'une robe blanche chez Hérode ; ensuite la chasuble, quand il fut couvert d'un manteau de pourpre chez Pilate. Et afin que rien n'y manquât, il reçut la ceinture, lorsque les soldats le lièrent à la colonne de la flagellation ; l'étole lui fut passée au cou et le manipule au bras, quand on serra successivement ses membres sacrés avec de grosses cordes. Mais lorsqu'on lui fit tenir le sceptre de roseau, sa main droite devint libre, de sorte que la corde resta pendante à sa main gauche ; et c'est ce que rappelle l'usage d'attacher le manipule au bras droit du célébrant. Ce frêle roseau lui servit de bâton pastoral, et en guise de mitre précieuse on lui enfonça sur la tête une couronne d'épines. Comme pour suppléer aux

gants et aux sandales, ses pieds et ses mains furent teints entièrement de sang. Aussi, pour représenter les stigmates du Sauveur, le prélat officiant doit avoir à ses sandales une ouverture bordée de soie rouge, et sur ses gants quelque ornement saillant de couleur éclatante. Tels sont les ornements pontificaux que l'évêque porte, en mémoire de la Passion de Jésus-Christ, pour consacrer une église ou un autel, comme aussi pour offrir solennellement le saint sacrifice. D'après ce qui précède, on voit que chaque partie de son vêtement, soit sacerdotal, soit pontifical, a été pour Notre-Seigneur un instrument de dérision ; mais ce qui est plus déplorable, c'est qu'aujourd'hui non moins qu'alors il est outragé dans tous ces mêmes vêtements, et cela par une multitude plus considérable, pendant plus longtemps et d'une manière plus perfide ; car ce qui arriva au moment de la Passion semble avoir été simplement la figure des différentes insultes qui devaient lui être prodiguées dans la suite des siècles.

Celui qui se revêt de ces ornements sacrés doit avoir dans l'esprit l'intelligence de ce qu'ils signifient, dans la mémoire le souvenir de ce qu'ils rappellent, et dans le cœur l'affection pour Celui qui les a portés le premier ; car il doit tâcher de devenir conforme à son divin Chef. En prenant chacun des ornements sacrés, il semble exprimer par le fait même cette profession de foi : Je crois que mon Seigneur a été habillé de la sorte, et, si je m'habille de la même manière, c'est pour son amour afin d'avoir les mêmes sentiments que Lui. Ce serait outrager de nouveau Jésus-Christ que de revêtir extérieurement ses livrées sans adopter intérieurement ses dispositions ; car ce serait agir comme si on lui disait : Mon corps porte les insignes de votre Passion, mais mon âme n'en éprouve aucune atteinte de com-

passion. Or voici l'explication mystique des différentes pièces qui composent l'habillement du prêtre ou de l'évêque. D'abord, l'amict est le symbole de l'espérance que saint Paul appelle le casque du salut (I Thessal. v, 8) ; car celui qui désire les biens éternels méprise facilement les biens temporels. Lors donc que le prêtre se couvre la tête de l'amict, il témoigne le dédain qu'il conçoit pour la terre ; et s'il n'en est pas ainsi, il se moque de Jésus-Christ. L'aube indique la chasteté de l'esprit et du corps. Le cordon, l'étole, le manipule, et autres semblables attaches désignent les préceptes, les conseils et les devoirs religieux auxquels est assujéti, comme par autant de liens moraux, celui qui a reçu les ordres sacrés. La chasuble qui recouvre les autres ornements est l'emblème de la charité qui surpasse les autres vertus ; voilà pourquoi il n'est pas digne d'un tel office celui qui n'aime pas Dieu plus que toutes choses, plus que ses biens et ses proches, plus que lui-même. La mitre, qui se termine par une double pointe, marque par là que l'évêque doit conserver la science des deux Testaments dans son esprit et son cœur par la connaissance et l'affection, comme aussi dans sa bouche et dans sa main par la prédication et l'action ; les deux fanons de la mitre, qui retombent en forme de langues sur les épaules, figurent également que le prélat doit posséder le double enseignement de la parole et de l'exemple. Le bâton pastoral indique l'exercice de la charge pastorale, qui doit remplir trois obligations représentées par les trois parties de cet instrument symbolique. L'obligation de convertir ou ramener les pécheurs est signifiée par l'extrémité recourbée de la crosse ; celle de diriger ou régler les bons, par le milieu qui est droit ; et celle d'exciter ou d'aiguillonner les négligents, par la pointe inférieure. De là ce vers latin :

Attrahe per primum, medio rege, punge per imum.

Vous voyez donc comme Notre-Seigneur a été traité, non-seulement de malfaiteur, mais encore de stupide, tandis qu'il supportait tous les outrages avec la plus admirable résignation. Prenons patience, à notre tour, si l'on nous considère comme criminel ou insensé ; car l'exemple de la Sagesse divine, taxée de folie par la cour d'Hérode, suffit pour soutenir l'homme spirituel en butte aux railleries des mondains qui ont perdu Dieu de vue. — Cet article de la Passion nous fournit trois enseignements. Le premier, c'est que quiconque veut imiter le nouvel homme, Jésus-Christ, doit s'attendre à être méprisé comme dépourvu de raison par ceux qui continuent de suivre le vieil homme pécheur. Mais les vrais Chrétiens, loin de s'en troubler, doivent s'en réjouir au contraire ; car notre divin Modèle, après avoir été revêtu d'une robe blanche, n'a-t-il pas été raillé par les enfants du siècle qui regardaient ce symbole d'innocence comme un sujet de risée ? Mais il en a été de la robe blanche comme de la croix, qui semblait ignominieuse avant la Passion du Sauveur et qui est ensuite devenue honorable jusqu'à servir d'ornement principal à la couronne des rois. De là pareillement l'usage de donner l'habit blanc aux nouveaux baptisés, comme signe de l'innocence que le sacrement de la régénération vient de leur conférer. Voilà pourquoi encore les Anges apparurent vêtus de blanc à la résurrection et à l'ascension de Jésus-Christ. Un second enseignement, c'est qu'en temps et lieu convenables il n'est pas inutile de simuler la folie. Si, par exemple, Notre-Seigneur qui est la source de la sagesse infinie a cependant voulu passer pour insensé devant Hérode, ce fut par un effet de cette même sagesse incompréhensible ; car s'il eût

voulu la manifester dans ses paroles et dans ses œuvres, Hérode n'eût pas manqué d'empêcher sa Passion et sa mort. Un troisième enseignement, c'est qu'en voyant Notre-Seigneur bafoué à cause de son vêtement, nous devons éviter dans le nôtre tout luxe inutile et nous contenter du strict nécessaire. — Concluons cet article en remerciant Jésus-Christ de ce que, par la honte de son travestissement, il nous a mérité la robe d'innocence ; demandons-lui pardon d'avoir si souvent souillé par nos péchés celle que nous avions reçue dans le saint baptême ; et disons-lui : O Jésus, qui avez souffert d'être revêtu comme un insensé par Hérode, accordez-moi de fuir avec le plus grand soin la sagesse mondaine que vous regardez comme une folie réelle, et de parvenir jusqu'à vous qui êtes la véritable Sagesse.

Après avoir affublé Jésus d'un habit blanc, Hérode, qui ne trouvait en lui aucune cause de mort, *le renvoya à Pilate* (Luc. XXIII, 11). Il voulait de la sorte montrer au gouverneur romain la même déférence que celui-ci lui avait témoignée le premier. Mais la conduite de ce prince fit éclater la part qu'il a prise à la mort de Notre-Seigneur ; car, après l'avoir reçu à son tribunal comme un homme de sa juridiction, il devait le remettre en liberté du moment qu'il n'avait point trouvé en lui de culpabilité. Le renvoyer à un juge étranger, c'était dire équivalemment : Faites de lui ce que bon vous semble ; je souscris d'avance à une condamnation même capitale. Ce consentement du prince devenait manifeste par le travestissement du captif qu'il abandonnait au gouverneur, comme aussi par le témoignage de réconciliation qu'il donnait à ce dernier. *Dès ce jour,* grâce aux procédés officieux dont ils venaient d'user l'un envers l'autre, *Hérode et Pilate devinrent amis* (Ibid., 12). *Ils étaient auparavant ennemis,* parce

que Pilate avait versé le sang de plusieurs Galiléens sujets d'Hérode, au moment où ils offraient leurs sacrifices dans le temple ; mais le prince, qui depuis longtemps désirait voir Jésus, oublia cette injure particulière, quand le gouverneur lui adressa ce personnage célèbre comme son propre subordonné. Ainsi, dès qu'il s'agit d'attaquer ou de perdre l'innocent, nous voyons souvent s'unir et fraterniser des hommes qui jusqu'alors n'avaient pu s'entendre ni sympathiser ensemble. En effet, comme le remarque le Vénérable Bède (in cap. 23 Luc.), cette alliance infernale d'Hérode et de Pilate, qui aboutit à la mort douloureuse de Jésus-Christ, s'est transmise à leurs successeurs comme un héritage ; car malgré leur origine et leur religion si différentes, malgré leurs caractères et leurs mœurs si opposés, les Israélites et les Païens se sont accordés à combattre la foi chrétienne et à persécuter les Chrétiens fidèles. Toutefois, selon que l'explique saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), la paix conclue entre Hérode et Pilate peut être prise en un bon sens, comme signe de la concorde qui allait régner entre les Juifs et les Gentils. En effet, comme Pilate envoya d'abord Jésus à Hérode qui le lui renvoya, de même aussi les Gentils reçurent d'abord la parole du salut pour la transmettre aux Juifs ; mais à la fin du monde, ces derniers la communiqueront aux premiers, lorsque beaucoup se convertiront à la voix d'Énoch et d'Élie. Ainsi les deux peuples qui, avant la Passion du Sauveur, étaient ennemis et divisés de croyance, sont devenus amis et unis dans la foi depuis la mort de Jésus-Christ ; *car*, dit l'Apôtre, *il est notre paix, lui qui de deux peuples en a fait un seul, en détruisant par sa propre chair l'inimitié qui élevait entre eux un mur de séparation* (Ephes. II, 14).

Admirons la patience inaltérable et l'humilité incompré-

hensible de Notre-Seigneur qui a laissé les méchants se moquer et se jouer de lui comme d'un fou, se l'envoyant et renvoyant à leur gré. Mais lui-même a bien voulu être mené et ramené de l'un à l'autre pour rendre son innocence plus évidente et plus notoire. Tandis qu'il est traîné de tribunaux en tribunaux, considérons cet Homme-Dieu qui marche modestement les yeux baissés ; il est poursuivi de clameurs, d'invectives et de sarcasmes ; les crachats, les pierres et les immondices ne lui auront pas non plus été épargnés ; car on peut tout supposer de la part de ces forcenés. Représentons-nous combien ses pieds sacrés devaient être meurtris, nus qu'ils étaient, durant ces marches ou contre-marches précipitées et forcées. Contemplons aussi sa Mère éplorée et ses proches qui le regardent et qui le suivent de loin avec d'indicibles angoisses; songeons combien il nous serait doux d'assister et de consoler ces cœurs brisés de douleur.

Cet épisode de la Passion nous montre que le bien par sa nature a une grande force, puisqu'en face de lui les méchants se réconcilient entre eux ; car la haine commune qu'ils lui portent leur fait contracter une amitié réciproque. Que le juste ne s'effraie donc point, s'il voit les impies s'associer contre lui ; c'est une preuve qu'il y a dans lui quelque bien ; et de la sorte il devient conforme à Jésus-Christ, contre lequel se liguèrent ensemble ceux-là même qui ne s'accordaient pas auparavant. En conséquence, examinons si nous avons quelque inimitié envers quelqu'un, et bannissons-la de notre cœur pour l'amour de Jésus qui, à cause de nous, dans sa Passion, réconcilia les méchants même à son préjudice. O Jésus qui, à vos dépens, avez rendu amis Hérode et Pilate, faites que je ne craigne pas les méchants coalisés pour ma perte, mais plutôt que je

profite des persécutions suscitées contre moi afin d'obtenir quelque ressemblance avec vous.

Nous venons de voir Jésus-Christ ballotté d'un juge à l'autre, d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode et d'Hérode à Pilate. Toutes ces allées et venues qui durèrent plusieurs heures n'ont pu avoir lieu sans causer au Sauveur des fatigues et des peines extrêmes ; de là résultent pour nous d'utiles enseignements. 1° Apprenons à ne point appréhender d'être traduits, pour la cause de Jésus-Christ, devant des princes temporels ou devant des juges iniques, parce que plus le pouvoir est injuste, plus aussi le martyre est glorieux. 2° Comme la saine raison doit exercer en nous l'office de juge, nous devons soumettre à son examen tous nos actes, même nos volontés et nos désirs, avant de procéder à leur exécution, afin de ne point agir avec précipitation ; nous devons aussi rappeler à notre conscience tous les péchés que nous avons commis, afin de la présenter elle-même au tribunal du souverain Juge pour être examinée. 3° Les religieux, étant obligés surtout d'imiter Jésus-Christ, ne doivent point perdre la paix de l'âme, s'il leur arrive de temps en temps d'être transférés d'un lieu à l'autre ou d'un supérieur à l'autre, en vertu de l'obéissance ; car le Sauveur, obéissant à son Père, a daigné pour nous être promené de tribunaux en tribunaux. 4° De même que Jésus-Christ en présence des juges et des princes se garda bien de leur manquer de respect, appliquons-nous également à demeurer avec respect en présence de nos supérieurs ou de nos juges, même pervers. — Voulons-nous mettre en pratique ces instructions salutaires, demandons cette grâce en disant : O Jésus, qui n'avez point refusé de comparaître devant divers tribunaux où vous avez été malignement interrogé, faites que, pour l'amour de votre nom,

je ne redoute point les poursuites astucieuses des juges mauvais, et que je me présente avec une conscience tranquille devant votre tribunal suprême ; faites aussi que je me soumette de grand cœur aux ordres des supérieurs et que j'embrasse avec un joyeux empressement le joug de l'obéissance.

Prière.

Seigneur Jésus, dès la première heure du jour, vous vous êtes laissé conduire les mains liées devant le conseil des Juifs ; et, après y avoir été accablé d'injures et d'outrages, vous n'avez pas refusé d'aller de Caïphe chez Pilate, où vous fûtes présenté comme un malfaiteur digne de la peine capitale, puis accusé comme coupable de plusieurs crimes énormes ; vous avez ensuite souffert qu'on vous transférât de Pilate chez Hérode, où vous avez été chargé de calomnies, traité d'insensé, méprisé de toute la cour, affublé d'un habit blanc ; vous avez enfin permis qu'après avoir été bafoué et travesti de la sorte on vous ramenât de nouveau chez Pilate. Je vous en supplie, faites-moi la grâce de supporter les injures et les opprobres avec patience et même avec joie pour la gloire de votre nom, d'apparaître un jour sans crainte mais plutôt avec allégresse en votre divine présence, pour contempler durant l'éternité votre face adorable. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXII

TIERCE DE LA PASSION.

PRÉFÉRENCE DONNÉE A BARABBAS. JÉSUS EST FLAGELLÉ, COURONNÉ D'ÉPINES, ET CONDAMNÉ A MORT ; IL PORTE SA CROIX.

Matth. XXVII — Marc. XV — Luc. XXIII — Joan XVIII.

La joie que causa l'harmonie rétablie entre Hérode et Pilate ne fit que rendre les ennemis de Jésus plus acharnés et plus audacieux. En vain le gouverneur romain commença par leur faire une remontrance publique, lorsqu'il eut convoqué les princes des prêtres, les magistrats et le peuple (Luc. XXIII, 13). « Écoutez, Juifs aveugles, Gentils cruels, dit le Vénérable Bède (in cap. 23 Luc), comme pour confondre votre dureté, Pilate déclare qu'après avoir soigneusement interrogé le Christ, il n'a découvert en lui aucun sujet de condamnation, et qu'Hérode non plus n'a trouvé en lui aucune cause de mort. Ainsi le juge qui avait constaté l'innocence de Jésus proclama d'abord qu'il était absous, et cependant il ordonna bientôt qu'il fût crucifié ; mais en finissant par le livrer à d'indignes supplices, il ne fit qu'obéir à des clameurs sanguinaires, comme il l'avoua lui-même. » Avant d'en venir à cette extrémité, le gouverneur désirait vivement mettre le prisonnier en liberté ; mais plus il tenta de moyens pour y parvenir et plus il rencontra d'obstacles, en sorte qu'il se crut forcé de sacrifier Celui qu'il aurait voulu sauver.

Tandis que les princes des prêtres et les sénateurs l'accusaient faussement, *Jésus ne répondit rien,* ni pour s'excuser, ni pour réfuter les accusations, ni pour flétrir les

accusateurs ; mais il supportait courageusement la calomnie en silence (Matth. XXVII, 12). *Pilate cependant lui dit alors : N'entendez-vous pas combien de témoignages ils apportent contre vous* (Ibid. 13) ? Selon saint Chrysostôme (Hom. 87 in Matth.), il parlait ainsi pour délivrer l'accusé en l'amenant à se justifier. *Mais Celui-ci ne répliqua à aucune incrimination, de sorte que le gouverneur fut tout étonné* d'une telle patience vraiment héroïque (Ibid. 14) ; car il savait que l'accusé, très-habile dans la Loi, était aussi très-capable de répondre à toutes les allégations. Ce qui paraissait surtout admirable, c'était la constance inébranlable d'un homme menacé d'une sentence et d'une mort que tous les autres redoutent comme le plus grand malheur. Ainsi le spectacle de leur patience beaucoup plus que l'apologie de leur conduite fait ressortir la vertu des Saints, et spécialement des Martyrs. « Si Notre-Seigneur, bien qu'accusé se tait, dit saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), c'est qu'il n'a pas besoin de se disculper ; et en se taisant il ne confirme pas l'accusation, mais il la méprise en ne la réfutant point. Ils brûlent au contraire de s'excuser, ceux qui craignent de succomber. La meilleure cause néanmoins est celle dont la justice éclate sans être défendue. Ainsi Suzanne s'est tue et a triomphé. »

Quatre raisons portèrent Notre-Seigneur à garder le silence devant le tribunal de Pilate. 1° Il se tut justement, parce que ses accusateurs à cause de leur fausseté, et ses juges à cause de leur perversité, n'étaient pas dignes de l'entendre. 2° Il se tut miséricordieusement, de peur que les témoins, après sa réponse, ne devinssent plus coupables qu'auparavant par leur obstination à lui refuser la foi et l'obéissance. 3° Il se tut sagement, de peur que s'il se justifiait on ne le relâchât et qu'ainsi les précieux avantages

de la croix ne fussent différés, à savoir notre salut et notre rédemption. 4° Il se tut très-utilement pour nous donner l'exemple de la patience, selon l'oracle du Prophète qui avait dit de lui : *Il demeura muet sans même ouvrir la bouche, comme l'agneau sous les ciseaux du tondeur* (Is. LIII, 7). — Considérez attentivement l'attitude de Jésus en présence du gouverneur romain, dit saint Anselme (in Speculo) ; il comparaît avec un visage calme, la tête inclinée et les yeux modestement baissés ; il est sobre de paroles, prêt à endurer les opprobres et disposé à recevoir les coups ; quelquefois il répond, le plus souvent il ne répond rien. Quand il parle, c'est en qualité de bon Pasteur, soit pour diriger, soit pour défendre les brebis qui sont confiées à ses soins et menacées des loups et des voleurs ; quand il se tait, c'est pour montrer une parfaite patience comme le doux Agneau qui doit être immolé pour le troupeau tout entier. Plût à Dieu qu'à son école chaque Chrétien eût appris quand il faut être agneau et quand il faut être pasteur, afin de savoir parler et se taire à propos. Si notre divin Modèle ne voulut pas répondre à certaines questions, ainsi qu'il le fit à d'autres, ce n'est point asurément qu'il se reconnût coupable des fautes qu'on lui imputait, mais c'est qu'il s'offrait comme victime des péchés que nous avons commis. Il est donc très-convenablement comparé à un paisible agneau ; car son silence rempli de mansuétude n'était point un aveu de culpabilité, mais un signe d'innocence et une preuve de vertu.

Or, en la solennité pascale, le gouverneur avait coutume d'accorder au peuple le prisonnier qu'il lui demandait, sans autre égard à ses qualités ou mérites (Matth. XXVII, 15). Cette coutume avait été établie pour rappeler la délivrance des Juifs qui, au jour même de cette fête, avaient

été soustraits à la servitude de Pharaon. En cette nuit de la Pâque l'Ange du Seigneur avait épargné les enfants des Hébreux, tandis qu'il avait exterminé tous les premiers nés des Égyptiens oppresseurs. Les Juifs avaient alors traversé sains et saufs la Mer-Rouge, au lieu que leurs ennemis y avaient péri submergés. En mémoire de ces miracles insignes, chaque année, à pareille époque, les Israélites rendaient à la liberté quelque détenu, tandis qu'ils mettaient à mort plusieurs autres condamnés. Ils avaient obtenu de l'empereur romain qu'un tel usage ancien leur fût conservé. Pilate, sachant qu'ils tenaient beaucoup à garder ce privilége, essaya d'en tirer parti. Comme il avait fait arrêter un scélérat nommé Barabbas que le peuple exécrait spécialement, il proposa l'alternative suivante : *Lequel voulez-vous que je vous délivre de Barabbas ou de Jésus appelé Christ* (Ibid. 17) ? En ne leur laissant pas d'autre choix, il espérait amener adroitement les Juifs à son but ; car regardant Jésus comme un homme juste livré par la haine des prêtres dont il censurait les vices, le gouverneur ne supposait pas qu'à ce personnage vertueux et bienfaisant la foule pût jamais préférer un voleur, un assassin qui s'était rendu fameux et redoutable par son audace et son brigandage. Pilate assurément montra beaucoup de diligence pour élargir le Sauveur. D'abord il fit ressortir l'innocence de l'accusé contre lequel Hérode n'avait pas voulu porter de sentence ; puis il essaya d'invoquer la coutume en faveur du prisonnier qui devait naturellement exciter davantage la bienveillance. « Remarquez avec attention, dit saint Chrysostôme (Hom. 83 in Joan.), comment ce juge païen réclame pour Jésus le bénéfice de l'usage institué à l'occasion de la Pâque ; après avoir mis son jugement hors de cause en le déclarant justifié, il demande par surabondance de droit

que, si on ne veut pas le renvoyer comme innocent, on consente du moins, en considération de la solennité, à le relâcher comme s'il était réellement coupable. »

Pendant que Pilate siégeait encore sur son tribunal, sa femme, nommée Procula, *lui envoya dire : Ne vous compromettez point vis-à-vis de ce Juste*, ou en d'autres termes : Gardez-vous de condamner à mort cet homme ; *car aujourd'hui même j'ai été étrangement tourmentée par ce que j'ai vu en songe à son sujet* (Matt. xxvii, 19). Ainsi ce que les Juifs pleinement éveillés n'avaient voulu ni croire ni comprendre, l'épouse d'un païen l'avait reconnu et senti pendant son sommeil. Le démon, en effet, lui avait apparu pour la porter, au moyen de visions effrayantes à délivrer Jésus qu'il se repentait d'avoir fait prendre ; car il craignait vivement que ce divin Rédempteur ne vînt bientôt lui ravir ses antiques dépouilles sur la terre et dans l'enfer. Aussi, comme jadis il s'était servi d'une femme pour introduire la mort dans le monde, il tâchait encore d'employer le ministère d'une femme pour empêcher la mort du Christ, afin de ne point perdre lui-même l'empire de la mort. Mais comment Satan était-il parvenu à découvrir le mystère de la croix qu'il commençait enfin à traverser ? Dieu avait pu permettre qu'il le soupçonnât en voyant les Saints tressaillir d'une allégresse extraordinaire dans les limbes ; car ainsi que le remarque saint Augustin (Serm. 52 de Verbis Apost.), la récente résurrection de Lazare leur avait fait pressentir la visite prochaine du Sauveur qui devait les emmener au ciel. D'ailleurs le diable avait pu le conclure également en observant que toutes les prophéties s'accomplissaient en Notre-Seigneur, mais il en fut surtout convaincu lorsqu'il entendit le cri formidable du Sauveur expirant. Voilà pourquoi plusieurs pensent que les efforts

tentés par Pilate et Procula dans le but d'élargir le Christ leur furent suggérés par l'esprit infernal ; cet ancien ennemi du genre humain essayait ainsi d'empêcher notre rédemption, en s'aidant d'un homme et d'une femme, comme il s'était aidé efficacement d'Adam et d'Ève pour opérer notre damnation.

Le gouverneur demanda donc aux Juifs lequel des deux sujets proposés ils voulaient qu'on leur accordât en l'honneur de la solennité, et à cet effet il eut soin de mettre en avant Celui qu'il nommait leur Roi. Mais eux, toujours poussés par la haine et plus obstinés dans le mal, n'eurent point horreur de préférer Barabbas à Jésus ; ils exigèrent à grands cris que le scélérat fût exempté du supplice, remis en liberté, tandis que l'innocent serait attaché à la croix et mis à mort. Ils s'imaginaient montrer par là, dit saint Chrysostôme (Hom. 87 in Matth.), que Jésus était pire qu'un larron et si détestable qu'il ne méritait pas la moindre indulgence en considération de la fête. Par leur conduite en cette circonstance ils préludaient au mystère d'infidélité qui s'accomplira dans les derniers temps où l'Antechrist sera mis au-dessus de Jésus-Christ. Ici déjà nous voyons des brigands réclamer un brigand et refuser leurs suffrages au Rédempteur pour les donner à un malfaiteur. C'est ce que le Prince des Apôtres ne tarda pas à leur reprocher en disant (Act. III, 14): *Vous avez rejeté le Saint, le Juste ; à sa place vous avez fait élargir un meurtrier, tandis que vous avez fait périr l'Auteur de la vie.* On ne saurait jamais assez abhorrer la malice et l'iniquité des malheureux Juifs qui n'ont pas craint de sacrifier l'intérêt public et la justice commune, en sollicitant la libération d'un scélérat très-dangeureux, pour obtenir la condamnation de Jésus-Christ, en sorte qu'avec non moins de folie que d'im-

piété ils ont préféré la mort à la vie, les ténèbres à la lumière, un fils de Satan au Fils unique du Père éternel. « O funeste aveuglement ! s'écrie saint Augustin (Tract. 115 in Joan), ô fureur insensée ! *Débarrassez-nous de Celui-ci, et conservez-nous Barabbas*. Qu'est-ce à dire, sinon : Mettez à mort Celui qui ressuscitait les morts, et mettez en liberté cet assassin, de manière qu'il puisse encore tuer les vivants. » Seigneur, ajoute saint Anselme (in Speculo c. 9), ils ont jeté votre vie en pâture à ce juge païen qu'ils regardaient comme un chien; car, après vous avoir chargé de chaînes, ils vous ont traîné devant Pilate, en demandant avec de grands cris qu'il leur accordât la grâce d'un homicide et qu'il vous réservât le supplice de la croix, à vous l'Innocence même. C'est ainsi qu'ils estimèrent le loup plus que l'agneau, la boue plus que l'or pur. O indigne et fatal échange ! »

« Jusqu'à présent, dit le Vénérable Bède (in cap. 23 Luc.), la requête que les Juifs eurent tant de peine à faire accepter ne cesse de produire son effet en eux-mêmes. D'après le choix qui leur était laissé, puisqu'ils ont sacrifié Jésus pour Barabbas, le Sauveur pour un voleur, l'Auteur de la vie pour un homme de sang, c'est à bon droit qu'ils ont perdu le salut et la vie. Par une suite prolongée de révoltes et de brigandages, ils en sont venus justement à perdre leur patrie et leur royaume, après les avoir aimés plus que le Christ et plus que Dieu même. Jusqu'à ce jour ils n'ont pas mérité de recouvrer la liberté, soit de l'âme, soit du corps, qu'ils n'ont pas craint de vendre autrefois; et s'ils n'ont pu retrouver la paix depuis longtemps, c'est qu'ils ont renoncé le Seigneur pour servir le démon, ce prince séditieux qui continue de régner sur eux. »

Aujourd'hui encore parmi les Chrétiens eux-mêmes,

beaucoup s'efforcent de sauver ou de favoriser des méchants plutôt que des bons. Souvent dans les élections et dans les nominations on préfère Barabbas à Jésus ; on écarte l'homme digne et vertueux, l'ami de Dieu qui voudrait être utile aux autres comme à lui-même ; et on choisit au contraire l'homme indigne et vicieux, l'ennemi du Christ qui perd les autres en se perdant lui-même. Mais ceux qui prennent une part directe ou indirecte à de telles promotions deviennent en quelque sorte complices des Juifs déicides ; car par leur coopération ou par leur connivence ils semblent répéter avec eux : *Nous ne voulons point celui-ci, il nous faut Barabbas.*

Pendant que ses ennemis ameutés aboient contre lui comme des chiens furieux, Jésus continue toujours de garder le silence, de façon qu'il nous arme de courage par sa patience. Son cœur si sensible dut néanmoins être profondément blessé de voir odieusement comparer et préférer un vil scélérat à lui l'Homme-Dieu, de voir que pour celui-là on réclamait la vie, tandis que pour lui-même on demandait la mort. En exigeant ainsi la grâce du coupable en même temps que la condamnation de l'Innocent, les misérables Juifs se rendirent doublement criminels ; car, selon la maxime des Proverbes (xvii, 15), *Celui qui absout l'impie et celui qui réprouve le juste sont également abominables devant Dieu.*

D'après cet article de la Passion, apprenons 1° à souffrir avec égalité d'âme qu'on nous préfère des personnes inférieures ou de moindre condition, puisque Notre-Seigneur a été mis au-dessous d'un insigne larron. Apprenons 2° à ne pas préférer Barabbas à Jésus, comme beaucoup le font encore aujourd'hui. « En effet, comme le dit Origène (Tract. 35 in Matth.), tous ceux qui ressemblent aux Juifs, soit pour

la doctrine, soit pour la conduite, désirent comme eux qu'on leur délivre Barabbas et qu'on les débarrasse de Jésus; car de quiconque agit mal on peut dire qu'en sa personne Barabbas est libre et Jésus prisonnier; tout l'opposé a lieu en celui qui agit bien. De même donc qu'après le choix fatal d'un malfaiteur et d'un séditieux les Juifs ont trouvé leur ruine totale dans les méfaits et les séditions, ainsi toute âme qui donne la préférence au Barabbas infernal finit par devenir victime des déprédations diaboliques ; car où Jésus n'est pas, il n'y a que troubles, désordres et combats ; mais là où Jésus règne, tout est paix, calme et bonheur. »

Dans le sens mystique, l'homme est enchaîné par le péché qui retient en prison le corps et l'âme. L'âme cependant peut recouvrer sa liberté, de manière à être exempte de faute et de peine, pourvu que le corps soit assujéti à la pénitence et à la mortification ; mais si le corps en est affranchi, l'âme restera chargée des liens du péché et exposée à des supplices sans fin. Pour délivrer l'âme de cette condamnation éternelle, il vaut bien mieux crucifier le corps par la pénitence temporelle ; car, comme le remarque saint Grégoire (Tract. 35 in Matth.), si c'est une œuvre très-méritoire de conserver la vie terrestre à une chair périssable, de quelle récompense n'est pas digne celui qui procure la vie céleste à une âme immortelle ?

Pour tirer la conséquence pratique du sujet qui nous occupe, examinons si nous n'avons jamais accordé la préférence sur Jésus-Christ à Barabbas ou à Satan qu'il représente ; gémissons alors et prions en disant : O Sauveur miséricordieux, qui avez laissé les Juifs insensés vous sacrifier à Barabbas, quand ils réclamèrent instamment la liberté pour un meurtrier et le supplice de la croix pour

vous l'Auteur de la vie, accordez-moi de vous estimer toujours au-dessus de tout comme mon Créateur et de ne jamais vous renoncer pour aucune chose créée.

Pilate, qui désirait toujours sauver Jésus, leur dit encore : Que voulez-vous que je fasse au Roi des Juifs ? Quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Mais tous se mirent à crier : QU'IL SOIT CRUCIFIÉ. Plus ils remarquaient que Pilate faisait d'effort pour délivrer Jésus, plus ils redoublaient leurs vociférations, en répétant : *Crucifiez-le, crucifiez-le.* Détestable était sans doute la préférence accordée à l'infâme Barabbas, plus détestable encore était cette sentence prononcée contre son divin rival. Comme le tumulte allait croissant, le gouverneur demeura persuadé qu'il ne pouvait relâcher le Sauveur sans perdre la faveur populaire ; car la foule était séduite par les prêtres qui espéraient extorquer au moyen de clameurs confuses ce qu'ils ne pouvaient obtenir par de fausses raisons. Afin donc de contenter le peuple, *Pilate remit Barabbas à ceux qui le lui demandaient*, malgré les réclamations de sa conscience qui plaidait pour Jésus. Voilà donc le Juste condamné et le criminel libéré. Horrible renversement de l'équité que l'on voit trop souvent se renouveler dans les tribunaux ; il n'est pas rare d'y voir flétrir les innocents et absoudre les coupables, châtier de petites fautes et dissimuler de grands crimes, punir sévèrement les transgresseurs des lois humaines et disculper les violateurs des lois divines.

Cependant, pour montrer que la mort de Jésus devait être imputée aux Juifs plutôt qu'à lui-même, *Pilate se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple, il dit : Je suis innocent du sang de ce Juste* que j'ai voulu délivrer ; *quant à vous* qui avez voulu le sacrifier, *vous verrez* le châtiment qui pourra vous atteindre ; car si son

sang crie vengeance, c'est contre vous qui en avez exigé l'effusion (Matth. xxvii, 24). C'était un usage dans l'antiquité de se laver publiquement les mains, afin de montrer qu'on n'était pas coupable de quelque crime. Par cette cérémonie, Pilate essaya donc de frapper les esprits qu'il n'avait pu convaincre par ses paroles. Il prétendait ainsi faire peser sur les Juifs toute la responsabilité du déicide dont ils étaient les auteurs; mais c'est en vain qu'il se flattait d'être excusable lui-même, et l'eau ne suffisait pas pour effacer son crime. Il mentait, lorsqu'il se disait innocent ; car sachant bien que ce Juste lui avait été livré par envie, il devait le remettre en liberté, puisqu'il en avait le pouvoir, comme il le déclara lui-même. Ce lâche gouverneur se fit donc le complice des Juifs déicides, sans être toutefois aussi coupable qu'eux. D'après saint Léon (Serm. 8 de Passione), quoique les Juifs aient contribué principalement à la mort du Sauveur, Pilate est loin d'en être innocent ; car il abandonna son propre jugement pour satisfaire leur haine criminelle. On peut comparer à ce juge prévaricateur ceux qui s'excusent de consentir à un crime, lorsqu'ils pourraient l'empêcher s'ils osaient réclamer.

Et tous répondirent : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (Matth. xxvii, 25) ; en d'autres termes : Nous assumons sur notre tête comme aussi sur notre postérité soit la faute, soit la punition de ce sang répandu. Dieu entendit cette horrible imprécation qu'il réalisa. Jusqu'à présent, leurs fils ont recueilli comme en héritage la malédiction que leurs pères avaient appelée ; car ils ont été constamment dispersés par toute la terre et asservis à toutes les nations, et aussi longtemps qu'ils n'auront point lavé par le baptême la tâche de ce sang, ils subiront sans relâche le châtiment de leur crime. Néanmoins, comme le

fait observer saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), les Juifs avaient prononcé une parole excellente et très-salutaire par elle-même, mais avec une intention détestable et très-mauvaise. Quant à nous, mieux inspirés, désirons que ce sang divin découle sur nous, mais pour nous purifier de toutes souillures, suivant cet oracle de l'Apocalypse (I, 5) : *Il nous a lavés de nos péchés en son sang.*

Pilate cherchait donc à délivrer Jésus, dans lequel il ne trouvait aucune cause de mort. La cause de sa mort n'était point effectivement en lui, mais bien en nous ; car c'est pour nous et non pas pour lui qu'il a souffert ; sans avoir commis le péché, il en a porté la peine pour nous affranchir de l'un et de l'autre. O très-doux Jésus ! s'écrie saint Bernard (serm. de Passione), quel rapport y a-t-il entre vous et la mort ? C'est nous qui avons péché et c'est vous qui êtes puni ; c'est nous qui avons contracté la dette et c'est vous qui en acquittez l'obligation.

Comme je ne trouve en lui rien qui le rende digne de mort, ajouta Pilate, *je le ferai donc châtier avant de le relâcher* (Luc. XXIII, 22) ; car s'il a manqué à vos cérémonies ou failli en quelque point, la correction que je lui ferai infliger pourra suffire sans aller jusqu'à une condamnation à mort ; avec cette réserve, je suis tout disposé à le livrer aux coups et aux moqueries, tant que vous l'exigerez. Jugeant, d'après les clameurs réitérées de la populace mutinée, qu'il ne pouvait renvoyer Jésus sain et sauf sans exciter une émeute ou sans encourir quelque disgrâce, le faible gouverneur eut recours à ce triste expédient pour ne point faire périr un homme innocent. Il espérait qu'en voyant leur victime déchirée par les verges, et chargée d'opprobres bien au-delà de ses mérites, les Juifs y trouveraient la satisfaction de leur cruauté et n'auraient plus soif

de son sang. « Ainsi, dit saint Augustin (Tract. 116 in Joan.), en faisant flageller le Sauveur, il ne voulait point causer sa perte, mais calmer leur fureur; il pensait qu'apaisés par cet horrible spectacle les ennemis de l'accusé cesseraient de réclamer sa mort définitive. » Ce fut pour ce même motif qu'il permit ou peut-être qu'il ordonna à sa cohorte de tourner Jésus en dérision. Car il semble naturel que la colère contre quelqu'un s'adoucisse et s'éteigne, quand on le voit puni et humilié; mais cet effet se produit seulement pour ce degré d'irritation qui souhaite quelque dommage partiel au prochain, et non point pour cet excès de haine qui cherche la perte totale d'autrui. Or telle était la haine qui soulevait les Juifs contre le Sauveur; dès lors ils ne pouvaient se contenter de sa flagellation, il leur fallait sa mort. O Pilate! Pilate, tu prétends châtier le Seigneur; mais tu ne sais ce que tu fais; il ne mérite pas plus la flagellation que la mort. Mieux vaudrait te corriger toi-même en te convertissant à lui. Ton intention quoique modérée ne suffit point pour t'excuser de toute faute ; car une action mauvaise par elle-même ne saurait devenir entièrement bonne à cause de la bonne intention. D'ailleurs il n'est jamais permis de commettre le mal pour produire le bien. Or affliger un innocent et surtout le Fils de Dieu, c'est un crime qu'aucun motif ne peut justifier. Et puisque tu es juge, tu ne devrais pas infliger la moindre punition à Celui dont tu connais l'innocence.

Selon saint Jérôme, en faisant flageller Jésus-Christ, Pilate voulut appliquer la loi romaine ; car dans le but d'arracher au condamné l'aveu de ses crimes ou de ses complices, elle prescrivait de le fouetter avant de le crucifier. Si donc le Sauveur devait subir ce dernier supplice, il devait aussi subir l'autre préalablement. Lui-même le voulut de la

sorte, afin de nous préserver des châtiments éternels et de nous délivrer des fléaux nombreux qui affligent le pécheur, comme l'atteste l'Écriture (Ps. xxxi, 10). Ainsi fait une tendre mère ; lorsque le père irrité s'apprête à fouetter son fils coupable, elle accourt les bras étendus pour protéger celui-ci, en s'exposant même à recevoir les coups à sa place. L'homme qui avait offensé Dieu devait être flagellé ; mais le doux Sauveur n'a pas craint de s'offrir aux coups de la justice divine qu'il est parvenu à détourner de nous ; et voilà pourquoi le Prophète a dit : *Sur lui est retombé le châtiment qui devait nous valoir la paix* (Is. LIII, 5). Or, si le Juste a été flagellé cruellement pour les péchés d'autrui, combien rigoureusement seront punis les coupables pour leurs propres péchés, à moins qu'ils ne se corrigent ?

Aussitôt donc que le Seigneur eut été condamné à la flagellation, les soldats lui arrachèrent ses vêtements et l'exposèrent dans une nudité complète devant toute l'assemblée. Jusqu'à ce moment il avait conservé la robe blanche dont Hérode l'avait affublé ; ce fut alors seulement qu'on la lui ôta avec ses autres habits. — De ce dépouillement humiliant auquel Notre-Seigneur fut assujéti ressort un double enseignement moral. En premier lieu, apprenons à nous garder de toute nudité, soit corporelle, soit spirituelle, afin de ne jamais paraître en cet état devant Dieu, les Anges et les hommes. Si nous pouvons quelquefois dérober nos immodesties aux regards des autres hommes, nous ne pouvons jamais les cacher aux yeux des Anges et de Dieu, devant qui nous devons être couverts de confusion. Aussi nos premiers parents, se voyant nus, rougirent de se présenter devant Dieu qui est partout avec ses Anges. Nous devons éviter avec non moins de soin la

nudité spirituelle, comme Notre-Seigneur le recommande par ces paroles de l'Apocalypse (III, 18) : *Revêtez-vous d'habits blancs pour couvrir votre honteuse nudité.* Les habits blancs désignent ici les différentes vertus qui doivent rendre notre vie éclatante de pureté ; l'âme fidèle doit toujours en être ornée, afin qu'elle ne craigne pas d'être vue de Dieu, des Anges et des hommes. En second lieu, à l'école de Jésus dépouillé de ses vêtements, apprenons à déposer notre vieille enveloppe et à manifester notre conscience par la confession sincère des péchés que nous avons commis. Déchirons ainsi tous les voiles qui servaient à pallier nos fautes ; et pensons que *tout est à découvert et à nu sous les yeux de Dieu* (Heb. IV, 13). — Enfin, pour profiter des instructions que renferme cet article de la Passion, prions le divin Maître en ces termes : Bon Jésus, qui, avant d'être flagellé, vous êtes laissé arracher ignominieusement vos habits afin de nous orner de vertus, accordez-moi de dépouiller le vieil homme avec ses actes en déclarant humblement mes péchés à votre ministre, et ne permettez pas que je paraisse dénué de mérites en votre présence.

Le Seigneur fut ensuite conduit à une colonne où on l'attacha brutalement. Le voilà donc debout et nu devant la populace furieuse qui l'insulte et qui le raille, tandis qu'il reste modeste et silencieux comme un agneau. *Celui qui surpasse en beauté les enfants des hommes* (Ps. XLIV, 3), subit alors des mains les plus ignobles le plus barbare supplice ; car il abandonne ses membres sacrés à d'impitoyables bourreaux qui les déchirent à coups de fouets et les broient sous les coups de verges. Cette chair innocente qui, par sa pureté, sa délicatesse et son éclat, était comme la fleur de la nature humaine, est maintenant tout enflée, meurtrie et brisée. Son saint corps, couvert de taches li-

vides, n'est bientôt plus qu'une affreuse plaie ; car *depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il n'y a plus en lui de partie saine* (Is. I. 6). De tous côtés son sang précieux jaillit à grands flots, de sorte que la blancheur de ce corps virginal disparaît entièrement sous la pourpre de ce sang royal. Celui-ci continue de couler en ruisseaux, tandis que les contusions et les blessures ne cessent de se multiplier et de s'aggraver jusqu'à lasser enfin la rage des bourreaux et à provoquer même le dégoût des spectateurs ; c'est alors seulement qu'on détache de la colonne l'adorable Victime toute palpitante et épuisée. — Un tronçon de cette colonne est conservée religieusement à Rome dans la basilique de Sainte-Praxède ; l'autre partie plus considérable est restée à Jérusalem dans l'église du Saint-Sépulcre, où on la voit dans la chapelle dite *de l'Impropère (improperiorum)*. Le Vénérable Bède assure que de son temps on apercevait distinctement les traces du sang divin dont cette même colonne fut teinte.

A moins d'une révélation spéciale, il est impossible de savoir au juste la multitude et la gravité des plaies que le Sauveur reçut en cette atroce flagellation ; mais elles durent être très-douloureuses et presque innombrables, si l'on considère que, d'après la Loi, les coups devaient être en proportion avec les fautes (Deuter. XXV, 3), et que le Rédempteur fut frappé pour tous nos péchés qui sont incalculables. Alors il se montra tel que l'avait dépeint Isaïe (LIII, 2, 4), en disant : *Il est sans éclat ni beauté*; *quand nous l'avons vu, à peine s'il avait la forme humaine*, *en sorte que nous l'avons méconnu.... Son visage voilé par la honte paraissait méprisable.... Aussi nous l'avons considéré comme un lépreux*, *comme un homme frappé de Dieu et accablé d'humiliations.* D'après saint Augustin (Tract. 116

in Joan.), il était tellement défiguré que lui, le plus aimable des enfants des hommes, semblait le plus disgracieux de tous ; car la sombre haine des impies avait souillé d'horribles meurtrissures sa face vénérable. — Maintenant, Chrétien, considère à loisir attentivement, ton Sauveur dans l'état lamentable où il fut réduit ; à ce triste spectacle, si ton cœur n'est pas plus dur que le rocher, tu seras touché de compassion et tu t'écrieras : O bon Jésus ! comment êtes-vous dépouillé, vous qui revêtez ceux qui sont nus ? Comment êtes-vous attaché, vous qui déliez ceux qui sont enchaînés, vous qui délivrez les esclaves de Satan et qui arrachez les malades à la mort ! Comment êtes-vous flagellé, vous qui nous préservez des fléaux de la colère divine ? Quelle main fut assez audacieuse pour vous dépouiller de vos vêtements, assez téméraire pour vous attacher à cette colonne, assez sacrilége pour vous battre de verges ? Ah ! c'est que vous avez retiré vos rayons lumineux, ô Soleil de justice ; voilà pourquoi les ténèbres ou puissances infernales ont prévalu momentanément contre vous ; alors dans votre miséricorde, vous avez daigné subir les traitements les plus affreux afin de nous soustraire aux châtiments éternels que nous avions mérités.

« Doux Seigneur, dit à son tour saint Anselme (in Speculo evang. serm.), le juge inique qui vous a tourmenté avec tant de barbarie savait que vous lui aviez été livré par envie ; il a néanmoins rempli votre âme d'amertume sans que vous l'eussiez aucunement mérité. Il vous envoya d'abord servir de jouet à Hérode ; puis, après que ce prince impie vous eut affublé d'un vêtement dérisoire, ils vous fit exposer dans une honteuse nudité sous les yeux de vos ennemis ; il n'a pas craint de déchirer à coups de fouets votre chair virginale, ajoutant contusion à contu-

sion, plaie sur plaie. Fils bien-aimé de mon Dieu, qu'avez-vous fait pour endurer de telles tortures et de tels opprobres? Ah ! rien, absolument rien. C'est moi, malheureux enfant de perdition, qui ai été la cause de toutes vos ignominies et de toutes vos douleurs; c'est moi, Seigneur, qui ai mangé la grappe amère dont vos dents ont été agacées, parce que vous avez payé ce que d'autres avaient injustement ravi. Ce sont votre amour et notre iniquité qui vous ont plongé dans cet abîme d'affliction ! Mais quel que fût l'excès de vos tourments, il ne put assouvir la cruauté des Juifs perfides. — Quant à nous, Chrétiens, n'oublions pas combien de maux et d'outrages le Sauveur a souffert injustement pour nous de la part du lâche Pilate et de ses féroces satellites; que cette pensée soutienne notre courage et notre patience dans les peines et dans les adversités. Puisque notre divin Chef a laissé frapper de verges sa chair immaculée, sillonner de blessures ses membres délicats, meurtrir de coups son corps adorable et jaillir de toutes parts son sang précieux, n'est-il pas juste que, si nous sommes des disciples ou des soldats généreux, nous sachions réprimer nos sens extérieurs par la pénitence et la mortification, de peur qu'ils ne s'émancipent et ne se révoltent insolemment ?

La flagellation de Notre-Seigneur a été figurée dans la personne du prince Achior (Judith VI): celui-ci fut attaché à un arbre par les ministres d'Holoplerne, et Celui-là le fut à une colonne par les archers de Pilate. Achior fut enchaîné pour avoir dit la vérité; Jésus-Christ le fut aussi pour avoir prêché la vérité; le premier fut lié parce qu'il n'avait pas voulu flatter les Assyriens; le second le fut également pour avoir osé reprendre les Juifs. Achior fut garrotté pour avoir glorifié la puissance de Dieu, Jésus-Christ

le fut pareillement pour avoir manifesté au monde le nom de son Père. Nous trouvons encore une figure du Sauveur flagellé dans Jérémie fouetté par l'ordre de Phassur. (Jer. xx).

Après avoir détaché Notre-Seigneur de la colonne, on le conduisit tout nu et tout sanglant à travers la maison pour rassembler les diverses parties de son vêtement que les bourreaux avaient jetées çà et là. Tandis qu'il est ainsi affligé, considérez bien tout ce qu'il fait et ce qu'il souffre, examinez les diverses circonstances et situations où il se trouve, afin que vous en conceviez une plus vive compassion et que vous en retiriez une grâce plus abondante. Si pour un instant vous faites abstraction de sa divinité, qu'apercevez-vous en lui ? Un homme dans la fleur de l'âge, dans la force de la jeunesse, remarquable par sa beauté, sa noblesse, son innocence et son amabilité, mais tout déchiré, tout meurtri, couvert de contusions et de plaies ; il se baisse à plusieurs reprises pour relever ses vêtements qu'il s'efforce de reprendre ; pendant ce temps ses ennemis et ses bourreaux se moquent et se rient de lui, comme s'il était la dernière des créatures, un être sans ressource abandonné de Dieu. Afin de le consoler un peu, témoignez-lui combien vous êtes touché de la désolation où il s'est réduit pour votre amour. Revenant à sa divinité, contemplez cette immense, éternelle, incompréhensible et suprême majesté qui se cache sous la chair et se courbe vers la terre, qui réunit avec peine et remet ses habits en rougissant ; il semble que ce soit l'homme le plus abject, le plus vil esclave, acheté pour quelques deniers et châtié pour quelque faute en présence de ses maîtres courroucés. Quant à vous, pieux spectateurs, admirez son humilité profonde et tâchez de l'imiter. Vous pourrez employer le même genre de considération, quand

vous le verrez bientôt se revêtir encore, après avoir été dépouillé de nouveau pour le couronnement d'épines.

Dans la flagellation nous puisons deux enseignements. Le premier est que nous devons supporter volontiers les fléaux ou châtiments envoyés de Dieu ; car chacun de nous doit dire avec le Prophète : *Je suis prêt à recevoir des coups* (Ps. xxxvii, 18). Quoi de plus juste ? Si le propre Fils de Dieu, par obéissance à son Père, n'a pas balancé à prendre sur lui les peines que nous avions méritées, pourquoi, nous autres enfants adoptifs de ce même Dieu, refuserions-nous de subir celles qu'il daigne nous infliger miséricordieusement pour nous corriger, soit par lui-même, soit par des ministres ou des intermédiaires ? car d'après la maxime du Sage (Prov. iii, 12), *Dieu châtie celui qu'il aime,* et suivant la doctrine de l'Apôtre, *il frappe quiconque il adopte pour enfant* (Heb. xii, 6). Le second enseignement est que nous prenions garde avec soin de renouveler nous-mêmes la flagellation de Jésus-Christ ; ce qui arrive chaque fois que nous commettons quelque faute grave. Car, comme il a été flagellé à cause de nos péchés, chaque fois que nous péchons mortellement, nous le flagellons moralement autant que nous le pouvons ; c'est dans ce sens que l'Apôtre dit de plusieurs Chrétiens prévaricateurs *qu'ils crucifient de nouveau en eux-mêmes le Fils de Dieu* (Heb. vi 6). — Pour nous rendre conformes à notre divin Maître flagellé, nous pourrons, si la grâce nous y porte, prendre une discipline ou une verge afin de nous en frapper ; compatissons du moins au supplice du Sauveur en lui disant : Doux Jésus qui pour nous avez voulu être fouetté dans tous vos membres, accordez-nous de recevoir de bon cœur les châtiments salutaires infligés par votre main paternelle, et de ne plus vous flageller encore par de nouveaux péchés.

Après la flagellation, Jésus se disposait donc à reprendre ses habits, quand quelques-uns de ses bourreaux coururent dire à Pilate: Seigneur, puisque cet homme s'est fait passer pour roi, il convient que nous l'habillions et que nous le couronnions comme un roi. Ces misérables tenaient à épuiser leurs jeux impies sur leur noble victime avant de la livrer à la mort. «Divin Sauveur, s'écrie saint Anselme (in Speculo c. 10), vous voilà donc abandonné définitivement à des soldats païens pour subir la mort la plus ignominieuse ; mais c'eût été trop peu pour eux de vous crucifier de leurs mains sacriléges, il leur fallait d'abord abreuver votre âme d'amertume à force d'insultes. » Pilate ayant accédé à leur demande barbare, *ils rassemblèrent la cohorte entière au prétoire*, où siégeait le président avec son conseil (Matth. XXVII, 27) ; car ils voulaient que tout le monde pût jouir d'un tel spectacle, afin de rendre plus intéressante la comédie qu'ils préparaient sur ce grand théâtre devant un public nombreux. De nouveau donc *ils enlevèrent à Jésus ses habits* qu'il avait à peine remis, *puis ils le revêtirent d'une robe* ou tunique *de pourpre* (Joan. XIX, 2), et sur ses *épaules ils jetèrent un manteau d'écarlate*, pièce d'étoffe sans couture attachée par une agrafe (Matth. XXVII, 28). De cette manière ils prétendaient tourner en dérision le titre de roi que les Juifs accusaient le Christ de s'arroger indûment. C'étaient bien là les insignes propres aux anciens monarques ; mais pour montrer le mépris qu'on faisait de sa royauté, on eut soin de l'affubler de vieux lambeaux usés.

Remarquons qu'en ce même jour Notre-Seigneur fut revêtu de trois habits différents, l'un blanc, l'autre rougeâtre et un dernier écarlate ; c'était pour signifier que quiconque veut appartenir à la famille spirituelle de Jésus-Christ doit prendre la livrée blanche de l'innocence, la livrée rougeâtre

de la charité et de l'obéissance, comme aussi la livrée écarlate de la pénitence. Dans la circonstance présente, le Sauveur fut donc vêtu d'une tunique de pourpre et d'un manteau d'écarlate, de sorte que l'habit mentionné par saint Matthieu est différent de l'habit indiqué par saint Jean. En effet, si l'on s'était contenté de le couvrir d'un manteau, on ne l'aurait pas mis à nu, comme on ne lit pas qu'il l'ait été chez Hérode où on lui fit endosser une robe blanche. Ces deux vêtements, l'un blanc et l'autre rouge, conviennent bien à ce corps sacré qui fut teint tout entier de son sang précieux pendant la flagellation. De là vient qu'Isaïe, l'apercevant dans le lointain de l'avenir, s'écriait (LXIII, 2): *Pourquoi votre vêtement est-il tout rouge*, *et pourquoi vos habits sont-ils comme ceux des vendangeurs qui foulent le raisin dans le pressoir?* Suivant la Glose, ce furent les Anges qui firent cette question, lorsqu'à leur grand étonnement ils virent des flots de sang rougir le corps immaculé de Jésus, qui jusqu'alors avait conservé une blancheur tellement pure que le plus habile foulon ne saurait en produire une pareille. — Or à cette question lui-même répondit par la bouche du même Prophète (Ibid. 3) : *Seul j'ai foulé la vendange,* c'est-à-dire, comme l'explique la Glose, seul j'ai supporté le fardeau de la croix ainsi que le tourment de la flagellation et de tous les autres supplices ; mon corps y a été pressé de telle sorte qu'il a été tout inondé de son sang répandu pour le salut du monde. La pourpre, dont le Sauveur fut revêtu, représente donc la Passion de sa chair, ou bien aussi la Passion de ses Martyrs qui ont arrosé de leur sang l'Église, son corps mystique ; et l'on peut dire également de celle-ci qu'elle se revêt de pourpre, lorsqu'elle se glorifie des triomphes éclatants de ses innombrables Martyrs.

Nous trouvons ici deux enseignements. Le premier, c'est que, comme Jésus-Christ ensanglanté par les fouets de nos péchés voulut être couvert de la pourpre, nous devons aussi couvrir nos péchés ou nos œuvres de sang par les œuvres de la charité ; car, selon la parole de saint Pierre (I. Ep. IV, 8), *la charité couvre la multitude de nos péchés*. La couleur de pourpre peut signifier aussi le souvenir de la Passion du divin Rédempteur ; c'est pourquoi au livre des Cantiques (VII, 5) il est dit de l'Épouse ou de l'âme fidèle que les cheveux de sa tête brillent comme la pourpre du Roi. En effet, les pensées de notre esprit, qui sont figurées par les cheveux de notre tête, doivent avoir fréquemment pour objet les souffrances du Sauveur ou les œuvres de charité, qui forment comme la pourpre du Roi des rois. Le second enseignement que nous donne Notre-Seigneur revêtu de sa robe royale, c'est que, d'après saint Théophile, nous devons à notre tour par nos dispositions habituelles être revêtus de la robe royale, en agissant comme de véritables rois qui foulent aux pieds, comme des serpents et des scorpions, tous les vices, leurs plus terribles ennemis. Voilà pourquoi nous sommes appelés Chrétiens, c'est-à-dire *oints* à l'instar des rois. Pour profiter de cet article de la Passion, méditons-en tous les détails avec leurs circonstances particulières, comme nous devons le faire également pour les sept articles suivants, où nous considérerons les différentes sortes d'outrages infligés à notre divin Sauveur ; et prions selon que la dévotion nous le suggèrera, en disant ici par exemple : Doux Jésus, qui vous êtes laissé affubler par dérision d'un vêtement de pourpre, faites que le souvenir constant de votre Passion soit comme le vêtement de mon âme, et que la pourpre de la charité couvre la multitude de mes péchés.

Avec la pourpre, il fallait un diadème à Jésus comme Roi ; c'est pourquoi *les soldats entrelaçant des épines en tressèrent une couronne qu'ils mirent sur sa tête* (Matth. XXVII, 29) ; et par un raffinement de barbarie, ils eurent soin de tourner en dedans la pointe des épines, afin de joindre la douleur des piqûres à la honte des moqueries. Ah! Seigneur, que cette couronne d'épines soit mon oreiller de prédilection, et que ma tête trouve sur elle un doux repos !

Recueillons ici trois enseignements moraux. Le premier, c'est que nous devons conserver en notre âme la douleur de nos péchés, parce que, pour nous délivrer de leurs pointes acérées, Jésus-Christ a voulu souffrir en sa tête sacrée la douleur des plus piquantes épines, comme le fait remarquer le Vénérable Bède (in cap. 19 Joan.). Les épines sont le symbole des péchés ; car s'il a été dit au premier homme coupable (Gen. III, 18) : *La terre te rapportera des épines et des ronces*, c'est que notre nature viciée devait produire des péchés dont les remords cuisants pénètrent la conscience comme des épines très-aiguës. Voilà pourquoi, en signe de la victoire qu'il allait remporter sur nos péchés, le Sauveur se laissa couronner d'épines. Il se conformait ainsi à l'usage solennel des vainqueurs, fiers de porter en guise de trophées les armes qu'ils ont arrachées à leurs ennemis. Or, les armes du démon qui le rendent fort contre nous, ce sont précisément nos péchés que Jésus-Christ a enlevés dans sa Passion ; car, comme son illustre Précurseur l'a déclaré, *il est l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde* (Joan. I, 29). Aussi tous les Chrétiens dévoués se plaisent à contempler leur divin Chef portant la couronne d'épines, emblême de son glorieux triomphe. L'Église, sa sainte épouse, convoque à ce spectacle toutes les âmes fidèles, en

disant dans le Cantique des cantiques (III, 11) : *Sortez de vos demeures, filles de Sion, et venez voir le roi Salomon ceint du diadème dont l'a couronné sa mère*, c'est-à-dire la Synagogue, d'après le sens littéral, ou la charité, selon le sens spirituel. — Le second enseignement, c'est que, comme le dit saint Théophile, si nous voulons acquérir la pureté de conscience, nous devons prendre une couronne d'épines, en embrassant une vie mortifiée, hérissée de privations qui sont pour la nature comme autant d'épines. — Le troisième enseignement, c'est que nous devons former notre couronne de gloire avec les épines des tentations. Chaque tentation qui nous presse est, en effet, comme une épine qui pénètre notre âme ; mais toutes les fois que nous surmontons une tentation, cette épine devient un fleuron pour notre couronne, et plus nous remportons de pareilles victoires, plus aussi nous ajoutons de pierres précieuses à cette couronne. — Doux Jésus, qui avez voulu être couronné d'épines, faites que je consente aussi moi volontiers à être transpercé par les épines de la pénitence, pour mériter d'être couronné de gloire par vous dans le ciel.

Le sceptre royal ne devait pas manquer au travestissement complet de Notre-Seigneur. Pour insulter cette main toute-puissante qui gouverne le ciel et la terre, les soldats y mirent un vil roseau (Matth. XXVII, 29). En donnant à Jésus ce bâton creux et frêle, ils prétendaient signifier qu'il s'était arrogé une vaine et fragile royauté, qu'il était même dépourvu de tout royaume véritable. Ils n'avaient apparemment point remarqué ce qu'il avait dit publiquement ; car n'avait-il pas déclaré naguère que son royaume n'était point de ce monde, mais d'un autre où il avait un trône inébranlable durant l'éternité ? — Cette circonstance de la Passion, ainsi que toutes les autres, n'est point pour nous sans

instruction. En effet, d'après saint Hilaire (in cap. 27 Matth.), Notre-Seigneur a voulu tenir en sa main droite un simple roseau, pour montrer comment il remplit de force, de grâces et de mérites l'homme qui est par lui-même faible, caduc et vide de tout bien. En outre, comme le roseau servait autrefois d'instrument pour écrire, saint Jérôme dit que Jésus-Christ l'a pris à la main dans sa Passion pour enregistrer le sacrilége des Juifs, comme aussi pour marquer qu'il inscrit lui-même les noms de ses élus dans le livre de vie. — O Jésus qui avez souffert qu'on vous mît à la main un roseau pour sceptre, daignez soutenir ma faiblesse par votre toute-puissance, afin d'établir inébranlablement votre règne en moi.

Nous avons vu apparaître trois instruments de dérision : un vêtement de pourpre et d'écarlate, une couronne d'épines, un chétif roseau ; le vêtement est destiné au corps, la couronne à la tête, le roseau à la main. A la lettre, tels furent les insignes royaux qu'on donna dérisoirement à Notre-Seigneur comme coupable de lèse-majesté, pour avoir voulu usurper une royauté qu'il n'avait pu obtenir ; au sens figuré, ils nous indiquent que, comme Jésus-Christ abandonné à ses ennemis a été bafoué de trois manières, ainsi l'âme livrée au péché est jouée de trois façons. D'abord elle est trompée par cet étalage de la puissance humaine que représente le vêtement de pourpre et d'écarlate ; car ces couleurs éclatantes servent pour l'habillement des rois et des princes. Ensuite elle est séduite par cette cupidité de l'opulence matérielle que marque la couronne d'épines ; car les richesses, à cause des soucis qu'elles engendrent, sont remplies d'épines. Enfin elle est abusée par la vanité de la sagesse mondaine que signifie le roseau élégant et léger, mais vide ou creux, ou plutôt plein de vent ; car cette sa-

gesse mondaine, sur laquelle les hommes s'appuient pour rechercher leur propre gloire et non pas l'honneur divin, n'est que comme un bâton fragile et fendu. —Remarquons comment le Sauveur obéit en toutes choses non-seulement à son Père, mais même à ses bourreaux qui l'insultent : il endosse la pourpre qu'on lui jette sur les épaules, il reçoit la couronne qu'on lui enfonce sur la tête, il ne rejette pas le bâton qu'on lui met à la main. Puisque Jésus-Christ s'est laissé couronner d'épines, affubler de pourpre et armer d'un roseau par dérision, le vrai Chrétien ne doit pas refuser d'être vilipendé en ce monde, privé de tout honneur, foulé aux pieds par les orgueilleux enfants du siècle ; car si le serviteur n'est point au-dessus du Maître, il ne peut trouver mauvais d'avoir à souffrir ce que n'a pas dédaigné d'endurer le Roi de gloire.

Après avoir investi Notre-Seigneur de tous les insignes de l'autorité suprême, les soldats *s'agenouillaient devant lui* par ironie ; ils feignaient ainsi de l'adorer comme Dieu et en même temps de le saluer comme Roi. De la sorte, ils mettaient en scène la double accusation des Juifs qui lui reprochaient de s'être attribué ces deux qualités souveraines. *Ils se moquaient donc de lui, en disant: Salut, Roi des Juifs* (Matth. xxvii, 29), comme pour signifier: Vous auriez voulu régner, et vous n'avez pu réussir. Mais en lui décernant ce titre suprême, ils disaient vrai, sans le vouloir ni le croire, malgré leurs railleries et leurs intentions détestables. Quoique ces attentats sacriléges aient été commis par les Gentils, les Juifs en ont été rigoureusement punis, parce qu'ils en étaient les principaux auteurs ; voilà pourquoi nous ne fléchissons pas les genoux au jour du Vendredi saint, quand l'Église nous fait prier *pour les Juifs perfides.* D'ailleurs, il est probable que ceux-ci se joignirent aux

païens pour les exciter davantage contre le divin Sauveur. D'après saint Chrysostôme (Hom. 83 in Joan.), les soldats le chargèrent d'insultes pour plaire aux Juifs qui les avaient gagnés par argent. Mais selon saint Augustin (Tract. 116 in Joan.), tous ces outrages ont eu lieu par l'ordre ou la permission du gouverneur, qui de cette manière espérait mieux contenter les accusateurs pour sauver l'accusé. — Quant à nous, gardons-nous d'adorer et de saluer faussement ou hypocritement Jésus-Christ. C'est ce que font néanmoins tous les mauvais Chrétiens, ceux qui l'honorent des lèvres et qui l'outragent par leurs actes dépravés, ceux qui le confessent de bouche et qui le renient par leur conduite, ceux qui en le priant par des formules vocales l'offensent par des pensées coupables, ceux qui lui témoignent de la dévotion dans ses temples et qui lui font injure dans ses membres. — Seigneur Jésus qui vous êtes laissé adorer et saluer ironiquement, faites que je vous rende toujours mes sincères adorations comme au seul vrai Dieu, et que je vous offre toujours mes profonds hommages comme au seul Roi universel.

Pour comble d'outrages, aux marques dérisoires de respect et de vénération les sbires réunis joignirent les actes manifestes de violence et de brutalité. Afin que leur jeu fût plus cruel et plus avilissant pour Jésus, après l'avoir ironiquement adoré comme Roi, *ils le souffletaient* (Joan. XIX, 3). Quelle progression d'injures, si l'on compare ce qui se passait naguère chez Anne et ce qui se passe maintenant chez Pilate ? Là c'était un seul soufflet qu'un seul valet lui donnait par un mouvement de vengeance ; ici ce sont des soufflets réitérés que de nombreux archers lui administrent tour à tour pour le plaisir de la raillerie. Divin Jésus, qui vous êtes laissé accabler par les soufflets des impies, faites

que je ne cesse de vous applaudir de bouche et d'action, et que les entreprises mêmes des méchants contre moi me deviennent une source de biens.

En outre, *ils lui crachaient au visage* (Matth. xxvii, 30), comme seuls pouvaient le faire les gens les plus grossiers et les plus méprisables. C'étaient, en effet, d'ignobles exécuteurs, d'infâmes bourreaux qui, moyennant quelque salaire, pouvaient se porter à toutes les insolences et à toutes les cruautés. De ce traitement injurieux on peut déduire les mêmes enseignements que d'un incident analogue que nous avons déjà signalé dans la maison de Caïphe. O Jésus, qui avez laissé souiller votre visage si aimable par les crachats de vils stipendiés, ne permettez pas que j'aie le malheur de conspuer votre face divine par d'indignes communions, ni de polluer en moi par des pensées déshonnêtes votre image respectable.

Puis, prenant de sa main le roseau, *ils le lui assénaient sur la tête* (Matth. xxvii, 30), soit pour lui causer plus de douleur en enfonçant davantage les pointes des épines, soit pour lui témoigner plus de mépris en le vexant comme une personne de rien ; car les êtres les plus dégradés sont les seuls qu'on ait l'habitude de frapper à coups de bâtons comme de stupides animaux. En agissant de la sorte, ils semblaient lui dire : O toi, le dernier des hommes, comment as-tu osé prétendre aux honneurs de la royauté ? Ils le traitaient ainsi comme un voleur à la question, quand, pour accroître la torture, on resserre la corde attaché à son cou. Cependant quel était l'objet particulier de leur cruelle percussion ? C'était cette tête divine que redoutent les démons tremblants, qu'adorent les esprits célestes, que vénèrent tous les Saints ; tête bénie dans tous les siècles, et dont les bénédictions rejaillissent sur toute l'Église, comme

les parfums d'Aaron qui découlaient non-seulement sur sa barbe, mais encore jusqu'aux extrémités de sa robe. Ah malheureux ! Combien formidable vous apparaîtra un jour cette tête sacrée que vous ne craignez pas de frapper indignement aujourd'hui ? Le sang que des pointes aiguës firent couler de son chef sacré teignit entièrement la tête et la figure ; en se mêlant aux crachats immondes qui le couvraient, il lui donna l'aspect repoussant d'un lépreux. Déjà tous les autres membres du Sauveur avaient été empourprés de ce sang précieux dans le supplice de la flagellation et même dans l'agonie du Jardin, de sorte que non-seulement ses pieds, ses mains et son côté en furent arrosés, mais aussi tout son corps en fut inondé ; voilà pourquoi le Prophète l'apercevait venir de Bozra, c'est-à-dire sortir de ce monde, avec des vêtements rougis (Is. LXIII, 1). Considérez-le donc avec amertume de cœur dans chacun de ses tourments ; car il est abandonné aux caprices de ses persécuteurs comme s'il était leur esclave, et il souffre en silence toutes les cruelles inventions de leur malice comme s'il était privé de la parole. Admirez surtout la résignation avec laquelle il incline humblement sa tête percée de nombreuses épines, et la patience avec laquelle il reçoit les coups durement répétés au milieu de douleurs atroces.

Prenons garde, nous aussi, de frapper la tête du Sauveur à coups de roseau. Or ils commettent ce crime, dit le Vénérable Bède (in cap. 15 Marc.), 1° ceux qui emploient l'autorité de l'Écriture-sainte pour attaquer la divinité de Jésus-Christ, en soutenant qu'il est un pur homme. En effet, selon la parole de l'Apôtre (I Cor. XI, 3), *le Christ a pour chef Dieu même*, parce qu'en sa propre personne la divinité ou la nature créatrice domine la nature créée. Et

le roseau qui servait autrefois à tracer les caractères est le signe de l'Écriture-Sainte ; de là vient que le Prophète royal disait : *Ma langue est comme le roseau d'un écrivain très-rapide* (Ps. XLIV, 2). 2° Ils frappent également à la tête du Seigneur avec un roseau ceux qui offensent la majesté divine pour capter la faveur humaine, signifiée par le roseau ; 3° ceux qui veulent scruter trop curieusement les mystères de la divinité à l'aide de l'Écriture, et qui, à force d'en presser la lettre, en font jaillir l'erreur ; 4° ceux enfin qui, par leur vie oisive et inutile, blessent Jésus-Christ notre Chef spirituel, de qui procèdent les opérations vitales dans tous nos sens, et qui nous a servi de modèle parfait en toutes nos actions. Ainsi, quand nous négligeons de faire le bien, nous frappons en quelque sorte à la tête et nous piquons jusqu'au sang le Rédempteur, qui voit avec peine qu'à cause de notre paresse nous perdons les mérites de ses souffrances et que nous ne recueillons pas les fruits de ses exemples. — O Jésus, qui avez laissé frapper d'un vil roseau votre tête auguste, ne permettez pas que je vous offense par une vie dépourvue de bonnes œuvres, ô vous, notre Chef suprême ; mais faites que je vous plaise par la réforme constante de mes inclinations vicieuses.

La patience du saint roi David, outragé par Séméi, figurait d'avance celle de Jésus-Christ, insulté principalement par la Synagogue, quand il fut couronné. Séméi avait lancé contre David des pierres, du bois et de la boue, en l'appelant un homme de sang et un fils de Bélial ; la Synagogue se servit des Gentils pour accabler le Sauveur de soufflets, le percer d'épines et le couvrir de crachats, en le dénonçant comme un séducteur et un magicien. Lorsque Abisaï voulut tuer Séméi, David l'en empêcha ; si Jésus également ne s'y fût opposé,

les Anges n'auraient pas manqué d'exterminer ses persécuteurs. — Voici d'autres personnages dans lesquels nous voyons encore Notre-Seigneur figuré. David, pour négocier la paix avec les Ammonites, avait envoyé des ambassadeurs à leur roi Hanon ; mais celui-ci leur fit raser la moitié de leur barbe et leur fit couper la moitié de leurs habits. De même, pour rétablir la paix dans le monde, Dieu y envoya son Fils que les Juifs traitèrent non moins ignominieusement ; car ils le dépouillèrent de ses vêtements et souillèrent de crachats son noble visage.

Parlant des diverses sortes d'outrages que Notre-Seigneur a subi, saint Augustin dit (Tract. 116 in Joan.) : « Ainsi s'accomplissait tout ce que Jésus-Christ avait annoncé par rapport à lui-même ; ainsi il préparait ses innombrables Martyrs à supporter tous les supplices inventés par leurs cruels persécuteurs ; ainsi il cachait quelque temps sa redoutable puissance, pour nous apprendre à imiter sa patience inaltérable ; ainsi le royaume qui n'était pas de ce monde vainquait ce monde orgueilleux, non point en combattant de vive force, mais en souffrant avec une douce humilité ; ainsi le grain qui devait se multiplier à l'infini, était jeté dans l'ignominie comme une semence méprisable, afin de produire dans la gloire une admirable moisson. » Telles sont les paroles de saint Augustin. Malheur donc, et trois fois malheur à ceux qui, après un exemple si éclatant d'humilité, se laissent enfler de superbe, fuient les opprobres avec horreur et n'aspirent qu'aux honneurs ; par de tels sentiments ils font injure au Fils de Dieu avec lequel ils se mettent en contradiction ; car assurément il a mérité de recevoir les hommages les plus profonds des hommes, d'autant mieux qu'il a daigné subir pour eux les plus indignes traitements. Saint Chrysostôme dit à son

tour (Hom. 88 in Matth.) : « Parmi tant d'affronts, le Sauveur continuait à ne pas ouvrir la bouche ; quant à vous, Chrétien, n'oubliez jamais le spectacle dont vous êtes témoin, mais efforcez-vous d'imiter le divin Maître que vous voyez supporter en silence tous les opprobres. Pourquoi donc nous troubler, s'il nous arrive d'éprouver quelque injure ? Jésus-Christ n'a-t-il pas souffert dans tous ses membres les plus excessifs outrages ? Sa tête fut percée par les épines de la couronne qu'enfonçaient les coups de roseau ; sa figure fut souillée de crachats ; ses joues furent accablées de soufflets ; son corps entier fut déchiré par les fouets, dépouillé de ses propres vêtements, puis affublé d'habits ridicules ; ses mains furent flétries par le chétif roseau qu'on lui donna pour sceptre dérisoire ; sa personnalité divine fut insultée par des adorations hypocrites ; en un mot, on sembla craindre de laisser une seule partie de lui-même sans la rendre l'objet spécial de quelque attentat sacrilége. » — Saint Anselme ajoute (in Speculo evang. serm. c. 12) : « On le revêt de la pourpre royale, mais c'est bien plus pour le bafouer que pour l'honorer. On lui met à la main un sceptre, mais on s'en sert comme d'instrument pour frapper sa tête respectable. On l'acclame roi, et on l'adore en fléchissant les genoux jusqu'à terre ; mais voilà qu'on se relève aussitôt pour conspuer ce visage si doux, pour souffleter ses joues aimables, pour meurtrir de coups de poing ce cou vénérable. »

Or toutes les bouffonneries des soldats et toutes les injures des Juifs, dont le divin Sauveur fut l'unique objet, renferment pour nous de mystérieuses instructions, quoique, comme nous l'avons déjà fait remarquer, des intentions bien différentes et même criminelles animassent leurs auteurs. Selon saint Jean, toutes précédèrent la sentence de

Pilate, en sorte que, si saint Matthieu et saint Marc les mentionnent après, c'est uniquement pour rapporter ce qu'ils avaient omis de raconter suivant l'ordre historique. Ces divers tourments que le Sauveur daignait endurer devaient armer de courage les Martyrs contre tous ceux que les tyrans voudraient leur infliger dans la suite des siècles. Dans le double vêtement que l'on fit prendre par dérision à leur divin Chef, ils pouvaient reconnaître que le blanc signifiait l'innocence de son humanité, et que le rouge exprimait la réalité de sa Passion. Ces deux vêtements figurent encore les deux genres de dévouement qui ornent le corps mystique de Jésus-Christ aux jours de ses souffrances ; car l'Église brille alors par la candeur de la virginité en même temps que par la pourpre du martyre sanglant. Emmaillée des fleurs différentes dont la parent ses membres si multiples, elle produit des lis pendant la paix et des roses pendant la guerre. Voilà pourquoi transportée d'admiration, elle s'écrie (Cant. v, 10) : *Mon bien-aimé est à la fois blanc et vermeil ; blanc,* par la pureté de son amour dans l'action et par les lis de ses Vierges dans la tranquillité ; *vermeil,* par la générosité de son sacrifice dans la Passion et par les roses de ses Martyrs dans la persécution. Le double vêtement de Jésus-Christ peut donc désigner toute la multitude des divers élus ; car le blanc convient aux Vierges et aux Confesseurs, tandis que le rouge appartient proprement aux Martyrs ; ainsi les vertus éclatantes des justes couvrent le Sauveur comme d'un vêtement blanc, et les combats glorieux de ses serviteurs triomphants le décorent comme d'un vêtement rouge. Quant à vous, si vous semblez être dépourvu de ce double vêtement, cachez votre nudité spirituelle sous le manteau du Rédempteur, en conservant avec soin le souvenir de sa Passion.

Pour donner une plus grande publicité à la confusion de Jésus, il ne suffisait pas d'avoir assemblé la cohorte entière, il fallait en outre que, sur l'ordre du gouverneur, il comparût lui-même dans cet état ignominieux qui l'exposait à recevoir des insultes nouvelles de la part de la multitude insolente. *Pilate sortit donc encore* du prétoire, *et vint dire aux Juifs* qui ne voulaient point entrer à cause de la fête (Joan. xix, 4) : Après l'avoir soigneusement examiné et châtié pour vous satisfaire, *je vais vous l'amener dehors* ; et malgré les outrages que je lui ai fait subir, je vous déclare que *je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation à mort*. Contentez-vous du mal qui a été fait à un innocent pour votre bon plaisir. Espérant qu'ils se calmeraient, s'ils le voyaient rassasié d'opprobres, il le fit venir dans le même accoutrement avec lequel il avait servi de jouet à ses serviteurs. *Jésus sortit donc portant sa couronne d'épines et sa tunique de pourpre*, avec son manteau d'écarlate et son sceptre de roseau (Ibid. 5). O spectacle lamentable ! Il s'avançait sous les insignes de la royauté pour ne recevoir de toutes parts que les témoignages de mépris. Voilà comment votre Chef et votre Roi est couvert de honte et accablé de confusion, qu'il souffre humblement, pour vous préserver de la confusion éternelle et vous guérir de l'orgueil plus pernicieux que la peste. Apprenons ici que nous devons être disposés à supporter tous les opprobres pour le nom de Jésus-Christ ; efforçons-nous par conséquent de nous humilier en toutes choses. « Considère, ô mon âme, dit saint Anselme (in Speculo c. 12), quel est ce personnage extraordinaire qui s'avance sous un costume royal et qu'on insulte publiquement comme le plus vil esclave ; il marche couronné, mais son singulier diadème lui est un cruel supplice et blesse par mille pointes aiguës sa tête majestueuse. »

Pilate alors, avec l'apparence de l'ironie, mais en réalité pour exciter la commisération des Juifs, leur montra Jésus du doigt, en s'écriant (Joan. xix, 5) : *Voici l'Homme*, celui que vous accusez de prétendre à la royauté, comme pour leur dire : S'il s'est rendu coupable de quelque manière, il faut avouer qu'il est puni plus qu'il n'a mérité, et par conséquent vous ne devriez pas exiger davantage. Voyez sa tête percée en mille endroits, tout son corps mis en lambeaux, son visage souillé de crachats ; pour l'amour de Dieu, ayez pitié de lui, parce que d'ailleurs il est votre frère. Le gouverneur, en effet, n'avait imaginé cette représentation publique que pour procurer la délivrance de Jésus, en provoquant la compassion du peuple par la vue saisissante de l'état lamentable où sa victime était réduite. Telle est l'opinion de saint Chrysostôme (Hom. 83 in Joan.), et spécialement de saint Augustin qui s'exprime de la sorte (Tract. 116 in Joan.) : « Il est évident que Pilate n'ignorait point les violences exercées par ses soldats ; qu'il les eût ordonnées ou simplement permises, il se proposait certainement de satisfaire les ennemis du Sauveur par le spectacle des supplices que Celui-ci avait endurés, afin d'apaiser ainsi la soif qu'ils avaient de son sang. Il leur présenta donc Jésus couvert d'opprobres, percé d'épines, défiguré par les crachats, déchiré par les fouets. *Voici l'Homme*, leur dit-il, ou en d'autres termes : Si c'est au Roi que vous portez envie, cessez de lui en vouloir, maintenant que vous voyez son extrême abaissement. Il a été souffleté, flagellé, conspué et bafoué ; il est couronné d'épines et affublé d'habits grotesques ; son ignominie est portée au dernier degré, il est temps que votre haine se refroidisse. Mais bien loin de s'éteindre, leur haine implacable ne fit que s'enflammer davantage, et s'accrut toujours. »

Dans cet article de la Passion sont contenus plusieurs enseignements. 1° Rappelons-nous souvent cette humiliante présentation du Christ travesti, afin d'éviter toute vaine gloire et tout luxe dans notre habillement et dans notre extérieur. Les principaux imitateurs du divin Maître en ce point doivent être les religieux et les moines, dont la tonsure représente la couronne d'épines, et dont l'habit semble vil ou même bizarre aux yeux des mondains comme le sien autrefois. De même que le Sauveur n'a pas refusé de se montrer au peuple juif sous un vêtement dérisoire, ainsi tous ceux qui, foulant à leurs pieds le monde, sont devenus pour lui un spectacle, ne doivent pas rougir de se montrer sous des vêtements méprisables et avec des insignes qui lui semblent ridicules. — 2° Rappelons-nous cette exposition publique de Notre-Seigneur, quand à la sainte Messe le prêtre élève l'hostie consacrée, comme pour dire : *Voici l'Homme.* Quoique cette adorable victime soit non-seulement homme, mais en même temps Dieu, le ministre qui la montre est censé dire non pas : Voici Dieu mais plus convenablement : *Voici l'Homme ;* car le sacrement de l'autel est le mémorial de la Passion, que le Sauveur a soufferte en son humanité et non point en sa divinité qui est impassible. D'ailleurs dans le fait de l'exposition que représente l'élévation de l'hostie, il était visible en tant qu'homme, mais il restait caché en tant que Dieu. — 3° Rappelons-nous qu'un jour nous devons comparaître devant le Christ notre Roi, avec les livrées mystiquement signifiées par les vêtements avec lesquels lui-même daigna se montrer aux Juifs. C'est pourquoi adressons-lui avec ferveur cette prière : O Jésus, qui avez voulu être présenté aux Juifs avec des insignes dérisoires, faites que j'évite toute ostentation de vaine gloire, et qu'au jugement je

comparaisse devant votre tribunal suprême avec ces insignes pris en leur sens spirituel.

Malgré tout ce que Pilate put tenter, la fureur de ces hommes sacriléges, au lieu de s'apaiser, ne fit que s'accroître ; et ils s'obstinèrent à poursuivre avec acharnement la mort de Jésus. Or quand la méchanceté devient obstinée, elle est impitoyable ; nous en trouvons une terrible preuve dans ces Juifs animés d'un esprit diabolique. Lorsqu'ils virent leur victime exposée à des outrages et à des tourments excessifs, ils ne furent point émus ni désarmés. Cette vue tout au contraire enflamma davantage leur rage ; car c'est le propre de la haine de se ranimer avec plus de violence à l'aspect de la personne qui en est l'objet. S'apercevant que Pilate essayait de délivrer Jésus, ils s'indignèrent des excuses qu'il alléguait pour ne pas le condamner. S'ameutant alors les uns les autres, ils se mirent à crier en tumulte : *Crucifiez-le, crucifiez-le* (Joan. xix, 6). Par ces clameurs redoublées ils semblaient dire au gouverneur : Le châtiment que vous lui avez infligé ne nous suffit nullement, nous voulons absolument qu'il meure. O extrême cruauté ! Il ne leur suffit pas que Jésus-Christ ait été soumis à la flagellation ou qu'il soit mis à mort, mais il leur faut l'un et l'autre. Ils demandent qu'il meure non pas d'une manière quelconque ou commune, mais de la manière la plus honteuse et la plus douloureuse, à savoir sur une croix ; ils exigent qu'il soit suspendu et cloué au gibet, de peur que sa douleur ne finisse trop vite et afin que son agonie dure plus longtemps, comme aussi pour satisfaire à loisir leur passion par le spectacle de ses souffrances et compromettre à jamais son honneur par ce genre de peine capitale. Voulant détruire son souvenir avec sa vie, dit saint Chrysostôme (Hom. 83 in Joan.), les ennemis du

Sauveur recherchent pour lui le supplice que tous regardent comme une malédiction. Raban-Maur ajoute (in cap. 27 Matth.) : Les Juifs pensaient infliger au Seigneur la mort la plus infamante, mais ils ne savaient pas qu'il l'avait choisie lui-même comme devant être la plus glorieuse· car, après avoir vaincu le démon au moyen de la croix, il allait la poser comme un trophée sur le front des fidèles. »

Quant à vous, Chrétiens, considérez encore votre Sauveur travesti, sanglant et défiguré ; voyez comme il s'avance péniblement avec sa couronne, son sceptre et son manteau d'ignominie ; comme il se tient tristement la tête baissée devant cette multitude insolente qui persiste à vociférer et à crier : *Crucifiez-le, crucifiez-le.* Ces mutins forcenés ne cessent de l'insulter et de le railler, comme s'ils étaient mieux avisés et plus sages que lui ; après l'avoir accablé de tourments et d'outrages, ils le poursuivent encore d'injures et de menaces. — A l'occasion de ces clameurs sanguinaires, apprenons que, sous le rapport de la faute, le meurtre peut se commettre par la langue comme par le glaive. C'est pourquoi cette parole du Psaume (LVI, 5) : *Leur langue est un glaive tranchant*, s'applique littéralement aux Juifs qui ont demandé la mort du Christ. Aussi saint Augustin a dit (Tract. 116 in Joan.) : « Pour juger de leur culpabilité, ne considérez pas leurs mains désarmées, mais leur bouche qui est bien armée ; car de là est sorti le glaive qui a tué le Sauveur. » Que les détracteurs et les calomniateurs prennent donc garde qu'on ne puisse dire également qu'ils ont affilé leurs langues comme des épées pour perdre le prochain ; car la langue tue sa réputation, comme l'épée tue son corps. Elle est donc bien juste cette maxime des Proverbes (XVIII, 21) : *La mort et la vie sont au pouvoir de la langue.* En nous rappelant ces horribles

cris : *Crucifiez-le, crucifiez-le*, examinons si nous n'avons jamais participé ou applaudi aux jugements iniques, aux fausses accusations ou aux détractions dont les autres se rendaient coupables envers le prochain. — O Jésus, qui, sans vous laisser abattre, avez entendu s'élever contre vous les infernales vociférations des Juifs déicides, faites que je ne sois jamais ébranlé par les menaces de vos ennemis, et que je ne nuise jamais au prochain par ma langue.

Pilate, reconnaissant toujours plus clairement l'innocence de Jésus et la scélératesse des Juifs qui le poussaient à consommer une injustice monstrueuse, se refusait à prononcer la sentence qu'ils réclamaient. *Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le*, leur dit-il avec humeur, vous qui vous faites un jeu de perdre les innocents ; *quant à moi, je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation* (Joan. XIX, 6). Pilate disait vrai ; car Jésus n'a jamais commis de péché, ni proféré de mensonge (I Pet. II, 22), de sorte que la raison de sa mort ne fut point en lui mais en nous. « Très-doux Jésus, s'écrie saint Bernard (Serm. de Passione), qu'y a-t-il de commun entre vous et la mort ? C'est nous qui avons péché, et c'est vous qui êtes châtié ; c'est nous qui avons contracté la dette, et c'est vous qui la payez. » — Ces paroles de Pilate étaient évidemment prononcées sur le ton de l'indignation et du mépris ; car il n'ignorait point que les Juifs n'avaient pas le pouvoir de condamner quelqu'un à mort. Pour moi, semblait-il leur répondre, je n'ai pas le droit de condamner un innocent ; quant à vous, crucifiez-le, si vous l'osez. Afin de témoigner l'horreur que lui inspirait ce crime détestable, il les invitait ironiquement à faire ce qu'il ne voulait pas leur accorder, comme le remarque saint Chrysostôme (Hom. 83 in Joan.).

Voyant alors que le gouverneur n'acquiesçait point à

leurs clameurs tumultueuses, les Juifs s'empressèrent d'alléguer de nouvelles incriminations. *Nous avons une loi, répliquèrent-ils, et selon cette loi il mérite la mort, parce qu'il s'est fait passer pour le Fils de Dieu* (Joan. XIX, 7). Vous vous trompez, ô Juifs aveugles, il ne s'est point fait Dieu lui-même, mais de toute éternité Celui qui est Dieu l'a engendré Dieu comme lui ; en se disant Fils de Dieu, il n'a donc point blasphémé, il n'a dit que la vérité. « Voici, dit saint Augustin (Tract. 116 in Joan.), un nouveau grief bien plus grave que le précédent ; et celui de s'être arrogé illicitement le pouvoir royal était bien petit en comparaison. Jésus n'a cependant usurpé ni l'un ni l'autre titre de Roi et de Fils de Dieu ; car il est vraiment à la fois Fils unique du Très-Haut et *constitué Roi par Dieu sur Sion, sa montagne sainte* (Ps. II, 6) ; en ce moment même il eût donné la plus éclatante démonstration de ces deux qualités suprêmes, s'il n'eût préféré montrer une patience d'autant plus grande qu'il possède une puissance infinie. »

Lorsque Pilate eut entendu la nouvelle dénonciation, sa terreur redoubla (Joan. XIX, 8); il craignit que peut-être l'accusé ne fût réellement Fils de Dieu, et qu'ainsi, en le faisant châtier et bafouer, il n'eût encouru une terrible vengeance, qui ne manquerait pas d'éclater s'il le faisait mourir. Quant aux Juifs endurcis, ils n'éprouvèrent aucune horreur en lançant leur accusation contre Jésus, et ils osèrent réclamer sa mort pour les mêmes motifs qui auraient dû les porter à l'adorer. Suivant saint Augustin (loc. cit.), ce qui empêchait le gouverneur romain de prononcer la condamnation de Jésus, ce ne fut point l'appréhension de la loi de Moïse qu'il n'observait point en sa qualité d'étranger, mais ce fut bien plutôt l'appréhension de tuer le Fils d'un Dieu. Il ne redoutait d'abord que de

faire périr un innocent, maintenant il s'effraie davantage d'ôter la vie à Celui qui est la force ou vertu de Dieu. Voulant donc le sonder en particulier, il cessa de l'interroger en public ; et pour mieux découvrir la vérité à ce sujet loin du tumulte, *il rentra de nouveau dans le prétoire, puis il dit à Jésus* : *D'où êtes-vous ?* D'où tirez-vous votre origine ? Par cette question, il désirait savoir si le prévenu était un Dieu descendu du ciel, ou simplement un homme né sur la terre (Joan. XIX, 9). *Mais Jésus ne lui répondit point*, et pour nous donner l'exemple de la patience, il accomplit ainsi une fois de plus l'oracle d'Isaïe qui avait dit : *Semblable à la brebis, il n'a point ouvert la bouche* (LIII, 7). Pilate ne reçut alors aucune réponse, parce qu'il avait hasardé une question trop relevée ; car la génération éternelle et divine ne devait point être expliquée à un incrédule, à un infidèle; d'ailleurs le Sauveur ne voulait point mettre obstacle à sa Passion qu'il venait subir exprès pour nous dans sa miséricorde.

Cependant, afin d'obtenir une réponse qui pût détruire ce nouveau chef d'accusation, Pilate dit à Jésus (Joan. XIX, 10) : *Vous ne me parlez point* ? Et comme il ne comprenait pas ce silence extraordinaire au moment où l'accusé allait être condamné ou délivré, il ajouta : *Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier, et aussi de vous relâcher?* A moi du moins, semblait-il dire, vous devriez répondre. Ah ! Pilate, ta condamnation est sortie de ta bouche, tu viens de prononcer une sentence contre toi-même. Si tout en effet dépend de toi, pourquoi n'acquittes-tu pas un innocent, un homme que tu avoues ne point trouver coupable ? Ce n'est donc point en vertu de l'équité, mais seulement en vertu de ton pouvoir que tu envoies le Seigneur au supplice ? Et ce pouvoir, tu l'exerces pour absoudre un

assassin public et pour mettre à mort l'Auteur de la vie ! Mais parce qu'il se vantait de son pouvoir, Jésus alors, pour réprimer son orgueil et sa jactance, lui répliqua (Ibid. 11) : *Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, s'il ne vous avait été donné d'en haut*, c'est-à-dire par la concession immédiate de César et avec la permission souveraine de Dieu, de qui découle toute autorité comme de sa source première. Comme donc le gouverneur n'avait reçu ni de César ni de Dieu le pouvoir de condamner les innocents mais plutôt celui de les délivrer, il était coupable par cela même, ainsi que le Sauveur le lui fit entendre assez clairement en ajoutant : *Voilà pourquoi celui qui m'a livré à vous est plus coupable.* Pilate l'était moins que les Juifs, parce qu'étant païen, il ne connaissait pas la Loi, et qu'il n'agissait pas comme eux suivant l'impulsion de la haine, mais sous l'impression de la frayeur. Saint Augustin dit à ce sujet (Tract. 116 in Joan.) : « Celui qui par envie livre un innocent au glaive du pouvoir pèche plus gravement que ce même pouvoir qui sacrifie cet innocent par crainte d'un pouvoir supérieur ; car c'est un plus grand mal de faire périr le prochain par jalousie que par peur. » En livrant par avarice son divin Maître aux Juifs furieux, le traître Judas était également plus criminel que le lâche Pilate.

Or, depuis ce moment, ou *pour cette raison*, c'est-à-dire pour ne point se rendre coupable du crime de tuer un innocent et même le Fils de Dieu, *Pilate était résolu de délivrer Jésus* (Joan. XIX, 12) ; ce n'est pas qu'il commença seulement alors à le vouloir, mais il cherchait décidément, avec un dessein bien arrêté, à exécuter ce qu'il avait déjà tenté de faire plusieurs fois. Les Juifs, de leur côté, ne parvenant point à circonvenir le juge par la calomnie, pensèrent qu'ils réussiraient mieux à vaincre sa résistance par

la terreur, en lui alléguant l'injure faite à César dont il allait encourir la disgrâce. Ils se mirent donc à crier : *Si vous délivrez cet homme* qui se déclare roi, *vous n'êtes plus ami de César* ou son fidèle ministre ; c'est-à-dire vous ne veillez pas à défendre l'honneur et l'autorité de votre maître, par conséquent vous ne manquerez pas de perdre sa faveur et son amitié ; *car quiconque se déclare roi se révolte contre César*. Les empereurs romains avaient effectivement enlevé aux Juifs la dignité royale, de sorte qu'on ne pouvait prendre ce titre souverain sans obtenir leur consentement préalable, ou sans violer leur suprême ordonnance ; car le pouvoir terrestre est tellement disposé qu'il ne peut souffrir de concurrence rivale ; et voilà pourquoi César prétendait dominer seul comme maître absolu. Mais quant à cette dernière accusation portée contre Notre-Seigneur, saint Chrysostôme interpelle les Juifs en ces termes (Hom. 83 in Joan.) : « Comment pouvez-vous la prouver ? Est-ce par la pourpre et la couronne qu'il porte, par sa cour et son armée ? Au contraire, ne marchait-il pas toujours seul avec ses disciples, menant partout une vie simple, pauvre et obscure, quant à sa société, sa nourriture et son habitation ? »

Pilate, entendant que le peuple le menaçait de la colère de César, ne tint plus contre ce coup de tonnerre ; car selon la remarque de saint Augustin (Tract. 116 in Joan.), s'il ne faisait pas grand compte de la loi que suivait une nation étrangère, il ne pouvait faire également bon marché de l'empereur de qui il tenait sa propre autorité. Dans la crainte de se compromettre comme suspect de lèse-majesté, il tremblait de se permettre l'apparence même d'une chose contraire à l'honneur de César ; c'est pourquoi *il fit sortir aussitôt Jésus hors du prétoire, et vint s'asseoir sur son tri-*

bunal, au lieu appelé en grec Lithostrotos, ou pavé de pierres, *et en hébreu Gabbatha*, ou haute place ; c'était une terrasse en mosaïque qui s'étendait devant le palais du gouverneur (Joan. XIX, 13). — *Or*, ajoute l'Évangéliste (Ibid. 14) : *Ceci se passait en la préparation de la Pâque, vers la sixième heure du jour*. Remarquons à cette occasion que les Juifs mêlés aux Grecs leur empruntaient souvent des mots ; ainsi ils nommaient le vendredi *Parasceve*, c'est-à-dire *Préparation*. En ce jour effectivement ils se préparaient par des purifications à célébrer le sabbat, et en même temps ils préparaient les choses nécessaires pour le lendemain où il n'était point permis de travailler ni de cuire quelque mets ; voilà pourquoi les anciens Israélites dans le désert recueillaient le vendredi une double ration de manne qui devait servir pour deux jours. Ce n'est pas sans mystère que notre divin Sauveur voulut être crucifié le vendredi ; c'était afin que par ce moyen l'homme fût réparé en ce sixième jour de la semaine où Dieu l'avait créé. De plus, comme l'homme avait péché à la sixième heure, le Rédempteur fut crucifié pour lui à cette même heure. Ainsi, selon la remarque de saint Jérôme, le second Adam par sa mort a détruit l'empire de la mort à la même heure où le premier Adam l'avait introduite par son péché. Enfin pour montrer avec quelle ardente charité il a souffert, Notre-Seigneur voulut être élevé en croix à la sixième heure qui correspond à notre midi, au moment de la journée où la chaleur est plus intense.

Pilate fit alors placer Jésus devant son tribunal, et tentant une dernière fois de le délivrer, *il dit aux Juifs* comme pour les railler : *Voilà votre Roi* (Joan. XIX, 14). Naguère, afin d'exciter leur compassion, il disait en montrant l'ignominie où Jésus était réduit : *Voilà l'Homme* ; maintenant,

afin de piquer leur susceptibilité, il emploie l'ironie. Ainsi, après avoir tâché inutilement de les fléchir par la pitié, il essaie de les prendre par la honte; car il semble leur dire : Je m'étonne que vous présentiez comme un concurrent dangereux pour l'empereur cet homme flagellé, bafoué, vilipendé. Il est ridicule d'appréhender une usurpation de ce côté-là ; n'est-il pas évident qu'un personnage aussi misérable et aussi abandonné ne peut obtenir un royaume ni par ruse ni par violence ? N'ayant donc rien à craindre ou à soupçonner de sa part, vous devriez plutôt avoir de la commisération et demander grâce pour lui. Malgré toutes ces raisons, Pilate craignait encore que les Juifs ne lui fissent perdre son pouvoir en l'accusant auprès de César. Assurément, dit saint Chrysostôme (Hom. 83 in Joan.), tout ce que le gouverneur leur avait objecté était plus que suffisant pour apaiser leur colère ; mais ils craignaient qu'après avoir été relâché Jésus n'influençât de nouveau la foule, car l'amour de la domination est si séduisant qu'il suffit pour pervertir une âme. Voilà pourquoi ils avaient formé le projet et pris le parti de se défaire de Jésus. » Furieux de la résistance que Pilate opposait à leur dessein, ils persistaient toujours à crier avec un redoublement de rage : *Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le* (Joan. xix, 15). Comme s'ils disaient : Sa vue nous est insupportable, sa présence nous est odieuse, débarrassez-nous en au plus tôt ; qu'il meure, qu'il expire par le plus infâme supplice, afin d'ensevelir à jamais sa mémoire dans l'opprobre le plus profond. « Ainsi, comme le remarque le Vénérable Bède (in cap. 23 Luc.), voyant que le gouverneur, par ses interrogations réitérées et prolongées, avait fait crouler tout l'échafaudage des accusations élevées contre Notre-Seigneur, les Juifs ne rougissent pas de recourir simplement aux sollicitations ;

car ils veulent arracher par leurs instances et leurs vociférations ce qu'ils n'avaient pu obtenir par leurs récriminations et leurs spécieux arguments. L'histoire ecclésiastique prouve surabondamment que dans tous les temps les persécuteurs ont employé les mêmes procédés perfides à l'égard des saints Martyrs. »

Pilate s'efforça néanmoins de surmonter la terreur que les Juifs cherchaient à lui imprimer par rapport à César ; et pour triompher de leur insolente opiniâtreté, il les attaqua de nouveau par l'amour-propre. Il essaya donc encore de leur inspirer de la honte relativement au supplice du Christ, en leur disant par manière de moquerie : *Je crucifierai donc votre Roi* (Joan. XIX, 15). Il ne serait guère honorable pour vous, semblait-il dire, de me faire condamner cet homme que vous craignez avec si peu de raison de voir régner, comme déjà le bruit s'en est répandu. De votre part, ce serait une chose indigne de vouer à une mort infâme un tel personnage dont les prétentions ne sont point fondées. Par conséquent si vous n'êtes pas touchés de l'abaissement où il est tombé, du moins soyez sensibles à l'opprobre où vous seriez exposés, si je le crucifiais. Mais eux, dédaignant la douce liberté du règne de Dieu et de son Christ, préférèrent le joug pénible du démon ; et ils se vouèrent à une servitude perpétuelle, quand ils répondirent à Pilate : *Nous n'avons point d'autre roi que César*. D'après cette déclaration, il est constant que désormais ils s'assujétirent pour toujours à la domination romaine et renoncèrent à toute royauté nationale. On voit par là combien les Juifs étaient acharnés à réclamer la mort du divin Sauveur, puisque pour l'obtenir ils se sont engagés à reconnaître exclusivement l'autorité d'un prince étranger. « Ils ne voulurent plus être le peuple de Dieu, remarque saint Chrysos-

tôme (Hom. 83 in Joan.), et ils devinrent les esclaves des Romains ; parce qu'ils ne surent point apprécier ce qu'ils possédaient, ils eurent le malheur de recevoir ce qu'ils demandaient. » Ils font par leur basse conduite la même déclaration servile que les pontifes et les prêtres de la Synagogue, ces prélats et ces pasteurs de l'Église qui négligent ou abandonnent leurs fonctions spirituelles pour s'ingérer dans les affaires politiques ou temporelles.

En considérant Notre-Seigneur traduit une dernière fois devant Pilate, recueillons deux enseignements. 1° De même que le Sauveur a daigné comparaître à cause de nous devant un tribunal de la terre, nous devons aussi comparaître au dedans de nous-mêmes devant le tribunal de la conscience pour subir son jugement salutaire afin d'éviter le jugement rigoureux de Dieu même ; car suivant la doctrine de l'Apôtre : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés* (I Cor. xi, 31). — 2° Comme Jésus-Christ, sans ouvrir la bouche, s'est laissé traîner au tribunal d'un homme dont il a subi le jugement avec patience, nous devons ainsi subir avec patience le jugement de Dieu au temps de l'adversité : car nous sommes alors comme cités devant le tribunal du Seigneur. C'est pourquoi, après les paroles citées plus haut, l'Apôtre ajoute : *Mais en même temps que nous sommes jugés*, c'est-à-dire affligés par des peines temporelles, *le Seigneur nous châtie*, parce que, comme l'explique la Glose, la peine elle-même sert à nous purifier, *afin que nous ne soyons point condamnés avec ce monde* pour l'éternité (Ibid. 32) ; comme s'il disait : Il nous est bon d'être punis par Dieu durant la vie présente, pour que, corrigés sur la terre, nous ne soyons point condamnés dans la vie future. — Si nous voulons profiter de ces utiles enseignements, récitons d'un cœur dévot la prière sui-

vante : O très-doux Jésus, qui avez voulu être traîné au tribunal de Pilate pour y être jugé, faites que je descende devant le tribunal de ma conscience pour me juger sévèrement moi-même sur mes fautes ; de plus accordez-moi de supporter votre jugement dans l'adversité, avec une telle patience ici-bas que je puisse me présenter à votre dernier jugement en toute sécurité.

Cependant la dernière réponse des Juifs n'avait fait que redoubler la frayeur déjà si vive de Pilate. Alors plus que jamais il redouta de paraître agir contre l'empereur, si, malgré les instances de ceux qui protestaient ne vouloir pas d'autre roi que César, il refusait de mettre à mort l'homme qu'ils lui avaient livré comme prétendant être roi. C'en est fait ; le lâche gouverneur, cédant aux clameurs réitérées d'une multitude séditieuse, finit par abandonner la voie de la justice et de la vérité. La peur d'occasionner une insurrection, s'il persistait à contrarier la foule, la crainte de mécontenter son souverain et de perdre son pouvoir, s'il était dénoncé comme rebelle et regardé comme suspect, d'un autre côté le désir de conserver la faveur du peuple qu'il présidait, et peut-être l'espoir de recueillir le prix de la complaisance qu'il montrait, tous ces motifs réunis déterminèrent le faible Pilate à prononcer contrairement à la loi de Dieu, aux droits de l'équité et aux cris de sa conscience. D'ailleurs, comme il ne voyait personne prendre juridiquement la défense de l'accusé, il lui sembla qu'il ne courrait pas grand risque à sacrifier un pauvre individu innocent. Voilà pourquoi, après avoir tant de fois reconnu et proclamé que Jésus n'avait point commis de crime et ne méritait pas la mort, il se décida néanmoins à porter contre lui l'arrêt unique qui le condamnait à la peine capitale la plus cruelle et la plus ignominieuse. Cette

monstrueuse sentence, dont les paroles ne sont point consignées dans les Écritures canoniques, est rapportée par l'Évangile de Nicodème dans les termes suivants : Parce que ta nation t'a convaincu d'avoir aspiré à la royauté, j'ordonne qu'après avoir été flagellé, selon les ordonnances des princes, tu sois enfin élevé en croix.

Ainsi, *Pilate abandonna Jésus à la volonté des Juifs* (Luc. XXIII, 25). *Il le leur livra,* comme ils le lui demandaient, *pour qu'il fût crucifié,* non point de leurs propres mains, mais par les soldats romains chargés d'exécuter ses jugements officiels (Matth. XXVII, 26). Comme le gouverneur ne le fit mourir que pour les contenter, les Juifs se rendirent eux-mêmes coupables de l'attentat auquel ils s'efforçaient pourtant de paraître étrangers. Pilate non plus n'est point exempt de crime, puisque, comme juge d'office, il devait, en vertu de sa charge, observer et défendre la justice, sans se laisser fléchir par la crainte ou par l'ambition ; d'ailleurs, s'il l'avait absolument voulu, il aurait pu sauver Celui dont il avait proclamé l'innocence. Néanmoins parce qu'il avait tenté beaucoup d'efforts pour soustraire l'accusé aux violences des Juifs, son péché fut moins grave que le leur. Le motif qui le fit agir fut aussi moins mauvais ; car les Juifs réclamèrent par haine et par rancune la condamnation de Jésus-Christ, tandis que Pilate la leur accorda simplement par peur et par complaisance. Il se rendit ainsi leur complice, parce qu'il ne s'opposa point énergiquement à l'effet de leur rage, comme il l'aurait pu ; car c'est consentir au mal que de ne pas l'empêcher, quand on le peut ; son consentement toutefois ne fut pas entièrement libre, parce qu'il fut le résultat de la contrainte. Ce que Pilate fit alors, d'autres juges le font encore, lorsque l'appréhension de quelque dommage ou l'espérance de

quelque profit les portent à trahir la vérité et à vendre la justice. — Voilà, ô mon âme, comment cet Agneau très-innocent s'est soumis pour toi à la condamnation la plus inique, afin de te soustraire à la sentence trop méritée d'une damnation éternelle; voilà comment il a satisfait pour toi à des injustices qu'il n'avait point commises ; et toi, toujours ingrate et méchante, ne devrais-tu pas du moins répondre à un amour si généreux par l'affection la plus dévouée et par la compassion la plus tendre ? Représente-toi donc quels cris de désolation durent pousser les amis du Sauveur, lorsqu'ils entendirent prononcer cette sentence lamentable. Mais d'autre part quels éclats de joie firent retentir ses cruels ennemis, quand ils virent réussir leur complot infernal ! Ils rient et se moquent de Celui qui est le Dieu véritable et suprême; sans être touchés de l'innocence et de la patience de leur victime, oublieux de ses bienfaits et de ses miracles, et pour comble de barbarie, insensibles à ses humiliations et à ses douleurs extrêmes, ils ne sont préoccupés que d'une chose, c'est de hâter, autant que possible, le moment du supplice.

A propos de ce moment, écoutons l'explication que donne saint Augustin pour concilier les relations des Évangélistes (Tract. 117 in Joan) : « Les Juifs ont essayé de rejeter sur les Romains, c'est-à-dire sur Pilate et ses soldats, l'horrible déicide dont eux-mêmes étaient les principaux auteurs; c'est pourquoi, au lieu d'indiquer la sixième heure où les soldats crucifièrent Jésus-Christ, saint Marc se borne à signaler la troisième où les Juifs crièrent chez Pilate : *Crucifiez-le, crucifiez-le;* il a voulu montrer par là que le crucifiement du Sauveur doit être attribué, non point seulement aux soldats qui l'ont effectué, mais d'abord aux Juifs qui l'avaient réclamé. Ainsi, vers la sixième heure, les

appariteurs de la puissance romaine ont attaché Jésus à la croix, comme les prévaricateurs de la loi divine l'avaient demandé vers la troisième heure. Ceux-ci firent alors par leurs langues ce que ceux-là firent ensuite par leurs mains. Les plus criminels ne sont pas les derniers qui exécutèrent, mais plutôt les premiers qui provoquèrent la fatale sentence. » Ainsi parle saint Augustin. — D'autres soutiennent que la condamnation ayant été prononcée à la troisième heure ou vers neuf heures du matin, on commença dès lors à préparer le crucifiement qu'on parvint à consommer à la sixième heure ou vers midi ; par conséquent ce que saint Marc (xv, 25) dit de la troisième heure s'applique au crucifiement commencé, et ce que saint Jean (xix, 14) dit de la sixième heure se rapporte au supplice consommé. Dans le fait, il semble qu'il faut entendre ces diverses relations du temps écoulé entre la troisième heure et la sixième; or comme la moyenne prend le nom tantôt de l'un et tantôt de l'autre des deux extrêmes, il s'ensuit que les Évangiles ont pu nommer indifféremment ce temps intermédiaire la troisième ou la sixième heure. Ce qui confirme cette interprétation c'est l'usage suivi par l'Église de célébrer les messes solennelles entre la sixième et la neuvième heure, comme pour mieux rappeler le sacrifice offert sur la croix à pareil moment.

Notons maintenant les enseignements que nous trouvons ici. 1° Prenons garde de jamais poser aucun acte qui nous fasse mériter une sentence de mort pour l'âme ou pour le corps ; car c'est afin de nous en préserver que le Sauveur a voulu subir une sentence de mort. 2° De même que Jésus-Christ, pour l'amour de nous, s'est laissé condamner par l'ordonnance inique d'un homme, ainsi, pour l'amour de Dieu, nous devons supporter les jugements

injustes de nos semblables. Voilà pourquoi saint Paul écrivait aux Corinthiens (I Epist. IV, 3) : *Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque mortel que ce soit.* — Pour profiter de ces utiles leçons, que chacun de nous prie de la manière suivante : O bon Jésus, qui, quoique innocent, avez daigné subir une sentence de mort, ne permettez pas que je mérite d'encourir une telle condamnation pour le corps ou pour l'âme ; accordez moi aussi de ne point craindre pour l'amour de vous les jugements injustes des autres hommes.

A peine l'arrêt de mort eut-il été proclamé, qu'on ramena Jésus dans l'intérieur du prétoire. *Après l'avoir insulté* de nouveau, *on lui ôta la pourpre* dont il avait été affublé. Il se trouva donc encore nu devant ses bourreaux qui lui laissèrent à peine le temps de reprendre ses habits. Ce triste spectacle doit vous suggérer des sentiments analogues à ceux que vous avez éprouvés lors de sa flagellation. *Ils se décidèrent pourtant à lui remettre ses propres vêtements*, afin qu'il pût être mieux reconnu en allant au supplice. Aussitôt qu'il eut été habillé, *on le fit sortir* promptement pour que sa mort ne fût plus différée (Marc. xv, 20). Avant de le jeter hors de la ville comme un malfaiteur, on lui attacha des cordes aux bras, on lui passa une chaîne autour du cou, et sur ses épaules délicates on plaça l'instrument de sa condamnation. C'était un bois lourd et grossier qui, d'après la tradition, n'avait pas moins de quinze pieds de longueur. Lui-même devait le traîner jusqu'au lieu où il devait être crucifié. Bien loin de l'aider, aucun d'eux n'eût voulu seulement toucher un bois qui était réputé immonde et infâme ; car la mort de la croix était le comble de l'ignominie, suivant cette parole du Deutéronome (XXI, 23) : *Maudit celui qui est pendu au bois.* Le divin

Agneau cependant accepte cette funèbre corvée avec sa patience habituelle, et chargé de son gibet, il se met en marche pour le lieu où devait se terminer sa Passion. « Alors, comme le remarque saint Augustin (Serm. 71 de tempore), alors s'accomplit la prophétie d'Isaïe (IX, 6) : *Il portera sur son épaule la marque de sa principauté*. Cette marque c'est la croix, en vertu de laquelle, selon l'Apôtre (Philip. II, 9), *Dieu l'a exalté*. Tandis que, pour insignes de leur dignité, les uns portent le ceinturon, d'autres une mitre, Notre-Seigneur porte sa croix ; et, si vous y faites bien attention, vous trouverez, en effet, que Jésus-Christ ne règne pas autrement en nous sinon par les aspérités ; c'est pourquoi les voluptueux ou ceux qui vivent dans les délices sont ennemis de sa croix. Alors se manifesta le parfait modèle de l'obéissance, représenté autrefois par Isaac qui, sur l'ordre de son père, porta le bois destiné à faire de lui un holocauste. Et, selon saint Chrysostôme (Hom. 83 in Joan.), de même qu'Isaac fut épargné et qu'un bélier fut immolé à sa place, de même en la personne de notre Sauveur la divinité resta impassible, pendant que l'humanité fut offerte en sacrifice ; car parmi les ronces des péchés, dont notre misérable nature était hérissée, son humanité s'était engagée comme le bélier retenu par les cornes dans un buisson. — Alors se réalisa le mystère de la croix, figuré par la veuve de Sarepta, quand elle ramassa deux morceaux de bois pour apprêter le repas de son fils (III Reg, XVII).

A cette occasion, écoutons saint Anselme qui s'écrie (in Speculo, c. 12) : « Vois, ô mon âme, comment cet Homme est accablé et méprisé au delà de toute mesure. On le force de courber le dos sous le poids de sa croix, on le contraint de porter l'instrument de son supplice. Regarde ce triste spectacle. Voilà donc sur ses épaules les insignes

de sa souveraineté! voilà sa verge de justice! voilà le sceptre de sa royauté! » — Saint Jérôme ajoute (in cap. 15 Marc.) : « Ici, Abel est conduit dans la campagne par son frère qui veut le tuer. Ici, apparaissent Isaac avec le bois de son sacrifice et Abraham avec le bélier embarrassé dans les broussailles. Ici, nous voyons Joseph avec la gerbe symbolique et sa longue tunique ensanglantée ; Moïse avec sa verge miraculeuse, le serpent d'airain suspendu, et la grappe de raisin apportée sur un long bâton. Voici encore Élisée avec le bois qu'il jeta au fond du Jourdain pour en retirer une cognée séparée du manche; cette cognée, qui revint d'elle-même sur l'eau pour s'attacher au bois, est l'image du genre humain qui, de l'enfer où il était tombé, s'éleva vers le paradis au moyen de la croix en se plongeant dans l'eau du baptême. Enfin voici Jonas, qui, après être descendu du navire où il était monté, demeura trois jours enseveli dans le sein d'un monstre marin. »

Saint Augustin dit à son tour (Tract. 117 in Joan.): « Un grand spectacle s'offre à nos regards; mais qu'il est différent selon le point de vue où l'on se place! Aux yeux de l'impiété, ce n'est qu'une mystification curieuse, une scène tragique d'ignominie ; aux yeux de la piété, c'est au contraire un mystère sublime, un fondement solide de notre foi. L'impie ne voit ici qu'un roi bafoué, portant son gibet en guise de sceptre ; le fidèle y voit un roi méconnu, traînant avec peine le bois auquel lui-même doit être attaché d'abord, pour l'attacher ensuite au front des rois. Ce qui rend Jésus-Christ un objet de mépris pour les incrédules est précisément ce qui en fait un principe de gloire pour le cœur des Saints. En portant ainsi sa croix sur ses propres épaules, le Chef des prédestinés la recommandait d'avance à ceux qui devaient dire un jour avec saint Paul : *Dieu me garde*

de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ (Galat. vi). Lui-même, étant la lumière du monde, portait le chandelier sur lequel il devait être élevé pour éclairer tous les peuples. »

Comme un roi porte son sceptre, Jésus-Christ porte la croix, en signe de la glorieuse souveraineté qu'il possède sur toute créature et sur l'univers entier. Comme un triomphateur porte ses trophées, il porte sa croix, en signe de la victoire merveilleuse qu'il a gagnée sur les puissances et sur les principautés en les dépouillant. Docteur suprême, il porte sa croix comme le candélabre qui doit faire briller le flambeau de sa doctrine, en manifestant aux yeux des fidèles la vertu divine. De même que le grand-prêtre, allant au tabernacle pour pénétrer dans le Saint des saints, en portait la clef sur son épaule, de même notre divin Pontife, prêt à entrer au ciel, portait sur son épaule la croix qui devait nous ouvrir le sanctuaire éternel. — Mais dans la circonstance présente, le Christ a été figuré surtout par Isaac de la manière la plus touchante. Isaac, en effet, porta lui-même le bois du bûcher sur lequel Abraham voulait l'immoler, et pour obéir à son père il s'offrit volontiers en sacrifice ; ainsi le Christ porta lui aussi le bois de la croix sur laquelle le peuple hébreu voulait l'attacher, et pour obéir à son Père céleste il se soumit volontairement à la mort. — Jésus fut mené au supplice, sous l'impulsion des Juifs, par le ministère des Gentils; or ces deux peuples réunis avaient été signifiés jadis dans la personne des deux explorateurs qui, revenus de la Terre promise, en rapportèrent au désert la fameuse grappe de raisin, symbole du Christ lui-même. Comme les enfants d'Israël pouvaient reconnaître la fertilité de la Palestine par la grosseur de cette grappe, nous pouvons également apprécier la félicité de la

patrie céleste par la doctrine du Sauveur. — Cet Agneau de Dieu fut conduit hors de la ville pour y être immolé, comme les victimes autrefois étaient conduites hors du camp pour y être consumées par le feu, tandis que le grand-prêtre portait leur sang dans le Saint des saints (Hebr. XIII, 11 et 12).

En portant lui-même sa croix, Jésus-Christ nous invite par son exemple à marcher sur ses traces, ainsi qu'il nous y avait engagé déjà par sa parole, en disant : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* (Matth. XVI, 24). De même donc qu'aussitôt après avoir été condamné à mort, l'Auteur de la vie fut chargé de sa croix et traîné au supplice en dehors de la ville, comme un malfaiteur indigne de demeurer en ce monde, de même aussi le Chrétien véritable doit pratiquer l'abnégation personnelle et supporter l'ignominie publique, comme s'il était la balayure de la terre ; il doit ainsi, selon saint Paul, reproduire toujours en son propre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi en sa chair mortelle (II Cor. IV, 10). — Remarquons ici trois circonstances signalées par les Évangélistes dans la Passion de Notre-Seigneur : *On le dépouilla de la pourpre, puis on le revêtit de ses habits, et on l'emmena pour le crucifier* (Marc. XV, 20). Ces trois circonstances spéciales sont autant de figures prophétiques de ce que Jésus-Christ doit souffrir dans son corps mystique, l'Église militante, surtout aux temps de l'Antechrist. Le dépouillement de la pourpre ou du manteau royal annonce qu'elle sera privée du pouvoir temporel ; la restitution de ses vêtements signifie qu'elle sera ramenée à sa pauvreté primitive ; enfin le crucifiement de son divin Chef fait présager la violence de la dernière persécution contre elle-même.

Précédé d'un héraut qui proclamait partout la sentence,

Jésus était traîné vers le théâtre du supplice, où il portait sa croix, par ordre de Pilate. Malgré le pesant fardeau dont il était chargé, on le poussait brutalement et on le forçait d'accélérer sa marche en l'accablant d'outrages. Sur son passage accourut une multitude de peuple qui se mit à sa suite. Les uns se plaignaient et se lamentaient à cause de lui, d'autres l'insultaient et se moquaient de lui, d'autres encore lui jetaient des pierres, lui lançaient de la boue à la tête et souillaient d'immondices sa face sacrée. Mais lui, marchant la tête inclinée, souffrait tout en silence ; car comme l'avait prédit Isaïe (LIII, 7): *Il s'est laissé conduire au sacrifice sans même ouvrir la bouche, comme la brebis qu'on va égorger et comme l'agneau qu'on va immoler.* Ainsi trois classes de personnes composaient le lugubre cortége du Sauveur : les bourreaux qui le maltraitaient, les Juifs qui l'injuriaient, les amis qui le pleuraient. Il y avait en outre une foule d'indifférents que la curiosité seule attirait à ce spectacle tragique. Ces diverses classes étaient animées de sentiments bien opposés : beaucoup venaient pour se réjouir du supplice de Celui qu'ils avaient haï, quelques-uns pour s'affliger de la mort de Celui qu'ils avaient aimé.

Afin d'augmenter la confusion du Sauveur, on lui donna pour compagnons de supplice deux larrons ; et avec eux on lui fit traverser la ville, où les portes des maisons étaient encombrées de spectateurs. O bon Jésus, comme on s'ingénie à vous couvrir d'ignominie ! On vous associe à des voleurs, en sorte que, selon la remarque de l'Évangéliste (Marc. xv, 28), fut alors accompli cet oracle de l'Écriture : *Il a été mis au nombre des scélérats.* Cependant, ô Seigneur, votre patience reste inaltérable. Les principaux des Juifs avaient combiné de la sorte le convoi funèbre, afin que Jé-

sus fût diffamé publiquement par son entourage honteux, qu'aux yeux du vulgaire il semblât avoir participé aux crimes des brigands, et qu'on parût avoir procuré sa mort à bon droit. C'est ce que font encore beaucoup d'hommes méchants : ils tâchent de justifier leurs méfaits en déshonorant les bons ; car, par un renversement de l'équité, il n'est pas rare de voir aujourd'hui des personnages vertueux comptés parmi les plus méprisables. Or, si le divin Rédempteur permit à son égard cette suprême injure, ce fut pour montrer qu'il voulait souffrir pour les pécheurs. C'est ce qui fait dire au Vénérable Bède (in cap. 23 Luc.) : « Il a été rangé parmi les criminels à sa mort, afin de justifier les coupables dans sa résurrection, lui qui, possédant déjà la nature divine, a pris en outre la nature humaine pour notre amour, afin de nous donner le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Et maintenant, ô mon âme, transporte-toi par la pensée sur la voie douloureuse que parcourt ton aimable Sauveur. Vois par quelles souffrances il expie tes iniquités ; il est tellement courbé et comme écrasé sous le fardeau de la croix qu'il peut à peine respirer, en faisant quelques pas. Refuseras-tu de compatir à ses angoisses excessives, auxquelles viennent s'ajouter sans cesse de nouveaux outrages ? Ne ferais-tu pas bien d'offrir ton aide à ton divin Maître, en disant hardiment à ses bourreaux : Donnez-moi la croix de mon Seigneur ; c'est moi qui dois la porter à sa place.

Cependant la Mère désolée de Jésus ne pouvait d'abord, à cause de la multitude, ni l'approcher ni le voir ; elle alla donc rapidement avec ses compagnes et avec saint Jean, à un endroit où le cortége devait passer. Arrivée à la porte de la ville, au carrefour où deux chemins se rencontrent, elle se trouva tout à coup en face de son divin Fils ; mais en

l'apercevant chargé de cette longue croix qu'elle n'avait point encore remarquée, elle fut frappée d'une émotion si violente qu'elle faillit en mourir ; aussi fut-elle incapable de lui adresser une parole, et Notre-Seigneur, pressé par ses cruels bourreaux, eût vainement essayé de lui parler. Quel triste spectacle offraient les saintes femmes qui versaient des larmes et poussaient des gémissements, tandis qu'elles soutenaient notre douce Maîtresse ; car elle avait grand besoin d'être assistée, tant elle était accablée par la douleur ; on dit même qu'elle tomba en défaillance jusqu'à terre. Ah ! qu'elle eût volontiers porté la croix, si elle en avait eu la force ; et malgré son impuissance, elle l'eût tenté, si elle n'en avait été empêchée. « Pendant qu'elle suit son bien-aimé Jésus, dit saint Anselme (in Speculo), il me semble que de son cœur déchiré s'exhalent ces touchantes plaintes : Tous vous ont donc abandonné, ô Rédempteur du monde ! et vous allez seul vous faire immoler pour tous ! On ne voit point ici Pierre qui déclarait hier vouloir mourir pour vous. Où est maintenant Thomas qui invitait tous ses collègues à mourir avec vous ? On vous laisse mener seul au supplice, vous, mon Dieu, qui, en conservant ma virginité sans tache, avez daigné devenir mon Fils ! Le saint Docteur ajoute : L'âme pieuse, qui saura compatir aux tendres gémissements de cette Mère affligée, méritera de recueillir les fruits salutaires de sa généreuse affection. »

Après s'être avancé de quelques pas, le Seigneur se tourna vers les saintes femmes qui le suivaient en pleurant ; car il considère volontiers ceux qu'il sait lui appartenir (II Tim. II, 19). Sans donc faire attention à la tourbe sanguinaire qui le poussait, ses regards et ses paroles furent pour ces personnes dévouées qui l'aimaient et le plaignaient.

Filles de Jérusalem, leur dit-il (Luc. XXIII, 28), *ne pleurez point sur moi ;* c'est-à-dire : Ne vous affligez point de ce que je vais subir la mort ; car, par la résurrection dont elle sera promptement suivie, je vais triompher de son empire et de son auteur. Au lieu donc de me plaindre, vous devriez plutôt me féliciter de ce que je consens volontiers à mourir. Jésus s'adresse spécialement aux filles de Jérusalem, parce que plusieurs femmes de cette ville s'étaient jointes à celles de la Galilée pour l'accompagner par dévotion. Cependant elles figurent ici ces personnes qui déplorent les péchés des autres sans s'inquiéter des leurs propres, et qui ont pitié de leurs semblables et non point d'elles-mêmes, contrairement à cette maxime de l'Ecclésiastique (XXX, 24) : *Aie pitié de ton âme en te rendant agréable à Dieu.* Le Sauveur pourtant ne défend point la compassion à l'égard de lui-même souffrant pour nous, mais il marque ici qu'elle doit avoir un autre objet en ajoutant à ces femmes juives : *Pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants.* Comme s'il disait : A cause de la ruine prochaine qui menace votre capitale et votre nation, purifiez-vous avec votre postérité par les larmes d'une sincère pénitence, afin de ne point être enveloppées dans la terrible condamnation qui attend ces perfides persécuteurs en expiation de ma mort.

Si le Sauveur exhortait les filles de Jérusalem à verser des larmes, c'était donc littéralement à cause des fléaux que les Romains allaient faire tomber sur les Juifs déicides, quarante ans après sa Passion ; c'était ensuite à cause des calamités que les démons doivent faire pleuvoir sur tous les incrédules ; car les fléaux passés ne sont qu'une image des calamités futures, et c'est pour éviter les dernières qu'il faut pleurer pendant cette vie. En effet, ajouta Jésus (Luc.

XXIII, 29), *voici bientôt le temps où l'on dira : Heureuses les femmes stériles, celles qui n'ont point enfanté, ni allaité*, parce que, n'ayant à se préoccuper que d'elles-mêmes, elles seront plus agiles pour échapper à la dévastation de leur patrie. Au jour du jugement aussi, combien de parents se reprocheront, comme une cause de damnation, d'avoir trop aimé et ménagé leurs enfants, tandis que des enfants se reprocheront d'avoir aimé et imité leurs parents. Saisis d'horreur à la vue de maux inévitables, *ils commenceront alors à crier : Montagnes, tombez sur nous ; collines, couvrez-nous* (Ibid. 30). Ces cris de désespoir, qui furent proférés à la destruction de Jérusalem par les Israélites endurcis, seront répétés à la fin du monde par les réprouvés impénitents; mais c'est en vain que ceux-ci, comme autrefois ceux-là, voudront se cacher pour ne point comparaître devant la face du Seigneur ; *car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec* (Ibid. 31) ?

Dans ces dernières paroles qu'il adressa aux filles de Jérusalem, Jésus-Christ se désigne lui-même par *le bois vert*, qui peut rapporter du fruit et qu'on ne doit point par conséquent arracher de la terre ; le peuple juif au contraire est *le bois sec*, qui mérite uniquement d'être retranché comme infructueux. Jésus-Christ veut donc dire : Si moi-même, quoique fécond en toutes sortes de vertus, j'ai été châtié si rigoureusement, combien plus sévèrement doit être puni le peuple juif, privé de toute sève de la grâce ? En outre, les justes et les élus sont, avec leur Chef suprême, un bois verdoyant et fertile, tandis que les pécheurs et les impies sont un bois aride et stérile. Notre divin Sauveur semble donc nous dire à tous : Si, moi qui n'ai produit que de bonnes œuvres, je suis néanmoins exposé au feu des tribulations, à quelle fournaise de tourments sont réservés

les pécheurs et les impies qui ne produisent point de bonnes œuvres? Oui, Seigneur, vous êtes vraiment un arbre de salut et de vie, digne de toutes bénédictions, au lieu que, nous autres misérables, nous sommes des arbres morts et inutiles, uniquement dignes des flammes éternelles. En conséquence, si, à la suite de Jésus-Christ, *tous ceux qui veulent vivre dans la piété doivent endurer persécution*, comme le déclare saint Paul (II Tim. III, 12), *et si ceux qui habitent la maison de Dieu commencent à être jugés déjà, comment finiront ceux qui rejettent l'Évangile de Dieu?* demande saint Pierre (I Ep. IV, 17). Saint Augustin dit également (2 Serm. in Psal. 88) : Celui qui est venu sans péché dans ce monde n'en est point sorti sans s'être soumis à la douleur, comment pourraient en être exempts ceux qui sont venus ici-bas avec le péché? Saint Grégoire ajoute : « Toutes les fois que je réfléchis à la mort du Sauveur, à la patience de Job, au martyre de Jean-Baptiste, je me prends à dire : Pécheur, d'après ces traits de rigueur, tu peux comprendre combien souffriront ceux que Dieu réprouve, puisque ceux qui aiment ont tant souffert. » Il serait bon de nous rappeler souvent cette vérité salutaire; elle nous inspirerait certainement une sainte frayeur, qui servirait à nous préserver ou à nous retirer du péché. Ce fut l'effet qu'elles opérèrent en saint Jérôme, comme lui-même l'assure (Ep. ad Heliodor.) : « Soit que je mange, soit que je boive, ou que je fasse autre chose, il me semble toujours que j'entends retentir à mes oreilles cette voix terrible : Morts, levez-vous et venez au jugement. »

Après avoir marché quelque temps, Notre-Seigneur se trouva tellement abattu, épuisé par suite de ses nombreuses plaies et de ses récentes douleurs, qu'il ne put continuer sa route et porter sa croix; il déposa donc son fardeau

pour se reposer un instant et respirer un peu. Mais ses barbares ennemis ne voulaient pas différer sa mort d'un seul moment, dans la crainte que Pilate, déjà si incliné à relâcher leur victime, ne révoquât sa sentence. C'est pourquoi, *ayant rencontré Simon le Cyrénéen, père d'Alexandre et de Rufus, lequel revenait de la campagne, ils le contraignirent à porter la croix derrière Jésus* jusqu'au lieu du crucifiement (Marc. xv, 21. — Luc. xxiii, 26). Ils firent ainsi prêter secours à leur condamné, non point assurément par compassion, mais pour hâter son supplice, et pour montrer que, bien loin d'être Fils de Dieu, il était simplement un homme ordinaire, faible, sujet à la fatigue et à la souffrance. Comme tout le monde avait la croix en horreur, dit saint Chrysostôme (Hom. 84 in Joan.), personne ne voulait même la toucher ; aussi l'imposa-t-on à un passant comme une corvée que les autres se gardaient bien d'accepter. Lui-même ne porta la croix que corporellement et de force, mais non point spirituellement et de cœur, soit à cause de la honte qui y était attachée, soit qu'il fût secrètement disciple de Jésus. Selon saint Jérôme (in cap. 15 Marc.), si cet homme est ici désigné par son nom de Simon, c'est à cause de ses deux enfants qui étaient disciples du Sauveur.

Suivant plusieurs auteurs, ce Simon, qui n'était point originaire de Jérusalem mais de Cyrène dans la Lybie africaine, était un païen devenu prosélyte. Or, quoique les Juifs l'aient contraint comme un homme de rien à prendre la croix de Jésus, ce fait ne renferme pas moins de profonds mystères. Il signifiait que, pour son salut, la Gentilité allait recevoir la croix immédiatement des épaules mêmes du Rédempteur; que, comme l'indique le nom d'*Alexandre (auxiliaire)*, cette croix sacrée allait dissiper

les ténèbres de l'ignorance répandues par l'idolâtrie ; que, comme le marque le nom de *Rufus* (*roux*), elle devait empourprer du sang divin l'Église formée par les différentes nations; qu'au moyen de *l'obéissance*, désignée par le nom de *Simon*, elle mettrait fin à la disgrâce des peuples convertis, parce qu'elle les rendrait *héritiers* du royaume, d'après l'étymologie du mot *Cyrénéen*. En se chargeant de la croix qui lui était imposée, Simon montrait que nous devons nous assujétir à la pénitence ; et en abandonnant à un étranger cet instrument du sacrifice, les Juifs montraient qu'ils renonçaient pour eux-mêmes au bénéfice de la Rédemption. Par leur incrédulité, dit saint Hilaire (Can. 33 in Matth.), les Juifs s'étaient rendus indignes de porter la croix du Sauveur ; mais les Gentils étaient destinés à l'accepter par la foi en participant à la Passion. » La Glose ajoute : « Afin de prouver sensiblement que la pleine communication des sacrés mystères allait passer de la Synagogue à la Gentilité, ce n'est point un Hébreu, mais un étranger qui partage le fardeau ignominieux de Jésus sur la route du Calvaire. Comme Simon signifie *obéissant* et Cyrénéen *héritier*, le personnage ainsi nommé représente justement les Chrétiens convertis du Paganisme ; car d'étrangers qu'ils étaient aux promesses et aux faveurs de l'Ancien Testament, par leur docilité et leur soumission aux préceptes divins ils sont devenus *habitants de la cité des Saints et de la maison de Dieu* (Eph. II, 19) et par conséquent *héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ* (Rom. VIII, 17). » Simon, qui, en revenant de la campagne, porte la croix derrière Jésus-Christ, figure donc le peuple Gentil, qui, en renonçant aux superstitions païennes, marche courageusement sur les traces d'un Dieu souffrant. Or du mot *campagne*, en grec παγος, en latin *pagus*, qui est synonyme

de *villa, village*, vient le nom de *Païens*, qu'on a donné aux infidèles étrangers à la maison de Dieu. Saint Théophile dit aussi : Il porte sa croix, celui qui abandonne la campagne, c'est-à dire le monde avec ses œuvres pour se diriger vers Jérusalem, la cité céleste.

Par son portement de croix, Jésus-Christ nous donne une première leçon. Il nous apprend que, comme Chrétiens, nous devons porter la croix après lui. C'est ce que nous enseigne saint Pierre par ces paroles (I Ep. II, 21) : *Le Christ a souffert pour nous, en nous laissant un exemple à imiter.* En effet, comme l'explique la Glose, afin de nous montrer comment nous devons souffrir, Notre-Seigneur a porté la croix d'abord tout seul, puis il l'a remise à ses disciples dans la personne de Simon le Cyrénéen qui tenait leur place. Aussi, comme le remarque saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), Simon n'allait pas devant, mais simplement derrière le Sauveur. Le divin Maître dit lui-même dans l'Évangile (Luc. IX, 23) : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne chaque jour sa croix et qu'il me suive.* Cette mémorable exhortation détermine les trois conditions nécessaires pour porter la croix après Jésus. Il faut d'abord la porter non point forcément comme Simon, mais volontairement ainsi que l'indiquent ces paroles : *Si quis vult post me venire.* Il faut ensuite porter non point une croix étrangère, mais sa propre croix ainsi que le marquent ces mots : *Tollat crucem suam.* Il faut enfin la porter non point par vaine gloire, mais pour la gloire divine ; car Jésus-Christ ajoute : *Et sequatur me, et qu'il me suive.* — Or, selon saint Augustin (Serm. 7 de Verbis apost.), la croix que nous devons porter tous les jours n'est point formée par le rapprochement transversal de plusieurs pièces de bois, comme celle qui fut fabriquée pour la Pas-

sion du Sauveur ; mais elle consiste dans la pratique difficile de toutes sortes de vertus. Ainsi la vie entière du Chrétien qui vit selon l'Évangile est une véritable croix et un martyre continuel.

Parmi ceux qui portent la croix prise dans le sens moral, les uns le font de bon gré, tels que les hommes parfaits imitateurs de Jésus-Christ ; d'autres le font à contre-cœur, comme ceux qui accomplissent quelque commandement ou exercent quelque acte vertueux par contrainte et en murmurant. Il en est aussi qui portent non point leur propre croix mais celle d'autrui ; ce sont ceux qui exaltent les austérités et les œuvres des Saints sans toutefois les imiter, ou qui se glorifient de militer sous une règle très-sévère sans se mortifier néanmoins. De plus, on en voit qui portent la croix, mais sans suivre Jésus-Christ ; ainsi font ceux qui travaillent pour la louange humaine et qui ne sont point encore attirés par l'amour divin ; voilà pourquoi, comme Simon, ils portent leur croix sans mourir cependant ; car s'ils affligent leur chair par le labeur de la pénitence, ils ne cessent pourtant point de vivre pour le monde par le désir de la gloire. Les premiers qui sont figurés par Notre-Seigneur font une pénitence méritoire ; mais il faut dire le contraire des autres qui sont figurés par le Cyrénéen. « Malheur ! s'écrie saint Bernard (serm. de Passione), malheur encore à ceux qui portent la croix et qui ne suivent pas le Christ ! Malheur à ceux qui portent de force une croix comme l'a fait Simon, au lieu de porter la leur avec soumission comme l'a fait Jésus ! Si vous portez vraiment la croix avec le Crucifié, pourquoi ne mourez-vous pas au monde ? » — Portez donc votre croix chaque jour et de bon cœur, en suivant Jésus avec amour ; si votre esprit ne le perd point de vue, toute peine vous semblera légère.

« Quelle que soit l'amertume de la coupe que nous présente la tribulation de cette vie, dit saint Augustin, nous serons beaucoup soulagés en considérant la dignité de Celui qui a marché pour nous au supplice et qui nous invite à la gloire. » — Il nous reste maintenant à éviter le malheur de fabriquer ou bien d'imposer quelque croix au Sauveur ; car c'est tailler une croix pour y clouer Jésus-Christ que d'aider ou de pousser quelqu'un à faire le mal ; et c'est charger d'une croix le Sauveur que d'attribuer à une disposition divine le péché commis.

Par son portement de croix Jésus-Christ nous donne une seconde leçon. Il nous apprend, selon saint Théophile, que quiconque possède, comme lui, l'autorité d'un maître doit le premier prendre la croix, y attacher sa propre chair par la crainte de Dieu, et l'imposer ainsi par une coaction salutaire à ses sujets ou subordonnés.

Pour mieux profiter des considérations précédentes, rappelons-nous avec quel amour Jésus-Christ a porté sa lourde croix, et combien devait être accablante cette croix à laquelle étaient suspendus tous les péchés du monde ; car il en a supporté l'effroyable responsabilité en allant se faire immoler comme la victime destinée à les expier. On pourra aussi s'imaginer qu'à la place du Cyrénéen on porte soi-même sa croix derrière Jésus et avec Jésus, en lui adressant quelque dévote prière comme celle-ci : Sauveur miséricordieux, qui avez daigné prendre la croix sur vos propres épaules, faites que j'embrasse spontanément la croix de la pénitence et que je la porte tous les jours sur vos traces sacrées.

Il est bon d'observer ici que quatre personnes ont porté la croix, même matériellement, à savoir le larron de gauche, figure des pécheurs impénitents qui de la croix du

châtiment temporel passent à celle du malheur éternel; le larron de droite, modèle des vrais pénitents ; Simon, image des pénitents murmurateurs ; Jésus, type des innocents qui portent les péchés des autres. Les premiers endurent la peine sans faire pénitence ; les seconds font une pénitence méritoire pour leur propre compte ; les troisièmes font une pénitence qui n'est point méritoire ; les quatrièmes font une pénitence méritoire pour le compte d'autrui. Jésus porta donc la croix d'abord tout seul aussi longtemps que ses forces le lui permirent ; mais ensuite il partagea le fardeau avec Simon qui fut choisi par une disposition mystérieuse de la divine Providence.

Ainsi chargé et lié comme un malfaiteur, *Jésus fut conduit*, parmi les huées et les vociférations, *jusqu'au lieu appelé Golgotha ou Calvaire* pour y être crucifié (Matth. XXVII, 33). De toutes les courses ou marches auxquelles on obligea notre divin Sauveur, cette dernière fut la plus pénible et la plus ignominieuse pour plusieurs raisons: 1° par rapport au but du voyage ; car est-il rien de plus infamant que d'être traîné au gibet ? 2° à cause de la société qu'on lui donna ; car *avec lui on conduisait deux scélérats* au même supplice (Luc. XXIII, 32), mesure qu'on avait imaginée pour augmenter sa confusion, en le rangeant parmi les autres criminels dignes de la peine capitale ; 3° à cause de la foule nombreuse qui le suivait avec des sentiments bien divers ; 4° eu égard à l'endroit où on le menait, lieu d'horreur et d'infection.

Cette montée du Golgotha nous présente trois enseignements. 1° De même que nous voyons Jésus se laisser conduire sans résistance au supplice comme un agneau au sacrifice, ainsi nous devons nous laisser conduire avec une entière soumission aux commandements de Dieu et aux

ordres des supérieurs qui tiennent sa place : c'est par cette parfaite obéissance que nous immolons notre propre volonté. 2° Nous devons suivre Jésus-Christ sur la route du Calvaire, en pleurant avec les pieuses femmes les nombreuses misères de notre fragile condition. Cette faible nature humaine représentée spécialement par la femme, dit saint Théophile, comment peut-elle suivre le Sauveur, sinon en s'abandonnant aux sentiments de componction qui produisent les larmes de la pénitence ? Nous figurons au naturel le cortége des dévotes personnes qui accompagnaient Notre-Seigneur avec des gémissements et des lamentations, lorsque, marchant après l'image du Crucifix, nous exécutons des processions solennelles au chant des litanies pour détourner les calamités publiques ; par ce convoi de suppliants, nous semblons dire alors : *Sortons hors du camp pour aller vers lui, en portant l'ignominie de sa croix* (Heb. XIII, 13) ; et de cette manière, à la recommandation du divin Maître, nous pleurons sur nous-mêmes et sur nos enfants. Lors donc que vous tâchez ainsi d'imiter la marche douloureuse du Rédempteur conduit à la mort, ne manquez pas de lui exprimer votre profond regret de ce que vous n'avez point ressenti jusqu'ici et que vous ne ressentez point encore pour sa généreuse Passion toute la fervente dévotion qu'elle mérite. 3° Les pèlerins qui voyagent par pénitence ou les religieux qui sortent par obéissance, s'il leur arrive de se trouver harassés, doivent se rappeler le pénible trajet du Sauveur montant au Calvaire ; brisé par les mille souffrances qu'il avait endurées toute la nuit précédente et pendant ce jour-là même, il éprouva un tel épuisement qu'il lui devint impossible de porter plus loin sa croix par lui-même. Si donc notre divin Chef a daigné subir pour nous tant de fatigues unies à tant d'opprobres,

pourquoi ne nous réjouirions-nous point de supporter pour lui quelque lassitude, en nous estimant trop honorés de faire route avec lui?

En conséquence de ces dernières considérations, rappelons-nous parmi quelles ignominies extrêmes Notre-Seigneur s'est laissé mener au gibet infâme afin de nous frayer le chemin à la gloire céleste ; pleurons avec les saintes femmes en versant du moins les larmes du cœur, et disons-lui : O Jésus, qui vous êtes laissé conduire jusqu'au sommet du Golgotha pour y être crucifié, daignez me conduire dans le sentier de vos commandements ; faites que, réuni aux saintes femmes, je vous accompagne dans votre lamentable Passion, et que je pleure sur moi-même en considérant les misères de ma propre condition.

En somme, sans qu'il s'agisse encore du crucifiement, vous voyez combien tout ce que Jésus-Christ a souffert, depuis la veille au soir jusqu'à midi du lendemain, a été amer, cruel, horrible. Pour les hommes féroces et sacriléges dans les mains desquels il était tombé, c'eût été trop peu de crucifier son corps, de le condamner à la mort la plus douloureuse et la plus honteuse ; il leur fallait crucifier son âme, la rassasier d'afflictions et d'opprobres.

Prière.

Seigneur Jésus, qui à l'heure de tierce avez voulu être déchiré pour nous par les coups d'une sanglante flagellation, délivrez-moi des fléaux de la vengeance divine que je n'ai que trop mérités. Par les épines aiguës qui ont percé votre chef sacré, transpercez mon âme d'une salutaire componction pour la préserver des délecta-

tions coupables ; et accordez-moi de parvenir à la couronne après avoir accompli ma pénitence. En considération de ce que vous avez été volontairement exposé à mille dérisions et condamné à la peine capitale par la plus inique sentence, donnez-moi d'échapper aux affreuses moqueries de Satan et à la mort éternelle de l'enfer. Sauveur miséricordieux qui avez vous-même porté votre croix, faites que, vous suivant avec fidélité, je porte avec courage la mienne, celle que je mérite pour mes nombreux péchés, celle aussi que j'embrasse de bon cœur, faites enfin que je m'en serve comme d'échelle pour atteindre la gloire céleste. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXIII

SEXTE DE LA PASSION.

JÉSUS EST CRUCIFIÉ SUR LE CALVAIRE ENTRE DEUX VOLEURS. PAROLES QU'IL PRONONCE AVANT DE MOURIR.

Matth. XXVII. — Marc. XV. — Luc. XXIII. — Joan. XIX.

A l'heure de sexte, vers midi, considérez avec tristesse et douleur comment notre divin Sauveur, précédé d'un héraut qui proclamait la sentence, fut traîné parmi tous les affronts imaginables hors la porte de Jérusalem jusque sur la montagne du Calvaire ou Golgotha, c'est-à-dire *lieu des crânes*. Cette montagne était ainsi nommée parce qu'on y décapitait et pendait les malfaiteurs, et qu'on y laissait leurs têtes et leurs ossements. Pour montrer que le

salut des pécheurs était le but de ses souffrances, Jésus venait mourir à ce même endroit qui servait aux exécutions des criminels. Il voulait ainsi lever l'étendard des martyrs sur le théâtre même des suppliciés, afin que, là où le péché avait abondé, la grâce divine parût surabondante ; il voulait aussi nous apprendre que par la voie du supplice patiemment enduré on parvient à la couronne du martyre. Ce fut donc là que notre divin Chef, séparé de la nation juive sa race spéciale, devint comme un crâne dénudé et dépouillé de sa propre chair.

Ainsi, parmi les circonstances qui imprimèrent un caractère d'ignominie à la mort du Christ, il faut compter d'abord la destination du lieu où il la subit, c'était l'endroit où l'on punissait les plus grands coupables ; puis le genre de châtiment qu'on lui infligea, ce fut le crucifiement regardé alors comme la peine la plus infâme ; ensuite la compagnie parmi laquelle il expira ; car pour le rendre odieux par dessus tous les autres, les Juifs l'attachèrent au gibet entre deux insignes larrons, comme s'il eût été non-seulement leur complice, mais leur chef. Depuis ce temps, combien les choses ont changé d'aspect ! la croix qui était alors un objet d'opprobre, un instrument de supplice réservé pour les voleurs et les scélérats, est devenue un ornement sur le front des plus fiers monarques, une décoration sur la poitrine des plus vaillants guerriers. Enfin une autre circonstance qui rendit plus affligeante la Passion du Seigneur, ce fut celle du temps ; car on le mit à mort pendant la fête de Pâque, en ces jours solennels de grâce et de miséricorde où tous se livraient à la joie et à l'allégresse.

Jésus-Christ a souffert hors de Jérusalem pour deux raisons : 1° pour montrer que la vertu de sa Passion ne

devait pas servir uniquement à l'avantage de sa nation. Selon saint Chrysostôme, Notre-Seigneur a voulu mourir non point dans le temple ou dans la capitale des Juifs, mais hors de leurs murs et de leurs portes, afin de signifier qu'il offrait le sacrifice de sa propre vie, non point pour le salut d'un seul peuple, mais pour la rédemption de tout le genre humain. 2° Il voulait aussi nous apprendre par là que, si nous désirons profiter de sa Passion, nous devons sortir de ce monde, sinon de corps au moins de cœur. Saint Paul dit, en effet (Heb. XIII, 12) : *Puisque Jésus-Christ a souffert hors de la porte, suivons-le hors du camp, en portant l'ignominie de la croix.* Selon saint Bernard (Serm. de Passione), on quitte la cité du monde de trois manières : par le détachement intérieur, en renonçant à son affection ; par le détachement extérieur, en renonçant même à sa société ; par l'avancement ou progrès spirituel qui fait soupirer l'âme après le bonheur d'être unie intimement au Seigneur. Car, d'après saint Grégoire (Moral. l. 8, cap. 6), nous nous rapprochons de Dieu à mesure que nous nous éloignons de l'amour des créatures.

Parmi tous les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, celui qui mérite plus de respect et excite davantage à la componction, c'est la montagne du Calvaire ; car le Seigneur a daigné y souffrir et y opérer des choses étonnantes et admirables. Il est impossible de les méditer attentivement sans que le cœur ne soit pénétré d'une vive contrition, et sans que le pressoir de la Passion ne fasse couler de nos yeux attendris les larmes de la compassion. Souvent, mais surtout à l'heure de la tentation, transportez-vous en esprit sur cette montagne sacrée pour y contempler les merveilles dont elle fut le théâtre. Quand vous sentirez le feu de la dévotion s'éteindre en votre âme, hâtez-vous

d'aller au Calvaire; vous aurez soin d'y recueillir quelques fragments de la croix avec lesquels vous pourrez facilement raviver les flammes de la charité.

L'endroit du Golgotha où Jésus-Christ fut crucifié est à cinquante pas du sépulcre où il fut enseveli. L'un et l'autre, situés au nord de Jérusalem, étaient autrefois séparés de la ville ; mais ils ont été compris dans son enceinte par les murs que fit construire l'empereur Adrien. Plus tard les Chrétiens firent bâtir deux grandes églises qui renferment sous un même toit plusieurs lieux saints, tels que ceux du crucifiement et de la sépulture du Sauveur. Sur le versant occidental du mont Calvaire, à la place même du crucifiement, s'élève une première église oblongue; on y voit le rocher où était enfoncée la croix, lorsqu'elle portait Notre-Seigneur. A cinquante pas plus loin, sur l'emplacement de la sépulture, s'élève une seconde église avec coupole; le sanctuaire où se trouve le maître-autel, est supporté par douze colonnes. Comme ces deux églises sont jointes ensemble, beaucoup en parlent comme s'il y en avait une seule qu'ils appellent *Église du Saint-Sépulcre* ou *de la Résurrection*. — Chose remarquable ! l'endroit où la croix fut plantée se trouve au point le plus central de la superficie du globe ; c'est pourquoi on y a gravé en grec l'inscription suivante : *Ici notre Dieu, depuis des siècles a opéré notre salut au milieu de la terre* (Psal. LXXIII, 12). Suivant une tradition judaïque rapportée par saint Jérôme (in cap. 25 Marc.), ce fut en ce même endroit de la montagne qu'un bélier fut immolé en place d'Isaac. Saint Augustin témoigne que saint Jérôme regardait cette tradition comme certaine. Au-dessous du sol on voit l'espèce de cave où Jésus garrotté fut renfermé, pendant qu'on achevait de préparer le crucifiement. — Remarquons

en outre que Jérusalem, *cité de Dieu*, capitale du monde, *dont on a dit* et dont on dit encore *tant de choses merveilleuses* (Ps. LXXXVI, 3), est bâtie sur le penchant d'une montagne au sud et à l'ouest. Elle s'étend en longueur du sud au nord sur les flancs du mont Sion, et en largeur de l'ouest à l'est jusqu'au torrent de Cédron et à la vallée de Josaphat. L'assiette de la ville s'élève ainsi vers le midi et à l'occident, tandis qu'elle s'abaisse à l'orient, de manière qu'en temps de pluie les eaux font descendre toutes les ordures par la porte dite *du fumier* jusque dans le torrent de Cédron.

Regardez maintenant à l'œuvre les artisans d'iniquité ; observez tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font contre le Seigneur ; considérez tous ses mouvements avec la même attention que si vous les voyiez de vos propres yeux. Ses ennemis, s'apercevant qu'il était exténué de fatigue, lui présentèrent *un vin assaisonné de myrrhe* (Marc. XV, 23) *et mêlé de fiel* (Matth. XXVII, 34), comme pour faire sentir intérieurement à leur très-douce Victime l'amertume qui remplissait leur cœur. *Mais il ne fit qu'en goûter*, dit saint Matthieu, *et il refusa d'en boire* ; car, comme le remarque saint Chrysostôme (Hom. 88 in Matth.), simplement goûter un breuvage, ce n'est pas véritablement le boire. Aussi saint Marc dit qu'*il ne l'accepta point* ; car on n'accepte point la boisson qu'on se contente de goûter, puisqu'au lieu de l'avaler on la repousse aussitôt. Alors s'accomplit l'oracle que le Seigneur avait prononcé par la bouche du Prophète royal : *Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et ils m'ont offert du vinaigre pour étancher ma soif* (Psal. LXVIII, 22). Mais une pareille potion ne pouvait convenir à Celui qui, étant la douceur et la bonté même, ne montra jamais d'aigreur ni d'amertume envers les hommes ; voilà pour-

quoi il ne voulut point la prendre. S'il se contenta d'y poser les lèvres, c'était pour signifier la promptitude de sa résurrection ; selon saint Grégoire, en effet, il marquait par là que l'amertume de la mort qu'il allait ressentir momentanément serait changée bientôt en douceur par la résurrection qui devait s'opérer le troisième jour. Saint Jérôme ajoute (in cap. 15 Marc.) : Le Sauveur fit oublier le suc mortel de la pomme fatale, en goûtant le vinaigre ; mais en n'avalant point ce breuvage, il fit voir qu'il n'avait point commis le péché dont il subissait la peine néanmoins; aussi il a pu dire avec vérité par l'organe du Psalmiste : *J'ai payé pour des rapines dont je n'étais pas coupable* (Psal. LXVIII, 5). Hélas ! combien de Chrétiens agissent à l'égard du Sauveur comme ses bourreaux ? Ne lui présente-t-il pas un vin mêlé de myrrhe, celui qui enseigne l'erreur sous le manteau de la vérité? Ne lui offre-t-il pas du fiel et du vinaigre, quiconque lui consacre des biens acquis par injustice ou par violence ? N'est-ce pas abreuver aussi Jésus-Christ d'amertumes que d'en abreuver ses membres ? Et généralement, ne peut-on pas considérer comme un vin mêlé de myrrhe ou de fiel toute bonne œuvre souillée par quelque circonstance mauvaise ? or de même qu'un peu de myrrhe ou de fiel suffit pour gâter le meilleur vin, de même une seule tache de péché mortel suffit pour infecter nos meilleures actions.

Voyez maintenant d'autres bourreaux occupés à préparer toutes les choses nécessaires pour crucifier Jésus. En voici qui s'approchent pour lui enlever tous les habits ; ils les lui arrachent si brutalement qu'ils rouvrent toutes ses plaies, car le sang qu'il avait répandu dans la flagellation avait collé sa tunique de dessous à sa chair sacrée. Naguère on l'avait déshabillé dans le prétoire devant les ministres de

Pilate, maintenant on le dépouille en public devant le peuple réuni; là on lui avait ôté ses vêtements pour les lui rendre, mais ici on les lui ôte afin qu'il ne les reprenne plus dorénavant. Alors ce corps si parfait qui avait été formé sans défaut dans le sein d'une Vierge, apparut au grand jour tout ensanglanté et meurtri ; alors aussi se révéla l'ignominie de sa Passion, car la honte d'être crucifié ainsi tout nu n'était infligée qu'aux plus infâmes malfaiteurs. A ce triste spectacle, ô très-douce Marie, quelle ne dut pas être votre poignante affliction? Pouviez-vous regarder pour la première fois votre divin Fils déchiré de blessures, sans que votre âme si tendre ne fût transpercée de douleurs? Mais ce qui dut mettre le comble à votre désolation, ce fut de le voir tout nu dans cet horrible état qui l'exposait aux intempéries de l'air et aux insultes de la populace. Aussitôt cette Mère éplorée se dégage de la foule et s'approche de Jésus ; puis détachant le voile de son cou, elle s'empresse d'en couvrir et d'en ceindre le corps de son Fils bien-aimé. — En présence du dénûment complet où nous voyons réduit notre souverain Maître, apprenons à nous débarrasser de toutes les affections et de toutes les choses mondaines qui pourraient mettre obstacle à notre salut ; efforçons-nous de suivre nus la croix nue, selon l'expression de saint Jérôme (Ep. ad Heliod.). Si l'on nous ravit ce que nous possédons, nos biens et même nos vêtements, rappelons-nous aussitôt le dépouillement absolu de Celui qui a voulu nous servir de modèle ; nous sentirons alors naître dans nos cœurs la résignation nécessaire pour supporter sans murmure les privations qui nous sont imposées. Disons à cet effet : O bon Jésus, qui, avant d'être attaché à la croix, avez voulu être dépouillé de vos vêtements et réduit à la nudité, accordez-moi d'être dépouillé de toutes les

choses contraires à mes intérêts spirituels, afin que je vous imite dans votre dénûment et que je vous suive jusque sur la croix.

Bientôt, malgré des gémissements et des soupirs lamentables, les bourreaux arrachent avec fureur le Fils chéri aux bras de sa sainte Mère ; ils le traînent à l'endroit du supplice et le jettent rudement sur le bois de la croix qui était posée à terre ; ils étirent cruellement tous ses membres qu'ils étendent dans tous les sens, comme on le fait pour une simple peau. Si nous en croyons de pieuses relations, on avait percé d'avance les trous où l'on devait enfoncer les clous destinés à fixer Notre-Seigneur sur la croix ; mais comme on s'aperçut ensuite que ses pieds et ses mains n'atteignaient pas jusqu'à ces trous, à l'aide de cordages, on allongea ses membres sacrés avec une telle violence qu'ils en furent tout déboîtés ; et ses os furent disjoints d'une manière si sensible qu'on aurait pu tous les compter, comme le Psalmiste l'avait annoncé : *Dinumeraverunt omnia ossa mea* (Ps. XXI, 18). Cette parole prophétique, selon la remarque de saint Augustin (in Psal. 21), décrit à la lettre de la façon la plus exacte l'horrible dislocation que subit le corps entier du Sauveur crucifié. On conçoit facilement quelles extrêmes douleurs dut causer cette affreuse distension ; c'est ce que confirme la révélation faite à une dévote personne. Ayant demandé à Notre-Seigneur quand est-ce qu'il avait souffert davantage dans toute sa Passion, elle reçut cette réponse : Ce fut lorsqu'on m'étendit sur la croix avec de tels efforts que tous mes os auraient pu être comptés ; et quiconque me rendra grâces d'avoir enduré pour lui un tourment si cruel me fera autant de plaisir que s'il versait sur toutes mes plaies le baume le plus adoucissant.

L'extension de Jésus-Christ sur la croix nous fournit deux enseignements. 1° Nous aussi, nous devons étendre tous nos membres pour la gloire de Dieu : nos mains et nos bras pour l'action, nos pieds pour la marche, nos genoux pour l'adoration, tous nos sens pour exercer leurs actes respectifs d'une manière chaste et sainte ; nous pourrons répéter alors après le Psalmiste : *Seigneur*, *qui est semblable à vous* (Ps. xxxiv, 10) ? Aussi dans les *Conférences des Pères*, Cassien enseigne que les personnes pieuses ou religieuses doivent offrir à Dieu chaque matin les prémices de tous leurs organes. Dès le moment du réveil, à peine hors du lit, qu'elles consacrent le premier usage de leur bouche et de leur langue à louer le Créateur ; qu'elles emploient également à l'honorer les premières fonctions de leurs autres membres, avant de les appliquer aux soins domestiques ; qu'elles portent vers le ciel leur tête et leur visage avec tous leurs sens ; qu'elles élèvent leurs mains vers le Seigneur dans l'oraison ; qu'elles dressent leurs bras en forme de croix ; qu'elles fléchissent leurs genoux pour vaquer à la prière ; qu'elles tiennent tout leur corps tantôt debout et tantôt prosterné, pour implorer miséricorde ; enfin qu'elles dirigent avec le respect convenable toutes les forces de leur corps et toutes les facultés de leur âme, de façon qu'elles offrent comme un holocauste ou sacrifice de justice au souverain Maître. — 2° Nous devons arrêter nos pensées et nos affections sur Jésus crucifié qui étend ses bras et ses mains vers nous pécheurs, comme pour nous recevoir et nous embrasser avec une cordiale expansion. Aussi disons avec saint Augustin (in Manuali c. 23) : C'est entre les bras de mon Sauveur que je veux vivre et que je désire mourir ; c'est là que, retiré en toute assurance, je chanterai avec joie : *J'exalterai vos grandeurs*, *Seigneur*, *parce que vous*

m'avez accueilli comme votre enfant (Ps. xxix, 1). — Pour prendre une résolution conforme à cet article de la Passion, on pourra, soit debout, soit prosterné, étendre tous ses membres en forme de croix ; mais on devra surtout diriger toutes ses intentions vers la gloire de Dieu. Dans ce but il faut répéter avec saint Augustin (in Meditat.) : O Jésus, qui vous êtes laissé étendre sur la croix si violemment qu'on aurait pu compter tous vos os, accordez-moi de consacrer à votre service toutes les forces de mon corps et toutes les puissances de mon âme, en ne cessant de soupirer après vos doux embrassements.

Notre-Seigneur voulut non-seulement être étendu, mais encore être attaché sur la croix, pour montrer la grandeur et la constance du dévouement avec lequel il opérait notre rédemption. Tandis que ses nerfs et ses muscles étaient tirés avec violence, que ses os et ses membres étaient disloqués, on lui enfonça dans les mains et dans les pieds de gros clous très-aigus qui pénétrèrent la peau, la chair, les tendons et les veines. Les mêmes pointes acérées devraient aussi exciter et stimuler nos pieds et nos mains pour toutes les bonnes œuvres ; car, c'était en dirigeant ses pas et en portant ses doigts sur l'arbre de la prévarication que le premier homme avait signé d'accord avec Satan la cédule de notre damnation ; mais notre bon Sauveur a détruit cet acte funeste, en se laissant fixer les pieds et les mains sur l'arbre de notre salut par un effet de son invincible charité. Ainsi, pour réparer la désobéissance de notre malheureux père, Jésus-Christ s'est empressé d'accomplir la volonté de son Père céleste. Oh ! combien fut agréable à Dieu la patience avec laquelle son propre Fils se soumit à tous les tourments sur l'autel du Calvaire ! O prodige ! ô abîme de miséricorde infinie ! ô incendie ! ô mystère de l'amour di-

vin envers des créatures indignes et coupables ! Mais quels sanglots, quelles lamentations firent éclater les amies du Seigneur et surtout sa Mère désolée, quand elles le virent si cruellement étendu, cloué, transpercé, et brisé dans tout son corps ! — Quant à nous, Chrétiens, si nous ne voulons pas ressembler aux Juifs, prenons garde de préparer ou d'aiguiser des clous pour en blesser ou percer les pieds et les mains du Sauveur. C'est ce que font ceux qui sèment la discorde parmi les frères, qui refusent l'aumône aux indigents, qui fréquentent les réunions de plaisir, mais non point les lieux de piété. Apprenons plutôt à crucifier notre chair avec ses vices et ses concupiscences, afin que nous soyons attachés à la justice par l'accomplissement des préceptes, comme notre Rédempteur a été attaché à la croix par l'enfoncement des clous. C'est ainsi que le grand Apôtre disait (Galat. II, 19) : *Je suis crucifié avec le Christ*, ou en d'autres termes : La croix du Sauveur a détruit en moi l'inclination au mal, en tenant ma chair comme clouée par la crainte de Dieu. C'est pourquoi le Prophète disait au Seigneur (Ps. CXVIII, 120) : *Transpercez ma chair de votre crainte*, comme avec des clous, suivant l'explication de saint Augustin. Que chacun de nous dise donc aussi : O Jésus, qui vous êtes laissé fixer à la croix par des clous très-durs pour nous délivrer des peines éternelles du péché, je vous conjure de transpercer ma chair de votre crainte, afin que, attaché fermement à votre loi, je demeure crucifié constamment avec vous.

Après avoir cloué le Sauveur sur la croix pendant qu'elle reposait sur le sol, les bourreaux la dressèrent en l'air. C'est là ce que pensait saint Jérôme, ce que le pape Innocent III a formellement exprimé dans un discours, ce que l'Église semble représenter quand, le jour du Vendredi-

Saint, elle offre à l'adoration des fidèles le crucifix gisant sur le pavé de ses temples. Cette érection accompagnée de terribles secousses causa les plus grandes douleurs à l'auguste Victime; ses pieds et ses mains, supportant seuls alors tout le poids de son corps suspendu, furent horriblement déchirés ; ses blessures élargies laissèrent couler comme de sources abondantes plusieurs ruisseaux de sang. Le Rédempteur voulut être élevé de la sorte en croix pour diverses raisons. Selon saint Augustin (Serm. 130 de tempore), c'était afin que, comme il purifiait la terre par l'effusion de son sang précieux, il purifiât en même temps par l'émission de son souffle sacré l'atmosphère qu'infestaient les démons et que souillaient les pécheurs. Selon saint Théophile, c'était afin que, après avoir sanctifié la terre en la parcourant, il sanctifiât l'atmosphère en y expirant. D'après saint Chrysostôme, c'était pour nous frayer le chemin du paradis en chassant des airs les esprits malins qui en interceptaient le passage. Suivant saint Anselme (de Meditat. redemptionis), Jésus-Christ, comme médiateur entre Dieu et l'homme, voulut être suspendu entre le ciel et la terre pour réconcilier l'un avec l'autre et réunir les intelligences supérieures avec les inférieures. En mourant ainsi sur la croix, qui s'enfonçait en terre par une extrémité et qui par l'autre s'élançait vers le ciel, il appelait notre faible nature à vivre dans la compagnie des Anges. — Apprenons de là que, pour honorer la Passion de Notre-Seigneur, nous devons nous élever au-dessus des choses de la terre, c'est-à-dire renoncer aux jouissances ou même aux sociétés mondaines, sinon de fait, au moins de cœur ; c'est ainsi qu'attirés d'ici-bas vers Jésus crucifié, nous serons au nombre de ces heureux disciples dont il a dit : *J'attirerai tout à moi* (Joan. XII, 32). A cet effet disons-lui dévotement : Bon Sauveur, qui,

pour être élevé de terre, avez voulu être suspendu à la croix, faites que je puisse me détacher des affections séculières afin de me remplir de pensées toutes célestes.

Arrête ici, ô mon âme, arrête, toi que le sang du Christ a rachetée. Vois Celui que figuraient Abel tué par son frère, Isaac lié sur le bûcher par son père, le serpent d'airain dressé par Moïse dans le désert, l'agneau immolé d'après la Loi. Vois Dieu même tué par l'homme, Jésus crucifié en sa chair, ton Roi suspendu au gibet, ton Rédempteur condamné à mort. Vois le plus doux et le plus innocent des hommes accablé de tourments et d'outrages. Considère avec une pieuse compassion ce corps délicat et immaculé, couvert de sang et de meurtrissures ; examine bien s'il est sur la terre quelqu'un plus affligé. Quoique tu n'ignores pas combien cette effrayante Passion a été salutaire pour le monde entier, Chrétien, si tu n'es point dépourvu de pitié et de charité, ne reste pas dur et insensible à ce spectacle lamentable ; verse des larmes et pousse des gémissements en répétant avec l'Église : Arbre illustre, laisse fléchir tes rameaux ; soulage les membres raidis du souverain Monarque ; abandonne ta dureté naturelle pour qu'il repose plus doucement sur ta tige assouplie (1). Sur la croix en effet, Notre-Seigneur est allongé si démesurément qu'on peut compter tous ses os ; il est si étroitement resserré qu'il ne peut faire le moindre mouvement ; car à cette heure d'angoisse l'espace manque pour Celui qui possède

Flecte ramos arbor alta
Tensa laxa viscera ;
Et rigor lentescat ille
Quem dedit nativitas,
Ut superni membra Regis
Miti tendas stipite

(Hymne de la Passion.)

l'immense univers. Sa tête accablée ne trouve pas de soutien et retombe sans force. Tout le poids de son corps suspendu porte sur les clous de fer qui déchirent ses pieds et ses mains ; il souffre dans tous ses membres des douleurs extrêmes, plus qu'on ne saurait l'exprimer ou l'imaginer. Malgré tant de peines et d'ignominies, le Seigneur consent à rester sur la croix pour notre amour ; ne nous lassons donc point en retour de demeurer à son service, parmi toutes les épreuves auxquelles nous pouvons être soumis. Car, comme le dit saint Pierre Damien, plus il est difficile de se maintenir constamment fidèle à la Majesté suprême, plus il est doux d'en recevoir la consolation intérieure ; et plus nous endurons avec patience l'affliction, plus aussi nous acquérons de mérites à ses yeux.

Voilà donc Jésus crucifié, c'est-à-dire torturé de toutes parts, à droite et à gauche, à l'intérieur et à l'extérieur ; car le supplice de la croix fait éprouver les plus horribles tortures, parce qu'on y vit longtemps et qu'on y expire lentement, de peur que la douleur finisse trop vite. Ainsi, pour nous affranchir de la mort éternelle à laquelle nous étions condamnés, le Sauveur voulut subir la mort non-seulement la plus cruelle mais encore la plus honteuse ; et selon la remarque de saint Paul (Galat. III, 13), pour nous délivrer de la malédiction que nous avions encourue, il daigna s'assujétir à celle que la Loi avait portée en ces termes (Deut. XXI, 23) : *Maudit celui qui est suspendu au bois*. Le prophète Isaïe coupé en deux avec une scie de bois avait figuré Jésus-Christ dont le corps et l'âme furent momentanément séparés par le supplice de la croix. Notre Rédempteur choisit ce genre de supplice, tout affreux qu'il est, comme le moyen le plus propre à réparer notre faute originelle ; de la sorte, en effet, il employa l'arbre de la Pas-

sion pour relever et rappeler à la vie ceux que l'arbre de la prévarication avait fait tomber et condamner à la mort. Si donc Jésus-Christ a voulu sauver le genre humain en expirant sur la croix, c'était afin que le remède fût en rapport avec le mal, afin que nous retrouvions la vie où nous avions rencontré la mort, et que, comme le bois avait servi au démon d'instrument pour nous perdre, il servît au Sauveur d'instrument pour vaincre le démon. Ne convenait-il pas que le péché introduit par l'arbre de la désobéissance fût chassé par celui de l'obéissance et que l'arbre de la pénitence remplaçât celui de la concupiscence ? Ainsi Jésus-Christ étendit ses mains innocentes sur l'arbre de la croix, parce qu'Adam avait étendu ses mains coupables sur l'arbre de la science ; et parce que celui-ci avait recherché le fruit défendu comme un aliment agréable, Celui-là reçut du fiel pour nourriture, et en acceptant la mort pour lui-même il rendit aux hommes l'immortalité qu'ils avaient perdue.

« O mon doux Jésus ! s'écrie saint Bernard (de Passione), ô vous le plus aimable parmi les enfants des hommes, quel crime avez-vous commis ? Pour quel motif avez-vous été condamné ? Hélas ! c'est moi seul qui en suis la cause. Quoique juste, vous subissez la peine que j'avais méritée comme coupable ; bien que maître souverain, vous acquittez la dette que votre indigne serviteur avait contractée. Fils unique de Dieu, vous vous abaissez pour moi jusqu'au dernier degré d'humiliation, en vous soumettant à la mort ignominieuse de la croix. La concupiscence m'avait entraîné au mal, et la charité que vous avez pour moi vous a conduit au supplice ; j'avais savouré la douceur du fruit défendu, et vous avez goûté l'amertume du fiel ; Ève s'était réjouie avec moi dans mon péché, et Marie s'est affligée avec vous dans votre Passion. » A ces paroles de saint Ber-

nard, le disciple fervent ajoute : Qui me donnera d'être, de corps et d'esprit, entièrement attaché à la croix avec mon Bien-aimé, afin de n'avoir pas d'autre sentiment que Jésus crucifié ? Alors je crierai de tout cœur : Qui me donnera de mourir pour vous, ô mon Dieu ! Que le bois de votre très-sainte croix soit le lit de mon très-doux repos, où je puisse mourir pour vous ! Vous avez présenté aux pointes des clous vos mains qui m'avaient façonné, faites que désormais je n'étende point les miennes pour les œuvres d'iniquité ; mais par le sang qui découle de vos mains transpercées, purifiez et sanctifiez les miennes, afin que, sans colère et sans souillure, je les lève vers vous dans la prière et que je les emploie pour le service du prochain. Guérissez aussi ma conscience des blessures que je lui ai causées de mes propres mains en les appliquant à la volupté. De plus, Seigneur, comme vous avez laissé fixer au bois de la croix par des clous très-durs vos pieds sacrés qui ont la terre pour escabeau, daignez par les mérites de vos souffrances effacer les traces de mes égarements ; et dirigez mes pas dans vos sentiers, afin que mes pieds ne soient point chancelants, mais fermes pour accomplir vos commandements et vos exemples.

Cependant Pilate écrivit le titre qui fut placé *au sommet de la croix* pour être mieux remarqué de tous. Selon la coutume romaine, cette inscription indiquait le nom propre du condamné, le lieu présumé de son origine et la cause spéciale de son supplice ; elle était conçue en ces termes : *Jésus de Nazareth Roi des Juifs*, pour signifier qu'il était crucifié comme étant Roi des Juifs (Joan. XIX, 19). Les Juifs, en effet, l'avaient accusé de prétendre à la royauté sur eux ; c'est pour cette raison même qu'ils l'avaient livré à Pilate et que Pilate l'avait condamné à mort. Mais pour se

venger de ceux qui lui avaient extorqué cette sentence comme de force par leurs menaces, le gouverneur formula l'inscription de telle sorte qu'elle tournait à leur confusion. Saint Chrysostôme dit à ce propos (Hom. 84 in Joan) : « De même que sur les trophées on inscrit les exploits des vainqueurs, ainsi Pilate dressa pour la croix du Sauveur un titre par lequel il rendait témoignageà l'accusé et tirait vengeance des accusateurs ; car il proclamait la dignité de Jésus qu'il ne permettait pas de confondre avec les larrons, et en même temps il montrait la malice des Juifs qui les portait à s'insurger contre leur Roi.»Selon saint Théophile (in cap. 15 Marc.), les Juifs auraient voulu flétrir par un titre ironique l'opinion de Celui qui s'était déclaré leur Roi ; de cette manière, au lieu de compatir au condamné, les passants n'auraient fait que s'en moquer comme d'un usurpateur ; mais Pilate ne voulut point y consentir. D'après saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), les ennemis du Christ cherchaient à le rendre odieux et ridicule par le titre de la croix ; mais telle ne fut point l'intention du gouverneur. Il suivait l'inspiration divine qui agissait en lui à son insu, comme la Glose le remarque. En effet, selon Remi d'Auxerre (in cap. 27 Matth.), par une disposition vraiment providentielle, l'inscription fut fixée sur la tête du Seigneur crucifié, comme pour avertir les Juifs qu'ils ne cesseraient point d'avoir pour Roi celui-là même qu'ils faisaient tuer. En effet, d'après le Vénérable Bède (in cap. 19 Joan.), ce titre servit à constater publiquement qu'au lieu de détruire son règne, comme les Juifs l'espéraient, la mort du Christ ne fit que l'augmenter ; car elle ne les empêcha point de ressentir bientôt la puissance souveraine de ce même Supplicié qui ne tarda point à exercer contre eux de terribles représailles.

Les expressions qui composent le titre de la Croix conviennent bien au mystère de la Rédemption. En effet, le nom de *Jésus* qui signifie *Sauveur* marque la vertu de cette Passion qui nous a procuré le salut ; le mot *Nazaréen*, synonyme de *fleuri*, désigne mystiquement l'innocence du Crucifié qui est la fleur de Jessé, comme l'avait annoncé Isaïe ; la qualité de *Roi* atteste la souveraineté de ce Condamné, qui, en se soumettant à une mort ignominieuse, a mérité de Dieu même l'empire suprême sur toute créature. Quoique Jésus ne soit pas seulement Roi du peuple hébreu mais encore de toutes les nations, il est ici appelé simplement Roi *des Juifs*, parce que, sous cette dénomination prise dans un sens spirituel, il faut comprendre tous les fidèles issus de la Synagogue et de la Gentilité ; car d'après son étymologie, le mot *juif* signifie *qui confesse*, *qui loue* le Seigneur. Selon la remarque du Vénérable Bède (in cap. 23 Luc.), le titre qui proclame la royauté du Sauveur fut justement placé non point au pied, mais au sommet de la croix, comme pour montrer qu'en Jésus-Christ la majesté souveraine s'élevait au-dessus de la croix où sa faible nature humaine souffrait pour nous. C'est avec raison, dit également saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), que ce titre triomphal domine la croix, parce que la royauté du Christ est de beaucoup supérieure à toute puissance terrestre.

Or le titre était écrit tout entier dans les trois langues les plus répandues, *en hébreu*, *en grec et en latin* (Joan. XIX, 20). La Providence divine l'avait ainsi permis pour divers motifs ; c'était afin que tous les étrangers, réunis de diverses contrées pour la grande fête à Jérusalem, pussent connaître la cause du supplice infligé à Jésus ; c'était afin de signifier qu'il allait mourir pour toutes les nations et qu'il devait dominer sur tous les peuples sans distinction

de langues et de pays ; c'était de plus afin que toute langue publiât la perfidie des Juifs déicides et confessât la souveraineté de Jésus-Christ, associé à la gloire de Dieu le Père comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Mécontents de cette inscription, les princes des prêtres vinrent dire à Pilate : *Il ne fallait point écrire Roi des Juifs, mais soi-disant Roi des Juifs* (Joan. xix, 21). C'était en effet faire une insulte aux Juifs et un honneur à Jésus que de l'appeler simplement leur Roi ; car il était honteux pour eux d'avoir fait crucifier leur Roi. Mais, au contraire, appeler Jésus le soi-disant Roi des Juifs, c'était faire retomber toute toute la confusion sur lui seul en montrant sa propre culpabilité ; et c'est ce que se proposaient ses ennemis acharnés ; car non contents de lui arracher la vie, ils cherchaient encore à ternir sa réputation jusqu'après sa mort. Mais Pilate impatienté confirma le titre en répondant avec colère (Ibid. 22) : *Ce que j'ai écrit est écrit* d'une manière invariable et ineffaçable. Comme s'il disait : Ce que j'ai écrit restera tel, parce que c'est la vérité ; et je ne le changerai pas, car je n'altère point la vérité comme vous autres qui aimez la fausseté. Or confirmer ainsi l'inscription, c'était confirmer la royauté du Christ qu'elle attestait. « Cependant, d'après saint Augustin (Tract. 117 in Joan.), ce titre était immuable ou irrévocable, non point parce que simplement Pilate l'avait écrit, mais bien plutôt parce que Celui qui est la Vérité avait dit : *Je suis Roi des Juifs*. O puissance ineffable de l'action divine dans le cœur de ceux-mêmes qui l'ignorent ! N'est-ce pas une voix secrète qui, dans le silence de l'âme, criait intérieurement à Pilate ces paroles prophétiques consignées dans le livre des Psaumes : *Gardez-vous d'altérer l'inscription du titre?* Pilate, en effet, maintint ce qu'il avait écrit, parce que le Seigneur main-

tint ce qu'il avait dit. » Ainsi s'exprime saint Augustin.

Par les trois expressions que renfermait l'écriteau susdit, le gouverneur romain, sans le savoir, rendait recommandable pour trois motifs Celui qui était attaché à la croix ; car en mourant sur ce bois sacré, le Seigneur nous a mérité d'abord la rémission du péché parce qu'il est vraiment *Jésus* ou Sauveur, puis l'infusion de la grâce parce qu'il est mystiquement *Nazaréen*, c'est-à-dire fleuri, enfin l'acquisition de la gloire éternelle parce qu'il est *Roi des Juifs* dans le sens spirituel, de telle sorte qu'en lui nous serons tous rois. — De plus, les trois langues principales du monde ont été consacrées, sur le titre de la croix, à publier la principauté du Christ, comme pour dire : Voici le Roi de toute religion, de toute sagesse et de toute puissance. En effet, la langue hébraïque l'emportait sur les autres par la religion véritable des Juifs qui l'employaient, la langue grecque par la sagesse humaine des Gentils, et la langue latine par la puissance politique des Romains. Ainsi donc, dit saint Augustin (loc. cit.), la dignité de ces trois peuples est constatée sur la croix du Sauveur, comme pour signifier qu'avec ce simple instrument il devait subjuguer et convertir non-seulement les hommes pieux ou religieux, représentés par l'hébreu, mais encore les sages et les puissants représentés par le grec et par le latin. Que les Juifs donc le veuillent ou ne le veuillent pas, les diverses langues, organes soit de la force militaire, soit de la philosophie profane, soit de la révélation divine, attestent que Jésus est Roi des Juifs, c'est-à-dire Maître souverain des vrais croyants qui le confessent et le louent.

Selon la remarque de saint Jérôme (Comment. in Psal. 14), il faut distinguer trois sortes d'inscriptions : les unes fixées sur les monuments et sur les tombeaux pour rap-

peler les événements et surtout les défunts, les autres placées sur les portes des maisons et des villes pour honorer ou recommander certaines personnes vivantes ; d'autres enfin destinées à signaler quelque exploit et à célébrer quelque triomphe. Or parmi ces dernières il faut mettre le titre ici mentionné qui publie hautement la victoire de Jésus-Christ. En effet, à l'instant où la défaite du diable allait être consommée, on écrivit sur la tête de son Vainqueur : *Voilà le Roi des Juifs,* c'est-à-dire de ceux qui sont circoncis spirituellement ; et comme cet instant était celui-là même où le Sauveur allait mourir, l'inscription qui fut alors posée semblait protester qu'en expirant Notre-Seigneur ne perdait point mais conquérait plutôt le royaume des véritables Juifs, ses adorateurs sincères. Satan le pensait bien ; c'est pour cette raison qu'aussitôt après avoir vu attacher au sommet de la croix cette proclamation de victoire, il excita les mauvais Juifs à en réclamer l'enlèvement ; mais le gouverneur romain, qui en cette circonstance obéissait à l'inspiration divine, déclara formellement qu'elle resterait immuable. Quant à nous, Chrétiens fidèles, conservons ce titre triomphal de Jésus-Christ profondément gravé dans notre esprit et dans notre cœur, que notre bouche le répète et que notre plume le retrace. Employons-le avec confiance comme l'arme la plus puissante pour repousser toutes les attaques de notre ennemi infernal ; car parmi les divers instruments qui ont servi dans la Passion du Sauveur, il abhorre celui-ci particulièrement, ainsi que lui-même a été contraint de l'avouer en vision à une pieuse personne. Mais, comme cette inscription glorieuse n'était qu'une ironie méprisante aux yeux des Juifs perfides, adressons nos sincères hommages à notre souverain Roi, en lui disant avec respect : O doux Jésus, qui avez laissé

tourner en dérision l'affiche de votre royauté sur la croix, accordez-moi de combattre si vaillamment sous ce même titre de votre gloire, que le démon effrayé de ce trophée, n'ose approcher de moi.

La croix avait d'abord trois bras disposés en forme de T; mais pour mettre la tablette de l'inscription, Pilate fit ajouter un quatrième bras qui présentait aussi la forme d'un T. On estime que la croix avait quinze pieds de hauteur et que le titre en avait un et demi. On dit en outre qu'elle était composée de quatre pièces de bois différents : celle qui s'enfonçait dans le rocher était en cèdre, celle qui s'élevait en l'air était en cyprès, celle qui traversait la perpendiculaire était en palmier, et la tablette qui surmontait l'horizontale était en olivier ; de là ce vers latin :

Ligna crucis palma, cedrus, cypressus, oliva.

Or le cèdre représente la sublime contemplation ; le cyprès, la bonne réputation ; le palmier, les fruits de la justice ; et l'olivier, les œuvres de miséricorde. Ces quatre pièces de la croix désignent aussi les quatre parties de la terre qui sont à l'orient, à l'occident, au midi et au septentrion. En daignant subir la mort sur un tel instrument de supplice, Notre-Seigneur a donc voulu montrer qu'il venait procurer le salut au monde entier, réunir dans une même foi les élus dispersés parmi toutes les nations, et étendre les mérites infinis de sa Passion aux différentes contrées de l'univers. Ou bien encore, par sa mort sur la croix, le divin Rédempteur a voulu signifier ceux à qui elle il devait être profitable; car il venait réparer les ruines des Anges dans les cieux, délivrer des limbes les âmes des justes, rassembler les amis, et réconcilier les ennemis ; or les Anges sont désignés par le bras supérieur de la croix,

les justes par le bras inférieur, les amis par le bras droit, et les ennemis par le bras gauche. Selon saint Chrysostôme (Serm. de Latrone), le Sauveur du monde expire sur la croix les mains étendues pour attirer les Juifs avec l'une et les Gentils avec l'autre, afin que, réunis à lui, ils ne forment plus ensemble qu'un seul peuple.

Saint Paul décrit aux Chrétiens d'Éphèse les dimensions spirituelles de la sainte croix, quand il leur dit (III, 17-19) : *Enracinés et fondés en la charité, puissiez-vous comprendre avec tous les saints quelle en est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, afin de connaître l'immensité de l'amour de Jésus-Christ envers nous.* Or ceux qui, pour se conformer au Sauveur crucifié, ont crucifié leur chair avec ses convoitises doivent prouver leur charité en montrant quelle en est la largeur par leur bonne conduite, la longueur par leur vertueuse persévérance, la hauteur par l'espoir des récompenses célestes, la profondeur par la crainte des jugements divins. Saint Augustin s'applique à exposer comment ces conditions de la charité parfaite sont figurées par les dimensions de la très-sainte croix (Tract. 118 in Joan.). — Selon saint Bernard (Serm. de Passione), Jésus-Christ, étendu sur l'instrument de son supplice, manifeste dans toute l'étendue de leur perfection sa patience, son obéissance, son humilité et sa charité. Ces quatre vertus, comme autant de pierres précieuses, décorent les quatre bras de la croix : en tête brille la charité ; à droite éclate l'obéissance ; à gauche paraît la patience : en bas gît l'humilité, racine de toutes les vertus. » Ajoutons que les quatre grands bienfaits de la Rédemption nous sont désignés par les quatre extrémités de la croix ; la partie supérieure indique que le ciel a été ouvert ; la partie inférieure montre que l'enfer a été vaincu ; la droite marque que la

grâce a été conférée ; la gauche annonce que le péché a été remis.

Deux voleurs, qui avaient été condamnés pour leurs crimes, *furent crucifiés avec Jésus, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche* (Marc. xv, 27). *Jésus était au milieu* comme le médiateur destiné à réconcilier avec Dieu ceux qui le désirent (Joan. xix, 18). Dans l'intention des Juifs cette disposition fut prise relativement à Notre-Seigneur pour accroître son ignominie ; car ils prétendaient le diffamer davantage en l'associant à des larrons, afin que, comme il était compagnon de leur supplice, il parût aussi complice de leurs crimes. Mais au contraire, d'après le dessein mystérieux de la Providence divine, cette circonstance tourne à la gloire du Rédempteur ; car elle fait voir que par sa Passion, en consentant à être jugé par les autres, il méritait de les juger lui-même et par conséquent de tenir le milieu comme il convient à un juge. Saint Chrysostôme dit à ce propos (Hom. 84 in Joan.) : « Les ennemis du Sauveur crucifièrent avec lui deux voleurs, non pas qu'ils leur fussent très opposés, puisqu'ils étaient des scélérats comme eux, mais pour le décrier lui-même en faisant croire qu'ils ne l'avaient pas condamné sans motifs et qu'ils l'avaient convaincu d'attentats énormes. » « Par cet exécrable expédient, dit saint Ambroise (in cap. 23 Luc), les Juifs iniques firent subir le supplice des larrons au Rédempteur des hommes ; mais lui-même le permit et le voulut ainsi, afin de montrer qu'il venait souffrir et mourir pour les pécheurs dont il partageait le sort et le châtiment. De cette manière fut accomplie la prophétie d'Isaïe qui avait dit depuis longtemps : *Il a été mis au rang des criminels* (LIII,) ; mais s'il a été confondu avec eux à sa mort, c'était pour leur procurer la véritable vie

par sa résurrection. » Voilà donc le Seigneur suspendu entre deux malfaiteurs comme leur chef et leur maître; néanmoins cette position qu'il occupe à la fin de sa carrière figure celle qu'il occupera à la fin du monde, quand il viendra, comme Fils de l'homme, placer les agneaux à sa droite et les boucs à sa gauche. « Lorsque le Juste par excellence fut rangé parmi les brigands insignes, dit saint Jérôme (in cap. 15 Marc.), il laissa celui qui était à sa gauche et prit celui qui était à sa droite ; il accorda une longue vie au court repentir de celui-ci, et infligea une peine éternelle au blasphème obstiné de celui-là. C'est ce qu'il fera pareillement au dernier jour. » « La croix bien considérée est elle-même un tribunal suprême, dit saint Augustin (Tract. 31 in Joan.); car tandis que le Juge s'y tient au milieu des coupables, il sauve l'un à cause de sa foi, et perd l'autre à cause de son endurcissement. C'était là une image de ce qu'il fera à l'égard des vivants et des morts, lorsqu'il mettra les bons à sa droite et les méchants à sa gauche. Ainsi, pendant que le Seigneur subissait un jugement, il annonçait déjà celui qu'il exercera.

A l'exemple de Jésus-Christ crucifié avec deux larrons, notre esprit doit être crucifié moralement avec la chair et le monde. Crucifions en nous la chair comme le voleur placé à la droite du Sauveur, pour qu'elle soit soumise à l'esprit selon cette doctrine de l'Apôtre : *Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair en renonçant à ses vices et à ses convoitises* (Galat. v, 24). De plus, afin de pouvoir dire : *Le monde est crucifié pour moi comme je suis crucifié pour lui* (Galat. vi, 14), crucifions en nous le monde, pour qu'il soit rejeté par notre esprit, comme ce voleur de gauche qui insultait à la conversion de celui de droite. De même que Jésus-Christ était crucifié entre les deux larrons, crucifions

aussi notre esprit entre la chair et le monde, afin que nous puissions ajouter : *Je suis cloué sur la croix avec le Christ de sorte que ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi* (Galat. II, 20). — Or, remarquons que le voleur de gauche, bien que crucifié, ne fut point sauvé parce qu'il demeura dans son infidélité ; de même le monde, bien que crucifié en nous, ne sera point sauvé en vérité parce qu'il reste toujours dans son impureté ; mais la chair crucifiée qui se glorifie de sa résurrection sera sauvée avec l'esprit, comme le voleur de droite auquel Jésus dit : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis* (Luc. XXIII, 43). — Pour l'éclaircissement de ce qui précède, remarquons encore que la croix de la chair avec ses quatre bras, c'est la rigueur de la pénitence avec les veilles, les abstinences, les cilices et les disciplines. La croix qui fait mourir le monde en nous, c'est la pauvreté d'esprit qui consiste dans le renoncement à la gloire, à la fortune, à la patrie et à la famille. La ferveur de la dévotion est la croix de l'esprit qui a pareillement quatre bras : en haut, l'espérance ; en bas, la crainte ; à droite, l'amour ; à gauche, la douleur. Or la racine qui produit tous ces germes de salut, c'est la charité. Aussi saint Paul disait aux fidèles d'Éphèse : *Soyez enracinés et fondés dans la charité, afin que vous puissiez en comprendre avec tous les saints la largeur, la longueur, la sublimité et la profondeur* ; c'est-à-dire, comme l'explique la Glose d'accord avec saint Augustin (serm. 7 de Verbis Apost.), afin que vous embrassiez et que vous mesuriez dans toute son étendue le mystère de la croix ou de la Rédemption. — Pour profiter de l'enseignement que renferme cet article de la Passion faisons cette prière : O Jésus, qui vous êtes laissé crucifier entre deux larrons et compter parmi les scélérats,

accordez-moi de crucifier mon esprit avec la chair et avec le monde, afin qu'après s'être débarrassé de ces deux adversaires extrêmes, il se repose en vous comme en son centre.

A la vue des angoisses où le Sauveur est réduit, ses bourreaux ne cessent de l'insulter, et, comme pour augmenter ses souffrances, ils ne craignent point de les lui reprocher. *Alors les soldats*, au nombre de quatre, après l'avoir crucifié, *prirent ses habits,* et en sa présence *ils en firent quatre lots*, *un pour chacun d'eux* (Joan. XIX, 23). *Ils s'étaient aussi emparés de sa tunique*, mais ils ne pouvaient la partager sans la déchirer ; ce qui ne semblait ni avantageux ni commode, parce qu'*elle était sans couture ; car elle était d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas,* comme le sont les vêtements ordinaires des pauvres en Palestine. Saint Chrysostôme en conclut qu'elle était d'une grande simplicité (Hom. 84 in Joan.). On dit que la bienheureuse Vierge l'avait confectionnée de ses propres mains, lorsque Jésus était encore enfant, que par conséquent elle avait grandi peu à peu avec lui sans s'user jusqu'alors. *Les soldats se dirent donc les uns aux autres* : *Ne la déchirons point, mais tirons au sort pour savoir qui l'aura* (Joan. XIX, 24). Ainsi, comme le fait remarquer l'Évangéliste, fut accompli cet oracle du Prophète parlant au nom du Christ (Ps. XXI, 19) : *Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont jeté ma robe au sort.*

Selon saint Augustin (Tract. 118 in Joan.), Notre-Seigneur, par son habillement divisé en quatre portions, figurait son Église dispersée dans les quatre parties de la terre, c'est-à-dire dans les contrées de l'orient et de l'occident, du nord et du midi où les fruits salutaires de sa croix ont été distribués. La robe ou tunique sans couture, conservée en

son entier, tirée au sort et laissée à un seul, représentait la souveraineté spirituelle, maintenue dans la société catholique, conférée par la grâce divine et attribuée au seul Pontife romain. — D'après saint Jérôme (in cap. 15 Marc.), ceux qui protégent l'Église sont comme les vêtements du Sauveur qui couvrent son corps mystique ; et les quatre états différents qui reçoivent ses préceptes sont comme les quatre soldats qui se partagent ses habits. Tous les Chrétiens, en effet, mariés ou veufs, clercs ou religieux, peuvent être appelés soldats du Christ, puisqu'ils combattent pour lui en accomplissant ses volontés suprêmes, mais non point pour le monde en recherchant des biens périssables, ni pour le démon en commettant des péchés mortels. L'unité qui doit durer dans l'Église jusqu'à la fin est cette tunique sans couture qui ne doit point être divisée; le sort qui l'assigne à l'un et non point à l'autre, au fidèle plutôt qu'à l'infidèle, c'est la grâce de Dieu qui conserve cette unité dans toute son intégrité. — Autrefois donc la robe matérielle du Christ ne fut pas partagée; mais aujourd'hui, hélas ! sa robe mystique est indignement lacérée. L'attentat sacrilége que des païens impies n'osèrent point exécuter, combien de Chrétiens prévaricateurs ne craignent pas de le réaliser ! L'Église militante est déchirée non-seulement par les hérétiques qui n'admettent point sa doctrine complète et par les schismatiques qui méconnaissent son autorité souveraine, mais aussi par de nombreux catholiques, soit par les laïcs qui persécutent ses ministres, soit par les ecclésiastiques qui scandalisent ses enfants. O tunique sacrée de Jésus-Christ, en combien de manières tu es mise en lambeaux par ceux-là mêmes qui devraient davantage te respecter ! Mais, de plus, n'est-ce pas encore diviser les vêtements de Jésus-Christ

que d'enlever les biens de l'Église ou de ravir ceux du prochain ?

Vous voyez donc comment les habits de Notre-Seigneur devinrent la proie de cruels archers, suivant la coutume qui abandonnait à la disposition des exécuteurs les dépouilles des suppliciés. Ce trait remarquable fait ressortir deux circonstances : d'abord, combien fut ignominieuse la Passion de Jésus-Christ crucifié dans cet état de nudité où sont réduits exclusivement les derniers des hommes ; ensuite qu'elle fut la rapacité des bourreaux qui s'emparèrent avec une sordide avarice de tous ses pauvres vêtements, quoique de faible valeur. Ils s'approprièrent ses habits, dit saint Chrysostôme (Hom. 88 in Matth.), comme on le fait seulement pour les plus abjects des condamnés, pour les plus vils criminels qui restent sans ressource. A l'égard des deux larrons ils ne firent rien de semblable, mais à l'égard de Notre-Seigneur ils se permirent tout, comme envers un être dégradé, infâme et le plus misérable de tous. Selon saint Théophile (in cap. 15 Marc.), ils agissaient de la sorte, soit pour satisfaire leur cupidité, soit pour accroître son déshonneur; et ils le traitèrent ainsi par moquerie, comme s'ils disaient en le raillant: Puisque ce pendu prétend être roi, recueillons chacun précieusement quelque débris de ses ornements royaux. O patience admirable ! ô dispensation miséricordieuse de la Victime divine! comme l'agneau revêt de sa toison celui qui le tond et l'égorge, de même le Sauveur revêt de ses propres habits ceux qui le dépouillent et le tuent ; il voulait par là nous montrer que, si nous n'avons soin de nous revêtir de ses exemples, nous paraîtrons honteusement nus aux yeux de Dieu et des Anges.

En voyant des soldats partager sur le Calvaire les vêtements de Jésus-Christ, nous pouvons tirer de ce fait mé-

morable plusieurs utiles instructions. Ainsi ces vêtements nous représentent l'exemple des Saints dont nous devons profiter avec empressement, afin d'en orner toutes nos actions ; d'après saint Jérôme (in cap. 15 Marc.), ils nous reésentent spécialement les préceptes divins à l'observation desquels tous les Chrétiens doivent prendre part, selon leurs conditions différentes. — De là apprenons aussi à recueillir avec soin et à distribuer avec vénération les reliques des Saints pour la gloire de leur souverain Maître ; car ce que des exécuteurs impies ont fait par mépris et par dérision à l'égard de Notre-Seigneur, nous devons le faire avec des sentiments tout opposés à l'égard de ses plus dévoués serviteurs ; de la sorte nous imiterons l'Église ,notre mère, qui n'a pas craint de consacrer au culte du vrai Dieu plusieurs rits empruntés aux païens eux-mêmes. — Apprenons encore ici à ne point briser la trame de la charité qui de toutes les vertus forme un tissu indivisible ; c'est pourquoi saint Augustin la compare à la robe sans couture du Sauveur (Tract. 118 in Joan.). — Apprenons enfin à ne jamais rompre l'unité de la sainte Église catholique qui de tous les vrais Chrétiens forme une même société, également signifiée par la robe sans couture de Jésus-Christ ; aussi, d'après saint Chrysostôme, c'est pour ne laisser aucun prétexte de diviser l'Église son corps mystique, que le Sauveur a voulu conserver son corps naturel en tout son entier à la mort, en ne permettant pas que lui-même fût décapité comme son précurseur Jean-Baptiste, ni scié comme le prophète Isaïe. — Concluons ces divers enseignements par la prière suivante : O Jésus, qui avez souffert que vos habits fussent partagés entre vos bourreaux et que votre robe fût jetée au sort sans toutefois être divisée, accordez-moi de tirer mon profit spirituel des exemples dés Saints et de l'observation

des divins préceptes, en gardant la charité toujours intacte.

Les bourreaux s'étant assis surveillaient Jésus, jusqu'à ce qu'il expirât, de peur qu'il ne réussît à s'échapper, ou plutôt qu'on ne vînt le descendre de la croix pendant qu'il vivait encore (Matth. xxvii, 36). Ils prétendaient prouver ainsi l'impuissance du supplicié, en montrant qu'il ne pouvait se soustraire aux mains des gardes; mais, selon la remarque de saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), toute la vigilance des soldats et des pontifes ne servit qu'à faire briller avec plus d'éclat à nos yeux le miracle de sa résurrection. Tandis que le Sauveur était suspendu à la croix, il fut insulté à diverses reprises par des gens nombreux qui représentaient quatre sortes d'hommes opposés à la vertu de sa Passion. Les premiers l'observaient en restant assis; ainsi font les paresseux et les voluptueux tout plongés dans les délices de la chair. Les seconds le blasphémaient en continuant leur chemin; ainsi font les cupides et les avares qui dépassent les bornes de la justice pour rechercher les biens de la terre. Les troisièmes, comme les prêtres et les anciens, le raillaient en se tenant debout; ainsi font les orgueilleux et les superbes qui, par amour de leur excellence, veulent l'emporter et s'élever au-dessus des autres. Les quatrièmes, savoir les deux larrons, l'outrageaient en demeurant crucifiés; ainsi font ceux qui, dans la souffrance ou l'humiliation, se livrent à l'impatience et aux murmures.

De concert avec les soldats qui le gardaient, les passants, c'est-à-dire les simples particuliers qui l'apercevaient sur leur route lui lançaient des malédictions; et branlant la tête avec mépris, ils lui criaient par dérision : *Eh bien! toi qui renverses et qui rebâtis le temple de Dieu en trois*

jours, délivre-toi toi-même. De la sorte, répétant les calomnies dont les faux témoins l'avaient chargé, ils lui reprochaient ironiquement des paroles qu'il n'avait point prononcées ; puis ils ajoutaient : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix* (Matth. XXVII, 39, 40). Ils semblaient par là lui dire : Tu ne saurais présentement éviter le supplice auquel tu as été justement condamné ; nous voyons bien que tu n'étais qu'un imposteur. Mais l'iniquité se trahissait elle-même par les défis insolents qu'elle lui adressait pour le convaincre d'impuissance absolue ; car il a ensuite opéré des choses plus merveilleuses qu'on ne lui en avait demandées. En effet, dit saint Grégoire (Hom. 21 in Evang.), si Jésus-Christ, cédant aux sarcasmes, eût quitté l'instrument de son supplice, il ne nous eût point démontré la force de la patience. Il préféra donc attendre un peu ; avant de confondre ses ennemis et d'accomplir ses prodiges, il voulut souffrir les opprobres et supporter les injures afin de nous donner l'exemple et de nous enseigner la résignation. Il refusa de descendre de la croix, mais il ne tarda point à sortir du tombeau ; or si le premier miracle semblait grand, le second l'est encore davantage ; car il est beaucoup plus difficile de détruire la mort en sortant du sépulcre que de conserver la vie en descendant du gibet. Dans les provocations que nous venons d'entendre, dit saint Chrysostôme (Serm. de Cruce et Latrone), remarquons comment les enfants du tentateur savent bien imiter le langage de leur père. Le démon disait autrefois à Jésus-Christ : *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas* du pinacle du temple (Matth. IV, 6) ; et les Juifs disent maintenant : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.*

Les princes des prêtres avec les Scribes ou docteurs *et avec les anciens* ou sénateurs *se moquaient également de*

lui (Matth. xxvii, 41) ; *et ils disaient* entre eux : *Il a sauvé les autres* quant à l'âme et au corps, *qu'il se sauve lui-même* du supplice et de la mort, *si*, comme lui-même l'a déclaré, *il est le Christ, l'élu de Dieu*, ou en d'autres termes, s'il est le Messie, le Fils de Dieu (Luc. xxiii, 35). Non, répond le Vénérable Bède (in cap. 15 Marc.), il ne veut pas se sauver en descendant de la croix, précisément parce qu'il est le Christ, l'élu de Dieu ; car, comme tel, il est venu pour nous sauver et même, s'ils le veulent, pour sauver ses propres bourreaux avec les autres pécheurs, en se laissant clouer au gibet et mettre à mort. Ils ajoutaient cependant : *Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même* (Matth. xxvii, 42). Ainsi, Pharisiens ennemis acharnés de Jésus, vous reconnaissez donc qu'il a véritablement sauvé les autres; mais par cet important aveu, réplique saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), vous prononcez, sans y penser, votre propre condamnation ; car Celui qui a délivré les autres pourrait bien assurément, s'il le voulait, se délivrer lui-même. — Ils poursuivaient néanmoins leurs invectives en répétant : *S'il est ce Christ roi d'Israël*, tel que doit être le Messie promis dans la Loi, *qu'il descende de la croix en ce moment; alors nous verrons* sa puissance extraordinaire *et nous croirons en lui* comme en un Roi supérieur à tous les autres (Marc. xv, 32). Mais en parlant de la sorte les Juifs mentaient hypocritement. « Votre promesse n'était point sincère, reprend saint Jérôme (loc. cit.) ; car est-il plus merveilleux de descendre de la croix encore vivant que de sortir du tombeau après être mort? Or Jésus est sorti du tombeau, et vous n'avez point cru en lui ; si donc il était simplement descendu de la croix, vous n'auriez pas cru en lui davantage. L'invitation captieuse que vous adressiez à Notre-Seigneur me semble avoir été suggérée

par les démons ; car aussitôt qu'il eut été crucifié, ils sentirent leurs forces brisées; comprenant alors la vertu de la croix, ils tâchèrent de le faire descendre de ce bois sacré, afin qu'il n'y consommât point l'œuvre déjà commencée de notre rédemption. Mais le Seigneur, connaissant l'embûche que ses ennemis lui tendaient, demeura sur l'arbre du salut pour renverser la puissance de Satan. » Ainsi s'exprime saint Jérôme.

Dans la Glose sur le livre de Tobie (VI), nous lisons que le démon se tenait sur un bras de la croix pour examiner s'il ne découvrirait pas en Jésus-Christ quelque tache de péché. Aussi dans la dernière cène Notre-Seigneur disait à ses disciples : *Voilà que le prince de ce monde*, le séducteur du genre humain, *vient* contre moi ; *mais il ne trouve rien en moi* qui lui appartienne. Et, quoique je ne sois point sujet à la mort comme si j'étais coupable de péché, je consens néanmoins à la subir, *afin de montrer au monde que j'aime mon Père et que j'obéis à son ordre*, jusqu'à sacrifier ma vie pour sa gloire (Joan XIV, 30 et 31). Or si le démon osa se présenter contre le Sauveur en sa Passion, que ne tentera-t-il pas de faire contre les autres hommes à leur dernière heure? « Chaque jour donc, conclut saint Grégoire (Hom. 39 in Evang.), nous devrions penser en pleurant et en tremblant avec quelles terribles menaces l'ennemi du salut viendra rechercher ce qui lui appartient dans nos œuvres à la fin de notre carrière. S'il s'est permis, quoique sans aucun succès, de faire une pareille visite à Notre-Seigneur, c'est qu'il s'était trompé lui-même ; car il avait bien commencé par croire que Jésus était Dieu en voyant ses miracles, mais en voyant ses souffrances il avait fini par douter. » La croix est donc comme le trébuchet dans lequel Satan vint se précipiter. « Le diable a été vaincu par la mort

même du Christ, dit saint Augustin (in Psal. 21) ; la croix a été le piége où il fut pris, attiré par la vue de l'humanité souffrante comme par un appât qu'il croyait tenir. »

Excités par l'esprit de malice, les Juifs continuaient de railler Jésus crucifié (Matth. XXVII, 43) : *Puisqu'il s'est confié en Dieu, c'est à Dieu de le délivrer s'il l'aime : N'a-t-il pas dit : Je suis le Fils de Dieu?* s'il a dit vrai, semblaient-ils ajouter, il ne tardera pas d'obtenir de Dieu sa délivrance ; car un père ne peut refuser assistance à son fils. *Les soldats se moquaient aussi de lui en s'approchant* de la croix, de corps mais non point de cœur ; car ils étaient bien éloignés de comprendre les mystères dont ils étaient témoins ; *aussi quand ils lui offrirent du vinaigre* pour étancher sa soif, *ils lui dirent* avec ironie : *Si tu es le Roi des Juifs*, comme tu l'as déclaré, *sauve-toi donc* en échappant à la mort (Luc. XXIII, 36, 37). Oui, misérables, il est le Roi des Juifs, c'est-à-dire des vrais fidèles qui louent et confessent Dieu ; et s'il le voulait, lui-même se sauverait en descendant de la croix. Aveugles que vous êtes, vous devriez crier non pas : Sauve-toi toi-même, mais : Sauve-nous avec toi ; car vous ne pouvez être sauvés sans lui, parce qu'il est le Salut et le Sauveur du monde. Malgré toutes les railleries de ses ennemis insensés, Jésus demeura sur la croix, nous apprenant ainsi à conserver la patience au milieu de la tribulation. Mais remarquons comment ses persécuteurs acharnés, non contents de l'avoir attaché au gibet, s'efforcent de le tourner en dérision de toutes manières. Hélas ! combien d'imitateurs ils trouvent encore aujourd'hui dans ces indignes Chrétiens qui, après avoir crucifié leur divin Maître par quelque péché mortel, se moquent de lui en se livrant à de nouvelles fautes ou en se glorifiant de leurs fautes précédentes. Ils se rient aussi du Seigneur ceux qui pratiquent

de bonnes œuvres pour plaire aux hommes et s'attirer des louanges.

De même que Jésus-Christ, sans être ébranlé par les provocations et les insultes des Juifs, refusa de descendre de la croix et voulut y rester jusqu'à la mort, gardons-nous de renoncer aux bonnes œuvres de la vie chrétienne ou aux saints exercices de la vie religieuse pour nous livrer à des occupations toutes séculières ou à des affaires purement temporelles, lorsque nous y sommes portés par les suggestions des mondains ou par les sarcasmes des impies. Rappelons-nous alors l'apologue de Joathan (Judic. IX, 8-14). C'est le cas de répondre comme l'olivier, le figuier et la vigne quand les autres arbres les sollicitèrent de régner sur eux. Pour un vain honneur, dit l'olivier, *puis-je abandonner mon huile excellente?* Pour une pareille raison, ajouta le figuier, *puis-je ne point porter mes fruits si suaves?* Et moi, reprit la vigne, *puis-je* pour tout au monde *ne point produire mon vin* délicieux *qui réjouit Dieu* dans les sacrifices *et les hommes* dans leurs repas? — Contrairement à l'exemple du Sauveur qui est la véritable vigne, combien de faibles Chrétiens descendent de la croix et s'éloignent de la vertu, suivant les perfides instigations du démon ou les inclinations dépravées de la chair? Ainsi, par avarice ils ferment leur cœur à la compassion envers le prochain qu'ils voient dans le besoin; ils perdent patience à la moindre injure; pour la plus légère satisfaction, ils renoncent à la pénitence, comme fit Esaü qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Combien plus de générosité montra un novice de Paris! il allait prononcer ses vœux solennels, lorsque sa mère le conjurait avec larmes de ne point la quitter pour embrasser une vie austère. Eh quoi! répliqua le fervent jeune homme, Notre-Seigneur est-il des-

cendu de la croix à cause de sa sainte Mère qu'il voyait à ses pieds toute plongée dans l'affliction? — Afin d'imiter également notre divin Modèle, disons-lui: ô Jésus qui avez voulu demeurer sur la croix en butte à de sanglants affronts, accordez-moi de ne point déchoir de la perfection propre à la vie chrétienne ou religieuse pour acquiescer à des suggestions humaines ou diaboliques, mais de reposer constamment entre les bras de votre amour.

Cependant les larrons qui étaient crucifiés près de Jésus l'insultaient comme les autres en vomissant contre lui des injures (Matth. XXVII, 44). D'après l'opinion de saint Augustin (de Consensu Evang. l. 3, c. 6), l'Évangéliste met ici le pluriel pour le singulier en disant par syllepse *les larrons* pour *un des larrons*. Mais, d'après l'explication de saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), les voleurs commencèrent à blasphémer tous les deux ensemble, puis, après avoir vu les prodiges qui s'opérèrent dans les divers éléments et parmi les êtres inanimés, un des voleurs finit par se convertir, de telle sorte qu'il répara son incrédulité précédente par sa confession subséquente. Celui qui représente les Juifs obstinément rebelles à la grâce continuait de blasphémer en disant: *Sauve-toi et nous aussi*, de la mort qui est imminente (Luc. XXIII, 39). Sans s'inquiéter de la vie éternelle de l'âme, il ne songeait qu'à la délivrance temporelle du corps. L'autre qui représente les Gentils dociles à la grâce se mit alors à réprimander son compagnon. *Quoi! lui dit-il, tu ne crains pas Dieu non plus, bien que tu sois condamné au même supplice*, ou en d'autres termes : Si tu ne redoutes plus les hommes, tu devrais du moins appréhender le Seigneur, surtout au moment de rendre le dernier soupir (Ibid. 40). *Quant à nous*, ajouta-t-il, *c'est avec justice que nous subissons ce châtiment ; car nous l'avons bien*

mérité par nos crimes. C'est ainsi qu'il confessa sa culpabilité comme s'il disait : Je reconnais mon iniquité ; et c'est pour cette raison qu'il mérita la miséricorde divine. Il confessa aussi l'innocence du Christ par les paroles suivantes : *Quant à Celui-ci, il n'a rien fait de mal,* puisqu'il n'a point commis de péché et qu'il a été même conçu sans péché (Ibid. 41). Qui donc éclairait ainsi le bon larron ? demande saint Augustin. N'est-ce pas Celui-là même qu'il voyait crucifié à son côté et qu'il sentait fixé dans son cœur ? Alors, se tournant extérieurement vers Jésus qui l'avait touché intérieurement, il lui adressa humblement cette prière : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez entré dans votre royaume* (Ibid. 42). Il est bien évident qu'il voulait parler d'un royaume, non point temporel et terrestre, mais éternel et céleste. Grande fut donc la foi de ce bienheureux supplicié ! car ni la présence des Juifs acharnés, ni la violence de ses propres douleurs, ni les blasphèmes de son compagnon endurci, ni les souffrances de Jésus expirant, ni la fuite et le renoncement des disciples effrayés ne purent l'empêcher de croire et de proclamer la vérité ; aussi ne manqua-t-il point d'obtenir le pardon de toutes les fautes qu'il avait commises et la rémission de toutes les peines qu'il avait encourues.

La conversion du bon larron fut remarquable sous divers rapports. 1° Il montra l'ardeur de sa charité, à l'article même de la mort, en exhortant son compagnon de supplice à des sentiments de componction et de confiance. 2° Il prouva la vivacité de sa foi en croyant et en publiant que Celui qui allait mourir avec lui sur la croix devait régner au ciel comme Dieu. 3° Il manifesta la sincérité de sa pénitence en avouant sa propre culpabilité avec un humble repentir, et non point d'une manière feinte comme font les

hypocrites qui, semblables au larron de gauche, paraissent se moquer du Sauveur. 4° Il fit éclater la fermeté de son espérance, lorsque, sans être découragé par la multitude ou l'énormité de ses crimes, il supplia le Seigneur de l'admettre en son royaume. 5° Enfin quelle parfaite satisfaction il accomplit en quelques instants ! Au milieu de tourments extrêmes, il ne pouvait plus s'aider que du cœur et de la langue; mais il sut bien s'en servir pour les offrir entièrement à Dieu. Il lui consacra son cœur par la contrition et par la compassion la plus généreuse ; car, selon la remarque de la Glose, il semblait oublier ses propres souffrances pour ne penser qu'à celles du Juste, et il paraissait moins affligé de subir le dernier supplice que de voir le même châtiment infligé à l'Innocent ; en outre, comme nous l'avons dit, il sacrifia sa langue par la déclaration de ses fautes et par la prédication de la vérité. Saint Grégoire dit également (Moral. l. 18, c. 23) : « Le bon larron attaché à la croix par les pieds et les mains n'avait rien de libre en lui que le cœur et la langue, mais Dieu l'inspira de telle sorte qu'il les employa uniquement à l'aimer et à le louer ; c'est ainsi qu'il fut justifié par la foi de son âme et sauvé par la confession de la bouche. » — « Qui n'admirerait la courageuse prudence de ce sage voleur? s'écrie le Vénérable Bède ; ou plutôt qui pourrait célébrer dignement l'efficacité prodigieuse de la grâce divine en ce grand coupable? Il était chargé de crimes en venant au gibet, et il mourut comblé de mérites ; car tandis que les Apôtres abandonnaient lâchement leur Maître, après l'avoir vu opérer des miracles comme un Dieu tout-puissant, lui au contraire confessa intrépidement pour son Seigneur le crucifié qu'il voyait expirer avec lui comme un homme abandonné. » — Afin que j'imite cet heureux pénitent, je vous en supplie, ô

Jésus miséricordieux, accordez-moi de me connaître et de vous connaître, afin de m'avouer pécheur en vérité et de vous proclamer le Juste sans reproche qui a daigné souffrir pour les coupables. Je vous en conjure, Seigneur, donnez-moi de désirer, de demander et d'obtenir la même faveur que le bon larron en disant comme lui : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez arrivé dans votre royaume.*

Les deux larrons associés à Jésus-Christ sur le Calvaire figurent ceux qui, pour expier leurs péchés, sont crucifiés avec le divin Sauveur par la profession religieuse. Les uns acceptent la croix de la pénitence avec une pieuse résignation, comme le bon larron ; les autres, ainsi que le mauvais larron, quoique séparés extérieurement du monde, y restent attachés de cœur ; et parce qu'ils scandalisent les séculiers, ils sont de ceux dont l'Apôtre a dit (Rom. II, 24) : *Vous êtes cause que le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations.* — Le Vénérable Bède dit à ce propos (in cap. 23 Luc) : « Les deux larrons crucifiés à droite et à gauche de Notre-Seigneur représentent ceux qui, à sa suite et en sa société, subissent l'agonie du martyre, ou font le sacrifice de leur personne, soit par la pratique de la continence, soit par l'observance d'une règle austère. Tous ceux qui s'éloignent ainsi du siècle pour glorifier Dieu ou gagner le ciel partagent le mérite et le bonheur du larron placé à droite ; mais ceux qui agissent avec une intention moins digne ou en vue de quelque louange humaine se moquent du Sauveur comme le larron placé à gauche ; aussi ils auront le malheureux sort de celui dont ils ont eu le mauvais esprit. Il en est, ajoute le même écrivain, qui comparent les deux larrons à deux sortes de Chrétiens ; car selon la parole de l'Apôtre (Rom. VI, 3) : *Nous tous qui avons été baptisés en*

Jésus-Christ, nous l'avons été pour mourir avec lui. Or, de même que, de ces deux voleurs réunis à Notre-Seigneur sur la croix, l'un devint pire en le blasphémant et l'autre martyr en le confessant, ainsi parmi les pécheurs baptisés en Jésus-Christ, les uns sont couronnés à cause de l'honneur qu'ils lui rendent par l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité, les autres qui l'offensent par l'absence de ces mêmes vertus sont justement privés des dons qu'ils avaient reçus dans le baptême. »

Par leur conduite et par leur destinée différentes, les deux larrons crucifiés nous montrent que, parmi les affligés les uns acquièrent une récompense pour leur résignation, tandis que les autres encourent la damnation à cause de leur impatience. A propos de ces derniers, Hugues de Saint-Victor fait la remarque suivante : Dans l'adversité, il en est qui disent : Si nous la méritions, nous ne rougirions point de la supporter ; mais il est honteux pour nous de l'endurer sans que nous la méritions. C'est bien à tort qu'ils parlent ainsi ; ils devraient plutôt s'humilier de souffrir étant coupables et se glorifier au contraire de souffrir quoique innocents. Ne vaut-il pas mieux subir une peine injustement comme Jésus-Christ que de la subir justement comme les larrons ? Gardez-vous de ressembler à celui de gauche qui blasphémait le Seigneur, tandis que celui de droite le confessait. Vous aussi, vous êtes châtiés pour vos fautes, avouez-les donc sincèrement afin d'apaiser Dieu que vous devez craindre comme votre souverain Juge. Considérons combien méprisable était l'insolence de cet infâme scélérat qui, déjà condamné à mort et près d'expirer de ses blessures, osait encore insulter l'Auteur même de la vie. A l'exemple de Jésus-Christ, apprenons à supporter patiemment les calomnies de la part des per-

sonnes même les plus viles. D'un autre côté, par l'exemple du bon larron, apprenons à ne point tolérer mais à repousser énergiquement les injures dirigées contre Dieu lui-même. Enfin, quelque criminels que nous soyons, ne désespérons jamais de la miséricorde divine; et imitons cet heureux voleur qui, comme le dit saint Augustin (Serm. de Latrone), est devenu par une seule parole l'héritier du royaume céleste. — Concluons cet article de la Passion en disant avec dévotion : O doux Sauveur, qui, attaché sur la croix entre deux larrons, avez enduré les outrages de l'un et reçu les hommages de l'autre, faites que, pour la gloire de votre saint nom, je supporte tranquillement les affronts de la part des méchants et que, de concert avec le larron pénitent, j'obtienne les joies du paradis.

Les gens maudits qui se trouvaient alors sur le Calvaire disaient et faisaient beaucoup d'autres injures au Seigneur Jésus ; mais lui, nous enseignant à garder la patience dans la tribulation, continuait à demeurer sur la croix jusqu'à la fin, pour détruire complétement l'empire de Satan et lui enlever ses dépouilles. Toutes les insultes et indignités dont il était l'objet avaient pour témoin inconsolable la Très-Sainte Vierge, qui se tenait au pied de la croix avec ses deux sœurs, avec Marie-Madeleine et Jean le disciple bien-aimé. La compassion de cette tendre Mère augmentait beaucoup la Passion de son cher Fils ; car Marie était comme fixée avec Jésus à la croix, dont elle ne pouvait détacher sa pensée ; et l'affliction qu'elle en ressentait était si poignante qu'elle eût bien préféré mourir avec lui que de lui survivre. « O bon Jésus, s'écrie saint Bernard (Lib. de Passione), vous souffrez cruellement dans tout votre corps, mais beaucoup plus dans votre âme, navrée de voir la désolation de votre Mère qui partage vivement toutes vos dou-

leurs. » Pour elle, en effet, comme pour lui, ce n'étaient de tous côtés qu'angoisses et tourments ; on peut les sentir de quelque façon, mais non point les décrire. Pendant que les Apôtres étaient dispersés par la peur, dit saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), Marie était là debout devant la croix où son cœur était suspendu de quelque manière ; car de ses pieux regards elle ne cessait d'y contempler les plaies saignantes de son divin Fils. Sachant que la mort de Jésus devait opérer le salut du monde, elle désirait, s'il était possible, s'associer à ce grand œuvre par sa propre mort ; mais pour racheter tous les hommes, Jésus n'avait besoin d'aucun auxiliaire. « Sur la montagne du Calvaire, ajoute saint Chrysostôme (Serm. de Passione), nous voyons deux autels dressés à la fois, l'un dans le cœur de Marie et l'autre dans le corps de Jésus ; et tandis que Jésus immolait sa chair très-pure, Marie immolait son âme immaculée. Elle souhaitait ardemment unir son sang virginal au sang précieux que versait son divin Fils ; car elle aurait voulu contribuer avec le Sauveur au mystère de notre rédemption par le sacrifice de sa propre vie. Mais c'était le privilége réservé exclusivement au Pontife suprême d'entrer dans le Saint des saints pour y porter le sang de la victime. Ainsi, il n'y avait ni vierge, ni ange, ni homme qui pût, avec une souveraine autorité comme Notre-Seigneur, réparer suffisamment le genre humain. Sa très-sainte Mère ne laissa pas d'endurer en son âme tout ce qu'il daigna souffrir en sa chair.

Saint Jean assistait aussi au crucifiement ; et c'est pour cette raison que, le Vendredi-Saint, on lit la Passion écrite par ce disciple bien-aimé comme témoin oculaire ; d'ailleurs, puisque son Évangile est postérieur aux trois autres, il est naturel que, les jours précédents, on lise la Passion

écrite par les trois plus anciens Évangélistes. — Toutes les personnes amies de Jésus, entre autres Madeleine, sa fervente disciple, compatissaient vivement au spectacle lamentable dont le Calvaire était le théâtre. Que de soupirs et de sanglots s'échappaient de leurs poitrines oppressées par la tristesse et la douleur ! Elles pleuraient amèrement sur Notre-Seigneur, sur Notre-Dame et sur elles-mêmes ; elles ne pouvaient goûter aucune consolation, parce que les outrages continuels dirigés contre leur bon Maître ne cessaient de redoubler leur profonde affliction. — Pieusement attentives à tout ce qui se passait, les saintes femmes se tenaient *au pied de la croix (juxta crucem)*, comme l'atteste saint Jean (xix, 25). Si les autres Évangélistes déclarent qu'elles se tenaient *à l'écart (à longe)*, c'est qu'ils les envisagent sous des rapports différents, comme l'explique saint Augustin (de Consensu Evang. l. iii, c. 21). Ainsi elles étaient proches de Jésus, en ce sens qu'elles étaient placées sous ses yeux, de manière à pouvoir entendre ses paroles ; néanmoins elles en étaient éloignées relativement à la foule qui l'environnait en se mêlant aux soldats. Ou bien elles étaient loin du Sauveur par rapport aux exécuteurs qui le crucifiaient et qui le gardaient, mais près de lui par rapport aux assistants qui le considéraient et qui l'insultaient. Ou plutôt, avec plus de vraisemblance, elles se placèrent d'abord au pied de la croix ; puis, après les touchantes recommandations adressées à Marie et à Jean, elles s'éloignèrent un peu pour éviter la multitude qui se pressait autour de la croix ; et c'est ainsi que, retirées à l'écart, elles contemplèrent les dernières scènes racontées par les trois premiers Évangélistes. — Selon la remarque de saint Chrysostôme (Hom. 84 in Joan.), « admirons ici la constance énergique des saintes femmes qui ne craignent pas d'ac-

compagner sur le Calvaire leur divin Maître lâchement abandonné par ses Apôtres. Le sexe naturellement le plus faible se montra donc alors le plus courageux. Aussi les femmes ne sont pas plus étrangères au mystère de la Passion et à la science de la résurrection qu'aux bienfaits de la grâce et de la gloire qui en résultent pour tous. »

Dans la compagnie de la divine Mère, transportons-nous en esprit sur la montagne du Calvaire, pour y gémir de ce que, par nos fautes si nombreuses, nous avons causé la mort cruelle de son Fils adorable. Aimons à demeurer avec elle au pied de la croix, en nous représentant l'état lamentable où l'Homme-Dieu était réduit sur ce bois sacré. Ce fréquent souvenir ne peut être que très-utile pour nous tous ; nous y trouverons un refuge contre les péchés et un adoucissement pour les peines, un soutien dans l'adversité et un préservatif dans la prospérité ; nous y apprendrons à estimer les dons de la grâce et à rechercher les biens de la gloire. En tout temps et en toute circonstance, il est bon et avantageux de se retirer et de s'abriter sous les ailes tutélaires du Sauveur crucifié. Voilà pourquoi saint Bernard s'écriait (lib. de Passione) : Seigneur, partout où j'irai, je vous contemplerai toujours sur la croix. — Considérez donc maintenant de quelle manière s'est accompli ce que Jésus-Christ lui-même avait annoncé en ces termes (Joan. III, 14): *Comme Moïse dans le désert a élevé le serpent, le Fils de l'homme doit être pareillement élevé.* Ce serpent d'airain avait bien la forme mais non point le venin du reptile qui porte ce nom ; de même Jésus-Christ le Fils de l'homme, bien que exempt de tout péché, avait une chair semblable à celle des plus grands pécheurs parmi lesquels il était rangé. De plus, comme ceux qui étaient mordus par quelque reptile vénimeux étaient guéris en regardant le serpent d'ai-

rain suspendu au poteau, ainsi pour être délivrés de notre ennemi infernal nous n'avons point de meilleur remède que de contempler notre divin Sauveur attaché à la croix ; car si la simple vue d'un serpent d'airain suffisait pour préserver de la mort corporelle les Israélites, à plus forte raison la foi vive au Rédempteur crucifié pourra garantir les Chrétiens de la mort spirituelle.

Considérons Jésus-Christ sur la croix non-seulement comme un Rédempteur et un Sauveur, mais aussi comme un Roi sur son trône et un Juge sur son tribunal ; en effet, des deux hommes placés à sa droite et à sa gauche, l'un est absous et sauvé tandis que l'autre est repoussé et condamné. En outre, considérons-le sur la croix comme Prêtre et Victime tout à la fois ; car sur cet autel où il étend les bras et les mains, il offre pour nous tous à Dieu son Père sa chair très-pure d'un prix infini. Enfin, considérons-le sur la croix comme notre Docteur et notre Maître ; car, selon la pensée de saint Augustin (Tract. 119 in Joan.), le bois, instrument de son supplice, est la chaire où il nous enseigne de sublimes vérités et en même temps le théâtre où il exerce d'excellentes vertus. En effet, tant qu'il fut ainsi élevé, exposé à tous les regards, il ne resta point muet ni oisif ; mais, jusqu'à son dernier soupir, il ne cessa de nous donner les leçons et les exemples les plus salutaires.

Méditons présentement avec attention et rappelons-nous souvent avec dévotion les sept admirables paroles qu'il prononça sur sa couche funèbre, sur son lit de douleur, comme exprimant ses dernières volontés et renfermant ses dispositions testamentaires. Ayons-les habituellement en l'esprit et même à la bouche ; qu'elles nous servent de pieuses exclamations et d'oraisons jaculatoires, soit pour

compatir aux souffrances extrêmes de Jésus et de Marie, soit pour gémir sur les misères nombreuses tant de notre personne que de notre prochain. — De ces paroles suprêmes de Jésus-Christ crucifié, plusieurs en comptent huit au lieu de sept, parce qu'ils divisent la troisième en deux. D'après ce compte, Notre-Seigneur attaché à la croix a parlé deux fois pour les pécheurs, en disant premièrement en faveur de ses bourreaux : *Mon père*, *pardonnez-leur*..., ensuite à la prière du larron : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis;* deux fois aussi pour les bons, en disant d'abord à Marie : *Femme, voilà votre fils*, puis à saint Jean : *Voilà ta mère ;* deux fois également pour tout le monde, en disant : *J'ai soif,* et quelque temps après : *Tout est consommé*; deux fois enfin pour lui-même, en disant : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* et en dernier lieu : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.*

La première parole de Jésus-Christ sur la croix fut une supplique en faveur de ses cruels ennemis, au moment même où ils le clouaient sur le gibet. *Mon père,* s'écria-t-il alors, *pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font* (Luc. XXIII, 34). Comme s'il disait : Ils ignorent ce qu'ils se font de mal et ce qu'ils me font de bien. En effet, ceux qui tourmentent ou persécutent les autres ne comprennent pas la faute qu'ils commettent ni la peine qu'ils encourent par là ; ils ne comprennent pas non plus quelle grâce et quelle gloire ils procurent aux autres l'occasion d'acquérir. Ou bien encore, comme s'il disait : Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ignorent qu'ils crucifient en moi-même votre propre Fils. « Ainsi, dit saint Chysostôme (de Cruce et Latrone), Notre-Seigneur monté sur la croix mit aussitôt en pratique ce qu'il avait recommandé en ces termes : *Priez pour vos*

persécuteurs. Sans doute, il pouvait de lui-même accorder le pardon à ses bourreaux, mais il préféra le réclamer pour eux afin de joindre l'exemple au précepte. Néanmoins en disant à son Père : *Pardonnez-leur*, il sous-entend la condition nécessaire, s'ils se repentent ; car il plaide exclusivement pour les coupables repentants qui consentiraient à effacer leurs crimes par la foi. » De plus, comme le remarque le Vénérable Bède (in cap. 23 Luc.), en ajoutant : *Car ils ne savent ce qu'ils font*, Notre-Seigneur fait entendre assez clairement qu'il ne priait point pour ceux qui, le connaissant comme envoyé divin, le persécutaient par une haine envieuse, mais pour ceux qui, ne connaissant point sa mission divine, le persécutaient par un zèle mal éclairé de leur Loi. Les premiers étaient les Juifs instruits mais passionnés qui rejetaient sciemment la vérité par quelque motif coupable. Les seconds étaient les gens simples et illettrés que leurs prêtres et leurs docteurs avaient trompés indignement.

La prière du Sauveur ne fut pas vaine, ajoute le Vénérable Bède ; car elle obtint grâce pour tous ceux qui crurent en lui, après sa résurrection. Aussi lisons-nous dans les Actes des Apôtres (I et IV) que saint Pierre convertit trois mille hommes au jour de la Pentecôte et cinq mille une autre fois. L'Évangile des Nazaréens et la Glose sur Isaïe (LIII) affirment même qu'à la voix du Christ beaucoup de Juifs présents sur le Calvaire furent touchés de componction. O quelle douce mélodie renfermait cette prière du Christ, puisqu'elle fut capable d'attendrir une si grande multitude de cœurs endurcis ! Mais faut-il s'en étonner ? Par tant de mansuétude au milieu des affronts, par tant de patience au milieu des supplices, par tant de bénignité à l'égard des bourreaux, il se montra clairement le vrai Fils

de Celui qu'il invoquait comme son Père. Quel plus insigne miracle, en effet, qu'une si généreuse compassion ! Cette touchante requête en faveur de ses cruels persécuteurs est la preuve la plus sensible d'une charité surnaturelle et divine. C'est ce que font ressortir davantage les trois circonstances signalées par saint Paul (Heb. v, 7) ; car il nous apprend qu'avant d'expirer, Notre-Seigneur offrit des prières accompagnées de supplications ou instances, de larmes et d'un grand cri. Saint Bernard dit à ce sujet (Serm. de Passione) : « Le Christ, déchiré par les fouets, couronné d'épines, percé de clous, saturé d'opprobres, dès qu'il est suspendu à la croix, oublie toutes ses douleurs pour dire : *Mon Père, pardonnez-leur.* Quoique tout son corps soit réduit au plus misérable état, son cœur est rempli du plus miséricordieux amour. O Seigneur très-clément ! quelle extrême indulgence vous témoignez envers vos impitoyables ennemis ! Aussi, avec quelle immense libéralité ne récompenserez-vous pas vos fidèles amis ! ils seront pleinement désaltérés au torrent de vos délices. » Désormais donc, qu'aucun pénitent ne désespère à cause de ses fautes nombreuses, mais qu'il songe aux grâces beaucoup plus abondantes que le Sauveur lui a méritées. « De quel crime le pécheur converti ne pourra-t-il pas obtenir le pardon, dit saint Augustin (Serm. de Cruce et Latrone), s'il sait apprécier la valeur du sang répandu par le Christ ? Quel homicide pourra perdre confiance, en voyant le Sauveur rendre l'espérance à ses propres meurtriers ?

Aujourd'hui que nous entendons la voix du Seigneur priant pour ses bourreaux, n'endurcissons point nos cœurs (Ps. xciv, 8) ; apprenons par cet exemple à ne point chercher de représailles mais à remettre les injures, bien plus, à ne point exclure de notre affection et de nos prières ceux qui

nous offensent et nous maltraitent. Selon la pensée de saint Augustin (Serm. de S. Stephano), « admirez la grande charité et l'invincible patience de Celui qui, loin de crier vengeance contre ses ennemis, réclame indulgence pour eux. En voyant le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs pardonner les plus grands outrages et les plus violentes douleurs que lui font éprouver ses persécuteurs acharnés, comment oseriez-vous refuser grâce à vos ennemis et exiger le châtiment de leurs torts, vous faibles mortels qui, en comparaison de Lui, êtes comme des fourmis et des vermisseaux, comme des pailles légères et des étincelles fugitives, comme de la cendre et de la poussière. » — Écoutons à ce propos saint Anselme (in Speculo serm. evang. c. 12) : « Parvenu au lieu du supplice, Jésus ne reçoit pour étancher sa soif que du fiel et de la myrrhe ; cependant aussitôt qu'il est élevé sur la croix il commence par s'écrier : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Contemplez cet Homme-Dieu qui, au milieu de ses angoisses, n'ouvre pas une seule fois la bouche pour se justifier ou se plaindre, pour menacer ou maudire ses ennemis semblables à des chiens furieux ; mais voyez-le au contraire qui, avant d'expirer laisse tomber sur eux une parole de paix et de bénédiction. Celui qui daigne réaliser ce prodige inouï jusqu'alors n'est-il pas vraiment la bonté, la mansuétude incarnée? Considérez sa douceur inaltérable, son imperturbable tranquillité. Sans tenir compte des injures, des affronts et des tourments dont on se plaît à l'accabler, il n'a que de la compassion pour ses persécuteurs ; il ne songe qu'à guérir ceux qui le blessent, à procurer la vie à ceux qui lui donnent la mort. Voyez avec quelle suave bénignité, avec quel généreux dévouement il manifeste son immense charité par cette touchante exclamation : *Mon Père, par-*

donnez-leur. Ah! Seigneur, que votre humanité si débonnaire fasse en ma faveur la même recommandation; qu'elle dise aussi pour moi : Mon père, pardonnez-lui. » Ainsi s'exprime saint Anselme.

O Sauveur très-clément, que votre patience est admirable! Les Juifs perfides n'ont cessé de vous tendre des piéges et de vous susciter des persécutions; ils se sont servis de la trahison pour vous arrêter et de la calomnie pour vous crucifier; voilà que cependant vous réclamez pour eux indulgence. O Jésus, source inépuisable de grâces, qui avez prié pour vos bourreaux en leur pardonnant des crimes énormes, accordez-moi de pardonner également à mes ennemis pour votre amour et veuillez me pardonner aussi toutes mes iniquités. En vue de votre gloire, daignez recommander à votre Père un misérable comme moi. Il est vrai que je vous ai souvent offensé, et que, autant qu'il était en moi, je vous ai crucifié par mes péchés; mais vous savez que je vous ai donné ma foi et ma confiance, en vous confessant comme mon souverain Maître et mon vrai Dieu; malgré ma misère et mon indignité, ne refusez donc point de me remettre les péchés pour lesquels j'implore votre miséricorde.

La seconde parole prononcée sur la croix fut adressée au bon larron, quand Jésus-Christ lui dit (Luc. XXIII, 43) : *En vérité, je te l'assure, dès aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis*. Ce paradis n'était pas le jardin de délices d'où Adam avait été banni, ni le ciel des Anges où aucun homme n'était entré avant Jésus-Christ; mais c'était le sein d'Abraham, les limbes des Saints où en ce jour-là même l'âme du voleur converti suivit celle du divin Rédempteur. Cette expression *le paradis* peut désigner ici non-seulement le séjour des Justes qui attendaient l'arrivée de leur Libérateur dans les plus basses parties de la terre, mais encore la

douce satisfaction que leur causa cet avénement désiré depuis si longtemps ; ou bien cette expression peut signifier simplement la paix, le repos que goûtent les âmes réunies à Jésus-Christ. Selon ce dernier sens, Jésus-Christ étant la paix personnifiée est le paradis même. Voilà pourquoi saint Anselme dit : « Je crois, Seigneur, oui je crois fermement que le paradis est là où vous voulez et où vous êtes, de sorte que être avec vous c'est être dans le paradis; ainsi celui qui, comme un généreux martyr, vous confessa courageusement sur la croix fut dès ce jour-là même avec vous, et y resta toujours ensuite. O quel bonheur d'être avec vous ! Bienheureux donc ceux qui sont avec vous ! ils sont vraiment dans le paradis, dans le repos, ceux qui vous sont unis par la foi et la charité. » Par cette parole adressée au bon larron, le Sauveur a procuré une grande consolation à ceux qui déplorent et confessent sincèrement leurs péchés ; car la même faveur est accordée aujourd'hui et chaque jour à tout pécheur pénitent et converti ; au moyen de la grâce il est aussitôt avec le Seigneur dans le paradis, en attendant qu'il y soit au moyen de la gloire ; de plus il est dans le paradis dès maintenant et dès ici-bas par cette sécurité, ce calme de la conscience, dont l'Esprit-Saint a dit : *L'âme tranquille est dans un festin continuel* (Prov. xv, 15). Voilà comment aujourd'hui le Sauveur s'est montré libéral et même prodigue, puisqu'en considération d'une courte supplique il a introduit dans son royaume un larron, un supplicié dans le ciel, un condamné dans le paradis. Ainsi la miséricorde divine a donné gratuitement ce que la misère humaine avait perdu justement.

En prononçant cette seconde parole, si pleine d'amour et de consolation, Notre-Seigneur a voulu nous apprendre à ne jamais désespérer de sa bonté, pendant la vie et même à

l'agonie, malgré le nombre et l'énormité de nos fautes. En effet, le larron qui n'avait produit aucun bien et qui méritait uniquement le dernier supplice, comme lui-même l'avouait, n'a pas manqué cependant d'obtenir la grâce et le salut. Ce fut à bon droit; car avant d'expirer, il eut soin d'offrir parfaitement à Dieu tout ce qui lui restait de libre sur la croix, son cœur par une sincère contrition, et sa langue par une humble confession de ses crimes. Gardons-nous néanmoins de différer, comme lui, notre pénitence jusqu'à l'article de la mort; pensons plutôt que les privilèges octroyés à quelques-uns ne font point une loi commune pour tous les autres, car ils sont rares les pécheurs qui se convertissent véritablement à leur dernière heure. « Toutefois, dit saint Jérôme, pour montrer qu'il n'est jamais trop tard de revenir à lui, le Sauveur, par un coup puissant de sa grâce, transporta dans le paradis le voleur attaché à la croix, en élevant à la gloire du martyre le supplice d'un assassin. » « Dans le bon larron, ajoute saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), nous trouvons un exemple très-propre à déterminer notre propre conversion; car sitôt que ce grand coupable est contrit, il est absous et la grâce qu'il reçoit dépasse même son attente; ainsi Dieu accorde toujours plus qu'on ne demande. Le criminel repentant avait fait simplement cette prière : *Seigneur, ne m'oubliez point, quand vous serez parvenu en votre royaume*; et le Sauveur mourant lui fit au même instant cette réponse : *En vérité, je te le déclare; dès aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis*. Or la vie bienheureuse consiste précisément à demeurer avec Jésus-Christ, parce que, où lui-même se trouve, là se trouve également son royaume. » « Seigneur, reprend saint Augustin (in Soliloq.), pour que nous ne perdions jamais confiance en vous, vous avez dit

au larron : *Dès aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.* Par là vous avez montré combien fructueuse est la pénitence et combien votre miséricorde est abondante ; vous avez ainsi prouvé que le pardon suit immédiatement le repentir ; car vous avez sauvé sans retard le voleur qui s'accusait et qui vous défendait, qui réclamait les bienfaits de votre clémence et qui réprimait les blasphèmes de son compagnon. »

« Chose surprenante ! s'écrie saint Chrysostôme (Serm. de Latrone) : la promesse du paradis n'a point été faite à Abraham, ni aux Patriarches, ni aux Prophètes ; c'est à un brigand qu'il a été dit pour la première fois : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis.* Abraham crut à Dieu qui lui parlait du haut du ciel, Isaïe crut au Très-Haut qui était assis sur un trône glorieux, Ézéchiel crut à Jéhova qu'il avait contemplé au-dessus des Séraphins, Moïse crut au Tout-Puissant qui l'appelait du milieu de la flamme. Mais le voleur crucifié reconnaît pour Sauveur véritable le Juste qui partage son infâme supplice ; il prie Celui qui était attaché au gibet, comme s'il le voyait déjà monté dans les cieux ; et il invoque comme Roi suprême Celui qui était condamné comme perturbateur public. Quelle admirable conversion ! Les Juifs, quoique instruits par les Saintes-Écritures, crucifient le Messie qui leur était promis ; et toi, bienheureux larron, tu le confesses hardiment ! d'où te vient donc une sagesse si sublime ? » demande saint Chrysostôme. Seigneur Jésus, nous pouvons répondre que vous avez regardé ce criminel d'un œil compatissant, et que par un secret appel vous en avez fait un pénitent. En vous voyant pardonner si facilement à un scélérat insigne qui vous avait offensé toute sa vie, qui donc ne doit mettre en vous sa confiance et vous donner son affection, vous bénir

et vouslouer ? Ame pécheresse, qui que tu sois, respire donc maintenant par l'espoir du pardon, si toutefois tu consens à suivre les traces d'un Dieu souffrant pour toi. Mais garde-toi d'imiter ce larron en différant comme lui de te repentir jusqu'à l''heure de la mort. Bien que ce soit une excellente disposition de recourir à la miséricorde divine, ce serait une présomption insensée de ne point travailler à son propre amendement ; car la miséricorde se réunit à la vérité dans le Seigneur.

Père très-clément, daignez penser à moi dans votre royaume céleste, bien que je sois un misérable digne du supplice éternel ; car, comme un criminel et un malfaiteur, j'ai causé spirituellement la mort à mon âme et à mon prochain. Ayez pitié de moi, ô Sauveur miséricordieux, maintenant que je vous adore et que je vous supplie, en répétant avec le larron crucifié : *Souvenez-vous de moi, Seigneur*. Exaucez pour moi cette prière, comme vous l'avez exaucée jadis pour le larron ; agréez-la dans le royaume où vous êtes parvenu, comme vous l'avez agréée autrefois sur la croix où vous étiez attaché. Seigneur, je vous conjure de répondre à votre serviteur et de parler à mon cœur, en me disant au fond de l'âme : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis* ; fortifié aussitôt par cette promesse consolante, je persévèrerai fidèlement dans votre service. Faites que, affermi dans la foi, en vous confessant avec courage, je sois avec vous un seul esprit par votre grâce. Ainsi, dès aujourd'hui je serai avec vous en paradis, parce que, dès ici-bas je goûterai les délices de l'amour dont vous rassasiez les esprits bienheureux dans votre royaume. Enfin, accordez-moi de vivre sur la terre de telle manière que, quand il plaira à votre bonté, vous disiez à mon âme : Désormais tu seras avec moi dans le ciel.

La troisième parole de Jésus sur la croix fut adressée à sa divine Mère et à son disciple bien-aimé qu'il voyait plongés dans la plus profonde désolation. Pour les consoler tous deux de quelque façon, il les recommanda l'un à l'autre réciproquement (Joan. XIX 26 et 27). D'abord il dit à Marie : *Femme, voilà votre fils*, ou en d'autres termes : Voilà celui qui doit vous tenir lieu de fils par son affectueux dévouement ; jusqu'à présent j'ai pris soin de vous, désormais je vous confie à celui qui doit me remplacer. Puis il dit à Jean : *Voilà votre Mère*, ou en d'autres termes : Voilà celle que vous devez traiter comme votre mère, car je vous charge de l'assister dorénavant comme je n'ai pas manqué de faire précédemment. — Cette charitable recommandation prouve la filiale sollicitude du Sauveur qui, parmi les tortures de son affreuse agonie, pense aux besoins de sa Mère abandonnée et ne veut pas la laisser sans soutien sur la terre. Par là, il nous apprend à compatir aux afflictions et à pourvoir aux nécessités de nos parents, à leur rendre tous les devoirs et à leur procurer tous les secours convenables selon l'état où nous nous trouvons. Notre-Seigneur a donc accompli le précepte qu'il avait promulgué, et par son propre exemple il a confirmé la leçon qu'il avait enseignée de vive voix, en disant : *Honore ton père et ta mère.* — En confiant ainsi sa très-sainte Mère à saint Jean, Jésus-Christ a montré combien grande était la dignité de ce disciple privilégié qu'il choisissait pour remplir une fonction si glorieuse. En effet, comme le remarque saint Jérôme (Serm. de Assumptione Mariæ), la pudeur de la bienheureuse Vierge Marie ne pouvait être mieux recommandée qu'à la garde de l'Apôtre vierge ; car de cette manière, la beauté de leurs vertus ne pouvait que s'accroître par la réunion de leurs per-

sonnes, comme aussi l'agrément de leurs mutuelles relations ne pouvait que s'augmenter par la conformité de leurs mœurs irréprochables. — *Aussi, depuis cette heure*, ajoute l'Évangéliste, tant que Marie vécut, *Jean la prit chez lui*, en sa maison *(in sua)*. Selon le Vénérable Bède, certains exemplaires portent *(in suam)*, c'est-à-dire comme quelques-uns l'expliquent : *Il la prit pour sa mère*, ou plus vraisemblablement : *Il la prit en sa sollicitude* ; car désormais, suivant qu'il en avait été chargé, il s'occupa d'elle tout spécialement afin qu'elle ne manquât de rien.

A ce moment, comme saint Bernard le fait remarquer (Serm. de 12 stellis), quelle étonnante substitution s'opéra sur le Calvaire ! La Vierge-Mère reçut Jean à la place de Jésus, le fils de Zébédé pour le Fils de Dieu, le disciple à la place du Maître, le serviteur pour le Seigneur, un homme enfin à la place d'un Dieu qui était toute sa joie, sa consolation et sa vie. Cet échange lui fut plus cruel et plus amer que toutes les souffrances corporelles ; nos cœurs de fer et de bronze en sont eux-mêmes attendris et brisés, car qui n'entendrait sans une vive émotion cette parole déchirante : *Femme, voilà votre fils?* — Le Sauveur ne dit point ici : Ma mère, de peur de retourner le glaive de la douleur dans la plaie du cœur de Marie. Saint Chrysostôme examinant cette question s'écrie : O bon Jésus ! pourquoi ne parlez-vous pas avec plus de tendresse à votre très-douce Mère qui vous a élevé avec tant de sollicitude, traité avec tant de respect et allaité avec tant d'affection ? Si, du haut de la croix où il est attaché, Jésus ne désigne point Marie par le titre spécial de mère, mais par le nom commun de femme, c'est afin de ne point redoubler la véhémence de l'amour et par suite aggraver la violence de l'affliction qu'elle ressentait ; car elle eût éprouvé une recrudescence

de douleur en entendant son Fils l'appeler sa Mère, au moment même où elle le voyait prêt d'expirer en proie à d'atroces souffrances. Le cœur de la Vierge eût alors éclaté, sous le poids de sa compassion, si Jésus mourant lui eût parlé le langage de la tendresse ; ce n'était donc pas le temps de surexciter son extrême sensibilité en lui rappelant sa divine maternité.

Tandis que Jésus crucifié était tourné vers l'occident, Marie et Jean qui le contemplaient en face étaient tournés vers l'orient. La très-sainte Vierge au pied de la croix ne se plaça donc point du côté du nord, comme quelques-uns le supposent et comme les peintres la représentent ; mais elle se tint du côté de l'occident un peu au sud. C'est ce que prouve la position de la chapelle construite au lieu même où se trouvait la divine Mère, d'après la tradition ; or cette chapelle est contiguë à l'Église du Saint-Sépulcre. — Ame chrétienne, dit saint Anselme (de Excellentia B. Virginis, c. 5), approche de la croix avec Marie et avec Jean, considère de près le visage pâle du Sauveur agonisant. Quoi donc, verras-tu sans pleurer les larmes que répand ton aimable Souveraine ? Resteras-tu les yeux secs pendant que son cœur est transpercé ? Ne pousseras-tu pas des sanglots en écoutant ces paroles adressées à la Vierge-Mère : *Femme, voilà votre fils*, et au disciple chéri : *Voilà ta mère* ? Quel échange inégal ! elle reçoit pour fils adoptif un simple mortel à la place de l'Éternel qu'elle avait enfanté comme son propre fils. O ma Souveraine ! quelles pensées navrantes durent vous agiter, quand cette substitution si disproportionnée vous fut annoncée par Celui-là même que vous aimiez par dessus tout ? Ce fut vraiment alors qu'un glaive de douleur traversa votre âme ; car la douleur intérieure qu'elle ressentit surpassa de beaucoup

les souffrances extérieures que peut endurer le corps. Les supplices les plus cruels que les Martyrs subirent en leurs membres furent peu de chose et comme rien comparativement à cette immense affliction qui pénétra jusqu'au fond le plus intime de votre cœur très-aimant. » Ainsi s'exprime saint Anselme.

Sur ce même sujet, saint Augustin parle en ces termes (Serm. de Passione) : « Avant de rendre l'esprit à son Père céleste, Jésus, du haut de la croix jetant un regard sur sa très-sainte Mère, lui montra son disciple bien-aimé. *Femme, voilà votre fils*, lui dit-il ; voilà que Jean, votre neveu, remplacera désormais votre Fils pour vous secourir et vous assister fidèlement. Puis faisant signe à Jean : *Voilà votre Mère*, lui dit-il ; voilà celle que je vous recommande de servir et de traiter comme ma mère et de plus aussi comme la vôtre. Des larmes silencieuses répondirent seules à ces recommandations suprêmes ; car à la voix mourante du Sauveur, les deux personnes, objets de sa prédilection, étaient tellement suffoquées par les sanglots qu'elles ne pouvaient parler. Elles se taisaient mais elles ne cessaient de pleurer amèrement, parce qu'un glaive de douleur avait transpercé leurs âmes avec celle du divin Maître ; et avec lui ces deux vierges étaient devenus tous deux martyrs ; sa Mère surtout souffrait d'autant plus qu'elle l'aimait davantage. »

« Seigneur Jésus, s'écrie le même saint Docteur, votre bouche sacrée vient de proférer une bonne parole, une parole compatissante, quand vous avez dit : *Femme, voilà votre fils*. En effet, le tourment que vous endurez ne vient pas seulement de la croix, mais encore de votre Mère ; car vous n'éprouvez pas moins de douleur pour elle que pour vous-même. Mais faut-il s'étonner, qu'étant un fils dévoué,

vous vous attristiez et affligiez profondément en voyant son immense désolation et sa séparation déchirante, et surtout en lui adressant un dernier adieu ? Cette tendre Mère, en effet, ne vous a jamais abandonné, ni dans votre enfance, ni dans votre adolescence, ni dans votre jeunesse, ni dans votre Passion. Jamais elle n'a manqué de vous prêter secours et de vous rendre service. Elle vous nourrit dans vos premières années, vous suivit dans vos courses évangéliques ; maintenant elle vous accompagne jusque sur le Calvaire; elle considère et ressent vivement vos opprobres et vos blessures, pendant qu'elle prête l'oreille à vos paroles. En retour aussi, ô bon Jésus, quoique vos souffrances soient intolérables et vos plaies incurables, quoique vous soyez réduit à un état d'agonie et arrivé à l'heure de la mort, vous n'oubliez point votre très-digne Mère. Inclinant la tête vers elle, vous la confiez à votre plus cher disciple que vous lui donnez pour fils adoptif. Quel heureux dépôt ! quel privilége singulier ! quelle insigne consolation reçut alors l'apôtre saint Jean ! De cette manière, Seigneur Jésus, vous avez accompli le commandement que vous aviez promulgué en disant : *Honore ton père et ta mère* ; vous avez récompensé le dévouement que Marie vous avait témoigné, et vous avez laissé un exemple mémorale à la postérité. »

« Alors, ô Marie, continue le même saint Docteur, quelles ne furent pas l'étendue de vos douleurs et la violence de vos angoisses comme mère et comme fille tout à la fois ! Vous aperceviez le fruit de votre sein suspendu à l'arbre de la croix ; vous échangiez votre Fils pour son disciple, votre Roi pour son ministre, votre Seigneur pour son serviteur, le Tout-Puissant pour un faible mortel. Voilà pourquoi un glaive tranchant pénétra vos entrailles, la lance acérée et

les clous aigus transpercèrent votre âme, les pointes des épines blessèrent votre sensibilité, et l'aspect lamentable du divin Crucifié déchira votre cœur. Dans l'abîme d'amertume où vous étiez plongée, vous ne trouviez point de larmes ni d'expressions suffisantes ; toute votre force s'évanouit et votre beauté se flétrit. Les blessures, la croix et la mort de Jésus devinrent vos blessures, votre croix et votre mort. Vous séparer de lui, c'était séparer violemment la mère de son Fils, la servante de son Seigneur ; en lui vous perdiez tout à la fois un père et un fils. » Ainsi parle saint Augustin.

Tandis que Marie était saisie de compassion pour Jésus, celui-ci l'était également pour Marie ; toutes les entrailles du Fils étaient profondément émues, parce qu'il savait combien le cœur de sa Mère était cruellement oppressé. En effet, selon la remarque de saint Jean Damascène (de Fide l. 4, c. 15), la Vierge qui, à l'heure de l'enfantement, n'avait point éprouvé les douleurs ordinaires de la nature, en subissait avec usure de beaucoup plus poignantes à cette heure de la Passion. C'est pourquoi le Sauveur souffrait doublement : en son corps, par les tortures de sa croix ; et en son âme, par les angoisses de sa Mère. Pour entrer dans les sentiments réciproques de l'un et de l'autre, tâchons de concevoir quelle fut la compassion mutuelle du Fils et de la Mère, surtout à ce moment solennel où Marie fut remise à Jean, et où Jean fut substitué à Jésus. Pourrions-nous ne pas compatir vivement aux afflictions extrêmes de ces deux augustes personnes qui savent le mieux compatir à nos propres misères ? A ce propos, rappelons-nous l'exemple d'un bon religieux qui, pendant près de vingt ans, ne cessait de verser des larmes abondantes en méditant presque continuellement cette parole de Notre-Seigneur : *Femme,*

voilà votre fils. S'adressant tantôt à Jésus, tantôt à Marie, il trouvait en ces simples mots une source intarissable de pieuses considérations, d'affections dévotes et de généreuses résolutions. Efforçons-nous de l'imiter en disant : « Doux Jésus qui, par compassion pour votre Mère désolée de vous voir crucifié, avez pris soin de la recommander à votre bien-aimé disciple comme aussi de le recommander à elle-même, je me recommande pareillement à vous dans l'espérance d'avoir quelque part à l'affection spéciale que vous leur avez témoignée en cette triste circonstance. Je vous conjure par leur charitable intercession de me conduire à votre parfait amour. Confiez-moi, je vous en supplie, à leur puissante protection, afin que, parmi les périls de ce monde, ils me délivrent de toute adversité, qu'ils me conservent en toute sainteté, pureté et chasteté pour le corps et pour l'âme, afin qu'après le cours de cette misérable vie, ils m'introduisent auprès de vous, dans le sein des miséricordes éternelles !

En disant à la Bienheureuse Vierge : *Femme, voilà votre fils*, Jésus-Christ lui a donné pour fils adoptif, non pas simplement le disciple bien-aimé, mais le peuple chrétien en général et chaque fidèle en particulier jusqu'à la fin des siècles. C'est pourquoi elle doit avoir pour nous les sentiments et les soins d'une bonne Mère, afin de nous diriger et de nous secourir, tandis que nous devons l'aimer et l'honorer souverainement après Dieu, comme des enfants soumis et dévoués. Aussi, d'après Hugues de Saint-Victor (de Passione Christi), « en disant : *Voilà votre Mère*, Notre-Seigneur donna Marie pour mère, non point à Jean seul, mais à l'Eglise entière et même à tous les pécheurs. O douce consolation ! ô suave parole pour le pécheur consterné : *Voilà ta Mère !* Elle est tout à la fois la Mère de Dieu

et des hommes, la Mère du Juge et des coupables, elle ne peut permettre que la discorde règne entre ses fils. Si Marie est notre mère, la grâce qu'elle a trouvée auprès de Dieu est notre trésor ; par conséquent Jésus est notre frère et son Père est aussi le nôtre, de façon que nous avons droit à son royaume, à son héritage éternel. Chrétien, chéris et vénère donc Marie comme si tu jouissais partout de sa présence ; dès ce moment prends-la pour ta mère, afin qu'un jour elle te fasse partager sa gloire. »

Ainsi, le Seigneur, qui nous a procuré le salut en mourant sur la croix, nous a de plus ménagé un refuge en nous recommandant à Marie. C'est pourquoi nous devons recourir avec confiance à elle dans toutes nos nécessités. Comme nous sommes tous misérables, nous avons tous principalement besoin de miséricorde ; et elle ne la refuse à personne, parce qu'elle en est la mère. Aussi saint Bernard s'écrie (Serm. 4 de Assumptione) : Bienheureuse Vierge, si quelqu'un peut dire qu'il a vainement imploré votre assistance, je consens qu'on cesse de proclamer votre miséricorde. Nous nous réjouissons des différentes vertus que vous possédez pour votre avantage, mais nous nous réjouissons particulièrement de la miséricorde que vous exercez à notre profit. Nous louons votre virginité, nous admirons votre humilité ; mais nous préférons votre miséricorde que nous apprécions davantage, et que nous réclamons plus souvent ; car il n'est rien de plus désirable et de plus consolant pour des malheureux. Ne craignez donc point d'approcher de Marie, puisqu'elle est la douceur et la bonté même. Parcourez tout l'Évangile, ajoute le même saint Docteur (Serm. de Verbis Apocal.), et si vous trouvez en Marie la moindre apparence de rigueur et de dureté, vous pouvez désormais concevoir de la dé-

fiance à son égard et vous éloigner d'elle avec crainte. — Voulons-nous avoir Marie pour protectrice, empressons-nous comme saint Jean de l'adopter pour mère ; car elle peut secourir ses enfants dévoués dans les trois états où se trouvent successivement tous les hommes. En effet, elle les assiste d'abord durant cette vie, en leur obtenant la grâce de la persévérance s'ils sont justes et le pardon de leurs fautes s'ils sont pécheurs ; puis elle les protége à la mort en écartant les démons alors plus acharnés à notre perte ; enfin elle les accueille après leur trépas pour les conduire au ciel, en arrachant leurs âmes aux lions infernaux qui voudraient les dévorer. — Seigneur Jésus, bon Maître, affermissez pour toujours les relations intimes que vous avez établies entre Marie et nous par votre suprême recommandation ; accordez-nous de la servir de telle sorte que nous méritions d'être appelés ses fils et qu'elle-même puisse être justement nommée notre mère et notre reine.

Depuis la troisième heure jusqu'à la sixième, les ténèbres couvrirent la terre entière et le soleil s'obscurcit (Luc. XXIII, 44, 45). Au moment où l'innocent Agneau, vrai Soleil de justice, subissait une éclipse, le soleil visible de la nature, ce plus brillant flambeau de l'univers, cacha ses rayons afin de témoigner sa compassion envers le Seigneur, dont il ne voyait point sans effroi la mort cruelle et ignominieuse sur la croix. Ne pouvant supporter l'injure faite à son Créateur, dit saint Chrysostôme, l'astre du jour refusait au monde sa clarté pour ne pas être tranquille spectateur d'un affreux déicide. — Cet imposant phénomène eut trois raisons mystérieuses. 1° Par cet aspect de deuil, la nature insensible elle-même, prenant part à la douleur du Christ, essayait d'attendrir les cœurs de pierre pour les porter à des sentiments de componction. 2° Cette disparition de la

lumière matérielle figurait la soustraction de la lumière spirituelle qui avait laissé dans l'aveuglement l'âme des Juifs, ennemis du Sauveur. 3° Cette obscurité profonde ne permettait pas aux persécuteurs impies de contempler avec plaisir le dépouillement complet et le supplice infâme de Celui qu'ils regardaient comme leur proie. — Il est certain que cette éclipse mémorable ne fut point naturelle, si l'on considère qu'elle en fut la durée, l'époque et la généralité. En effet, elle se prolongea durant trois heures, se produisit à la pleine lune, et s'étendit par toute la terre ; trois circonstances naturellement impossibles pour une éclipse de soleil. Celle-ci fut remarquée par saint Denis l'Aréopagite, lorsqu'il se trouvait à Héliopolis en Égypte. Dans ses lettres (7 ad Polycarp. et 11 ad Apollophanem), lui-même raconte comment survint cette merveilleuse interposition de la lune entre le soleil et la terre. Quand la lune était à la plus grande distance du soleil et au côté opposé de la terre, elle accourut de l'orient vers le midi avec une vitesse extraordinaire ; puis, après s'être placée devant l'astre du jour, elle revint à l'orient vers le soir, de sorte que les globes célestes retournés à leur état précédent reprirent aussitôt leur cours ordinaire. Cette éclipse évidemment miraculeuse ne peut être attribuée qu'à Jésus-Christ, cause souveraine de tous les événements. — Seigneur Jésus, à la mort duquel le soleil témoigna de la compassion à sa manière, faites que, étant doué de raison par votre bonté, je ne me montre pas moins sensible à votre Passion que les créatures inanimées ; et en vous voyant expirer sur un gibet au milieu de cruelles tortures endurées pour d'indignes pécheurs, accordez-moi de ne point me réjouir en cette vie à la lumière de la gloire temporelle, de ne point désirer le jour de la faveur humaine, mais de soupirer

uniquement après la splendide clarté de la vision béatifique.

La quatrième parole du Sauveur en croix fut prononcée *vers la neuvième heure* du jour ou troisième de l'après-midi, quand, oppressé par ses extrêmes angoisses, *il cria d'une voix forte : Eli, Eli lamma sabacthani ?* c'est-à-dire, comme l'explique l'Évangéliste : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (Matth. XXVII, 46) ? Il nomme ainsi Dieu deux fois pour indiquer la double nature qu'il possède, comme s'il disait : *Mon Dieu*, vous dont je suis le fils quant à ma nature divine en vertu de la génération éternelle ; *mon Dieu*, vous dont je suis encore le fils quant à ma nature humaine en vertu de l'union hypostatique, *pourquoi m'avez-vous abandonné* aux horreurs de la mort? Cette parole plaintive ne venait point en Jésus-Christ de la divinité qui, n'étant point sujette à la souffrance, resta toujours inaltérable pendant la Passion ; mais elle venait de l'humanité qui, étant seule exposée au trépas, était tellement accablée par la douleur, qu'elle semblait délaissée par la divinité. Sous ce dernier rapport, Jésus-Christ paraissait dire : Mon Père, vous avez tant aimé le monde que vous m'avez sacrifié pour lui, en me livrant à la fureur des Juifs et à la violence des supplices ; vous m'avez même retiré toute protection sensible sans toutefois rompre l'union hypostatique. Le Sauveur parlait ainsi pour signifier combien étaient excessives les peines qu'il endurait ; car il était aussi rigoureusement affligé que s'il eût été non le propre Fils mais plutôt l'ennemi déclaré de Dieu ; et il était si complétement délaissé de son Père céleste qu'il n'en recevait pas le moindre soulagement.

Il ne faut pas supposer qu'en Jésus-Christ la divinité ait réellement abandonné l'humanité, ni qu'elle en ait été séparée ; car comme homme, il était toujours indissoluble-

ment uni à Dieu qu'il invoquait ; et lui-même ne pouvait cesser d'être Dieu, soit que son âme demeurât jointe à son corps, soit qu'elle en fût arrachée par la mort. Si cependant le Sauveur se dit abandonné de Dieu, c'est qu'il était exposé sans aucun secours aux plus intolérables calamités, comme s'il avait été rejeté par son Père ; car bien que beaucoup d'autres aient supporté pour Dieu de grandes tribulations, Dieu leur a ménagé à tous quelque consolation ; mais il a soumis, au contraire, le Sauveur à toutes les souffrances sans aucun adoucissement, de sorte qu'elles ont été portées jusqu'au dernier degré. — Ou bien encore, si Notre-Seigneur se dit abandonné de Dieu son Père, c'est qu'alors même sa Passion semblait presque inutile ; car de tout le genre humain le larron paraissait seul être racheté, comme ayant seul la foi véritable en son divin Rédempteur. Il faut néanmoins excepter en cela ainsi qu'en tout le reste la Bienheureuse Vierge qui a toujours possédé une foi parfaite. O ma Souveraine, en quelle désolation vous étiez plongée, quand vous entendîtes les accents lamentables de votre cher Fils ! *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Notre-Seigneur criait ainsi d'une voix haute, afin de marquer avec quelle force il s'élevait contre le péché, cause de son délaissement et de sa mort ; d'après saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), c'était pour montrer combien il déplorait vivement les misères des hommes dont il avait pris les faiblesses, comme aussi pour briser notre propre dureté en excitant à son égard notre religieuse pitié. En effet, dit saint Augustin (Serm. de Passione), ces paroles, prononcées sur la croix au milieu des angoisses et des tribulations que le Sauveur éprouvait pour notre salut, expriment la tendresse et l'affliction, l'amertume et la douleur

dont était rempli son cœur sacré. Quiconque s'appliquerait à considérer de quels soupirs et de quels pleurs, de quels gémissements et de quels sanglots elles furent accompagnées, eût-il un cœur aussi insensible que le bois ou la pierre, aussi dur que le fer ou l'airain, ne manquerait pas d'être attendri et touché jusqu'à verser des larmes abondantes.

Notre-Seigneur répéta deux fois la même exclamation, pour indiquer les deux sortes de douleurs physiques et morales dont il était accablé. En effet, quoique dans les facultés ou puissances supérieures de son être humain, il fût parfaitement heureux par la contemplation et la jouissance de la divinité, néanmoins il était horriblement tourmenté dans les parties inférieures de sa nature humaine ; car il souffrait dans toutes les affections de son âme raisonnable et dans tous les sens de sa chair mortelle. Ainsi, la violence de sa Passion lui faisait crier : *Mon Dieu*, qui êtes le maître de mon corps, *pourquoi m'avez-vous abandonné* extérieurement aux plus cruels supplices ? et la véhémence de sa compassion lui faisait aussi crier : *Mon Dieu*, qui êtes le maître de mon âme, *pourquoi m'avez-vous abandonné* intérieurement aux peines les plus amères ? Car il était affligé de voir la profonde désolation de sa tendre Mère, la lâche désertion de ses disciples découragés, et la monstrueuse ingratitude de tant d'hommes qui laisseraient perdre son sang précieux répandu pour leur rédemption. Suivant saint Bernard (Serm. de Passione), cette dernière considération, fut pour lui plus douloureuse que toutes ses plaies les plus cuisantes. Aussi, selon Hugues de Saint-Victor (de Passione), du haut de la croix où il est attaché, le Sauveur semble nous dire: « O homme, regarde ce que j'endure pour toi, examine les blessures dont tous mes membres sont criblés, vois les clous dont mes pieds et mes mains sont percés ; mes

souffrances extérieures sont immenses, et cependant plus intolérables sont encore les peines intérieures que je ressens à la vue de ton ingratitude envers moi. »

Par cette quatrième parole Jésus près d'expirer nous apprend à recourir à Dieu dans tous nos besoins et nos dangers. « Il avait déjà prié dans le jardin, ainsi que le remarque saint Augustin (in Medit.), il prie encore sur la croix, pour nous montrer l'efficacité de la prière que nous devons employer au temps de la tribulation comme une cuirasse contre les traits des tentations. O mon âme, élève-toi donc sur cette tour et retranche-toi dans ce camp de l'oraison ; elle est le remède des malades, le bouclier des faibles, le plus agréable parfum pour les habitants du ciel. D'après la Glose, lorsque, avant de mourir, le Christ s'écriait : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* ? il faisait entendre sous cette expression plaintive une véritable prière ; car le verset du Psaume (xxi), auquel cette parole est empruntée, en indique clairement le sens par les mots qui y sont intercalés de cette sorte : *Mon Dieu, mon Dieu, jetez sur moi vos regards*; *pourquoi m'avez-vous abandonné*? Aussi saint Paul paraît faire allusion à cette circonstance de la Passion en disant du Christ : *Durant les jours de sa chair, lorsqu'il offrit ses prières et ses supplications avec un grand cri et avec larmes, il fut exaucé à cause de sa révérence* (Hebr. v, 7). A l'exemple du divin Maître, quand nous exposons à Dieu nos maux, ayons soin que nos plaintes soient toujours des supplications, afin d'attirer ses regards et d'obtenir ses grâces. Notre-Seigneur parle ici le langage de l'homme tenté qui, au fort de la tribulation, se regarde comme délaissé de Dieu, tandis que tout au contraire Dieu se trouve plus proche de lui ; car n'a-t-il pas dit par la bouche de son Prophète : *Je suis avec lui dans la tribula-*

tion (Ps. xc, 15) ? Si cependant il est dit que Dieu abandonne ses amis, c'est qu'il agit extérieurement comme s'il les abandonnait, en les exposant à l'affliction pour quelque temps, afin de les délivrer ensuite pour la vie éternelle. Ne nous étonnons et ne nous décourageons point par conséquent si Dieu permet que nous soyons affligés ; car c'est par ce moyen que nous deviendrons conformes à notre divin Chef. Unissant toutes nos souffrances aux siennes, crions avec lui de tout notre cœur avec une confiance filiale : *Mon Dieu, mon Dieu, abaissez sur moi vos regards ; pourquoi m'avez-vous abandonné ?* — Ajoutons enfin : Seigneur Jésus, qui sur l'autel de la croix avez offert à votre Père des prières accompagnées de larmes avec un grand cri, faites que dans toutes les adversités j'aie recours à votre miséricorde et que je ne sois pas privé de votre assistance ; mais du haut du ciel écoutez mes supplications, et accordez-moi de tirer avantage de la tribulation, afin que, me sentant sauvé par votre grâce, je puisse célébrer vos louanges en disant : *J'ai élevé ma voix pour crier vers le Seigneur et il m'a exaucé* (Ps. LXXVI, 1).

Quelques-uns des assistants qui entendirent le Sauveur prononcer ces mots hébreux : *Eli, Eli lamma Sabacthani, disaient* : *Voilà qu'il appelle Elie* (Matth. XXVII, 47). D'après saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), ceux qui prenaient ainsi le change étaient des soldats romains établis en sentinelle qui ne comprenaient pas ce langage étranger pour eux Gentils ; ou c'étaient des Juifs mal intentionnés qui voulaient montrer l'infériorité du Seigneur en faisant croire qu'il invoquait la protection du Prophète Élie ; ou simplement ceux qui étaient présents avaient mal entendu à cause du tumulte qui se faisait autour d'eux. *Et ils disaient : Attendez, voyons si Élie viendra le délivrer* (Ibid. 49).

La cinquième parole de Jésus crucifié fut prononcée, selon la remarque de l'Évangéliste (Joan. XIX, 28), *quand il vit toutes les prophéties* relatives à sa vie mortelle *réalisées*, à l'exception d'une légère circonstance annoncée en ces termes : *Dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre* (Ps. LXVIII, 22). Alors, *pour que l'Écriture fût accomplie complétement, il dit : J'ai soif*, comme s'il disait : De tout ce qui me concerne dans l'Écriture, une seule particularité reste à s'accomplir et il faut que maintenant elle soit mise à exécution. Remarquons pour cette prophétie, comme pour toutes les autres, qu'une chose ne doit pas arriver précisément parce qu'elle a été prédite, mais que tout au contraire elle a été prédite parce qu'elle devait arriver certainement ; c'est ainsi que l'Ancien-Testament n'est pas la cause du Nouveau, mais celui-ci plutôt est la cause de celui-là.

La soif qu'accuse ici le Sauveur mourant était, comme sa douleur, plus spirituelle que corporelle. Ainsi nous avons coutume d'appeler soif tout désir ardent dont l'âme est dévorée ; voilà pourquoi le Prophète royal s'écriait : *Mon âme est altérée du Dieu vivant* (Ps. XLI, 3). Or, comme Notre-Seigneur *veut que tous les hommes soient sauvés* (I, Tim. II, 4), il éprouvait sur la croix un désir extrême, pareil à une soif brûlante qui lui faisait oublier toutes ses autres souffrances. Aussi, comme le faisait observer saint Bernard, « Jésus-Christ ne dit point alors : Je souffre, mais *j'ai soif*. Qu'est-ce à dire ? sinon j'ai soif de votre foi, de votre amour, de votre bonheur ; les maux de vos âmes m'affectent plus vivement que les plaies de mon corps ; et si vous n'avez point pitié de moi, ayez du moins pitié de vous-mêmes. O bon Jésus, ajoute le saint Docteur, vous ne vous plaignez point d'être couronné d'épines, criblé de blessures et atta-

ché au gibet, parmi tant de douleurs, vous ne réclamez qu'un soulagement, vous ne poussez qu'un cri : *Sitio.* Quelle est donc cette soif inextinguible, plus difficile à supporter que les clous, les épines et les verges ? Ah ! sans doute, c'est que vous êtes impatient d'opérer la rédemption et d'assurer la félicité du genre humain. »

Sitio, cette parole tombée de la croix est très-consolante pour tous les hommes qu'elle excite à désirer principalement leur propre salut, de concert avec leur divin Sauveur. De là vient que saint Augustin s'écriait (in Medit.) : « Seigneur Jésus, quelle soif vous tourmente ? Pour la calmer et l'étancher souhaitez-vous le jus de la vigne ou l'eau du torrent ? Oh ! vous avez soif de mon salut, vous avez faim de ma rédemption. Si donc tu veux le désaltérer et le rafraîchir, ô mon âme, soupire après lui, comme le cerf haletant après les eaux vives ; et recherche par dessus tout Celui qui t'a tant recherchée. N'es-tu pas fatiguée de ressentir les intempéries de l'air, les infirmités de la chair, les assauts des vices, les vicissitudes des créatures, l'incertitude du temps, l'attente et la crainte de la mort ? O mon âme, pourquoi donc ne souhaites-tu pas d'être délivrée des liens du corps pour être unie à Jésus-Christ ? Pourquoi rester encore attachée à cette vie périssable et ne pas aspirer à la vie éternelle, à la souveraine béatitude, à la société et à la joie des chœurs angéliques ? Considère et convoite les biens immenses que Dieu a réservés pour ses fidèles amis dans la cité céleste dont on publie tant de choses merveilleuses. C'est là qu'on trouve la source de toutes les lumières, l'océan de toutes les délices et la satisfaction de tous les désirs légitimes. » Ainsi parle saint Augustin

A ce cri du Sauveur : *J'ai soif,* sa très-sainte Mère et les

femmes pieuses avec le disciple bien-aimé furent profondément émues de compassion, tandis que ses impitoyables persécuteurs en furent malignement ravis d'aise ; car la soif spirituelle qu'il éprouvait pour notre salut n'empêchait pas qu'il ne ressentît une soif physique très-violente. En effet, les longues fatigues et les cuisantes douleurs qu'il avait endurées, ainsi que les innombrables blessures d'où s'échappait tout son sang, avaient desséché ses entrailles, épuisé ses membres ; tout son corps était consumé par de brûlantes ardeurs, et une soif dévorante le réduisait à une extrême défaillance. Lorsque les cruels bourreaux le virent en ce triste état, ils imaginèrent un nouvel expédient pour augmenter ses souffrances. Comme il y avait là un vase plein de vinaigre, ils y trempèrent une éponge ; et après l'avoir adaptée à un roseau avec de l'hysope, herbe très-amère, ils la présentèrent à la bouche de Jésus (Matth. xxvii, 48 — Joan. xix, 29). Déjà, au moment de le clouer sur le gibet, ils lui avaient présenté du vinaigre mêlé de fiel ou assaisonné de myrrhe. Ainsi, on lui offrit deux fois à boire, d'abord avant puis après son crucifiement, pour hâter sa mort ; car on dit que le vinaigre produisait ordinairement cet effet sur les hommes suspendus à la croix. Cette boisson lui fut administrée, soit parce que les Juifs voulaient lui ôter la vie plus promptement, soit parce que les gardes désiraient se débarrasser plus vite de leur service. Et Notre-Seigneur reçut par conséquent deux fois de ce breuvage répugnant, afin d'expier le péché commis par les deux personnes qui avaient causé notre chute originelle en mangeant du fruit défendu.

L'âcreté de la potion montre bien l'atrocité des impies qui la donnaient au Sauveur, pour lui causer un nouveau tourment. Aussi, saint Chrysostôme fait remarquer leur malice

en disant (Hom. 84 in Joan.) : « Quand nous aurions dix mille ennemis, et lors même qu'ils nous auraient porté les coups les plus funestes, nous nous sentirions apaisés en voyant qu'ils sont tués ; mais en voyant expirer Jésus au milieu des tortures, ses inflexibles ennemis, loin de s'adoucir, n'en devinrent que plus acharnés contre lui et ils redoublèrent de fureur jusqu'à vouloir l'abreuver de vinaigre une seconde fois. » Enfants corrompus et dégénérés des Patriarches et des Prophètes, dit Remi d'Auxerre (in cap. 27 Matth.), les Juifs ressemblaient au vinaigre provenant d'un vin généreux qui a perdu ses qualités primitives ; et leur volonté pervertie par des passions secrètes était comme une éponge percée de mille trous. Il s'étaient efforcés de tourmenter le Sauveur dans toutes les parties de son corps en le couvrant de meurtrissures ; il ne restait plus qu'à l'affliger dans les sens délicats de la bouche, et c'est ce qu'ils eurent soin de faire en lui présentant du fiel et du vinaigre.

Cependant *Jésus prit de ce vinaigre*, comme l'assure l'Évangéliste (Joan. XIX, 30) ; c'est-à-dire il le goûta sans le boire, de façon qu'il accomplit néanmoins l'oracle de l'Écriture. Voilà donc ce qu'on offrit au Seigneur pour son goûter ; car c'était l'heure de le prendre. Dans son accablement excessif, il n'avait demandé qu'un simple rafraîchissement ; mais les fils de Satan lui donnèrent du fiel pour nourriture, puis du vinaigre pour boisson. Que ferons-nous après cela, nous misérables qui cherchons à boire et à manger tout autrement, avec abondance et délices ? Lors même que nous vivrions mille ans, en jeûnant chaque jour au pain et à l'eau, jamais nous ne pourrions compenser l'injure faite au Seigneur dans ce seul goûter où il fut si indignement traité. Le comprenne qui pourra ; car ce lan-

gage paraît dur aux hommes charnels qui n apprecient point les douceurs spirituelles et qui ne savourent point les consolations intérieures. Cependant au témoignage de saint Bernard (Serm. de Passione), il n'est point de mets si grossier ni de breuvage si insipide qui ne puisse devenir agréable, quand on sait les assaisonner par la pensée du fiel et du vinaigre qui furent servis à Jésus sur le Calvaire. Ce souvenir doit surtout exciter les personnes pénitentes ou religieuses à se contenter des aliments les plus vils pour leur réfection corporelle.

Puisque Jésus-Christ est tourmenté par la soif de notre salut, gardons-nous de lui offrir du vin mêlé de fiel et de myrrhe, comme font tant de mauvais Chrétiens qui lui présentent des œuvres infectées par le péché. En effet, tous ceux dont la foi est orthodoxe, mais dont la conduite est vicieuse abreuvent d'amertume le Sauveur ; tels sont principalement les prélats indignes, les ecclésiastiques et les religieux qui, au lieu de réjouir Dieu et les hommes par le vin pur d'une fervente dévotion, les attristent par la myrrhe et le fiel d'une vie scandaleuse. Aussi, c'est d'eux spécialement que le Seigneur se plaint, en disant par la bouche de son Prophète (Jerem. II, 21) : *Je vous avais planté comme une vigne choisie; d'où vient donc que vous m'avez rapporté des fruits détestables?* — Il y en a d'autres qui offrent au Seigneur du vinaigre dans une éponge adaptée à un roseau, ce sont ceux qui attribuent à Jésus-Christ quelque fausse opinion, inventée par leur esprit subtil comme étant tirée de l'Écriture-Sainte ; et c'est ainsi que par des sentiments particuliers, étrangers à l'enseignement commun de l'Église, ils induisent en erreur beaucoup de fidèles. Mais Jésus-Christ, qui connaît la doctrine corrompue, la rejette comme une boisson falsifiée. Or, de même que Notre-

Seigneur n'a point dédaigné pour notre amour de goûter le vinaigre sans le boire, nous devons ainsi, à son exemple, souffrir et tolérer les hommes dépravés et égarés sans toutefois admettre leurs opinions ou imiter leurs exemples.

Enfin, pour conclure cet article de la Passion, considérons comme le Seigneur a désiré ardemment notre salut, puisque pour ce motif il n'a pas refusé de prendre du vinaigre mêlé de myrrhe et de fiel ; il a voulu par là nous apprendre que nous ne pouvons savourer les délices de la vie éternelle, à moins de goûter préalablement les amertumes de la vie présente. — O Jésus, qui, étant dévoré par la soif de notre salut, avez voulu être abreuvé de vinaigre, veuillez aussi me compter parmi les élus sauvés par votre grâce miséricordieuse, et faites qu'en retour je soupire après vous comme après la source de vie. Que vous consacrant mes affections, mes paroles et mes œuvres, je goûte le vin de la dévotion, la myrrhe de la mortification et le fiel de la componction, de manière à vous aimer, vous louer et vous servir dignement. Que sans être effrayé par l'amertume de votre calice, je m'empresse de le prendre et de le boire pour mon salut, de telle sorte que son amertume se change en douceur pour mon âme consumée par la soif de votre amour.

La sixième parole du Sauveur sur la croix fut prononcée, quand il dit : *Tout est consommé* (Joan. XIX, 30). C'est comme s'il disait : Tous les oracles qui concernent ma mission sur la terre ont reçu leur parfaite réalisation, jusqu'à cette soif que j'éprouve et ce vinaigre qu'on me présente ; désormais mes fatigues et mes douleurs vont cesser avec la vie que j'ai sacrifiée pour la gloire de Dieu et pour la rédemption du monde ; car j'ai maintenant achevé l'œuvre dont mon Père m'avait chargé dans ce but, et de

tout ce qu'il m'avait commandé il ne me reste plus rien à exécuter avant de mourir. Déjà précédemment lui-même avait annoncé cette consommation, quand il avait dit à ses Apôtres : *Enfin, nous allons à Jérusalem, et tout ce que les Prophètes ont annoncé touchant le Fils de l'homme sera accompli* (Luc xviii, 31). Toutefois, ce fut seulement *après avoir pris du vinaigre* qu'il dit : *Consummatum est*, comme s'il eût manqué quelque chose à sa Passion sans cette dernière circonstance. Par là fut expiée la coupable délectation à laquelle le premier homme s'était abandonné ; car, comme il avait causé notre perte par sa désobéissance en goûtant la douceur mortelle du fruit défendu, il convenait que nous pussions trouver un remède salutaire dans un procédé tout différent. D'ailleurs, comme les divers membres de notre divin Sauveur étaient cruellement tourmentés par des souffrances aiguës dont la violence allait bientôt lui arracher son dernier soupir, il n'était pas à propos que sa bouche fût épargnée ; voilà pourquoi se vérifia justement en sa personne cette parole du Prophète (Thren. iii, 15) : *Il m'a rempli d'amertume, il m'a abreuvé d'absinthe.*

Cette sixième parole *Consummatum est* exprime une grande perfection ; car elle atteste que Jésus-Christ n'avait plus rien à faire et à souffrir pour le salut du genre humain. Par cet exemple du divin Sauveur, apprenons à continuer jusqu'à la fin la pénitence que nous avons embrassée, à donner la perfection convenable à toutes nos actions par la pratique des vertus, à satisfaire entièrement à la justice divine avant la dernière heure. « Seigneur, s'écrie saint Augustin (Serm. de Passione), c'est à bon droit qu'avant d'expirer vous avez dit : *Tout est consommé* ; car les prédictions des Prophètes étaient accomplies, les symboles des

victimes étaient réalisés, vos souffrances avaient atteint leur comble, et nos fautes avaient mérité leur pardon. Heureux qui, d'accord avec Jésus, principe et fin de tout, peut dire : *Tout est consommé*. Le prix n'est pas décerné au début de la lice, mais au terme de la carrière ; le salaire n'est pas distribué aux ouvriers qui commencent, mais à ceux qui finissent la journée ; la couronne est placée sur la tête, non point des combattants, mais des vainqueurs. Restez donc pénitents jusqu'à la mort, comme le larron converti ; demeurez constamment attachés à la croix, comme notre divin Sauveur, et n'en descendez point volontairement si vous désirez assurer votre salut par la persévérance. »

Remarquons que consommer une œuvre, c'est réunir en somme ou joindre ensemble tous les actes qui ont été produits les uns après les autres pour la composer. Ainsi, Jésus-Christ, ayant souffert successivement les diverses peines de sa Passion jusqu'au moment de sa mort, les rassembla toutes par la pensée afin de les offrir simultanément pour notre salut à Dieu son Père, en disant : *Consummatum est*, c'est-à-dire : J'ai terminé l'œuvre que vous m'aviez commandée et que j'avais acceptée. Voilà pourquoi l'Apôtre dit (Heb. v, 9) : Le Christ, *parvenu à sa consommation, est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur du salut éternel*. Toutefois cette consommation n'eut point lieu sans une peine extrême. Comme celui qui, après avoir couru de nombreux périls ou subi de graves supplices, ne peut se les rappeler sans éprouver une vive horreur, quoique d'un autre côté il se félicite d'en être délivré ; ainsi il n'est pas douteux que Jésus-Christ ait ressenti une douloureuse horreur en se représentant tout ce qu'il avait souffert. On n'en doit pas être surpris ; car ce souvenir collectif

comprenait toutes les parties de la Passion dont il formait la somme complète par cette seule parole : *Consummatum est.* Aussi, comme l'ont déclaré ceux qui l'ont expérimenté, elle est d'une souveraine efficacité parmi les dangers ; car elle est comme la récapitulation ou le résumé de la Passion.

Selon l'exemple que nous donne ici Jésus-Christ, en terminant chaque bonne œuvre nous devons faire une somme totale des différentes parties qui la composent, pour la présenter à Dieu. Par exemple, entreprenez-vous le pèlerinage de Rome, après être arrivé au but, conjurez le Seigneur, par l'intercession du Prince des Apôtres, d'agréer toutes les démarches et tous les pas que vous avez faits pour sa gloire. Pareillement, après avoir achevé le psautier, offrez à Dieu d'une manière générale tous les psaumes, les versets et les mots que vous avez récités. C'est ainsi que l'Église prescrit de conclure toujours l'office divin par l'oraison appelée justement collecte ; car en elle seule se trouve recueillie toute la vertu de l'office divin. De même, cette simple parole : *Consummatum est*, a été en quelque sorte la collecte que Jésus-Christ a prononcée sur la croix en finissant sa Passion. A son imitation, réunissons sommairement les divers articles de sa Passion, et rendons grâces pour tous à Jésus-Christ et à son Père par cette même parole : *Consummatum est*, ou par quelque autre semblable, telle que la suivante. — O Jésus, après avoir commencé par de nombreux labeurs et terminé par des douleurs extrêmes l'œuvre glorieuse de la Rédemption universelle que votre Père vous avait commandée, vous lui en avez offert l'entier accomplissement en disant : *Tout est consommé.* Seigneur, que votre saint nom en soit béni ; car en consommant ainsi votre Passion, vous vous proposiez de consommer le salut de vos servi-

teurs en même temps que la perte de leurs ennemis. Afin que je réponde à vos desseins, accordez-moi d'accomplir entièrement vos préceptes et de reproduire fidèlement vos vertus, comme aussi de consommer pour votre louange tout ce que j'ai fait et souffert avec votre secours. Enfin, accordez-moi de vous offrir l'heureuse consommation dans le bien, de telle façon que je puisse dire à l'heure de la mort : J'ai achevé, Seigneur, l'œuvre que vous m'aviez imposée, et je viens maintenant à vous comme à mon Maître pour en recevoir la récompense. Faites qu'ainsi je mérite de vous contempler face à face comme la consommation éternelle de toute perfection.

Prière.

Seigneur Jésus, à la sixième heure du jour, avant d'être crucifié, vous avez été abreuvé de vin mêlé de myrrhe et de fiel, puis dépouillé de vos vêtements et réduit à la nudité ; vous avez eu ensuite les pieds et les mains percés de clous très-aigus au moyen desquels vous avez été cruellement attaché à la croix ; alors étendu sur ce lit de douleur, vous avez été assailli de blasphèmes et de sarcasmes impies, puis encore une fois abreuvé de vinaigre. Moi qui ai mérité d'être ainsi crucifié à cause de mes péchés, je vous supplie de faire qu'en jetant les yeux sur vous, je sois entièrement transpercé d'esprit et de corps par la compassion et la pénitence; qu'en surmontant toutes les injures et les ignominies, je sois fixé avec vous à la croix, de telle façon que toutes mes pensées et tous mes sentiments soient concentrés en vous seul, mon Sauveur crucifié. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXIV.

NONE DE LA PASSION.

MORT DE JÉSUS. BLESSURE DE SON CÔTÉ. MARTYRE DE SA MÈRE.

Matth. XXVIII. — Marc. XV. — Luc. XXIII. — Joan. XIX.

A la neuvième heure du jour, considérez avec une pieuse tristesse et une religieuse douleur votre doux et aimable Rédempteur près d'expirer. La vie semble tarie en Celui qui en est la véritable source ; il a versé une telle abondance de sang que ses veines sont épuisées, ses forces abattues, ses yeux languissants et presque éteints, son visage pâle et défait. Au-dessous de l'inscription triomphale qui surmonte la croix, il incline la tête, comme s'il nous enseignait à éviter la vaine gloire en disant : Je ne suis point venu pour régner en ce monde, et je n'agrée point le titre fastueux que Pilate me décerne. Il incline aussi la tête devant son Père céleste, comme pour montrer qu'il mourait humblement soumis à la volonté divine ; il semble ainsi lui recommander son esprit, en lui rendant grâce de ce qu'il daigne le rappeler à lui ; il nous apprend par là que nous devons témoigner à Dieu notre profonde reconnaissance dans toutes les adversités, et que nous ne pouvons arriver à la gloire céleste sans passer par diverses tribulations. Il abaisse encore la tête vers sa tendre Mère, comme pour lui adresser le suprême adieu, adieu déchirant et cruel qu'il ne peut même lui exprimer de bouche et de vive voix, tant il est suffoqué par les angoisses de l'agonie ; il semble lui recommander son propre corps horriblement

meurtri, couvert de plaies, mis en lambeaux. Enfin, il penche la tête vers moi pécheur, comme pour me saluer et me baiser affectueusement, en m'annonçant la paix et la grâce de la part de son Père réconcilié, et en même temps comme pour prêter une oreille attentive à mes prières qui jusqu'alors paraissaient infructueuses.

Au dernier moment, *Jésus poussant un grand cri*, prononça cette septième parole sur la croix : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains*, c'est-à-dire en votre puissance (Luc, XXIII, 46). Par ces mots, comme le remarque saint Cyrille, Notre-Seigneur déclarait implicitement que les âmes des justes ne seraient plus retenues dans les demeures souterraines des limbes, mais que, délivrées par lui-même, elles seraient dorénavant transportées dans les célestes palais de la Divinité. Par ces termes, ainsi que l'explique saint Athanase, Jésus-Christ recommande avec lui-même au Père éternel tous les hommes vivifiés en sa personne comme en leur chef ; car nous sommes ses membres mystiques, selon la doctrine de l'Apôtre qui a dit : *Vous êtes tous un même corps en Jésus-Christ* (Galat. III, 28). — Ainsi, le Sauveur qui s'écriait naguère : *Mon Dieu, mon Dieu*......, s'écrie maintenant : *Mon Père*.... Delà quelques interprètes, et saint Jérôme entre autres (in Psalm. 21), prétendent que Jésus-Christ sur la croix récita cent cinquante versets de dix psaumes en commençant par le premier verset du vingtième psaume : *Deus, Deus meus respice in me*, puis continuant jusqu'au sixième verset du trentième psaume : *In manus tuas ;* et que de ces cent cinquante versets, il prononça à haute voix seulement le premier et le dernier, mais à voix basse tous les intermédiaires. D'autres pensent que Jésus-Christ récita le vingt-unième psaume entièrement et ensuite le trentième jusqu'à ces mots :

In manus tuas. Quoi qu'il en soit, saint Paul paraît faire allusion à cette double exclamation poussée sur la croix quand il dit en parlant de Notre-Seigneur : *Aux jours de sa vie mortelle, ayant offert ses prières et ses supplications avec un grand cri accompagné de larmes, il fut exaucé à cause de sa révérence* (Heb. v, 7). D'après cela, il paraît que le Sauveur pleura en disant, soit : *Deus*, *Deus meus,* etc.; soit : *In manus,* etc. S'il recommanda de la sorte son âme à Dieu son Père, ce n'était certes pas qu'il en eût besoin lui-même ; mais c'était pour nous instruire en montrant ce que nous devons pratiquer, comme nous le verrons bientôt.

Après avoir prononcé cette parole suprême, *Jésus baissant la tête rendit l'esprit* (Joan. xix, 30) ; il expira non point forcément mais librement, parce que son âme se sépara de son corps sans en être arrachée et sans y être contrainte. « Prodige inouï! s'écrie saint Augustin (Tract. 119 in Joan.). Quel homme s'endort, quand il lui plaît, comme Jésus-Christ est mort, quand il lui a plu ? Quel homme se dépouille de son vêtement, quand il le veut, aussi promptement que Jésus-Christ s'est dépouillé de sa chair, quand il l'a voulu ? Quel est celui qui, comme le Sauveur, meurt pleinement à son gré? Or, s'il a exercé tant de puissance lorsqu'il résolut de quitter le monde, combien plus il en exercera lorsqu'il viendra pour juger ce monde ? Quels sentiments de terreur ou d'espérance ne doit-il donc point nous inspirer ? » — Ainsi, en même temps qu'il rendit l'esprit, Jésus poussa un cri, pria et pleura. Par ces quatre particularités réunies, il manifesta tout à la fois sa divinité et son humanité. En effet, tandis qu'il faisait paraître son humanité et sa bonté miséricordieuse pour nous en priant et en pleurant, il faisait aussi éclater sa divinité et sa toute-

puissance en rendant l'esprit de son propre mouvement d'une manière spontanée, et en poussant un cri au dernier moment où les moribonds ordinaires peuvent à peine murmurer quelques mots ou même respirer quelque peu. Ce cri fut si vigoureux et si fort qu'il ébranla le ciel et la terre et fit trembler les enfers ; il était donc évidemment surnaturel et miraculeux ; car, un homme, épuisé par de longs tourments et à cause de ses grandes souffrances réduit à l'extrême agonie, comme l'était Jésus-Christ, ne peut absolument produire une voix aussi retentissante, sans une vertu divine.

Notre premier père avait péché après midi, puisque Dieu ne tarda point à lui reprocher sa faute vers le soir (Gen. III, 8) ; or, Jésus-Christ est mort vers la troisième heure de l'après-midi. En conséquence, à la même heure où le premier Adam avait introduit la mort par son péché, le second Adam a expié le péché par sa mort. Ainsi, le paradis fut ouvert par l'obéissance de Celui-ci à la même heure qu'il avait été fermé par la désobéissance de celui-là ; car il convenait, comme dit le Vénérable Bède (in cap 15 Marc), que le Seigneur admît le larron pénitent dans le paradis, à cette même époque de la journée où il en avait chassé l'homme prévaricateur. Selon la Glose, lorsque le soleil commençait à perdre sa chaleur, le Sauveur achevait d'endurer sa Passion, montrant par là que sa mort avait pour but de nous délivrer de la nuit funeste où le péché nous avait plongés en nous faisant perdre la lumière divine. Ce divin Rédempteur termina sa carrière sur la terre vers la neuvième heure du jour, comme pour signifier qu'il était venu en ce monde réparer les neuf chœurs des Anges décimés par la chute de Lucifer. — Si nous en croyons la Glose sur Tobie que cite l'*Histoire scolastique,* le démon, après avoir contribué

aux souffrances de Jésus-Christ, se tint sur un bras de la croix jusqu'au dernier soupir de ce patient extraordinaire pour découvrir en lui quelque faute ; mais alors confus de n'avoir rien trouvé de répréhensible, il se précipita dans les enfers où il rencontra l'âme du Sauveur qui en brisait les portes et les verroux, emmenant avec lui les âmes des justes. Dès lors fut écarté l'obstacle qui empêchait de contempler face à face la divinité, comme le figurait ce glaive étincelant que le Seigneur avait placé à la porte du paradis terrestre pour en interdire l'entrée (Gen. III, 24).

De toutes les douleurs que Jésus-Christ endura dans sa Passion, la plus cruelle fut sans contredit la peine capitale ; car, selon la remarque de saint Jean Damascène (de Fide lib. III), la mort est le plus terrible de tous les supplices, à cause de l'inclination naturelle de l'âme pour le corps. Or Jésus-Christ dut souffrir de leur séparation plus que tout autre ; car le corps et l'âme étaient unis en lui plus intimement qu'en tout autre, à raison même de sa divinité qui était jointe également aux deux en unité de personne. — Cette mort douloureuse nous fournit plusieurs enseignements très-utiles. En effet, 1° si nous voulons vivre éternellement avec le Sauveur, nous devons mourir spirituellement avec lui, en nous séparant du monde et du péché ; car l'Apôtre assure que *si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons avec lui* (II Tim. II, 11). C'est pourquoi il dit aux Chrétiens de Colosses (III, 3) : *Vous êtes morts* aux choses terrestres et caduques, *et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.*

2° En s'adressant à Dieu son Père pour lui remettre son âme avant d'expirer, le Sauveur nous a laissé un grand exemple de pieux dévouement ; par là, comme un bon maître, il nous apprend ce que nous devons faire lorsque

nous sommes assiégés par quelque violente tentation ou menacés d'une fin prochaine. Ignorant le jour et l'heure de la mort inévitable à laquelle le corps nous entraîne par son altération incessante, nous devons continuellement invoquer le Seigneur pour lui demander son secours et lui recommander notre esprit ; mais nous y sommes plus spécialement obligés, lorsque nous sommes réduits à la dernière extrémité, à une suprême agonie, parce qu'alors nos ennemis sont plus acharnés et nos forces plus insuffisantes. Jésus-Christ nous donne encore ici un parfait exemple de confiance filiale ; car il nous enseigne que si, comme lui, nous abandonnons le soin de notre âme aux mains de notre Père céleste, nous devons être certains que la protection divine ne nous manquera point pour repousser les assauts diaboliques.

3° Pour imiter le Sauveur qui, après avoir remis son âme entre les mains de son Père céleste, ne la reprit pas avant l'heure de sa résurrection, les religieux, morts au monde par leur profession, doivent abandonner aux soins de leur père spirituel ou prélat leur esprit propre, c'est-à-dire leur jugement et leur volonté, de telle sorte qu'ils ne les reprennent plus jusqu'au jour de leur résurrection. Comme Jésus-Christ, modèle accompli de soumission entière, tout sujet, surtout s'il est lié par le vœu d'obéissance, doit dire humblement à son prélat ou supérieur : *Mon père, je vous confie mon esprit*, mon jugement et ma volonté, afin que vous les gouverniez et les dirigiez dans le bien. Ceux des religieux qui tout au contraire n'ont jamais abdiqué leur esprit propre, ou qui le reprennent en cette vie pour suivre leurs caprices et leurs sentiments, sont des imposteurs et des antechrists, puisqu'ils préviennent ainsi l'heure de la résurrection.

4° Considérons combien il est avantageux et utile de réciter les dix psaumes qui servirent de prière à Jésus en croix. Nul doute que cette récitation ne produise en vos cœurs les fruits salutaires d'une pieuse dévotion ; on dit qu'elle a une vertu spéciale pour expier les négligences commises dans l'office divin.

5° En voyant Notre-Seigneur poursuivi par le démon jusqu'à son dernier soupir sur la croix, concluons que tous les hommes, les plus justes et les plus saints eux-mêmes, ne doivent jamais être rassurés entièrement contre les piéges et les embûches de Satan. Sur quoi donc, misérables et fragiles créatures que nous sommes, pouvons-nous compter? Sur rien sans doute, sinon sur la mort de Jésus-Christ. Toute mon espérance, dit saint Augustin (in Manuali c. 22), réside en la mort de mon divin Sauveur ; c'est cette mort qui fait tout mon mérite, c'est elle qui est mon unique ressource, mon salut, ma vie, ma résurrection. Sitôt que je pense à la Passion de mon Rédempteur, la multitude de mes péchés ne m'inspire aucune crainte; car quelque énormes et quelque nombreux qu'ils puissent être, ils ne l'emporteront jamais sur ses souffrances et satisfactions d'une valeur infinie.

6° Comprenons avec quelle ardeur nous sommes obligés d'aimer le divin Rédempteur qui a bien voulu sacrifier pour nous sa vie sur la croix et qui, en exhalant le dernier souffle, a daigné abaisser vers nous sa tête auguste. Le Sauveur expirant, dit encore saint Augustin (loc. cit.), incline vers nous sa tête comme pour nous donner un dernier baiser en signe d'amitié. Et cet affectueux baiser, nous le lui rendons, toutes les fois que nous compatissons avec une pieuse tendresse à sa mort douloureuse.

7° Tout Chrétien qui sent approcher son heure suprême

doit imiter, autant que possible, ce que Jésus-Christ lui-même a bien voulu pratiquer en mourant sur la croix. Comme son divin Chef, il doit implorer le Père céleste par ses prières, ses cris et ses larmes, lui recommander son âme et lui remettre son esprit en se soumettant de bon gré à la volonté divine qui réclame le sacrifice de sa vie.

Enfin, pour profiter de ces divers enseignements, rappelons-nous souvent avec quel amour immense et en quelles circonstances touchantes notre bon Sauveur a souffert la mort afin de nous rendre la vie, lui qui la donne à toutes les créatures et qui ressuscite les morts. Disons-lui dans ce but du fond de notre cœur : Doux Jésus qui, en mourant sur la croix, avez recommandé votre âme à votre Père, accordez-moi de mourir spirituellement pour vous en ce monde, de telle sorte qu'à ma dernière heure vous deviez recevoir ma pauvre âme. Dès à présent, je remets mon esprit et mon corps en vos mains très-miséricordieuses qui pour moi ont été étendues sur la croix, percées de clous et arrosées de votre sang précieux. Faites qu'à ma suprême agonie je puisse renouveler avec de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité cette recommandation de toute ma personne à votre souveraine majesté, afin que je mérite d'entendre de votre bouche sacrée cette parole consolante : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis.*

Au cri terrible que poussa le Sauveur expirant, *le voile du temple se partagea en deux depuis le haut jusqu'en bas* (Matth. XXVII, 51). Suivant Origène (Tract. 35 in Matth.), « il y avait dans le temple de Jérusalem deux rideaux différents : l'un au dedans, à l'entrée du Saint des saints ; l'autre au dehors, devant la porte du Sanctuaire. A la mort de Jésus-Christ, le rideau extérieur fut rompu de haut en bas, pour montrer que les mystères cachés aux hommes

pour de justes motifs, depuis le commencement du monde, seraient désormais publiés jusqu'à la fin des temps ; puis après la consommation des siècles, quand tout ce qui est imparfait aura disparu, le rideau intérieur sera également enlevé pour nous laisser voir clairement la véritable arche d'alliance avec les chérubins et les autres choses merveilleuses qui accompagnent ou constituent la splendeur de la Divinité. » Selon saint Chrysostôme (Serm. de Cruce et latrone), « le voile qui se déchira dans toute sa longueur était d'un très-grand prix ; il était tissu de fin lin et de soie, d'or et de pourpre, orné de bordures et de franges couleur d'hyacinthe. On ne le suspendait que dans les grandes solennités. » S'il fut alors entièrement déchiré, ce fut pour signifier que les secrets de l'Ancien-Testament allaient être révélés à tous les hommes et communiqués aux Gentils eux-mêmes, que les vérités voilées sous des symboles étaient accomplies dans toutes leurs réalités, et que le ciel fermé aux créatures coupables serait dorénavant ouvert aux hommes régénérés par le sang du Rédempteur. C'est en mémoire de ce prodige que le Vendredi-Saint on découvre dans les églises les croix, les images et les saintes reliques. L'Évangile des Nazaréens rapporte que dans cette même circonstance les linteaux du temple qui étaient d'une dimension énorme se brisèrent, que des voix extraordinaires éclatèrent dans les airs, et qu'on entendit les puissances angéliques, qui jusqu'alors avaient été chargées de garder le temple, se dire mutuellement : Abandonnons ces lieux.

En outre, à la voix du Christ mourant, *la terre trembla*, comme si elle ne pouvait supporter sans effroi son Créateur crucifié et voir sans horreur le déicide consommé ; elle marquait aussi par cette violente agitation que les Juifs devaient être chassés de leur patrie et frappés d'extermina-

tion. *Les pierres se fendirent*, pour signifier que les Gentils infidèles allaient se convertir à la prédication de l'Évangile et que les cœurs les plus durs devaient compatir à la mort du Sauveur. On voit encore les fentes de ces pierres, et on dit que les pèlerins y déposent leurs croix (Matth. XXVII, 51). *Les sépulcres s'ouvrirent*, pour indiquer que les barrières de la mort étaient renversées, que le Sauveur allait bientôt ressusciter avec d'autres et que tous nous devons ressusciter au dernier jour. En attendant cette résurrection générale, *les corps de plusieurs Saints qui étaient morts ressuscitèrent*, après que Jésus-Christ eut expiré, non pas toutefois avant lui, mais avec lui, le troisième jour suivant; car leur résurrection ne devait point précéder, mais seulement accompagner la sienne qu'ils devaient attester par leur présence (Ibid. 52). C'est pourquoi l'Évangéliste ajoute (Ibid. 53) : *Et sortant de leurs tombeaux, après sa résurrection, ils vinrent dans la ville sainte*, à Jérusalem, *et ils apparurent à différentes personnes* pour annoncer que leur Rédempteur était aussi ressuscité. Selon saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), quoique les tombeaux fussent entr'ouverts depuis le moment où Jésus-Christ avait expiré, les morts qu'ils renfermaient, n'en sortirent néanmoins pas avant lui; car c'est justement pour cette raison qu'il est appelé par saint Paul *les prémices de ceux qui sont endormis* (I Cor. XV, 20), et par saint Jean *le premier né d'entre les morts* (Apoc I, 5).

Par ces étonnants prodiges la nature entière proclamait hautement que le Crucifié était son Seigneur ; car, comme le dit saint Léon (Serm. 10 de Passione), « tandis que le Créateur était suspendu au gibet, les créatures paraissaient frappées de consternation ; par ses mouvements convulsifs le monde rendait hommage à son Auteur, et tous les élé-

ments ébranlés semblaient vouloir s'anéantir au moment où leur Maître venait d'expirer. » Ainsi le Sauveur qui, pendant sa vie, avait montré la plus profonde humilité, manifestait, à sa mort, une souveraine majesté. « O mon âme, dit saint Anselme (in Speculo evang. sermonis c. 13), dans toute sa Passion tu n'as vu jusqu'à présent que misères, et tu as été saisie de compassion ; vois maintenant la puissance suprême qu'il fait éclater à son dernier soupir, et sois transportée d'admiration. Quel est donc Celui aux souffrances duquel le ciel et la terre sont sensibles ? C'est Celui dont la mort nous a rendu la vie et qui ressuscite les morts après son trépas. » « O mon doux Jésus, s'écrie saint Augustin (Serm. de Passione), vous êtes condamné comme un malfaiteur, crucifié comme un larron et un impie, entièrement abandonné de Dieu ; néanmoins, au milieu de vos angoisses et de vos tourments, vous multipliez les miracles et les merveilles. » Selon saint Chrysostôme (Hom. 89 in Matth.), les ténèbres qui se répandent alors, les rochers qui se brisent, le voile qui se déchire, les tremblements de terre et les bouleversements de l'univers sont les signes évidents de la colère et de la vengeance divines. « En voyant ainsi les êtres les plus insensibles s'émouvoir à la mort de Jésus-Christ, ajoute saint Augustin (loc. cit.), quelle immense douleur dut pénétrer le cœur de sa tendre Mère ? C'est ce qu'aucune langue ne saurait exprimer, et ce qu'aucun esprit ne peut comprendre. »

Tous les miracles qui s'opérèrent dans l'ordre physique à la mort du Sauveur sont l'image de ceux qui s'accomplissent dans l'ordre moral à la conversion du pécheur. En effet, l'âme est véritablement un temple ; et le péché qui empêche de contempler les secrets de la divinité est, dans l'âme du Chrétien, comme le voile qui empêchait d'a-

percevoir le Saint des saints, dans le temple de Jérusalem ; or, de même que ce voile fut déchiré à la mort de Jésus-Christ, de même aussi le péché doit être détruit par la vertu de cette mort. De plus, quand Jésus-Christ expira, la terre trembla d'horreur, puis bientôt tressaillit d'allégresse lorsqu'il ressuscita ; ainsi l'homme doit d'abord trembler de frayeur à la pensée de la justice divine, et ensuite tressaillir de joie dans l'espérance de la résurrection glorieuse.

Les rochers se fendirent, pour signifier que les cœurs les plus insensibles doivent être brisés par la contrition à l'égard des crimes commis et par la compassion à l'égard du Rédempteur souffrant. Les sépulcres s'ouvrirent, pour figurer que les consciences souillées par l'infection des vices doivent être dévoilées par la confession des fautes. Les morts ressuscités sortirent de leurs tombeaux et apparurent dans la ville sainte, afin de montrer que les pécheurs convertis doivent renoncer à leurs funestes habitudes et s'appliquer aux œuvres satisfactoires pour entrer dans la céleste Jérusalem. Seigneur Jésus, daignez reproduire en ma personne, d'une façon mystique, les merveilles qui éclatèrent dans la nature après votre dernier soupir. Je vous supplie de dissiper le voile de l'ignorance qui enveloppe mon intelligence, afin que, connaissant votre volonté, j'y conforme ma conduite. Faites que, comme créature tirée de la terre, je me tienne en votre divine présence avec une crainte chaste et un respect filial, et que j'opère mon salut avec frayeur et tremblement. Faites aussi que mon cœur, dur comme la pierre, soit pénétré d'une humble componction, et qu'il soupire ardemment après la rosée de vos bénédictions pour produire une moisson abondante de fruits spirituels. Enfin, accordez-moi de quitter le tombeau du péché et de conserver la vie de la grâce, jusqu'à ce que

je sois admis à la vision béatifique dans la cité de la paix éternelle.

A la vue de tant de phénomènes extraordinaires, qui avaient accompagné la mort du Sauveur, *le centurion et avec lui les gardes*, chargés de surveiller l'exécution du condamné, *furent très-épouvantés*. Ne pouvant attribuer tous ces nombreux miracles qu'à la puissance divine, *ils glorifiaient Dieu* par la confession de la foi *et ils disaient*, selon saint Matth. (XXVII, 54) : *Celui-ci était vraiment Fils Dieu;* selon saint Marc (XV, 39) : *Oui, cet homme était Fils de Dieu;* selon saint Luc (XXIII, 47) : *Oui, assurément, cet homme était juste*. Ils proclamaient ainsi tout à la fois la divinité, et l'humanité, l'innocence ou sainteté de Jésus crucifié. Ces trois conditions étaient en effet nécessaires pour notre rédemption générale ; il fallait que notre Rédempteur fût homme afin de prendre sur lui notre dette, qu'il fût juste pour l'acquitter convenablement et qu'il fût Dieu pour la remettre. Jésus crucifié par les Juifs, c'est donc un homme tué par des bêtes féroces, un juste par des criminels, un Dieu par des créatures. Fut-il jamais crime plus monstrueux ? — Ce qui détermina surtout le centurion et sa compagnie à croire en Notre-Seigneur, ce fut d'entendre le cri terrible qu'il avait jeté en exhalant son dernier soupir ; car ils comprirent que, s'il avait été un homme ordinaire, il n'eût pas été capable de déployer une voix si vigoureuse, au moment où il était épuisé de sang et exténué par la souffrance ; ils en conclurent que, s'il avait alors expiré, c'était qu'il l'avait bien voulu, et que par conséquent il était Fils de Dieu. Selon saint Jérôme, en effet (in cap. 27 Matth.), nul ne peut ainsi rendre l'esprit, quand il lui plaît, à moins qu'il ne soit le Maître des âmes. C'est pourquoi, comme le fait remarquer saint Augustin, les spectateurs,

qui virent Jésus rendre l'esprit aussitôt après avoir poussé ce cri formidable, furent saisis d'étonnement ; car ordinairement ceux qui sont pendus au gibet ne meurent qu'après une longue agonie.

Ce centurion était incirconcis de corps mais non de cœur, dit saint Bernard (serm. 29 in Cantica) ; car sans être empêché par tous les signes d'extrême faiblesse qui paraissaient à ses yeux, il reconnut le souverain Seigneur en ce supplicié mourant dont la voix éclatante retentissait à ses oreilles. Ainsi, sans se moquer de l'infirmité qu'il voyait en lui, il crut à la majesté qu'il n'y voyait pas ; car, comme le déclare saint Paul, *la foi vient de ce qu'on a entendu, et ce qu'on a entendu vient de ce que Jésus-Christ a parlé.* (Rom. x, 17). Suivant une tradition que rapporte saint Chrysostôme (Hom. 39 in Matth.), ce centurion non-seulement embrassa la foi, mais la scella de son sang par le martyre. Il figurait ainsi la glorieuse confession des Gentils qui allaient se convertir en masse, au lieu que les Israélites devaient s'obstiner en leur funeste incrédulité. Maintenant, ajoute saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), les derniers deviennent les premiers, puisque les Païens s'attachent docilement à Jésus-Christ, tandis que les Juifs s'en éloignent aveuglément, de manière à rendre leur dernière erreur pire que la première. « Juifs opiniâtres, s'écrie saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), vos cœurs ne sont-ils pas plus durs que les rochers ? Pilate blâme votre conduite envers Jésus, le centurion proclame sa foi à l'égard du Crucifié, Judas condamne sa propre trahison en se punissant lui-même par une mort honteuse, les éléments sont bouleversés, la terre chancelle sur ses bases, les sépulcres s'entr'ouvrent ; et au milieu de ce trouble universel, vos cœurs endurcis restent insensibles. »

Chrétien, racheté par le sang d'un Dieu, considère la qualité et la dignité de Celui qui est suspendu au gibet pour ton salut ; le ciel et la terre se lamentent de son supplice, les rochers se brisent de compassion ; quoique mort lui-même il ressuscite les morts ; la nature entière le reconnaît pour son Créateur tout-puissant. Si, à ce spectacle imposant, tu n'es pas saisi de frayeur, ému de pitié, touché de compassion, attendri par une pieuse dévotion, il faut que ton cœur soit plus dur que le bronze et l'airain. « Quoi donc ! s'écrie saint Jérôme, toutes les créatures portent le deuil du Sauveur expirant ; le soleil s'obscurcit, la terre s'agite, les pierres se fendent, le voile du temple se déchire, les tombeaux s'ouvrent ; l'homme seul, pour lequel Jésus a tant souffert, pourrait-il rester insensible ? » « Jésus monte sur la croix pour qu'on l'aperçoive mieux, dit saint Bernard (Serm. 29 in Cantica), il élève la voix pour qu'on l'entende de plus loin, à ses cris il mêle ses larmes pour exciter davantage une religieuse pitié ; celui qui ne répond point à de pareilles invitations est plus grossier que la terre, plus dur que le roc, plus hideux qu'un tombeau. »

Au moment où le Sauveur expira, *il y avait là,* sur le Calvaire, un certain nombre de personnes qui lui étaient chères. C'étaient d'abord : sa très-sainte Mère ; Jean, son apôtre privilégié ; Madeleine, sa fidèle servante ; les deux sœurs de la sainte Vierge, Marie Cléophas et Marie Salomé ; puis *plusieurs autres femmes qui se tenaient à l'écart,* considérant avec tristesse tout ce qui se passait (Matth. XXVII, 55). *Elles avaient suivi Jésus depuis son départ de la Galilée,* dans le désir de profiter de ses enseignements ; *et elles avaient fourni de leurs propres biens à tous ses besoins,* dans l'espoir qu'il leur procurerait des avantages spirituels en échange des secours matériels qu'elles lui prodiguaient.

Chez les Juifs, les femmes avaient ainsi coutume d'accompagner ceux qui les instruisaient, afin de pourvoir à leur subsistance et à leur entretien. Comme cette coutume ne prêtait point alors au scandale, Notre-Seigneur s'y était conformé, par condescendance pour ses Apôtres encore faibles, auxquels il voulait donner l'exemple, en montrant qu'ils devaient se livrer entièrement à la prédication de l'Évangile. Saint Paul ne se soumit point à cet usage observé par les autres prédicateurs ; il voulait ainsi blâmer plus librement la conduite déréglée des faux apôtres, et éviter plus sûrement tout soupçon de la part des Gentils qui ne connaissaient point un pareil usage. Si Jésus-Christ avait permis à des femmes pieuses de l'assister de leurs biens, ce n'est point qu'il eût besoin de ses créatures ; mais c'était pour servir de modèle à tous les maîtres, en leur apprenant à se contenter des aliments et des habits fournis par leurs propres disciples. « Ces personnes charitables, dit saint Chrysostôme (Hom. 89 in Matth.), après avoir suivi le Sauveur pendant sa vie, voulurent l'accompagner jusqu'à la mort ; elles lui prouvèrent ainsi beaucoup plus de dévouement que les Apôtres eux-mêmes qui, par leur fuite, l'avaient lâchement abondonné au moment du danger. »

Alors quel glaive de douleur transperça le cœur si tendre de la très-sainte Vierge, quand elle fut témoin des tortures et des langueurs de son divin Fils, quand elle vit ses larmes et entendit ses cris, quand elle assista à son agonie et à sa mort ! Alors elle se regarda comme abandonnée en ce monde au milieu des plus déchirantes peines et des plus cruelles angoisses. Si l'affliction extrême dont elle était accablée alors ne l'eût empêchée de parler, ne semble-t-il pas qu'elle se serait écriée : O mon très-doux Fils ! que

ferai-je désormais sans vous sur cette terre? A qui maintenant aurai-je recours dans ma misère ? O mon Fils chéri! souvenez-vous de moi et de votre famille que vous laissez dans la désolation ; souvenez-vous de tous ceux qui vous ont aimé et servi pendant votre vie. O mon adorable Fils ! je me remets entre vos bras et je me recommande avec toute votre Église à votre Père céleste. O Père éternel, Dieu tout-puissant ! je vous recommande mon Fils, qui est aussi mon Seigneur et en même temps votre Fils. Puisque je me sens déjà défaillir, accordez-moi la grâce que je sollicite instamment de vous, celle de mourir avec lui en sa présence. Ne semble-t-il pas qu'à ces mots la sainte Vierge, absorbée par son immense douleur, soit devenue comme insensible, à demi-morte, et que, ne pouvant plus se soutenir, elle soit tombée le visage dans la poussière ? Qui pourrait jamais sonder et décrire l'abîme de tristesse où était plongée cette Mère inconsolable à la vue de son divin Fils expirant au milieu de tortures atroces ? Toutes les souffrances qu'il endurait en son corps, elle les ressentait en son cœur.

Pendant tout ce temps, que faisait Jean, ce disciple favori du Sauveur ? que faisait Madeleine, cette servante dévouée du Seigneur ? que faisaient les sœurs de Notre-Dame ? Mais que pouvaient faire tous ces pieux assistants, sinon soupirer profondément, gémir amèrement, pousser des sanglots continuels et verser des larmes abondantes ? Jugez, Chrétiens, de la désolation extrême où étaient réduits tous les amis de Jésus, puisque des étrangers et des persécuteurs eux-mêmes étaient émus de compassion et frappés de terreur, comme le furent le centurion et les autres soldats, qui avaient présidé ou contribué au crucifiement du Sauveur. Aussi *toute la multitude qui était accourue* pour

assister à cette sanglante exécution, *après avoir vu ce qui s'était passé, s'en retournait en se frappant la poitrine* (Luc. XXIII, 48). Par ce signe de deuil et de repentir, dit le Vénérable Bède, les bons montraient combien ils étaient affligés de voir la fin tragique de Celui qu'ils avaient aimé pendant sa vie, et les méchants témoignaient combien ils étaient déconcertés de la glorification posthume de Celui dont ils avaient sollicité l'injuste condamnation. Et nous, Chrétiens, serions-nous insensibles à un si lamentable spectacle? S'il nous reste encore au fond de l'âme quelques pieux sentiments, joignons-nous aux saintes femmes qui pleurent au pied de la croix. « Tandis que le ciel est dans la stupeur et la terre dans la consternation, dit saint Anselme (in Speculo), resterons-nous froids et indifférents ? Si le soleil s'attriste, si la terre tremble, si les rochers se brisent, ne devez-vous pas à plus forte raison vous attrister, trembler de frayeur et avoir le cœur brisé de douleur ? »

Jésus cependant demeure toujours suspendu au bois sur lequel il vient d'expirer; la foule qui s'était rassemblée sur le Calvaire s'en éloigne peu à peu; bientôt il n'y reste plus que la très-sainte Vierge avec ses deux sœurs, Jean et Madeleine. Que fait alors la divine Mère ? Saint Augustin va nous l'apprendre (in Manuali): « Debout auprès de la croix, Marie éplorée, considère avec une vive compassion son cher Fils attaché à l'infâme gibet. Voyez-la se dresser sur ses pieds, étendre les mains en haut, entourer de ses bras l'arbre funèbre sur lequel elle colle ses lèvres. Elle désirerait embrasser une dernière fois son Bien-aimé; mais ses mains, incapables d'atteindre jusqu'à lui, retombent impuissantes sur elle-même. Elle se relève, se redresse de nouveau ; mais elle ne peut parvenir à le toucher, et épuisée par d'inutiles efforts, elle retombe tristement à terre. Son

gracieux visage est couvert d'une pâleur mortelle, et ses lèvres sont teintes du sang précieux qu'elle recueille sur la croix et sur la terre où il coule en abondance. Quelle scène navrante ! quelle poignante affliction pour la Mère d'un Dieu ! » Pareillement accablées de douleur, les autres saintes femmes s'asseoient au pied de la croix ; et en attendant que Dieu leur envoie le secours nécessaire pour descendre et pour ensevelir le corps du Sauveur, elles ne cessent de le contempler défiguré, meurtri, sans mouvement et sans vie, dans cet état pitoyable où tous l'avaient abandonné entre deux larrons.

Tout à coup arrive de la ville une troupe de gens armés que les Juifs envoyaient avec l'autorisation de Pilate. En effet, les Juifs avaient obtenu du gouverneur la permission de faire rompre les jambes des crucifiés, pour hâter leur mort et leur inhumation ; car, comme le remarque saint Théophile (in cap. 19 Joan.), selon la loi de Moïse (Deuteron. XXI, 23), les corps des suppliciés ne devaient point rester attachés au gibet jusqu'au lendemain, mais ils devaient être ensevelis le même jour qu'ils avaient été suspendus, de peur que la terre ne demeurât plus longtemps souillée. Or cette loi semblait aux Juifs devoir être plus exactement observée en la circonstance présente, à cause du grand sabbat dont la célébration commençait le soir du vendredi après le coucher du soleil (Joan. XIX, 31). Ce sabbat qui tombait durant la Pâque était fort solennel, parce qu'il y avait alors double fête ; et quoique en cette même année ce jour-là fût le second des azymes, il était encore plus solennel que le premier où le Sauveur venait d'être crucifié. « O terrible aveuglement des Juifs, s'écrie à ce sujet saint Chrysostôme (Hom. 84 in Joan.), ils montrent beaucoup de soin pour les petites choses et ils n'ont que du

mépris pour les plus grandes ; ils n'ont pas craint de commettre l'horrible crime du déicide, et ils ont peur de violer la loi du sabbat. Les insensés ! ils se gardent d'avaler un moucheron, et ils ne remarquent pas qu'ils dévorent un chameau, comme le Sauveur le leur avait reproché naguère (Matth. XXIII, 24). Les soldats que ces Pharisiens hypocritement scrupuleux avaient envoyés s'approchèrent avec grand bruit du théâtre de l'exécution. Voyant que les deux larrons respiraient encore, ils les achevèrent en leur brisant les jambes, puis ils détachèrent leurs cadavres qu'ils jetèrent en quelque fosse pour prévenir toute infection (Joan. XIX, 32). *Étant venus à Jésus, ils remarquèrent qu'il était déjà mort*, soit parce qu'il avait été crucifié avant les voleurs, soit parce qu'il avait enduré de plus cruels tourments, soit parce qu'il avait quitté la vie au moment où il l'avait voulu. *Ils s'abstinrent donc de lui rompre les jambes* (Ibid. 33) ; car ce traitement ne se pratiquait que pour ôter aux condamnés tout moyen d'échapper aux supplices. *Par là*, comme l'observe l'Évangéliste (Ibid. 36), *s'accomplit* dans le véritable Agneau de Dieu *la prescription* relative à l'agneau pascal de la loi : *Vous ne romprez pas le moindre de ses os* (Exod. XII, 46). Cette ordonnance cérémonielle était une figure prophétique de ce qui devait se réaliser en Jésus-Christ, victime immolée sur l'autel de la croix et déjà préparée pour la nourriture des fidèles.

Il fallait pourtant constater que Jésus avait cessé de vivre; pour s'en assurer, *un des soldats*, nommé Longin, homme orgueilleux et impie, *brandit sa lance qu'il enfonce dans le côté* droit du Sauveur, en lui faisant une large plaie (Joan. XIX, 34). Ainsi, comme le déclare l'Évangéliste (Ibid. 37), s'accomplit l'Écriture parlant des persécuteurs déicides : *Ils verront au-dedans de Celui qu'ils ont trans-*

percé. Selon saint Augustin (Tract. 120 in Joan.), cette prophétie de Zacharie (xii, 10), renfermait la promesse de l'Incarnation, puisque le Christ n'aurait pu subir un pareil traitement s'il n'avait eu déjà un corps réel. Le soldat néanmoins n'avait agi dans cette occasion que pour satisfaire les Juifs, en montrant que leur victime avait enfin succombé. Cruels ennemis ! non contents d'avoir tourmenté Notre-Seigneur pendant sa vie, ils s'acharnent à le frapper après sa mort. Hélas ! aujourd'hui encore, combien de Chrétiens s'efforcent d'infliger de nouvelles blessures à Jésus crucifié, en perçant son cœur aimable par les péchés qu'ils commettent sans crainte, ou même dont ils se glorifient avec audace ? Ce fut donc pour plaire aux Juifs, dit saint Théophile (in cap. 19 Joan.), qu'on fit un dernier outrage au corps inanimé du Sauveur en plongeant le fer en son sein. Or par une disposition providentielle, le soldat qui porta le coup de lance avait la vue très-faible ; mais, sans dessein prémédité, il se frotta les yeux avec le sang qui avait jailli sur sa main, et aussitôt ils furent guéris. Saisi de ce prodige, il crut en Jésus-Christ qui l'éclairait extérieurement et intérieurement. Après avoir renoncé à la profession militaire, il se fit instruire par les Apôtres ; puis, retiré dans la ville de Césarée en Cappadoce, il y mena durant trente-huit ans la vie religieuse dans la pratique de toutes les vertus ; par ses paroles et ses exemples, il convertit un grand nombre de païens à la foi chrétienne. Selon saint Isidore, Longin qui, avec sa lance, avait ouvert le flanc sacré du Sauveur, non-seulement obtint le pardon de ses fautes passées, mais en outre mérita l'honneur de l'épiscopat et enfin la couronne du martyre.

L'outrage fait au corps inanimé du Sauveur fournit occasion à un prodige de la plus haute conséquence ;

car *lorsque le côté fut ouvert, il en sortit aussitôt du sang et de l'eau*, qui donnèrent aux sacrements leur efficacité sanctifiante (Joan. XIX, 34). Ce fait mystérieux avait pour but de montrer que la Passion de Jésus-Christ peut nous laver entièrement de nos péchés et de nos souillures. En effet, nos péchés sont effacés par le sang qui est le prix de notre rédemption, d'après cette parole de saint Pierre (I Ep. I, 18 et 19) : *Vous n'avez point été rachetés par des richesses corruptibles, comme de l'or ou de l'argent, mais par le sang précieux de l'Agneau immaculé.* De plus, nos souillures sont effacées par l'eau qui forme le bain de notre régénération, selon cette prophétie d'Ézéchiel (XXXVI, 25) : *Je répandrai sur vous une eau pure qui vous nettoiera de toutes vos taches.* Suivant une autre explication, Notre-Seigneur a offert le sang qui doit servir de rançon pour nous délivrer des peines encourues, et en même temps il a fourni l'eau qui doit servir d'ablution pour nous purifier des fautes commises. C'est donc par la valeur infinie de son sang que nous sommes affranchis de la servitude et par la vertu surnaturelle de l'eau que nous sommes exempts d'iniquités. Ainsi jadis, par le sang de l'agneau pascal dont leurs portes étaient marquées, les Israélites avaient été préservés de l'Ange exterminateur, et ils avaient été débarrassés de leurs ennemis par les flots de la Mer-Rouge qui engloutit les Égyptiens. La seconde explication que nous venons d'exposer paraît être la conséquence de la première ; car la rémission complète des péchés entraîne celle des peines, comme aussi l'entière purification des souillures suppose celle des fautes. — Le fait mystérieux d'où proviennent spécialement ces résultats salutaires ne s'est point accompli sans miracle ; car il n'est point ordinaire ni naturel que d'un cadavre sorte à la fois du sang

et de l'eau, parce que le sang se coagule aussitôt que le corps se refroidit après la mort. Néanmoins, le sang et l'eau qui jaillirent du côté de Jésus-Christ étaient purs et véritables ; ce n'était point, comme le disent quelques-uns une humeur aqueuse ou du phlegme (1).

Sans doute, Notre-Seigneur ne ressentit aucune douleur du coup violent qui ouvrit son flanc sacré, puisque son corps était réellement inanimé ; mais pourtant l'injure s'adressait à lui-même ; car n'est-ce pas à la personne, comme si elle était vivante, que se rapportent les outrages faits à son cadavre ? — Dans cette dernière circonstance de la Passion nous pouvons puiser trois utiles enseignements. En effet, 1° nous apprenons que, si, par le renoncement au monde et au péché, nous sommes vraiment morts avec Jésus-Christ, nous devons être blessés avec lui de l'amour divin comme par une lance acérée. C'est sous l'impression de ce sentiment que l'Époux du Cantique s'écriait (IV, 9) : *Vous avez blessé mon cœur, ô ma sœur, mon épouse.* Et c'est aussi de la sorte que saint Augustin désirait être blessé, quand il disait (in Meditat.) : « O mon doux Sauveur, par ces plaies salutaires que vous avez reçues sur la croix pour notre salut, par ces plaies saintes qui ont versé votre sang précieux pour notre rédemption, je vous en prie, percez mon âme pécheresse pour laquelle vous avez daigné mourir, transpercez-la des traits brûlants de votre souveraine charité. Je vous en supplie, Seigneur miséricordieux, pénétrez mon cœur par les flèches enflammées de votre puissant amour, afin que de cette heu-

(1) Dans deux des Décrétales que renferme le *Corpus juris*, Innocent III combat cette dernière opinion comme erronée, tandis qu'il établit l'autre sentiment comme certain (Decretal. lib. III, tit. 41, cap. 6 et 8).

reuse blessure jaillissent en abondance les larmes d'une pieuse tendresse. Bon Jésus, frappez, je vous en supplie, frappez ce cœur dur et insensible par la force irrésistible de votre sainte dilection, afin qu'elle seule remplisse toutes mes pensées et mes affections. » Ainsi s'exprime saint Augustin.

2° De cette même particularité de la Passion nous apprenons, suivant saint Chrysostôme (Hom. 84 in Joan.), que nous devons recevoir les sacrements de l'Église avec ferveur et dévotion, comme s'ils découlaient encore actuellement pour nous du cœur sacré de Jésus. La plaie de son cœur fut, en effet, comme la source des sacrements ; car de même que Ève fut formée d'une côte du premier Adam endormi dans le paradis, de même aussi l'Église, notre mere, fut formée au moyen du sang et de l'eau qui jaillirent du flanc sacré du second Adam endormi sur la croix. Comme saint Augustin le fait observer (Tract. 120 in Joan.), l'Évangéliste se sert d'une expression très-convenable pour indiquer ce profond mystère ; car il ne dit point que la lance ait percé ou blessé, mais bien qu'elle a ouvert la poitrine du Sauveur (*aperuit*), comme s'il nous voulait signifier que par là fut ouverte pour nous la porte du salut. C'est en effet d'où proviennent les sacrements sans lesquels notre âme n'obtient pas la véritable vie. Ce sont surtout les deux grands sacrements de l'Eucharistie et du Baptême qui sont ici représentés, le premier par le sang et le second par l'eau qui sortirent de cette plaie. L'Eucharistie est le sacrement de la rédemption, parce que nous y recevons réellement le sang qui fut offert comme notre rançon pour expier nos péchés ; et le Baptême est le sacrement de la régénération, parce que nous y trouvons l'eau qui nous sert de bain pour effacer nos souillures. Or la plaie du cœur sacré, qui a donné

naissance à l'Église au moyen de ces deux principaux sacrements, avait été figurée jadis par l'ouverture que Noé fit pratiquer sur le côté de l'arche, pour y introduire ceux des animaux qui ne devaient point périr dans le déluge.

3° Apprenons ici encore que nous devons conformer entièrement notre volonté à celle de Dieu, pour agréer tout ce qui peut lui plaire ; car si Jésus-Christ a bien voulu avoir le flanc percé d'une lance, c'était afin que, par cette blessure sacrée, nous puissions pénétrer jusqu'à son divin cœur, pour unir notre amour au sien, de manière à nous identifier avec lui, de même que le fer brûlant ne forme qu'un seul corps avec le feu qui le consume. C'est par cette plaie, comme par la porte de l'amour, que saint Augustin s'était introduit quand il disait (in Manuali c. 23) : « Le soldat Longin m'a ouvert de sa lance le côté du Sauveur, et j'y suis entré ; c'est là que je me repose en toute sécurité. Cette lance et ces clous dont Jésus a bien voulu être blessé me prouvent et me crient que je suis réconcilié avec lui, pourvu que je lui sois uni par l'amour. » Puisque, pour notre amour, Chrétiens, le Sauveur s'est laissé percer les pieds, les mains et le cœur, nous devons aussi pour son amour lui consacrer nos pieds, nos mains et notre cœur, en lui rapportant toutes nos affections, nos œuvres et nos volontés. Pleins d'une vive reconnaissance pour un si bon Maître, disons-lui : O doux Jésus, qui, après avoir expiré sur la croix, avez souffert qu'une lance vous perçât le côté afin de répandre le sang et l'eau, emblèmes des sacrements, daignez à votre tour blesser mon cœur d'une ardente charité, afin que je puisse approcher de ces sacrements salutaires avec le respect convenable. Sauveur miséricordieux, qui, par la plaie de votre flanc sacré, avez ménagé à tous les élus un libre accès jusqu'à votre divin cœur, je vous

conjure d'oublier toutes mes iniquités, afin qu'elles ne m'empêchent point de passer par cette porte de la vie, ouverte aux pécheurs convertis et aux vrais pénitents.

Quoique Notre-Seigneur n'ait souffert aucune douleur de la blessure faite à son côté, la sainte Vierge a ressenti toute l'amertume de l'outrage infligé à son cher Fils. Cette lance cruelle traversa son cœur si tendre ; et dans le saisissement dont elle fut frappée à cette vue, elle tomba évanouie jusqu'à terre entre les bras de Madeleine. Remarquez combien de fois en un seul jour cette divine Mère endura les angoisses de l'agonie ; toutes les peines que Jésus-Christ subit à plusieurs reprises dans les diverses parties de son corps, elle-même les éprouva dans le fond de son âme. Ce fut alors surtout au pied de la croix que s'accomplit la prédiction du vieillard Siméon : *Un glaive transpercera votre âme* (Luc. II, 35). En voyant le cœur si généreux de Jésus blessé par une lance pour notre salut, ne devons-nous pas sentir notre cœur blessé de douleur et d'amour ? Car, pour mettre le comble à son dévouement, non-seulement il donna sa vie sur la croix, mais encore, après sa mort, il tira de son propre côté, comme d'un trésor secret, le prix de notre rançon qu'il offrit largement pour apaiser la colère de son Père. C'est ainsi qu'il vérifia pleinement cette parole du Prophète royal (Ps. CXXIX, 7) : *Le Seigneur est plein de miséricorde, et on trouve en lui une abondante rédemption.* Une seule goutte de son sang précieux aurait suffi pour racheter le monde, mais pour nous manifester son immense libéralité, il voulut en répandre des flots par les principales parties de son corps sacré ; et il permit qu'on le déchirât de cinq plaies profondes, afin d'affranchir les cinq sens du genre humain que le démon tenait assujétis à son empire. « O homme ! s'écrie saint Anselme (in Speculo c. 12), fixe

tes regards attentifs sur ce doux Sauveur et vois s'il n'est pas digne de toute ta compassion la plus affectueuse. Contemple le souverain Seigneur nu et dépouillé de tout, couvert de blessures, abreuvé de fiel et de vinaigre, ignominieusement suspendu par de gros clous entre deux insignes voleurs ; considère son flanc percé d'une lance après sa mort ; examine le sang qui coule de ses pieds, de ses mains et de son côté en ruisseaux abondants. O mes yeux ! versez des larmes amères. O mon âme ! pourrais-tu demeurer insensible et ne pas te fondre d'une religieuse pitié en voyant ton Dieu souffrir en silence les plus affreux supplices pour ton salut ? »

Jésus-Christ a répandu pour nous son sang sur la croix très-amoureusement, très-abondamment et très-douloureusement. 1° Pour se convaincre qu'il l'a répandu très-amoureusement, il suffit d'examiner la cause de sa Passion ; car quel motif le porta à s'exposer de plein gré à toutes les tortures et à toutes les ignominies, sinon la plus ardente charité ? C'est ce que montre très-bien saint Augustin, quand il fait parler Notre-Seigneur de cette sorte : O homme ! regarde combien j'ai souffert pour toi. Lorsque, par le péché, tu étais devenu l'ennemi de mon Père, je t'ai réconcilié avec lui ; lorsque tu errais dans des voies pernicieuses comme une brebis perdue, j'ai couru à ta recherche et, te chargeant sur mes épaules, je t'ai ramené au bercail. Pour toi, j'ai laissé couronner ma tête de cruelles épines, j'ai laissé percer de clous aigus mes pieds et mes mains ; pour toi, j'ai versé tout mon sang et sacrifié ma propre vie, afin de t'attirer et de t'attacher à moi ; néanmoins ingrat ! tu me fuis et tu m'abandonnes. Ah ! reviens donc à moi, je t'accueillerai encore. — 2° Le Sauveur répandit son sang très-abondamment, puisqu'il n'en garda pas en lui une

seule goutte. Le sang qui circule sous la peau ruissela dans la flagellation, celui de la tête s'écoula dans le couronnement d'épines, celui des veines et des muscles jaillit par les blessures des pieds et des mains, enfin celui qui était resté au cœur et à l'intérieur s'échappa par la plaie du côté. C'est ainsi que tous ses membres perdirent successivement leur force et leur beauté, et que son corps déchiré et meurtri devint un pâle et froid cadavre tout-à-fait méconnaissable. — 3° Enfin Jésus-Christ répandit son sang très-douloureusement. Plus la nature et la complexion d'un homme est noble et délicate, plus aussi il perçoit vivement tout ce qui le touche et souffre péniblement tout ce qui le blesse, de sorte que son extrême sensibilité rend pour lui la douleur plus violente. Or le corps du Sauveur que le Saint-Esprit avait formé du plus pur sang de la vierge Marie était doué d'une exquise délicatesse ; il dut donc éprouver d'une manière plus cuisante les divers tourments que les bourreaux lui firent subir en sa Passion. Voilà pourquoi lui-même nous dit par la bouche de son Prophète : *O vous tous qui passez, considérez et jugez s'il y a une douleur égale à la mienne* (Thren. I, 12).

Lève-toi, âme chrétienne ; comme la colombe qui place son nid dans les creux du rocher ou les enfoncements de la muraille, retire-toi dans les plaies sacrées de Jésus ; restes-y comme le passereau sous le toit où il a rencontré un abri assuré ; cache-toi là comme la tourterelle pour y déposer les fruits précieux d'un chaste amour. Ne crains pas d'appliquer ta bouche aux sources du Sauveur afin d'y puiser à longs traits les eaux de la grâce. De son divin côté jaillit, comme du paradis terrestre, la fontaine qui, arrosant l'univers entier, communique à tous les cœurs pieux la vie et la fécondité spirituelle. C'est là cette porte pratiquée dans

le flanc de l'arche, par où passent les animaux préservés du déluge universel. Si donc, âme chrétienne, sans redouter la fureur des lions, tu veux goûter la paix véritable avec une nourriture excellente, recours aux plaies salutaires de ton Rédempteur, dès maintenant et surtout à l'heure de la mort. « Hâte-toi, ne tarde pas, ajoute saint Anselme empruntant le langage du Cantique des cantiques (Meditatio redempt.), mange ici le rayon avec le miel, bois ici le vin et le lait ; car pour te désaltérer le sang se convertit en vin, et l'eau se change en lait pour te sustenter. Réfugie-toi dans les plaies de ses membres et dans la blessure de son côté, comme la colombe dans les trous de la pierre et dans l'ouverture de la muraille ; approche tes lèvres afin qu'elles soient teintes de son sang comme un ruban d'écarlate, et afin que ta voix résonne plus agréablement aux oreilles de ton Bien-aimé ». Saint Grégoire dit également (in Cant. II) : « Ici les fentes du rocher figurent les plaies des pieds et des mains du Christ suspendu à la croix, tandis que l'ouverture de la muraille représente la blessure de son côté que transperça la lance du soldat. On dit justement que l'âme fidèle s'y réfugie, quand, pour imiter les vertus et surtout la patience du Sauveur, elle médite les exemples admirables qu'il nous a donnés dans sa douloureuse Passion. C'est dans cet utile souvenir qu'elle trouve une réfection substantielle. »

Saint Bernard, reproduisant quelques paroles de saint Augustin s'écrie (Serm. 61 in Cant.) : « Où donc trouver un asile plus assuré que dans les plaies de mon Sauveur ? J'y repose d'autant plus tranquille qu'il est lui-même plus puissant pour me protéger. Que le monde frémisse autour de moi, que la chair me fatigue de ses continuelles sollicitations, que le démon m'attaque de toutes parts, je ne suc-

comberai point ; car je suis établi sur la pierre inébranlable. Les nombreux péchés que j'ai eu le malheur de commettre peuvent troubler ma conscience, mais ne me feront point perdre la confiance, tant que je me rappellerai les blessures de mon Rédempteur ; car c'est pour expier mes iniquités qu'il a bien voulu souffrir. Y a-t-il des crimes si dignes de mort dont ne puisse délivrer la mort de Notre-Seigneur ? Si donc je ne cesse de penser à l'efficacité du remède, je ne dois jamais me laisser décourager par l'extrême gravité du mal. Ce que je ne puis avoir de moi-même, j'espère l'obtenir des entrailles du Sauveur qui est plein de miséricorde ; car pour parvenir jusque dans son intérieur les ouvertures ne manquent pas. N'a-t-on pas percé ses pieds et ses mains avec des clous, n'a-t-on pas transpercé son côté avec une lance ? Par ces fentes, je puis tirer le miel de la pierre et extraire l'huile du rocher ; c'est-à-dire, je puis goûter et et voir combien le Seigneur est doux et suave. A travers les blessures de son corps on découvre les secrets de son cœur, on pénètre les mystères de son amour, on aperçoit les entrailles de miséricorde que notre Dieu a daigné prendre pour nous visiter d'en haut comme le soleil levant. N'est-ce pas en effet, Seigneur, dans les plaies sanglantes de votre corps adorable que se manifestent davantage les preuves touchantes de votre infinie bonté ? Personne ne montre plus de charité que quand il donne sa vie pour ses amis ; vous cependant, vous en avez montré davantage encore, puisque vous avez donné votre vie pour des ennemis rebelles et condamnés ; votre miséricorde fait par conséquent tout mon mérite, et celui-ci ne cessera point tant que celle-là durera ; l'un sera toujours en rapport avec l'autre, lors même que je me sentirais coupable d'innombrables péchés ; car où le péché avait abondé, la grâce aussi n'a-t-elle pas

surabondé, comme le déclare saint Paul (Rom. v, 20) ? Donc, puisque les effets de la miséricorde divine ne cesseront jamais d'exister, je ne cesserai non plus jamais de les célébrer pendant toute l'éternité. Quelle abondance de douceurs, quelle plénitude de grâces, quelle perfection de vertus, conclut saint Bernard, on trouve dans les cavités de cette pierre qui est Jésus-Christ lui-même, ainsi que l'atteste l'Apôtre (I Cor. x, 4) ! »

O Jésus qui avez versé tout votre sang pour notre salut, ne permettez pas que je périsse avec les impies à l'heure de la mort ou au jour du jugement ; mais puisque vous m'avez racheté par votre Passion, comptez-moi parmi vos élus. En attendant cet heureux jour, cachez-moi dans vos plaies saintes, et blessez mon cœur de votre charité, afin que je languisse d'amour ; car celui qui vous aime véritablement est blessé et languissant pour vous comme s'il était mort au monde, jusqu'à ce qu'il jouisse de votre vue. En effet si, au témoignage de l'Écriture (Cant. VIII, 6), *la dilection est forte comme la mort, et le zèle inflexible comme l'enfer*, c'est que rien ne peut résister à leur violence et à leur ardeur. — Voulons-nous exciter notre confiance et notre affection à l'égard du divin Sauveur, considérons souvent l'état où son dévouement l'a réduit sur la croix. « Chrétien, dit encore saint Bernard (Serm. de Passione), vois cette tête inclinée pour te donner le baiser de paix, ces bras déployés pour étreindre tous les hommes dans un tendre embrassement ; vois ces mains percées pour communiquer sans réserve les dons les plus excellents, ce côté ouvert pour laisser un libre accès jusqu'au sacré cœur ; vois ces pieds cloués comme pour demeurer constamment avec nous, vois enfin ce corps tout étendu comme pour se livrer entièrement à nous.

Prière.

Seigneur Jésus, à la neuvième heure du jour, lorsque vous étiez suspendu à l'arbre de la croix, en poussant un grand cri, vous avez recommandé votre esprit à votre Père, et vous le lui avez aussitôt rendu, en inclinant la tête ; puis, après avoir expiré, vous avez laissé percer votre côté par le glaive d'un soldat. Permettez-moi de vous recommander pareillement mon esprit dès maintenant et pour toujours, et daignez transpercer mon cœur par le glaive de la charité. Imprimez les blessures de votre corps au fond de mon âme, afin d'en bannir les pensées coupables ; et quand j'aurai terminé ma carrière terrestre, veuillez admettre parmi les esprits bienheureux l'esprit que j'ai confié à vos soins paternels. Ainsi soit-il

---

CHAPITRE LXV

SECONDES VÊPRES DE LA PASSION.

LE CORPS DE JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX PAR JOSEPH D'ARIMATHIE ET NICODÈME.

Matth. XXVII — Marc. XV — Luc. XXIII — Joan. XIX.

A l'heure des vêpres, en gémissant et pleurant, considérez la sainte Mère du Sauveur et les autres saintes femmes qui se disposent encore à s'asseoir au pied de la croix, sans savoir quel parti prendre. En effet, elles ne sauraient détacher et

ensevelir le corps de Jésus, puisqu'elles n'ont pour cela ni les forces suffisantes, ni les instruments nécessaires. Elles n'osent s'éloigner tant qu'il demeure en ce triste état ; et néanmoins elles ne peuvent rester plus longtemps, parce que la nuit approche. Concevez quelle dut être leur perplexité, et compatissez à leur cruel embarras. Pendant qu'elles étaient ainsi plongées dans une désolation profonde, survint près d'elles Joseph d'Arimathie.

Cet illustre personnage était né à dix lieues environ de Jérusalem, en une ville de Judée qu'on appelait alors Arimathie et autrefois Ramatha : c'était là qu'avaient habité Elcana et Anne, parents du prophète Samuel. *Joseph*, originaire de cette même ville, *était un homme riche et noble,* officier ou sénateur, qualifié de *décurion* (Matth. XXVII, 57 — Marc. XV, 43) ; il était surtout *bon* aux yeux de Dieu et *juste* à l'égard du prochain (Luc. XXIII, 50). En outre, *il était disciple de Jésus*, non pas des soixante-douze principaux, mais des autres nombreux fidèles qui croyaient en lui ; il l'était toutefois *en secret*, *par crainte des Juifs* qui l'auraient chassé de la synagogue (Joan. XIX, 38). *Il n'avait point participé à leurs complots et à leurs actes* contre le Sauveur ; bien loin d'avoir consenti à la condamnation de Jésus, *lui-même attendait* avec une ferme confiance *le royaume de Dieu*, un royaume non point terrestre et temporel, mais éternel et céleste, comme le divin Maître l'avait promis (Luc. XXIII, 51). *Il se faisait tard*, *quand il vint* pour ensevelir le Seigneur, avant que commençât le sabbat, où, d'après la loi, il n'était plus permis d'inhumer les morts (Matth. XXVII, 57) ; comme véritable disciple, il avait à cœur que le corps de son divin Maître fût enseveli avec honneur, et non pas jeté à la voirie comme le cadavre d'un criminel.

Fortifié dans ses pieuses dispositions par la vertu même du sang que le Sauveur venait de répandre, *Joseph était allé hardiment trouver Pilate.* Sans appréhender la haine des Juifs, ni la puissance du gouverneur, *il avait demandé le corps de Jésus*, afin de le descendre de la croix et de le déposer dans un sépulcre, moyennant une somme considérable ; car il préférait au trésor le plus précieux l'avantage inestimable de rendre les derniers devoirs au Seigneur (Marc. xv, 43). A cet effet, il avait sollicité l'autorisation indispensable ; car on ne devait point enlever et inhumer le cadavre d'un supplicié sans une permission préalable du gouverneur. *Pilate l'accorda volontiers,* non-seulement parce qu'il était plein de respect pour Joseph, mais aussi parce qu'il était convaincu de l'innocence de Jésus et qu'il avait été témoin des prodiges opérés à la mort de ce patient extraordinaire (Joan. xix, 38). On lit quelque part que Joseph avait été cinq ans au service de Pilate, qui en cette considération fit droit à sa requête sans aucune difficulté. Joseph, comme le remarque le Vénérable Bède (in cap. 15 Marc.), était grand selon le monde, mais plus grand encore selon Dieu ; par ses qualités morales, il méritait la gloire d'ensevelir le corps du Sauveur, et par ses dignités temporelles, il réussit à obtenir de Pilate cette faveur qu'un homme obscur ou commun n'eût pas même osé solliciter. Admirons ici, dit saint Chrysostôme (Hom. 89 in Matth.), la fermeté courageuse de cet illustre personnage qui, pour l'amour de son divin Maître, affronte l'inimitié de tous ses compatriotes en s'exposant même au péril de mort. En effet, comme ajoute saint Théophile (in cap. 15 Marc.), il tente une œuvre très-louable, sans considérer que ses concitoyens vont le dépouiller de sa fortune, le bannir de leur société, s'il réclame le cadavre de Celui qu'ils ont fait condamner comme

un blasphémateur et un séducteur. Ainsi, cet homme qui, naguère intimidé par les Juifs, craignait de se déclarer disciple de Jésus, ne redoute plus de se montrer ouvertement son serviteur et son ami, quand il s'agit de lui rendre les devoirs et les honneurs de la sépulture ; car la mort héroïque, dont il avait été témoin, l'avait rempli d'une ferveur généreuse.

Muni de l'autorisation nécessaire pour l'œuvre sainte qu'il avait entreprise, Joseph s'adjoignit un compagnon. C'était Nicodème, sage docteur qui avait été, comme lui, disciple secret de Jésus. Chemin faisant, *Joseph acheta un linceul*, beau drap de toile blanche, qu'il porta sur le Calvaire avec les instruments nécessaires pour détacher le corps de la croix (Marc. xv, 46). Par sa blancheur et sa propreté, ce drap signifiait l'innocence et la pureté parfaite de Celui qui devait en être enveloppé, après avoir été rougi de son sang dans la Passion ; car c'est Celui-là même que l'Épouse des cantiques signale en ces termes : *Mon Bien-aimé est tout à la fois blanc et rouge* (Cant. v, 10) Avec Joseph vint comme associé Nicodème, cet homme sans artifice, qui précédemment était allé trouver Jésus durant la nuit. En ce moment *il portait environ cent livres de parfums mélangés de myrrhe et d'aloès*, comme on les employait pour l'embaumement (Joan. xix, 39) ; car par leur amertume, ces aromates éloignent les vers des cadavres qu'ils maintiennent ainsi longtemps dans toute leur intégrité. Quoique une fervente dévotion le déterminât à faire un pareil embaumement, Nicodème n'avait point une foi parfaite à la résurrection prochaine du Sauveur, puisqu'il apportait une composition d'aromates destinés à préserver de la putréfaction le corps même de Jésus-Christ. Il ne paraissait pas savoir qu'à ce corps, tabernacle de la Divinité,

se rapportent ces paroles prophétiques : *Vous ne permettrez point que votre Saint subisse la corruption* (Ps. xv, 10). Ces pieux personnages, dit saint Chrysostôme (Hom. 84 in Joan.), agissaient à l'égard de notre divin Sauveur, comme à l'égard d'un simple mortel, en lui témoignant toutefois la plus sincère affection.

Joseph, dont le nom signifie *grandissant*, figure ici quiconque, progressant dans la vertu, demande le corps du Seigneur, quand il prie Dieu afin de recevoir dignement la sainte Eucharistie. Nicodème, homme instruit, représente le docteur vraiment bon dont la science tirée des Écritures est comme une excellente composition de parfums propres à oindre le corps mystique de Jésus-Christ, afin de garantir ses membres spirituels de la corruption. Ce simple linceul très-blanc est l'emblême de la pauvreté réunie à la chasteté, et ce mélange de différents aromates est le symbole des vertus harmonieusement combinées. Heureuse la conscience qui est protégée contre le monde par le linceul de la pauvreté, contre la chair par la candeur de la chasteté et contre le démon par la bonne odeur des vertus !

Arrivés au lieu du crucifiement, Joseph et Nicodème se prosternent à deux genoux pour adorer leur divin Maître. A cette vue, la sainte Vierge, présumant leur bonne intention, sort de sa tristesse mortelle, comme si son esprit abattu reprenait nne nouvelle vie ; elles les accueille avec une reconnaissance respectueuse, et se dispose à les aider, du moins autant qu'elle le peut. L'un arrache les clous dont les mains de Jésus sont percées ; l'autre soutient le corps inanimé, de peur qu'il ne tombe à terre. Marie, levant alors les bras, saisit la tête et les mains de son cher Fils, qu'elle attire et presse sur son cœur, qu'elle couvre de baisers sans qu'on puisse l'en séparer ; c'est en ce moment

surtout qu'elle peut dire : *Mon Bien-aimé reposera sur mon cœur comme un bouquet de myrrhe* (Cant. I, 12). Lorsque le saint corps est descendu jusqu'à terre, elle le reçoit sur ses genoux, tandis que Madeleine prend les pieds auprès desquels elle avait obtenu tant de grâces et de faveurs. Les autres personnes qui l'entourent versent des larmes amères en faisant éclater de lamentables soupirs. Ames chrétiennes ! transportez-vous à cet instant sur le Calvaire ; assistez avec une vive componction à cette lugubre cérémonie ; joignez-vous à la sainte Vierge et à ceux qui sont présents pour pleurer et gémir sur le corps glacé du Seigneur ; aidez-les à lui rendre les derniers devoirs. « Venez à Jésus-Christ, dit saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), à quelque heure que ce soit, vous le trouverez toujours disposé à vous recevoir dans son amour. Ne dites pas : Il est trop tard, la nuit approche ; non, il n'est jamais trop tard quand il s'agit d'aller à Dieu. L'ouvrier du père de famille qui vint à la sixième heure, reçut le salaire de sa journée, et celui qui vint à la onzième ne le reçut pas moins intégralement. » O bon Jésus ! sans doute, je n'ai point mérité de prendre part aux religieux services qu'on vous rendit en descendant de la croix votre corps sans vie ; du moins, ô mon Dieu, accordez-moi de prendre part aux sentiments qui animaient alors votre Mère immaculée et Madeleine pénitente ; faites que je sois saisi de douleur et d'amour en considérant que vous avez ainsi daigné souffrir et mourir sur la croix pour mon salut.

Quand on descendit Notre-Seigneur de la croix, évidemment on ne lui causa point de souffrance, puisque son corps était inanimé ; on ne lui fit pas non plus d'outrage, puisque cette action fut exécutée non point par des ennemis ou des bourreaux, mais par des amis et serviteurs fidèles

qui voulaient par là lui témoigner leur affectueux dévouement; aussi les Juifs s'indignèrent-ils de voir tous les honneurs qu'on lui rendit après sa mort. Cette action doit néanmoins exciter en nous la tristesse et la compassion; n'est-il pas pénible de voir traiter comme un cadavre ordinaire qui doit être réduit en poussière le corps si noble qui, à cause de son union hypostatique avec la nature divine, ne pouvait aucunement subir la corruption du tombeau? Aussi, quoique ce corps sacré ne ressentît alors aucune douleur, la sainte Vierge, témoin de cet affligeant spectacle, en éprouva une peine très-vive.

Cette scène touchante nous fournit deux grandes instructions. 1° Les fidèles qui reçoivent dans la sainte communion le corps adorable du Sauveur peuvent être assimilés à ceux qui le descendirent de la croix; il y a même un degré de plus, car ceux-ci le prirent dans leurs mains et leurs bras, au lieu que ceux-là le reçoivent dans leur bouche et dans leur cœur. 2° A l'exemple de Joseph d'Arimathie, nous devons avec empressement détacher de la croix notre divin Sauveur. En effet, tant que l'homme est coupable de péché, n'est-ce pas comme s'il retenait Jésus cloué sur la croix? car c'est à cause de nos péchés que Notre-Seigneur a été attaché au gibet infâme. Mais quand le pécheur, touché de repentir, revient à Dieu, alors il le détache de la croix, et, comme Joseph, il le porte en ses bras. Or, quand nous tenons quelqu'un dans nos bras, nous pouvons faire de lui ce que bon nous semble, surtout s'il n'oppose aucune résistance. Eh bien! de même le pécheur sincèrement converti, qui serre avec amour Jésus-Christ dans ses bras et sur son cœur, peut aisément obtenir de lui tout ce qu'il désire; car le Sauveur ne sait rien refuser au vrai pénitent, et il est plus disposé à lui accorder

la grâce que celui-ci n'est empressé de la demander.

O bon Jésus ! vous qui n'avez pas voulu descendre vivant de la croix et qui avez préféré en être descendu déjà mort, afin de servir de parfait modèle à tous les élus par votre glorieuse résurrection, donnez-moi de recevoir dans l'auguste Eucharistie votre précieux corps avec de ferventes dispositions, comme s'il venait d'être détaché de la croix même. Faites aussi, mon Dieu, que pendant toute ma vie, je demeure constamment attaché à cette croix sainte de la pénitence que j'ai embrassée par ma profession religieuse ; et, quand il vous plaira de séparer de mon faible corps l'âme que vous lui avez unie, faites qu'à votre appel je sois détaché de cette croix temporelle, et que sur votre invitation je sois admis dans le repos éternel du paradis.

Après avoir attendu quelques instants, Joseph pria la divine Mère de permettre qu'on embaumât le corps du Sauveur, afin de lui donner ensuite la sépulture. Marie paraissait s'y opposer en ces termes : O mes amis, ne m'enlevez pas si promptement mon divin Fils, ou bien ensevelissez-moi avec lui. Laissez-moi encore un peu contempler son doux visage pour me consoler dans cette extrême affliction. En parlant ainsi, elle versait des larmes si abondantes que sa chair et son cœur semblaient devoir se dissoudre entièrement. Elle baignait de ses pleurs et couvrait de ses baisers les blessures et les joues sanglantes de Jésus qu'elle lavait et essuyait soigneusement. Elle contemplait ces membres disloqués et déchirés horriblement, cette tête percée d'épines aiguës, cette chevelure et cette barbe souillées et à moitié arrachées, cette figure couverte de sang et de crachats immondes. Plus elle découvre de plaies cruelles, plus elle verse de larmes amères, en sorte que sa tendresse et sa pitié allaient toujours croissant. Qui pourrait

jamais décrire les gémissements, les sanglots et les lamentations de cette Mère désolée sur le corps tout meurtri de son cher Fils ! Nous devons cependant croire qu'en toutes ces démonstrations extérieures Marie ne fit rien qui pût être opposé à la saine raison ; car sa douleur, bien que extrême, affectait la partie sensitive sans troubler aucunement la partie supérieure de l'âme.

De son côté, Madeleine tient embrassés les pieds du Sauveur qu'elle arrosait autrefois des larmes de la componction et qu'elle inonde maintenant des larmes de la compassion. Tandis qu'elle considère ces mêmes pieds blessés, transpercés par les clous, couverts de sang et de poussière, elle semble près de succomber sous le poids de la tristesse qui l'accable. Tous les autres assistants étaient aussi plongés dans le plus profond abattement. Les purs esprits, présents à cette scène lugubre, prenaient part à la douleur commune. « Quel Ange ou quel Archange, dit saint Augustin (Serm. de Sabbato Sancto), aurait pu retenir ses pleurs, lorsque, contre toutes les lois de la nature, l'Auteur même de la nature entière, le Dieu immortel gisait à terre comme un homme mort. Les messagers célestes voyaient là étendu sans mouvement et sans vie le corps sacré de leur divin Chef, criblé de coups et mis en lambeaux par des impies ; ils voyaient leur auguste Souveraine qui, toute couverte du sang de son cher Fils, était en proie à la plus poignante affliction. Comment à cette vue pouvaient-ils ne point gémir eux-mêmes ? Si un Dieu revêtu de notre chair a pu expirer sur un gibet, pourquoi les chœurs angéliques n'auraient-ils pas été vivement attristés de la mort de leur Maître tout-puissant ? » Chrétiens, pourriez-vous seuls rester insensibles à ce spectacle lamentable ? Pleurez, gémissez aussi vous, en répétant comme saint Bernard

(Serm. de Passione) : O doux Jésus! vous qui avez demeuré parmi les hommes avec tant de bonté et qui les avez comblés de vos dons avec tant de munificence, avec quel excès d'amour vous avez souffert pour eux les paroles injurieuses, les mauvais traitements et les plus affreux tourments jusqu'au supplice de la croix ! »

Jésus-Christ a voulu souffrir dans tous ses membres afin de guérir toutes nos infirmités; car le péché a blessé, affaibli tous nos sens et toutes nos facultés, de sorte qu'en nous il n'y a rien de sain depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Voilà pourquoi saint Bernard nous dit (lib. de Passione) : « Considérez l'état déplorable où le corps sacré de notre Sauveur a été réduit en sa Passion ; et voyez s'il y a en lui une seule partie qui ne crie pour vous vers son Père céleste! Sa tête divine est couronnée de nombreuses épines dont les pointes acérées pénètrent presque jusqu'à la moelle du cerveau ; pourquoi donc, si ce n'est pour guérir votre propre tête en la délivrant des intentions mauvaises? A la mort, ses yeux se sont éteints, et les deux grands luminaires qui éclairaient le monde entier se sont obscurcis de manière qu'à cette heure l'univers fut plongé en de profondes ténèbres ; pourquoi cela, si ce n'est pour empêcher que vos yeux n'aperçoivent les vanités du siècle ou du moins ne s'arrêtent à les considérer? Les oreilles, qui dans le ciel entendent continuellement ce refrain angélique : *Saint, saint, saint est le Seigneur tout-puissant, Dieu des armées*, entendirent sur la terre les vociférations diaboliques : *Qu'on le tue, qu'on le crucifie ;* pourquoi encore, si ce n'est pour que vos oreilles ne se ferment point aux plaintes et aux gémissements des pauvres, qu'elles ne s'ouvrent point aux discours de la flatterie ou de la volupté, aux paroles de la médisance

ou de la calomnie? Son visage, qui surpasse en beauté tous ceux des enfants des hommes, a été indignement souffleté, conspué, outragé de la manière la plus avilissante ; pourquoi encore, si ce n'est afin que votre visage illuminé, embelli et affermi par la grâce ne fût plus sujet à de fâcheuses altérations ? Cette bouche qui enseigne la sagesse à toutes les intelligences, aux anges et aux hommes, et qui donne l'existence à toutes les créatures, a été abreuvée de fiel et de vinaigre ; pourquoi encore, sinon afin que votre bouche parle toujours conformément à la justice et à la vérité pour louer le Seigneur votre Dieu ? Ces mains qui ont façonné le ciel et la terre ont été cruellement étendues sur la croix et percées de clous aigus ; pourquoi encore, sinon pour que vous présentiez des mains secourables aux besoins des pauvres indigents ? Ce cœur qui renferme tous les trésors cachés de la sagesse et de la science a été traversé par la lance d'un soldat ; pourquoi encore, sinon pour que votre propre cœur soit purifié de toute pensée coupable, puis rempli de dons spirituels et enfin conservé dans l'amour divin ? Ces pieds, dont nous devons vénérer comme sainte la terre même qui leur sert d'escabeau, ont été fixés à la croix avec de gros clous ; pourquoi encore, sinon afin que nos pieds ne marchent point dans les voies de l'iniquité, mais qu'ils courent sans cesse dans les sentiers de la justice pour accomplir les commandements du Seigneur? Que dirai-je de plus? Pour vous il a sacrifié son corps et son âme, afin de revendiquer pour lui-même votre corps et votre âme ; il s'est livré complètement à vous, afin qu'en retour vous vous donniez entièrement à lui. Vous devez donc, ô hommes, consacrer toute votre vie à Celui qui, pour la sauver, a daigné immoler la sienne ; car il a bien voulu subir les plus hor-

ribles supplices pour vous préserver des châtiments éternels. Est-il rien de plus juste, conclut saint Bernard, que nous vivions uniquement pour Celui-là seul dont la mort douloureuse nous a mérité la vie bienheureuse ? »

Le même saint Docteur ajoute : « O homme, afin de concevoir combien de reconnaissance tu dois témoigner au Seigneur, examine attentivement combien de souffrances il a daigné endurer pour toi. Rappelle-toi les trente pièces d'argent pour lesquelles il a été vendu, la sueur de sang qu'il a répandue, le baiser hypocrite qui lui fut donné. Compte, si tu peux, les soufflets ignominieux appliqués sur sa face auguste, les coups de fouet sur son corps sacré, les coups de roseau sur sa tête vénérable. Vois les épines acérées qui ceignent son front royal, les immondes crachats qui souillent son visage majestueux, la lourde croix dont il est chargé, le gibet infâme auquel il est suspendu. Contemple ces yeux languissants, cette figure pâle, cette bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, ces bras étendus, ces pieds et ces mains percés de clous, cette tête affaissée sous le poids de la douleur, ce côté ouvert par le fer de la lance. Écoute cette voix plaintive mêlée de gémissements et de larmes. Vois les ignobles larrons crucifiés à ses côtés, les salutations dérisoires que lui adressent de barbares ennemis, ce titre fastueux attaché au sommet de la croix, ces vêtements tirés au sort. Entends les cris redoublés d'une multitude furibonde : *Qu'il meure, qu'il meure.* Que dirai-je encore ? Considère tous les tourments et tous les opprobres qu'il subit avant d'expirer de la mort la plus cruelle et la plus honteuse. D'après tout cela, ajoute le saint Docteur, comprends, ô homme ! quel amour immense t'a montré le souverain Seigneur afin de t'attirer à sa suite. Pour toi, il est garrotté, afin de te délivrer des chaînes du

péché mortel ; pour toi il est flagellé, afin de t'arracher aux coups de la colère divine ; pour toi il est jugé, afin de te soustraire aux châtiments de l'éternelle damnation ; pour toi il est couronné d'épines, afin que tu sois couronné de gloire dans les cieux ; pour toi il est couvert de blessures, afin que tu sois guéri de tous les maux ; pour toi il est crucifié, afin que tu crucifies tes concupiscences ; pour toi il meurt, afin que tu ressuscites comme lui ; pour toi il est enseveli, afin que tes vices le soient également. »

Tandis que Notre-Seigneur a daigné subir ainsi d'innombrables outrages pour nous, misérables pécheurs, nous ne pouvons cependant supporter la moindre injure, un seul mot piquant. Voulons-nous endurer avec courage et patience toutes les adversités et contradictions, méditons souvent les diverses circonstances de la Passion et de la mort de Jésus-Christ. Étouffez en vous-même tout sentiment de colère ou de vengeance, dit saint Chrysostôme (Hom. 88 in Matth.) ; dès que vous en remarquez les premières étincelles en votre cœur, formez sur votre poitrine le signe de la croix et le feu intérieur s'éteindra. Vous a-t-on insulté ? pensez combien Jésus-Christ a été outragé et vous serez bientôt apaisé. Pour surmonter ainsi tout mouvement d'indignation qui pourrait surgir en notre âme, tâchons d'y graver le souvenir habituel du Sauveur crucifié. Lorsque nous sommes en butte à quelque sarcasme ou victimes de quelque injustice, disons-nous aussitôt : *Le serviteur ne doit pas être mieux traité que son Maître.* Or Jésus-Christ a voulu souffrir toutes sortes d'affronts, afin de nous donner l'exemple ; marchons donc sur ses traces, sachons comme lui fouler aux pieds les insultes et nous élever par la patience au-dessus des persécutions

Prière.

Seigneur Jésus, qui, à l'heure des vêpres, avez voulu être descendu de la croix par votre généreux disciple Joseph, puis déposé sur le sein de votre Mère désolée, et accueilli avec deuil par tous les pieux assistants, faites, je vous prie, que je puisse devenir un nouveau Joseph croissant chaque jour en vertu, et que je mérite de vous descendre de la croix, en déposant et déplorant les péchés pour lesquels vous y avez été attaché et vous y êtes encore retenu de quelque façon. Accordez-moi ensuite de vous recevoir entre les bras de mon amour comme un bouquet de myrrhe, afin que vous daigniez demeurer toujours avec moi, ô mon Bien-aimé, et qu'étant protégé par vous contre les embûches du démon, je ne sois jamais séparé de vous ni dans le temps ni durant l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXVI

SECONDES COMPLIES DE LA PASSION.

LE CORPS DU SAUVEUR EST EMBAUMÉ ET ENSEVELI. SON TOMBEAU EST GARDÉ ET SCELLÉ PAR LES JUIFS.

Matth. XXVII. — Marc. XV. — Luc. XXIII. — Joan. XIX.

A l'heure des Complies, ravivez encore votre douleur et votre tristesse. Le temps pressait ; car bientôt allait commencer la solennité du sabbat, durant laquelle on ne de-

vait plus faire les préparatifs de sépulture ; d'ailleurs, il fallait surtout éviter les calomnies des Juifs à ce sujet. L'apôtre Jean conjure donc la sainte Vierge de vouloir bien leur abandonner Jésus pour l'ensevelir. Cette Mère discrète, se rappelant que son divin Fils l'avait elle-même confiée au disciple bien-aimé, n'opposa plus de résistance ; et après avoir béni le corps sacré, elle le remit entre leurs mains.

Aussitôt commença l'embaumement, *selon que les Juifs avaient coutume d'ensevelir* les personnes les plus respectables, d'après l'ancienne tradition de leurs premiers pères (Joan. XIX, 40). Ainsi, *le corps de Jésus fut entouré d'aromates avec des linges* que Nicodème avait apportés, comme on le croit. Ces linges étaient des bandelettes qu'on roula autour des membres, tandis qu'on couvrit la tête d'un suaire également de pur lin, comme tout le reste. Marie tenait cependant toujours sur ses genoux cette tête chérie dont elle s'était réservée de prendre un soin particulier. Madeleine de son côté tenait les pieds près desquels elle avait jadis trouvé miséricorde ; après les avoir souvent baignés de ses larmes, essuyés de ses cheveux et couverts de baisers, elle les enveloppa le mieux qu'elle put. Quand les diverses parties du très-saint corps eurent été convenablement disposées, *Joseph l'enveloppa dans le linceul blanc* qu'il avait acheté (Matth. XXVII, 59). Tous alors, regardant la divine Mère, attendirent qu'elle eût achevé ; puis ils recommencèrent leurs lamentations, car ils étaient tellement suffoqués par les sanglots qu'ils ne pouvaient se parler les uns aux autres. Ils plaignaient surtout Marie qu'ils voyaient inconsolable d'être séparée de son divin Fils. A ce touchant spectacle, âmes dévotes, renouvelez aussi vos gémissements et vos pleurs, si toutefois vous les avez interrompus.

Voyant qu'elle ne peut différer davantage, la sainte

Vierge applique son visage sur celui du Sauveur qu'elle inonde de ses larmes, colle sa bouche sur celle de Jésus qu'elle recouvre d'un voile avec précaution, et enfin adresse un dernier adieu à ce cher Fils qu'elle bénit encore. Tous aussitôt, fléchissant les genoux, adorent leur bon Maître ; et, après avoir baisé respectueusement ses pieds, ils prennent dans leurs mains son corps sacré qu'ils portent jusqu'au lieu du sépulcre, à cinquante pas environ du Calvaire. Durant le trajet, Marie soutient la tête et Madeleine les pieds. « Ames fidèles, s'écrie saint Anselme (in Speculo), suivez ce lugubre cortége qui entoure le plus riche trésor de la terre et du ciel ; joignez-vous à ces amis dévoués du Seigneur afin de soutenir ou ses pieds, ou ses mains ou ses bras ; recueillez avec soin les gouttes de ce sang précieux qui tombent sur la terre, et baisez avec respect la poussière que ses pas ont foulée. » Le deuil de la sainte Vierge aux obsèques de son divin Fils avait été figuré autrefois par celui de David aux funérailles d'Abner que Joab avait tué par trahison. Le roi, vivement affligé de la perte de son ami, accompagnait le convoi funèbre, en manifestant une si profonde tristesse que tout le peuple en fut touché jusqu'aux larmes (II Reg. III). De même la douleur amère de la sainte Vierge excitait la compassion de tous les assistants qui pleuraient avec elle la mort du Sauveur.

Or, au lieu même du crucifiement, il y avait un jardin où se trouvait un sépulcre neuf, dans lequel personne encore n'avait été mis (Joan XIX, 41). *Joseph l'avait fait tailler pour lui dans le roc* (Matth. XXVII, 60). *Comme c'était la veille du sabbat, on déposa Jésus dans ce tombeau qui était proche* (Joan. XIX, 42) ; car on n'aurait pas eu le temps de le transporter plus loin, avant que la solennité commençât, comme le fait observer saint Chrysostôme (Hom. 84 in Joan.).

Des millions d'Anges assistèrent à cette funèbre cérémonie, dit saint Augustin (Tract. 120 in Joan.) ; et ils chantaient les louanges de leur Seigneur, tandis que Marie faisait entendre les plaintifs gémissements de son cœur oppressé. Ce fut providentiellement qu'on déposa le Sauveur dans un sépulcre qui n'avait encore point servi ; car de la sorte, selon saint Ambroise et saint Chrysostôme, les Juifs incrédules ne purent contester si le mort ressuscité trois jours après n'était point un autre que Jésus. En outre, comme le remarque saint Augustin (loc. cit.), de même que nul, ni avant ni après le Sauveur, ne fut conçu dans le chaste sein de la sainte Vierge, nul aussi, ni avant ni après lui, ne fut enseveli dans le même tombeau. De plus, par une disposition non moins providentielle que signalent saint Augustin (Serm. de Sabbato Sancto) et saint Jérôme (in cap. 27, Matth.), le sépulcre était taillé dans le roc et non point creusé dans le sol ou construit en maçonnerie ; s'il n'en avait été ainsi, les Juifs auraient pu soupçonner les disciples d'avoir enlevé furtivement le corps, soit en défonçant la terre, soit en perçant la muraille.

A l'exemple de saint Théophile (in cap. 19 Joan.), admirons ici l'extrême indigence à laquelle Notre-Seigneur s'était réduit pour nous en ce monde ; car après avoir été crucifié tout nu, il voulut être enveloppé dans un linceul et enseveli dans un sépulcre qui ne lui appartenaient point. Jésus Christ, dit saint Anselme (in Speculo), fut tellement pauvre, qu'il naquit dans une maison étrangère, qu'il vécut sans avoir de domicile pour reposer sa tête, qu'il mourut sans avoir de vêtements pour couvrir sa nudité, et qu'après sa mort il ne possédait en propre ni linceul pour y être enveloppé, ni sépulcre pour y être enseveli. Ainsi, comme le dit saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), Celui-là

même qui était immolé pour le salut des autres, fut déposé dans le tombeau d'autrui. Il voulut montrer par là que la mort ne devait point le retenir captif ; car pouvait-il désirer un sépulcre après sa mort Celui qui allait triompher de la mort par sa résurrection ? La sépulture si simple du Sauveur, ajoutent saint Jérôme et le Vénérable Bède, condamne la vaine ostentation des riches, qui jusqu'après leur trépas font ressortir leur orgueil par la magnificence des monuments érigés en leur honneur. Cependant, hélas ! comme saint Augustin le remarque (de Cura pro mortuis habenda), la pompe et le luxe qu'on déploie dans les funérailles, la grandeur et la somptüosité qui éclatent dans les mausolés, peuvent bien procurer quelque consolation aux vivants, mais ne sauraient fournir aucun soulagement aux défunts.

A la sépulture de Notre-Seigneur, nous ne voyons briller ni l'or, ni la soie, ni la pourpre, ni les pierreries, mais un linceul blanc avec des linges propres qui consistaient en des bandelettes pour entourer les membres et en un suaire pour couvrir la tête du Sauveur. Nous devons conclure de là, selon saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), que le corps de Jésus-Christ dans le sacrifice de l'autel doit être posé sur du linge, à l'exclusion de tout autre drap. C'est pour la même raison que le pape saint Sylvestre prescrivit de consacrer le corps de Jésus-Christ non point sur des étoffes teintes ou précieuses, mais uniquement sur la toile blanche de lin pur. — En outre, de ce que le corps de Jésus-Christ fut enveloppé dans un linceul neuf et déposé dans un sépulcre nouveau où personne n'avait encore été mis, Pierre le Chantre, célèbre docteur de Paris, conclut que tous les linges et les vêtements sacrés, employés pour la célébration de la Messe, doivent être confectionnés avec des matières

neuves qui n'aient point servi précédemment à d'autres usages, et cela par respect pour l'adorable Eucharistie ; et aussi, quand une fois ils ont été consacrés au service de Dieu, on ne doit plus les appliquer à autre chose, mais plutôt les détruire.

Quand le Maître de la vie eut été placé dans cet asile de la mort, les pieux assistants lui témoignèrent encore leur respectueuse dévotion par des pleurs et des gémissements. Sa Mère, toujours désolée, s'assit du côté de la tête ; puis se penchant sur le corps, elle étendit encore les mains vers lui comme pour le retenir; appliquant alors ses lèvres sur le tombeau qui le renfermait, elle bénit de nouveau son divin Fils avec une touchante effusion et déplora sa douloureuse séparation avec d'amers sanglots. Jean, baigné de larmes, vint la relever et l'emmena dehors. Tous étant sortis, *on roula une grosse pierre devant la porte du sépulcre* pour en fermer l'entrée (Matth. XXVII, 60). Si cette pierre eût été petite, dit saint Augustin (Serm. de Sabbato Sancto), les gardes auraient pu déclarer que, pendant leur sommeil, les disciples de Jésus étaient venus enlever son corps ; mais comme elle était si grande qu'il fallait les forces réunies de plusieurs hommes pour la remuer, une telle allégation devenait incroyable. Cette masse énorme, ajoute saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), montre que le sépulcre ne pouvait être ouvert par un homme tout seul; si cependant Jésus-Christ en est sorti, ce n'a pu être sans une puissance surhumaine, de sorte que sa résurrection ne saurait être révoquée en doute avec quelque vraisemblance.

D'après ce que firent Joseph et Nicodème pour la sépulture du Sauveur, nous apprenons ce que nous devons faire pour la réception de l'Eucharistie. Ils ensevelirent Jésus-Christ avec des linges propres et un linceul blanc; recevons-

le, sous les voiles sacramentels, avec des affections pures et une conscience nette, en sorte que notre âme et notre corps soient convenablement disposés. Ils embaumèrent le corps sacré avec des aromates composés de myrrhe et d'aloès ; accueillons-le avec une fervente dévotion excitée par l'amertume de la pénitence et de la compassion. Ils le déposèrent en un sépulcre tout neuf et encore vide ; introduisons-le dans notre cœur, renouvelé par la grâce divine, et exempt de souillure mondaine. Notre cœur ainsi préparé, quand il conserve le souvenir toujours présent de Jésus-Christ, devient un véritable monument, suivant la signification étymologique d'où ce mot semble provenir *(monens mentem)*. Il doit être aussi un agréable jardin, cultivé avec soin, où le Seigneur vienne se reposer, comme il vint autrefois dans le jardin qui renfermait son tombeau. De même que ce tombeau était taillé dans la roche, notre cœur doit être solidement établi dans la vertu et spécialement dans la foi sur laquelle l'Église est fondée d'une manière inébranlable. La grosse pierre que l'on roula devant la porte du sépulcre pour en interdire l'accès, représente la fermeté constante qui est nécessaire pour préserver notre âme du péché, si nous ne voulons pas que le Sauveur l'abandonne avant le jour définitif de la résurrection glorieuse. En effet, dit saint Ambroise (in cap. 23 Luc.), le Chrétien fidèle qui a inhumé en lui-même Jésus-Christ doit veiller attentivement dans la crainte de le perdre, s'il laissait entrer quelque étranger perfide. Car, selon saint Hilaire (can. 33 in Matth.), personne autre que le Créateur ne doit y pénétrer ; et nul, excepté lui, ne doit en prendre possession. D'après la pensée de saint Ambroise (loc. cit.), le Sauveur voulut que son corps fût placé dans le tombeau d'un homme juste, pour montrer qu'étant ennemi de l'iniquité il repose unique-

ment dans le cœur de l'homme vertueux, et que, ne devant plus mourir pour les méchants, il ne voulait plus demeurer en leur société.

Le monument où fut inhumé le corps du Sauveur était un caveau de forme circulaire, taillé dans le flanc du rocher au bas duquel s'étendait le jardin appartenant à Joseph d'Arimathie. Cette grotte avait huit pieds et demi de longueur et autant de largeur ; elle était assez haute pour qu'un homme debout à l'intérieur pût à peine atteindre la voûte en élevant le bras ; et vers l'orient, elle avait une ouverture devant laquelle on roula la grosse pierre destinée à en fermer l'entrée. Dans la partie septentrionale de la grotte se trouvait le tombeau où l'on étendit le corps du Sauveur ; c'était une niche pratiquée au ciseau, longue de sept pieds et demi, élevée de trois palmes au-dessus du pavé, et aussi large que haute ; cette niche, était entièrement ouverte non pas en dessus mais par le côté vers le midi, et c'est par là qu'on put y introduire le corps du Seigneur. La roche, dans laquelle était creusé le monument avec le tombeau, était tachetée de rouge et de blanc. Ce monument avait ainsi la forme d'une chambre qui renfermait un sépulcre. Les anciens Juifs construisaient de cette manière les tombeaux, surtout ceux qui étaient spécialement destinés aux principaux personnages, afin que leurs descendants pussent être inhumés près d'eux dans un même caveau ; de là vient que l'Écriture, parlant des rois de Juda, dit ordinairement pour chacun d'eux : *Il fut enseveli avec ses ancêtres dans la cité de David.*

Plus tard, pour honorer la sépulture et la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, on bâtit sur ce même emplacement une magnifique Église en rotonde qui recevait la lumière du jour par la seule ouverture de la coupole. Dans

sa vaste enceinte, elle comprenait la montagne du Calvaire avec plusieurs autres lieux saints, et surtout le saint Sépulcre qui est renfermé dans une chapelle circulaire construite de pierres très-belles. Élevée sur les endroits mêmes où Notre-Seigneur a opéré les plus grandes merveilles, cette basilique insigne occupe à bon droit le premier rang parmi tous les lieux dignes d'une vénération particulière; aussi elle a reçu un titre patriarcal. Elle était autrefois desservie par des chanoines réguliers appartenant à l'ordre de saint Augustin et vivant sous la conduite d'un simple prieur, parce qu'ils promettaient obéissance au patriarche comme à leur seul abbé.

Or le jour où Notre-Seigneur fut crucifié et enseveli était le sixième de la semaine, celui que les Juifs vivant parmi les Grecs appelaient *Parasceves*, c'est-à-dire *de la préparation* ; car on devait alors préparer toutes les choses nécessaires, et même la nourriture, pour le sabbat du lendemain dont la solennité commençait dès la veille au soir (Luc. XXIII, 54). Rappelons-nous qu'en ce sixième jour de la semaine, où le premier homme avait commencé à vivre et à pécher, le divin Rédempteur a daigné mourir et satisfaire pour nous autres coupables. Voilà pourquoi il s'était écrié en mourant : *Tout est consommé.* En effet, l'œuvre de la réparation pour le genre humain était consommée, accomplie dès lors, en ce même jour de la semaine que l'avait été jadis l'œuvre de la création. Le Vénérable Bède dit à ce propos (in cap. 15 Marc.) : « Après avoir créé le monde en six jours, Dieu se reposa de son action au septième qu'il fit appeler pour cette raison *Sabbat*, c'est-à-dire *repos*. De même, après avoir racheté le monde par le sacrifice de sa vie au sixième jour, Jésus-Christ se reposa dans le silence de la tombe au septième, en attendant la

gloire de la résurrection au huitième ; de cette manière, il nous a donné l'exemple du dévouement que nous devons exercer et aussi de la rétribution que nous devons espérer. Il faut, en effet, que d'abord, comme notre divin Modèle, nous soyons immolés pour Dieu et crucifiés au monde en quelque sorte, pendant ce sixième âge du monde où nous vivons présentement ; il faut ensuite qu'après avoir payé la dette de la mort, nous nous reposions de nos peines et de nos fatigues durant le septième âge, tandis que nos âmes demeureront secrètement dans la paix du Seigneur et nos corps dans le secret du tombeau, jusqu'à ce qu'enfin, au huitième âge, nos corps réunis à nos âmes par leur glorieuse résurrection possèdent inséparablement avec elles le bonheur incorruptible de l'héritage éternel. Voilà justement pourquoi le soir du septième jour n'est point marqué dans la Genèse ; car après les labeurs de cette vie, le repos des âmes ne doit point se terminer par un sombre chagrin, mais s'augmenter au contraire par la joie plus complète de la résurrection future. » Ainsi s'exprime le Vénérable Bède.

Mais pourquoi, en nous rappelant les mystères douloureux opérés en ce sixième jour, l'Église prie-t-elle d'une manière plus expresse pour tous les hommes et spécialement pour tous les pécheurs, les hérétiques, les schismatiques, les païens et même pour les Juifs dans l'office principal du Vendredi-Saint ? C'est qu'en ce jour plus que jamais notre doux Sauveur se montre très-miséricordieux pour pardonner les péchés, très-libéral pour communiquer ses dons, et très-généreux pour nous délivrer des peines que nous avions encourues. Ce fut en effet sur la croix qu'il demanda grâce pour ses cruels bourreaux, qu'à la simple prière d'un larron il lui promit le paradis, et que pour l'a-

bondante rédemption du monde il daigna verser tout son sang précieux, tandis qu'il lui suffisait d'en répandre une seule goutte. En ce jour aussi, l'Église imitant son divin Époux se montre très-miséricordieuse, très-libérale et très-généreuse à l'égard de tous les hommes sans exception, pour lesquels elle ouvre tous ses trésors spirituels en offrant pour eux au Seigneur ses suffrages, ses mérites et ses satisfactions.

En outre le Vendredi-Saint, les pieux fidèles ont coutume de visiter les différentes églises ainsi que les divers autels, et cela pour trois raisons. 1° C'est parce qu'après la mort de leur divin Maître, les Apôtres et les saintes femmes visitèrent plusieurs fois son tombeau. 2° C'est aussi parce qu'après avoir expiré sur la croix, le Sauveur visita dans les limbes les âmes des justes qui y étaient descendues successivement depuis l'origine du monde. 3° C'est encore parce que les Saints sont plus disposés à écouter nos prières en ce jour où ils méritèrent d'être affranchis de leur longue captivité et admis dans le royaume céleste. Si un homme était tout à coup tiré de prison et élevé sur le trône, ne conserverait-il pas un agréable souvenir de cet heureux jour, et à l'époque anniversaire de sa glorieuse délivrance ne se plairait-il point à communiquer sa joie à d'autres en leur faisant part de ses largesses? Il en doit être ainsi des Saints que Dieu s'est associés dans la gloire éternelle. C'est donc avec raison que, le Vendredi-Saint, les pieux fidèles visitent spécialement les lieux consacrés à leur culte, afin d'obtenir leur protection.

En ce jour de la préparation au repos du Sabbat, *les saintes femmes, qui avaient accompagné le Sauveur jusqu'à son tombeau, remarquèrent avec une grande attention où et comment son corps avait été déposé*; car elles se propo-

saient de revenir après la solennité du Sabbat pour lui rendre leurs hommages et lui apporter leurs parfums (Luc. xxiii, 55). « A l'exemple de ces pieuses personnes, dit le Vénérable Bède (in cap. 15 Marc.), les âmes humbles, d'autant plus dévouées au Seigneur quelles sont plus convaincues de leur faiblesse, suivent assidûment les traces du divin Rédempteur, en ce siècle qui est le temps de la préparation au repos de l'éternité ; elles examinent avec une religieuse curiosité la manière dont sa Passion s'est accomplie pour l'imiter, autant que possible, de quelque façon ; après en avoir lu, écouté, médité les diverses circonstances, elles s'appliquent à exercer les actes des vertus agréables à leur divin Maître, afin qu'ayant achevé de se préparer ici-bas à la vie future, elles entrent dans le bienheureux repos du ciel jusqu'au jour de la résurrection, où elles iront se présenter à Jésus-Christ avec les aromates des bonnes œuvres. »

Cependant Joseph et Nicodème, après avoir adoré le Seigneur et salué le tombeau, retournèrent en leurs maisons, tandis que Madeleine et ses pieuses compagnes demeurèrent *assises non loin du sépulcre,* continuant de pleurer la mort du Sauveur sans toutefois perdre l'espoir de sa résurrection (Matth. xxvii, 61). Par cette conduite elles montrèrent toute l'ardeur et toute la constance de leur affection envers Jésus qu'elles ne voulaient pas abandonner, même après sa mort. « Lorsque tous les autres disciples s'étaient retirés, dit saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), les saintes femmes étaient restées là pour témoigner leur attachement au divin Maître, en attendant que sa promesse fut réalisée ; aussi, par leur fidélité persévérante elles obtinrent avant tous les autres disciples, la faveur indigne de voir le Seigneur ressuscité. » « Ainsi, ajoute Raban-Maur, ces bien-

heureuses amies du Sauveur, qui l'avaient servi durant sa vie, assisté à sa mort, et accompagné dans sa sépulture, furent les premières consolées par sa glorieuse résurrection. » « Nous avons admiré le courageux dévouement et la généreuse affection de ces saintes femmes qui restèrent attachées jusqu'à la mort à leur bon Maître ; eh bien ! conclut saint Chrysostôme (Hom. 89 in Matth.), nous autres hommes, imitons du moins leur conduite, en sorte que parmi les tentations nous n'abandonnions jamais Jésus-Christ. »

Par l'exemple de leur dévotion, ces fidèles servantes du Seigneur nous montrent que toutes les personnes pieuses, vraiment mortes au monde, doivent participer à la sépulture du Sauveur avec un profond sentiment de compassion, afin de parvenir à la gloire de la résurrection. Vous donc aussi, âmes chrétiennes, lavez de vos larmes son corps inondé de sang ; embaumez-le avec les parfums de vos oraisons ; portez-le dans vos bras, en exerçant les œuvres de charité et d'humilité ; ensevelissez-le avec les aromates d'une vie fervente et d'une doctrine salutaire, en joignant la pratique à l'enseignement ; enveloppez-le dans le blanc linceul de la chasteté et dans le suaire de la pénitence ; puis, au milieu des gémissements, des sanglots et des lamentations, déposez-le dans le secret de votre conscience sous la garde d'un constant amour ; et demeurez là près de son tombeau, en attendant que vous ayez le bonheur de le voir lui-même ressuscité d'entre les morts. Gardez-vous donc bien de rejeter ce bon Sauveur qui est mort pour votre salut ; recevez-le avec empressement dans votre cœur, où il veut reposer en paix comme dans son sépulcre; entourez de vos plus pures affections, comme de bandelettes très-propres d'une blancheur éclatante, ces plaies

vermeilles qui brillent comme de charmantes roses; conservez-le ainsi en vous-mêmes avec le plus grand soin jusqu'à ce que, décoré des plus admirables prérogatives, il vous associe à la joie de sa résurrection, et qu'élevé par dessus tous les chœurs angéliques, il vous admette au triomphe de son ascension.

Dans la sépulture de Jésus-Christ nous trouvons plusieurs instructions utiles. 1° Selon saint Théophile (in cap. 15 Marc.), lorsque nous recevons le corps du Sauveur caché sous les voiles eucharistiques, nous devons imiter Joseph d'Arimathie qui le déposa dans un monument tout neuf, taillé dans le roc ; c'est-à-dire nous devons le placer dans notre cœur créé à l'image de Dieu, renouvelé par la grâce de la pénitence et établi sur la foi du Christ comme sur la pierre ferme, afin que nous puissions dire avec l'Épouse des cantiques : *Je tiens Celui que j'aime, et je ne le laisserai point aller* (Cant. III, 4). 2° Comme ceux qui mirent le Seigneur dans le tombeau pleurèrent sur sa mort, ainsi, quand nous le possédons en notre âme, nous devons pleurer sur sa Passion en nous affligeant des péchés qui l'ont causée. 3° De même que Jésus-Christ, après avoir été enseveli, a été gardé avec soin, de même aussi, lorsque nous l'avons reçu, nous devons le conserver avec précaution, de peur que le démon, se glissant furtivement dans notre intérieur, ne nous ravisse ce précieux trésor. 4° Après être morts spirituellement au péché, nous devons être ensevelis avec Jésus-Christ, de telle sorte que le vieil homme ne vive plus désormais en nous, comme l'enseigne l'Apôtre (Rom. VI). Selon la Glose, le divin Sauveur, prenant la place du vieil homme, voulut que ses membres fussent attachés à la croix, privés de la vie, déposés dans le tombeau et dérobés à tous les regards humains, afin de nous apprendre que

nos propres membres doivent être crucifiés et mortifiés par la pratique de la continence et de la justice, pour ne plus se livrer à des actes dangereux et coupables, de manière à en perdre même jusqu'au souvenir. C'est ainsi qu'après avoir détruit et enseveli le vieil homme en nous-mêmes, nous pourrions renaître à une vie meilleure et marcher dans une voie parfaite.

Pour mieux profiter de ces dernières instructions, nous pouvons réciter la prière suivante : O bon Jésus, qui avez bien voulu être enseveli, pleuré et gardé dans un sépulcre, faites aussi que je vous ensevelisse respectueusement, que je vous pleure amèrement, que je vous garde précieusement dans mon cœur ; qu'après avoir été enseveli moi-même avec vous, je mérite de participer à votre résurrection glorieuse. O vous qui vous êtes soustrait aux regards des hommes pour entrer dans la paix du tombeau, cachez-moi comme votre serviteur dans le secret de votre face divine, afin que je sois garanti de toute agitation séculière ; accordez-moi la grâce de mourir entièrement au monde, afin de vivre uniquement pour vous, de telle sorte qu'en vous seul je puisse trouver le repos et le bonheur.

Mais comment devons-nous être ensevelis avec Jésus-Christ ? Notre tombeau, c'est la religion en laquelle nous devons être ensevelis avec Jésus-Christ comme morts au monde. Le religieux, en effet, peut être comparé à un mort dans le tombeau, et cela sous différents rapports. 1° Quant aux biens et aux choses du monde. Le mort en son cercueil ne possède rien ; le religieux également ne doit rien avoir en propre, mais il doit mettre tout en commun afin de le partager avec ses frères. 2° Quant aux plaisirs et aux mouvements des sens. Le mort, privé de tout sentiment, n'éprouve aucune satisfaction de la part des objets exté-

rieurs ; le religieux aussi doit être indifférent à toute délectation relative aux sens corporels. Et comme le mort ne résiste nullement à la main de celui qui l'agite, ainsi le religieux ne doit s'opposer en rien, mais se soumettre en tout à la volonté de celui qui le gouverne. 3° Quant à la demeure elle-même. Le mort renfermé dans son sépulcre ne le quittera que par l'ordre de Dieu, au jugement dernier ; et si on le transporte d'un lieu dans un autre, il ne s'en plaint point. De même, le religieux doit toujours rester en son cloître, et n'en sortir jamais sans la permission de son supérieur ; si cependant on le transfère d'un monastère en un autre, il ne doit pas murmurer. 4° Le vrai religieux doit se conformer surtout à Jésus mort. Or, en Jésus mort, l'âme était séparée du corps, quoique l'une et l'autre demeurassent unis à la divinité. Ainsi, dans le vrai religieux, l'âme doit être comme séparée de son corps, en ce sens qu'elle ne doit s'abandonner à aucune inclination charnelle ; tous deux néanmoins doivent rester unis au Seigneur, l'âme par la charité et le corps par la chasteté, de telle façon que le religieux puisse dire avec le Roi-prophète : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant* (Ps. LXXXIII, 3).

Les enfants du patriarche Jacob figurèrent autrefois la sépulture du Sauveur, lorsqu'ils jetèrent leur frère Joseph dans une citerne. Nous en trouvons encore une image plus expressive dans le prophète Jonas qui, après avoir été jeté dans la mer, y fut dévoré par une baleine ; car de même qu'il demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de ce monstre marin, ainsi Notre-Seigneur resta jusqu'au troisième jour dans le sein de la terre, comme lui-même l'avait annoncé.

Repasse maintenant en ton esprit, Chrétien fidèle, tout

ce que ton Seigneur a daigné souffrir pour toi aux sept heures précédemment indiquées de cette mémorable journée ; écoute Jésus-Christ qui semble te dire lui-même par manière d'exhortation : Aussitôt que tu seras levé pendant la nuit, rappelle-toi l'obéissance avec laquelle, pour te délivrer, je me suis laissé lier par mes ennemis afin de souffrir jusqu'à la mort ; et à mon imitation, dispose ton cœur à vouloir tout ce qu'on pourra te commander. A l'heure de prime, considère l'humilité avec laquelle j'ai daigné comparaître comme un doux agneau devant un juge inique, et pour mon amour soumets-toi à toute créature afin d'accomplir toutes les œuvres commandées, quelque viles ou pénibles qu'elles puissent te paraître. A l'heure de tierce, contemple avec quelle patience j'ai consenti pour toi à être vilipendé, conspué, accablé de coups et saturé d'opprobres : apprends ainsi à te mépriser toi-même, et à supporter les injures et les ignominies. A l'heure de sexte, représente-toi avec quelle charité, moi le Créateur de l'univers, j'ai bien voulu être attaché à la croix pour ton propre salut ; souhaite en retour que le monde soit crucifié pour toi, et que tu sois crucifié pour le monde, de manière à trouver amères, toi-même, les choses que, lui tout au contraire, recherche avidement comme les plus agréables. A l'heure de none, immole-toi avec moi en mourant au monde et à toute créature ; offre à Dieu le sacrifice entier de ta personne avec un tel dévouement que cette mort soit douce à ton cœur et que toutes les choses de la terre soient pour toi un sujet d'ennui. A l'heure des vêpres, où j'ai été détaché de la croix, pense avec joie qu'après les douleurs et les travaux de cette vie tu goûteras avec moi le repos et le bonheur. A l'heure des complies, où j'ai été déposé dans le tombeau, souviens-toi de l'union intime par laquelle, en devenant un même

esprit avec moi, tu trouveras en moi une parfaite jouissance ; conforme entièrement ici-bas ta volonté à la mienne dans les succès comme dans les revers, afin de commencer sur la terre cette heureuse union qui doit se consommer au ciel dans la gloire éternelle.

Cependant à l'approche de la nuit, le disciple bien-aimé fit observer à la sainte Vierge qu'il n'était pas possible de rester là plus longtemps, et qu'il fallait rentrer dans la ville. Marie donc se lève comme elle peut, et fléchit de nouveau les genoux devant le sépulcre qu'elle baise encore une fois en bénissant son divin Fils. Mais oppressée par les gémissements, accablée d'angoisses, épuisée par les larmes qu'elle ne cessait de répandre, elle ne pouvait se tenir sur ses pieds. Elle commence néanmoins à se retirer avec l'assistance des saintes femmes qui pleuraient avec elle. Arrivée au pied de la croix, elle se prosterne pour l'adorer ; et tous imitent son exemple. Ainsi, ce fut la sainte Vierge qui la première adora la vraie croix, comme aussi c'était elle qui la première avait adoré son divin Fils au moment où il était né dans la crèche. — Cette sainte croix, sur laquelle le Sauveur avait été suspendu, fut enfouie par les Juifs sous la montagne du Calvaire, après la résurrection de Notre-Seigneur ; elle resta cachée là près de trois siècles, avec celles qui avaient servi au supplice des deux larrons. Enfin, sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, fit creuser à plus de vingt pieds sur le Golgotha. Elle y découvrit dans une grotte profonde trois croix ; celle du Sauveur fut reconnue miraculeusement par la résurrection d'un mort sur lequel on l'appliqua, après avoir inutilement appliqué les deux autres. L'endroit où l'on trouva la vraie croix n'est éloignée du Calvaire que d'environ dix pieds en descendant vers l'orient ; il est compris dans l'é-

glise dite du Saint-Sépulcre ou de la Résurrection, dont nous avons déjà parlé.

Après avoir quitté le Calvaire, la sainte Vierge avec sa pieuse compagnie s'avançait vers Jérusalem ; et, sur la route, elle se retournait souvent pour regarder encore la douloureuse montagne. Lorsqu'elle arriva dans la ville, ceux qui la virent ainsi plongée dans la tristesse prirent part à sa douleur ; ils s'efforçaient de la consoler en mêlant leurs larmes aux siennes, et s'empressaient de la suivre en gémissant sur ses afflictions. Parvenue à la demeure de Jean qui la conduisait, elle s'inclina affectueusement vers tous ceux qui l'avaient accompagnée pour les remercier de leur charitable compassion ; puis, après l'avoir salué avec respect, tous se retirèrent en pleurant. Exténuée de fatigue et de chagrin, elle rentra dans la maison, où le disciple bien-aimé l'entoura des soins les plus assidus ; car il l'aima de tout cœur comme sa propre mère. Dans la société intime de ce fils adoptif, de ses propres sœurs et de Madeleine, elle ne cessait de se lamenter au souvenir déchirant de tout ce qu'avait souffert son divin Fils en divers lieux. Jean néanmoins employait toute sa sollicitude à la soulager. Chrétiens témoins de cette extrême désolation, tâchez, vous aussi, d'y apporter quelque adoucissement ; car ceux qui partagent le deuil de Marie ont grand besoin de nourriture pour réparer leurs forces abattues, parce qu'ils sont restés à jeun durant toute la journée. Ne négligez rien pour assister cette tendre Mère, et après lui avoir rendu tous les services convenables, ne vous retirez point sans avoir obtenu sa très-sainte bénédiction.

Pendant ce temps les Juifs implacables continuaient à persécuter Notre-Seigneur jusque dans son tombeau. *En*

effet, le jour qui suivit la préparation du sabbat, c'est-à-dire, durant la solennité du sabbat qui commença au soir même du vendredi après le coucher du soleil, *les pontifes et les pharisiens vinrent ensemble trouver Pilate : Seigneur, lui dirent-ils, nous nous sommes rappelés que, lorsqu'il vivait encore, ce séducteur a dit : Je ressusciterai le troisième jour* (Matth. XXVII, 62 et 63). L'envie qui les animait contre Jésus leur faisait taire son nom propre, pour lui attribuer une odieuse qualification qu'ils méritaient dans le plus mauvais sens ; car étant eux-mêmes de pernicieux séducteurs, ils ne se contentaient pas d'avoir ôté la vie au Sauveur, ils cherchaient encore à déchirer sa réputation après sa mort. Mais, selon la remarque de saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), de même que Caïphe leur chef avait prophétisé, sans le savoir, en disant : *Il faut qu'un seul homme meure pour le peuple, afin que la nation ne périsse pas tout entière ;* de même aussi les princes des prêtres prophétisaient, sans y penser, en traitant Jésus-Christ de séducteur ; car il l'était en réalité, si l'on prend ce terme en bonne part, dans son acception la plus favorable. On distingue, en effet, deux sortes de séduction : l'une louable, produite par l'influence de la sainteté qui attire de l'erreur à la vérité ; l'autre blâmable, causée par la contagion de la perversité qui entraîne de la vérité dans l'erreur. Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous a-t-il pas précisément délivrés des ténèbres de l'erreur, des souillures du vice et des abîmes de la mort, pour nous conduire à la lumière de la vérité, à la pratique de la vertu et à la possession de la vie éternelle ?

Poussés néanmoins par une fausse appréhension, les pharisiens dirent à Pilate : *Faites donc garder le sépulcre jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples, venant à*

dérober son corps, ne fassent accroire sa résurrection au peuple ; car alors la dernière erreur serait p re que la première (Matth. xxvii, 64). Les insensés ! ils demandent des gardes, comme s'ils pouvaient tenir renfermé dans un tombeau le corps de Celui qui, présent partout, tient l'univers en ses mains. O scélératesse raffinée ! s'écrie saint Ambroise (in cap. 23 Luc.). Ils ne se bornent pas à diffamer le Maître, ils s'efforcent encore de calomnier ses disciples. Mais, en concluant que *la dernière erreur serait pire que la première,* les Juifs disent vrai sans le savoir, ajoute Raban-Maur (in cap. 27 Matth.); car à raison de leur impénitence obstinée, ils se rendirent eux-mêmes coupables d'une dernière erreur beaucoup plus funeste que la première provenant de leur ignorance ; et à l'égard du Sauveur, ils commirent une faute plus grave par leur infidélité, en niant sa résurrection, que par leur cruauté, en causant sa Passion. Ainsi donc, ils avouent clairement que la mort de Jésus-Christ était l'effet d'une erreur précédente. « Admirons ici, dit saint Chrysostôme (Hom. 90 in Matth.), comment les Juifs, contre leur propre volonté, contribuèrent à prouver d'une manière irréfragable la vérité de la résurrection. En effet, puisqu'eux-mêmes ont fait garder le sépulcre, les disciples n'ont pu enlever le corps qui y avait été déposé ; et si, malgré toutes les précautions possibles, le corps ne s'y trouva plus au bout de trois jours, il s'ensuit évidemment qu'il était ressuscité. »

Fatigué des instances que les Juifs lui adressaient, Pilate leur répondit : *Vous avez une garde à votre disposition, faites-le donc surveiller comme vous l'entendez* (Matth. xxvii, 65). Il semblait leur dire par là : Je vous permets d'entourer de soldats son tombeau ; mais c'est en vain que vous essayez de l'y retenir lui-même, s'il doit ressusciter.

O folie et impiété de Pilate ! Déjà pour apaiser les Juifs, il avait fait mourir Jésus sur la croix ; et maintenant pour les contenter, il le fait garder dans le tombeau. Munis de cette autorisation, *ils se transportent eux-mêmes au sépulcre*, et, après avoir constaté la présence du corps, *ils ferment l'entrée du tombeau*, *devant lequel ils postent des sentinelles;* puis, afin que nul ne pût y pénétrer à leur insu, *ils apposent leur cachet* avec celui du gouverneur *sur la pierre* qui sert de porte au monument (Ibid. 66); ils se retirent ensuite tout joyeux, avec la confiance de retenir à jamais captif de la mort Celui qui s'était montré précédemment maître de la vie. « Non contents d'avoir concouru d'une manière très-efficace au crucifiement du Sauveur, dit saint Jérôme (in cap. 27 Matth.), les pontifes, les scribes et les pharisiens s'opposent de tout leur pouvoir à sa résurrection, lorsqu'ils ferment le sépulcre, lorsqu'ils y placent une cohorte et qu'ils en scellent l'ouverture ; mais toutes les précautions que leur fait prendre la défiance n'ont servi qu'à confirmer notre foi. » Plus, en effet, ils ont employé de garanties pour conserver la possession de leur divin prisonnier, plus ils ont fourni de preuves pour démontrer la vérité de sa miraculeuse délivrance. Dieu le permit ainsi, afin que les ennemis les plus obstinés de sa gloire en devinssent malgré eux les plus irrécusables témoins; car il n'y a point au monde de prudence et de force humaines qui soient capables d'empêcher l'accomplissement de sa volonté souveraine et la manifestation de sa toute-puissance.

Selon la pensée de saint Chrysostôme (Hom. 89 in Matth.), le Seigneur, pour rendre plus éclatante la certitude de sa résurrection, a voulu que son tombeau fût mis dans les conditions les plus propres à rendre impossible l'enlèvement secret de son divin corps, de manière à ne laisser

aucun prétexte de calomnier ses disciples. En effet, le tombeau était taillé dans la roche vive, fermé par une pierre énorme, environné de soldats ; s'il avait été creusé en terre, ou construit en maçonnerie, ou fermé par une pierre peu considérable, les Juifs auraient pu alléguer qu'on avait dérobé le cadavre du supplicié en défonçant le sol, ou en perçant la muraille, ou en déplaçant la pierre sans que les gardes endormis s'en fussent aperçus. Le même saint Docteur ajoute : La diligence des Juifs pour éviter toute surprise est devenue le plus ferme appui pour établir la croyance des Chrétiens. Veillez attentivement, ô pharisiens, veillez tant qu'il vous plaira ; mais, sachez-le bien, Dieu, qui par sa seule volonté a créé le ciel et la terre, Dieu, qui de ses doigts puissants soutient le monde entier, ne saurait être retenu malgré lui dans un étroit tombeau. » Saint Hilaire dit à ce propos (Can. 33 in Matth.) : « En plaçant des gardes autour du tombeau, en appliquant leurs sceaux à l'entrée, de peur que le corps de Jésus-Christ ne fût enlevé, les Juifs manifestent la folie de leur incrédulité; car naguère, à la voix de ce même Jésus, n'avaient-ils pas vu un homme mort depuis quatre jours sortir vivant du sépulcre où il était en putréfaction ? »

Pilate, dont nous avons tant parlé dans le cours de la Passion, fut dans la suite accusé par les Juifs eux-mêmes auprès de l'empereur Tibère, et fut relégué dans la ville de Lyon, où il avait pris naissance. Hérode, qui avait prêté la main à Pilate dans la condamnation de Notre-Seigneur, fut exilé dans les Gaules, à Vienne, où il mourut.

Prière.

Seigneur Jésus, qui, à l'heure des complies, avez permis à votre Mère désolée et à vos amis affligés de vous rendre

les devoirs et les honneurs d'une pieuse sépulture, faites qu'à leur exemple je vous embaume avec des parfums et des aromates par des prières ferventes et des actes vertueux, que je vous entoure de bandelettes très-propres par de chastes affections, que je vous enveloppe dans le blanc linceul d'une conscience pure, que je pleure sur vous avec les larmes d'une sincère pénitence et d'une tendre compassion, que je vous porte dans mes bras en exerçant les œuvres de charité et d'humilité, que je vous ensevelisse dans mon cœur en conservant le souvenir de votre Passion et de votre mort ; faites enfin, je vous prie, qu'enseveli moi-même dans votre amour je mérite de parvenir en votre société à la gloire de la résurrection. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXVII.

ÉPILOGUE DE LA PASSION. ÉLOGE DE LA CROIX.

Considérez maintenant, âmes chrétiennes, tout ce que Jésus-Christ a souffert pour votre salut durant sa vie entière et spécialement pendant cette dernière journée, afin que vous compreniez par là combien vous lui êtes redevables ; car il mérite notre affection et notre reconnaissance, non-seulement à cause des biens qu'il nous a prodigués, mais principalement à cause des maux qu'il a subis pour nous. « O Dieu très-bon ! s'écrie saint Bernard (Serm. 20 in Cant.), je dois vous aimer souverainement, parce que vous avez daigné me donner l'existence, la vie et l'intelligence. Mais

il est un autre motif qui me touche, me sollicite, m'enflamme encore davantage. Je dois vous chérir surtout, ô mon doux Jésus, parce que vous avez consenti à boire jusqu'à la lie le calice de votre Passion pour accomplir l'œuvre de notre rédemption. C'est par là que vous m'attirez avec plus de charme, que vous m'obligez avec plus de justice, que vous me pressez plus étroitement et que vous me captivez plus fortement. Pour nous sauver, en effet, vous avez travaillé et vous vous êtes fatigué beaucoup plus que pour créer le monde entier. Comme Créateur, vous avez parlé et tout a été fait, vous avez commandé et tout a été tiré du néant; comme Sauveur, au contraire, vous avez été contredit dans toutes vos paroles, blâmé dans toutes vos actions, insulté au milieu de vos tourments et outragé jusqu'à votre mort. » — « O homme ! s'écrie encore le même saint Docteur (Serm. 2 de Verbis Apost.), souviens-toi que, si tu as été créé de rien, tu n'as pas été racheté de même. Dieu a mis six jours à façonner le monde dont tu fais partie, mais pour réparer ta nature il a passé trente années sur cette terre que tu habites ; durant ce temps que de peines il a endurées ! » Aussi, est-ce avec raison que saint Ambroise conclut: « Le Seigneur a fait beaucoup plus pour moi par la rédemption que par la création. En me créant, il m'a donné moi-même à moi-même; en me rachetant, il m'a rendu à moi-même et s'est donné lui-même à moi. Si donc je me dois tout entier à lui parce qu'il m'a fait, comment le remercierai-je de ce qu'il m'a refait ? car il lui en a coûté beaucoup plus pour me refaire que pour me faire. Il lui a suffi de prononcer quelques mots pour former l'univers entier, tandis que pour réformer mon être vicié, il a multiplié ses prédications et ses miracles, il a supporté toutes sortes de douleurs et d'ignominies. »

Ne pensons pas que la Passion du Sauveur ait commencé seulement au moment où, dans le jardin des Oliviers, il fut livré entre les mains de ses ennemis ; elle remontait au premier instant de la conception, et ne cessa point jusqu'à son dernier soupir sur la croix. Jésus-Christ en effet connaissait d'avance tous les maux qu'il s'offrait à subir pour le salut du monde ; par un effet infaillible de sa prescience divine, il voyait l'extrême violence et la nombreuse diversité des douleurs et des afflictions qu'il devait ressentir dans toutes les parties de sa chair et dans toutes les puissances inférieures de son âme ; cette connaissance anticipée les lui rendait présentes à l'esprit d'une manière si vive qu'elles firent de son existence temporelle un continuel martyre. Voulez-vous concevoir ce que Jésus-Christ a souffert pour nous sur la terre? écoutez et méditez sérieusement les réflexions que saint Augustin exprime en ces termes : « O mon âme, considère attentivement comment Jésus, ton doux Sauveur, lui qui est ton amour et ton espoir unique, ta consolation et ta béatitude souveraine, a souffert dans toutes ses œuvres, à tout âge et en tout son corps. Il a souffert dans toutes ses œuvres ; car les Juifs envieux ont blâmé ses prédications, censuré ses actions et attribué à une vertu diabolique ses miracles les plus éclatants. Il a souffert à tout âge ; dès sa conception, il est renfermé avec le plein usage de sa raison dans le sein étroit de sa Mère ; à sa naissance, il est couché dans une pauvre crèche parmi de vils animaux ; dès son enfance, il est contraint de fuir loin de sa patrie et d'habiter en Égypte pour échapper à la cruauté d'Hérode ; durant son adolescence et sa jeunesse, il se condamne aux fatigues et aux privations, il se réduit à l'abjection et à l'obscurité la plus profonde ; pendant plusieurs années il accomplit ses courses évangé-

liques au milieu de nombreuses contradictions ; enfin il expire accablé de tourments et d'outrages. A cette dernière époque de sa Passion, il a souffert en tout son corps : ses yeux ont été rougis des larmes cuisantes qu'ils répandaient, ses oreilles blessées par les injures et les blasphèmes qu'elles entendaient ; ses joues souffletées, ses narines infectées ; sa figure a été souillée de crachats immondes, sa tête déchirée d'épines aiguës, sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre ; ses mains et ses pieds ont été percés de gros clous, tous ses membres meurtris par les fouets et les verges. »

« Ainsi, l'Innocent, le Juste par excellence est trahi par un de ses disciples, chargé de chaînes, conduit au sacrifice comme un agneau sans défense, suspendu au gibet comme un malfaiteur indigne de pitié ; néanmoins il ne cherche point de vengeance, il ne manifeste point d'impatience ; tout au contraire, tandis qu'il aurait pu obtenir de son Père céleste l'assistance de plusieurs légions d'Anges, il ordonne à Pierre de remettre dans le fourreau le glaive qu'il en avait tiré pour protéger son cher Maître. Il est garrotté comme un larron, accusé comme un imposteur, condamné comme un criminel de lèse-majesté divine et humaine, expulsé comme un séducteur du peuple, crucifié entre deux scélérats insignes comme leur chef infâme. O mon doux Jésus ! vous vous êtes laissé lier pour nous délivrer des chaînes du péché et des lacets de l'impiété, pour nous affranchir de toutes les attaches dangereuses ou coupables. Vous avez souffert qu'on couronnât d'épines votre tête sacrée afin de redresser nos intentions, qu'on perçât vos pieds et vos mains adorables afin de régler nos actions et nos démarches, qu'on ouvrît d'une lance votre cœur très-aimant pour attirer à vous toutes nos affections. Vous avez

voulu être cruellement flagellé et chargé de coups, afin de nous préserver des châtiments que la colère divine nous avait justement destinés. Vous avez été couvert de meurtrissures pour réparer nos iniquités, et criblé de blessures pour expier nos crimes, afin que vos plaies saignantes fussent le remède le plus efficace contre tous nos maux. O mon âme! sois donc plongée dans la plus profonde tristesse, que tes yeux se changent en deux sources de larmes, pleure et gémis sur le sort misérable de ton Frère, le plus beau et le plus aimable de tous les enfants des hommes, qui t'a comblé de tant d'honneurs et de tant de gloire! Pourras-tu retenir tes larmes, si tu considères celles que répandent les saintes femmes avec le Prince des Apôtres et le disciple bien-aimé, et la douleur même que témoignent les créatures insensibles? Vois le soleil qui s'obscurcit pour dérober aux regards des hommes les membres disloqués de son Créateur; vois la terre ébranlée jusque dans ses fondements, les sépulcres entr'ouverts, les morts ressuscités, le voile déchiré devant le Saint des saints; vois pleurer ensemble Jésus et Marie. Cette tendre Mère gémit quand elle voit son divin Fils trahi par un odieux apostat, arrêté par de barbares ennemis, condamné par un juge inique, crucifié par de féroces bourreaux; elle se lamente surtout lorsqu'elle entend sa dernière recommandation et qu'elle ensevelit son corps inanimé.

Que votre Passion paraît douloureuse, ô mon Sauveur, si l'on examine les divers temps où vous avez souffert, particulièrement à la fin de votre vie! Ce fut durant la nuit et durant le jour, de sorte que vous fûtes exposé successivement aux rigueurs du froid puis aux ardeurs du soleil. A l'heure des matines, vous fûtes soumis à une horrible flagellation; à l'heure de prime vous fûtes accusé

devant le tribunal suprême ; à tierce, le peuple ameuté réclama votre mort; à sexte, le gouverneur effrayé prononça votre condamnation ; à none vous expirâtes sur la croix en versant des larmes accompagnées d'un grand cri. — Combien plus douloureuse encore paraît votre Passion, ô mon doux Jésus, si l'on observe les différents lieux où vous avez souffert pendant tout le cours de votre vie! Vous avez supporté dans la crèche les privations de l'indigence, en Égypte les amertumes de l'exil, à Nazareth les labeurs de la pauvreté, dans le désert les tentations du démon, dans le temple les tentations des docteurs, sur le chemin les fatigues des voyages, à la maison les critiques des censeurs. Au jardin des Oliviers, vous avez répandu une sueur de sang, vous avez reçu le salut et le baiser d'un traître, vous avez été saisi et enchaîné par une horde de gens armés qui commencèrent à vous maltraiter. Dans le palais du grand prêtre, vous avez subi d'humiliantes interrogations, des soufflets ignominieux, des incriminations mensongères, et le triple reniement d'un Apôtre infidèle ; c'est là qu'on vous cracha indignement au visage, qu'on vous frappa honteusement sur la tête, qu'on se joua de vous en vous qualifiant de prophète par dérision. Dans le prétoire du gouverneur romain, vous avez enduré de faux témoignages, de calomnieuses accusations, une flagellation sanglante, une injuste sentence avec les insultes amères de vos persécuteurs triomphants. O comble de perversité, d'insolence et de méchanceté ! Le souverain Juge est lui-même jugé ; le Monarque universel est tourné en dérision ; le Pontife suprême est immolé sur un gibet infâme. Fut-il jamais un jugement plus inique relativement aux témoins, dont les dépositions sont contradictoires, et relativement au prévenu, dont l'innocence est notoire ? Le président néanmoins

admet la fausse déposition et condamne au supplice de la croix Celui qu'il savait lui avoir été livré par un sentiment d'envie. Injuste Pilate, rougis de ta lâcheté ! Comment te laisses-tu vaincre, dominer, corrompre et séduire jusqu'à sacrifier Celui que tu avais tenté plusieurs fois d'élargir ? Juifs obstinés, rougissez également de la perfidie avec laquelle vous faites crucifier et mourir votre Seigneur et Maître ! Voilà donc la victime traînée sur le Calvaire ; c'est là que le Fils de Dieu, l'amour éternel du Père céleste, souffre de la part des saintes femmes qui se lamentent et des Juifs infidèles qui le méconnaissent, de la part du mauvais larron qui le blasphème et du peuple ingrat qui le poursuit de ses clameurs, mais surtout à cause de sa sainte Mère qui pleure au pied de la croix. »

« O mon âme, continue saint Augustin, considère comment ton Sauveur subit en mourant la plus ignominieuse Passion. Il fut alors dépouillé de ses habits, rejeté par ses compatriotes, outragé par les soldats et crucifié avec des voleurs. Partout où il fut conduit, on l'insulta ; à la cour d'Hérode, on l'affubla d'une robe blanche comme un insensé ; dans le palais du pontife, on le souffleta, on le conspua, on le frappa comme un vil imposteur ; dans le prétoire du gouverneur, on le revêtit de pourpre, on le couronna d'épines, on le salua avec des génuflexions dérisoires comme un roi prétendu ; enfin, lorsqu'il fut monté sur le trône de la croix, on fixa par dessus sa tête un titre fastueux, on plaça à ses côtés deux insignes larrons, puis les assistants lui prodiguèrent à l'envi les sarcasmes et les affronts. — Cette Passion très-humiliante fut aussi très-amère, comme on en peut juger d'après sa cause et son étendue. Ce n'est pas vous, Seigneur Jésus, c'est moi qui en suis la cause ; car vous qui êtes sans tache et sans souil-

lure, vous ne souffrez que pour expier mes innombrables péchés et réparer mes fautes déplorables. O mon âme, veux-tu comprendre combien le divin Époux a souffert pour toi ? regarde-le étendu sur ce bois très-dur qui lui sert de lit funèbre ; là ne brillent ni fleurs, ni or, ni argent ; on n'y aperçoit pas même d'oreiller, de coussins, de linges, de couvertures et de tentures. Vois ce titre fameux que Pilate a tracé en trois langues, comme pour le faire contraster avec l'état lamentable où le Sauveur est réduit ; considère le fiel et le vinaigre qu'on lui présente pour nourriture ou pour breuvage ; remarque les voleurs qu'on lui donne pour compagnons, les paroles injurieuses et les mauvais traitements dont il est assailli, les chaînes dont il est chargé et les verges dont il est battu, la couronne qu'on lui impose et la lance qui le transperce ; rappelle-toi enfin que toutes les parties de son corps ont été tourmentées, afin de réprimer en nous par la grâce de la rédemption les déportements de la concupiscence. — O bon Jésus, combien cruelle fut cette Passion, eu égard à l'innocence et à la dignité de votre personne, à l'ingratitude et à l'aveuglement de votre nation, à l'extrême compassion de vos fidèles amis et surtout de votre Mère bien-aimée, et spécialement eu égard à la parfaite complexion de votre corps adorable ; car vous avez été frappé dans les parties sensibles, les plus faciles à léser. Ainsi, mon aimable Sauveur, vous avez été blessé dans vos mains, dans vos pieds et dans votre côté sacré, afin de remédier pleinement à tous les maux spirituels qui proviennent soit de notre origine viciée, soit de notre volonté coupable ; par ces différentes plaies vous avez versé tout votre sang précieux qui sert à payer notre rançon, à étancher notre soif, à laver nos souillures, à guérir nos infirmités et à nous préserver de chutes nouvelles. Pour

obtenir ces résultats salutaires, ô Rédempteur généreux ! vous acceptez un lit très-dur, une nourriture et une boisson très-amères ; vous ne refusez pas même les traitements les plus indignes et les plus barbares ; ni l'amour de votre Mère très-tendre, ni la crainte d'une mort très-ignominieuse, ni la honte de la nudité, ni l'excès de la douleur, ni la violation de l'alliance contractée avec vous ne peuvent vous retenir et vous arrêter, parce que vous avez revêtu la robe nuptiale, préparé la loi royale et endossé l'armure spirituelle. »

« Sors donc, fille de Sion, et vois la gloire de notre Salomon, quand, parmi de joyeuses acclamations, il s'avance avec son modeste équipage sur un chemin jonché de rameaux et tapissé de vêtements. Mais comment s'est flétri tout à coup l'éclat de votre gloire ? comment s'est évanouie soudain l'ombre de votre honneur, ô pacifique Monarque ? Bientôt la douceur se change en absinthe, et au triomphe succède l'opprobre. Déjà, vous portez la croix sur vos épaules, vous êtes dépouillé de vos habits, battu de verges, rassasié d'outrages, et rejeté hors de la ville. Maintenant, ô âme chrétienne, fille de l'Église, admire la sagesse de notre Salomon dans le choix des temps et des moyens qui convenaient le mieux pour accomplir l'œuvre de notre salut ; s'il a souffert la mort à la sixième heure de la sixième férie, c'était pour réparer la faute de l'homme qui avait perdu la grâce de Dieu à pareille heure et à pareil jour de la semaine. Contemple la patience du Sauveur ; il se laisse conduire sans opposition ni murmure comme un agneau qu'on va sacrifier, comme une brebis qu'on veut égorger. Considère son humilité prodigieuse, puisqu'il consent à être condamné avec de vils brigands ; sa charité miséricordieuse, lorsqu'il sollicite le pardon pour ses féroces

bourreaux ; sa constante pauvreté qui l'assujétit à beaucoup de privations et de labeurs. O Jésus, indigent volontaire ! votre pauvreté parut de toutes manières, dans votre mère et votre famille, dans votre monture qui au jour de votre entrée triomphale fut simplement une ânesse avec son ânon, et dans votre logis d'emprunt qui fut d'abord une étable, plus tard le cénacle, puis le gibet, enfin le tombeau. O Roi des rois, ô Seigneur des seigneurs ! où sont donc vos insignes de souveraineté, votre palais, votre cavalerie, votre pourpre, votre sceptre, votre trône et votre diadème ? Prêtre éternel, céleste Pontife ! où sont les ornements de votre dignité, la mitre précieuse, l'anneau avec son diamant, le bâton pastoral et la chappe de soie, les gants et les sandales ? Où sont enfin vos armes, vaillant guerrier, nouveau conquérant ? Vous n'avez point dédaigné pour votre gloire de recevoir avec des coups et des soufflets une robe blanche et un vieux manteau d'écarlate. Vous n'avez point cependant refusé l'occasion de combattre ; aussi, vous avez triomphé du larron ainsi que de la mort, vous avez arraché à l'enfer les dépouilles qu'il avait ravies de toutes parts ; vous avez ainsi terrassé le démon, en usant de la croix comme d'une fronde garnie de cinq pierres, quand votre divin corps fut suspendu au bois avec ses cinq plaies. Docteur excellent, Maître incomparable ! où sont vos ouvrages littéraires ? Votre propre corps, voilà le livre écrit dedans et dehors avec les pointes des épines, des clous et de la lance, enluminé avec le vermillon de votre sang très-pur, attaché par les liens de vos membres divins, et scellé avec les clous de vos mains et de vos pieds sacrés. »

O mon âme ! examine encore combien fut prolongée cette Passion qui causa l'agonie du Sauveur ; et, après avoir passé en revue la succession variée de ses affreux tour-

ments, mets-en le souvenir comme un cachet sur ta tête, comme un bouquet sur ton sein, et comme un antidote contre toute maladie. Par la compassion, la méditation et l'imitation, monte sur le palmier de la croix, afin d'en cueillir les très-doux fruits. Va donc à la montagne de la myrrhe, pour y considérer à loisir la plus profonde pauvreté, la charité la plus étendue, la patience la plus soutenue, la mort la plus douloureuse et la plus amère ; puis rapporte de là dans l'arche de ta conscience un rameau d'olivier verdoyant. Ma colombe, prends aussi le grain de froment qui fut semé lors de l'Incarnation dans le chaste sein de Marie, qui fut ensuite coupé au jour de la Circoncision, puis battu et secoué dans le cours de la Passion ; il est blanc au dedans et rouge au dehors, parce que le Sauveur souffrant avait l'âme pure et le corps ensanglanté ; en mourant il s'est multiplié, après avoir eu le côté ouvert et il fut enfin transporté dans le grenier du ciel à l'époque de l'Ascension. O mon âme ! acquiers par la foi ce froment des élus, afin qu'il devienne ton pain quotidien durant le pèlerinage de cette vie. Si cependant ton appétit s'émousse et que ton goût se lasse, recherche, comme une viande succulente, l'Agneau immaculé. Bon Jésus, vous êtes en effet cet agneau remarquable par sa chair nourrissante comme aussi par son innocence, par sa douceur et par son filial attachement jusqu'à la mort ; car lorsque vous alliez expirer sur le gibet, vous avez encore reconnu votre Mère chérie que vous avez confiée comme Reine des Apôtres et des Vierges à l'Apôtre-vierge lui-même. Si, par la manducation eucharistique de la divine Victime, ton goût se développe et que ton appétit s'accroisse, ô mon âme ! par la méditation fervente de la Passion, apprête-toi un mets excellent avec le poisson rôti sur le gril de la croix ; car le Christ,

après avoir grandi dans les eaux de la tribulation, a été consumé par les ardeurs de la charité sur l'instrument de son supplice. Conformément au conseil que l'ange Raphaël donnait au pieux Tobie, frotte tes yeux avec le fiel amer de ce poisson mystique, afin que tu voies s'il est une douleur pareille à celle de Jésus crucifié. »

« Chrétien, ajoute le même saint Augustin, si tu es souvent obligé de combattre les ennemis de ton salut, prends le bouclier de guerre, l'arc de gloire et l'étendard de la victoire, c'est-à-dire la croix du Sauveur ; car pour le soldat de la foi, elle est en même temps une arme de défense, un instrument d'attaque et un drapeau de ralliement qui anime son courage en lui rappelant le triomphe de son divin Chef. Si tu sens s'élever en ton cœur le souffle de l'orgueil, le vent de l'adversité, l'orage de la tentation, monte sur la barque de la croix qui est pourvue de toutes les provisions nécessaires pour la traversée ; tu y trouveras endormi le Fils de Dieu ; mais quand tu l'auras éveillé par tes cris de détresse, il commandera lui-même à la tempête ; alors échappé au naufrage, tu approcheras sûrement du port. La porte du ciel te semble-t-elle fermée? Frappe avec le bois de la croix, et tu seras introduit bientôt dans le sanctuaire de la divinité. Le trésor de la sagesse te paraît-il inaccessible ? Aie recours à la croix comme à la clef qui l'ouvre infailliblement ; tu pourras alors puiser à la source de tous les biens. Si, fatigué, effrayé par la longueur de la route, tu sens que la force te manque et que le courage t'abandonne, saisis la croix comme le bâton qui t'aidera pour franchir le fleuve dangereux de ce monde, comme le soutien qui t'empêchera de succomber dans le chemin pénible de cette vie. Si, de même que les Israélites errants au milieu du désert, tu es menacé ou blessé par des serpents de

feu, regarde sur l'arbre de la croix Celui que figurait le serpent d'airain suspendu à un poteau ; tu seras alors préservé ou délivré de toute morsure venimeuse. Si, de même que Saül tu es tourmenté par le malin esprit, touche la croix, cette harpe du nouveau David ; ton cœur deviendra bientôt calme et tranquille. Es-tu atteint de quelque maladie ou infirmité spirituelle ? Cherche un remède efficace dans le sang généreux répandu sur la croix. Désespères-tu de tes propres mérites, et tes bonnes œuvres te paraissent-elles insuffisantes ? Vois dans la balance de la croix la rançon surabondante de toutes les âmes, et considère sur l'autel de la croix la Victime sans tache qui purifie notre conscience de toutes ses souillures. O combien sainte et vénérable est cette croix empourprée par le sang précieux du Sauveur ! N'a-t-elle pas eu l'honneur incomparable de porter entre ses bras bénis le souverain Seigneur de l'univers, le Roi du ciel et de la terre ? » Ainsi s'exprime saint Augustin.

Lorsque l'apôtre saint André, conduit au lieu de son supplice, aperçut la croix sur laquelle il allait être attaché, il lui rendit hommage en s'écriant, plein d'un saint enthousiasme : « Salut, ô croix illustre que Jésus Christ a consacrée par le contact de son corps adorable, et qu'il a décorée de ses membres divins comme d'autant de perles inestimables ! Avant que mon Seigneur eût daigné te choisir pour son lit funèbre, tu n'inspirais que terreur à tous les faibles mortels ; maintenant tu excites l'affection même des célestes habitants, et tu es devenue l'objet d'un culte religieux. Aussi viens-je à toi avec une joyeuse confiance ; ne refuse pas de me recevoir comme le disciple de Celui que tu as eu le bonheur de porter à l'heure de sa mort ; ne t'ai-je pas toujours aimée, et n'ai-je pas toujours souhaité de t'embrasser? O croix auguste que le Sauveur a rendue

si noble et si belle ! depuis longtemps je te désire, je te chéris avec passion, je te recherche sans cesse. Te voilà donc enfin préparée pour moi ; mes vœux vont être accomplis. Retire-moi de ce monde et rends-moi à mon bon Maître, afin que je sois remis par toi à Celui qui par toi m'a racheté. »

Après un tel exemple, ne soyons point étonnés que saint Chrysostôme parle en ces termes magnifiques (Hom. de Cruce, tom. 3) : « Chrétiens qui désirez connaître la puissance et la vertu de la croix, écoutez attentivement ce que je puis proclamer à sa gloire. La croix est la cause de toute notre béatitude : c'est elle qui nous a délivrés des ténèbres de l'erreur et nous a ramenés aux lumières de la vérité ; c'est elle qui a réconcilié la terre avec le ciel et l'homme avec Dieu ; elle a rapproché du Seigneur ceux qui en étaient très-éloignés, et a réuni entre eux des peuples profondément divisés ; elle a retranché la discorde et rétabli la paix, en faisant naître toutes sortes de bonnes œuvres. La croix est la clef du paradis, la confiance des Chrétiens, la résurrection des morts ; elle est le guide des aveugles, le soutien des boîteux, la consolation des pauvres, le frein des riches ; elle est la confusion des orgueilleux, le châtiment de ceux qui vivent mal. La croix nous fait triompher des démons et de tous nos ennemis spirituels ; elle est la ressource des indigents, l'espoir des désespérés, le gouvernail des navigateurs, le port des naufragés, le rempart des assiégés, le phare de ceux qui sont dans l'obscurité. La croix ! c'est la protection des orphelins, la défense des veuves, le repos des affligés ; elle est la conseillère des justes, la gardienne des enfants, la directrice des adolescents, la prudence de l'âge mûr, le dernier terme de la vieillesse. La croix ! elle est le sceptre des rois, la règle des empereurs, le bouclier du soldat, la sagesse de l'ignorant, la liberté de l'esclave, la

science des docteurs, l'oracle des prophètes, l'évangile des apôtres, la palme des martyrs. La croix ! c'est elle qui produit la mortification des moines, la chasteté des vierges, le zèle des prêtres ; elle est le fondement de l'Église et la sûreté de l'univers ; elle a détruit les temples païens et chassé les faux dieux ; elle scandalise les Juifs et perd les impies. La croix ! elle fortifie les faibles, guérit les malades, purifie les lépreux, soulage les paralytiques, nourrit les affamés, rafraîchit ceux qui sont altérés et couvre ceux qui sont nus. » Ainsi s'exprime saint Chrysostôme.

Raban-Maur dit à son tour (de Laude Crucis) : « N'est-il pas de toute convenance et de toute justice de signaler la multitude et l'excellence des biens que produit l'arbre de la croix ? Ses fruits sont éternels, et ses racines impérissables. Sa bonne odeur remplit le monde entier, et son agréable saveur rassasie tous les fidèles. Son éclat l'emporte sur la blancheur de la neige, et sa splendeur surpasse la lumière du soleil. Sa tête s'élève au-dessus des cieux, et ses pieds pénètrent jusqu'au fond des enfers. La croix par sa faiblesse apparente exalte les humbles, et par sa puissance souveraine humilie les superbes ; elle a facilité aux hommes toutes les vertus, et accompli toute perfection dans le monde. Par elle, nous avons été arrachés à la mort et rendus à la vie véritable ; par elle, nous avons appris la règle des bonnes mœurs et la pratique des saintes œuvres ; par elle aussi, nous avons obtenu la promesse de la résurrection glorieuse et reçu l'espérance de la béatitude éternelle. O salutaire, ô vénérable croix de mon divin Rédempteur ! qui pourra jamais raconter toutes tes merveilles ou célébrer dignement tes louanges ? C'est toi qui nous as révélé les secrets de l'Éternel ; c'est toi qui conserves les mystères du Seigneur, c'est toi qui dispenses en notre

faveur les sacrements de Jésus-Christ. Par toi, les Anges dans le ciel ont ressenti un joyeux accroissement de leur bonheur ; par toi, les hommes sur la terre ont acquis la douce assurance de leur salut ; par toi, les démons dans l'enfer ont subi le terrible châtiment de leur malice. Tu es équitable pour tous, propice envers tous, juste à l'égard de tous ; tu renouvelles le passé, tu illustres le présent, tu dévoiles l'avenir ; ce qui était perdu, tu le cherches, tu le trouves, tu le conserves ; ce qui était tombé, tu le rétablis, tu le consolides par degré et tu le diriges dans la voie de la paix. Tu es le trophée du Roi éternel, la joie de la milice céleste, l'appui du monde entier. En toi, nous trouvons le pardon de nos fautes, la manifestation de la piété, l'augmentation de nos mérites. Tu es le remède et la santé des infirmes, le secours et le délassement des malheureux, la sérénité et la félicité des justes. Tu disposes la volonté à croire la vérité, tu donnes la force d'exercer la vertu, tu accordes la grâce de persévérer dans le bien. O croix ! tu mérites assurément d'être louée, chérie et adorée, parce que tu fais éclater tout à la fois la sagesse et la sainteté, la justice et la bonté, la patience et la puissance de notre divin Rédempteur. C'est pourquoi tout ce que le cœur peut penser, tout ce que la langue peut publier à la gloire de notre rédemption peut très-convenablement être pensé et publié à la gloire de la croix qui en a été le merveilleux instrument ; car tout honneur qui est rendu à ce bois sacré se rapporte à Jésus-Christ qui a bien voulu y être attaché, comme aussi tout hommage décerné à cet Homme-Dieu remonte au Père souverain dont il est le Fils unique. »

Le même écrivain ajoute : « La croix est l'espérance et la consolation suprême des Chrétiens fidèles ; elle doit être l'objet de leurs louanges, parce qu'elle leur a fait connaître

la miséricorde du Créateur. La croix est le chemin qui conduit les justes au royaume céleste; elle est la porte du paradis; elle est l'échelle qui, des régions inférieures, nous élève jusque dans les demeures éternelles. Des deux parties principales qui composent la sainte croix, l'une verticale rappelle l'amour de Dieu, et l'autre transversale indique l'amour du prochain. Jésus-Christ nous a montré lui-même l'exemple de ce double amour, lorsqu'en mourant sur la croix il a sacrifié sa propre vie pour la gloire de son Père et pour le salut de ses frères. O parfait Modèle de la charité que nous devons constamment imiter! gravez en moi ce double amour, éloignez de moi toute crainte funeste et toute affection charnelle. Que la louange de votre croix vénérable soit continuellement dans ma bouche et plus encore dans mon cœur! qu'elle fasse à jamais mon bonheur et ma joie! Et vous célestes habitants, esprits angéliques et âmes saintes que la présence de la majesté divine remplit d'une perpétuelle allégresse, aidez-moi de vos ferventes prières afin que, par la grâce du Rédempteur, je parvienne à la possession de la vraie béatitude. Alors, de concert avec vous, je pourrai chanter pendant toute l'éternité les miséricordes du Seigneur qui nous a rachetés par la vertu de sa croix. *Alleluia, amen.* » — Ces éloquentes paroles de Raban-Maur ne font que développer ces quelques mots de Cassiodore (de Laude Crucis) : « La croix assure l'exaltation des humbles et la chute des orgueilleux, la victoire du Christ et la défaite de Satan, la ruine des puissances infernales et le recrutement des légions célestes, la mort des impies et la vie des justes. » Saint Jérôme avait dit auparavant (in cap. 15 Marc.) : « La croix est le bois à l'aide duquel nous devons traverser la mer orageuse de ce monde, afin d'aborder à la terre des vivants. »

Après avoir longuement médité sur la Passion de Jésus-Christ, saint Anselme s'écrie tout transporté (Specul. evang. serm.) : « Maintenant, ô mon âme, réveille-toi ; sors enfin de ton assoupissement et contemple avec plus d'attention, comme s'il était présent sous tes yeux, Celui qui a été attaché à la croix. Ne le reconnais-tu pas, ô mon âme ? C'est le Seigneur Jésus-Christ, ton Créateur et ton Saveur ; c'est le Fils unique du Père éternel, Dieu et homme en même temps. Lui, en qui seul sur la terre on ne saurait découvrir la moindre souillure, le voilà cependant compté parmi les plus infâmes criminels, regardé comme un lépreux, traité comme la plus vile créature ; par la Synagogue qui lui avait donné naissance, il est rejeté comme un avorton indigne de voir le jour. Lui, qui surpassait en grâce et en beauté tous les enfants des hommes, il ne leur inspire plus que du mépris et de l'horreur ; car il est est couvert de plaies à cause de nos iniquités, il est criblé de blessures à cause de nos crimes. En cet état d'immolation, il s'offre au Père éternel comme un holocauste très-agréable pour détourner de nous sa juste colère et nous introduire en son céleste royaume. O Père très-saint et tout-puissant ! des profondeurs de votre sanctuaire et des hauteurs de votre trône, abaissez des regards favorables sur cette victime immaculée que notre sublime Pontife vous présente pour les innombrables péchés de ses frères, et en considération de sa dignité, oubliez la grandeur de notre malice. Regardez, Seigneur, ce Fils bien-aimé qui s'est soumis à votre sainte volonté jusqu'à subir la mort de la croix ; ne perdez jamais de vue ses glorieuses cicatrices qui vous rappellent combien de satisfactions vous avez reçues de sa part en réparation de nos fautes. Si, dans la balance de votre justice, vous comparez les péchés que nous avons commis contre vous

avec les douleurs qu'il a endurées pour nous, le poids de ses souffrances l'emportera toujours certainement sur celui de nos prévarications ; car il nous a mérité les effets de votre miséricorde beaucoup plus que nous n'avons mérité les châtiments de votre indignation.

Le même saint Docteur poursuit en ces termes : « Père éternel, que toute langue vous bénisse pour l'immense bonté que vous nous avez témoignée ! car, sans épargner même votre propre Fils, vous l'avez livré pour nous à une mort douloureuse, afin qu'il vînt au ciel plaider efficacement notre cause en votre présence. Et vous, généreux Rédempteur, comment puis-je vous louer et vous remercier dignement, moi chétif vermisseau, moi qui suis cendre et poussière ? Qu'avez-vous dû faire pour notre salut que vous n'ayez pas fait ? Pour nous retirer de l'affreux abîme du péché dans lequel nous étions tombés, vous vous êtes plongé entièrement vous-même de la tête aux pieds dans l'abîme de votre cruelle Passion. Afin de me rendre la vie que j'avais perdue vous avez sacrifié la vôtre, de sorte que vous m'avez obligé par un double bienfait ; car je suis votre débiteur et pour la vie que vous m'avez rendue, et pour celle que vous m'avez sacrifiée. Or pour la vie que m'avez ainsi donnée deux fois, d'abord en me créant, puis en me rachetant, je ne possède rien que je puisse justement vous consacrer, sinon cette même vie. Mais quant à la vie infiniment précieuse que vous m'avez sacrifiée, je ne trouve rien dans l'homme avec quoi je puisse dignement la payer. Lors même que je pourrais vous offrir en retour le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment, je ne saurais aucunement acquitter ma dette envers vous. D'ailleurs, je ne puis payer vos innombrables bienfaits qu'avec vos propres dons ; car est-ce que tout ne vous appartient pas originairement ? est-

ce que moi-même je ne vous appartiens pas déjà à plusieurs titres? O doux Jésus! en reconnaissance de tant d'amour de votre part, je veux du moins vous aimer de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme; et puisque vous avez daigné mourir pour moi, je suis disposé à marcher sur vos traces en mourant pour vous, s'il le faut. Mais, hélas! comment accomplirai-je ces bonnes résolutions, si vous-même ne m'octroyez la grâce nécessaire? car je ne puis absolument rien sans vous. Faites donc que je m'attache fermement à vous, comme à celui-là seul de qui dépend toute ma force. Aussi dès maintenant, avec votre secours, je vous reconnais et je vous honore comme vrai Dieu, j'espère en vous uniquement et je soupire ardemment après vous. Venez en aide à ma faiblesse et à mon impuissance. »

« O Jésus, mon Rédempteur, continue saint Anselme, je m'incline avec respect devant les insignes glorieux de votre Passion par laquelle vous avez sauvé l'homme; en considération de votre personne divine, j'adore humblement l'étendard royal de votre croix, au moyen de laquelle vous avez vaincu le démon; je vénère également votre diadème d'épines, les clous rougis de votre pourpre sacrée, la lance plongée dans votre saint côté, vos nobles blessures, votre sang précieux, votre mort héroïque, votre touchante sépulture, votre résurrection victorieuse et votre ascension triomphante. Par l'odeur vivifiante qui s'exhale de ces illustres trophées, arrachez mon âme à la mort du péché; par la vertu merveilleuse qui émane de ces instruments salutaires, protégez-moi et fortifiez-moi contre les embûches de Satan, afin que le joug de votre loi me semble suave et que le fardeau de votre croix me devienne léger; car sans votre miséricordieuse assistance, comment

pourrais-je, ainsi que vous l'ordonnez, surmonter d'une manière constante les nombreuses épreuves de la vie présente ? Écoutez donc mon instante prière, je vous en conjure ; et abaissez sur votre serviteur cette croix que vous m'enjoignez de porter, afin qu'elle soit un arbre de vie pour moi comme pour quiconque la saisit. Oui, chargez vous-même sur mes faibles épaules cette croix auguste qui a pour largeur votre immense charité, pour longueur votre éternité, pour hauteur votre toute-puissance, pour profondeur votre sagesse insondable. Attachez-y mes mains, attachez-y mes pieds, de telle sorte que les caractères de votre Passion soient renouvelés en votre petit serviteur. Ah ! je vous en supplie, aidez-moi à fuir les œuvres charnelles que vous haïssez, et à pratiquer les actes vertueux que vous aimez, de façon à ne chercher de part et d'autre que votre gloire ; c'est ainsi que ma main gauche sera comme clouée à la croix par la tempérance, et ma main droite par la justice. Faites que mon intelligence, continuellement appliquée à méditer vos commandements, vous consacre toutes ses pensées ; la prudence alors fixera mon pied droit à l'arbre de vie. Faites aussi que ma sensibilité ne soit point énervée par les charmes de la prospérité, ni ébranlée par les coups de l'adversité ; de cette manière la force que produisent la patience et la modération retiendra mon pied gauche sur le bois du salut. Puisque votre tête vénérable a été couronnée de cruelles épines, faites que mon âme soit pénétrée d'une vive componction pour mes propres péchés, d'une tendre compassion pour mes frères malheureux, et d'un zèle ardent pour accomplir votre bon plaisir ; quand je serai pressé par ce triple aiguillon, je me tournerai vers vous dans toutes mes peines. Daignez approcher de mes lèvres l'éponge adaptée au roseau et présenter à ma bouche

l'amertume du fiel, en faisant goûter et reconnaître à ma raison, par le moyen de l'Écriture-Sainte, que le monde avec son éclat est comme une éponge sans consistance, et que toute sa concupiscence est plus amère que le fiel ; ainsi, Père saint, ne permettez pas que cette coupe d'or, avec laquelle Babylone fascine toute la terre, me séduise par sa vaine splendeur ou m'enivre par sa fausse douceur. De plus, Seigneur, accordez-moi d'imiter votre mort qui a été un principe de vie, en me faisant mourir au péché selon la chair et vivre de la justice selon l'esprit. Pour que je vous ressemble mieux, imprimez en moi de quelque façon la dernière plaie qu'une malice impitoyable ne vous épargna pas même après votre mort douloureuse ; blessez mon cœur jusqu'au fond de l'âme par le vif sentiment de votre parole efficace, plus pénétrante que la lance la plus acérée ; qu'au lieu de sang et d'eau, jaillisse abondamment, comme de mon côté droit, l'amour pour vous, Seigneur, et pour mon prochain. Enfin, je vous prie de me rendre la robe première de mon innocence baptismale, afin d'y envelopper mon âme comme dans un suaire très-blanc ; je m'y cacherai et je m'y reposerai jusqu'à ce que, votre colère étant passée, je puisse entrer dans votre admirable tabernacle. Alors au troisième jour, c'est-à-dire dans la vie éternelle qui suivra le présent labeur de ce monde et le prochain repos du tombeau, dès le lendemain matin de ce dernier sabbat, veuillez, Seigneur, me ressusciter parmi vos enfants, afin que, rempli d'une joie ineffable, je voie avec les yeux de mon corps les splendeurs de votre visage. » Ainsi parle saint Anselme.

Ame chrétienne, si tu portes en toi-même de la manière susdite l'image de Jésus crucifié, aie soin par tes prières et par tes efforts de t'envelopper dans le linceul

de l'innocence et de la pureté ; disant donc adieu aux vanités du siècle, ensevelis-toi dans le secret de ton cœur et repose-toi dans la méditation des souffrances du Seigneur, afin de mourir entièrement au monde et de vivre uniquement pour Dieu. N'est-ce pas là ce que signifie le champ du potier, lequel fut acheté, au prix du sang de Jésus, pour servir de sépulture aux étrangers ? Selon la Glose, la sépulture corporelle du Sauveur figure la sépulture spirituelle du Chrétien qui, pour trouver un véritable repos, doit appliquer le sceau de la Passion divine sur la porte de son cœur, en le tenant fermé et gardé avec beaucoup de précaution. A l'exemple de ton divin Maître qui resta trois jours dans le sépulcre, toi aussi, disciple fidèle, après avoir renoncé à la vie terrestre, tu dois passer dans le recueillement intérieur trois jours différents. Le premier de ces jours, qui est celui de l'affliction et de la pénitence, efforce-toi de satisfaire à la justice de Dieu pour tout le mal que tu as commis et pour tout le bien que tu as omis volontairement. Le second jour, qui est celui de la paix et de la grâce, tu t'abandonneras tout entier à Dieu, qui seul peut te procurer le calme de l'esprit et la tranquillité du cœur. Le troisième jour, qui est celui de la gloire et de la rétribution, tu chercheras avec des désirs ardents à t'unir au Seigneur par d'éternels embrassements. Quand ces différents jours seront passés, le lendemain matin du sabbat, c'est-à-dire dans le jour sans fin qui suivra le repos de la tombe, tu ressusciteras glorieusement parmi les fils et les élus du Très-Haut. C'est alors, qu'après le jugement dernier, tu verras en ta chair l'humanité triomphante du Sauveur, tandis que tu contempleras en esprit l'essence infinie de la Divinité ; c'est alors aussi que, dans la possession parfaite du souverain bien, tu jouiras d'une béatitude complète, sans crainte de la perdre jamais.

Prière.

Seigneur Jésus, puisque, pour la rédemption du monde, vous avez voulu supporter patiemment les privations et les angoisses, les opprobres et les affronts, les calomnies et les injures, les afflictions et les tourments, la Passion et la mort, je vous supplie, en considération de tout ce que vous avez souffert pour expier mes fautes, de me délivrer de tous les vices et de tous les péchés, des périls de ce monde et des supplices de l'enfer, de la mort subite du corps et de la mort éternelle de l'âme. Je vous en conjure, accordez-moi de ne point méconnaître et de ne point oublier les peines immenses et innombrables que vous avez endurées pour moi, mais d'en conserver un souvenir perpétuel et d'en concevoir une vive compassion ; faites enfin qu'après avoir participé à vos travaux et à vos douleurs, je sois associé à votre repos et à votre consolation. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LXVIII.

LE LENDEMAIN DE LA PASSION.

ESPÉRANCE DE MARIE. DESCENTE DU SAUVEUR DANS LES LIMBES ET DÉLIVRANCE DES JUSTES.

Dès le matin de ce grand sabbat que nous appelons *Samedi saint*, la divine Mère et les pieuses femmes qui l'avaient accompagnée, se trouvaient réunies avec saint Jean, dans sa propre maison dont les portes étaient fermées. Là,

assises ensemble, elles pensaient avec une profonde tristesse aux scènes lamentables de la journée précédente ; puis, les yeux baignés de larmes, elles se regardaient les unes les autres en silence, comme le font d'ordinaire les personnes accablées de peines et de chagrins. Les disciples viennent successivement les rejoindre pour partager leur deuil ; cessant enfin de pleurer, ils commencent à s'entretenir de leur bon Maître, et s'accusent en gémissant de l'indigne lâcheté avec laquelle ils l'ont abandonné ; ils se rappellent alors mutuellement et avec une vive émotion les miracles et les enseignements dont ils ont été témoins. Ame chrétienne, transporte-toi en esprit au milieu de cette religieuse assemblée pour compatir à son extrême douleur. Qui ne serait touché de voir ainsi renfermés dans une étroite demeure la Reine du monde, les princes de l'Église chrétienne, les chefs de l'armée divine ? Saisis de frayeur, accablés d'affliction, ils ne savent ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils vont devenir ; mais ils cherchent à se rassurer et à s'encourager réciproquement par le souvenir de ce que le Seigneur a dit et opéré en leur compagnie.

Pour se conformer aux prescriptions légales, les Apôtres, ainsi que les saintes femmes, restèrent sans agir durant tout le sabbat ; car il n'était permis ni de vendre, ni d'acheter, ni de se livrer à des occupations manuelles en cette fête hebdomadaire, justement appelée sabbat qui signifie *repos*. En ce jour de la semaine, les trois personnes divines se sont elles-mêmes reposées à des époques différentes. Dieu le Père s'y reposa, après l'œuvre de la création qui manifestait sa toute-puissance ; Dieu le Fils s'y reposa aussi, après l'œuvre de la rédemption qui révélait son infinie sagesse ; Dieu le Saint-Esprit s'y reposa pareillement dans le cœur de Marie par une grâce merveilleuse de sa

bonté souveraine ; car il maintint alors en son épouse privilégiée l'espérance qu'avaient perdue les Apôtres et les saintes femmes. Saint Augustin dit à ce sujet : « La sainte Vierge pleurait amèrement la mort injuste de son divin Fils ; mais elle croyait fermement que, comme lui-même l'avait promis, il sortirait victorieux du tombeau le troisième jour après y avoir été enseveli. Pendant ce temps d'épreuve, elle seule conserva dans le fond de son âme la foi de l'Église. Tandis que tous les autres étaient agités par la crainte et l'incertitude, elle n'abandonna jamais cette foi parfaite qui lui avait mérité l'honneur insigne de concevoir en son chaste sein Dieu lui-même. Aussi, attendait-elle avec une confiance inébranlable qu'il ressusciterait bientôt glorieusement. » Néanmoins, le souvenir déchirant de la cruelle Passion, à laquelle elle venait d'assister, l'empêchait de témoigner aucune joie sensible, avant que le triomphe annoncé eût reçu un accomplissement notoire. Pour honorer cette foi constante de Marie à la prochaine résurrection du Sauveur, l'Eglise a consacré le samedi de chaque semaine au culte spécial de cette divine Mère ; et c'est pour la même raison que dans les trois derniers jours de la semaine sainte, à l'office des ténèbres, après avoir éteint toutes les autres lumières, on garde un seul cierge allumé, en le plaçant derrière l'autel.

Lors donc que le sabbat fut écoulé, c'est-à-dire le soir de cette fête, après le coucher du soleil, quand il fut permis de se livrer au travail, *Marie Madeleine, Marie Cléophas et Marie Salomé allèrent acheter des parfums* (Marc, XVI, 1). Voyez-les marcher par la ville, le visage tout abattu, comme de pauvres orphelines ou des veuves abandonnées. De retour à la maison, elles se disposent à préparer les parfums qu'elles pensent être nécessaires pour préserver

de la décomposition le corps de leur bon Maître, comme si elles eussent ignoré cet oracle du Prophète : *Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre Saint éprouve la corruption du tombeau* (Ps. xv, 10). En agissant de la sorte, dit saint Théophile (in cap. 16 Marc.), ces pieuses femmes ne montraient pas une foi parfaite ; car elles voulaient embaumer Jésus-Christ comme un pur homme, suivant l'usage que pratiquaient les Juifs à l'égard des cadavres ordinaires, sujets à la putréfaction. Néanmoins, par leur conduite en cette circonstance, elles prouvaient leur fidèle dévouement ; car non contentes d'avoir accompagné et assisté Jésus-Christ pendant sa vie, elles désiraient encore le visiter et le servir après sa mort. Mais comme l'obscurité ne leur permettait pas de se rendre le soir même au sépulcre, elles se proposaient d'y aller, dès le grand matin, pour embaumer le corps sacré. Dans cette religieuse intention, elles employèrent toute la nuit à préparer les parfums, symboles de leurs vertus édifiantes et surtout de la bonne odeur que l'Évangile du Sauveur crucifié devait répandre dans tout l'univers. Considérez avec quel zèle et quelle application elles travaillent pour leur Maître bien-aimé en versant des larmes et poussant des soupirs ; c'est à peine si elles songent à prendre quelque repos. La sainte Vierge et les Apôtres les regardent, et peut-être même les aident dans leurs pieuses occupations. Et vous, Chrétiens, joignez-vous à ces saintes personnes, autant du moins qu'il vous est permis et que vous le pouvez.

Considérons maintenant ce que fit Notre-Seigneur durant les trois jours qui précédèrent sa résurrection. Tandis que son corps sacré restait dans le tombeau, son âme bénie demeura dans les limbes avec les âmes des justes. Comme la souffrance n'avait pu atteindre en Jésus-Christ

que l'humanité, la mort ne fit que séparer l'âme et le corps, sans les séparer l'un et l'autre de la divinité inaccessible à la douleur. En effet, comme le dit saint Léon (Serm. de Passione), la nature divine et la nature humaine sont unies dans la personne du Sauveur d'une manière tellement indissoluble et indestructible que, malgré toutes les violences et toutes les injures, elles conservent en lui leurs propriétés respectives et distinctes. Lors donc que le Rédempteur eut expiré sur la croix, son âme, quittant son corps mais non point sa divinité, descendit dans les enfers pour en retirer de nombreuses dépouilles. L'armée des Anges qui précédait sa marche royale fit ouvrir les portes de l'abîme ; et le peuple des Saints qui gémissait dans l'esclavage de la mort, s'élança à la rencontre de son Libérateur, en s'écriant avec allégresse : Vous voilà donc enfin, vous que nous désirions et que nous attendions depuis si longtemps ! Ah ! venez briser les liens qui nous retiennent captifs dans ces demeures ténébreuses. Soyez à jamais béni, ô vous que nos soupirs et que nos larmes appelaient sans cesse ! vous qui êtes la vraie consolation des affligés et le seul espoir de ceux qui n'en ont plus ! Mais qui pourrait peindre les joyeux transports de ces saintes âmes, lorsque le Soleil de justice apparut à leurs yeux éblouis, et que sa divine lumière éclaira leur sombre prison ? Le Seigneur s'arrêta là quelque temps avec ces anciens Pères, et les mit en possession de la gloire qui consiste dans la vue de Dieu. Là se trouvait aussi le voleur repentant auquel le Sauveur avait dit sur la croix : *Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis*. Or le paradis, c'est la jouissance que procure la vision intuitive ; et aussitôt après la Passion, le bon larron avec les âmes qui étaient dans les limbes put contempler l'essence divine.

Cette heureuse descente de Jésus-Christ aux enfers avait été figurée à Babylone par l'apparition de l'Ange, qui changea en une douce rosée les flammes dévorantes de la fournaise où avaient été jetés les trois jeunes hébreux ; ces enfants étaient purs et innocents comme les âmes retenues dans les limbes ; car celles qui sortaient de ce monde avant d'avoir entièrement satisfait à la justice divine ne passaient dans les limbes qu'après avoir expié leurs fautes dans le purgatoire. Cette salutaire visite du Sauveur aux enfers avait été figurée également par la présence miraculeuse du prophète Habacuc, qui vint apporter la nourriture à Daniel dans la fosse aux lions. De même que Dieu, après avoir protégé Daniel contre la voracité de ces animaux féroces, le fit nourrir par son envoyé ; de même aussi le Seigneur, après avoir défendu les justes contre la fureur des démons leurs ennemis, vint enfin les réjouir et les rassasier par sa présence glorieuse.

Remarquons que le mot *enfer* est susceptible de divers sens. Tantôt il exprime une peine subie dans l'autre vie ; et suivant cette première signification, on dit que les démons portent partout avec eux leur enfer. Tantôt il indique le lieu spécialement réservé pour cette même peine ; et d'après cette seconde acception, on distingue quatre sortes de régions inférieures. — La plus éloignée de nous est l'enfer des damnés ; ils y souffrent une double peine ; celle *du dam* ou privation de la vue de Dieu, et celle *du sens* qui consiste dans la douleur causée par les tourments physiques ; là règnent perpétuellement les ténèbres intérieures, produites par l'absence de la grâce ou lumière divine, et les ténèbres extérieures ou corporelles. — Au-dessus de ce premier lieu est le limbe des enfants morts sans baptême ; ils y sont soumis à la peine du dam mais

non à celle du sens; ils y sont néanmoins plongés dans les ténèbres intérieures et extérieures. — Plus haut est le purgatoire ; les âmes des justes qui, avant leur mort, n'ont pas entièrement satisfait à la justice divine, y endurent tout à la fois la peine du dam et la peine du sens, mais seulement pour un temps ; elles sont dans des ténèbres extérieures, mais non point intérieures, puisqu'elles sont éclairées de la grâce divine. — Plus près de nous encore était le limbe des Saints morts avant Jésus-Christ ; ils y éprouvaient la peine du dam mais non celle du sens ; ils y étaient aussi dans des ténèbres extérieures, mais non point intérieures.

C'est en ce dernier lieu que le Sauveur descendit pour délivrer ceux qui y étaient retenus, non point en expiation de quelque faute personnelle mais par suite du péché originel. Ce fut alors qu'il entama l'enfer en lui ravissant la meilleure partie de ce qu'il possédait; car, après avoir abattu l'auteur de la mort, il arracha complétement les élus à l'empire de la mort. N'était-il pas juste, en effet, que le démon, assez téméraire pour attaquer le Chef sur lequel il n'avait aucun droit, fût lui-même frustré des droits qu'il semblait avoir acquis par ruse sur des membres abusés ? Or, voici comment il fut évincé. Jésus-Christ, non-seulement comme Dieu mais aussi en tant qu'homme, était impassible et immortel ; car la souffrance et la mort sont les châtiments du péché, soit originel, soit actuel, dont il ne fut jamais souillé, ni en sa conception ni en sa vie ; néanmoins, par un effet de sa puissance et de sa bonté, il se rendit passible et mortel ; puis, appliquant aux autres hommes les mérites qu'il avait obtenus par sa Passion et par sa mort, il leur communiqua l'impassibilité et l'immortalité, en même temps que, par son pèlerinage sur la terre

il leur fraya le chemin vers l'éternelle patrie. « Comme un avare exacteur, dit saint Léon (Serm. de Passione), le brigand infernal avait osé poursuivre Celui qui ne lui devait rien, et il avait fait châtier rigoureusement comme coupable d'iniquité Celui en qui il n'avait pas découvert trace du péché ; mais en réclamant ce qui ne lui était point dû, il perdit justement tout ce qui lui était dû par ailleurs ; car malgré sa force, il fut pris dans ses propres filets, de sorte que toutes ses calomnieuses accusations retombèrent sur sa tête ; et lorsque ce prince du monde eut été enchaîné, les victimes de sa rapacité furent affranchies. »

Saint Anselme dit à ce propos (*Cur Deus homo*): « L'Homme-Dieu n'était point sujet à la mort, puisqu'il n'était coupable d'aucun péché ; néanmoins, pour honorer son Père, il offrit spontanément sa vie, en permettant qu'elle lui fût enlevée afin de satisfaire à la justice suprême. Par ce don de lui-même qu'il fit de plein gré sans y être obligé, un seul homme paya pour tous les autres les dettes qu'ils ne pouvaient acquitter eux-mêmes envers la majesté divine. Grâce à ce sacrifice volontaire de Jésus-Christ, le pécheur n'est pas racheté seulement une fois, mais il est accueilli chaque fois qu'il se convertit sincèrement. » Ainsi parle saint Anselme. Nous ne devons pas conclure de là que, par le mystère de l'Incarnation, le Fils de Dieu chercha à tromper le démon, mais ce fut bien plutôt le démon qui se trompa lui-même en s'élevant contre Dieu ; car le même saint Docteur dit en un autre endroit (Meditat. de Redemptione) : « Pourquoi donc, Seigneur débonnaire, Sauveur tout-puissant, pourquoi avez-vous caché tant de vertu sous le voile d'une si grande humilité ? Vouliez-vous tromper le démon qui, en trompant l'homme, l'avait fait chasser du paradis ? Non assurément, car la vérité ne trompe jamais

personne ; celui qui l'ignore ou qui ne la croit pas, comme aussi celui qui, la connaissant, la hait ou la dédaigne, se trompe lui-même, mais ce n'est point vous qui le trompez. Vouliez-vous donc cependant que le démon se trompât lui-même ? Mais si la Vérité ne trompe personne, elle ne veut pas non plus que quelqu'un se trompe, elle le permet simplement. Vous n'avez point revêtu la forme humaine, avec l'intention de vous cacher à ceux qui vous connaissaient, mais plutôt dans le but de vous découvrir à ceux qui vous ignoraient. Aussi, vous avez déclaré et vous avec prouvé par vos œuvres que vous étiez tout à la fois vrai Dieu et vrai homme. Votre Incarnation fut occulte par elle-même, mais non point par un dessein formel ; elle s'opéra secrètement, non point pour s'envelopper de voiles impénétrables, mais pour s'accomplir d'une manière plus convenable. Si elle est dite occulte, c'est en ce sens qu'elle n'a point été révélée à tous ; car bien que la vérité ne se manifeste point à tous, elle ne refuse pas néanmoins ses lumières à ceux qui les recherchent avec de bonnes dispositions. Ce n'est donc point pour que vous trompiez quelqu'un ni pour que quelqu'un se trompât, que vous avez agi de la sorte, ô Seigneur ! vous avez tout conduit selon la vérité, pour exécuter de la façon la plus avantageuse ce que vous aviez résolu de faire. Silence donc à l'impie ! S'il s'égare loin de votre vérité, qu'il ne vous en accuse point, mais qu'il s'en prenne à sa propre fausseté. » Telles sont les paroles de saint Anselme.

Le limbe des anciens justes que visita l'âme du Sauveur était appelé *sein d'Abraham*, parce que les âmes des Saints y étaient réunies avec ce Patriarche, qui le premier avait reçu la promesse d'un Libérateur. Depuis que ce Père des croyants a été transporté dans le ciel, c'est en ce séjour de

bonheur que se trouve maintenant le sein d'Abraham. Dans ces lieux inférieurs, on ne pouvait passer de l'un à l'autre, si ce n'est pourtant que les âmes du purgatoire, après avoir expié leurs fautes, s'élevaient dans le limbe des Saints. Le nom d'enfer peut néanmoins être donné à ces différents lieux ; ainsi, lorsque l'Église prie le Seigneur de délivrer les âmes des fidèles défunts des peines de l'enfer, elle parle des peines du purgatoire, de même aussi nous parlons du limbe des Saints, quand nous disons que Jésus-Christ est descendu dans l'enfer et qu'il l'a détruit. De cette manière, comme saint Grégoire l'explique (Hom. 22 in Evang.), Notre-Seigneur dans sa résurrection a accompli ce qu'il avait promis avant sa Passion en disant (Joan. XII, 32): *Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi*, c'est-à-dire tout ce que je me suis réservé. N'a-t-il pas effectivement attiré tout à lui, ce Maître qui ne laissa dans les enfers aucun des élus unis à lui par leur foi et par leurs œuvres ? O doux Jésus ! vous qui avez voulu être élevé de terre, en étendant les bras sur la croix, pour attirer tout à vous, je vous en conjure, je vous en supplie instamment, ne me laissez pas croupir dans la fange du péché ; attirez-moi fortement à vous, afin que je sois crucifié avec vous, et que mort entièrement à ce monde, je ne vive plus que pour vous, ou plutôt que ce ne soit plus moi qui vive, que ce soit vous qui viviez désormais en moi.

Considérons ici avec quelle bonté, quelle charité, quelle humilité, le Sauveur daigna descendre jusqu'aux enfers. Sans doute, il aurait pu, s'il l'avait voulu, charger quelqu'un des esprits célestes d'en retirer les saintes âmes pour les lui présenter, mais une pareille commission ne suffisait pas pour son amour si condescendant. Il voulut aller lui-même visiter et délivrer ses élus, qu'il traita non comme

de simples serviteurs, mais comme de vrais amis, en demeurant avec eux jusqu'au matin du dimanche. A la vue du Rédempteur, les anciens Pères, au comble de leurs vœux, furent transportés d'une vive allégresse et remplis d'une joie immense. Voyez-les s'avancer avec empressement à sa rencontre ; ils se prosternent pour lui rendre leurs adorations, puis ils se relèvent pour célébrer ses louanges ; tant qu'il les favorise de sa présence, ils l'entourent de leurs hommages qu'ils témoignent par des chants continuels jusqu'au troisième jour. Les Anges eux-mêmes sont venus participer à cette fête et contribuer à ce triomphe. Vous aussi, Chrétiens, faites éclater votre pieux enthousiasme de concert avec les bienheureux Pères, et mêlez vos humbles prières à leurs voix mélodieuses. O qu'il est doux et qu'il est agréable d'assister ou du moins de penser à une pareille ovation ! Après avoir brisé les portes des enfers, le Seigneur enchaîne le cruel tyran de ce ténébreux empire où les justes étaient retenus provisoirement ; puis les faisant sortir de leur prison, il marche victorieusement à leur tête, et les conduit du côté de l'orient, vers un lieu de délices, jusque dans le paradis situé au delà des mers. Alors donc le fort armé, c'est-à-dire le démon, qui gardait les limbes comme l'entrée de sa maison, fut vaincu par un adversaire plus puissant, par le Christ qui lui ravit ses plus précieuses dépouilles après l'avoir lié lui-même.

Cette admirable rédemption du genre humain avait été figurée de plusieurs manières, et spécialement par la délivrance d'Abraham, par celle de Loth et par celle d'Israël. Les Saints ont été retirés de l'enfer comme Abraham l'avait été d'Ur en Chaldée ; car d'après une tradition hébraïque que rapporte saint Jérôme, le peuple de cette contrée, fu-

rieux de ce que l'illustre Patriarche refusait d'adorer le feu, l'avait jeté dans une fournaise dont il s'échappa miraculeusement. Un Ange sauva pareillement de la ruine de Sodome Loth avec sa famille, tandis que les infâmes habitants furent consumés par une pluie ardente de soufre enflammé. Jésus-Christ de même fit sortir les bons des limbes, tandis qu'il laissa les damnés dans les flammes. Un Ange aussi avait frappé les Égyptiens oppresseurs, pendant qu'il avait épargné les Israélites opprimés ; Dieu, ému des cris suppliants que ces derniers lui adressaient, les avait arrachés à l'esclavage de Pharaon et introduits dans la terre de promission. Le Seigneur eut également pitié des hommes qui gémissaient sous le joug de Satan ; enfin touché de leurs instantes prières, il les affranchit de cette tyrannique domination et les admit dans la céleste patrie. — L'Ancien Testament nous offre encore plusieurs images prophétiques du divin Rédempteur, spécialement dans l'agneau pascal dont le sang protecteur préserva les Hébreux d'une terrible extermination, dans le célèbre Samson qui par sa mort volontaire fit périr de nombreux ennemis, dans le vaillant Bananias qui descendit dans une citerne où il tua un lion (I Paral. XI, 22).

Qui peut dire avec quelle jubilation les Saints s'élancèrent hors des demeures souterraines, à la suite du divin Libérateur ? Mais d'un autre côté qui peut concevoir les cruelles angoisses, les amers regrets et l'affreuse désolation des damnés en voyant qu'ils restaient là pour toujours, brûlés par des flammes inextinguibles, dévorés par des vers impérissables, plongés en d'épaisses ténèbres et abandonnés à une mort continuelle ? Si nous voulons éviter ce malheur épouvantable, ne cessons de le craindre ; c'est par une foi vive que nous nous garantirons d'en faire l'expérience à

jamais déplorable. — Après avoir délivré les âmes saintes des abîmes infernaux, le Sauveur demeura quelques instants avec elles dans le paradis terrestre, en la compagnie d'Élie et d'Énoch qui furent ravis de le reconnaître pour leur Seigneur et leur Dieu. Il leur dit ensuite que l'heure approchait où il devait retourner au sépulcre pour reprendre son corps qu'il y avait laissé. Tous alors, prosternés devant lui, l'adorèrent humblement, le conjurant de venir les rejoindre au plus tôt, parce qu'ils souhaitaient ardemment de le revoir revêtu de son corps très-glorieux. Aimable Jésus, je vous en supplie, accordez-moi de posséder un pareil bonheur quand vous reviendrez pour juger le monde entier ; et faites que je puisse contempler éternellement votre personne adorable dans la compagnie de vos élus. — Afin d'obtenir un jour cette faveur inestimable, considérons maintenant que si Jésus-Christ s'est condamné lui-même à tant de souffrances ici-bas, c'est uniquement pour notre avantage. En effet, comme le déclare saint Jérôme (in cap. 14 Marc.), ses ignominies nous ont préservés des opprobres, ses liens nous ont délivrés de nos chaînes, ses plaies ont guéri nos blessures, sa couronne d'épines nous a valu un diadème royal, sa mort et sa sépulture nous ont procuré la vie éternelle et la résurrection glorieuse, enfin il n'est descendu aux enfers que pour nous élever jusqu'aux cieux.

Prière.

O mon bon Jésus ! votre ineffable clémence n'a point été satisfaite jusqu'à ce que vous ayez brisé les portes de l'enfer pour ramener vos élus de la captivité ; votre âme bienheureuse et très-sainte est allée elle-même retirer des en-

trailles de la terre les justes qui y étaient retenus dans les ombres de la mort. O doux Sauveur ! maintenant encore, par votre immense charité, faites descendre votre grâce miséricordieuse sur les âmes de vos serviteurs et de vos servantes, de mes parents et de mes proches, de mes amis et de mes bienfaiteurs, et de toutes les personnes qui m'ont été spécialement unies ou recommandées ; daignez les affranchir des peines temporelles qu'elles ont encourues par leurs fautes passées et les admettre aux joies éternelles. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Paris-Auteuil. — Imp. des Apprentis orphelins. Roussel, 40, rue La Fontaine.





